



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

C. VALERI CATULLI LIBER

LES

POÉSIES DE CATULLE

TRADUCTION EN VERS FRANÇAIS

PAR

EUGENE ROSTAND

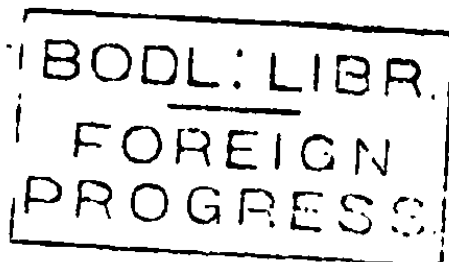
Texte revu d'après les travaux les plus récents de la Philologie

- Avec un Commentaire critique & explicatif

PAR

E. BENOIST

Professeur de Poésie Latine à la Faculté des Lettres de Paris



PARIS

HACHETTE ET C^{ie}, ÉDITEURS

79. Boulevard Saint-Germain, 79

M DCCC LXXIX

297.5.

LES

POÉSIES DE CATULLE

.

LYON. — IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET.

C. VALERI CATULLI LIBER

LES

POÉSIES DE CATULLE

TRADUCTION EN VERS FRANÇAIS

PAR

EUGÈNE ROSTAND

Texte revu d'après les travaux les plus récents de la Philologie

Avec un Commentaire critique & explicatif

PAR

E. BENOIST

Professeur de Poésie Latine à la Faculté des Lettres de Paris



PARIS

HACHETTE ET C^{ie}, ÉDITEURS

79, Boulevard Saint-Germain, 79

M DCCC LXXIX

2975 . E . 8 .



PRÉFACE

LE lecteur bienveillant, que le goût de la poésie antique a engagé à ouvrir ce livre, a droit à quelques explications sur les motifs qui ont déterminé l'entreprise & sur la manière dont elle a été conduite. S'excuser d'être venu augmenter le nombre de ceux qui sollicitent l'attention du public à l'ombre de la gloire de quelque illustre Ancien, est une obligation pour l'auteur. Il espère d'ailleurs faire apprécier ce que son effort a de sincère & de consciencieux, & gagner pour son compte un peu de la faveur que le nom de Catulle aura d'abord éveillée.

La traduction qui est ici présentée aux amis des Lettres n'est pas le début poétique de celui qui l'a écrite. Il a tenté déjà, comme tant d'autres, de donner une expression personnelle à quelques-uns des sentiments qui sont le fond & le thème éternel, toujours rajeuni, de la

poésie. Mais il n'a pas cette présomption d'oublier que l'invention s'étend & s'avive, que l'inspiration même se retrempe & se rafraîchit dans l'étude des maîtres. Relisant l'œuvre de Catulle, en admirant une fois de plus la sève vigoureuse & exquise, il s'est dit que l'amant de Lesbie, l'auteur des Épithalames fut à la fois un des plus grands poètes de l'antiquité romaine, si la sincérité & la passion avant tout font le poète (1), & un merveilleux artiste; que ce contemporain de César, par son net & vif esprit, a de quoi plaire à l'esprit français, & par l'expression émue des sentiments que nous goûtons le plus, les sentiments personnels, de quoi saisir les hommes de notre temps; que cette âme ardente, légère & troublée, toute peuplée d'amours & de haines, tantôt s'enivrant de joie généreuse, tantôt triste jusqu'à la mort, ressemble à une âme moderne. Et en même temps

(1) Niebuhr, *Vorträge über Römische Geschichte*, III, 127, a été jusqu'à appeler Catulle « le plus grand des poètes de Rome. » Mommsen, *Röm. Gesch.* III, 579-581, le place très-haut. Fénelon (*Lettre sur les occupations de l'Académie française*, v) dit « qu'il est au comble de la perfection pour une simplicité passionnée », & admire profondément « ces paroles négligées, où le cœur saisi parle seul dans une espèce de désespoir. » — Voyez aussi M. Naudet, préface du Catulle de 1826, pp. IX, XIV, XVII, & les vues si délicates de M. Patin, *Études sur la Poésie Latine*, Paris, 1875, t. I, pp. 58 & suiv., 68 & suiv., 95-99.

que le désir d'accroître ses forces propres dans un commerce étroit & constant avec ce génie si varié, il a conçu l'ambition — puisse-t-elle ne pas être excessive! — d'en faire revivre une image plus ressemblante que celles qui ont été essayées jusqu'ici.

Les traductions françaises de Catulle sont relativement assez nombreuses. On en aurait une liste à peu près exacte en y inscrivant pour la prose celles de l'abbé de Marolles (Paris, 1653), de Masson de Pezay (anonyme, Paris, 1771), de M. Noël (Paris, 1805), de M. de Guerle dans la collection Pancoucke (Paris, 1837), de M. Denanfrid (Paris, 1845), de MM. Collet & Joguet dans la collection Nisard (Paris, 1869), de M. Develay (Paris, 1872); — & pour les vers, celles de Marolles encore (Paris, 1676), de Mollevaut (Paris, 1812), de M. Paulinier (Paris, 1840), de M. Yvert (Amiens, 1873), de M. Canel (Evreux, 1874). Plusieurs de ces traductions ne sont pas complètes. Il convient d'y joindre des essais partiels, les Amours de Catulle, par J. de La Chapelle (Paris, 1680); les Noces de Thétis & de Pélée, par Le Gendre (Lyon, 1701) & par Ginguéné (Paris, 1812); quelques pages de Roger; l'Épithalame de Manlius, par M. Naudet (dans son édition de Catulle, Paris, 1826); trois

fragments, par M. Dupont (Paris, 1858); vingt-cinq petites pièces, par M. H. Villa (anonyme, Clermont, 1873); trente-sept fragments, par M. Dubois-Guchan (Paris, 1877) (1). Ce n'est point ici le lieu d'apprécier ces travaux, très-inégaux de mérite, parmi lesquels, pour ne parler que des vers, les élégantes Élégies de Mollevaut, les Noces de Manlius si noblement traduites par M. Naudet, certaines parties de la traduction de M. Paulinier, sont surtout intéressantes. Quant au texte, quelques-uns ont bien choisi pour leur temps : Marolles a pris Scaliger, d'autres Doering ou M. Naudet. Le défaut commun — serait-il permis de l'indiquer sans s'exposer à des représailles? — c'est que le traducteur, arrêté entre ces deux écueils, le mot-à-mot d'une sorte de version latine, ou l'inexactitude soit de sens, soit de couleur, n'entre pas

(1) Un piquant appendice à cette liste contiendrait les principales imitations, celles de Jacques Gohorry, de Baif, de Marot, de Belleau, de Joachim du Bellay, de Ronfard, au xvi^e siècle; de Pellisson, de Buffy-Rabutin, de Boileau, de Thomas Corneille, de La Fare, de La Monnoye, au xvii^e; de Rigoley de Juvigny, de Le Brun, de Dorat, de Bertin, de Chaulieu, de Mérard Saint-Just, au xviii^e; de M. Ch. Loyson, de M. A. Barthet de nos jours. Le *Journal des Savants* de septembre 1716, p. 300, parle d'une *Métaphrase* de Catulle par Pierre Taissant, trésorier de Bourgogne, & Dupaty (*Lettres sur l'Italie*, lettre lxxv, édit. de 1824, t. II, p. 70) d'une traduction de Catulle par le président Bouhier.

assez avant dans le détail du texte pour en rapporter la vérité & la beauté.

La question, si débattue, de ce qui convient le mieux, prose ou vers, à la traduction des poètes, n'en est pas une. Voltaire l'a bien vu (1). La prose peut rendre le dessin, la ligne; par la faculté de rompre l'ordre de la période, par le droit aux inversions, aux rejets, aux coupes molles ou fortes, aux tours elliptiques, aux figures hardies, aux alliances neuves de mots, le vers peut seul reproduire la couleur, le mouvement, ce qui est la poésie. Jusque dans l'essence du vers n'est-il pas une vertu singulière pour apporter l'impression poétique aux sens & à l'esprit? La rime même est une entrave, mais une force de plus. Telle pensée, pâle ou affaiblie en prose, reprendra, resserrée dans le moule métrique, étreinte & rythmée par la rime, la vigueur ou la grâce de l'original, comme elle en retrouve le nombre & la mélodie. A cette œuvre de la traduction en vers, notre temps est propice : outre que la connaissance de l'antiquité y est plus précise, la poésie française a étendu son domaine, répudié bien des contraintes, reconquis sur la langue du passé plus d'une ressource. La critique a pu

(1) Voltaire, *OEuvres complètes*, édit. de Kehl, 1784, t. XLVIII, p. 410, *Mélanges littéraires*, au mot Traductions.

dire : « On n'a bien traduit en France, à quelques exceptions près, que dans le siècle où nous sommes (1). »

Que doit être cette traduction des poètes? Exacte. Largement entendu, ce mot dit tout.

Pour l'exactitude qui s'applique à l'interprétation, l'auteur de ce livre a voulu approcher le plus qu'il lui a été possible du vrai. Il savait combien le texte de Catulle que connaissaient les siècles précédents a été heureusement modifié par les travaux de la philologie contemporaine. Ne pouvant se croire à cet égard une compétence suffisante, il s'est adressé à l'un de ses anciens maîtres, dont l'amitié lui est restée malgré les séparations & le temps, M. E. Benoist, professeur de Poésie Latine à la Faculté des Lettres de Paris. M. Benoist a consenti à établir un texte de Catulle, que l'on verra plus loin, & sur lequel la traduction a été faite. Il a bien voulu, en outre, faire disparaître par la discussion les doutes que pouvaient suggérer à l'auteur de la traduction les leçons nouvelles ou contestées. De ces communications est sorti un commentaire critique, que les amateurs de poésie pure négligeront s'ils le veulent, — & c'est par ce motif qu'il a été placé à la fin du volume, — mais qui satisfera, il faut l'espérer, les

(1). M. Cuvillier-Fleury, Discours à l'Académie française, 1871.

lecteurs plus curieux de notions précises & d'érudition.

C'est ainsi que l'auteur, grâce au concours d'un maître renommé, & par une étude personnelle assidue & passionnée, se flatte d'être parvenu à une connaissance plus pénétrante que ses devanciers du sens, de la pensée, & aussi du sentiment & de la beauté poétique de Catulle. Car l'exactitude de l'interprétation serait incomplète, si elle n'était vivifiée par cette exactitude plus profonde, qui vise à ressusciter quelque chose de la physionomie, du souffle, de l'accent. Délicat & subtil travail, qui exige deux conditions de celui qui s'y voue : être pris tout entier par un vif amour du modèle, & le reproduire avec un effort de fidélité absolue. La traduction vraiment fidèle, fidèle à l'esprit & à la lettre de l'original, serait comme ajustée au marbre antique, & en suivrait les moindres lignes : assez libre d'allure pour avoir l'air d'une œuvre personnelle, assez serrée pour ne rien laisser échapper du texte, & s'abstenant d'ailleurs d'y rien introduire comme d'une profanation. Elle s'interdirait religieusement de changer les formes de l'expression, & par exemple de toucher dans Catulle à tant d'images, dont les romantiques n'ont pas dépassé la hardiesse charmante, ni les réalistes vaincu la vérité de détail. Elle irait chercher l'idée sous les versions qui l'ont peu à peu déprimée, au vif du texte, pour

y retrouver le relief & l'éclat. Souvent, pour saisir la signification dans sa force, elle recourrait au sens primitif plutôt qu'au sens modifié, craignant de substituer un peu de la pensée moderne à celle du poète, ou de perdre le travail de l'esprit, qui a importé un terme de la langue religieuse ou juridique dans la langue de la vie ordinaire pour y attacher une acception neuve. Souvent même elle ne verrait aucun mot apte à rendre le mot latin mieux que celui qui dans notre idiome en descend, & la littéralité poussée jusque-là aurait d'heureuses rencontres. Il n'est guère qu'une limite à l'application de cette théorie : elle s'arrête là où l'expression, transportée dans le français, y serait peu intelligible, ou n'y correspondrait plus à l'idée.

Ici s'est posée une question délicate. Les traces ne manquent pas dans Catulle des dépravations ou des grossièretés du temps & du monde au milieu desquels il vécut. Fallait-il omettre les fragments qui nous choquent, ou les rassembler dans un appendice à part ? Le second procédé y eût concentré l'attention. Quant à la traduction expurgée, hors le cas d'éditions scolaires, ce n'est point, littérairement ni historiquement, une œuvre sérieuse, c'est parfois une contrefaçon ridicule. A donner une traduction d'un poète aussi caractérisé que Catulle, il la faut donner complète : sans quoi, on n'a

de l'original qu'une image affaiblie, & le dessein de l'auteur est justement d'en fournir une idée aussi exacte que cela se peut. D'ailleurs tel traducteur passe les pièces XXI, XXXII : pourquoi accepter les pièces XVI, LXXXI, LXXXIX? Tel autre tait la LVI^e, la XCVII^e : pourquoi pas la XXI^e, la XXXII^e, la LVIII^e, la LIX^e, la LXXX^e, la CXII^e? Qui ne voit que la limite est difficile à marquer, & que la pudeur variée des traducteurs en juge diversement? Ne pas faire de suppressions a paru préférable. On n'a point cependant perdu de vue le précepte de Boileau :

Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté :
Mais le lecteur français veut être respecté.

Il n'est pas impossible, sans transposer comme Perçay Juventius en Juventia, de laisser subsister la vivacité de l'expression en dissimulant ou en atténuant certaines crudités, & de rendre des poussées de brutalité romaine ou des gaités grasses avec la langue de Regnier ou de Molière.

Du parti pris d'être littéral est né pour l'auteur ce procédé d'exécution, la traduction vers par vers. Il ne s'y est point enfermé d'avance & par système préconçu : il l'a appliqué d'instinct, comme une déduction naturellement sortie d'une manière de concevoir la traduction, & il ne sait maintenant, à vrai dire, comment il eût fait

pour en appliquer un autre. Non qu'il veuille prétendre que d'autres méthodes de traduction ne puissent être défendues par des arguments ingénieux & par d'heureux exemples : mais pour lui, en somme, celle-ci l'emporte, & si elle exige un effort plus considérable pour ne rien ôter au mouvement, pour respecter la période française, pour racheter les différences des deux métriques, elle lui paraît fournir le moyen d'approcher plus près du vrai. Plus on lit de traductions, plus on s'essaye à l'art de traduire, & plus on reconnaît que le traducteur dont la pensée ne suit pas avec une fermeté sans concession la pensée originale, & déborde des limites du vers, tombe invinciblement dans la paraphrase, ou au moins dans les additions & les altérations.

Ne semble-t-il pas que les Allemands pensent ainsi? Les traductions de Catulle par Conrad Schwenck (Frankfort, 1829), par Théodore Heyse (Berlin, 1855), par Théodore Stromberg (Leipzig, 1858), par Hertzberg (Stuttgart, 1862), sont écrites vers pour vers. Il en est de même de la récente traduction anglaise de R. Ellis (Londres, 1871). Pourquoi n'essayerions-nous pas d'en faire autant? Les Allemands comme les Anglais ont un avantage (les uns & les autres en ont usé), celui de pouvoir employer les mètres de l'original; & il ne faut nier d'ailleurs aucune des difficultés qui attendent le

traducteur français, dont la langue se rapproche moins du système des langues anciennes : les longueurs du pronom personnel ou de l'article, la structure de la phrase qui ne peut poser le mot à effet le premier, la monotonie de l'accentuation, les exigences redoutables de la rime, d'autres encore. Usons de ce que nous avons. Il ne faut pas faire trop aisément du génie de la langue française un prétexte d'impuissance. Aussi bien, en prose, où aucune entrave du moins ne les gêne, les traducteurs ne sont pas rares qui ajoutent, & suppriment : la fleur du modèle s'en va sous leurs doigts, sans qu'ils puissent en accuser qu'eux-mêmes. Non, notre langue n'est ni si pauvre, ni si avare. Son vocabulaire a des gammes inépuisables de mots. Sa prosodie a des secrets pour équivaloir à la prosodie latine, &, le cas échéant, plus d'un artifice, l'élision par exemple ou le vers monosyllabique, pour obtenir une condensation métrique suffisante. L'auteur a essayé de se servir de ces ressources. Il a aussi varié les rythmes quand le caractère du poème l'exigeait, & a tâché de se plier à la diversité du style, tantôt plaisant & familier, tantôt élevé & brillant, ici âpre, là harmonieux & doux. Il a mis à profit, avec discrétion d'ailleurs, les richesses de notre vieille poésie : ne pouvait-il céder à la tentation de reproduire sans les dédoubler quelques-uns des diminutifs délicieux

de Catulle, en empruntant des mots analogues à ce qui a survécu du vocabulaire de Marot ou de Ronsard? Que si on objectait l'unité de langue, ne lui serait-il pas permis de répondre que cette unité n'existe pas dans les CXVI pièces de Catulle? Il se justifierait de même de certaines concessions à la versification de notre temps, qu'on rencontrera çà & là. Tout ce qui eût pu ressembler à un anachronisme, si peu sensible fût-il, de ton & de couleur, a été banni; mais des nouveautés ou des hardiesses de coupes, de rejets, de césures n'ont pas ce tort, & ici reproduisent même quelque chose de l'original. Si notre époque a ses Parnasiens, celle de Catulle eut ses Doctes (docti), curieux d'hellénisme & d'alexandrinisme : lui-même était un des nouveaux poètes : il avait ses néologismes, ses irrégularités aussi de césure, ses licences, ses recherches d'archaïsme, plus d'une de ces affectations de la jeune école dont Cicéron se moquait.

Tel est ce livre. Ce n'est qu'une traduction : à qui dédaignerait un effort de ce genre, l'exemple même de Catulle serait une réponse suffisante; lui, le plus personnel peut-être des poètes que l'inspiration ait visités, ne crut pas l'œuvre attachante & noble du traducteur indigne de sa muse. Puisse le lecteur ne pas trouver la tentative présente trop éloignée d'un admirable modèle!

La forme matérielle même de l'ouvrage a été étudiée avec soin. La maison Hachette, toujours libérale pour ce qui touche aux Lettres antiques, en a confié l'exécution aux dignes héritiers du grand imprimeur lyonnais Louis Perrin. On a essayé de reproduire un type usité au XVI^e siècle, & jusqu'au milieu du XVII^e, ces bandeaux, ces lettres ornées, cette association d'italique & de romain adoptée par les Estienne, les Buon, non point le grand & beau romain de Vascosan, mais ces caractères plus délicats, préférés dans les petits formats, tels par exemple que l'italique du texte latin dans le Lucrèce, in-16, de Gryphe, un prédécesseur lyonnais de Perrin. Le public jugera le tout, l'écorce & le fruit. Il ne reste plus qu'à lui redire, comme Catulle dans sa dédicace confiante & légère : Habe tibi quicquid hoc libelli.

Eugène ROSTAND.





VIE DE CATULLE



VIE DE CATULLE

TOUTE biographie de Catulle, en l'état des documents connus, et sous la réserve de nouvelles découvertes auxquelles d'ailleurs on ne doit guère s'attendre, est inévitablement incomplète, et sur les points mêmes qu'elle peut éclairer, ne saurait arriver partout à la certitude. Pour en essayer ici une esquisse, destinée à faire entrevoir l'homme avant de montrer l'œuvre, ne conviendrait-il pas de dégager des recherches de l'histoire littéraire et de la critique ce qui paraît acquis et à peu près définitif (1),

(1) La vie de Catulle, dont Haupt dès 1837 élucida diverses circonstances (*Quæstiones Catullianæ*, Leipzig, 1837, — *Opuscula*, Leipzig, 1875), a été étudiée d'ensemble, avec une érudition étendue et une finesse pénétrante, par L. Schwabe (*Quæst. Cat. lib. 1*, Giessen, 1862). Les historiens allemands de la littérature latine, Teuffel, Bernhardt, Bæhr, ceux qui ont écrit l'histoire complète de Rome, Niebuhr, Mommsen, y ont touché à la place chronologique qu'elle occupe dans leur cadre. Elle a été l'un des objets des nombreuses monographies qui ont été écrites sur Catulle, entre autres, *Real Encyclopædie*

sauf à admettre çà et là des modifications, ou s'il est permis de le faire, à présenter les résultats d'une étude personnelle et attentive ? Du texte épuré et exact, devenu dès lors une source sûre, discerner quels renseignements jaillissent, les grouper autour des rares et sommaires informations éparses chez les Anciens, telle est la méthode. Pour Catulle plus que pour aucun autre des écrivains antiques, elle est légitime : car de lui surtout on peut dire que la poésie, c'est le poète. Encore pourtant y faut-il apporter de la discrétion, et prendre garde soit de vouloir obtenir où cela est impossible une chronologie trop précise, soit de trop céder à l'induction et à la conjecture.

de Pauly, *Catullus*, — Th. Jungclaussen, *Zur Chronologie der Gedichte des Q. Val. Catullus*, Itzehoe, 1857, — l'aperçu délicat et sobre placé par Teuffel en tête de la traduction d'Hertzberg, Stuttgart, 1862, — T. Kroon, *Quæst. Cat.* Leyde, 1864, — G. Vorlaender, *de Catulli ad Lesbiam carminibus*, Bonn, 1864, — R. Westphal, *Catull's Gedichte in ihrem geschichtlichen zusammenhange*, Breslau, 1870, — O. Ribbeck, *C. Val. Catullus, eine literar-historische Skizze*, Kiel, 1872, — Boehme, *Quæst. Cat.* Bonn, 1872, — Schulze, *Zeitschrift f. d. Gymnasialwesen*, xxviii, 9, 10, p. 708, *Catull's Lesbia*, — Rapisardi, *Catullo e Lesbia*, Firenze, 1875, — R. Ellis, les *Prolegomena* et certaines parties de *A commentary on Catullus*, Oxford, 1876, — L. Comencini, *C. Val. Catullo, Studio*, Bénévent, 1877. Elle a en outre défrayé une ample polémique dans la presse spéciale allemande (V. *Commentaire* de M. Benoist, ci-dessous, p. 357). Les résultats de Schwabe, s'ils subsistent sur les points essentiels, ont été ébranlés en bien des parties. En France, M. Couat, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, a donné en 1875

I.

Catulle, comme la plupart des grands poètes latins, était né loin de la Ville bruyante : ce n'est pas un enfant de Rome. Il est hors de contestation qu'il naquit à Vérone. Les témoignages formels d'Ovide (1), de Martial (2), de Pline (3), de saint Jérôme (4), et ce titre de *Veronensis*, accolé d'âge en âge à son nom par les manuscrits ou les scholiastes, ne font que corroborer les indications indirectes du poète lui-même (xxxv, 3; lxxviii^a, 27; c, 2), ce qu'il nous dit de sa nationalité transpadane (xxxix, 13), et l'accent sincère de son aveu de la petite patrie (lxxvii, 34).

(Paris, Thorin) une *Étude sur Catulle*, dont il est parlé au *Commentaire*, p. 347, et qui présente (première partie) un tableau intéressant de la vie de Catulle d'après Schwabe. On a naturellement ici profité encore des indications fournies par les belles *Études sur la Poésie Latine* de M. Patin, et par l'esquisse si fine de M. G. Boissier, *Cælius et la jeunesse romaine au temps de César*. M. le général Lewal a fait paraître dans la *Revue contemporaine* (1^{re} et 15 décembre 1861), sous ce titre *Catulle à Sermione*, une étude où il y a malheureusement des erreurs évidentes, et où plus d'une fois des circonstances imaginées sont données comme des faits historiques. Celui qui écrit ces lignes a publié lui-même (Hachette, 1877) un court parallèle entre Catulle et Alfred de Musset.

(1) Ovide, *Amor.* III, 15, 7.

(2) Martial, *Epigr.* I, 8, 2; I, 62, 1; X, 103, 5; XIV, 100, 152, 195.

(3) Pline, *Hist. Nat.* Præf. I, xxxvi, 6, 48.

(4) Saint Jérôme, *Chronic.* ad Ol. 173, 2.

Qu'opposer à ces preuves pour faire un lieu d'origine de Sirmio, dont aucun texte ne parle si ce n'est comme d'un lieu de résidence ou de propriété rurale (xxx1) ?

Celui que dans notre habitude de franciser les noms nous appelons Catulle se nomma exactement Gaius Valérius Catullus, pour suivre l'ordre adopté par le droit romain dans la désignation des personnes. Le *prænomen* distinguait les membres de la famille, et les formes en étant peu nombreuses, on le marquait d'ordinaire par l'initiale : le *prænomen* Gaius, dont l'abréviation est C., est énoncé par Apulée (1), et par saint Jérôme d'après Suétone (2), témoins dont une erreur est peu vraisemblable, quand ils transmettent un nom célèbre (3). Valérius, le *nomen*, signe commun de la *gens*, probablement emprunté à une *gens* romaine dont les Valerii de Vérone furent à l'origine clients ou protégés, nous est fourni par des textes irrécusables de Suétone et de saint Jérôme (4). Quant au *cognomen*, surnom tiré de quelque raison physique ou morale propre à l'individu ou à la branche, Catulle nous apprend le sien, le seul de ses noms qu'il se donne (vi, 1 ; vii, 10 ; viii, 1, 12, 19 ; x, 25 ; xi, 1 ; xiii, 7 ; xiv, 13 ; xxxviii, 1 ; xlv, 3 ; xlv, 4 ; xlix, 4 ; li^b, 1 ; lii, 1, 4 ; lvi, 3 ; lviii, 2 ; lxviii^a, 27 ; lxviii^b, 95 ; lxxii, 1 ; lxxix, 2, 3 ; lxxxii, 1 ; lxxvi, 5) ; et c'est un trait à noter, caractéristique d'une poésie toute personnelle, qu'une telle disposition du

(1) Apulée, *Apolog.* x.

(2) Saint Jérôme, *loc. cit.* Suétone, éd. Reifferscheid, p. 39.

(3) V. sur ce point le *Commentaire*, p. 357.

(4) Suétone, *Julius Cæsar*, lxxiii. Saint Jérôme, *loc. cit.*

poète à se mettre nominativement en scène. Heureux *cognomen* que ce diminutif, descendu non point de *catus* (1), mais plutôt du gaulois *catu* (*prælium, pugna*) (2), pour le poète des iambes terribles (*truces iambi*, xxxvi, 5), dont l'amour même fut une lutte (xxxvii, 13), pour l'agressif antagoniste de César et des Césariens ! N'étaient-ce pas des Gaulois, race brillante et passionnée, que ces Transpadans Véronais ? Dans ce génie où apparaît plus d'une ardeur et d'une faiblesse de notre sang, il n'est pas sans intérêt pour nous de retrouver un ancêtre.

A quelle date rapporter la naissance de Catulle ? Question obscure et controversée, trop capitale dans une biographie pour qu'on la tranche par des affirmations non démontrées, où l'on ne peut se flatter pourtant que d'approcher du vrai. Saint Jérôme, d'après Suétone, inscrit la naissance de Catulle à l'an 2 de la clxxiii^e olympiade, c'est-à-dire en 667 de Rome (87 av. J.-C.), et sa mort à l'an 3 de la clxxx^e olympiade, c'est-à-dire en 697/57, à l'âge de 30 ans. L'antiquité ne nous a légué que ce document ; mais il est trop précis pour que toute discussion n'y soit pas ramenée, sauf à le concilier le mieux possible avec le texte même de Catulle.

De l'œuvre catullienne il ressort avec évidence que le poète vécut au-delà de 697/57. Il place une partie de la pièce lv dans la *Magni Ambulatio*, portique construit par Pompée lors de son second consulat (699/55), et il cite ce

(1) Forcellini, *Onomasticon*, v. *Catullus*, Prati, 1869.

(2) Glück, *Die bei C. J. Cæsar vorkommenden Keltischen Namen*, p. 47.

consulat, cxiii, 2. xi et xxix ne peuvent avoir été composés qu'après l'expédition de César en Bretagne (699/55). lii flétrit Vatinius briguant le consulat, que Vatinius obtint en 706/48. liii conte un incident d'audience de l'accusation soutenue par C. Licinius Calvus contre Vatinius en 700/54. Comment donc Catulle serait-il mort en 697/57, ou, mort à 30 ans, serait-il né en 667/87?

Deux systèmes ont essayé de résoudre ces contradictions. Le premier, développé avec une rare habileté par Schwabe, accepte 667/87 comme date de la naissance, et mesurant la vie sur l'œuvre, ne découvrant dans l'œuvre aucune page qui paraisse écrite après 700/54, conclut de l'impossibilité du silence de Catulle sur des temps si pleins de faits graves à la certitude de sa mort vers la fin de 700/54, à 33 ans. Mais rien ne prouve d'une façon absolue que certains fragments, comme xxxviii, lii, lv, n'aient pu être écrits après 700/54, ni que postérieurement à cette époque le poète n'ait pu traîner un reste de vie malade et lasse sans produire (lii, 1, 4, *emori*), ni enfin qu'aucune partie de l'œuvre de Catulle ne soit perdue pour nous. Ce qu'a établi l'argumentation de Schwabe, c'est que lii ne porte pas nécessairement jusqu'à 707/47 le terme de l'existence de Catulle, et que le poète y vise l'audace de Vatinius jurant par le consulat convoité, non la conquête de ce consulat. lii a pu être écrit de 698/56 à 700/54, au moment de la candidature de Vatinius et de la conférence de Lucques, ou a pu l'être un peu au-delà; n'en induisons rien de plus. Haupt l'a reconnu, dans un consciencieux retour, tout en s'arrêtant définitivement en 1870 (*Quaest. Cat.* 1875, p. 9), comme il s'était attaché

dès 1837 (*Quæst. Cat.* 1837, p. 13), à un second système, celui de Lachmann. Haupt était surtout frappé de ce que l'erreur de saint Jérôme, réduite à trois ans, offre d'explicable. De là son adhésion à l'explication de Lachmann : Catulle est bien mort à 30 ans ; mais saint Jérôme, fixant ses dates par les consulats, aurait pris celui de Cn. Octavius Cn. f. (an 2 de la clxxiii^e olymp., 667) pour celui de Cn. Octavius M. f. (an 1 de la clxxvi^e olymp., 677). L'hypothèse est ingénieuse : cependant si Catulle est né en 677/77, comment concilier les vraisemblances d'âge — ne disons pas avec les dates relatives à Lesbia, car ce serait supposer l'identité de Lesbia et de Clodia, véritable pétition de principe, — mais avec d'autres dates moins indécises, celle par exemple des noces de Junia Arunculeia, morte en 692/62 ? Peut-on imaginer Catulle écrivant l'épithalame lxi à 16 ans ? Si jeune qu'on le fasse arriver à Rome, comment resserrer entre 692/62 et 695/59 toute l'évolution de son amour pour Lesbia, la perte de son frère, le voyage en Bithynie, la campagne anti-césarienne ?

Respectons donc le texte de saint Jérôme déterminant le point de départ, la naissance en 667/87. Et quant aux termes xxx *ætatis anno moritur*, qu'y aurait-il d'absurde à admettre une inexactitude ou une altération dans le manuscrit ? Hypothèse pour hypothèse, celle-là vaut les autres. N'exigeons rien d'absolu où l'histoire ne nous transmet rien de sûr, *quod vides perisse perditum ducas* (1). Bornons-nous à dire que Catulle naquit en 667/87, et

(1) VIII, 2.

mourut jeune, dans les années qui suivirent 700/54 : les indications de son œuvre seront ainsi sauvegardées ; les événements de sa vie se disposeront naturellement, sans la gêne d'invraisemblables limites, et peut-être sera-t-il moins étrange d'admettre comme possible avec Martial (1) que Catulle ait, après 700/54, envoyé l'élégie exquise du *Moineau* à Virgile, adolescent de génie (2).

La famille au sein de laquelle naquit Catulle semble avoir été l'une des plus considérables de Vérone, vieille cité de la Gaule transpadane, devenue colonie romaine en 665/89. L'épigraphie a retrouvé dans le pays de nombreux monuments rappelant les Valerii de Vérone (3) : un siècle plus tard, un Valérius, quadrumvir, curateur des voies publiques, sera le premier flamine d'Auguste créé à Vérone, et préteur en 776. Catulle, par deux fois, non sans quelque accent aristocratique, parle de sa *gens* (LXXIX, 2, 3), mot dont le sens, précis en droit romain, indique un groupe familial prétendant à une ascendance ingénue (4). Les plus hautains parmi les patriciens qu'il fréquentera plus tard, un Manlius par exemple, nous laisseront discer-

(1) Martial, *Epigr.* IV, 14, 13.

(2) Bayle, *Dict. hist. et crit.*, article *Catulle*.

(3) Schwabe, *Quæst. Cat.* lib. I, p. 27, et Orti, *la Penisola di Sirmione*, Vérone, 1856.

(4) Tite Live X, 8 : « Qui patrem ciere possunt. » Cicéron, *Top.* § 6 : « Quorum majorum nemo servitutem servivit. » Voyez sur ce que c'est que la *gens*, Niebuhr, *Hist. Rom.*, t. II, p. 23 et *passim*, Ortolan, *Explic. hist. des Instituts*, t. I, *Histoire* n° 17 et s., 71, 123 et s., *Généralisation* n° 65 et s., t. III, n° 1033 et s.

ner une nuance dans leurs rapports avec lui ; ils le traitent non en simple camarade de plaisirs, mais comme un ami : un grand seigneur patronne volontiers de pair à pair un jeune et brillant gentilhomme de province. Cette situation de la famille de Catulle ne ressort pas moins de l'hospitalité fréquemment donnée par son père à César (1), circonstance qui marque encore l'importance prise dans les affaires locales et la considération personnelle acquise par le père du poète. Pour recevoir chez soi l'*imperator unicus*, et peut-être sa suite, il fallait tenir un rang au niveau de cet honneur.

Catulle ne nous a rien appris sur les siens. Il ne nous parle ni de son père, comme Horace, ni de sa mère, ce qui est conforme aux idées romaines sur l'honnête femme. Il ne nous a donné, et nous n'avons d'ailleurs, aucun détail sur son enfance. On voudrait retrouver dans ses vers un de ces cris de gratitude filiale qui honorent le fils de l'affranchi dans Horace. Mais soyons justes. La profondeur de sentiment et la suavité d'expression avec lesquelles il touche à ces sujets : l'affection paternelle, la vieille mère fêtant le retour du fils, l'aïeul qui revit dans un petit-fils, les frères qui n'ont qu'une âme (2), les époux fidèles, les épouses chastes, les matrones respectées, l'enfant qui, dans les bras maternels, rit à son père, l'amour dans le mariage et vainqueur de la mort (IX, LXI, LXII, LXIV, LXVI, LXVIII^a, LXVIII^b, XCVI, CXI), — au

(1) Suétone, *Julius Cæsar*, LXXIII.

(2) « *Unanimes* », eût traduit littéralement Sainte-Beuve, qui a employé le mot en ce sens énergique (*Nouveaux Lundis*, t. IX, p. 16).

contraire la franchise de ses indignations contre les hontes qui dans la décadence progressive des mœurs souillaient trop souvent le foyer domestique (LXIV, LXVII, LXXIV, LXXVIII, LXXXVIII, LXXXIX, XC, CXIII), — disent mieux que les plus intimes confidences combien les choses de la famille lui furent sacrées au milieu des entraînements de la passion ou des sens. N'a-t-il pas eu des élans qui attestaient un fonds de tendresse rare chez les Romains (LXV, LXVIII^a, LXVIII^b, CI), pour pleurer un frère, que nous pouvons placer à côté de lui, son compagnon d'enfance, dans la maison paternelle de Vérone ? De tels sentiments, gloire pure du poète, sont en même temps l'honneur de la famille où il les puisa, et témoignent en faveur de la première éducation morale qu'il reçut ; peut-être aussi leur délicatesse nous permet-elle d'entrevoir ce que fut la première éducatrice, cette mère dont il n'a pas parlé.

Il fut élevé à Vérone. C'était une grande ville (1), qu'habitait une population mêlée : les Grecs, ou plutôt les *Græculi*, n'y étaient pas rares. On y copiait la capitale, même dans ses modes : sorti de l'enfance, il y dut recevoir, puisque c'était la tendance et l'affectation du moment à Rome, une instruction à demi-grecque, germe des connaissances dont se formera la partie savante de son art, et se nourrir aussi aux lettres latines, auprès de ces grammairiens de la Gaule Cisalpine dont nous parle Suétone (2), Octavius Teucer, Sescenius Iacchus, Oppius Charès. De cette première culture locale il gardera toujours comme un

(1) Martial, *Epigr.* XIV, 195.

(2) Suétone, *De illustr. grammaticis*, III.

pli et des traces dans sa langue même (1). Il nous a peint en quelques traits sobres, mais délicieux (LXVIII^a, 15-18), les heures de la seizième année, aussitôt quittée la prétexte et la robe virile revêtue, cette aurore « printanière et fleurie », jours partagés entre les Muses et Vénus, les essais d'un talent et les effervescences d'une nature également précoces. Il est aussitôt poète spirituel et charmant, et les fragments, qui par le sujet, le style, le ton, paraissent pouvoir être sans invraisemblance rapportés à cette première période, laissent déjà entrevoir sa vie. Ici c'est un rendez-vous d'amour facile donné à Ipsithilla avec la fougue d'un novice qui jette sa 'gourme (XXXII). Là ce sont les commérages scandaleux de la ville, la *colonia* comme il l'appelle, qu'il aime à redire (on n'est pas provincial pour rien) : tantôt écoutant et répétant les cancans cyniques d'une porte indiscrete (LXVII), tantôt crayonnant à côté d'un joli profil de jeune Véronaise la caricature de certain mari lourdaud, son concitoyen (*municeps*), dont il paraît avoir des raisons particulières de rire volontiers (XVII).

Après quelque temps ainsi passé, l'adolescent fit ce qu'eût fait tout homme de son âge, de sa condition, de ses goûts, poussé par l'éveil du génie, par des rêves vagues de gloire, par l'attraction des destinées illustres vers les centres rayonnants de civilisation. Il vint à Rome. La date de son arrivée ne peut être que circonscrite le plus qu'il est possible. La pièce LXI, sans doute antérieure de deux ou trois ans au moins (689/65 ou 690/64) à la mort de

(1) xcvii, 6. Cf. Quintil. 1, 5, 8.

Junia Arunculeia, suppose Catulle en plein talent, en pleine notoriété, intimement lié déjà avec Manlius. Plaçons donc vers 685/69 ou 686/68 son arrivée à Rome. Il y fixe dès lors définitivement son domicile, et ne fait plus que des absences momentanées de voyage ou de villégiature; il le dira plus tard (LXVIII^a, 34-35), lors d'un séjour à Vérone. Au moment où il s'installe à Rome, il a 18 ou 19 ans. Quel âge pour un début, avec de tels dons, et en un tel milieu !

II.

Rome, en 69, était bien changée de ce qu'elle avait été autrefois. Le mouvement intellectuel et moral provoqué par la conquête de la Grèce était allé croissant depuis un siècle. C'est un étrange contraste, durant les trente dernières années de la République, que les orages du Forum, l'anarchie de la rue, les combats de factions acharnées, les proscriptions, et d'autre part, l'assouplissement des mœurs rigides de jadis, l'apparition des idées générales d'humanité (1), l'émancipation progressive de la femme, l'extension et l'affinement des cultures de l'esprit. Bien des causes, et surtout les tristesses, les dégoûts de la politique, le spectacle des intrigues sans pudeur, des luttes sans loyauté, des guerres civiles moissonnant l'élite de tous les partis,

(1) « Caritas generis humani. » Cic. *de Finibus*, v, 22.

concourent à jeter dans la philosophie ou les lettres les lassés et les délicats. Par là, et aussi par la fertilité particulière aux sols tourmentés, s'explique la belle fécondité littéraire de cette période, où les orateurs s'appellent Cicéron, Hortensius, Crassus, Pompée, César, Marc-Antoine, Curion, Cælius, Calvus, Porcius Caton, Junius Brutus, Asinius Pollion, Messalla Corvinus; les historiens Cornélius Népos, Salluste, César; les poètes Varron, Catulle, Lucrèce. La vieille société est près de disparaître dans les tempêtes : une autre naîtra demain, indifférente en politique, pacifiée sous une autorité forte, sensible aux attrait d'une sécurité qu'embellissent les jouissances de l'art. Sur tous les points de la vie romaine vers la fin du vii^e siècle, le mot d'Horace *Græcia capta ferum victorem cepit* est une vérité : l'hellénisme, s'y glissant par tous les pores, l'a comme décomposée. Le citoyen romain, autrefois politique, agriculteur, soldat, usurier, juriste, s'adonne maintenant à l'oisiveté cultivée, à l'étude, cherchant, au Forum ou ailleurs, moins à servir la patrie qu'à satisfaire son ambition personnelle de richesse, d'honneurs ou de gloire. En tout temps les écrivains latins avaient imité la Grèce : Ennius, Pacuvius, Attius, Nævius, Lucilius, Plaute, Térence l'avaient fait, mais *more romano*, et en ménageant les faiblesses nationales. A présent on n'est plus Latin que malgré soi. Quoique peu d'années se soient écoulées depuis l'édit des censeurs, Cn. Domitius Ahenobarbus et Luc. Licinius Crassus, bannissant de Rome grammairiens et philosophes grecs, les Grecs fourmillent à Rome, docteurs et musiciens, danseurs et mimes, rhéteurs et poètes. Le grec est la langue du beau monde,

des beaux esprits. La jeune génération surtout hume à pleines gorgées l'esprit grec, selon un mot de Teuffel (1), sans en laisser la lie.

Nul n'y était mieux disposé que Catulle, arrivant à Rome avide d'apprendre, doué d'un charmant génie, naturellement épris de beauté et de grâce, déjà préparé par une première culture. Reçut-il alors les leçons de quelques-uns des professeurs grecs qui enseignaient à Rome, Lutatius Daphnis, Théophane de Lesbos, les Tyrannion, Lénæus, Asclépiade, Hyginus, Théopompe, Alexandre Polyhistor, Philodémus, Antiochus d'Ascalon, Diodote, Apollonius, Posidonius, ce Parthénus de Nicée qui, amené esclave à Rome vers 689/65, y dut l'émancipation à son talent, et eut, dit-on, Virgile pour élève ? Si on juge de la valeur des maîtres par l'habileté du disciple dans la culture hellénique, on peut admettre qu'il en eut d'excellents. Vaut-il mieux croire qu'il eût pu dire, comme un autre amant de la beauté grecque, qui y retrempera une autre langue, André Chénier :

Dans ce bel art des vers je n'ai point eu de maître :
Il n'en est point, ami. Les poètes vantés
Sans cesse avec transport lus, relus, médités,
Les Dieux, l'homme, le ciel, la nature sacrée
Sans cesse étudiée, admirée, adorée,
Voilà nos maîtres saints, nos guides éclatants (2).

(1) Hertzberg und Teuffel, *Die Gedichte des Catullus übersetzt, Einleitung*, p. 5. Voyez aussi le tableau élégant et brillant que trace O. Ribbeck, au commencement de son *Esquisse*.

(2) André Chénier, éd. Becq de Fouquières, 1872, *Épîtres*, v, 4-9.

L'érudition poétique qui a fait donner à Catulle par l'antiquité le nom de *doctus* (1) paraît bien indiquer que ses études ne manquèrent pas de direction ; mais le caractère indépendant, original, qu'il apporte comme notre André dans son imitation même et son art, donne à penser qu'il dut beaucoup à l'assimilation approfondie des modèles, à l'étude personnelle, la plus féconde de toutes.

Sa jeunesse aimable, ses avantages physiques (si ses succès en amour sont sur ce point un indice, car on n'en sait rien directement), une fortune dont il usait avec libéralité, un talent rare, un esprit vif et acéré, les instincts d'une élégance innée, tout lui ouvrit promptement l'accès de la société romaine, et d'un monde même où sa naissance, quoique distinguée, n'aurait pas suffi à le faire admettre. Confiant, cordial, sincère, d'une vivacité d'effusion dans l'amitié qu'égalera son ardeur de révolte contre l'abandon ou le parjure (ix, xxx, xxxviii, lxxvii, cii), il eut bientôt des amis nombreux (ix, 2), dont les images passent et repassent dans ses vers. Patriciens, consulaires, chevaliers, orateurs, historiens, savants, poètes, leurs noms rassemblés forment l'élite de la société romaine de ce temps : Cornélius Népos, Gaulois cisalpin comme Catulle, à qui on peut supposer qu'il était recommandé en arrivant, qui fut son patron littéraire, et qu'il remercia par la dédicace de son livre (1^a, cii) ; — Flavius, aux bonnes fortunes équivoques (vi), — Allius (lxviii^b), — Camérius, le beau ténébreux qu'il poursuit dans tous les quartiers

(1) Martial, i, 61, 1 ; vii, 99, 7 ; viii, 73, 8 ; xiv, 100, 153. Lygdamus, 6, 41. Ovide, *Am.* iii, 9, 62. Horace, *Sat.* i, 10, 19.

de Rome (lv), — un Caton (1) qu'il nous laisse entrevoir peu grave et fort déridé (lvi) — peut-être Cicéron (xliv), — Furius et Aurélius les viveurs ruinés (xi, xv, xvi, xxi, xxiii, xxvi), — Varus (x, xxii), — Gellius, Quintius, Rufus qui le trahiront (lxxiv, lxxvii, lxxx, lxxxii, lxxxviii, lxxxix, xc, xci, c), — le groupe des poètes, Ortalus (lxv), Cæcilius (xxxv), Licinius Calvus, le brillant joueur des assauts d'improvisation (xiv, l, liii, xcvi), Cornificius (xxxviii), C. Helvius Cinna, son compagnon de voyage, dont il vantera les poèmes avec une chaleur de cœur si exempte de jalousie littéraire (x, xcv), Anser (lxviii^b), — puis enfin les préférés, Fabullus, *venuste noster*, le camarade des fins soupers intimes, Véranius, le plus chéri de tous, pour lequel il crée le tendre diminutif de Véraniolus (ix, xii, xiii, xxviii, xlvii). L'aristocratie, encore hautaine et dédaigneuse, mais déjà portée à jouer les Mécènes, et où le goût des choses de l'esprit devenait de bon ton, accueillit à bras ouverts le jeune et brillant Véronais : il fut bientôt lié avec les Manlius Torquatus, les Cælius, les Sestius (xliv, lxi, lviii, lxviii^a, c), reconnaissant, dévoué, mais sachant garder sa dignité et ne rien aliéner de son indépendance, au besoin ne se gênant pas pour railler les travers ou flétrir les vices (xxviii, xlv). Dans ce milieu élevé et poli, il dut bien vite dépouiller ce qui pouvait lui rester de Vérone : on n'en trouve plus trace dans le choix de ses sujets ; tout au plus, au soin qu'il prendra

(1) Est-ce Porcius Caton, ou le grammairien et poète Valérius Caton ?

un jour de railler les provinciaux de leur admiration pour la prétendue beauté d'Améana (XLIII), l'observateur attentif pourra-t-il encore saisir (mais ce n'est qu'une nuance) le provincial qui tient à montrer qu'il ne l'est plus, tout fier d'avoir le bel air de la capitale.

C'était une joyeuse et folle vie que menait cette jeunesse romaine du temps de César (1), dont les pères avaient sous Sylla pris goût au luxe et au vice, la génération des Curion, des Dolabella, des Cælius, tous amis du plaisir, ayant de grands besoins à contenter, d'ardents appétits à assouvir, et aussi des curiosités nobles ou délicates à satisfaire. Les amis de Catulle lui sont, comme à Chénier les Trudaine ou les de Pange, des compagnons tantôt d'études et de jouissances artistiques, tantôt d'aventures et de fêtes. Ce double aspect apparaît dans ses vers, chronique familière et au jour le jour, qui nous met en plein dans la vie romaine de ce temps. Le jour, on travaille, on étudie, on converse de littérature et d'art ; on cause des événements politiques, des scandales privés, des amourettes de Flavius ou de Varus ; on se lit entre *dilettanti* les vers inédits ; on rit des poétereaux et des métromanes ; on plaisante les ladres ; on se moque de tous les ridicules, même des ridicules de mode et d'accent ; on flâne au Forum ; on se promène au Champ de Mars ou au Grand Cirque ; on suit les jolies filles sous les Portiques de Pompée ; on court, en quête de livres rares, les boutiques de libraires ; on fait visite aux beautés en vogue du

(1) Reportez-vous au vif tableau qu'en a tracé M. G. Boissier, *Cicéron et ses amis*, pp. 166 et suiv.

demi-monde romain (vi, ix, x, xiv, xxii, xxiii, xxvi, l, lv, lvi, lxxxiv, xcv). Le soir, c'est un dîner d'intimes, à quatre, chacun amenant « sa blanche aux yeux noirs » (1), *non sine cachinnis* (xiii), ou quelqu'un de ces soupers à la mode athénienne, de ces *symposia* présidés là-bas par une Aspasia, ici par Postumia (xxvii), où l'on épuise toutes les gâtés de bon et de mauvais goût (xii), les ivresses de toutes les sortes.

Pour mener sur ce pied la vie de la haute société de Rome, Catulle avait-il une situation de fortune suffisante? L'affirmative ne nous semble pas douteuse. Telle boutade sur sa bourse, « vrai nid d'araignées » (xiii), ne vise qu'une gêne momentanée de viveur mis à sec, un de ces embarras dont on ne fait l'aveu en riant que quand on est riche, dont on se vante même entre fanfarons de prodigalité. L'argument tiré de ce qu'une hypothèque de 15,200 sesterces — ce n'est que 3,000 francs environ — aurait compromis ses affaires, tombe devant la restitution du texte (xxvi), qui porte *villula vostra* et non *nostra* (2); et c'est, en passant, un exemple curieux de l'importance qu'a pour le biographe, comme pour le traducteur et le critique, une de ces légères différences de texte longtemps dédaignées par nos lettrés. Il ne s'agit, à la pièce xxvi, que des dettes de ce Furius si souvent raillé, avec la rudesse peut-être excessive d'un heureux, pour ses

(1) André Chénier, *Épîtres*, vii, 8 : c'est la *candida puella* de xiii, 4.

(2) Voyez au *Commentaire*. Cf. Klotz, *Emend. Catull.*, Leipzig, 1859, p. 12.

allures de pauvre hère. Tout indique au contraire que Catulle fut largement doué du côté des avantages matériels. On en peut juger à ce qu'il nous laisse voir de ses relations avec les nobles et les chevaliers, de ses goûts, de ses habitudes, dans cette existence ruineuse où les recherches élégantes sont de mise en tout (xxv), où on fait assaut de dissipation et de dépense, où on paye 10,000 sesterces (1) — environ 2,000 francs — les services d'un entremetteur (ciii), où les meilleurs en viennent, le patrimoine épuisé par des emprunts à taux énormes, jusqu'au métier de parasites à l'affût d'invitations (xlvii). Catulle nous apprend en outre qu'il est propriétaire de deux habitations de campagne, l'une sur la frontière de la Sabine, l'autre sur les bords du lac de Garde, ce qui comporte un train proportionné, et implique plus que l'aisance.

Quelles étaient les sources de cette fortune ? Le père de Catulle devait être riche pour se faire fréquemment, nous l'avons vu, l'hôte de César, et il paraît bien que les terres et les constructions de Sirmio, embrassant toute la presqu'île, étaient des possessions de famille (xxx1, 9, 12). Mais Catulle n'en hérita point, puisque son père lui survécut : il en jouit donc du vivant de son père, soit en commun, soit par un don en avancement d'hoirie. De son père aussi il dut tenir le plus liquide de ses revenus, au début surtout de son séjour à Rome, sans doute en quelque grosse pension du genre de celle que Cicéron allouait à son fils Marcus, étudiant à

(1) C'est beaucoup, mais non pour quelque entremetteur de qualité : les *Amours des Gaules*, les *Mémoires* d'Olonne, Saint-Simon lui-même, signalent de ces marchés.

Athènes (1). Cela ne suffit point pourtant à expliquer sa façon de vivre, ses acquisitions immobilières (2). La villa du territoire de Tibur (3) fut certainement achetée par lui, étant peu presumable qu'une famille de Vérone eût villa en Sabine. Personnellement voué au travail intellectuel, on ne voit pas à Catulle d'instrument de pécule dans le commerce, et à coup sûr ce n'est pas une avarice catonienne qui arrondit son budget. Quand il voudra tâter des prébendes administratives, fort lucratives aux plus probes (Cicéron l'avoue pour son gouvernement de Cilicie), quand il s'en ira en Bithynie avec le préteur Memmius, il ne réussira pas, il n'en rapportera que déconvenue (x, xxviii). Mais rien n'interdit de supposer qu'il put prendre quelque participation de commandite et recueillir quelques bénéfices, ainsi que beaucoup de Romains d'alors, dans ces sociétés de chevaliers qui exploitaient la ferme d'un impôt, la banque, l'entreprise des travaux publics. Peut-être encore reçut-il quelque legs : il n'était point rare qu'on inscrivît ses amis dans son testament. Lucullus, Atticus, Cicéron accrurent ainsi sensiblement leur avoir. Le vif succès de ses poésies avait dû lui valoir en ce

(1) 100,000 sesterces, environ 21,000 francs par an.

(2) N'ajoutons pas : son voyage du Pont-Euxin au lac de Garde sur un navire affrété par lui, comme le navire affrété par un autre poète, Lamartine, pour un voyage en Orient aussi ; car la pièce iv ne paraît pas avoir ce sens (V. *Commentaire*, p. 367).

(3) Sur le territoire de Tivoli, près Sant'Angelo in Piavola (Nibby, *Viaggio antiquario nei contorni di Roma*, 1819, vol. 1, p. 166. *Giornal. Arcad.* xix, 1823, p. 364). Il n'en reste rien.

genre des marques d'intérêt ou d'admiration, et l'on peut admettre qu'il fut comme Martial, Virgile, Horace, l'objet de libéralités d'amis patriciens (1). Ce qu'il est permis d'affirmer, c'est qu'au milieu d'une société cupide et relâchée de principes, que peu d'hommes, même parmi les plus grands, ont traversée les mains absolument nettes, Catulle ne fut ni un usurier, ni un bénéficiaire des largesses de César, ce qui lui eût été facile; que, sans affecter pour l'argent ce dédain, qui le plus souvent est une hypocrisie, il haïssait et raillait l'opulence sotte (XLIV, CV) ou mal acquise (X, XXVIII, XXIX, XLI, XLIII, XLVII, LXIX, CV, CXIV, CXV); que dans la fortune légitime il prisait surtout l'indépendance affermie; qu'il en usait libéralement, épris d'art, de belles choses, curieux sans doute de tableaux et de statues de prix, généreux à coup sûr et serviable sans compter, de l'humeur que nous lui connaissons en amitié.

Telle s'écoula un temps la vie de Catulle, entre ces plaisirs au milieu de compagnons aimés, et des travaux dirigés dans le même sens que ceux de toute une jeune école de nouveaux poètes, les *νεώτεροι*, les *docti*, qui par l'étude de l'hellénisme, par l'imitation surtout des Alexandrins, d'Apollonius, de Callimaque, de Philétas, d'Aratus, d'Euphorion, tentaient d'assouplir, d'épurer, d'affiner la poésie latine. Quelques noms brillants se détachent de ce groupe. C'est C. Helvius Cinna, qui, devançant le *nonum prematur in annum*

(1) Ne comptons pas parmi ces libéralités la maison dont il parle LXVIII b, 1-10, 28 : il s'agit là de la maison d'Allius prêtée par celui-ci aux rendez-vous du poète et de Lesbia,

d'Horace, passera neuf ans à la reconstruction érudite de *Zmyrna* : ciseleur patient de poèmes achevés en leurs petits cadres, puisque Catulle les signale à la postérité (xcv). C'est C. Licinius Calvus, chaste celui-là, réservant à l'étude les forces d'un corps chétif (1); orateur intrépide, nerveux, attique, l'opposé des Asiatiques et des Rhodiens, d'un Hortensius ou d'un Cicéron (2), terrible accusateur de Vatinius, qui arracha à son adversaire ce cri d'angoisse : « *si mon ennemi est un grand orateur, est-ce une raison pour me condamner* » ; poète habile et vigoureux, d'une fécondité aisée et surprenante chez un écrivain concis (1), que son temps met presque au niveau de Catulle, et dont quelques débris à peine ont survécu; auteur d'hendécasyllabes à coup sûr acérés, probablement contre César, Mamurra, Pompée, d'épithalames, d'une *Io*, et de pages intimes en mémoire de sa chère femme Quintilia, que Catulle venait de lire ou d'entendre quand il écrivit les admirables vers de la pièce xcv; Calvus profondément aimé de Catulle (xiv, l, lIII), à peu près exactement son contemporain, et qui meurt vers 36 ans comme les fils les mieux doués de cette génération dévorée par une vie ardente, comme Cælius Rufus, comme Lucrèce, comme Catulle. C'est Cornificius l'élégiaque, Varron d'Atax, dont Virgile n'a pas dédaigné de transcrire plusieurs vers dans ses *Géorgiques*, Cæcilius de Côme, le tendre chanteur dont un beau poème à Cybèle avait mis le nom en vue (xxxv),

(1) lIII, 5. — Pline, *Hist. Nat.* xxxiv, 50.

(2) Cic. *Brutus*, 79-81. — Quintil. *Inst. Orat.* ix, 3 § 56, x, 1, § 115.

C. Asinius Pollion « le maître des grâces et de l'esprit », *disertus leporum ac facetiarum* (xii), Anser, d'autres encore. Le jeune talent de Catulle grandit vite dans ce milieu excitant, dans ce mouvement d'idées si propice à l'épanouissement de ses facultés natives et à l'extension de sa première culture. Il fut bientôt le premier de cette élite, enrichi de la grâce un peu affétée des Alexandrins, sachant toutefois garder la netteté nerveuse et sobre. Il faut vraisemblablement rattacher à cette période les pièces vi, xiv, xxii, xxiii, xxvi, xxvii, l, lxxxiv, ciii, billets rapides, enfantillages, taquineries, chants de la muse rieuse, de la fantaisie, des amours faciles, feuilles volantes qu'aucun indice ne rejette au-delà, caractérisées par les sujets juvéniles, par la gaité expansive et sans ombre, par une sorte de joie de vivre, par la confiance, où l'ironie même et le sarcasme n'ont point encore d'amertume : choses de rien, comme il le dira plus tard (1^a, 1^b), mais où étincellent la grâce antique, la verve cavalière, je ne sais quoi de léger et de délicat jusqu'alors inconnu aux rudes Romains.

Portée par ces charmants vers ailés, la renommée du poète se répand rapidement. Cornélius Népos, établi à Rome avant lui, l'a sans doute bien accueilli et a fait valoir son talent. Et dès 689/65 ou 690/64, c'est-à-dire quatre ou cinq ans après son arrivée, il écrit, pour servir d'épithalame aux justes noces de son noble ami Manlius Torquatus avec la belle Junia Arunculeia, un puissant poème plein de fortes et délicieuses beautés (lxi), où l'art est moins raffiné que dans les œuvres ultérieures, mais animé d'une chaleur généreuse, soulevé par ce souffle de la jeunesse que rien ne remplace. Ainsi grand poète dès

22 ou 23 ans, à l'âge où les mieux dotés cherchent leur voie, il dispose dès lors d'un instrument dont toutes les ressources lui sont connues. La passion va venir enflammer, et hélas ! torturer son âme, remplir sa vie, échauffer et élever son talent, porter sa réputation à ce point où elle deviendra de la gloire.

III.

L'oisive et brillante jeunesse qui entourait, fêtait et entraînait Catulle ne s'en tenait pas aux vénales amours des Postumia. Elle allait plus haut, dans le monde des belles et faciles patriciennes. Le temps des Cornélies est passé : celui des Arria n'est pas venu. Maintenu au foyer domestique par les vieux Romains, tous plus ou moins imbus de la conception catonienne, la femme, maîtresse d'elle-même par le régime dotal, avait progressivement relâché sa situation en droit civil, et peu à peu émancipée, prenait presque une place dans l'État. L'antique inscription qui la louait de « garder la maison et filer de la laine » eût maintenant fait rire. Un vent d'indépendance emportait, avec des préjugés excessifs, plus d'une idée saine et salutaire sur la condition des femmes, et les vieilles lois, comme toutes les lois que les mœurs ne soutiennent plus, tombaient en désuétude. Des dévotions à des divinités importées d'Égypte ou de Syrie, Isis, Cybèle, Sérapis (x, 26), prenaient la place des anciennes croyances indigènes à Junon, Vesta ou Minerve, et en des cultes mystérieux, amollis, la religion deve-

nait une affaire de mode. Par le goût du faste, et aussi de l'art, la forte simplicité des aïeux avait disparu. Les femmes du monde donnaient l'exemple d'une vie aventureuse : telle cette Cæcilia Metella, éprise du consulaire Lentulus Spinther, qui devient la maîtresse du mari de Tullia, fille de Cicéron, et plus tard ruinera le fils du célèbre tragédien AEsopus. Dans quelque groupe de cette société démoralisée et séduisante dut apparaître aux yeux de Catulle celle qui exerça sur sa destinée une décisive influence, et dont il a fait passer à la postérité l'image adorée et maudite. On peut dire : les femmes d'Horace, Cinara, Tyn-daris, Nééra, Lydia, Leuconoé, Pyrrha, Lalagé, Barine, Lydé, Lycé... On ne peut dire : les femmes de Catulle. Il n'en est qu'une : Lesbia. Dans son œuvre comme dans sa vie, les autres ne sont que de rares et pâles comparses.

Qui était Lesbia ? Car si jamais amante chantée par un poète ne fut pas une « Iris en l'air », c'est bien celle-ci. Dans cette poésie vécue, rien n'est fictif, qu'un nom. Ce nom, incontestablement imaginé, Ovide entre autres l'atteste (1), emprunté par le poète et l'amant à ses souvenirs sapphiques, fut transparent à coup sûr pour les contemporains : le mystère est impossible dans une liaison de cette sorte entre une femme affranchie de toute gêne et un poète passionné, trop fiers de leur amour mutuel pour ne pas prendre plaisir à braver l'opinion. Il n'en est pas de même pour la postérité, et il lui est difficile de discerner la figure à travers le voile épaissi par les âges.

Un seul auteur dans l'antiquité, Apulée (il est sans

(1) Ovide, *Trist.* II, 428.

doute l'écho d'une tradition), dit expressément, que Catulle a, sous le pseudonyme de Lesbia, désigné Clodia (1). De là l'hypothèse, appuyée par un ensemble de preuves secondaires, que la Lesbia de Catulle fut Claudia ou Clodia, fille d'Appius Claudius Pulcher, sœur de Clodius le célèbre ennemi de Cicéron, femme de Q. Métellus Céler, qui fut consul en 693/61. Cette hypothèse, exposée notamment avec une érudition abondante et ingénieuse par Schwabe, a été fort combattue, surtout de nos jours (2). D'une manière générale, nulle femme, cela est certain, n'apparaît alors dans la société romaine plus ressemblante à la Lesbia du poète par l'enivrante beauté, par les séductions de toute nature, par les vices bruyants et les scandales, que Clodia, couronnée d'un des plus grands noms de Rome, supportant le lien conjugal comme un joug (3) et

(1) Apulée, *Apol.* x.

(2) Ne citons que les principaux noms dans cette controverse. Pour l'identification : Bayle, *Dict. hist. et crit.* Rotterdam, 1702, art. *Catulle* et *Metellus Celer*, — Haupt, *Observ. crit.* Leipzig, 1841, p. 8, — Teuffel, préf. de la trad. de Hertzberg, — Kirchner, *Satires d'Horace*, t. II, p. 340 note, — Helbig, *Deutsche Jahr.*, 1842, p. 1218, — Schwabe, *Quæst. Cat.* Giessen, 1862, p. 54, — Couat, *Étude sur Catulle*, — Schulze, *Catull's Lesbia*, dont les conclusions paraissent les plus modérées. Contre : Loers, *Ad Ovid. Trist.* II, 427, — Munk, *Gesch. der Rom. Lit.* II, p. 178, — Leutsch, *Philologus*, x, p. 735, — Fröhlich, *Ueber die Anordnung der Gedichte des Q. Val. Catullus*, in *Abh. der Philos. Phil. Classe Akademie zu München*, III, p. 691, — Bernhardt, *Grundriss der Gesch. der Rom. Lit.* p. 514.

(3) Cic. *Ad Attic.* II, 1 : « Ea est seditiosa, ea cum viro bellum gerit. »

vivant mal avec Métellus Céler, lancée dans une vie à outrance, d'un tempérament de feu, d'une corruption élégante et raffinée, mettant dans ses passions l'emportement audacieux de sa race (1), « l'amie de tous les hommes (2) », effrénée en ses amours, frappée d'un surnom flétrissant (3) par Cælius après leur rupture, accusée par lui d'avoir voulu l'empoisonner, et soupçonnée (en un temps de calomnies faciles il est vrai et universelles) de ne s'être pas tenue à des tentatives d'empoisonnement avec un époux trop sévère; en revanche éprise d'art, cultivant les lettres, recherchant les gens d'esprit, assez défendue contre des attaques terribles pour que des gens considérables, Atticus en tête, la visent dans sa maison du Palatin, ce qui permet de croire à quelque partialité dans les accusations de Cicéron et de ses autres ennemis. Tout cela, c'est bien la Lesbia, assez merveilleusement douée pour captiver un Catulle, peu à peu assez déchuë pour mériter ses foudroyantes malédictions. La similitude se reproduit dans d'autres traits. Rufus l'orateur fut l'amant de Clodia : Lesbia trahira Catulle avec un Rufus (LXXXVII). La proximité du vil bouge, *salax taberna*, fréquenté par Lesbia (XXXVII), et du temple des Jumeaux, antre de Clodius et de ses sicaires, fait songer à Clodia.

(1) Cicéron l'appelle la Médée du Palatin (*Pro Cælio*, VIII), et lui reproche d'avoir des jardins au bord du Tibre pour y voir les jeunes nageurs (*Pro Cælio*, XV).

(2) Cic. *Pro Cælio*, XIII.

(3) La « Clytæmnestra Quadrantaria » (Cic. *Pro Cælio*, XXVI, XXIX; Quintil. VIII, 6).

Certains procès dont parle Plutarque laissèrent planer des soupçons d'inceste sur Clodia et Clodius Pulcher son frère, et peut-être est-ce en ce sens de sanglante allusion que Cicéron, dans sa correspondance avec Atticus, appelle Clodia Ἡρα Βεῶπις (1) : or Catulle prêtera pour amant à Lesbia Lesbius Pulcher (LXXIX). Rien ne rappelle autant les cruautés du *Pro Cælio* contre Clodia que celles de Catulle trahi contre Lesbia. Il n'est pas jusqu'au nom de Lesbia qui ne paraisse à une critique subtile constitué avec la même quantité de syllabes que celui de Clodia, selon une règle des pseudonymes d'alors. On conçoit que Schwabe ait pu, supposant sa thèse admise, raconter tout ce roman sur la tête de Clodia avec une telle concordance de détails que sa conclusion paraisse sortir du récit. Il faut pourtant se refuser à cette pétition de principe, résister aux côtés spécieux de cette argumentation en tant qu'elle prétendrait fournir la certitude. Que prouve-t-on en somme ? On déroule l'histoire de l'amour de Catulle en appelant sa maîtresse Clodia au lieu de Lesbia, et les circonstances s'accordent pour la plupart d'une façon frappante ; mais c'est tout ce qu'on en peut dire. L'identité du Rufus de Catulle et de Cælius Rufus n'est pas démontrée. Il demeure étonnant qu'Apulée, le seul, après tout, qui désigne Clodia, n'ait pas au moins indiqué qu'il s'agissait de la Clodia de Cicéron. Que Lesbia soit Clodia, cela est possible, cela est même, si l'on veut, vraisemblable : voilà ce que peut admettre le biographe qui n'entend avancer que pas à pas et sur un terrain sûr. N'allons point au-delà,

(1) Cic. *Ad Attic.* II, 9, 12, 14, 22, 23.

et comme nous l'avons fait jusqu'ici, l'hypothèse exposée, avec ce qu'elle offre de plausible, tenons-nous aux faits certains et acquis.

Que Lesbia n'appartînt point au troupeau des maîtresses banales et inférieures, cela est d'évidence. Le pseudonyme n'a pas d'autre raison : Plaute, Térence, Horace nomment des musiciennes, des citharèdes, des aulétrides, des esclaves, des courtisanes, jamais une femme du monde. Elle est mariée : le mot *vir*, LXVIII^b, 108 et LXXXIII, 1, ne peut s'entendre qu'en ce sens, c'est bien un mari trompé qu'on raille ainsi. Catulle d'ailleurs n'aurait pas eu la naïveté de s'étonner que Lesbia eût des amants, et de s'en indigner, s'il avait eu affaire à une courtisane, et son amour finira par s'exprimer avec trop de gravité, de profondeur, pour s'adresser à une Améana. Éclairé des premiers feux de la gloire, le jeune poète dont tout Rome parlait dut rencontrer Lesbia parmi les attrayantes créatures de la société patricienne. Peut-être se virent-ils dans ce qu'on peut appeler un salon de Rome, ou à quelque repas somptueux et libre ; peut-être à ces eaux thermales de Baïes, où en face de Naples, sous un ciel rayonnant, devant un golfe merveilleux, le haut monde romain menait la vie sans contrainte de ces villégiatures, excursions le long du rivage, promenades sur la mer, sérénades du soir en barques ; peut-être dans une de ces fêtes très-courues de la *Diana Némorensis*, pour laquelle nous admettrions qu'il composa la pièce xxxiv, puisque l'histoire ne saurait y voir un *chant séculaire*, et dont le temple, rendez-vous des piétés élégantes, en un site ravissant, au pied du mont Albain, près d'un bois sacré, sur les bords d'un lac

appelé le *miroir de Diane*, dut entendre le frais cantique de Catulle répété en chœur. On circonscrirait vraisemblablement la date de leur rencontre entre 691/63 et 693/61 (1). Catulle avait alors 24 ou 25 ans, l'âge de la passion pour un cœur qu'y préparait la satiété précoce du plaisir (2).

Ils se virent, et s'aimèrent. Lui avait tous les prestiges. Elle avait toute les séductions, et celles-là mêmes que les goûts du poète rendaient irrésistibles, cette distinction qu'on appelle de la race, l'élégance luxueuse, la beauté. Il ne nous est pas impossible de restituer l'image physique de Lesbia d'après les traits semés çà et là dans l'œuvre qu'elle a inspirée : blanche (LXVIII^b, 30), les yeux noirs et caressants (III, 18, XLIII, 2), un joli pied (XLIII, 2), la démarche souple (LXVIII^b, 30) et voluptueuse (XLII, 8), la main aristocratique et effilée (XLIII, 3), la bouche peut-être un peu grande (XLII, 9), un sourire d'une enivrante douceur (LI^a, 5). A chaque femme elle a dérobé quelque charme (LXXXVI, 6). Elle a l'éclat, la molle vénusté, l'attrait piquant (LXXXVI, 3, 4), que relèvent des recherches exquises (XIII, 10-14) et ce je ne sais quoi qui manque souvent à la beauté régulière (LXXXVI, 3, 4),

La grâce, plus belle encor que la beauté.

(1) Fixation qui concorde avec l'hypothèse d'après laquelle Lesbia est Clodia : les allusions de Catulle établissent qu'il connut sa maîtresse avant la mort du mari, et Q. Métellus Céler mourut en 695/59.

(2) Si Lesbia est Clodia, elle avait quelques années de plus que Catulle, et l'on sait quelle influence, dans ces sortes d'amours, exerce sur la passion d'un jeune homme une femme un peu plus âgée.

Moralement Lesbia était (xxxvi) spirituelle, cultivée, lettrée même, et jugeant bien de la poésie; elle avait au plus haut point l'art des enchanteresses, la coquetterie fascinatrice, une nature mobile, prompte au rire et aux jeux légers (ii, iii, 4-10) comme aux pleurs qui rendent faible (iii, 17-18). Catulle, avide d'être aimé et d'aimer, s'élançant avec la fougue de son âge et d'une âme sans défiance vers les ivresses de la vie, alla vers ces regards brûlants (1), ces avances, tout ce jeu attirant et périlleux des charmeuses; il se laissa gagner à de délicates et flatteuses prévenances. L'amour le prit tout entier, tête, cœur et sens. Vénus, il l'a dit lui-même (lxviii^b, 11-16), s'abattit sur lui avec violence, et lui fit connaître les désirs dévorants (lxviii^b, 13-14; C, 7), les incertitudes et les craintes mêlées d'espérance, les flots de larmes sans raison (lxviii^b, 15-16). Lesbia, flattée dans son orgueil, fut touchée aussi, et entraînée. Elle céda, et sans doute à cette heure, elle aimait.

Le début de leur liaison fut semblable au début de toutes les liaisons de ce genre. Lesbia était mariée (lxviii^b, 108; lxxxiii, 1). Cette joie ne fut pas donnée au poète de voir la bien-aimée venir à lui dans les rites de l'hyménée antique, comme il avait vu Junia Arunculeia, amenée par un père, et franchir le seuil de la demeure conjugale en fête, embaumée de parfums d'Assyrie (lxviii^b, 105, 106). Il fallut se rapprocher en secret. Un riche Romain, Allius, avec qui Catulle s'était lié par leur ami commun Anser, facilita de toutes façons les entrevues des amou-

(1) Cicéron peint ainsi ceux de Clodia (*Pro Cælio*, xx, 49).

reux, et alla jusqu'à prêter son toit pour abriter leurs amours (LXVIII^b, 1-29, 119-120). Ce fut là que par une nuit silencieuse, fuyant un époux trompé, Lesbia apporta pour la première fois des baisers furtifs à son amant ébloui (LXVIII^b, 92-94, 107-108).

Alors commença pour Catulle (694/60 à 696/58) la phase de l'amour heureux, de ces jours marqués par une pierre blanche (VIII, 3, 8), dont un seul suffit à illuminer une vie (LXVIII^b, 109-110), des rendez-vous ardemment désirés et attendus par Lesbia (II, 5-8) et auxquels il accourait au moindre signe (VIII, 4), des doux jeux juvéniles (II, 1-4; VIII, 6-7), des fièvres insensées et des élans éperdus (V, VII). Le poète ne trouvera pas de comparaison assez enflammée pour exprimer la folle passion de sa maîtresse (LXVIII^b, 33-46, 65-90), ni de couleurs assez suaves pour retracer ces heures de plénitude. Voyez la blanche figure apparaissant sur ce seuil usé d'Allius, où ses petits pieds, comme ceux de la fiancée au seuil nuptial (LXI, 167), mettent un rayonnement (LXVIII^b, 31); écoutez son pas souple, et le bruit cadencé de son brodequin (LXVIII^b, 30-32); contemplez, pendant ces entretiens nocturnes et furtifs, le jeune poète montrant à Lesbia, qui lui demande combien de baisers il faut pour l'assouvir, les astres qui dans le ciel étoilé éclairent leurs mystérieuses amours (VII, 7-8). Il ne songe qu'à jouir de sa félicité, qu'à cueillir l'heure trop brève (V), tantôt bravant le qu'en dira-t-on (V, 2-3), tantôt voulant enfouir son bonheur à l'abri des curiosités envieuses (VII, 11-12). Lesbia lui verse le plus sûr des philtres. Elle est si belle! Nulle mortelle ne l'égale (XLIII, LXXXVI). Le seul aspect de ce cher visage, la mélodie de cette voix, troublent

ses sens et sa raison ; en regardant, en écoutant ce doux rire (LI^a), il se croit l'égal d'un Dieu (I). Si la bien-aimée se plaît à jouer, pendant les langueurs de l'attente, avec un passereau favori, don de l'amant sans doute, si un matin l'oiselet meurt, et qu'elle pleure, voilà le frêle Moineau de Lesbie immortalisé en des chansons exquises, qui voleront sur les lèvres des hommes tant qu'ils sentiront la beauté (II, III). Tout au plus un ami sûr, dont il a aussi le secret, est-il admis à quelque joyeuse partie intime, où les deux couples échangent leurs confidences d'amour et d'amitié (XIII). Pour Lesbia sans doute il soupire la suave légende de Septimius et Acmé (XLV), fiction coupée par une sorte de refrain et peut-être destinée au chant, plutôt que récit à personnages réels, où palpitent les extases de la possession récente, où s'exhalent les serments d'éternelle fidélité des premières étreintes.

IV.

Entouré d'amis, fêté de tous, enivré par l'amour heureux, en pleine floraison de talent et de renommée, Catulle était à cette heure trop souvent unique où la vie n'a que des sourires, quand un coup cruel vint le frapper. Une maladie prompte enleva son frère, dans un coin perdu de la Troade, où le jeune homme voyageait, peut-être

(1) « Être avec les gens qu'on aime, cela suffit... » La Bruyère, *Les Caractères*, ch. IV, *Du Cœur*. Comparez André Chénier, *Élégies*, liv. III, 5.

pour son plaisir ou ses études, peut-être dans la *cohorte* de quelque préteur, peut-être poussé par l'esprit d'entreprise vers cette Asie-Mineure où tant de cités obérées empruntaient à des syndicats de chevaliers, où tant de spéculations sur de riches marchandises offraient des occasions d'affaires. Qu'était-ce que ce frère d'un grand poète ? On le juge avec faveur à travers cette tendresse profonde qu'il avait su inspirer à un noble cœur. Sans doute était-il marié (LXVIII^a, 22, LXVIII^b, 54), l'espoir par conséquent de la maison. Catulle, à qui la destinée ou sa faute refusa le sûr et constant amour des justes noces, avait néanmoins le sentiment très-romain du nom perpétué par la famille (LXI, 211-215), on le voit aux regrets amers que lui arrache la pensée de sa race désormais ensevelie dans la tombe de son frère. La date de cette mort ne peut être placée ni bien longtemps après les commencements de l'amour de Catulle et de Lesbia (car la lettre LXVIII^b, où il parle de son deuil, remercie Allius d'avoir aidé les premiers rendez-vous, et n'est qu'une effusion passionnée), ni bien longtemps avant le voyage en Bithynie (697/57), d'où il revenait quand il s'arrêta en Troade. C'est donc vraisemblablement vers 695/59 que Catulle perdit son frère.

Cette brusque séparation d'un être cher, la pensée que le malheureux était mort seul, loin de lui, loin de leur père, et que ses cendres étaient restées sur une terre barbare, hors de la sépulture familiale, la douleur de voir s'éteindre la race qu'il pressentait ne pouvoir continuer, tout cela déchira l'âme tendre de Catulle. Un chagrin vient rarement seul. La lune de miel passée, Lesbia n'était pas sans avoir repris sa liberté d'allures. Peut-être l'heureux amant

avait-il eu l'imprudence d'admettre en tiers au spectacle de son bonheur, avec une confiance trop expansive, des amis moins sûrs que Fabullus. Le soupçon de légères infidélités (il va bien laisser voir qu'il l'avait, LXVIII^b, 95-99) s'ajoutait aux peines de Catulle. Dominé comme la plupart des poètes par ses impressions, il quitta subitement Rome, laissant là la poésie et l'amour, la joie de son cœur et les délices de son esprit (LXVIII^a, 25-26), et revint au foyer natal.

A Vérone, sa seule distraction est de répondre aux amis qui lui écrivent. Manlius, que le malheur a visité lui aussi, veuf depuis peu (692/62), et inconsolable, dans une lettre toute trempée de larmes (LXVIII^a, 1-2), lui demande de la poésie, quelque élégie sans doute où retrouver sa Junia, un épilogue de regrets à l'épithalame de naguère : mais ni la haute situation de Manlius, ni son affection, une des plus sincères qu'ait connues Catulle, n'obtiennent rien de la sombre tristesse du poète. Heureusement pour nous, c'est en vers touchants qu'il refuse des vers. En vain Manlius, voulant l'arracher à lui-même, le presse de revenir à Rome, cherche à le prendre par la jalousie, l'engage à ne pas laisser la place libre à des rivaux (LXVIII^a, 27-30). Ortalus aussi tente de le secouer, et lui réclame un poème : à Ortalus de même il répond qu'il ne peut pas, qu'il est trop accablé (LXV) ; tout au plus est-il en état de traduire, ou de revoir une traduction probablement retrouvée au fond du portefeuille qui l'a suivi (LXVIII^a, 36), et il lui envoie un fragment d'après l'alexandrin Callimaque, sans doute ce délicieux morceau sur la blonde chevelure de la reine d'Égypte Bérénice (LXVI). Cependant, à ce

contact d'une poésie pénétrante, de tendres images peu à peu reviennent peupler son âme. Il se repaît de ses souvenirs, et se donnant à lui-même un prétexte pour les évoquer, il écrit à Allius, confident et hôte secourable de ses amours, une longue lettre de gratitude, d'élans vers l'absente (LXVIII^b) : une note de mélancolie s'y mêle à ses ravissements, le trait de Manlius a ravivé ses premiers soupçons ; mais il a peur de passer pour un jaloux morose, et il invoque pour se résigner à de « rares infidélités » les exemples des Dieux de l'Olympe, tant il est encore enivré !

C'est l'amour qui le ramène à Rome. Il n'y retrouvera plus sa félicité sans ombre. Après les premières effusions, il était difficile que quelques reproches ne surgissent pas, nés des doutes qu'avait réveillés l'allusion de Manlius. Les querelles ne sont d'abord que légères, courtes, bientôt effacées dans la douceur des raccommodements. Peu à peu se reproduisent les tiraillements, les troubles, et une à une les illusions du poète pâlissent. Si maintenant Lesbia lui jure qu'elle préfère être aimée de lui plutôt que de Jupiter même, il hoche la tête : les serments d'une femme sont écrits sur l'eau et sur l'aile des vents (LXX). Il commence contre lui-même le combat dont il ne sortira jamais absolument vainqueur (VIII). On se brouille, on se retrouve, on se quitte de nouveau, et l'amant cache encore aux autres, nie ses tourments (CIV). Et pendant ces séparations passagères, Lesbia, malgré tout dévorée de passion (LXXXIII, 6), ne parle de Catulle devant son mari qu'avec emportement, moquerie, outrage ; et le poète, comprenant par les soubresauts de son propre cœur ce que tra-

hissent ces fièvres, raille le mari qui n'y voit qu'un motif de rassérénement (LXXXIII, XCII), ou plutôt il le bafoue (1) : là, pour la première fois, apparaît dans les vers de Catulle un caractère nouveau, une âpreté d'accent que jusqu'alors sa muse, d'abord spirituelle, gaie, charmante, puis amoureuse, n'avait pas connue, et nul indice n'est plus sûr pour suivre et fixer l'ordre chronologique des poésies que l'évolution morale du poète. N'anticipons pourtant pas. Les terribles iambes de Catulle trahi prendront place d'eux-mêmes à une époque plus avancée, saison où son talent ne portera que des fruits amers. Le fragment xxxvii, et par conséquent la série de fragments analogues qui s'y rattache, quoique antérieurs à xi, naîtront, pour ainsi parler, dans la même zone morale (2) : or la pièce xi ne peut avoir été écrite qu'après l'expédition de César en Bretagne (699/55). Ces preuves précises corroborent l'indice que fournit l'observation du développement psychologique. Ce n'est qu'après le retour de Bithynie que tout s'assombrira autour de Catulle. Nous n'en sommes pas là encore en 695/59 et 696/58. L'amour de Catulle a perdu la sérénité,

(1) Il paraît difficile de placer LXXXIII avant cette seconde phase de la passion de Catulle, et que cette phase ne suive pas le voyage de deuil à Vérone, qui est vers 695/59. Or Q. Métellus Celer étant mort en 695/59, il faut, dans l'hypothèse qui identifie Lesbia et Clodia, faire entrer en cette année 695/59 la mort du frère de Catulle, la retraite de Catulle à Vérone, son retour, la période de la pièce LXXXIII qui parle du mari de Lesbia, et la mort de ce mari. Il y a là, sinon impossibilité, du moins gêne.

(2) La similitude de certaines expressions même l'indique ; comparez xxxvii, 8 et xi, 18,

la fraîcheur, la confiance sans pli des premiers temps : mais il n'est traversé que par des agitations éphémères.

A cette heure de la vie de Catulle (695/59-697/57), où son talent s'est mûri, où il a écrit la grande lettre LXVIII^b et la pièce LXVI tout imprégnées l'une et l'autre de l'art alexandrin, où l'amant inquiet doit chercher des diversions à ses premières peines et poursuivre un accroissement de gloire pour en éblouir l'orgueilleuse, on placerait avec vraisemblance la production des importants poèmes LXII, LXIII, LXIV : un Épithalame qui paraît sans application de personnes, l'*Attis*, les *Noces de Thétis et de Pélée*, ouvrages sans doute longtemps portés et caressés, et qui décèlent, avec le dessein d'un effort considérable, l'influence des Alexandrins dans les artifices de la composition et dans le style. L'élan juvénile de l'épithalame LXI n'y est plus : Catulle, qui d'ailleurs aussi bien comme poète que comme homme a vécu vite, a 29 ou 30 ans. Plus tôt il n'avait ni cette maîtrise, ni cette industrie raffinée : plus tard, il sera trop la proie de la passion, amour ou haines, puis enfin des désespérances sans remède, pour avoir le loisir, la possession d'esprit, la persévérance paisible qui sont nécessaires à de telles entreprises.

Quand il eut écrit, lentement sans doute et laborieusement, ces fortes œuvres, il éprouva, comme plus d'un grand poète, surtout parmi les modernes, le besoin de passer de cette longue absorption de la pensée au mouvement, de la rêverie à l'action. Il touchait à sa trentième année : sa jeunesse allait s'enfuir, sans qu'elle eût dépensé et usé cette force qu'il sentait en lui et qui lui semblait y dormir oisive. L'oisiveté ! c'est à ce moment sans doute qu'il se gour-

mande d'y céder (Li^b), en vers où se trahissent le remords d'années stériles et une sorte de soif d'agir. D'ailleurs cette existence d'émotions intimes et de plaisirs luxueux, qu'il avait menée dans l'oubli des lois matérielles de la vie, avait entamé sa fortune, et il souhaitait d'y combler quelques vides. Une occasion se présenta d'essayer s'il ne ramasserait pas aussi des richesses dans la voie que suivaient la plupart des jeunes hommes liés avec les personnages considérables de Rome : il la saisit avec d'autant plus d'empressement, qu'au terme d'un voyage où sa nature jeune et vive saluait une chance de distraction puissante et de jouissances nouvelles, le long duquel il pourrait glaner plus d'une impression et d'un motif poétique, il entrevoyait la possibilité d'aller visiter le coin de terre lointaine où dormaient les restes de ce frère si sincèrement et si amèrement pleuré.

V.

C. Memmius Gémellus, du parti de Pompée, orateur mordant et facile, philosophe de l'école d'Épicure, vivant à la grecque lui aussi, en rapport avec les écrivains distingués du temps, avait été préteur urbain l'an d'après le premier consulat de César, en 696/58, et fut désigné pour la préture de Bithynie en 697/57. Il était curieux de poésie et recherchait les poètes : c'est à lui que Lucrèce dédiait le *De natura rerum*. Il proposa, ou on proposa à Catulle, que sa réputation mettait en vue, de faire

partie, ainsi que C. Helvius Cinna, de la *cohors praetoria* (x, 10), ce groupe de jeunes Romains qui suivaient le préteur en qualité de secrétaires, de financiers, de juristes, d'attachés, le secondaient dans les travaux de sa charge, s'asseyaient à sa table, l'entouraient siégeant sur son tribunal. On partit, au commencement de 697/57. Catulle comptait gagner quelque argent, se refaire dans ce voyage (x, 8 et s.). De quelle façon ? Comme fournisseur, intendant, collecteur de vivres, fermier d'impôts ? Peu importe : tous ces moyens, et d'autres, étaient légitimes au regard de populations conquises, dans les idées romaines sur le droit de la guerre. Ces espérances furent déçues. Le préteur, homme arrivé, dès lors égoïste, d'ailleurs cynique, ne chercha aucune occasion de procurer quelque profit aux jeunes gens qui l'accompagnaient (x, 11-13). Catulle s'en plaindra au retour (x, xxviii), avec plus d'amertume et de verve peut-être que de réserve : les gens d'esprit supportent moins que d'autres d'être sur ce chapitre leurrés de promesses ou joués avec des phrases (xxviii, 10); et il est certain qu'à lire ce qu'il nous dit de Memmius ou de Pison (x, xxviii, xlvii), à entendre l'accent de son *pete nobiles amicos* (xxviii, 13, xlvii), on ne prend pas une idée bien favorable de tels ou tels personnages des classes dirigeantes du temps.

L'hiver passé, peut-être sous le chaud climat de Nicée (xlvii, 5), on songea au retour. Catulle, en des vers où tressaille la joie juvénile du voyage, dit adieu à ses camarades, et s'en alla parcourir, au printemps de 698/56, les villes célèbres de l'Asie si pleines de souvenirs (xlvii). Puis il reprit la mer. On peut, sinon suivre exactement son iti-

néraire, du moins en retrouver les repères principaux, dans les indications de voyage fournies par la pièce iv, 6-9 : le Pont-Euxin (mer Noire), — la Propontide (mer de Marmara) entre la Thrace et la Phrygie, — l'Hellespont, — le cap Rhœté en Troade, où il s'arrêta (lxv, 7) pour mettre sur le tombeau de son frère les offrandes traditionnelles, y verser des larmes, y épancher sa douleur en vers d'une simplicité et d'une sensibilité poignantes (ci), — la mer Égée, — une escale peut-être à Smyrne, que chantera Cinna son compagnon de route (xcv), et à Rhodes l'illustre dont le nom se liait pour lui à celui d'Apollonius (iv, 8), — les Cyclades (iv, 7), — l'Adriatique (iv, 6). De l'embouchure du Pô, il se rendit, on ne sait exactement par quelle voie, jusqu'au lac Bénacus. Dans un cri de bienvenue immortel (xxxı) il a exprimé l'émotion qu'il ressentit, lorsque après cette longue absence, ce voyage lointain, cette traversée non sans épreuves et sans périls (iv, 6-9, 18-21 ; xxxı, 8-11), il aperçut tout-à-coup Sirmio, sa Sirmio, comme un radeau à l'ancre sur l'azur du Bénacus.

Le touriste d'aujourd'hui (1) qui par une matinée d'été part de Riva à cinq heures, sur le bateau affecté au service de la côte Bresciane, après trois heures de bordées courues le long d'une rive que les lauriers-roses fleurissent et que parfument les citronniers, voit soudain le vapeur sortir du joli golfe de Salò, et rasant l'île de Lecchi, déboucher à toute vitesse dans la partie la plus large du

(1) Sur ces sites délicieux, voyez *A travers l'Engadine, la Valteline, le Tyrol du sud, les lacs de l'Italie supérieure*, par M. S. Liégeard, Paris, Hachette, 1877.

parcours. Le lac étale ici comme une petite mer ses belles eaux bleues descendues du Tyrol italien. A droite, des falaises; à gauche, au pied d'une ligne de monts estompés de brume légère, le village de Garda, qui donne son nom moderne au Bénacus. Au milieu même de la nappe, comme une flèche longue et mince coupant la rive sud en deux parties à peu près égales, et de sa pointe visant Riva, apparaît la langue de terre qui forme la presqu'île de Sermione, la Sirmio de Catulle. Au fond des anses dessinées par la presqu'île s'abritent deux villes qui se font pendant : Peschiera, et Desenzano, d'où l'on va visiter les ossuaires de Solferino et de San Martino.

La presqu'île de Sermione, triangle à côtés inégaux, constituée par un rocher qui s'élève à 34 m. au-dessus de la superficie du lac, mesure 1,200 m. de longueur du N. au S. et 600 de largeur de l'E. à l'O. On aperçoit à peine sous les joncs l'isthme très-bas qui la joint au continent. Elle est plantée d'oliviers, de citronniers, de figuiers, de mûriers, de lauriers toujours verts. Sur la presqu'île se dressent les trois tours crénelées du château des Scaligers, seigneurs de Sermione au moyen-âge, et un ensemble de ruines où une légende locale prétend retrouver les restes de la villa de Catulle. On peut dire que cette tradition s'est perpétuée jusqu'à nos jours (1). En

(1) Maffei, *Verona Illustrata, cose notabili del territ. Ver.* cap. VIII, p. 284. — *Journal historique des opérations militaires du siège de Peschiera et de l'attaque des retranchements de Sermione*, commandées par le général de division Chasseloup-Laubat, inspecteur-général commandant en chef du génie à l'armée d'Italie, suivi d'une *Note*

1856 seulement, le comte Orti, ayant relevé avec une plus rigoureuse exactitude le plan des ruines, et fait des fouilles complètes, présenta une conclusion qui paraît aujourd'hui la plus plausible (1). On ne saurait dire aisément si les déterminations minutieuses qu'il a données des diverses parties de ces ruines, qui mesurent 230 m. de long sur 105 m. de large, vestibule, *atrium*, *tablinum*, *cavum ædium*, vaste cour, piscine, *lararium*, *hypocaustum*, *apodyterium*, *unctorium*, *calida* et *frigida lavatio*, xyste, stade, palestres, etc., sont toutes certaines. Mais ce qui paraît peu réfutable, c'est que ce vaste édifice, garanti du vent, doté d'une vue magnifique sur le lac, par le caractère de grandeur dont il est empreint, par les dispositions intérieures, par les voûtes souterraines admirablement travaillées, semble avoir servi, non à une habitation privée, si luxueuse qu'on la suppose, mais à un usage public, vraisemblablement à des thermes, à proximité de la source thermale qui jaillit dans le lac. Le mode de construction indique aussi un travail public plutôt que privé. On remarque qu'il y a été employé des matériaux d'un âge plus reculé, des tuiles brisées, des morceaux de briques de formes différentes qui pourraient avoir appartenu à un édifice préexistant, peut-être à la villa même de Catulle, et qui sait si là ne se trouverait pas la racine de la tradition locale ? D'après

sur la maison de campagne de Catulle située à l'extrémité de la presqu'île de Sirmione, par le chef d'escadron Hénin, an 1x. — J.-B. da Persico, 1820, publia de nouveau le plan et la description des Français. — Ercoliani, *Guida al lago di Garda*, Milan, 1846.

(1) G. G. Orti, *la Penisola di Sirmione*, Verone, 1856.

une étude attentive des chapiteaux d'ordre ionique et corinthien, des fragments de crépi peints à l'encaustique, et des débris de mosaïque retrouvés dans les fouilles, la construction de l'édifice paraît pouvoir être fixée à l'époque de Constantin.

Ainsi la villa de Catulle à Sermione a disparu, comme sa villa de Tibur, comme celle d'Horace, et il est douteux qu'on arrive jamais à en marquer avec précision l'emplacement. Le ciel lumineux, l'air pur et doux, l'île verte, fleurie, semée de bouquets d'arbres ombreux, avec une vue délicieuse sur le lac et les bateaux qui passent, toute cette zone de fraîcheur, de perpétuel enchantement, voilà ce qui reste malgré les siècles ; et pour peu que le regard sache animer les perspectives, le souvenir repeupler les horizons, cela suffit pour sentir à travers le temps le ravissement du poète, quand il rentra, voyageur fatigué et déçu, dans son oasis de Sirmio. Il s'y reposa quelque temps dans la paix et le bien-être. C'est sans doute pendant cette période trop rapide, que se promenant un jour au bord du lac, il aperçut dans une crique quelque vieux navire endormi ou échoué (1), et que, sa pensée soudain ramenée au vaisseau qui l'avait porté durant son voyage, il tira de ce germe tout un beau développement poétique (iv).

(1) Voyez *Commentaire*, p. 368, et les *Études sur la Poésie Latine* de M. Patin, t. 1, p. 71.

VI.

En rentrant à Rome, Catulle venait fatalement y reprendre sa chaîne. L'heure des profondes douleurs allait sonner. Lesbia était de celles avec qui les absents ont tort. Affranchie de toute entrave vraisemblablement par la mort du mari (1), à qui il n'est plus fait allusion dans les vers de Catulle, et aussi par le lointain voyage de l'amant, elle s'était abandonnée de plus en plus aux penchants d'une nature sans frein, que la maternité ne paraît pas être venue guérir. Lasse sans doute d'un amour tourmenté, et qu'elle avait vite trouvé trop exigeant, ayant repris l'habitude de la liberté de ses fantaisies, il était impossible qu'au retour de Catulle, elle n'en arrivât pas promptement à frapper tantôt de coups inconscients, tantôt de blessures volontaires, ce cœur dont la sensibilité était poussée jusqu'à la faiblesse morbide (2). Les luttes entre les deux amants, les scènes de jalousie, les menaces mutuelles de rupture, se reproduisaient toujours plus fréquentes. L'amant trompé essaye de devenir frivole (x), il veut prouver à l'infidèle qu'il saura se passer de ses caresses : c'est le cours ordinaire des choses ; et lui aussi

(1) Si Lesbia est Clodia, elle était veuve de Métellus Céler depuis 695/59, et ses ennemis ne se gênaient guère pour parler d'empoisonnement.

(2) « Nullum magnum ingenium sine mixtura dementiæ » (Sénèque, *de Tranquillitate animi*, xv, 16).

devient infidèle, il s'en vante peut-être en des vers perdus pour nous (1), ce qui ne fait qu'aggraver le déchirement et enhardir Lesbia. Et dans ces crises et ces convulsions incessamment renouvelées, la passion, si elle semble un temps s'attiser, s'use. Enjôlements d'ensorceleuse, ou élans peut-être qui à certaines heures relèvent la courtisane, Lesbia n'a pas épuisé l'art des réconciliations, — les unes gaies encore et souriantes, comme celle, postérieure déjà aux orages (xxxvi, 5), où on scella le rapprochement en brûlant, holocauste à Vulcain, les vers d'un mauvais poète, Volusius, — d'autres peu à peu graves, douloureuses, voilées de doute et de mélancolie (cvii, cix). Vains efforts ! il est dans un amour qui se brise des choses sur lesquelles on ne revient pas. C'était pour l'âme élevée du poète une amère souffrance que de voir au fond de cette âme, où il avait rêvé toutes les noblesses de l'amour sincère, un abîme de corruptions, de ne rencontrer en face de ses supplications (viii, lx) ou de ses explosions de colère que duplicités et mensonges. La belle et perverse créature, dévorée de feux, descendait rapidement des légèretés aux folies, des folies aux dépravations. Contre les amants qui se succèdent et se multiplient (xxxvii, 15), — *fecundum semen adulterio* (cxiii), — contre les Ravidus, les Gallus, les Egnatius, les Lesbius, le charmant élégiaque, le délicat épris d'art grec, redevenu le rude Romain brutal, ne trouve pas de satires assez aiguës ou d'invectives assez brûlantes (xxxvii, xxxix, xl, lxxviii, lxxix).

(1) Ovide, *Trist.* II, 429-430.

Ce fut bien pis, et la souffrance de Catulle devint plus poignante encore, quand la trahison de la femme aimée se compliqua de la félonie des amis. Nul n'a cru avec plus de confiance que Catulle en l'amitié, n'en a senti plus vivement les délicates et généreuses douceurs ; nul ne les a exprimées avec une aussi pénétrante effusion. Nul aussi n'y porta plus de loyauté et de sûreté (cii), et n'a mieux compris dans l'antiquité ce sentiment, lien inviolable d'un homme envers un autre, que les Romains nommaient d'un mot sacré, *fides*. De tout temps ce fut forfaire à l'honneur, même entre corrompus, que devenir larron d'amour contre un ami. Qu'on juge de l'horreur que dut ressentir Catulle, quand la vérité hideuse lui apparut, quand il se vit son bonheur volé par des traîtres qu'il avait obligés cent fois (lxxiii). Ce cœur saignant se révolta avec d'autant plus de force, qu'il avait eu une foi plus entière et plus longue. Il jette à ces parjures des reproches navrants ; il essaye de faire vibrer en eux le souvenir et le remords ; lui si fier, il les supplie (xxx, lx, lxxvii, lxxxii). Quand il voit que tout est vain, qu'il ne faut croire ni à l'affection ni à la reconnaissance humaine (lxxiii), il appelle sur leurs têtes la malédiction des Dieux ; se servant comme d'une arme empoisonnée de ces *truces iambi* que sa menteuse maîtresse voulut souvent détourner d'elle ou de ses favoris éphémères (xxxvi, 5), il les frappe de coups terribles, dont Juvénal ne surpassera pas la hardiesse, l'implacable cruauté, la violence presque sauvage (lix, lxix, lxxi, lxxiv, lxxvii, lxxx, lxxxviii, lxxxix, xc, xci), et qui porteront — il s'en assure avec l'orgueil du grand artiste — les noms mau-

aits de Rufus, d'Alfénus, de Gellius jusqu'à la postérité vengeresse (cxvi, 8). Et l'infidèle ! Contre elle aussi l'indignation l'emporte, et il dépasse toutes les bornes dans sa colère, comme elle dans son impudeur. Il lui réclame des lettres d'amour (xlii) en lui crachant au visage les plus sanglantes insultes (1). Quelles tortures ! Une femme si longtemps son idole, la seule qu'il eût aimée, devenue une éhontée sans vergogne, le sujet des quolibets et des scandales ! A ces pensées il sentait un fer rouge le marquer d'un stigmaté (2), et se retournant vers un ami demeuré fidèle dans l'épreuve (c, 6-7), Cælius, — un de ces intimes à qui on dévoile ses plus secrètes plaies, car il faut que l'homme les dévoile à quelqu'un, — il jetait par intervalles un cri déchirant de douleur et de honte (lviii).

C'est sans doute à cette heure de sa vie que Catulle essaya d'étourdir dans la débauche son affreux désespoir. La vraisemblance morale de la marche des passions l'indique. Cela est confirmé d'ailleurs par les pièces lxxx et lxxxı, 4, d'où ressort la contemporanéité de l'épisode de Juventius avec les trahisons de Gellius l'infâme, et par les

(1) Dans l'hypothèse selon laquelle Lesbia fut Clodia, est-ce bien en retour d'un service d'avocat à client, pour quelque *Pro Catullo* d'intérêt privé, que Catulle remercie si chaleureusement l'éloquence et flatte la vanité exigeante de Cicéron (xlix) ? Car chercher là une intention d'ironie nous paraît une glose trop subtile. Ou ne serait-ce pas plutôt pour l'avoir par le *Pro Cælio*, vers la fin de cette année 698/56, vengé de l'infidèle, avec des duretés qui n'excèdent point d'ailleurs les siennes propres (xxxvii, xlii) ?

(2) Comparez Alfred de Musset, *La Confession d'un Enfant du Siècle*, p. 86.

pièces xli, 4, xliii, 5, lvii, 4, xxix, qui rapprochent les rapports avec Améana, maîtresse du déprédateur Formien, de la campagne contre Mamurra. Enfin les injures de la pièce xxv appartiennent par la brutalité du ton à la même époque. On ne se trompera donc pas en rattachant à cette période l'affection trop grecque pour Juventius (xv, xxi, xxiv, xxv, xlviii, lxxxix, xcix, cvi), où la délicatesse de Catulle se retrouve malgré tout dans certains sentiments de xv, et dans xcix, écho d'Anacréon avec Bathyle, — puis quelques fanfaronnades de vice (xvi, lvi), — enfin des liaisons toutes charnelles et passagères, peut-être pendant un voyage en province, celle avec Améana que traverse encore un souvenir de Lesbia (xli, xliii), celle avec Aulélia, la courtisane véronaise (c, cx, cxv). Hélas ! tentatives bien impuissantes pour oublier ! Le poète avait beau prendre le masque de l'insouciance, de la folie, de la corruption même et du libertinage ; la plus noire tristesse sortait pour lui de ces excès des sens, avec le dégoût. Au milieu d'efforts convulsifs et dégradants pour s'arracher à lui-même, une image était toujours devant ses yeux. Des retours de passion succédaient aux accès de fureur, et nous voyons le malheureux se débattre entre l'adoration et le mépris avec une souffrance aiguë. Il avoue sa lâcheté : l'estime a disparu, l'amour survit, plus âpre peut-être, ô misère abominable de l'âme malade ! à mesure que celle qui en est l'objet est plus déchue (lxxii, 5-8). Lesbia revînt-elle au bien, il ne dépendrait plus de lui de la respecter : descendît-elle plus avant dans le mal, il ne pourrait s'empêcher de l'aimer (lxxxvii). Et c'est dans ce combat lamentable entre des souvenirs indé-

lébiles, des regrets brûlants, et la raison, la dignité, l'honneur, qu'il jette ce dernier cri d'angoisse de la passion humaine et éternelle, *Odi et amo* (LXXXV).

VII.

C'est vers cette époque (700/54), et dans ces dispositions morales, que Catulle — ne disons point commença de s'occuper de politique (car rien ne prouve qu'il n'en soit pas occupé jusque-là, et d'ailleurs ce n'est pas à proprement parler de la politique que ses épigrammes), — mais tourna contre les actes de certaines personnalités politiques sa verve assombrie et son talent redoutable.

Il faut s'entendre sur la politique de Catulle, et tâcher de se faire sur ce point une idée juste. Dès son arrivée à Rome (686/68), il se trouva par son admission dans les coteries du jeune patriciat, par son intimité avec C. Licinius Calvus, mêlé au monde qui demeurerait attaché au *statu quo* et à la constitution républicaine du passé, croyant y trouver un instrument pour faire revivre la liberté et la gloire anciennes. Sa franche et saine nature n'était pas faite pour les conspirations (691/63) où Catilina attirait plus d'un des *magnanimi Remi nepotes*, et surtout des fils de famille prodigues, ceux que les hasards du jeu en toute chose séduisaient. Quand vint César, le poète, outre qu'il était déjà atteint de misanthropie et de scepticisme par ses maux personnels, en était arrivé au dégoût des intrigues sans pudeur, des ambitions aux

prises, des efforts démoralisants des partis. Qu'on y regarde de près : le Catulle des épigrammes politiques, c'est l'esprit ébranlé et las (LII, 1-4) d'une époque tourmentée, d'une génération venue bien tard, le poète épris de perfection, la rêvant pour les hommes, surtout pour les conducteurs de peuples, et écoeuré du réel. Pour le reste ses sentiments vrais, son pyrrhonisme se reflètent assez bien dans la pièce xciii. La politique était aussi affaire de sentiment et de passion pour cette âme ardente. Avant tout il était indépendant par caractère, par fierté native, par tempérament de Gaulois, par tradition de grande famille, par situation de fortune. Il ne voulait pas de maître. Toute dépendance, celle-là même qu'un Horace et un Virgile accepteront, lui répugnait. Une indépendance personnelle et littéraire plutôt que politique, telle est l'idée qu'on peut se former de son attitude. Enfin Catulle en politique est un polémiste : or, en polémique, on en dit toujours plus qu'il n'y en a, plus qu'on n'en pense, on force la voix, grisé par l'applaudissement et l'excitation de la galerie. Le succès poussait, attisait les épigrammes de Catulle, qui couraient de main en main (on a été jusqu'à y voir les petits journaux de Rome), lues avidement, commentées par la malignité ou la haine, dans les salons frondeurs du parti aristocratique. Bien des sous-entendus sanglants nous échappent, qu'on soulignait au passage. Il n'est pas excessif peut-être de penser que certains coups terribles lancés contre César et les césariens (xxix, liv, lvii, xciv, cxv) préparèrent le mouvement d'opinion qui finit par faire surgir les conjurés des ides de Mars.

Et pourtant ceux qui ont prétendu faire de Catulle un Brutus poétique se sont singulièrement mépris. Ce n'était même pas un Pompéien. On vient de dire quels sentiments personnels complexes entraînaient sa muse. S'il fallait absolument lui découvrir une façon de penser politique, le vrai serait qu'il ne voyait pas de cause suffisante au changement de l'ordre légal. Non que cette République fût attrayante à défendre. Un ordre légal assez triste, que celui-là : les dissensions irréconciliables, la vente publique des dignités, le trafic organisé des votes, les énormes distributions de blé aux prolétaires, l'usure des grands, la vénalité des tribunaux, les exactions des magistrats en pays conquis, les sociétés secrètes, les gladiateurs soldats de l'émeute, les batailles au Forum, les honnêtes gens apathiques, plus de citoyens. Mais enfin c'était le nom de la République ; autour de ce nom étaient groupés des hommes comme Hortensius, Cicéron, Marcellus ; il était à la mode d'être anti-césarien, et Catulle, d'ailleurs instinctivement effarouché par la dictature, n'avait point assez réfléchi sur la politique ou l'histoire pour se demander si l'institution du principat n'était pas la seule appropriée à l'état de la société romaine de ce temps, divisée et corrompue par la richesse, menacée par les Gaulois, les Germains et les Parthes. César a vu cela avec son génie, et s'il doit faire servir les circonstances à son ambition, c'est au profit du progrès en définitive qu'il va entreprendre la distribution du domaine public, la réforme de la justice, le soulagement des provinces, l'extension du droit de cité.

Rien n'indique que Catulle eût contre César quelque

grief privé, service refusé, tentative sur Lesbia, ou simplement le désir de rabaisser le fascinateur. On a ici prêté au poète de moins mesquins mobiles. Quoi d'étonnant qu'il en voulût au grand adversaire de cette aristocratie, qui l'avait fait l'un des siens? Après tout, s'il attaque César, et en César uniquement le dissolu trop facile à ses créatures, il a aussi ridiculisé dans les amours de sa femme divorcée Mucia et directement pris à partie Pompée (xxix, 25, cxiii). César reçoit plutôt ses coups, parce qu'il le sent un ennemi plus digne du combat. Et de fait, par ses défauts ou ses vices mêmes, comment César l'audacieux, le viveur, qui avait dit : « *je ne crains pas les relâchés, je crains les maigres et les pâles,* » aurait-il déplu absolument à Catulle? Moins encore Catulle pouvait-il ne pas admirer le génie qui, en organisant la victoire, écrivait les *Commentaires*, ou ne pas sentir les grands côtés du César que Shakspeare a peint de ce mot : « *la nature put se lever et dire à l'univers : c'était un homme.* »

Il ne faut pas se faire d'illusion rétrospective. Si Mamurra était un déprédateur et un débauché (xxix, lvii, xciv, cv, cxiv, cxv), si Vatinius était digne de devenir un sujet proverbial de haine (xiv, 3 ; lii, liii), si Nonius Struma ne méritait pas la chaise curule (lii), si Othon, Fuficius ou Libon étaient d'ignobles hères (liv), les anti-césariens valaient-ils mieux? Les ambitieux, les intrigants, les corrompus manquaient-ils dans leurs rangs? Cassius pille la Syrie : elle aurait autant aimé, disait-on, passer par les mains des Parthes. Les vices d'Antoine sont légendaires. Quoi de plus surfait que l'austérité de Caton? Cicéron lui-même, en réponse à cette demande de César : « *en-*

voyez-moi qui vous voudrez, afin que je le fasse riche », lui envoyait son frère Quintus fort gêné. Et après l'assassinat de la Curie de Pompée, il aura tort de dire : « *tous les honnêtes gens ont tué César* » ; car c'est oublier le mal qu'il a dit de Pompée, le *Pro Marcello*, et la grande politique clémentine dont César avait fait acte, même vis-à-vis de lui.

Cette large politique de conciliation, qui n'était pas seulement une attitude, une habileté, un calcul chez César, qui tenait surtout à une supériorité indifférente de l'esprit et à une âme haute, Catulle en fit l'épreuve. César comprit certes la puissance polémique de ce talent : il se sentit atteint par ces coups redoutables, et comme le dit Pline de Mamurra (1) : « *Catulli Veronensis carminibus proscissus* ». Mais il eût pu dire le mot que Corneille prête à Auguste :

Je suis maître de moi comme de l'univers.

D'ailleurs il aimait l'esprit. Il pardonna donc au poète, il l'eut à sa table ; il est vraisemblable que ce fut chez le père de Catulle, de l'hospitalité duquel il avait continué à user, sans doute au printemps de 700/54, quand son commandement l'appela en Gaule Cisalpine (2). Ces mots *Cæsaris monimenta magni* (xi, 10) marquent la gratitude de Catulle, et aussi l'impression de tant de victoires prodigieuses en des pays lointains. Cette admiration, Catulle la

(1) Pline, *Hist. Nat.*, xxxvi, 48.

(2) Suétone, *Julius Cæsar*, lxxiii.

décelait déjà au plus fort de sa campagne agressive, quand il mêlait à des injures le titre d'*imperator unice* (xxix, 12), non point ironie, mais justice rendue en dépit de tout à celui qui s'était à 44 ans improvisé grand homme de guerre. Les rapports de Catulle et de César finissent mieux ainsi, sur une réconciliation. Il convient d'en retenir encore que le poète ne paraît rien avoir dû, et c'était méritoire en ce temps, à l'inépuisable libéralité de César.

VIII.

C'est indubitablement la même période de la vie de Catulle qui vit naître les poésies polémiques contre César ou les Césariens, et quelques épigrammes isolées, d'une terrible violence, qui souillent l'œuvre du poète (xxxiii, xcvii, xcvi, cviii, cxii). Les noms qui y sont cloués, couverts de boue et de fiel, Vibennius, AEmilius, Victius, Cominius, Nason, importent peu : ils sont demeurés obscurs, comme les motifs de la haine ou du mépris de Catulle, et si ces vers nous intéressent par un côté, ce n'est plus qu'au point de vue de l'histoire morale du poète, parce qu'on y retrouve une saisissante identité de ton, d'accent, de style, avec les satires politiques. La cruauté, l'injure grossière, l'obscénité y sont pareilles. Pour les juger, n'oublions pas que Cicéron lui-même, le noble orateur, appelait ses adversaires *pourceau, ordure, chair pourrie*, et qu'au Forum, après que l'on s'était accablé de gros mots, on se crachait au visage. Le brutal réalisme

romain reparaissait en Catulle, aggravé par un état d'âme particulier. A 30 ans, tout avait trahi ce cœur ardent et confiant, les protecteurs, l'amour, l'amitié. Ayant trouvé vide et corrompu tout ce à quoi il était attaché en ce monde, il ressentait maintenant une misanthropie générale, une sorte de joie amère à chercher et à faire ressortir en toute chose le côté sombre, une propension mauvaise à la moquerie âpre comme à la polémique.

Ce désabusement absolu, cette noire mélancolie, ces sentiments de dégoût et de tristesse devaient avoir fatalement un contre-coup sur une organisation physique précocement usée par l'abus de la vie et les secousses de la passion. Une maladie qui ne pardonne guère, et parmi les causes déterminantes ou aggravantes de laquelle la science place les peines morales, la phthisie pulmonaire, lui avait déjà donné un premier avertissement. A la suite d'un refroidissement contracté à un dîner littéraire chez Sestius (XLIV, 10-14), il avait souffert d'une toux opiniâtre, qu'il parvint à guérir dans le repos de sa campagne de Tibur (XLIV, 14-15), où il s'arrachait au bruit, aux outrances de la vie, à l'air malsain de Rome. Mais le terrible mal, une première fois enrayé, reparut sous l'action déprimante des chagrins, et devint bientôt plus menaçant de jour en jour (XXXVIII, 2-3). Par moments, le poète appelait la grande consolatrice, la mort, avec un accent de lassitude désespérée qu'on retrouverait malaisément ailleurs dans l'antiquité (LII, 1-4); par moments, il revenait à l'espérance, et croyait alors voir encore devant lui s'étendre les années (LXXVI, 5), illusion caractéristique des poitrinaires. Dans ces répités laissés par la souffrance, il se reprenait à ce qui lui avait

rendu doux de vivre, la poésie, l'amitié, l'amour. Il retrouvait des forces pour recueillir et publier ses poésies en un volume, dédié à Cornélius Népos (1^a), qui l'avait le premier encouragé. Les amis demeurés fidèles dans l'épreuve (c) lui devenaient d'autant plus chers : plus la fausse amitié lui avait donné de déceptions, plus il s'attachait éperdûment à la vraie, et se montrait exigeant avec elle (xxxviii). Elle met encore parfois à ses lèvres pâlies un sourire de la gaité de jadis (lv, après 699/55). Dans l'amour aussi la douleur l'a épuré. L'adieu définitif qu'il a envoyé à Lesbia par Furius et Aurélius (xi, 15-24) marque vers 700/54 (xi, 10) les dernières convulsions de la passion qui ravagea son existence. Il se tourne maintenant vers le ciel, il supplie les Dieux de le guérir complètement du mal horrible dont il a souffert, et s'élève aux accents de la pièce lxxvi, sur laquelle planent une inspiration anticipée de prière chrétienne et la sérénité d'une âme voisine de l'éternelle paix.

Catulle mourait entre 30 et 40 ans, à l'âge où mourut Calvus. Son nom entraît aussitôt dans la gloire. Sur ce jeune front l'antiquité plaçait le laurier d'immortalité (1), répétant le mot que notre Catulle, Alfred de Musset, a repris à Ménandre :

... Quand on meurt si jeune, on est aimé des Dieux.

EUGÈNE ROSTAND.

(1) Ovide, *Am.* III, 9, 61.



C. VALERI CATULLI LIBER

LES POÉSIES DE CATULLE



C. VALERI CATULLI

LIBER

1^a



*QUOI dono lepidum novum libellum
Arida modo pumice expolitum?
Corneli, tibi : namque tu solebas
Meas esse aliquid putare nugas,
5 Jam tum cum ausus es unus Italorum
Omne ævum tribus explicare chartis
Doctis, Juppiter, & laboriosis.
Quare habe tibi quicquid hoc libelli,
Qualecumque, quod o patrona virgo,
10 Plus uno maneat perenne sæclo.*



LES
POÉSIES DE CATULLE

I^a

MON petit livre, à qui l'offrir, pimpant d'esprit,
Nouveau-né, bien poli tout à l'heure à la pierre ?
A toi, Cornélius ! Car toi, tu mis naguère
A mes bluettes quelque prix,
Alors que le premier de la race Italique,
Tu fus en trois recueils dérouler la chronique
Des âges, — Jupiter, le docte & long labeur !
Quel qu'il soit, quoi qu'il vaille, accueille donc mon livre.
Muse vierge, ô Patronne, oh ! fais qu'il puisse vivre
Un siècle, & plus encor, du cours des ans vainqueur !

16

*Si qui forte mearum ineptiarum
Lectores eritis manusque vestras
Non horrebitis admovere nobis,
Tam gratum est mihi quam ferunt puellæ
5 Pernici aureolum fuisse malum,
Quod zonam solvit diu ligatam.*



1^b

Par fortune, entre vous, si pour mes bagatelles
Il est quelques lecteurs, & si vous osez d'elles
Approcher & de moi vos mains sans tremblement,
Cela me paraîtra certes aussi charmant
Que le fut le fruit d'or à l'agile Atalante,
Le fruit qui fit tomber sa ceinture trop lente!



11.

PASSER, *delicia mea puella,*
Quicum ludere, quem in sinu tenere,
Quoi primum digitum dare adpetenti
Et acris solet incitare morsus,
5 Cum desiderio meo nitenti
Carum nescio quid libet joculari
Ut solaciolum sui doloris,
(Credo, tum gravis adquiescet ardor):
Tecum ludere sicut ipsa possem
10 Et tristis animi levare curas!



II.

MOINEAU, délices de ma belle,
Compagnon coutumier d'amusement pour elle,
Elle t'a dans son sein, au bec qui veut happer
Tend son doigt, provoquant ce bec fin à frapper,
S'efforçant de tromper une attente fiévreuse
 Dans je ne fais quels doux plaisirs,
Pour consoler un peu sa souffrance amoureuse,
Pour apaiser, je crois, l'ardeur de ses désirs...
Que ne puis-je, avec toi jouant aux jeux qu'elle aime,
Alléger ma tristesse & ma peine à moi-même!



III.



- UGETE, o Veneres Cupidinesque,
Et quantum est hominum venustiorum.
Passer mortuus est meæ puellæ,
Passer, deliciæ meæ puellæ,
5 Quem plus illa oculis suis amabat ;
Nam mellitus erat suamque norat
Ipsam tam bene quam puella matrem,
Nec sese a gremio illius movebat,
Sed circumfiliens modo huc modo illuc
10 Ad solam dominam usque pipiabat.
Qui nunc it per iter tenebricosum
Illuc, unde negant redire quemquam.
At vobis male sit, malæ tenebræ
Orci, quæ omnia bella devoratis :
15 Tam bellum mihi passerem abstulistis.
O factum male ! io miselle passer !
Tua nunc opera meæ puellæ
Flendo turgiduli rubent ocelli.



III.

GRACES, en deuil ! Amours, pleurez,
Et vous tous, êtres beaux des hommes admirés !
Car il est mort, le moineau de Lesbie,
Le passereau, délices de ma mie.

Plus que ses yeux elle le chérissait.

Ses caresses étaient de miel pour son amie :
Comme une enfant sa mère, il la reconnaissait ;
Loin de ce sein jamais il ne s'enhardissait :
Ou bien, il fautelait autour d'elle, sans cesse
Pépianant, n'appelant que sa seule maîtresse.
Il s'en va, par l'obscur chemin, vers l'inconnu,
Là-bas, d'où nul, dit-on, n'est jamais revenu.
Maudites foyez-vous, ô ténèbres méchantes
D'Orcus, qui dévorez toutes choses charmantes !
Si mignon, l'avoir pris, oh ! le crime odieux !
Las ! passereau pauvre, c'est pour toi que pâmée,
Je vois pleurer ma jeune bien-aimée,
Et rougir, tout gonflés de larmes, ses doux yeux !



IV.

-  HASELUS ille, quem videtis, hospites,
 Ait fuisse navium celerrimus,
 Neque ullius natantis impetum trabis
 Nequisse præterire, siue palmulis
 5 Opus foret volare siue linteo.
 Et hoc negat minacis Adriatici
 Negare litus insulasve Cycladas
 Rhodumque nobilem horridamque Thraciam
 Propontida trucemve Ponticum sinum,
 10 Ubi iste post phaselus antea fuit
 Comata silva : nam Cytorio in jugo
 Loquente sæpe sibilum edidit coma.
 Amastri Pontica & Cytore buxifer,
 Tibi hæc fuisse & esse cognitissima
 15 Ait phaselus : ultima ex origine
 Tuo stetisse dicit in cacumine,
 Tuo imbuisse palmulas in æquore,
 Et inde tot per impotentia freta
 Erum tulisse, læva siue dextera
 20 Vocaret aura, siue utrumque Jupiter

IV.

VOYEZ-LE là, voyez, mes hôtes, ce navire.
Nul ne fut plus rapide, écoutcz-le lui dire :
Nul n'a jamais, parmi les marcheurs les plus prompts,
Qu'il fallût à la voile ou bien aux avirons
Voler, vaincu l'élan de sa course nautique.
Ah ! qu'elle dise non, la sombre Adriatique,
Il l'en défie, — & tous ces pays & ces lieux,
Cyclades, Rhode illustre, & Thrace au ciel affreux,
Propontide, & ce Pont-Euxin aux flots sauvages,
Dont, aux bois chevelus, il domina les plages
Avant d'être navire, arbre aux cheveux chanteurs,
Que le Cytore ouït siffler sur ses hauteurs !
Vous l'avez toujours su, vous le savez encore,
Dit-il, cité du Pont, Amastris, — toi, Cytore !
N'est-ce pas sur tes flancs, Cytore aux buis pressés,
Qu'ont vécu de tout temps ses ancêtres dressés ?
A tes pieds, qu'il baigna ses rames dans les ondes ?
C'est de là qu'à travers tant de mers furibondes,
Il ramena son maître, ayant tantôt le vent
A sa gauche, tantôt à sa droite, & souvent

*Simul secundus incidisset in pedem ;
Neque ulla vota litoralibus diis
Sibi esse facta, cum veniret a marei
Novissime hunc ad usque limpidum lacum.
25 Sed hæc prius fuere : nunc recondita
Senet quiete seque dedicat tibi,
Gemelle Castor & gemelle Castoris.*



De tous côtés Eole enflant ses voiles hautes!
Jamais de vœux aux Dieux tutélaires des côtes,
Tandis qu'il s'en venait de la mer, arrivant
Enfin pour y mouiller jusqu'à ce lac limpide.
Oui, tel fut son passé! Maintenant seul & vide,
Il vieillit à l'écart, dans le repos du port,
Et se consacre à vous, Jumeaux, Pollux, Castor!



V.

VIVAMUS, mea Lesbia, atque amemus,
Rumoresque senum severiorum
Omnes unius æstimemus assis.

Soles occidere & redire possunt :

5 *Nobis cum semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda.*

*Da mi basia mille, deinde centum,
Dein mille altera, dein secunda centum,
Deinde usque altera mille, deinde centum.*

10 *Dein, cum milia multa fecerimus,
Conturbabimus illa, ne sciamus,
Aut nequis malus invidere possit,
Cum tantum sciat esse basiorum.*



V.

VIVONS, ma Lesbie, aimons-nous,
Et traitons comme rien tous les propos jaloux
De la trop sévère vieilleffe.

Le soleil meurt & reparaît sans cesse;
Mais quand meurt notre flamme éphémère, il faut tous
Dormir de même une nuit éternelle.

Donne-moi cent baisers, & puis mille, & puis cent,
Mille encor, que leur nombre aille toujours croissant,
Encor mille, encor cent... Que le compte s'emmêle,

Et par milliers embrouillons-le si bien
Que nous ne le sachions plus nous-mêmes, maîtresse,
Et qu'aucun envieux ne sache de combien
De milliers de baisers est faite notre ivresse!



VI.

ELAVI, *delicias tuas Catullo,
Nei sint illepidæ atque inelegantes,
Velles dicere, nec tacere posses.*

- Verum nescio quid febriculosi*
 5 *Scorti diligis : hoc pudet fateri.*
Nam te non viduas jacere noctes
Nequiquam tacitum cubile clamat
Sertis ac Syrio fragrans olivo,
Pulvinusque peræque & hic & ille
 10 *Attritus, tremulique quassa lecti*
Argutatio inambulatioque.
Nam nil stupra valet, nihil, tacere.
Cur ? non tam latera ecfututa pandas,
Nei tu quid facias ineptiarum.
 15 *Quare, quicquid habes boni malique,*
Dic nobis. Volo te ac tuos amores
Ad cælum lepidò vocare versu.



VI.

ELAVIUS, tu dirais à Catulle à coup sûr
Tes amours, s'ils n'avaient rien de laid, de vulgaire ;
Tu voudrais m'en parler, & ne pourrais les taire.
Tu fers je ne fais quel être fiévreux, impur,
Et ce sont des aveux que l'on rougit de faire.
Non, tes nuits ne sont pas veuves ! Et ton secret,
Tout le conte, ce lit muet mais indiscret,
Ces doux parfums de fleurs & d'huiles de Syrie,
Sur les deux oreillers ces empreintes là-bas,
Et le tremblement de ta couche qui crie
Et vacille, ébranlée à vos fougueux ébats.
Ces choses, il ne sert de rien, — rien, — qu'on les cèle.
Qu'est-ce donc que ce corps efflanqué me révèle,
Si ce n'est ta folie ? Allons, dis-moi toujours,
Belle ou laide, comment ta conquête s'appelle.
Car ma chanson légère, ami, veut sur son aile
Emporter jusqu'aux cieux ton nom & tes amours !



VII.



*QUAERIS, quot mihi basiationes
Tuæ, Lesbia, sint satis superque.
Quam magnus numerus Libyssæ arenæ
Lasarpiciferis jacet Cyrenis,
5 Oraclum Jovis inter æstuosi
Et Batti veteris sacrum sepulcrum,
Aut quam sidera multa, cum tacet nox,
Furtivos hominum vident amores,
Tam te basia multa basiare
10 Vesano satis & super Catullo est,
Quæ nec pernumerare curiosi
Possint nec mala fascinare lingua.*



VII.

INSI tu demandes, Lesbie,
Combien pour m'affouvir il faut de tes baisers ?
Compte les grains de sable aux déserts de Libye,
Dans les champs de Cyrène embaumés de lafers,
Du temple où Jupiter parle entre les tempêtes
Au tombeau saint où dort Battus des anciens jours ;
Compte là-haut combien d'astres, aux nuits muettes,
Regardent des humains les furtives amours.
Il en faudrait autant, de baisers de tes lèvres,
Pour affouvir Catulle en proie à mille fièvres...
Que le nombre en échappe aux jaloux, à leurs yeux,
A l'enforcellement de leurs mots envieux!



VIII.



- M**ISER Catulle, desinas ineptire,
Et quod vides perisse perditum ducas.
Fulsere quondam candidi tibi soles,
Cum ventitabas quo puella ducebat
5 Amata nobis quantum amabitur nulla.
Ibi illa multa tum jocosa fiebant,
Quæ tu volebas nec puella nolebat.
Fulsere vere candidi tibi soles.
Nunc jam illa non vult : tu quoque, inpotens, noli
10 Nec quæ fugit sectare, nec miser vive,
Sed obstinata mente perfer, obdura.
Vale, puella. Jam Catullus obdurat,
Nec te requiret nec rogabit invitam :
At tu dolebis, cum rogaberis nulla.
15 Scelestæ, vae te ! quæ tibi manet vita ?
Quis nunc te adibit ? cui videberis bella ?
Quem nunc amabis ? cuius esse diceris ?
Quem basiabis ? cui labella mordebis ?
At tu, Catulle, destinatus obdura.



VIII.



ATULLE, infortuné, laisse là ta folie.
Ce que tu vois bien mort, tiens le donc pour perdu.
De clairs soleils jadis ont brillé sur ta vie,
Quand à ses rendez-vous tu volais éperdu.
Tu l'aimais... Nulle ainsi ne sera plus aimée.
Et c'étaient à vous deux mille jeux; &, charmée,
Quand tu voulais, jamais elle ne disait non.
Ils furent radieux, ces jours! Mais à quoi bon,
Puisqu'elle ne veut plus, vouloir encore? Ah! cesse
De poursuivre qui fuit: ne vis plus malheureux;
D'un cœur ferme & vaillant prends ce coup douloureux.
Enfant, adieu. Catulle aura moins de faiblesse.
Il n'ira plus chercher, prier qui ne veut pas:
C'est toi dans l'abandon, seule, qui pleureras.
Malheur à toi! Quel sort t'attend donc, criminelle?
Qui t'ira consoler? Qui te trouvera belle?
Qui voudra ton amour, se dire ton amant?
Quelles lèvres vas-tu baiser, mordre, infidèle?...
Ah! Catulle, endurcis ton cœur résolument!



IX.



ERANI, omnibus e meis amicis
Antistans mihi milibus trecentis,
Venistine domum ad tuos Penates
Fratresque unanimos anumque matrem?
5 Venisti. O mihi nuntii beati!
Visam te incolumem audiamque Hiberum
Narrantem loca, facta, nationes,
Ut mos est tuus, applicansque collum
Jocundum os oculosque suaviabor.
10 O quantum est hominum beatiorum,
Quid me lætius est beatiusve?



IX.

ENTRE tous mes amis toi cent fois préféré,
Près des Dieux du foyer, près de ta vieille mère,
Près de frères unis dans l'amour de leur frère,
Véranius, enfin te voilà donc rentré ?
Tu reviens. Oh ! pour moi, le bienheureux message !
Je m'en vais te revoir sain & sauf, t'écouter
Nous contant ces récits comme tu fais conter,
L'Espagne, ces hauts faits, ces mœurs, tout ton voyage,
Et me pendre à ton cou, baiser ce bon visage,
Ces yeux... Le doux plaisir ! & que je suis content !
Il n'est pas d'homme heureux qui le puisse être autant !



X.



- VARUS* me meus ad suos amores
Visum duxerat e foro otiosum,
Scortillum, ut mihi tum repente visum est.
Non sane illepidum neque invenustum.
5 Huc ut venimus, incidere nobis
Sermones varii, in quibus, quid esset
Jam Bithynia, quo modo se haberet,
Ecquonam mihi profuisset ære.
Respondi id quod erat, nihil neque ipsis
10 Nec prætoribus esse nec cohorti,
Cur quisquam caput unctius referret,
Præsertim quibus esset irrumator
Prætor, nec faceret pili cohortem.
At certe tamen, inquiunt, quod illic
15 Natum dicitur esse, comparasti
Ad lecticam hominis? Ego, ut puellæ
Unum me facerem beatiorum,
Non, inquam, mihi tam fuit maligne,
Ut, provincia quod mala incidisset,
20 Non possem octo homines parare rectos.

X.

UN jour l'ami Varus, comme il me rencontrait
Qui flânais au Forum, m'emmena voir sa belle :
Une accorte fillette, & qu'en entrant chez elle
Je trouvai non sans grâce aimable & sans attrait.
La causerie, à peine étions-nous là, s'engage
Sur différents sujets : entre autres, mon voyage,
Ce qu'est la Bithynie, & si je n'avais pas,
Quant à moi, rapporté force argent de là-bas.
Je réponds — & c'est vrai — que ni leur compagnie
Ni même les prêteurs ne sont rentrés ici
Mieux nippés : nous surtout, car certe en Bithynie
Notre prêteur, paillard fieffé, prenait souci
Comme d'un poil, des gens qui l'escortaient ainsi.
« Cependant, » me dit-on, « les porteurs qu'on préfère
« Viennent de ce pays, & pour votre litière
« Vous en aurez sans doute acheté? » — Moi, ravi
De paraître le seul chanceux à ma compagne :
« Le fort, » dis-je, « ne m'a point si fort poursuivi,
« Que je n'aie au moins pu, dans ma triste campagne,
« M'acheter huit gaillards de cette race là. » —

- At mi nullus erat nec hic neque illic,
Fractum qui veteris pedem grabati
In collo sibi collocare posset.
Hic illa, ut decuit cinædiorem,
25 Quæso, inquit, mihi, mi Catulle, paulum
Istos. Commode enim volo ad Sarapim
Deferri. Mane me, inquit puellæ;
Istud quod modo dixeram me habere,
Fugit me ratio; meus sodalis
30 Cinna est Gaius, is sibi paravit.
Verum, utrum illius an mei, quid ad me?
Utor tam bene quam mihi pararim.
Sed tu insulsa male ac molesta vivis,
Per quam non licet esse negligentem.*



A dire vrai, malgré le conte que voilà,
 Je n'en avais pas un, qui pût sur son épaule
 Charger d'un vieux grabat les débris seulement.
 Mais à ces mots, la fille — elle était dans son rôle — :
 « De grâce, prête-les, mon Catulle, un moment.
 « Précisément je veux qu'un peu loin l'on me porte,
 « Chez le dieu Sérapis. » — « Un instant. Ma foi non,
 « Je ne fais trop comment j'ai parlé de la sorte.
 « Tu connais bien Gaius Cinna, mon compagnon?
 « Eh bien! c'est lui qui fut leur acheteur. Mais bon!
 « Qu'ils soient à lui, qu'ils soient à moi, qu'importe? A l'aise,
 « Comme s'ils étaient miens, certe j'en userais.
 « Mais toi, je te déclare ennuyeuse & niaise,
 « Toi qui ne permets pas aux gens d'être distraits! »



XI.



- URI & Aureli, comites Catulli,
Sive in extremos penetrabit In los,
Litus ut longe resonante Eoa
Tunditur unda,
5 Sive in Hyrcanos Arabasve molles,
Seu Sacas sagittiferosve Parthos,
Sive quæ septemgeminus colorat
Aequora Nilus,
Sive trans altas gradietur Alpes,
10 Cæsaris visens monimenta magni,
Gallicum Rhenum, horribile æquor ultimi-
mosque Britannos,
Omnia hæc, quæcumque feret voluntas
Cælitum, temptare simul parati,
15 Pauca nuntiate meæ puellæ
Non bona dicta.
Cum suis vivat valeatque mæchis,
Quos simul complexa tenet trecentos,
Nullum amans vere, sed identidem omnium
20 Ilia rumpens ;

XI.

ANS doute, Aurélius, Furius, je le fais,
Catulle peut aller voir les lointains rivages,
L'Inde dont l'Océan d'Orient bat les plages
Du long bruit de ses flots brisés,
L'Hyrçanie, & l'Arabe à la molle indolence,
Les Saces, la Parthie où pour s'armer l'on prend
Des flèches, le Nil qui par sept bouches s'élance
Dans la mer en la colorant ;
Ou bien encor gravir des Alpes les montagnes,
Voir les lieux de témoins du grand César couverts,
Le Rhin gaulois, le sombre Océan, les Bretagnes,
Extrémités de l'univers ;
Oui, je le fais, partout où me puisse conduire
La volonté des Dieux, vous suivriez mes pas...
Mais je veux seulement vous charger d'aller dire
Ces mots à ma maîtresse, hélas !
Ces mots tristes & courts : qu'elle vive sans crainte !
Grand bien lui fasse avec trois cents gueux dans les bras !
Sans aimer, qu'elle les épuise & les éreinte
Tous d'ardeurs qui ne cessent pas !

*Nec meum respiciet, ut ante, amorem,
Qui illius culpa cecidit velut prati
Ultimi flos, prætereunte postquam
Tactus aratro est.*



Qu'elle ne jette plus un regard en arrière
Vers mon amour : ses coups l'ont tué dans mon cœur,
Comme, atteinte du soc qui passe, à la lisière
Du pré, tombe morte une fleur!



XII.



ARRUCINE *Asini, manu sinistra*
Non belle uteris in joco atque vino :
Tollis lintea neglegentiorum.

Hoc falsum esse putas ? fugit te, inepte :

5 *Quamvis sordida res & invenusta est.*

Non credis mihi ? Crede Polioni

Fratri, qui tua furta vel talento

Mutari velit : est enim leporum

Disertus puer ac facetiarum.

10 *Quare aut hendecasyllabos trecentos*

Expecta aut mihi linteum remitte,

Quod me non movet æstimatione,

Verum est mnemosynum mei sodalis.

Nam sudaria Sætaba ex Hibereis

15 *Miserunt mihi muneri Fabullus*

Et Veranius : hæc amem necesse est

Ut Veraniolum meum & Fabullum.



XII.



Marrucin, Asinius, ta main
Gauche est piètre, au moment des rires & du vin :
Tu voles leur mouchoir aux gens distraits. Serait-ce
Que tu trouves du sel à cela ? Sotte espèce,
Tu n'y vois rien : c'est bas, & de très-mauvais ton.
Tu ne m'en crois donc pas ? Eh bien ! crois Pollion
Ton frère : il paierait, pour effacer tes rapines,
Un talent ; lui, du moins, s'entend aux choses fines,
C'est un garçon qui fait les gâtés de bon goût.
Ainsi donc tiens-toi prêt à subir d'un seul coup
Trois cents vers de satire, — ou rends le linge. Certe
Ce n'est pas par le prix que m'en émeut la perte,
Non ; mais de l'amitié ce m'est un souvenir.
Ces mouchoirs, d'Ibérie, & de Sætabis même
Fabullus en cadeau me les fit parvenir
Avec Véranius, — & je dois y tenir
Comme à Fabulle, au doux Véranius que j'aime !



XIII.



*CENABIS bene, mi Fabulle, apud me
Paucis, si tibi di favent, diebus,
Si tecum attuleris bonam atque magnam*

- Cenam, non sine candida puella
5 Et vino & sale & omnibus cachinnis.
Hæc si, inquam, attuleris, venuste noster,
Cenabis bene: nam tui Catulli
Plenus sacculus est aranearum.
Sed contra accipies meros amores
10 Seu quid suavius elegantiusve est.
Nam unguentum dabo, quod meæ puellæ
Donarunt Veneres Cupidinesque,
Quod tu cum olfacies, deos rogabis,
Totum ut te faciant, Fabulle, nasum.*



XIII.

MON Fabullus, s'il plaît aux Dieux,
Chez moi, sous peu de jours, à souper je t'appelle.
Que si tu veux des mets exquis & copieux,
Apporte-les. Ne va point oublier ta belle
Et blanche enfant, le vin, ni le sel, ni l'esprit.
Tu ne dîneras bien, mon mignon, qu'à ce prix :
La bourse de Catulle est un nid d'araignées.
Mais je t'offre, en retour de ces choses données,
D'une franche amitié le pur enivrement,
Que dis-je ? un don plus doux peut-être & plus charmant :
Un parfum, qu'en cadeau les Amours & les Grâces
A ma chère maîtresse ont bien voulu donner ;
Et tu demanderas aux Dieux, pour toutes grâces,
Quand tu l'auras senti, de n'être plus que nez !



XIV.



- El te plus oculis meis amarem,
Jocundissime Calve, munere isto
Odissem te odio Vatiniano;
Nam quid feci ego quidve sum locutus,
5 Cur me tot male perderes poetis?
Isti di mala multa dent clienti,
Qui tantum tibi misit impiorum.
Quod si, ut suspicor, hoc novum ac repertum
Munus dat tibi Sulla litterator,
10 Non est mi male, sed bene ac beate,
Quod non dispereunt tui labores.
Di magni, horribilem & sacrum libellum
Quem tu scilicet ad tuum Catullum
Misti, continuo ut die periret,
15 Saturnalibus, optimo dierum!
Non non hoc tibi, false, sic abibit:
Nam, si luxerit, ad librariorum
Curram scrinia, Cæsios, Aquinos,
Suffenum, omnia colligam venena,
20 Ac te his suppliciis remunerabor.*

XIV.

Sil je ne t'aimais plus vraiment que mes yeux même,
Mon bien charmant Calvus, pour ce présent maudit
Ah! je te haïrais d'une haine suprême,
Comme un Vatinius! Qu'ai-je donc fait ou dit,
Pour venir me tuer sous ce tas de poètes?
Malheur sur le client dont la main rassembla
Pour te les adresser autant de malhonnêtes!
Si — j'en ai le soupçon — c'est le lettré Sylla
Qui t'offrit en cadeau cette trouvaille-là,
Je cesse de me plaindre, & tout heureux je pense
Que tes travaux n'ont pas péri sans récompense.
Dieux grands! le livre horrible, exécré, que voici!
Tu veux, en l'envoyant à ton Catulle, ici,
Qu'il meure à petit feu, d'une mort infernale,
Le plus beau jour de l'an, un jour de Saturnale!
Non, non, farceur, ce tour ne peut passer ainsi.
Dès que l'aube luira, je cours aux librairies,
Je m'en vais ramasser Cæsius, Aquinus,
Tous les empoisonneurs, y compris Suffénus,
Et ma vengeance alors te livre à leurs furies.

*Vos hinc interea valete, abite
Illuc, unde malum pedem attulistis,
Sæcli incommoda, pessimi poetæ.*



**En attendant, bonsoir, d'où vous êtes venus
Retournez donc bien vite, ô visiteurs funestes,
Méchants poétereaux, du temps fléaux & peltes !**



XV.



- COMMENDO tibi me ac meos amores,
 Aureli. Veniam peto pudentem,
 Ut, si quicquam animo tuo cupisti,
 Quod castum expeteres & integellum,
 5 Conserve puerum mihi pudice,
 Non dico a populo : nihil veremur
 Istos, qui in platea modo huc modo illuc
 In re prætereunt sua occupati :
 Verum a te metuo tuoque pene
 10 Infesto pueris bonis malisque.
 Quem tu qua lubet, ut jubet, moveto,
 Quantum vis, ubi erit foris, paratum :
 Hunc unum excipio, ut puto, pudenter.
 Quod si te mala mens furorque vecors
 15 In tantam impulerit, scelestè, culpam,
 Ut nostrum insidiis caput laceffas,
 A tum te miserum malique fati,
 Quem attractis pedibus patente porta
 Percurrent raphanique mugilesque.



XV.

EN mes amours c'est moi que je te recommande,
Aurélius; voici ma modeste demande.
Par grâce, si jamais ton cœur a désiré
Un chaste adolescent que rien n'ait défloré,
Garde-moi cet enfant sauf, pur de toute atteinte.
Ce n'est pas du public que j'aie aucune crainte :
Je ne redoute point ceux qui vont, affairés,
Et passent, dans la rue, occupés d'intérêts.
Ce dont j'ai peur, c'est toi, ton priapisme avide,
Qui s'attaque au pervers & s'attaque au candide.
Assouvis-les, tes sens, autant qu'il te plaira
Au dehors, & partout, & sur qui s'offrira;
Je n'excepte que lui : ce n'est pas trop, je pense.
Si tes penchants mauvais, une infâme démence
T'entraînaient, misérable, à ce crime odieux
De tendre à qui me touche un piège insidieux,
Oh! malédiction sur toi! Qu'en récompense,
Pieds liés, comme on fait des adultères vils,
On te transperce au pal des raiforts, des mugils!



XVI.

PEDICABO ego vos & irrumabo,
Aureli pathice & cinæde Furi,
Qui me ex versiculis meis putastis,

Quod sunt molliculi, parum pudicum.

5 Nam castum esse decet pium poetam
Ipsum, versiculos nihil necesse est,
Qui tum denique habent salem ac leporem,
Si sunt molliculi ac parum pudici
Et quod pruriat incitare possunt,

10 Non dico pueris, sed his pilosis,
Qui duros nequeunt movere lumbos.
Vos, quei milia multa bastorum
Legistis, male me marem putatis?
Pedicabo ego vos & irrumabo.



XVI.

JE vous ferai tâter de ma virilité,
Impur Aurélius, & Furius cynique,
Vous qui sur mes doux vers me croyez peu pudique,
Parce qu'ils sont empreints de molle volupté !
Au poète pieux une chaste existence
Sied ; mais ses vers n'ont pas besoin, eux, de décence.
Il leur faut, pour avoir du charme & du piquant,
La langueur, l'abandon, le pouvoir provocant
D'exciter le prurit des passions ardentes,
Non aux enfants, mais bien chez ces barbons qui sentent
Des engourdissements roidir leurs reins usés.
Pour avoir lu chez moi des milliers de baisers,
Quoi ! ma virilité vous paraît équivoque ?
Eh bien ! tâtez-en donc, allons, je vous provoque !



XVII.



- Colonia, quæ cupis ponte ludere longo,
Et salire paratum habes, sed vereris inepta
Crura ponticuli assulis stantis in redivivis,
Ne supinus eat cavaque in palude recumbat ;
5 Sic tibi bonus ex tua pons libidine fiat,
In quo vel Salisubtilis sacra suscipiantur ;
Munus hoc mihi maximi da, Colonia, risus.
Quendam municipem meum de tuo volo ponte
Ire præcipitem in lutum per caputque pedesque,
10 Verum totius ut lacus putidæque paludis
Lividissima maximeque est profunda vorago.
Insulsißimus est homo, nec sapit pueri instar
Bimuli tremula patris dormientis in ulna.
Quoi cum sit viridissimo nupta flore puella
15 (Et puella tenellulo delicatior hædo,
Adservanda nigerrimis diligentius uvis),
Ludere hanc finit ut lubet, nec pili facit uni,
Nec se subleuat ex sua parte, sed velut alnus
In fossa Liguri jacet supernata securi,
20 Tantundem omnia sentiens quam si nulla sit usquam,

XVII.

TU rêves, Colonie, un pont large où t'ébattre.
On danse sur le tien : mais ses pieds mal bâtis,
Ses étais radoubés menacent de s'abattre,
Et de crouler au fond du marais engloutis.
Fais donc un pont solide, au gré de ton envie;
Qu'aux bords des Saliens même il ne cède pas!
Et fournis-moi de quoi bien rire, ô Colonie!
Je veux précipiter de ce pont, tête en bas,
Un mien concitoyen dans la vase fétide,
A l'endroit où la mare a l'eau la plus livide,
Le creux le plus profond & le plus croupissant.
L'imbécile! Un marmot de deux ans est plus sage,
Que le père en ses bras endort en le berçant!
C'est l'époux d'une enfant en la fleur du jeune âge,
Un tendron délicat plus qu'un chevreau naissant.
Il la faudrait soigner mieux qu'une vigne mûre;
Lui, la laisse à son gré folâtrer, n'en a cure :
Immobile, — ainsi qu'au pays Ligurien
Gît dans un trou, coupé par la hache, un tronc d'aune, —
Aussi sensible à tout, que s'il n'avait personne

*Talis iste meus stupor nil videt, nihil audit,
Ipse qui sit, utrum sit an non sit, id quoque nescit.
Nunc eum volo de tuo ponte mittere pronum,
Si pote stolidum repente excitare veternum
25 Et supinum animum in gravi derelinquere cæno,
Ferream ut soleam tenaci in voragine mula.*



Auprès de lui, stupide, il ne voit, n'entend rien.
Ce qu'il est, & s'il est, il ne le fait pas bien.
Je veux que de ton pont on me jette cet homme.
Et nous verrons s'il est de sa torpeur tiré,
S'il laisse sa bêtise aux lourdes fanges, comme
Un mulet au borbier son sabot empêtré!



XXI.



URELI, pater effuritionum,
Non harum modo, sed quot aut fuerunt
Aut sunt aut aliis erunt in annis,
Pedicare cupis meos amores.

5 Nec clam : nam simul es, jocarís una,
Hærens ad latuſ omnia experiris.
Fruſtra : nam infidias mihi inſtruentem
Tangam te prior irrumatione.

Atque id ſi faceres ſatur, tacerem :
10 Nunc ipſum id doleo, quod eſſurire,
A me me! puer & ſitire diſcet.
Quare deſine, dum licet pudico,
Ne finem facias, ſed inrumatus.



XXI.

URÉLIUS, ô roi des affamés,
Non-seulement de ceux d'aujourd'hui même,
Mais de ceux qui vivront ou vécurent jamais,

Tu veux corrompre ce que j'aime.

Tu ne te caches point. Est-il là, tu deviens
Badin, preffant, tu mets en jeu tous les moyens.

Peine perdue! Avant qu'aboutisse ton piège,

Tu passeras, sache-le, par ma main.

Si c'était par excès de table, encor pourrais-je

Me taire; mais, hélas! il n'apprendrait demain

Avec toi, pauvre enfant! que la soif & la faim.

Cesse donc, tu le peux, avant d'avoir la honte;

Ou tu t'arrêteras, ayant reçu ton compte!



XXII.

SUFFENUS iste, Vare, quem probe nosti,
 Homo est venustus & dicax & urbanus,
 Idemque longe plurimos facit versus.

Puto esse ego illi milia aut decem aut plura
 5 Perscripta, nec sic ut fit in palimpseston
 Relata : chartæ regiæ, novei libri,
 Novi umbilici, lora rubra, membrana
 Derecta plumbo, & pumice omnia æquata.
 Hæc cum legas tu, bellus ille & urbanus
 10 Suffenus unus caprimulgus aut fossor
 Rursus videtur : tantum abhorret ac mutat.
 Hoc quid putemus esse? Qui modo scurra
 Aut siquid hac re tersius videbatur,
 Idem infaceto est infacetior rure,
 15 Simul poemata attigit, neque idem umquam
 Aequæ est beatus ac poema cum scribit :
 Tam gaudet in se tamque se ipse miratur.
 Nimirum idem omnes fallimur, neque est quisquam,
 Quem non in aliqua re videre Suffenum
 20 Possis. Suus cuique attributus est error :
 Sed non videmus, manticæ quod in tergo est.

XXII.



ARUS, ce Suffénus, que tu dois bien connaître,
Est un homme d'esprit, de bon ton, & charmant.
Il fait des vers; il en a fait énormément,
Dix mille, je crois bien, — plus encore peut-être.
Au banal palimpseste il n'en a point tracé;
Ce sont papiers royaux, cylindres neufs, charnières
Neuves, — le tout tenu par de rouges lanières,
A droit fil, avec soin par la pierre poncé.
Lisez-vous tout cela, — ce Suffénus aimable,
Exquis, n'est plus soudain qu'un chevrier pesant,
Un rustre, — tant il est changé, méconnaissable.
Eh quoi! lui qui tantôt nous semblait si plaisant,
Pour qui nul ne trouvait d'assez fine épithète,
Plus qu'un lourdaud des champs devient lourdaud & bête,
Dès que de poésie il se mêle!.. Et pourtant
Il n'est jamais aussi joyeux, aussi content,
Que lorsqu'il fait des vers : il s'admire, il se fête.
Nous nous abusons tous de même; il n'en est point
Qui ne soit Suffénus ainsi par quelque point.
Tous ont leur lot d'erreur, & de même manière
Besaciers, ne voient pas la poche de derrière.

XXIII.



- P*UREI, quoi neque servos est neque arca
Nec cimex neque araneus neque ignis,
Verum est & pater & noverca, quorum
Dentes vel silicem comesse possunt,
5 *Est pulcre tibi cum tuo parente*
Et cum conjuge lignea parentis.
Nec mirum: bene nam valetis omnes,
Pulcre concoquitis, nihil timetis,
Non incendia, non graves ruinas,
10 *Non furta impia, non dolos veneni,*
Non casus alios periculorum.
Atqui corpora sicciora cornu
Aut siquid magis aridum est habetis
Sole & frigore & effuritione.
15 *Quare non tibi sit bene ac beate?*
A te sudor abest, abest saliva,
Mucusque & mala pituita nasi.
Hanc ad munditiem adde mundio rem,
Quod culus tibi purior salillo est,
20 *Nec toto decies cacas in anno,*

XXIII.

FURIUS, tu n'as rien, ni coffre, ni valet,
Ni punaises, ni lit, point de flamme dans l'âtre,
Point d'araignée au toit; par contre une marâtre,
Un père, dont les dents mangeraient du galet.
Eh bien ! tu vis le mieux du monde, entre ce père
Et le morceau de bois qu'il te donna pour mère.
Faut-il s'en étonner ? Vous vous portez tous bien,
Digérez à merveille, & ne redoutez rien,
Ni chute de maisons, ni risque d'incendie,
Ni les vols criminels, ni les poisons cachés,
Bref aucun des périls que l'on court dans la vie.
Vous avez, il est vrai, des corps plus desséchés
Que la corne, ou que quelque essence encor plus dure,
Si bien les ont tannés faim, soleil, & froidure !
En es-tu pour cela moins bien & moins heureux ?
Oncques tu n'as sueur, salive, ni catarrhe ;
Tu n'as pas la roupie au nez, un mal affreux.
A tant de propretés s'en joint une plus rare :
Ton derrière encor plus qu'une salière est net,
Tu ne vas pas dix fois par an au cabinet ;

*Atque id durius est faba & lapillis ;
Quod tu si manibus teras fricesque,
Non umquam digitum inquinare possis.
Hæc tu commoda tam beata, Furi,
25 Noli spernere nec putare parvi,
Et sestertia quæ soles precari
Centum desine : nam sat es beatus.*



Y vas-tu, c'est plus dur que la fève ou la pierre,
Et tu peux le broyer, le réduire en poussière,
Sans craindre que ton doigt en devienne embrené.
Ne va pas, Furius, de ces faveurs diverses
Faire fi; garde-toi pour peu de les compter.
Et cesse d'implorer tes cent mille sesterces
Des Dieux, car ton bonheur n'a rien à souhaiter !



XXIV.

 *qui flosculus es Juventiorum,
Non horum modo, sed quot aut fuerunt,
Aut posthac aliis erunt in annis,
Mallem divitias Midæ dedisses*
5 *Isti, quoi neque servus est neque arca,
Quam sic te sineres ab illo amari.
Qui ? non est homo bellus ? inquires. Est :
Sed bello huic neque servus est neque arca.
Hoc tu quam lubet abice, elevaque ;*
10 *Nec servum tamen ille habet neque arcam.*



XXIV.

LEUR des Juventius, le plus charmant peut être
Non-seulement de ceux d'aujourd'hui, mais encor
De ceux qui ne sont plus, de ceux qui pourront naître,
Ah! que ne t'ai-je vu prodiguer le trésor
De Midas à ce gueux sans esclave & sans caisse,
Au lieu de te laisser aimer par cette espèce! —
« Quoi! » dis-tu, « n'est-il pas joli garçon? » — Oui da!
Mais un joli garçon sans esclave ni caisse.
Fais fi tant que tu veux de ces qualités-là :
Toujours est-il qu'il est sans esclave et sans caisse.



XXV.



- INAEDE Thalle, mollior cuniculi capillo
Vel anseris medullula vel imula oricilla
Vel pene languido senis situque araneoso,
Idemque Thalle turbida rapacior procella,
5 Cum diva munerarios ostendit oscitantes,
Remitte pallium mihi meum, quod involasti,
Sudariumque Satabum catagraphosque Thynos,
Inepte, quæ palam soles habere tamquam avita.
Quæ nunc tuis ab unguibus reglutina & remitte,
10 Ne laneum latusculum manusque mollicellas
Inusta turpiter tibi flagella conscribillent,
Et insolenter æstues velut minuta magno
Deprensa navis in mari vesaniente vento.*



XXV.

LASCIF Thallus, plus mou que le poil d'un lapin,
Qu'un brin de duvet d'oie, un bout d'oreille flasque,
Un tissu d'araignée, un vieillard libertin !

Thallus, rapace aussi plus que l'âpre bourrasque
A l'heure où Vénus montre en proie au bâillement
Les faiseurs de cadeaux ! Rends-moi mon vêtement,
Voleur, rends mon mouchoir Sætabin, mes camées
De Thynie : au grand jour tu t'en fers sottement,
Comme de legs d'aïeux. De tes ferres fermées
Lâche ; ou bien sur tes reins de coton, tes doigts mous,
A coups de fouet je grave une infamante marque,
Et je te fais danser, comme une frêle barque
Surprise en pleine mer par les ouragans fous !



XXVI.



URI, villula vostra non ad Austri
Flatus opposita est neque ad Favoni
Nec sævi Boreæ aut Apheliotæ,
Verum ad milia quindecim & ducentos.
5 O ventum horribilem atque pestilentem !



XXVI.

FURIUS, je vois bien ta petite villa
A l'abri de l'Auster, de l'Aquilon sauvage,
Du Zéphyr, de l'Eurus,— mais nullement du Gage.
Quinze mille deux cents sesterces : que voilà
Un vent horrible, empesté, ce vent-là !



XXVII.

MINISTER vetuli puer Falerni
Inger mi calices amariores,
Ut lex Postumiæ jubet magistræ,
Ebriosa acina ebrioris.

5 At vos quo lubet hinc abite, lymphæ
Vini perniciēs, & ad severos
Migrate: hic merus est Thyonianus.



XXVII.

JEUNE échançon du vieux Falerne, verse-moi
Dans les coupes un vin plus âpre ! C'est la loi
Qu'ici Postumia, reine, ordonne de suivre,
Plus ivre qu'en son jus un grain de raisin ivre !
Va donc où bon te semble, eau claire ! Exile-toi,
Fatal poison du vin, chez notre gent austère :
Céans, Bacchus n'a pas de breuvage adultère !



XXVIII.

- P**ISONIS comites, cohors inanis
Aptis sarcinulis & expeditis
Verani optime tuque mi Fabulle,
Quid rerum geritis? Satisne cum isto
5 Vappa frigoraque & famem tulistis?
Ecquidnam in tabulis patet lucelli
Expensum, ut mihi, qui meum secutus
Prætozem refero datum lucello:
O Memmi, bene me ac diu supinum
10 Tota ista trabe lentus irrumasti.
Sed, quantum video, pari fuistis
Casu: nam nihilo minore verpa
Farti estis. Pete nobiles amicos.
At vobis mala multa di deæque
15 Dent, obprobria Romulei Remique.



XXVIII.



OMPAGNONS de Pison, vous qui nous revenez
A vide, de légers bagages peu gênés,
Mon bon Véranius, & toi, mon cher Fabulle,
Où donc en êtes-vous ? Avec cette crapule
Avez-vous bien assez pâti de froid, de faim ?
Voit-on d'un petit gain couverts sur vos tablettes
Vos frais ?... C'est comme moi. Quand j'eus jusqu'à la fin
Escorté mon prêteur, j'inscrivis aux recettes :
« O Memmius, m'as-tu tout le long bafoué !
« Qu'à loisir, falement, de moi tu t'es joué ! »
Vous passez, je le vois, par les mêmes bassesses,
Engraissés par un gueux tout aussi décevant...
Et va donc demander des amis aux noblesses !
Oh ! puissent vous frapper les Dieux & les Déeses,
De Romule & Rémus double opprobre vivant !



XXIX.



- QUIS hoc potest videre, quis potest pati,
 Nisi impudicus & vorax & aleo,
 Mamurram habere quod Comata Gallia
 Habebat ante & ultima Britannia ?
 5 Cinæde Romule, hæc videbis & feres ?
 Es impudicus & vorax & aleo.
 Et ille nunc superbus & superfluens
 Perambulabit omnium cubilia
 Ut albulus columbus aut Adoneus ?
 10 Cinæde Romule, hæc videbis & feres ?
 Es impudicus & vorax & aleo.
 Eone nomine, imperator unice,
 Fuisti in ultima occidentis insula,
 Ut ista vostra diffututa Mentula
 15 Ducenties comesset aut trecenties ?
 Quid est alid sinistra liberalitas ?
 Parum expatravit an parum elluatus est ?
 Paterna prima lancinata sunt bona :
 Secunda præda Pontica : inde tertia
 20 Hibera quam scit amnis aurifer Tagus.

XXIX.

UI peut le supporter ? Qui sans douleur verra, —
A moins d'être un ribaud, un escroc, un vampire, —
Tout ce que de la Gaule aux longs cheveux on tire,
De l'extrême Bretagne, aller à Mamurra ?
Vil fils de Romulus, ton œil l'endurera ?...
Non, tu n'es qu'un ribaud, un escroc, un vampire.
Superbe & rengorgé, nous faudra-t-il toujours
Le voir de lit en lit promener ses amours,
Tel qu'Adonis, ou comme un blanc ramier soupire ?
Vil fils de Romulus, vas-tu donc l'endurer ?
Non, tu n'es qu'un ribaud, un escroc, un vampire.
Victorieux sans pair, as-tu fait pénétrer
Ton nom dans l'Occident si loin qu'il soit une île,
Pour laisser dévorer deux cent ou trois cent mille
Sesterces par ce corps banal de ton giton ?
O prodigalités sinistres ! A quoi bon ?
Grugea-t-il peu ? Vit-on peu dans sa gueule vile ?
Il mit son patrimoine en lambeaux ; puis encor
Le Pont, seconde proie, — & troisième, l'Espagne :
Le Tage le fait bien, le fleuve aux fables d'or.

*Timentne Gallia hunc, timent Britannia ?
Quid hunc malum fovetis ? Aut quid hic potest,
Nisi uncta devorare patrimonia ?
Eone nomine urbis, o potissimei
25 Socer generque, perdidistis omnia ?*



Est-il pas craint en Gaule, & craint de la Bretagne?
Quoi! réchauffer ce monstre? Et que peut-il, sinon
Manger les biens de plus d'une riche maison?...
O couple trop puissant, avez-vous pour cet homme,
Beau-père & gendre, tout bouleversé dans Rome?



XXX.



LFENE inmemor atque unanimis false sodalibus,
Jam te nil miseret, dure, tui dulcis amiculi?

*Jam me prodere, jam non dubitas fallere, perfide?
Nec facta impia fallacum hominum caliculis placent:*

5 *Quod tu neglegis, ac me miserum deseris in malis.
Ehe! quid faciant, dic, homines, cuius habeant fidem?*

*Certe tute jubebas animam tradere, inique, me
Inducens in amorem, quasi tuta omnia mi forent.*

Idem nunc retrahis te ac tua dicta omnia factaque
10 *Ventos irrita ferre ac nebulas aerias finis.*

• *Si tu oblitus es, at di meminerunt, meminit Fides,
Quæ te ut pæniteat postmodo facti faciet tui.*



XXX.



OUBLIEUX Alfénus, félon aux amitiés,
Quoi ! pour ton doux ami, cœur dur, plus de pitiés ?

Tu me livres, perfide, & me trompes ? Aux Maîtres
Des cieux n'a jamais plu l'impiété des traîtres.

Tu t'en ris. Au malheur tu m'abandonnes. Las !
Que faire, dis ? En qui se fier ici-bas ?

Mon âme, je l'ouvris sur ton ordre, parjure,
A cette affection, qui paraissait si sûre !

C'est toi qui te reprends ! Faits, mots, tout est jeté
Aux nuages de l'air, & des vents emporté.

Si toi, tu n'as qu'oubli, les Dieux, eux, se souviennent,
Et l'Honneur. Il faudra que les repentirs viennent !



XXXI.

PAENINSULARUM Sirmio, insularumque
Ocelle, quascumque in liquentibus stagnis
Marique vasto fert uterque Neptunus,
Quam te libenter quamque latus inuiso,
5 Vix mi ipse credens Thyniam atque Bithynos
Liquisse campos & videre te in tuto.
O quid solutis est beatius curis,
Cum mens onus reponit, ac peregrino
Labore fessi venimus larem ad nostrum
10 Desideratoque acquiescimus lecto ?
Hoc est, quod unum est pro laboribus tantis.
Salve, o venusta Sirmio, atque ero gaude ;
Gaudete vosque, o Lydiae lacus undæ :
Ridete, quicquid est domi cachinnorum.



XXXI.

IRMIO, perle des presqu'îles
Et des îles que porte à fleur des lacs tranquilles
Ou sur la vaste mer Neptune deux fois roi,
Te revoir m'est un charme, une joie infinie !
A peine crois-je avoir quitté la Bithynie,
Ses plaines, & t'avoir, fût abri, devant moi !
Oh ! bonheur sans égal, quand l'âme se sépare
De ses soucis, secoue un fardeau trop porté, .
Et que, las de courir, près de notre dieu Lare
Nous venons reposer sur un lit regretté !
Seule après tant d'efforts, c'est assez de cette heure.
Charmante Sirmio, salut, réjouis-toi,
C'est le maître. O mon lac Lydien, fête-moi !
Rires, éveillez-vous partout dans ma demeure !



XXXII.



M A B O, mea dulcis Ipsithilla,
Meæ delicia, mei lepores,
Jube ad te veniam meridiatum.

- Et si jusseris illud, adjuvato,
5 Nequis liminis obferet tabellam,
Neu tibi lubeat foras abire,
Sed domi maneat paresque nobis
Novem continuas fututiones.
Verum siquid ages, statim iubeto:
10 Nam pransus jaceo & satur supinus
Pertundo tunicamque palliumque.



XXXII.



A douce Ipsithilla, par grâce, que j'obtienne,
Mes délices, mon charme, un rendez-vous de toi
Pour partager ta sieste à la méridienne !
Si tu dis oui, joins-y la faveur que pour moi
Seul ta porte soit libre, & que nul ne la ferme.
Et par lubie, au moins, ne t'en va pas sortir.
Reste donc au logis ; sois prête de pied ferme
A neuf assauts de fuite & pour un long plaisir !
Surtout, appelle-moi sans tarder, si la chose
Te va : j'ai bien diné, sur mon lit je repose,
Et tout mon corps friffonne embrasé de désir.



XXXIII.



*furum optime balneariorum
Vibenni pater, & cinæde fili,
(Nam dextra pater inquinatiore,
Culo filius est voraciore)*

5 *Cur non exilium malasque in oras
Itis, quandoquidem patris rapinæ
Notæ sunt populo, & natis pilosas,
Fili, non potes asse venditare.*



XXXIII.

ROI des voleurs de bains, Vibennius le père,
Et toi le fils, immonde hère, —
Le père plus flétri par sa rapacité,
Le fils vorace aussi, mais de lubricité, —
A quand donc votre exil pour des plages maudites?
Les vols du père sont choses partout redites;
Et toi, le fils, en vain tu l'offres à prix bas,
Ta honte, — nul ne veut te la payer un as!



XXXIV.

DIANA^E sumus in fide
Puella & pueri integri :
Dianam pueri integri
Puellaque canamus.

5 O Latonia, maximi
Magna progenies Jovis,
Quam mater prope Deliam
Deposuit olivam,

10 Montium domina ut fores
Silvarumque virentium
Saltuumque reconditorum
Amniumque sonantum.

15 Tu Lucina dolentibus
Juno dicta puerperis,
Tu potens Trivia & notho es
Dicta lumine Luna.

XXXIV.

NOUS, de Diane les fidèles,
Pucelles & vierges garçons,
Chantons Diane en nos chansons,
Nous, vierges garçons & pucelles !

O de Latone et du Très-Haut
Jupiter immortelle race,
Qui dans Délos, près de la place
De l'olivier, eus ton berceau,

Tu naquis ainsi, souveraine
Des grands monts, des vertes forêts,
Des profonds taillis retirés,
Et des fleuves sonores reine !

Tu prends nom Juno Lucina
Lorsque souffre en couches la femme, —
Ou Trivia puissante, — ou, flamme
Et reflet lumineux, Luna.

*Tu cursu, dea, menstruo
Metiens iter annuum
Rustica agricolæ bonis
20 Tecta frugibus explēs.*

*Sis quocumque tibi placet
Sancta nomine, Romulique,
Antique ut solita es, bona
Sospites ope gentem.*



C'est toi qui mesurant, Déesse,
Avec les mois le cours de l'an,
Dans la grange du paysan
Jettes les moissons, sa richesse.

Sous le nom qui te plaît le plus
Sois bénie, & conserve, telle
Qu'elle fut toujours, ta tutelle
A la race de Romulus!



XXXV.



- POETAE tenero, meo sodali
Velim Cæcilio, papyre, dicas,
Veronam veniat, Novi relinquens
Comi mœnia Lariumque litus :
5 Nam quasdam volo cogitationes
Amici accipiat sui meique.
Quare, si sapiet, viam vorabit,
Quamvis candida milies puella
Euntem revocet manusque collo
10 Ambas iniciens roget morari,
Quæ nunc, si mihi vera nuntiantur,
Illum deperit inpotente amore :
Nam quo tempore legit incohata
Dindymi dominam, ex eo misellæ
15 Ignes interiorem edunt medullam.
Ignosco tibi, Sapphica puella
Musa doctior : est enim venuste
Magna Cæcilio incohata mater.*



XXXV.

VA chez mon compagnon, le doux poète aimant,
Va chez Cæcilius, billet, je te l'ordonne ;
Tu lui demanderas de venir à Vérone,
De quitter Côme-Neuve & son lac un moment.
J'ai des pensers à dire, & je veux qu'il m'écoute,
Au nom d'un mien ami qui n'est pas moins le sien.
S'il est sage, qu'il parte, & dévore la route,
Quand sa blanche beauté le rappellerait bien
Mille fois, sur le point de s'en aller loin d'elle,
Les deux bras à son cou, le priant de rester :
Pauvre enfant, qui pour lui, si l'histoire est fidèle,
Se meurt d'un amour fou que rien ne peut dompter !
C'est depuis qu'il lui lut le début du poème
Sur Dindymène, hélas ! que la pauvrete l'aime,
Et sent ces feux ronger la moëlle de ses os.
Je te pardonne, enfant : la muse de Lesbos
En savait moins que toi, car Cæcilius trace
De la Mère des Dieux un dessin plein de grâce !



XXXVI.



- ANNALES Volusi, cacata charta,
 Votum solvite pro mea puella :
 Nam sanctæ Veneri Cupidinique
 Vovit, si sibi restitutus essem
 5 Desissemque truces vibrare iambos,
 Electissima pessimi poetæ .
 Scripta tardipedi deo daturam
 Infelicibus ustulanda lignis.
 Et hoc pessima se puella vidit
 10 Jocosè lepide vovere diviis.
 Nunc, o cæruleo creata ponto,
 Quæ sanctum Idalium Uriosque portus
 Quæque Ancona Cnidumque harundinosam
 Colis quæque Amathunta quæque Golgos
 15 Quæque Durrachium Hadriæ tabernam,
 Acceptum face redditumque votum,
 Si non illepidum neque invenustum est.
 At vos interea venite in ignem,
 Pleni ruris & inficetiarum
 20 Annales Volusi, cacata charta.

XXXVI.



VERS de Volusius, véritable excrément,
Annales, acquittez le vœu fait par ma belle.
A Cupidon, à Vénus l'immortelle,
Si je lui revenais, elle a fait le serment,
Si mon iambe affreux ne vibrerait plus contre elle,
De trier les plus fots écrits du plus piteux
Des poètes, d'offrir ce choix au Dieu boiteux,
Et d'allumer du tout un bûcher à maudire !
Or, c'est ici vraiment le chef-d'œuvre du pire
Que pour son vœu plaissant l'espiègle ait rencontré.
Vénus, toi que créa l'Océan azuré,
Qui hantes Idalie au sanctuaire antique,
Ancône, l'Urias, ses ports, Cnide aux roseaux,
Amathonte, Golgos, & sur l'Adriatique
Dyrrachium, le grand rendez-vous de ces eaux,
Daigne agréer le vœu que tient ainsi ma belle,
S'il ne fut point sans grâce & sans fin enjouement !
Vous, Annales, allez au feu qui vous appelle,
Livre digne d'un rustre, écrit grossièrement,
Vers de Volusius, véritable excrément !

XXXVII

-  *ALAX* taberna vosque contubernales,
A pilleatis nona fratribus pila,
*S*olis putatis esse mentulas vobis,
*S*olis licere, quicquid est puellarum,
5 *Confutuere & putare ceteros hircos ?*
An, continenter quod sedetis insulsi
Centum an ducenti, non putatis ausurum
Me una ducentos irrumare sessores ?
Atqui putate : namque totius vobis
10 *Frontem tabernæ scorpionibus scribam.*
Puella nam mi, quæ meo sinu fugit,
Amata tantum quantum amabitur nulla,
Pro qua mihi sunt magna bella pugnata,
Consedit istic. Hanc boni beatique
15 *Omnes amatis, & quidem, quod indignum est,*
Omnes pusilli & semitarii mæchi ;
Tu præter omnes une de capillatis,
Cuniculosæ Celtiberiæ fili
Egnati, opaca quem bonum facit barba
20 *Et dens Hibera defricatus urina.*

XXXVII.

VIL bouge, un peu plus loin que les Jumeaux bâti,
Au neuvième pilier, — dis, tes chalands infâmes
Pensent-ils leur corps seul virilement loti ?

Se croient-ils maîtres seuls de posséder les femmes,
Et les autres des boucs ? Quoi ! parce que là-bas
Vous voilà cent, deux cents fots attablés en groupe,
Vous imaginez-vous que je n'oserai pas
Tenir tête moi seul aux deux cents de la troupe ?
Détrompez-vous. Je veux charbonner aujourd'hui
De traits qui vous mordront cette façade immonde.
Car elle est là, l'enfant qui de mon sein a fui,
Que j'aimai comme on n'en aimera nulle au monde,
Et pour qui j'ai livré mille rudes combats !
O commodes gaillards, vous êtes de la belle
Les amants tous, & — c'est vraiment indigne d'elle, —
Tous gens de rien, galants de rue & coureurs bas !
Toi surtout, fils crépu de la Celtibérie
Aux lapins, toi qui n'as qu'un mérite, — porter,
Egnatius, ta barbe épaisse, & bien froter
Tes dents d'urine, ainsi qu'on fait en Ibérie !

XXXVIII.

MALE est, Cornifici, tuo Catullo,
Male est, me hercule, & est laboriose,
Et magis magis in dies & horas.

Quem tu, quod minimum facillimumque est,
5 Qua solatus es allocutione?
Irascor tibi. Sic meos amores?
Paulum quid lubet allocutionis,
Mæstius lacrimis Simonideis.



XXXVIII.

UI, Cornificius, bien mal va ton Catulle,
Oui, bien mal : il a peine à lutter, par Hercule !
Chaque jour & chaque heure aggravent son tourment.
Et toi, — c'était si peu, si facile vraiment ! —
De consolation pas même un mot timide !
Je suis outré. Payer ainsi mon amitié !
Oh ! si peu que ce soit, quelques mots de pitié,
Plus plaintifs que les vers en pleurs de Simonide !



XXXIX.

- E**GNATIUS, quod candidos habet dentes,
Renidet usque quaque. Sei ad rei ventum est
Subsellium, cum orator excitat fletum,
Renidet ille. Si ad pii rogi filii
5 Lugetur, orba cum flet unicum mater,
Renidet ille. Quicquid est, ubicumque est,
Quodcumque agit, renidet. Hunc habet morbum
Neque elegantem, ut arbitror, neque urbanum.
Quare monendum te est mihi, bone Egnati.
10 Si urbanus esses aut Sabinus aut Tiburs
Aut fartus Umber aut obesus Etruscus
Aut Lanuvinus ater atque dentatus
Aut Transpadanus, ut meos quoque attingam,
Aut qui lubet, qui puriter lavit dentes,
15 Tamen renidere usque quaque te nollem :
Nam risu inepto res ineptior nulla est.
Nunc Celtiber es : Celtiberia in terra,
Quod quisque minxit, hoc sibi solet mane
Dentem atque rursam defricare gingivam,
20 Ut quo iste vester expolitor dens est,
Hoc te amplius bibisse prædicet loti.

XXXIX.

PARCE que la blancheur de ses dents est notoire,
Egnatius toujours, partout, rit. — L'accusé
Est au banc? L'avocat fait pleurer l'auditoire?
Il rit. — Près du bûcher où l'on a déposé
Un fils unique & bon, la mère, — à qui sa vie
Est prise, — fond en pleurs? Il rit. — Pour tout, partout,
Et quoi qu'il fasse, il rit. — C'est une maladie,
Un tic, où je ne vois ni grâce, ni bon goût.
Mon brave Egnatius, écoute un avis sage :
Quand tu ferais de Rome, ou Sabin, — ferais-tu
De Tibur, Ombrien gras, Étrusque pansu,
Lanuvien au fort dentier, au noir visage, —
Ou, pour citer les miens, né chez les Transpadans, —
Bref, d'un peuple qui lave à l'eau propre ses dents, —
Non, je ne voudrais pas te voir rire sans cesse.
Un sot rire! Il n'est pas fottise plus épaisse.
Mais c'est bien pis pour toi, né Celtibérien.
Car, en Celtibérie, au matin, on dégraisse
Dents, gencive, en pissant, chacun avec le sien.
Plus on te voit la dent nette, plus on devine
Ce que ta bouche alors a dû boire d'urine!

XL.



*Q*UAENAM te mala mens, miselle Ravide,
Agit præcipitem in meos iambos ?
Quis deus tibi non bene advocatus
Vecordem parat excitare rixam ?
5 An ut pervenias in ora vulgi ?
Quid vis ? qua lubet esse notus optas ?
Eris, quandoquidem meos amores
Cum longa voluisti amare pœna.



XL.

UELLE malencontreuse & mauvaise pensée
Te pousse, Ravidus, pauvre, tête baissée,
Sur mon iambique ? Dis, quel Dieu, mal invoqué,
A tenter ce combat de fou t'a provoqué ?
Dans la bouche de tous rêves-tu renommée ?
Ton but ? Être connu, peu t'importe comment ?
Tu le feras ! Tu veux aimer ma bien-aimée :
Eh bien ! tu l'expieras par un long châtiment !



XLI.



MEANA puella defututa
Tota milia me decem poposcit,
Ista turpiculo puella naso,
Decoctoris amica Formiani.

5 *Propinqui, quibus est puella curæ,*
Amicos medicosque convocate :
Non est sana puella. Nec rogate,
Qualis sit : solet esse imaginosa.



XLI.

POUR ce corps tout entier prostitué, de moi
Ameana veut dix mille sesterces? Quoi!
Avec ce vilain nez! & quand on est l'amie
De ce dévoreur de Formie!

Vous ses proches, vous qui devez d'elle avoir soin,
Convoquez médecins, amis : l'infortunée
N'est plus saine d'esprit. Ne lui demandez point
De dire ce qu'elle est : elle est hallucinée!



XLII.



- DESTERTE, hendecasyllabi, quot estis
 Omnes undique, quotquot estis omnes.
 Jocum me putat esse mæcha turpis
 Et negat mihi vestra reddituram
 5 Pugillaria, si pati potestis.
 Persequamur eam, et reflagitemus.
 Quæ sit, quæritis. Illa, quam videtis
 Turpe incedere, mimice ac moleste
 Ridentem catuli ore Gallicani.
 10 Circumsistite eam, & reflagitate,
 « Mæcha putida, redde codicillos.
 Redde, putida mæcha, codicillos. »
 Non assis facis? O lutum, lupanar,
 Aut si perditius potes quid esse.
 15 Sed non est tamen hoc satis putandum.
 Quod si non aliud potest, ruborem
 Ferreo canis exprimamus ore.
 Conclamate iterum altiore voce :
 « Mæcha putida, redde codicillos,
 20 « Redde, putida mæcha, codicillos. »

XLII.

HENDÉCASYLLABES, à moi !
Accourez tous tant que vous êtes !
Je lui suis un jouet, à la catin sans foi :

Elle ose refuser de rendre ces tablettes !

Pouvez-vous supporter cela ?

Pourchassons-la, relançons-la.

Qui donc ? questionnez-vous. Eh ! la voilà qui passe

D'un port lascif, faisant une laide grimace

Pour rire : un bâillement de petit chien gaulois.

Affaillez-la donc tous, demandez à la fois :

« Les tablettes, catin ! rends-les, puante ordure !

« Les tablettes ! rends-les, catin, puante ordure ! »

Tu n'en tiens compte ? O fange ! ô lupanar vivant !

Pis même, s'il se peut trouver pire fouillure !

Mais non, rien de cela n'est assez émouvant.

Faute d'en tirer mieux, qu'au moins la rougeur vienne

A son front d'airain, forte à sa face de chienne !

Criez encor, plus haut, chacun tant qu'il le peut :

« Les tablettes, catin ! rends-les, puante ordure !

« Les tablettes ! rends-les, catin, puante ordure ! »

*Sed nil proficimus, nihil movetur.
Mutanda est ratio modusque vobis,
Si quid proficere amplius potestis,
« Pudica & proba, redde codicillos. »*



Cela ne nous avance à rien, rien ne l'émeut.
Il faut changer de mode, & prendre une autre allure.
Peut-être ferez-vous sur ce ton plus heureux :
« Nos tablettes ! rends-les, ô vierge chaste & pure ! »



XLIII.



*S*ALVE, nec minimo puella naso
Nec bello pede nec nigris ocellis
Nec longis digitis nec ore sicco
Nec sane nimis elegante lingua,
5 Decoctoris amica Formiani.
Ten provincia narrat esse bellam ?
Tecum Lesbia nostra comparatur ?
O sæclum insapiens & infacetum !



XLIII.



la fille, salut! Tu n'as pas le nez fin,
Ni le pied élégant, ni l'œil noir, ni la main
Aux longs doigts minces, ni la bouche bien séchée,
Et ta langue n'est pas non plus trop recherchée,
Maîtresse de ce grand dévoreur Formien!
Et pourtant, en province, on te prétend jolie?
On t'ose comparer avec notre Lesbie?
Oh! mauvais goût du jour! Temps qui n'y connaît rien!



XLIV.



- funde noster seu Sabine seu Tiburs,
(Nam te esse Tiburtem autumant, quibus non est
Cordi Catullum lædere : at quibus cordi est
Quovis Sabinum pignore esse contendunt),*
5 *Sed seu Sabine sive verius Tiburs,
Fui libenter in tua suburbana
Villa malamque pectore expuli tussim,
Non inmerenti quam mihi meus venter,
Dum sumptuosas appeto, dedit, cenas.*
10 *Nam, Sestianus dum volo esse conviva,
Orationem in Antium petito rem
Plenam veneni & pestilentiae legi.
Hic me gravido frigida & frequens tussis
Quassavit usque dum in tuum sinum fugi*
15 *Et me recuravi otioque & urtica.
Quare refectus maximas tibi grates
Ago, meum quod non es ulta peccatum.
Nec deprecor jam, si nefaria scripta
Sesti recepso, quin gravedinem & tussim*
20 *Non mi, sed ipsi Sestio ferat frigus,
Qui tum vocat me, cum malum librum fecit.*

XLIV.



ma terre, qu'es-tu, Sabine ou Tiburtine ?
Tiburtine, pour qui ne veut pas taquiner
Catulle ; d'autres, qui tiennent à le peiner,
Gagent que mon domaine est en terre Sabine.
Que tu sois de Sabine, ou plutôt de Tibur,
J'ai vécu sous ton toit, tout près de Rome, à l'aise !
Ma poitrine a chassé là cette toux mauvaise,
Qu'au surplus je n'avais point volée à coup sûr,
Grâce à mon ventre épris de chère délectable.
Ayant été convive un jour chez Sestius,
J'y dus lire un discours réfutant Antius, —
Harangue empoisonnée, & peste véritable.
J'en pris froid. Un gros rhume, une toux implacable
M'ont brisé, jusqu'au jour où dans ton sein j'ai fui.
Le repos me guérit, & l'ortie. Aujourd'hui
Ton hôte rétabli te rend grâce à voix haute
De n'avoir pas voulu le punir de sa faute.
Si Sestius d'écrits maudits vient m'embâter,
Que le froid en faisisse & que la toux déchire
Non moi, mais Sestius, qui veut bien m'inviter
Quand il a quelque forte œuvre à me faire lire !

XLV.



- CMEN Septumius suos amores
Tenens in gremio « mea » inquit « Acme,
Ni te perдите amo atque amare porro
Omnes sum assidue paratus annos
5 Quantum qui pote plurimum perire,
Solut in Libya Indiaque tosta
Casto veniam obuius leoni. »
Hoc ut dixit, Amor, sinistra ut ante,
Dextra sternuit approbationem.
10 At Acme leviter caput reflectens
Et dulcis pueri ebrios ocellos
Illo purpureo ore saviata
« Sic » inquit « mea vita Septumille,
Huic uni domino usque serviamus,
15 Ut multo mihi major acriorque
Ignis mollibus ardet in medullis. »
Hoc ut dixit, Amor, sinistra ut ante,
Dextra sternuit approbationem.
Nunc ab auspicio bono profecti
20 Mutuis animis amant amantur.

XLV.

SERRANT contre son cœur son Acmé, ses amours,
Septimius disait : « Acmé, si je ne t'aime
« Éperdûment, & jusqu'au terme de mes jours
« Si je ne continue à t'adorer de même,
« Autant qu'on le peut faire, & d'un amour suprême,
« Qu'en Libye ou dans l'Inde au climat embrasé
« Je fois seul au lion aux yeux pers exposé! »
Et l'Amour, dont à gauche il vit longtemps l'auspice,
Pour l'exaucer, à droite eut un geste propice.
Sa tête renversée alors languissamment,
Aux doux yeux enivrés du cher être Acmé pose
Les suaves baisers de cette bouche rose.
« O toi ma vie, ô mon Septimius charmant,
« Ne servons à jamais que ce Dieu-là pour maître,
« Aussi vrai que le feu qui tous deux nous pénètre
« Brûle en mes sens pâmés encor plus ardemment! »
Et l'Amour, dont à gauche était hier l'auspice,
Pour l'exaucer, à droite eut un geste propice.
Depuis ce jour béni, l'un & l'autre, animés
D'un mutuel élan, aiment & sont aimés.

*Unam Septumius misellus Acmen
Mavolt quam Syrias Britanniasque :
Uno in Septumio fidelis Acme
Facit delicias libidinisque.*

25 *Quis ullos homines beatiore
Vidit, quis Venerem auspiciorem ?*



Septimius ne veut, pauvre, qu'Acme, chérie
Plus que l'or de Bretagne & que l'or de Syrie.
Septimius est tout pour la fidèle Acme :
Pour elle il n'est délice & plaisir qu'en l'aimé.
Où vit-on ici-bas bonheur plus désirable ?
Et qui jamais trouva Vénus plus favorable ?



XLVI.



*AM ver egelidos refert tepores,
Jam cæli furor æquinoctialis
Jocundis Zephyri filescit aureis.*

Linguantur Phrygii, Catulle, campi

5 *Nicææque ager uber æstuosæ:*

Ad claras Asiæ volemus urbes.

Jam mens prætrepidans avet vagari,

Jam læti studio pedes vigescunt.

O dulces comitum valete cætus,

10 *Longe quos simul a domo profectos*

Diversæ variæ viæ reportant.



XLVI.

LE froid s'en va, voici les tiédeurs du Printemps.
L'équinoxe est passé, les furieux autans
Se taisent, & Zéphyr a d'exquises haleines.
Viens, Catulle, laissons la Phrygie & ses plaines,
Nicée au chaud climat & ses fertilités,
Et volons en Asie, aux illustres cités.
Déjà mon cœur bondit, rêvant courses errantes;
Mon pied joyeux reprend des vigueurs dévorantes.
Adieu donc, des amis doux cercles regrettés!
Tous, pour nous ramener dans les foyers quittés
Là-bas, tous nous aurons des routes différentes.



XLVII.



ORCI & Socraton, duæ sinistræ
Pisonis, scabies famesque mundi,
Vos Veraniolo meo & Fabullo

Verpus præposuit Priapus ille ?

§ *Vos convivia lauta sumptuose*

De die facitis ? Mei sodales

Quærunt in trivio vocationes !



XLVII.

OCRATION, & toi Porcius, bras maudits
De Pison, ô famine & lèpre de la terre,
A mon Véranius, à Fabullus, bandits,
Cet obscène Priape aujourd'hui vous préfère ?
Vous donnez des festins somptueux en plein jour,
Et je vois mes amis quêter dans leur misère
Des invitations au coin du carrefour !



XLVIII.

MELLITOS oculos tuos, Juventi,
Siquis me sinat usque basiare,
Usque ad milia basiem trecenta,
Nec umquam videar satur futurus,
Non si densior aridis aristis
Sit nostræ seges osculationis.



XLVIII.

UR tes doux yeux de miel que ne puis-je poser,
Juventius, ma lèvre, & toujours les baiser,
Et leur donner trois cent mille carettes !
Non, on ne me verrait jamais saturé d'eux,
Eussé-je une moisson de baisers, plus nombreux
Que les épis brûlés qui dans le champ se pressent !



XLIX.



DISERTISSIME Romuli nepotum,
Quot sunt quotque fuere, Marce Tulli,
Quotque post aliis erunt in annis,

Gratias tibi maximas Catullus

5 Agit pessimus omnium poeta,
Tanto pessimus omnium poeta
Quanto tu optimus omnium patronus.



XLIX.

 le plus éloquent des neveux de Romule,
Toi, Marcus Tullius, qui seras sans émule
Dans le présent, l'avenir, le passé,
Ce vif remerciement ici t'est adressé
De par le plus mauvais des poètes : Catulle, —
Aussi méchant poète entre tous ici-bas,
Qu'on te fait le plus grand de tous les avocats !



L.

HESTERNO, Licini, die otiosi
Multum lusimus in meis tabellis,
Ut convenerat esse delicatos.

- Scribens versiculos uterque nostrum
5 Ludebat numero modo hoc modo illoc,
Reddens mutua per jocum atque vinum.
Atque illinc abii tuo lepore
Incensus, Licini, facetiisque,
Ut nec me miserum cibus juvaret,
10 Nec somnus tegeret quiete ocellos,
Sed toto indomitus furore lecto
Versarer cupiens videre lucem,
Ut tecum loquerer, simulque ut essem.
At defessa labore membra postquam
15 Semimortua lectulo jacebant,
Hoc, jocunde, tibi poema feci,
Ex quo perspiceres meum dolorem.
Nunc audax cave sis, precesque nostras,
Oramus, cave despuas, ocelle,
20 Ne pœnas Nemesis reposcat a te.
Est vemens dea : lœdere hanc caveto.

L.

LIER, Licinius, tous les deux de loisir,
Nous fîmes d'impromptus assaut sur mes tablettes :
C'est un jeu qui sied bien aux délicats. Bluettes,
Fins petits vers, chacun tour à tour, à plaisir,
Sur un sujet, sur l'autre, avec rythme, d'écrire,
Se renvoyant les traits dans le vin & le rire !
Et je m'en suis allé de là, surexcité
Par ton esprit charmeur, ta piquante gaîté,
Licinius : tout mets était fade à ma bouche ;
Mes yeux sous le sommeil ne pouvaient se fermer,
Et, saisi d'un transport impossible à calmer,
J'appelais, me tournant en tout sens sur ma couche,
Le jour, pour te revoir, te parler ! Tout mon corps
Fatigué de lutter, mes membres demi-morts,
Tombant sur ma couchette, ont fini par s'étendre,
Et cette lettre en vers, je te l'ai faite alors,
Où tu verras combien j'ai souffert, ami tendre !
Ne va pas par orgueil & par dédain cracher
Sur ces vœux suppliants, bijou de ma tendresse !
Némésis t'en pourrait punir. C'est la Déesse
Terrible : en l'outrageant garde-toi de pécher !

Lle.

ILLE mi par esse deo videtur,
 Ille, si fas est, superare divos,
 Qui sedens adversus identidem te
 Spectat & audit

5 Dulce ridentem, misero quod omnis
 Eripit sensus mihi : nam simul te,
 Lesbia, aspexi, nihil est super mi

.

Lingua sed torpet, tenuis sub artus
 Flamma demanat, sonitu suo pte
 Tintinant aures geminae, teguntur
 10 Lumina nocte.



LI^a.

IL me semble le pair d'un Dieu, que dis-je ? même
Plus qu'un Dieu, — si parler ainsi n'est un blasphème, —
Celui qui peut venir souvent s'asseoir, rester

Face à face avec toi, contempler, écouter
Ton doux rire... Oui, ce m'est, ô malheureux qui t'aime,
Affez pour me ravir tous mes sens ! Quand mes yeux
Te voient, Lesbie, il n'est plus rien qui vaille mieux !

.....

Ma langue s'engourdit ; des feux subtils se glissent
Dans mes membres ; mes deux oreilles se remplissent
De tintements confus ; mes regards éblouis
Par la nuit semblent envahis !



LI^b.

*OTIUM, Catulle, tibi molestum est :
Otio exultas nimiumque gestis.
Otium & reges prius & beatas
Perdidit urbes.*



L^{ib}.

L'OISIVETÉ, Catulle, ah ! qu'elle t'est mauvaise !
L'oïseté t'enivre & te fait bondir d'aise.
L'oïseté souvent a perdu plus d'un roi,
Et plus d'une cité florissante avant toi !



LII.



*Q*UID est, Catulle ? quid moraris emori ?
Sella in curuli struma Nonius sedet,
Per consulatum pejerat Vatinius :
Quid est, Catulle ? quid moraris emori ?



LII.



ATULLE, qu'attends-tu pour mourir? Nonius
Le scrofuleux s'asseoit sur la chaise curule;
Par le consulat jure & ment Vatinius;
Qu'attends-tu pour t'enfuir dans la mort, ô Catulle?



LIII.

 *SI nescio quem modo e corona,
Qui, cum mirifice Vatiniana
Meus crimina Calvos explicasset,
Admirans ait hæc manusque tollens,
5 " Di magni, salaputium disertum ! "*



LIII.

JE N'ai bien ri. Tantôt, dans l'auditoire, — comme
Mon Calvus déroulait dans sa belle Action
Contre Vatinius son accusation, —
Quelqu'un dit (je ne fais trop comment il se nomme),
Ébaubi, bras au ciel : « Dieux ! l'éloquent bout d'homme ! »



LIV.

 *THONIS caput oppido pusillum,
Heri rustica semilauta crura,
Subtile & leve peditum Libonis,
Si non omnia, displicere vellem
Tibi & Fuficio, seni recocto :
Irafcere iterum meis iambis
Immerentibus, unice imperator.*



LIV.

TOUT grêle est le crâne d'Othon;
Son maître a des mollets rustauds, crasseux; Libon
Lâche des bruits subtils & légers. — Sinon toutes,
Qu'au moins ces beautés-là, — c'est mon vœu, — te dégoûtent,
Fuficius avec, ce rajeuni barbon!
Fâche-toi donc encore, unique capitaine,
De mes iambes, qui n'en valent point la peine!



LV.



- RAMUS, si forte non molestum eſt,*
Demostres, ubi ſint tuæ tenebræ.
Te campo quæſivimus minore,
Te in circo, te in omnibus libellis,
 5 *Te in templo ſummi Jovis ſacrato.*
In Magni ſimul ambulatione
Femellas omnes, amice, prendi,
Quas vultu vidi tamen ſerenas.
A, vel te ſic ipſe flagitabam,
 10 *« Camerium mihi, peſſimæ puellæ. »*
Quædam inquit, velum ſinu reducens,
« En heic in roſeis latet papillis. »
Sed te jam ferre Herculei labos eſt.
Non cuſtos ſi fingar ille Cretum,
 15 *Non ſi Pegaseo ferar volatu,*
Non Ladas ego pinnipeſue Perſeus,
Non Rheſi niveæ citæque bigæ :
Adde huc plumipedes volatilesque,
Ventorumque ſimul require curſum :
 20 *Quos cunctos, Cameri, mihi dicares,*

LV.

Sil ce n'est indiscret & si tu ne t'en fâches, .
Apprends-nous, ténébreux, de grâce, où tu te caches.
Nous t'avons aujourd'hui cherché de tout côté,
Au Champ de Mars, au Cirque, au fond des librairies,
Chez Jupiter Très-Haut. Le long des galeries
Du Grand Pompée, endroit des promeneurs hanté,
En passant, j'arrêtais par le bras les fillettes;
Elles ne perdaient rien de leur sérénité.
Las! je te réclamais instamment : « Mes follettes,
« Dites, Camérius, qu'est-il donc devenu? »
Une me répondit, dévoilant son sein nu :
« Tiens, il est là, tapi sous ces deux boutons roses. »
C'est un labeur d'Hercule, enfin, que tu m'imposes !
Fussé-je le gardien Crétois d'airain sculpté,
Fussé-je par le vol de Pégase emporté,
Quand je serais Ladas, Persée aux pieds ceints d'ailes,
Rhéfus au char où, prompts, deux blancs chevaux s'attellent,
Quand les êtres à patte emplumée & volants,
Les vents aussi pour moi prêteraient leurs élans,
Quand ils me feraient tous adjugés par toi-même,

*Defessus tamen omnibus medullis
Et multis langoribus peresus
Essem te mihi, amice, quæritando.
Tanto ten fastu negas, amice?
25 Dic nobis ubi sis futurus, ede
Audaçter, committe, crede lucei.
Num te lacteolæ tenent puellæ?
Si linguam clauso tenes in ore,
Fructus proicies amoris omnes:
30 Verbosa gaudet Venus loquella.
Vel si vis, licet obferes palatum,
Dum vestri sim particeps amoris.*



Camérius, — eh bien ! je tomberais, brisé
Jusqu'aux os, languissant, par la fatigue usé,
A courir après toi sans cesse, ô toi que j'aime !
Mets-tu donc tant de gloire à te diffimuler ?
Ah ! dis, pour te trouver, où nous devons aller :
Sans crainte, & confiant, livre au jour ton visage.
Serais-tu donc d'enfants blanches comme le lait
Captif ? Si tu retiens enclose à ton palais
Ta langue, de l'amour tu perds tout l'avantage :
Car Vénus se gaudit d'indiscret bavardage.
Ou ferme, si tu veux, ta bouche à double tour,
Pourvu que j'aie au moins ma part à votre amour !

.



LVI.



*rem ridiculam, Cato, & jocosam
Dignamque auribus & tuo cachinno.
Ride, quicquid amas, Cato, Catullum ;
Res est ridicula & nimis jocosa.*

5 *Deprendi modo pupulum puellæ
Trusantem : hunc ego, si placet Dionæ,
Pro telo rigida mea cecidi.*



LVI.



le bon tour, Caton ! la bonne farce à dire !
Elle vaut d'écouter ; tu vas pouffer de rire.
Ris, tant qu'il te plaira, de Catulle, Caton :
La chose est vraiment drôle, elle est par trop bouffonne.
J'ai surpris tout-à-l'heure un petit poliffon
Bousculant un tendron. Dioné me pardonne !
Faute de dard, je l'ai percé... de mon bâton.



LVII.

PULCRE convenit improbis cinædis,
Mamurræ pathicoque Casarique.
Nec mirum : maculæ paris utrisque,
Urbana altera & illa Formiana,
5 Impressæ resident nec eluentur :
Morbosi pariter, gemelli utrique
Uno in lectulo, erudituli ambo,
Non hic quam ille magis vorax adulter,
Rivales sociei puellularum.
10 Pulcre convenit improbis cinædis.



LVII.

LE bel accouplement que font ces deux infâmes,
César, & Mamurra qui lui tient lieu de femmes!
C'est naturel : tous deux pareillement flétris
(L'un à Formie & l'autre à Rome les a pris)
De stigmates impurs, qui sont indélébiles;
Tous deux pourris, jumeaux dans les débauches viles,
Et dans un même lit passablement formés
Au vice; tous les deux d'adultère affamés;
Tour à tour entre eux deux rivaux honteux des femmes...
Le bel accouplement que font ces deux infâmes!



LVIII.



•
*AE LI, Lesbia nostra, Lesbia illa,
Illa Lesbia, quam Catullus unam
Plus quam se atque suos amavit omnes,
Nunc in quadriuiis & angiportis
5 Glubit magnanimos Remi nepotes.*



LVIII.



ÆLIUS! ma Lesbie, oui, ma chère Lesbie,
Cette Lesbie, hélas! qu'aima d'un tel amour
Catulle, plus que tous les siens, plus que sa vie,
Dans l'étroite ruelle, au coin du carrefour,
Écorche les fiers fils de Rémus, avilie!



LIX.

BONONIENSIS Rusa Rufulum fellat,
Uxor Meneni, sæpe quam in sepulcretis
Vidistis ipso rapere de rogo cenam,
Cum devolutum ex igne prosequens panem
5 Ab semiraso tunderetur ustore.



LIX.



Rufulus Rufa vend un plaisir infâme, —
La Bolonaise, qu'a Ménénus pour femme,
Qu'on voit souvent dîner de vols au feu des morts,
Courant au pain qui roule échappé de la flamme,
Sous les coups du brûleur demi-tondu des corps!



LX.



UM te leæna montibus Libystinis
Aut Scylla latrans infima inguinum parte
Tam mente dura procreavit ac tætra,
Ut supplicis vocem in novissimo casu
5 Contemptam haberes, a! nimis fero corde?



LX.

SANS doute une lionne, aux gorges de Libye,
Ou Scylla ceinte aux flancs de chiens hurlant en chœur,
Te fit l'âme âpre & sombre, en te donnant la vie?
Quoi ! tu n'as que mépris pour la voix qui supplie
Dans un malheur suprême ? Ah ! trop féroce cœur !



LXI.



OLLIS o Heliconii
Cultor, Uraniae genus,
Qui rapis teneram ad virum
Virginem, o Hymenae Hymen,
5 O Hymen Hymenae,

Cinge tempora floribus
Suave olentis amaraci,
Flammeum cape, latus huc
Huc veni niveo gerens
10 Luteum pede soccum,

Excitusque hilari die
Nuptialia concinens
Voce carmina tinnula
Pelle humum pedibus, manu
15 Pineam quate tadam.

Namque Junia Manlio,
Qualis Idalium colens

LXI.

DU mont Hélicon habitant divin,
De Vénus-Uranie ô fils, toi dont la main
Met aux bras de l'amant l'enfant vierge entraînée,
Hymen, ô dieu de l'hyménée,
O dieu de l'hyménée, Hymen!

Ceins tes tempes d'une couronne
De fleurs de marjolaine aux parfums purs & doux;
Prends le voile de feu qu'à l'épousée on donne :
Viens ici, viens joyeux vers nous,
Ton pied de neige pris dans le brodequin jaune!

Par ce jour riant attiré,
Viens, entonnant de ta voix argentine
Le chant nuptial consacré,
Et bondis en cadence, & dans ta main ferré
Brandis le flambeau de résine.

Junie à Manlius va, moment souhaité,
S'unir : d'Idalium l'habitante immortelle,

*Venit ad Phrygium Venus
Judicem, bona cum bona
20 Nubet alite virgo,*

*Floridis velut enitens
Myrtus Asia ramulis,
Quos Hamadryades deæ
Ludicrum sibi rosido
25 Nutriunt umore.*

*Quare age huc aditum ferens
Perge linquere Thespiae
Rupis Aonios specus,
Nympha quos super irrigat
30 Frigerans Aganippe,*

*Ac domum dominam voca
Conjugis cupidam novi,
Mentem amore revinciens,
Ut tenax hedera huc & huc
35 Arborem implicat errans.*

*Vosque item simul, integræ
Virgines, quibus advenit
Par dies, agite in modum
Dicite « O Hymenæe Hymen,
40 O Hymen Hymenæe, »*

Vénus vint autrefois, en Phrygie, aussi belle,
Vers son juge. — Et le ciel fourira, consulté,
Par des auspices purs à cette pureté!

Tel un beau myrte Asien en Lydie
Brille sous ses jeunes rameaux en fleurs,
Des Hamadryades l'envie,
Et que, pour égayer leur vie,
Elles aiment nourrir de la rosée en pleurs!

Hymen, vers nous précipite ta course.
Hâte-toi de quitter Thespie & ses rochers,
Les grottes d'Aonie & leurs abris cachés,
Que la nymphe Aganippe arrose de sa source
Et rafraîchit de flots en cascade épanchés.

Appelle la maîtresse à la maison, en face
De ce nouvel époux que son désir embrasse;
Enchaîne-lui le cœur aux liens de l'amour,
Comme l'arbre qu'enlace, en grimpant tout autour,
Le lierre à l'étreinte tenace.

Chastes vierges, & vous aussi, pour qui demain
Va venir pareille journée,
Chantez en chœur, chantez en vous donnant la main :
Hymen, ô dieu de l'hyménée!
O dieu de l'hyménée, Hymen!

•
Ut lubentius, audiens
Se citarier ad suum
Munus, huc aditum ferat
Dux bonæ Veneris, boni
45 Conjugator amoris.

Quis deus magis anxiis
Est petendus amantibus?
Quem colent homines magis
Calitum? o Hymenæe Hymen,
50 O Hymen Hymenæe.

Te suis tremulus parens
Invocat, tibi virgines
Zonula solvunt sinus,
Te timens cupida novos
55 Captat aure maritus.

Tu fero juveni in manus
Floridam ipse puellulam
Dedis a gremio suæ
Matris, o Hymenæe Hymen,
60 O Hymen Hymenæe.

Nil potest sine te Venus,
Fama quod bona comprobet,
Commodi capere: at potest

Pour qu'entendant vos voix en fête
Le presser de remplir son office sacré,
Il accoure de meilleur gré,
Guidant Vénus Honnête, — & de l'Amour Honnête
Que le nœud soit par lui ferré !

A quel Dieu ferait mieux des amants destinée
L'anxieuse prière ? Et quel être divin
Mérite mieux les vœux du genre humain ?
Hymen, ô dieu de l'hyménée !
O dieu de l'hyménée, Hymen !

C'est toi que le vieux père au chef tremblant adjure
Pour les siens. C'est pour toi que la frêle ceinture
Des vierges se dénoue à leur sein palpitant.
Et c'est toi que l'époux nouveau guette, prêtant
Avec crainte & désir l'oreille à ta voix pure !

C'est par toi-même & de ta main
Qu'au jeune homme fougueux de désirs est donnée
L'enfant en fleur, des bras de sa mère entraînée,
O dieu de l'hyménée, Hymen !
Hymen, ô dieu de l'hyménée !

Sans toi, Vénus ne saurait savourer
De plaisir que l'honneur puisse approuver sans crime.
Mais si tu le veux consacrer,

65 *Te volente. Quis huic deo*
 Compararier aufit?

Nulla quit sine te domus
 Liberos dare, nec parens
 Stirpe vincier : at potest
70 *Te volente. Quis huic deo*
 Compararier aufit?

Quæ tuis careat sacris,
 Non queat dare præfides
 Terra finibus : at queat
75 *Te volente. Quis huic deo*
 Compararier aufit?

Claustra pandite januæ,
 Virgo ades. Viden ut faces
 Splendidas quatiunt comas?
80 *Tardet ingenuus pudor :*

85 *Quem tamen magis audiens*
 Flet, quod ire necesse est.

Auffitôt le plaisir en devient légitime.
Avec ce Dieu quel Dieu s'oserait comparer ?

Sans toi, pas de famille au foyer domestique,
Le père ne peut voir des enfants l'entourer,
Des générations le lien se ferrer.

Par toi se forme une lignée antique.
Avec ce Dieu quel Dieu s'oserait comparer ?

Un pays, qui jamais ne verrait tes mystères
Pour son peuple se célébrer,
N'aurait pas de gardiens à mettre à ses frontières.
La patrie a des bras par tes cultes austères.
Avec ce Dieu quel Dieu s'oserait comparer ?

Ouvrez à deux battants la porte encor scellée.
Te voici, vierge. Vois-tu pas
Ces torches secouer leur flamme échevelée ?
Qu'une pudeur naïve attarde un peu tes pas !

.....

.....

.....

.....

Mais quoi ! déjà bien mieux elle l'écoute, & pleure,
Comprenant qu'il lui faut aller, & que c'est l'heure.

Flere desine. Non tibi, A-
runculeia, periculum est,
Nequa femina pulchrior
Clarum ab Oceano diem
90 Viderit venientem.

Talis in vario solet
Divitis domini hortulo
Stare flos hyacinthinus.
Sed moraris, abit dies:
95 Prodeas, nova nupta.

Prodeas, nova nupta, si
Jam videtur, & audias
Nostra verba. Vide ut faces
Aureas quatiunt comas:
100 Prodeas, nova nupta.

Non tuus levis in mala
Deditus vir adultera
Probra turpia persequens
A tuis tenetis volet
105 Secubare papillis,

Lenta quin velut adsitas
Vitis implicat arbores,
Implicabitur in tuum

Non, Arunculeia, point de pleurs en ce jour.
Tu n'as pas ce péril à craindre, qu'une femme
Plus belle ait jamais vu l'aurore à son retour,
De l'Océan sortant en flamme,
Eclairer sa couche d'amour !

Dans le jardin charmant qu'une main opulente
Peuple de fleurs, parmi tant de divers attraits,
Se dresse l'hyacinthe : ainsi toi, fleur brillante.
Le temps passe, allons, fais moins lente,
O nouvelle épouse, apparais !

Apparais, épouse nouvelle,
Si tu veux enfin ! L'on t'appelle,
Ecoute nos accents ; & là-bas, vois encor
Les torches secouer leurs chevelures d'or.
Apparais, épouse nouvelle.

Non, jamais ton époux, livrant un cœur léger
A l'appât criminel d'adultères tendresses,
Et poursuivant ailleurs de honteuses ivresses,
Ne voudra déserter ta couche, & t'outrager
Et de tes jeunes seins détourner ses caresses.

La vigne souple monte aux arbres qui sont près,
Et de ses vrilles les enlace.
Tel, entre ses deux bras tenant tes bras ferrés,

110 *Complexum. Sed abit dies :
 Prodeas, nova nupta.*

O cubile, quod omnibus

.

.

.

115 *Candido pede lecti,*

*Quæ tuo veniunt ero,
 Quanta gaudia, quæ vaga
 Nocte, quæ medio die
 Gaudeat ! Sed abit dies :
120 Prodeas, nova nupta.*

*Tollite, o pueri, faces :
 Flammeum video venire.*

Ite, concinite in modum

“ O Hymen Hymenæe io,

125 *O Hymen Hymenæe ! ”*

*Ne diu taceat procax
 Fescennina jocatio,
 Nec nuces pueris neget
 Desertum domini audiens
130 Concubinus amorem.*

Captive, t'étreindra l'époux... Mais le temps passe :
O nouvelle épouse, apparais !

Lit nuptial, ta forme est belle.

.

.

.

L'ivoire blanc sur tes pieds étincelle.

Que de bonheurs par toi sont préparés
A ton maître ! Tu lui promets à cette place
Les doux hafards des nuits & les jours enivrés.
Mais le temps fuit & l'heure passe :
O nouvelle épouse, apparais !

Esclaves, redressez votre torche inclinée :
Je vois venir le voile à la couleur de feu.
Allez, chantez en chœur l'hymne rythmé du Dieu :
« Io ! Hymen, dieu de l'hyménée !
« Hymen, ô dieu de l'hyménée ! »

Aux couplets fescennins, qui peuvent tout ofer,
Qu'on laisse libre cours sans tarder davantage !
Et que le favori n'aille pas refuser
A ces enfants les noix dont s'amuse leur âge,
Quand il verra qu'on va le mépriser !

Da nuces pueris, iners
Concubine : satis diu
Lufisti nucibus : lubet
Jam fervire Talafio.
135 *Concubine, nuces da.*

Sordebant tibi vilicæ,
Concubine, hodie atque heri :
Nunc tuum cinerarius
Tondet os. Mifer a mifer
140 *Concubine, nuces da.*

Diceris male te a tuis
Unguentate glabris marite
Abftinere : fed abftine.
O Hymen Hymenæe io,
145 *O Hymen Hymenæe.*

Scimus hæc tibi quæ licent
Sola cognita : fed marito
Ifta non eadem licent.
O Hymen Hymenæe io,
150 *O Hymen Hymenæe.*

Nupta, tu quoque, quæ tuus
Vir petet, cave ne neges,
Ni petitum aliunde eat.

Giton inutile, allons, jette
Des noix à ces enfants. Tu jouas autrefois
Affez longtemps toi-même avec les noix!
C'est à Talasius qu'il faut qu'on se foumette
A cette heure en esclave! Allons, giton, des noix!

Tu n'avais que dégoût hier, ce matin, pour celles,
Giton, à qui l'on donne en charge la maison.
Maintenant le coiffeur vient te tondre menton
Et cheveux. Pauvre, hélas! pauvre être, plus vil qu'elles,
Donne aux enfants, donne des noix, giton!

On dira que ton âme est toute chagrinée
Parce qu'il faut, époux parfumé, renoncer
A tes glabres mignons : mais il les faut laisser.
Io! Hymen, dieu de l'hyménée!
Hymen, ô dieu de l'hyménée!

Aux seuls plaisirs permis, on le fait parmi nous,
Ta jeunesse fut adonnée;
Mais ceux-là ne sont plus licites pour l'époux.
Io! Hymen, dieu de l'hyménée!
Hymen, ô dieu de l'hyménée!

Et toi, femme, au mari t'exprimant ses désirs
Garde de te montrer jamais importunée,
Ou crains qu'ailleurs il n'aille en quête de plaisirs.

155 *O Hymen Hymenæe io,*
 O Hymen Hymenæe.

En tibi domus ut potens
 Et beata viri tui,
 Quæ tibi sine fine erit
160 *(O Hymen Hymenæe io,*
 O Hymen Hymenæe),

Usque dum tremulum movens
 Cana tempus anilitas
 Omnia omnibus annuit.
165 *O Hymen Hymenæe io,*
 O Hymen Hymenæe.

Transfer omine cum bono
 Limen aureolos pedes,
 Rasilemque subi forem.
170 *O Hymen Hymenæe io,*
 O Hymen Hymenæe.

Aspice, intus ut accubans
 Vir tuus Tyrion in toro
 Totus immineat tibi.
175 *O Hymen Hymenæe io,*
 O Hymen Hymenæe.

Io! Hymen, dieu de l'hyménée!
Hymen, ô dieu de l'hyménée!

Voici que la maison de l'époux devant toi
S'ouvre, puissante & fortunée.
Elle demeurera sans terme sous ta loi:
Io! Hymen, dieu de l'hyménée!
Hymen, ô dieu de l'hyménée!

Tu pourras y régner, jusqu'au moment fatal
Où, vieille à cheveux blancs, tremblante & résignée,
Branlant la tête, on dit à tout un *oui* banal.
Io! Hymen, dieu de l'hyménée!
Hymen, ô dieu de l'hyménée!

Sous un heureux auspice, allons, tu vas entrer.
Petits pieds rayonnants, passez la porte ornée,
Passez le seuil poli sans l'effleurer.
Io! Hymen, dieu de l'hyménée!
Hymen, ô dieu de l'hyménée!

Dans cette salle, au fond, vois ton époux couché
Sur ce lit, dont la pourpre à Tyr fut façonnée,
Et vers toi tout entier pour t'étreindre penché...
Io! Hymen, dieu de l'hyménée!
Hymen, ô dieu de l'hyménée!

*Illi non minus ac tibi
Pectore uritur intimo
Flamma, sed penite magis
O Hymen Hymenæe io,
180 O Hymen Hymenæe.*

*Mitte brachiolum teres,
Prætextate, puellulæ:
Jam cubile adeat viri.
O Hymen Hymenæe io,
185 O Hymen Hymenæe.*

*Vos bonæ senibus viris
Cognitæ bene feminae,
Collocate puellulam.
O Hymen Hymenæe io,
190 O Hymen Hymenæe.*

*Jam licet venias, marite:
Uxor in thalamo tibi est
Ore floridulo nitens,
Alba parthenice velut
195 Luteumve papaver.*

*At, marite, (ita me juvent
Cælites) nihilo minus
Pulcher es, neque te Venus*

Non moins vive qu'en toi brûle au cœur de l'amant
Une flamme passionnée :
Mais elle y brûle encor bien plus profondément.
Io ! Hymen, dieu de l'hyménée !
Hymen, ô dieu de l'hyménée !

Quitte ce joli bras arrondi comme au tour,
Adolescent par qui l'épouse est amenée :
Laisse-la s'avancer vers le lit de l'amour.
Io ! Hymen, dieu de l'hyménée !
Hymen, ô dieu de l'hyménée !

A d'honnêtes vieillards vous que le fort unit,
Femmes, dont la vie est d'estime environnée,
Venez placer la jeune vierge au lit.
Io ! Hymen, dieu de l'hyménée !
Hymen, ô dieu de l'hyménée !

Enfin tu peux venir, ô mari désiré !
L'épouse est dans la couche, elle est tienne ; elle penche
Vers toi son doux visage en fleur tout éclairé,
Comme une parthénice blanche,
Ou comme un pavot empourpré.

Mais toi-même, ô mari, d'ailleurs, — oui, j'en appelle
Aux habitants des cieux ! — n'as pas moins de beauté ;
Et Vénus ne t'a pas non plus déshérité.

200 *Neglegit. Sed abit dies :
 Perge, ne remorare.*

*Non diu remoratus es,
 Jam venis. Bona te Venus
 Juverit, quoniam palam
205 Quod cupis capis & bonum
 Non abscondis amorem.*

*Ille pulveris Africei
 Siderumque micantium
 Subducat numerum prius,
210 Qui vestri numerare volt
 Multa milia ludei.*

*Ludite ut lubet, & brevi
 Liberos date. Non decet
 Tam vetus sine liberis
215 Nomen esse, sed indidem
 Semper ingenerari*

*Torquatus volo parvulus
 Matris e gremio suæ
 Porrigens teneras manus
220 Dulce rideat ad patrem
 Semhiantē labello.*

Mais l'heure fuit : hâte-toi donc comme elle,
Ne sois plus par rien arrêté.

Non, tu ne t'es pas fait attendre
Longtemps, car te voici, Manlius. Qu'en retour
Vénus Pudique t'aide, époux, toi qui peux prendre
L'objet de tes désirs, en jouir au grand jour,
Et n'as point à cacher un légitime amour !

Les grains de fable en Afrique, au ciel sombre
Les astres scintillants de feux,
A compter seraient moins nombreux
Que si quelqu'un voulait vous dérober le nombre
De vos milliers de baisers & de jeux !

Comme il vous plaît, amants, jouez. A votre race
Donnez bientôt des fils. Ce nom, qu'elle a porté
Si longtemps, ne saurait dans la stérilité
S'éteindre, & d'elle-même il faut qu'elle lui fasse
Sans cesse une postérité.

Qu'un tout petit Torquatus — je désire
Le voir naître — bientôt se lève entre les feins
De sa mère, tendant ses deux mignonnes mains
Vers son père, & par le doux rire
De sa bouchette entr'ouverte l'attire !

*Sit suo similis patri
Manlio & facile inscieis
Noscitetur ab omnibus
Et pudicitiam suæ
225 Matris indicet ore.*

*Talis illius a bona
Matre laus genus approbet,
Qualis unica ab optima
Matre Telemacho manet
230 Fama Penelopeo.*

*Claudite ostia, virgines :
Lusimus satis. At, bonei
Conjuges, tene vivite &
Munere assiduo valentem
235 Exercete juventam.*



Qu'à Manlius son père il ressemble : qu'il soit
Par toute personne étrangère
Reconnu, sitôt qu'on le voit ;
De la chasteté de sa mère
Que son visage fasse foi !

Et que la vertu maternelle
Attache à son nom rehaussé
Ce reflet de gloire éternelle,
Qu'au nom de Télémaque a pour toujours laissé
Pénélope, la mère entre toutes fidèle !

Jeunes filles, fermez les portes. C'est assez
De fêtes & de chants. A vous deux, vie heureuse,
Nobles époux ! Sans relâche exercez
Dans les travaux féconds de la lutte amoureuse
Votre jeunesse vigoureuse !



LXII.



ESPER adest, juvenes, consurgite : Vesper Olympo
 Expectata diu vix tandem lumina tollit.
 Surgere jam tempus, jam pingues relinquere mensas,
 Jam veniet virgo, jam dicetur Hymenæus.

5 Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe !

Cernitis, innuptæ, juvenes ? Consurgite contra :
 Nimirum OEtæos ostendit Noctifer ignes.

Sic certe est : viden ut perneciter exiluire ?

Non temere exiluire, canent quod vincere par est.

10 Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe !

Non facilis nobis, æqualis, palma parata est,

Aspicite, innuptæ secum ut meditata requirunt.

Non frustra meditantur, habent memorabile quod sit.

Nec mirum, penitus quæ tota mente laborant.

15 Nos alio mentes, alio divisimus aures :

Jure igitur vincemur, amat victoria curam.

Quare nunc animos saltem convertite vestros,

Dicere jam incipient, jam respondere decebit.

Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe !

LXII.



ESPER vient. Jeunes gens, debout. Au ciel la main
De Vesper met enfin ses lumières trop lentes.
Il est temps de quitter les tables opulentes.
La vierge va venir, on va chanter Hymen.

Hyménée, ô Hymen, viens, Hymen, Hyménée !

Vierges, les voyez-vous, ces jeunes gens ? Contre eux
Debout ! Hespérus sur l'OËta montre ses feux.
Ils s'élancent. Voyez leur hâte, aiguillonnée
Par l'espoir que leur chant fera victorieux.

Hyménée, ô Hymen ! viens, Hymen, Hyménée !

Frères, cueillir la palme est malaisé. Voyez
Ces vierges répéter des chants étudiés.
Étude non sans fruit : leur chœur est beau sans doute !
Quoi d'étonnant ? C'est là que leur pensée est toute.
Notre oreille est ici, nos cœurs là ; nous devons
Succomber : la victoire aime l'effort qui coûte !
Du moins, recueillez-vous maintenant. Elles vont
Chanter, & notre voix va répondre, alternée.

Hyménée, ô Hymen ! viens, Hymen, Hyménée !

- 20 *Hespere, qui cælo fertur crudelior ignis?*
Qui natam possis complexu avellere matris,
Complexu matris retinentem avellere natam
Et juveni ardenti castam donare puellam.
Quid faciunt hostes capta crudelius urbe?
 25 *Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe!*

- Hespere, qui cælo lucet jucundior ignis?*
Qui desponsa tua firmes conubia flamma,
Quæ pepigere viri, pepigerunt ante parentes
Nec junxere prius quam se tuus extulit ardor.
 30 *Quid datur a divis felici optatius hora?*
Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe!

-

Hesperus e nobis, æqualis, abstulit unam
 35

Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe!

-

 40 *Namque tuo adventu vigilat custodia semper.*
Nocte latent fures, quos idem sæpe revertens,
Hespere, mutato comprehendis nomine Eous.
At lubet innuptis ficto te carpere questu.

Hespérus, est-il feux dans les cieux plus cruels ?
 Tu l'arraches, l'enfant, de ces bras maternels,
 De ces bras maternels qu'elle étreint obstinée.
 Par toi, chaste, à l'ardent jeune homme elle est donnée :
 Des ennemis font-ils, dans l'affaut, plus cruels ?
 Hyménée, ô Hymen ! viens, Hymen, Hyménée !

Hespérus, est-il astre au ciel plus doux que toi ?
 Du contrat conjugal tes feux scellent la foi
 Entre les fiancés & les parents donnée :
 On ne s'unit que quand ta flamme en haut se voit.
 Quel bienfait des dieux vaut cette heure fortunée ?
 Hyménée, ô Hymen ! viens, Hymen, Hyménée !

.....

 Hespérus a ravi, mes sœurs, l'une de nous.

.....

 Hyménée, ô Hymen ! viens, Hymen, Hyménée !

.....

 Oui, quand tu viens, on veille avec un soin jaloux.
 La nuit sert les voleurs : Hespérus, à l'aurore,
 Sous le nom d'Eous tu les surprends encore.
 Laisse aux vierges ce jeu d'un courroux simulé :

Quid tum, si carpunt, tacita quem mente requirunt?

45 *Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe!*

Ut flos in septis secretus nascitur hortis,

Ignotus pecori, nullo convulsus aratro,

Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber,

.....

50 *Multi illum pueri, multæ optavere puellæ:*

Idem cum tenui carptus defloruit ungui,

Nulli illum pueri, nullæ optavere puellæ:

Sic virgo, dum intacta manet, dum cara suis est;

Cum castum amisit polluto corpore florem,

55 *Nec pueris jocunda manet, nec cara puellis.*

Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe!

Ut vidua in nudo vitis quæ nascitur arvo

Numquam se extollit, numquam mitem educat uvam,

Sed tenerum prono deflectens pondere corpus

60 *Jam jam contingit summum radice flagellum;*

Hanc nulli agricolæ, nulli coluere juvenci;

At si forte eadem est ulmo conjuncta marito,

Multi illam agricolæ, multi coluere juvenci:

Sic virgo dum intacta manet, dum inculta senescit;

65 *Cum par conubium maturo tempore adepta est,*

Cara viro magis & minus est invisa parenti.

Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe!

En es-tu moins dans l'âme, & tout bas, l'appelé ?
Hyménée, ô Hymen ! viens, Hymen, Hyménée !

Quand la fleur, aux jardins clos, à l'écart, est née,
Loin des troupeaux, des focs, le vent vient la baiser,
Le soleil l'affermir, l'eau du ciel l'arroser.

.

Filles, garçons, plus d'un la convoite & l'admire.
Vienne un coup d'ongle fin la cueillir, la briser,
Fille ou garçon, dès lors, nul plus ne la désire.
Telle la vierge est chère aux siens, tant que son corps
Reste intact ; mais la fleur de chasteté fanée,
Ni fille ni garçon qui la chériffe encor...

Hyménée, ô Hymen ! viens, Hymen, Hyménée !

La vigne qui croît veuve en un champ délaissé
Ne peut grandir, ne peut porter des grappes douces ;
Le cep tendre fléchit sous son poids affaîssi ;
Aux racines bientôt touche le bout des poutres :
Laboureurs ni taureaux ne vont s'en occuper.
Qu'à l'orme mariée on la fasse grimper,
Laboureurs & taureaux l'auront vite soignée.
La jeune fille ainsi, vierge, vit dédaignée.
Si, lorsqu'en vient le temps, elle forme des nœuds
Affortis, l'époux & le père l'aiment mieux.

Hyménée, ô Hymen ! viens, Hymen, Hyménée !

*At tu ne pugna cum tali conjuge virgo.
Non æquom est pugnare, pater cui tradidit ipse,
70 Ipse pater cum matre, quibus parere necesse est.
Virginitas non tota tua est, ex parte parentum est,
Tertia pars patri est, pars est data tertia matri,
Tertia sola tua est : noli pugnare duobus,
Qui genero sua jura simul cum dote dederunt.
75 Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe!*



Vierge, assez résister à l'époux, à ses vœux !
Quoi ! lutter, quand le père à lui t'a destinée,
Le père avec ta mère ? Obéis, tu le dois.
Non, ta virginité n'est pas tout à fait tienne :
Ton père en a sa part, & ta mère la sienne ;
Tu n'en as, toi, qu'un tiers : cède à leur double voix.
Au gendre, avec ta dot, leur puissance est donnée...
Hyménée, ô Hymen ! viens, Hymen, Hyménée !



LXIII.

- UPER alta vēctus Attis celeri rate maria
Phrygium ut nemus citato cupide pede tetigit
Adiitque opaca, silvis redimita loca deæ,
Stimulatus ibi furenti rabie, vagus animis,
5 Devolsit ilei acuto sibi pondera silice.
Itaque ut relicta sensit sibi membra sine viro,
Etiam recente terræ sola sanguine maculans
Niveis citata cepit manibus leve typanum,
Typanum tuom, Cybebe, tua, mater, initia,
10 Quatientsque terga taurei teneris cava digitis
Canere hæc suis adorta est tremebunda comitibus.
« Agite ite ad alta, Gallæ, Cybeles nemora simul,
Simul ite, Dindymenæ dominæ vaga pecora,
Aliena quæ petentes velut exules loca
15 Sectam meam executæ duce me mihi comites
Rapidum salum tulistis truculentaque pelage
Et corpus evirastis Veneris nimio odio,
Hilarate eræ citatis erroribus animum.
Mora tarda mente cedat : simul ite, sequimini
20 Phrygiam ad domum Cybebes, Phrygia ad nemora deæ,

LXIII.

TTIS franchit les mers sur un vaisseau rapide,
Touche en Phrygie, aux bords boisés, en hâte, avide,
S'enfonce chez Cybèle, en d'épaisses forêts.

Furieux, frénétique, & les sens égarés,

Il saisit un silex tranchant, & se mutile.

Quand il se voit le corps sans la vigueur virile,

Le sol teint de sang frais, Attis, — femme, — soudain

Prend en ses doigts de neige un léger tambourin,

De tes initiés le tambourin, Cybèle!

Frappant la peau de bœuf creuse de sa main frêle,

Frissonnante, elle crie à ses sœurs : « Pénétrez,

« Galles, ensemble aux bois sourds de Cybèle! Entrez,

« Entrez-y donc, troupeaux errants de Dindymène!

« Comme des exilés vers la terre lointaine,

« Sous ma conduite, sur mes traces, vous avez

« Bravé la mer rapace & les flots soulevés.

« Vos corps se font châtrés, ayant Vénus en haine!

« Par vos bonds maintenant égayez votre reine!

« Hâtons-nous. Vers Cybèle accourons à la fois,

« A son temple en Phrygie, en Phrygie à ses bois.

- Ubi cymbalum sonat vox, ubi tympana reboant,
Tibicen ubi canit Phryx curvo grave calamo,
Ubi capita Menades vi jaciunt ederigeræ,
Ubi sacra sancta acutis ululatibus agitant,*
25 *Ubi suevit illa divæ volitare vaga cohors :
Quo nos decet citatis celerare tripudiis. »
Simul hæc comitibus Attis cecinit notha mulier,
Thiasus repente linguis trepidantibus ululat,
Leve tympanum remugit, cava cymbala recrepant.*
30 *Viridem citus adit Idam properante pede chorus.
Furibunda simul anhelans vaga vadit, animam agens,
Comitata tympano Attis per opaca nemora dux,
Veluti juvenca vitans onus indomita jugi :
Rapidae ducem sequuntur Gallæ properipedem.*
35 *Itaque ut domum Cybebes tetigere lassula,
Nimio e labore somnum capiunt sine Cerere.
Piger his labante langore oculos sopor operit :
Abit in quiete molli ravidus furor animi.
Sed ubi oris aurei sol radiantibus oculis*
40 *Lustravit æthera album, sola dura, mare serum,
Pepulitque noctis umbras vegetis sonipedibus,
Ibi Somnus excitam Attin fugiens citus abiit :
Trepidante eum recepit dea Pasithea sinu.
Ita de quiete molli rapida sine rabie*
45 *Simul ipsa pectore Attis sua facta recoluit,
Liquidaque mente vidit sine queis ubique foret,
Animo æstuante rusum reditum ad vada tetulit.*

« Voix de cymbales, bruits de tambours s'y répondent;
« La flûte, un roseau courbe, a des notes profondes;
« Les Ménades, tordant leurs fronts de lierre ceints,
« Mêlent des hurlements aigus aux rites saints;
« Cybèle y voit tourner ses bandes vagabondes.
« Il nous faut y courir, précipitant nos rondes! »
Dès qu'Attis, fautive femme, à ses sœurs a parlé,
Partent cent cris stridents du thiasse affolé.
Le tambourin mugit, la cymbale en cadence
Tinte : à grands bonds le chœur au vert Ida s'élançe.
Forcenée, haletante, & les sens éperdus,
Attis, tambour en main, va par les bois perdus :
Telle fuit loin du joug la génisse indomptée.
Les Galles sur ses pas, d'une course emportée,
Suivent. Mais aussitôt qu'on touche au seuil divin,
Le chœur s'endort, brisé de fatigue & de faim.
Sur les yeux allanguis, qu'il clôt, le sommeil pèse,
Et dans un mol repos leur délire s'apaise...
Voici le Soleil d'or : ses yeux étincelants
Parcourent l'air, le sol dur, les flots turbulents;
Devant ses forts chevaux bruyants l'ombre s'efface.
D'un vol prompt le Sommeil fuit Attis qui le chasse :
Pasithea l'accueille en son sein frissonnant.
Après ce mol repos, & calme maintenant,
Attis se reffouvient, dans sa claire pensée
Revoit ce qu'elle a fait, ce qu'elle est. Oppressée,
Elle retourne alors au bord des flots amers.

- Ibi maria vasta visens lacrimantibus oculis,
Patriam allocuta mæsta est ita voce miseriter.*
- 50 « *Patria o mei creatrix, patria o mea genetrix,
Ego quam miser relinquens, dominos ut herifugæ
Famuli solent, ad Idæ tetuli nemora pedem,
Ut aput nivem et ferarum gelida stabula forem
Et earum operta adirem furibunda latibula ?*
- 55 *Ubinam aut quibus locis te positam, patria, reor ?
Cupit ipsa pupula ad te sibi dirigere aciem,
Rabie fera carens dum breve tempus animus est.
Egone a mea remota hæc ferar in nemora domo ?
Patria, bonis, amicis, genitoribus abero ?*
- 60 *Abero foro, palæstra, stadio & guminasiis ?
Miser a miser, querendum est etiam atque etiam, anime.
Quod enim genus figuræ est, ego non quod habuerim ?
Ego mulier, ego adolescens, ego ephebus, ego puer,
Ego guminasi fui flos, ego eram decus olei :*
- 65 *Mihi janux frequentes, mihi limina tepida,
Mihi floridis corollis redimita domus erat,
Linquendum ubi esset orto mihi sole cubiculum.
Ego nunc deum ministra & Cybeles famula ferar ?
Ego Mænas, ego mei pars, ego vir sterilis ero ?*
- 70 *Ego viridis algida Idæ nive amicta loca colam ?
Ego vitam agam sub altis Phrygiæ columinibus,
Ubi cervæ silvicultrix, ubi aper nemorivagus ?
Jam jam dolet quod egi, jam jamque pænitet. »
Roseis ut huic labellis sonitus celer abiit,*

Contemplant tout en pleurs l'immensité des mers,
Elle adresse un appel navrant à sa patrie :

« Patrie, ô toi qui m'as enfantée & nourrie,
« Malheureux, pour l'Ida je t'ai quittée, ainsi
« Que l'esclave fuyard son maître... Et me voici
« Dans les neiges, parmi les fauves! Et dans l'ancre
« Glacé, que leur fureur défend, il faut que j'entre!
« Où puis-je te chercher, ô patrie? En quels lieux?
« Vers toi je veux tourner un regard de mes yeux,
« Puisqu'un moment mon cœur de rage n'est plus ivre.
« Si loin de ma demeure, en ces bois, dois-je vivre
« Sans pays, fans amis ni parents, feu ni lieu?
« Forum, palestres, stade, & gymnases, adieu!
« Malheureux, malheureux! Pauvre âme, que de larmes!
« Quelle beauté m'a donc manqué? J'eus tous les charmes :
« Je suis femme; je fus jeune homme, éphèbe, enfant,
« Du gymnase la fleur, l'athlète triomphant.
« J'eus ma porte assiégée, un seuil tiède à toute heure,
« Des couronnes de fleurs décorant ma demeure,
« Sitôt mon lit quitté, dès le soleil levant...
« De Cybèle me voir prêtresse, & la servant!
« Moi, Ménade, tronçon humain, eunuque!.. Vais-je
« Habiter l'Ida vert vêtu de froide neige,
« Vivre en Phrygie, au pied de ces hauts pics, livrés
« Aux sangliers des bois, aux biches des forêts?
« Quel chagrin, quels regrets ce que j'ai fait me cause! »
A peine ce cri prompt part de sa lèvre rose,

- 75 *Geminas deorum ad aures nova nuntia referens,
Ibi iuncta juga resolvens Cybele leonibus
Lævumque pecoris hostem stimulans ita loquitur.
« Agedum » inquit « age ferox i, fac ut hunc furor agitet,
Fac uti furoris ictu reditum in nemora ferat,*
80 *Mea libere nimis qui fugere imperia cupit.
Age cade terga cauda, tua verbera patere,
Fac cuncta mugienti fremitu loca retonent,
Rutilam ferox torosa cervice quate jubam. »
Ait hæc minax Cybebe religatque juga manu.*
85 *Ferus ipse sese adhortans rapidum incitat animo,
Vadit, fremit, refringit virgulta pede vago.
At ubi umida albicantis loca litoris adiit,
Teneramque vidit Attin prope marmora pelagi,
Facit impetum : illa demens fugit in nemora fera :*
90 *Ibi semper omne vitæ spatium famula fuit.
Dea magna, dea Cybebe, Didymeï dea domina,
Procul a mea tuos sit furor omnis, era, domo :
Alios age incitatos, alios age rabidos.*



Portant aux Dieux l'écho de ses rébellions,
Que Cybèle, enlevant le joug à ses lions,
Pousse celui de gauche, aux troupes redoutable :
« Va, fier, cours : qu'il soit pris d'une rage implacable !
« Par ta vue affolé, fais rentrer dans les bois
« Cet effronté qui veut échapper à mes lois.
« Bats tes flancs de ta queue, & que son fouet les blesse !
« Qu'à tes rugissements tout retentisse ! Dresse,
« Fier, ta crinière rousse à ton robuste cou ! »
Elle dit, menaçante, & défait le licou.
Le monstre, s'échauffant lui-même, part, court, gronde,
Fend les halliers que rompt sa course vagabonde,
Arrive aux bords par l'eau blanchissante effleurés :
Il voit la tendre Attis devant les flots marbrés,
Il bondit... Folle, Attis fuit aux grands bois sauvages...
Elle y passa sa vie entière aux saints servages.
O puissante déesse, ô Dindymène, ô toi
Cybèle, éloigne-les, tes fureurs, de mon toit !
Souffle ailleurs ton vertige, ailleurs tes sombres rages !



LXIV.

- P**ELIACO quondam prognata vertice pinus
 Dicuntur liquidas Neptuni nasse per undas
 Phasidos ad fluctus & fines AEetaos,
 Cum lecti juvenes, Argivæ robora pubis,
 5 Auratam optantes Colchis avertere pellem
 Ausi sunt vada salsa cita decurrere puppi,
 Cærule verrentes abiegnis æquora palmis.
 Diva quibus retinens in summis urbibus arces
 Ipsa levi fecit volitantem flamine currum,
 10 Pineæ conjungens inflexæ texta carinæ.
 Illa rudem cursu prima imbuit Amphitriten.
 Quæ simul ac rostro ventosum proscidit æquor,
 Tortaque remigio spumis incanduit unda,
 Emergere freti candenti e gurgite vultus
 15 AEquoreæ monstrum Nereides admirantes.
 Illa atque haud alia viderunt luce marinas
 Mortales oculi nudato corpore Nymphas
 Nutricum tenus extantes e gurgite cano.

Tum Thetidis Peleus incensus fertur amore,

LXIV.

JADIS, les pins enfants du Pélion tentèrent
Neptune, dit l'histoire, & sur ses eaux flottèrent
Jusqu'au Phase, où régnait Æétés. De héros
Un groupe élu, la fleur des jeunes gens d'Argos,
Rêvant la Toison d'Or à ravir en Colchide,
Sur l'onde amère osa lancer la nef rapide,
Et fouetter d'avirons de sapin les flots bleus.
La Déesse qui veille aux cités fit pour eux
Elle-même ce char ailé, qu'un souffle entraîne,
D'ais arrondis & joints construisant la carène
Du vaisseau, — le premier qu'Amphitrite ait lavé!
Quand l'éperon fendit l'océan soulevé,
L'eau, des rames tordue, eut ces blancheurs qui brillent
D'écume : on vit surgir les Néréides, filles
De la mer, admirant l'étrange être inconnu!
Ce jour-là, — ce seul jour, — des yeux humains ont pu
Sur le gouffre argenté voir les Nymphes marines,
Le corps nu, hors du flot jusques à leurs poitrines.

Alors Pélée aima Thétis d'un feu soudain ;

- 20 *Tum Thetis humanos non despexit hymenæos,
Tum Thetidi pater ipse jugandum Pelea sensit.
O nimis optato sæclorum tempore nati
Heroes, salвете, deum genus, o bona matrum
Progenies, salвете iterum placidique favete.*
25 *Vos ego sæpe meo, vos carmine compellabo
Teque adeo eximie tædis felicibus aucte
Theßaliæ columen Peleu, cui Juppiter ipse,
Ipse suos divum genitor concessit amores.
Tene Thetis tenuit pulcherrima Nereine?*
30 *Tene suam Tethys concessit ducere neptem,
Oceanusque, mari totum qui amplectitur orbem?*

- Quæ simul optatæ finito tempore luces
Advenere, domum conventu tota frequentat
Theßalia, oppletur lætanti regia cætu:*
35 *Dona ferunt præ se, declarant gaudia vultu.
Deseritur Cieros, relinquunt Phthiotica Tempe,
Crannonisque domos ac mœnia Larisæa,
Pharsalum coeunt, Pharsalia tecta frequentant.
Rura colit nemo, mollescunt colla juvencis,*
40 *Non humilis curvis purgatur vinea rastris,
Non falx attenuat frondatorum arboris umbram,
Non glæbam pronò convellit vomere taurus,
Squalida desertis rubigo infertur aratris.
Ipsius at sedes, quacumque opulenta recessit*
45 *Regia, fulgenti splendent auro atque argento.*

Pour l'hymen d'un mortel Thétis fut sans dédain ;
Et son Père acquiesça lui-même au mariage.
Héros, race des Dieux, nés en cet heureux âge,
Salut, héros bénis dans vos mères! . . .

. Partout
Je vous invoquerai dans mes chants! Toi surtout,
Pélée, à qui l'hymen donne un éclat suprême,
Soutien de Theffalie, à qui Jupiter même,
Père des Dieux, céda ses amours! Mit-il pas
Thétis, la belle enfant de Nérée, en tes bras?
Fus-tu pas agréé par Téthys la grand-mère,
Par Océan, dont l'onde enveloppe la terre?

Les temps sont accomplis, & voici l'heureux jour :
La Theffalie entière au rendez-vous accourt.
Une foule joyeuse au seuil royal se presse,
Portant des dons. Sur tous les traits est l'allégresse.
On quitte Ciéros; de Phthiotide on part;
On fuit Tempé, Crannon, Larisse & son rempart
Pour Pharfale, — & Pharfale & ses maisons s'emplissent.
Plus de culture aux champs; les bœufs sans joug mollissent;
Plus de courbes râteaux farcleurs du cep rampant,
Plus d'émondeurs dans l'arbre élaguant & coupant;
On ne voit plus au soc des bœufs la glèbe ouverte;
La rouille met sa lèpre à la charrue inactive.
Cependant au palais, jusqu'en ses profondeurs,
Tout rayonne : de l'or, de l'argent les splendeurs,

*Candet ebur foliis, collucent pocula mensæ,
Tota domus gaudet regali splendida gaza.*

- Pulvinar vero divæ geniale locatur
Sedibus in mediis, Indo quod dente politum
50 Tincta tegit roseo conchyli purpura fuco.
Hæc vestis priscis hominum variata figuris
Heroum mira virtutes indicat arte.
Namque fluentifono prospectans litore Diæ
Thesea cedentem celeri cum classe tuetur
55 Indomitos in corde gerens Ariadna furores,
Necdum etiam sese quæ visit visere credit,
Ut pote fallaci quæ tum primum excita somno
Desertam in sola miseram se cernat arena.
Immemor at juvenis fugiens pellit vada remis,
60 Irrita ventosæ linquens promissa procellæ.
Quem procul ex alga mæstis Minois ocellis,
Saxea ut effigies bacchantis, prospicit, eheu,
Prospicit & magnis curarum fluctuat undis,
Non flavo retinens subtilem vertice mitram,
65 Non contecta levi nudatum pectus amictu,
Non tereti strophio lactentis vincta papillas,
Omnia quæ toto delapsa e corpore passim
Ipsius ante pedes fluctus salis alludebant.
Set neque tum mitræ neque tum fluitantis amictus
70 Illa vicem curans toto ex te pectore, Theseu,
Toto animo tota pendebat perdita mente.*

Sièges d'ivoire ornés, coupes étincelantes,
De la fête d'un roi les pompes opulentes!

Pour la Déesse un lit nuptial est placé
Au centre, sur des pieds d'ivoire indien dressé.
La pourpre du murex teignit les draperies :
Un art exquis y montre en mille broderies
Des figures d'Anciens, des exploits de Héros,
Naxos, — & sur la grève où résonnent les flots,
Regardant fuir Thésée & son vaisseau qui vole,
Ariadne, le cœur plein d'une fureur folle.
Elle voit, & n'en croit point ses yeux; elle sort
D'un sommeil décevant, & se voit sur le bord
D'une plage déserte, hélas! & seule au monde.
Le jeune ingrat s'enfuit, de ses rames fend l'onde,
Livre aux souffles des vents ses serments envolés.
La fille de Minos de ses yeux défolés
Le suit, d'une bacchante on dirait la statue,
Elle le suit, hélas! flottante & combattue.
De ses hauts cheveux blonds la mitre a disparu :
Aucun tissu léger ne couvre son cou nu;
Ses seins blancs ne sont plus captifs du réseau frêle;
De son corps, au hasard, tout est tombé près d'elle;
La mer joue à ses pieds avec ces ornements.
Mais que lui font sa mitre, & puis ses vêtements
Dans les flots?... Éperdue, à toi seul, ô Thésée,
Elle suspend son cœur, son âme, sa pensée!

- A misera, assiduis quam luctibus externavit
Spinosas Erycina serens in pectore curas
Illa tempestate, ferox qua robore Theseus
75 Egressus curvis e litoribus Piræi
Attigit iniusti regis Gortynia tecta.
Nam perhibent olim crudeli peste coactam
Androgeoneæ pœnas exolvere cædis
Electos juvenes simul & decus innuptarum
80 Cecropiam solitam esse dapem dare Minotaurō.
Quis angusta malis cum mœnia vexarentur,
Ipse suum Theseus pro caris corpus Athenis
Proicere optavit potius quam talia Cretam
Funera Cecropiæ nec funera portarentur,
85 Atque ita nave levi nitens ac lenibus auris
Magnanimum ad Minoa venit sedesque superbas.
Hunc simul ac cupido conspexit lumine virgo
Regia, quam suavis expirans castus odores
Lectulus in molli complexu matris alebat,
90 Quales Eurotæ progignunt flumina myrtus
Aurave distinctos educit verna colores,
Non prius ex illo flagrantia declinavit
Lumina, quam cuncto concepit corpore flammam
Funditus atque imis exarsit tota medullis.
95 Heu misere exagitans inmiti corde furores
Sancte puer, curis hominum qui gaudia misces,
Quæque regis Golgos quæque Idalium frondosum,
Qualibus incensam jactastis mente puellam*

Malheureuse ! ah ! Vénus t'a condamnée aux pleurs,
Elle mit dans ton sein l'épine des douleurs,
Quand Thésée, orgueilleux de sa vigueur hardie,
S'éloignant du Pirée à la côte arrondie,
Vint à Gortyne, au toit d'un monarque inclément.
Par un affreux fléau vaincue, en châtiment
Du meurtre d'Androgée, on dit qu'Athènes antique
De la fleur des garçons & des vierges d'Attique
Au Minotaure offrait un régulier festin.
Ses murs se dépeuplaient par ce tribut humain,
Quand Thésée aima mieux risquer sa propre tête
Pour sa chère cité, que de voir à la Crète
Le pays de Cécrops jeter ces morts vivants !
Sur un léger navire il court, aidé des vents,
Chez le noble Minos, entre au palais splendide.
La vierge, enfant du roi, l'admire, l'œil avide.
Sa couche aux doux parfums la voyait chastement
Grandir, près d'une mère au tendre embrassement :
Tel l'Eurotas nourrit les myrtes sur ses rives,
Ou le printemps d'un souffle aux prés met les fleurs vives.
De Thésée elle n'a point abaissé ses yeux
Ardents, qu'en tout son corps ont couru mille feux,
Et qu'elle est jusqu'au fond de son être embrasée.
Enfant Dieu, de qui vient sans mesure attisée
La passion, qui fais joie & soucis amers,
Reine des Golgiens, d'Idalie aux bois verts,
Comme vous l'agitez, la jeune âme en délire !

- Fluctibus in flavo sæpe hospite suspirantem ?*
100 *Quantos illa tulit languenti corde timores !*
Quam tum sæpe magis fulgore expalluit auri !
Cum sævum cupiens contra contendere monstrum
Aut mortem appeteret Theseus aut præmia laudis.
Non ingrata tamen frustra munuscula divis
105 *Promittens tacito suscepit vota labello.*
Nam velut in summo quatientem brachia Tauro
Quercum aut conigeram sudanti cortice pinum
Indomitus turbo contorquens flamine robur
Eruit (illa procul radicitus exturbata
110 *Prona cadit, late qua est impetus obvia frangens),*
Sic domito sævum prostravit corpore Theseus
Nequiquam vanis jactantem cornua ventis.
Inde pedem sospes multa cum laude reflexit
Errabunda regens tenui vestigia filo,
115 *Ne labyrinthis e flexibus egredientem*
Tecti frustraretur inobservabilis error.

- Sed quid ego a primo digressus carmine plura*
Commemorem, ut linquens genitoris filia vultum,
Ut consanguineæ complexum, ut denique matris,
120 *Quæ misera in gnata deperdita lætabatur,*
Omnibus his Thesei dulcem præoptarit amorem,
Aut ut vincta rati spumosa ad litora Diæ
Venerit, aut ut eam devinctam lumina somno
Liquerit inmemori discedens pectore conjunx ?

Pour le blond étranger comme l'enfant soupire!
Que de fois son cœur dut d'épouvante faillir,
Et du jaune de l'or son visage pâlir,
Quand, brûlant d'affronter le monstre face à face,
Thésée alla chercher gloire ou mort pour l'audace!
Ce ne fut point en vain, — hors pour elle, — qu'aux Dieux
Offrant ses dons d'enfant, son cœur forma des vœux!
Voyez ce chêne, au haut du Taurus, qui remue
Ses bras, ce pin en cône & dont l'écorce sue :
Vient l'ouragan, d'un coup de son vent effréné
Il les arrache, — & l'arbre ainsi déraciné
Tombe, broyant au loin tout au choc de sa chute.
De même, par Thésée écrasé dans la lutte,
Le monstre, frappant l'air des cornes, s'abattit.
Sain & sauf, triomphant, le vainqueur repartit;
Du fil mince, à tâtons, il se guidait, de crainte
Qu'en sortant, aux détours obscurs du labyrinthe,
Quelque invisible erreur ne l'égarât marchant...

Mais pourquoi m'écarter du sujet de mon chant?
Dirai-je que fuyant, fille, les yeux d'un père,
L'étreinte d'une sœur, les baisers d'une mère, —
— Pauvre mère! elle aimait son enfant follement! —
Ariadne préfère à tous son doux amant?
Qu'un navire la porte à Dia, sur la rive
Écumeuse, & que là, d'un lourd sommeil captive,
Son époux l'abandonne, & s'enfuit sans remords?

- 125 *Sæpe illam perhibent ardenti corde furentem*
Clarifonas imo fuisse e pectore voces,
Actum præruptos tristem conscendere montes,
Unde aciem in pelagi vastos protenderet æstus,
Tum tremuli salis adversas procurrere in undas
- 130 *Mollia nudatæ tollentem tegmina suræ,*
Atque hæc extremis mæstam dixisse querelis,
Frigidulos udo singultus ore cientem.
« Sicine me patriis avectam, perfide, ab oris,
Perfide, deserto liquisti in litore, Theseu ?
- 135 *Sicine discedens neglecto numine divum*
Inmemor a, devota domum perjuria portas ?
Nullane res potuit crudelis flectere mentis
Consilium ? Tibi nulla fuit clementia præsto,
Inmite ut nostri vellet miserescere pectus ?
- 140 *At non hæc quondam blanda promissa dedisti*
Voce mihi, non hæc miseram sperare jubebas,
Sed conubia leta, sed optatos hymenæos :
Quæ cuncta aerii discerpunt irrita venti.
Jam jam nulla viro juranti femina credat,
- 145 *Nulla viri speret sermones esse fideles ;*
Quis dum aliquid cupiens animus prægestit apisci,
Nil metuunt jurare, nihil promittere parcunt :
Sed simul ac cupida mentis satiata libido est,
Dicta nihil meminere, nihil perjuria curant.
- 150 *Certe ego te in medio versantem turbine leti*
Eripui, & potius germanum amittere crevi,

Saisie alors, dit-on, de furieux transports,
Elle pousse des cris aigus, du fond de l'âme.
Tantôt elle gravit les hauts pics, pauvre femme!
Pour jeter sur la mer vaste un regard perçant;
Dans le flot qui frémit tantôt elle descend,
Les pieds nus, soulevant sa tunique flottante.
Désespérée enfin, glacée, & sanglotante,
Les traits baignés de pleurs, elle s'écrie : « Eh quoi !
« Tu m'as à mon pays ravie, être sans foi,
« Sans foi ! pour me laisser seule sur cette plage !
« Tu pars, oubliant tout, aux Dieux jetant l'outrage,
« Rapportant le parjure & ses fatalités
« A ton foyer ! Rien n'a fléchi tes volontés,
« Cruel ? Aucun élan de clémence ne touche
« Et ne prend de pitié pour moi ce cœur farouche ?
« Ah ! ce n'est point, menteur, ce que tu me jurais,
« Ni l'espoir, ô malheur ! de quoi tu me leurrais :
« C'était l'hymen joyeux, l'union souhaitée ;
« Vaine chimère, à tous les vents du ciel jetée !
« Quelle femme aura foi désormais au serment
« De l'homme, & pourra croire aux discours d'un amant ?
« Tant que quelque désir les tourmente & les brûle,
« Ils jurent sans trembler, promettent sans scrupule :
« Le caprice affouvi, de tout ce qu'on a dit
« On ne se souvient plus ; le parjure, on en rit !
« Certes, je t'arrachai du fond de la mort même.
« J'aimai mieux perdre un frère, à cette heure suprême

- Quam tibi fallaci supremo in tempore dessem.
Pro quo dilaceranda feris dabor alitibusque
Præda, neque injecta tumulabor mortua terra.*
- 155 *Quænam te genuit sola sub rupe læna ?
Quod mare conceptum spumantibus expuit undis ?
Quæ Syrtis, quæ Scylla rapax, quæ vasta Charybdis ?
Talia qui reddis pro dulci præmia vita.
Si tibi non cordi fuerant conubia nostra,*
- 160 *Sæva quod horrebas prisca præcepta parentis,
At tamen in vestras potuisti ducere sedes,
Quæ tibi jocundo famularer serva labore,
Candida permulcens liquidis vestigia lymphis
Purpureæve tuum consternens veste cubile.*
- 165 *Sed quid ego ignaris nequiquam conqueror auris,
Externata malo, quæ nullis sensibus auctæ
Nec missas audire queunt nec reddere voces ?
Ille autem prope jam mediis versatur in undis,
Nec quisquam apparet vacua mortalis in alga.*
- 170 *Sic nimis insultans extremo tempore sæva
Fors etiam nostris invidit questibus aures.
Iuppiter omnipotens, utinam ne tempore primo
Gnosia Cecropiæ tetigissent litora puppes,
Indomito nec dira ferens stipendia tauro*
- 175 *Perfidus in Creta religasset navita funem,
Nec malus hic celans dulci crudelia forma
Consilia in nostris requiesset sedibus hospes !
Nam quo me referam ? quali spe perdita nitor ?*

-
- « Plutôt que te faillir, ô perfide ! En retour,
« Je suis livrée en proie aux fauves, au vautour !
« Morte, mon corps n'aura pas même un peu de terre !
« Es-tu né de lions sous un roc solitaire ?
« Quelle mer t'a vomi dans l'écume, en quels lieux,
« Syrte, avide Scylla, Charybde, abîme affreux,
« Pour payer d'un tel prix ce don, la douce vie ?
« Si l'hymen déplaisait à ton âme, asservie
« Aux rigueurs d'un vieux père & tremblant sous sa loi,
« Ah ! tu pouvais au moins me conduire chez toi !
« J'eusse été, te servant, cette esclave avec joie,
« Qui baigne tes pieds blancs dans l'eau claire, ou déploie
« Sur ta couche la pourpre ainsi qu'un vêtement.
« Mais que sert dans l'air sourd un vain gémissement ?
« Tant de malheur m'égare... A l'air, chose insensible,
« Entendre mes clameurs, répondre, est impossible !
« Lui, vogue au loin, déjà presque au milieu des mers.
« Rien d'humain sur ces bords jonchés d'algue & déserts.
« Ainsi jusques au bout, le fort, comble d'atteintes !
« Cruel, refuse même une oreille à mes plaintes !
« Jupiter tout-puissant, plutôt au ciel qu'aux vaisseaux
« Cécropiens Gnoffos n'eût pas ouvert ses eaux !
« Qu'un traître nautonnier, portant l'atroce dette
« Au sauvage taureau, n'eût mis l'amarre en Crète !
« Que cet hôte pervers, voilant d'un air trop doux
« Ses noirs desseins, jamais n'eût reposé chez nous !
« Où donc aller ? Et quel espoir pour la victime ?

- Diſtæoſne petam montes ? a, gurgite lato*
180 *Discernens ponti truculentum ubi dividit æquor ?*
An patris auxilium ſperem ? quemne ipſa reliqui,
Reſperſum juvenem fraterna cæde ſecuta ?
Conjugis an fido conſoler memet amore,
Quine fugit lentos incurvans gurgite remos ?
185 *Præterea nullo litus, ſola inſula, tectò,*
Nec patet egreſſus pelagi cingentibus undis :
Nulla fugæ ratio, nulla ſpes, omnia muta,
Omnia ſunt deſerta, oſtendant omnia letum,
Non tamen ante mihi languſcent lumina morte,
190 *Nec prius a feſſo ſecedent corpore ſenſus,*
Quam juſtam a diviſ expoſcam prodita multam,
Cæleſtumque fidem poſtrema comprecet hora.
Quare facta virum multantes vindice pœna,
Eumenides, quibus anguino redimita capillo
195 *Frons expirantis præportat pectoris iras,*
Huc huc adventate, meas audite querelas,
Quas ego vœ ! miſera extremis proſerre medullis
Cogor inops, ardens, amenti cæca furore.
Quæ quoniam veræ naſcuntur pectore ab imo,
200 *Vos nolite pati noſtrum vaneſcere luctum,*
Sed quali ſolam Theſeus me mente reliquit,
Tali mente, deæ, funeſtet ſequæ ſuoſque. »

Has poſtquam mæſto profudit pectore voces,
Supplicium ſævis expoſcens anxia factis,

-
- « Aller aux monts Dicté ? Je vois par quel abîme
« M'en sépare ce vaste océan courroucé.
« Espéré-je en un père ? Eh ! l'ai-je pas laissé,
« Pour suivre un jeune amant, teint du sang de mon frère ?
« Ai-je un fidèle époux consolant ma misère ?
« Il fuit, & les courbant, force ses avirons.
« Cette île est un désert : nul toit aux environs :
« Point d'issue, on est ceint par la mer ; point de chance
« De fuite, aucun espoir ; partout c'est le silence,
« La solitude : on voit la mort de toutes parts.
« Ah ! du moins, je ne veux pas sentir mes regards
« S'éteindre, & de mon corps brisé sortir la vie,
« Sans demander justice aux Dieux, moi la trahie,
« Sans invoquer leur aide à mon dernier moment !
« Vous qui sur les humains frappez le châtiment,
« Euménides, au front ceint de cheveux vipères
« Qui peint ce que vos cœurs exhalent de colères,
« Venez ici, venez ! Écoutez les sanglots
« Que m'arrache, ô malheur ! de la moelle des os
« Le désespoir, fureur aveugle, folle flamme.
« Si ma plainte est sincère & part du fond de l'âme,
« Sans expiation ne laissez pas ma mort.
« Que par ce cœur ingrat qui me livre à mon sort,
« Thésée aux siens, à lui, soit funeste, ô Déeses ! »

Elle dit, dans ces cris répandant ses tristesses,
Implorant une peine à tant de cruauté.

- 205 *Annuat invictō cælestum numine rector,
Quo motu tellus atque horrida contremuerunt
Æquora concussitque micantia sidera mundus.
Ipse autem cæca mentem caligine Theseus
Confitus oblito dimisit pectore cuncta,*
- 210 *Quæ mandata prius constanti mente tenebat,
Dulcia nec mæsto sustollens signa parenti
Sospitem Erechtheum se ostendit visere portum.
Namque ferunt olim, castæ cum mœnia divæ
Linquentem gnatum ventis concrederet Ægeus,*
- 215 *Talia complexum juveni mandata dedisse.
« Gnate mihi longa jocundior unice vita,
Reddite in extrema nuper mihi sine senectæ,
Gnate, ego quem in dubios cogor dimittere casus,
Quandoquidem fortuna mea ac tua fervida virtus*
- 220 *Eripit invito mihi te, cui languida nondum
Lumina sunt gnati cara saturata figura:
Non ego te gaudens lætanti pectore mittam,
Nec te ferre finam fortunæ signa secundæ,
Sed primum multas expromam mente querelas,*
- 225 *Canitiem terra atque infuso pulvere sædans,
Inde infecta vago suspendam lintea malo,
Nostros ut luctus nostræque incendia mentis
Carbasus obscurata decet ferrugine Hibera.
Quod tibi si sancti concesserit incola Itoni,*
- 230 *Quæ nostrum genus ac sedes defendere Erechthei
Annuat, ut tauri respergas sanguine dextram,*

Le roi des Dieux l'entend, penche un front redouté,
Et sous ce mouvement tout tremble, mers enflées,
Terre, étoiles de feu dans le ciel ébranlées !
Sur l'esprit de Thésée un noir brouillard s'étend ;
Son cœur perd dans l'oubli ce qu'un effort constant
Gardait dans sa mémoire : il néglige de faire
Hiffer l'heureux signal, d'apprendre au pauvre père
Qu'au port Érechthéen un fils rentre vivant.
Avant de confier son fils Thésée au vent
Quand il quitta les murs de Minerve l'austère,
Égée, en l'embrassant, lui fit cette prière :
« Fils, bien qui m'es plus cher qu'une vie au long cours,
« Que je retrouve à peine au bout de mes vieux jours,
« Fils, il faut donc te rendre aux hasardeuses tâches !
« Ta bouillante valeur & mon destin t'arrachent
« Au père, qui n'a pu de tes traits bien-aimés
« Raffasier encor ses yeux demi-fermés.
« Non, je ne puis te dire adieu, l'âme joyeuse,
« Ni te voir l'appareil de la fortune heureuse.
« Laisse-moi m'épancher en douloureux élans,
« De poussière couvrir, fouiller mes cheveux blancs,
« Puis au mât voyageur pendre une noire toile :
« Au chagrin dont je suis consumé sied la voile
« Que de ses tons foncés l'Ibérie affombrir.
« Si la divinité d'Itone, qui sourit
« Au défenseur du peuple & des murs d'Erechthée,
« Soutient ta main du fang du monstre enfanglantée,

- Tum vero facito ut memori tibi condita corde
Hæc uigeant mandata, nec ulla oblitteret ætas,
Ut simul ac nostros invisent lumina colles,
235 Funestam antennæ deponant undique vestem,
Candidaque intorti sustollant vela rudentes,
Lucida qua splendent summi carchesia mali,
Quam primum cernens ut lata gaudia mente
Agnoscam, cum te reducem ætas prospera sistet. »
240 Hæc mandata prius constanti mente tenentem
Thesea ceu pulsæ ventorum flamine nubes
Aerium nivei montis liquere cacumen.
At pater, ut summa prospectum ex arce petebat,
Anxia in assiduos absumens lumina fletus,
245 Cum primum infecti conspexit lintea veli
Præcipitem sese scopulorum e vertice jecit,
Amissum credens inimiti Thesea fato.
Sic funesta domus ingressus tecta paterna
Morte ferox Theseus qualem Minoidi luctum
250 Obtulerat mente inmemori talem ipse recepit.*

*Quæ tum prospectans cedentem mæsta carinam
Multiplices animo volvebat saucia curas.*

- At parte ex alia florens volitabat Iacchus
Cum thiaso Satyrorum et Nyssigenis Silenis,
255 Te quærens, Ariadna, tuoque incensus amore;
Qui tum alacres passim lymphata mente furebant*

- « Que ceci dans ton cœur profondément tracé
- « Demeure, & par le temps ne puisse être effacé !
- « Dès que tes yeux verront nos collines, amène
- « Son vêtement de deuil le long de chaque antenne :
- « Sur les cordes à nœuds hisse un pavillon blanc,
- « Comme une flamme au haut du mât étincelant.
- « Mon âme à ce signal, de bonheur enivrée,
- « Reconnaîtra l'heureux moment de ta rentrée. »

Ces mots, Thésée au cœur les conservait, avant
L'heure où tout s'envola, comme au souffle du vent
Les nuages chassés du haut des pics de glace.
Son père, des remparts interrogeant l'espace,
Ufait en pleurs sans fin ses regards anxieux.
Quand la noire voilure apparut à ses yeux,
Il se précipita des rochers dans l'abîme,
D'un destin sans pitié croyant son fils victime.
Ainsi rentre au foyer frappé le fier vainqueur :
Son père est mort. Le mal fait par l'oublieux cœur
A l'enfant de Minos, il a dû le connaître!..

Sombre, Ariadne voit le vaisseau disparaître.
Un flot d'angoisses roule en son cœur déchiré...

Ailleurs vole Iacchus, jeune, en fleur, entouré
Par le chœur de Nyssa, Silènes & Satyres.
Fou d'amour, il te cherche, Ariadne ! Aux délires
De Bacchus tous sont pris. Quels bonds & quel transport !

- Euhoe bacchantes, euhoe capita inflectentes !
Harum pars tecta quatiebant cuspide thyrsos,
Pars e divolso jactabant membra juvenco,
260 Pars sese tortis serpentibus incingebant,
Pars obscura cavis celebrabant orgia cistis,
Orgia, quæ frustra cupiunt audire profani,
Plangebant aliæ proceris tympana palmis
Aut tereti tenues tinnitus ære ciebant,
265 Multis raucifonos efflabant cornua bombos
Barbaraque horribili stridebat tibia cantu.*
- Talibus amplifce vestis decorata figuris
Pulvinar complexa suo velabat amictu.
Quæ postquam cupide spectando Theſſala pubes
270 Expleta est sanctis cœpit decedere divis.
Hic, qualis flatu placidum mare matutino
Horrificans Zephyrus proclivas incitat undas
Aurora exoriente vagi sub limina Solis,
Quæ, tarde primum clementi flamine pulsæ
275 Procedunt leviterque sonant plangore cachinni,
Post vento crescente magis magis increbrescunt
Purpureaque procul nantes a luce refulgent,
Sic ibi vestibuli linquentes regia tecta
Ad se quisque vago passim pede discedebant.*
- 280 Quorum post abitum princeps e vertice Pelei
Advenit Chiron portans silvestria dona :*

Chaque tête, évohé ! tourne, évohé ! se tord.
L'une brandit le thyrsé orné de pampre en treffe,
L'autre arrache les chairs d'un taureau qu'on dépèce,
Celle-ci s'entortille en des serpents roulés;
D'autres aux cistes creux ont des rites voilés,
Rites où d'être admis le profane en vain rêve.
La main bat le tambour que dans l'air elle élève;
La cymbale d'airain jette ses sons perçants,
Le souffle dans les cors a de rauques accents,
Et la flûte barbare, au chant sauvage, crie.

De beaux fujets ornée ainsi, la draperie
Enveloppait le lit de ses longs plis flottants.
La jeune Theffalie admira tout longtemps;
Puis, aux Dieux immortels ils cédèrent la place.
Le matin, sur la mer paisible Zéphyr passe,
Ridant l'onde ébranlée, à l'heure de l'éveil
D'Aurore ouvrant la porte aux courses du Soleil:
Lentement, l'eau, que pousse une clémenté brise,
S'avance, & dans un bruit de doux rires se brise;
Puis le vent croît : les flots, de plus en plus gonflés,
Luissent au loin, nageant sous de rouges reflets.
Ainsi, hors du royal péristyle, la foule,
Chacun de son côté, se disperse & s'écoule.

Les mortels sont partis. — Chiron, du Pélion
Descendu le premier, porte un rustique don.

- Nam quoscumque ferunt campi, quos Theſſala magnis
Montibus ora creat, quos propter fluminis undas
Aura parit flores tepidi ſecunda Favoni,
285 Hos indiſtinctis plexos tulit ipſe corollis,
Quo permulſa domus jocundo riſit odore.
Confeſtim Penios adeſt, viridantia Tempe,
Tempe, quæ ſilvæ cingunt ſuper impendentes,
Naiasſin linquens crebris celebranda choreis,
290 Non vacuos : namque ille tulit radicitus altas
Fagos ac recto proceras ſtipite laurus,
Non ſine nutanti platano lentaque ſorore
Flammati Phaethontis & aëria cupreſſu.
Hæc circum ſedes late contexta locavit,
295 Veſtibulum ut molli velatum fronde vireret.
Poſt hunc conſequitur ſollerti corde Prometheus,
Extenuata gerens veteris veſtigia pænæ,
Quam quondam Scythicis reſtriçtus membra catena
Perſolvit pendens e verticibus præruptis.
300 Inde pater divum ſançta cum conjuge natiſque
Advenit cælo, te ſolum, Phæbe, relinquens
Unigenamque ſimul cultricem montibus Idri.
Pelea nam tecum pariter ſoror aſpernata eſt
Nec Thetidis tædas voluit celebrare jugalis.*
- 305 Qui poſtquam niveis flexerunt ſedibus artus,
Large multiplici conſtruçtæ ſunt dape menſæ;
Cum interea infirmo quatièntes corpora motu

Cueillant les fleurs aux champs, sur les grands monts semées
Partout en Theffalie, au bord des eaux germées
Sous le souffle fécond du Zéphyr tiède, il a
En guirlandes treffé ces fleurs qu'il emmêla :
Le palais rit, baigné d'un parfum qui l'embaume.
Voici Pénée : il a fui Tempé, vert royaume,
Tempé, ceinte de bois sur elle suspendus,
Où danseront cent chœurs de Nymphes éperdus ;
Sa main, pleine elle aussi, tient des fouches énormes
De hêtres, des lauriers droits & sveltes de formes,
Le cyprès qui fend l'air, le platane mouvant,
De Phaéthon brûlé l'arbre sœur, souple au vent ;
Il entrelace autour du palais ces branchages ;
Tout le parvis est vert, voilé de frais feuillages.
Puis vient l'ingénieux Prométhée : on lui voit
Les vestiges pâlis du supplice autrefois
Subi, lorsque en Scythie, une chaîne, à la cime
De rocs à pic, le tint suspendu sur l'abîme.
Puis, le Père des Dieux, Junon sainte, des cieux
Viennent avec leurs fils. O Phébus, seul des Dieux,
A l'Idrus on te laisse, avec ta sœur jumelle
Chère à ces monts ! Pélée est de toi comme d'elle
Dédaigné ; Thétis n'a pas vos flambeaux d'hymen !

Tous aux trônes d'ivoire affeoient leur corps divin ;
Sur les tables les mets passent en abondance.
Balançant leurs vieux corps débiles en cadence,

- Veridicos Parcae cœperunt edere cantus.
His corpus tremalum complectens undique vestis
310 Candida purpurea talos incinxerat ora,
At rosæ niveo residebant vertice vittæ,
Æternumque manus carpebant rite laborem.
Læva colum molli lana retinebat amictum,
Dextera tum leviter deducens fila supinis
315 Formabat digitis, tum prono in pollice torquens
Libratum tereti versabat turbine fufum,
Atque ita decerpens æquabat semper opus dens,
Laneaque aridulis hærebant morsa labellis,
Quæ prius in levi fuerant extantia filo :
320 Ante pedes autem candentis mollia lanæ
Vellera virgati custodibant calathisci.
Hæc tam clarifona pellentes vellera voce
Talia divino fuderunt carmine fata,
Carmine, perfidiæ quod post nulla arguet ætas.*
- 325 “ *O decus eximium magnis virtutibus augens,
Emathiæ tutamen opis, clarissime nato,
Accipe, quod læta tibi pandunt luce sorores,
Veridicum oraculum. Sed vos, quæ fata secuntur,
Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.*
- 330 *Adveniet tibi jam portans optata maritis
Hesperus, adveniet fausto cum sidere conjunx,*

Pour dire les destins les Parques vont chanter.
Sous une blanche robe on les voit trembloter,
Qui leur étreint les pieds de franges violettes;
Leur front neigeux est ceint de roses bandelettes;
Leurs mains font l'éternel labeur exactement :
La gauche a la quenouille au moelleux vêtement
De laine ; la droite en détire sans secousse,
Forme un fil de ses doigts à plat, le tord du pouce
Au fuseau, qu'elle lance, & qui vire en dansant ;
Sur l'ouvrage leur dent mord, toujours l'unissant ;
On voit se hériffer pris sur leurs lèvres sèches
Les brins, qui sur le fil lissé ressortaient rêches.
Dans des paniers d'osier fin treffés, elles ont
Aux pieds la laine blanche en moelleuses toisons.
Leur main chasse l'ouvrage, & leur voix claire explique
Les destins des époux dans un chant prophétique,
Un chant, que l'avenir ne dira point menteur :

« Toi qui de l'Émathie accrois encor l'honneur,
« Force de ton pays, demain glorieux père,
« Écoute : les trois Sœurs vont en ce jour prospère
« Te dévoiler l'oracle infallible... Entraînez
« Les destins dans vos fils, tournez, fuseaux, tournez!

« Voici Vesper, qui porte aux maris leurs délices.
« L'épouse vient, avec l'astre aux rayons propices,

*Quæ tibi flexanimo mentem perfundat amore
Languidulosque paret tecum conjungere somnos,
Levia substernens robusto brachia collo.*

335 *Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.*

*Nulla domus tales umquam conexit amores,
Nullus amor tali conjunxit fœdere amantes,
Qualis adest Thetidi, qualis concordia Peleo.
Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.*

340 *Nascetur vobis expers terroris Achilles,
Hostibus haud tergo, sed forti pectore notus,
Qui persæpe vago victor certamine cursus
Flammea prævertet celeris vestigia cervæ.
Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.*

345 *Non illi quisquam bello se conferet heros,
Cum Phrygii Teucro manabunt sanguine campi,
Troicaque obsidens longinquo mœnia bello
Perjuri Pelopis vastabit tertius heres.
Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.*

350 *Illius egregias virtutes claraque facta
Sæpe fatebuntur gnatorum in funere matres,
Cum in cinerem canos solvent a vertice crines
Putridaque infirmis variabunt pectora palmis.
Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.*

« D'amour t'inonder l'âme & le cœur fascinés,
« T'enlacer dans les doux sommeils abandonnés,
« Passant sous ton cou fort ses bras aux blancheurs lisses...
« Filez les fils du Sort, tournez, fuseaux, tournez!

« Jamais toit n'abrita des amours aussi belles.
« Non, jamais on ne vit amants mieux enchaînés
« Que Pélée & Thétis, par des nœuds plus fidèles...
« Filez les fils du Sort, tournez, fuseaux, tournez!

« De vous naîtra bientôt un fils sans peur, Achille,
« Montrant seule aux combats sa poitrine virile
« Sans jamais fuir, vainqueur des coureurs effrénés,
« Plus vite qu'en ses bonds d'éclair la biche agile...
« Filez les fils du Sort, tournez, fuseaux, tournez!

« Nul héros ne fera son pair, dans cette guerre
« Où le sang des Troyens inondera leur terre,
« Où Troie aura ses murs assiégés, ruinés
« Par un roi dont Pélops le traître est le grand-père...
« Filez les fils du Sort, tournez, fuseaux, tournez!

« Les mères auront ses actions brillantes
« Et ses rares exploits, pleurant leurs derniers-nés,
« Tordant leurs cheveux blancs de cendre filonnés,
« Frappant leurs seins flétris de leurs mains défaillantes...
« Filez les fils du Sort, tournez, fuseaux, tournez!

355 *Namque velut densas præcerpens messor aristas*
Sole sub ardenti flauentia demetit arua,
Trojugenum infesta prosternet corpora ferro.
Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.

Testis erit magnis virtutibus unda Scamandri,
360 *Quæ passim rapido diffunditur Hellesponto,*
Cujus iter cæsis angustans corporum acervis
Alta tepefaciet permixta flumina cæde.
Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.

Denique testis erit morti quoque reddita præda,
365 *Cum terræ excelsæ coacervatum aggere bustum*
Excipiet niveos percussæ virginis artus.
Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.

Nam simul ac fessis dederit fors copiam Achivis
Urbis Dardaniæ Neptunia solvere vincla,
370 *Alta Polyxenia madefient cæde sepulcra,*
Quæ, velut ancipiti succumbens victima ferro,
Proiciet truncum summissæ poplite corpus.
Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.

Quare agite optatos animi conjungite amores.
375 *Accipiat conjunx felici fœdere diuam,*
Dedatur cupido jamdudum nupta marito.
Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.

« Comme des épis drus, blonds au soleil en flamme,
« Qu'avant l'heure un faucheur coupe aux champs moissonnés,
« Les Troyens tomberont sous sa terrible lame...
« Filez les fils du Sort, tournez, fuseaux, tournez!

« Témoin de ses hauts faits, ce fleuve, le Scamandre,
« Qui va dans l'Hellespont rapide se répandre,
« De monceaux de corps morts verra ses flots gênés,
« Et dans son eau profonde un sang tiède descendre...
« Filez les fils du Sort, tournez, fuseaux, tournez!

« On vengera sa mort sur une auguste tête.
« Sa tombe, un tas de fable amassé, sur son faite
« Verra les membres blancs d'une vierge traînés...
« Filez les fils du Sort, tournez, fuseaux, tournez!

« Lorsque écherront les murs de Neptune & la ville
« De Dardanus aux Grecs las, le tombeau d'Achille
« Du sang de Polyxène aura ses bords baignés.
« Comme au glaive à deux fers la victime immolée,
« Elle, sur ses genoux, tombera mutilée...
« Filez les fils du Sort, tournez, fuseaux, tournez!

« Unifiez ces amours dont l'ardeur vous enivre.
« Époux, prends la Déesse en des nœuds fortunés!
« Que l'épouse aux désirs de son mari se livre!..
« Filez les fils du Sort, tournez, fuseaux, tournez!

- Non illam nutrix orienti luce revisens
Hesternum collum poterit circumdare filo.*
380 *Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.
Anxia nec mater discordis mæsta puellæ
Secubitu caros mittet sperare nepotes.
Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.*
- Talia præfantes quondam felicia Pelei*
385 *Carmina divino cecinerunt pectore Parcæ.
Præfantes namque ante domos invisere castas
Heroum & sese mortali ostendere cœtu
Cælicolæ nondum sprete pietate solebant.
Sæpe pater divum templo in fulgente residens,*
390 *Annua cum festis venissent sacra diebus,
Conspexit terra centum procumbere tauros.
Sæpe vagus Liber Parnasi vertice summo
Thyiadas effusis euhantis crinibus egit,
Cum Delphi tota certatim ex urbe ruentes*
395 *Acciperent læti divum fumantibus aris.
Sæpe in letifero belli certamine Mavors
Aut rapidi Tritonis hera aut Rhamnusia virgo
Armatas hominum est præfens hortata catervas.
Sed postquam tellus scelere est imbuta nefando,*
400 *Iustitiamque omnes cupida de mente fugarunt,
Persudere manus fraterno sanguine fratres,
Destitit extinctos natus lugere parentes,*

« Sa nourrice, au matin, ne pourra plus lui ceindre
« Les colliers, hier encore à son col enchaînés.
« Filez les fils du Sort, tournez, fuseaux, tournez !
« Non, du lit conjugal l'exil n'est point à craindre,
« Mère, qui t'ôterait l'espoir de nouveau-nés !
« Filez les fils du Sort, tournez, fuseaux, tournez ! »

C'est ainsi que jadis les Parques à Pélée
Chantaient en chants divins sa gloire révélée.
Car les héros, alors, dans leurs foyers pieux,
Les mortels même, étaient visités par les Dieux ;
De piété raillée il n'était point d'exemple.
Souvent le roi des Dieux vint s'asseoir en son temple
Éclatant, dans les jours annuels consacrés,
Et regarda tomber cent taureaux massacrés ;
Du Parnasse Liber vint, errant : affolées,
Les Thyades criaient Évan ! échevelées ;
Delphe entière, avec joie hors des murs s'élançant,
Au Dieu sur les autels faisait fumer l'encens.
Ou c'était, aux combats mortels, Mars, la maîtresse
De Triton le rapide, ou la vierge Déesse
De Rhamnonte, exhortant les bataillons armés.
Mais la terre a connu des crimes innommés.
La justice des cœurs avides s'est enfuie ;
Les frères ont leur main du sang d'un frère emplie ;
Le fils voit ses parents morts, et ne pleure pas ;

Optavit genitor primævi funera nati,
Liber ut innuptæ poteretur flore novercæ,
405 Ignaro mater substernens se impia nato
Impia non verita est divos scelerare penates :
Omnia fanda nefanda malo permixta furore
Justificam nobis mentem avertere deorum.
Quare nec talis dignantur visere cætus,
410 Nec se contingi patiuntur lumine claro.



Le père d'un fils jeune a rêvé le trépas,
Libre il prend une épouse en sa fleur, vierge encore ;
La mère, impie, aux bras d'un enfant qui s'ignore,
Impie ! osa fouiller le foyer & ses Dieux.
A ce délire, au Bien, au Mal mêlés entre eux,
Les Dieux ont détourné de nous leur âme juste :
Pour nos fêtes ils n'ont plus de visite auguste,
Et ne supportent plus le contact de nos yeux !



LXV.

- 
*TSI me assiduo confectum cura dolore
 Sevocat a doctis, Ortale, virginibus,
 Nec potis est dulcis Musarum expromere fetus
 Mens animi (tantis fluctuat ipsa malis :
 5 Namque mei nuper Lethæo gurgite fratris
 Pallidulum manans alluit unda pedem,
 Troia Rhæteo quem subter litore tellus
 Ereptum nostris obterit ex oculis).
 Sed tamen in tantis mæroribus, Ortale, mitto
 Hæc expressa tibi carmina Battiadæ,
 10 Ne tua dicta vagis nequiquam credita ventis
 Effluxisse meo forte putes animo,
 Ut missum sponsi furtivo munere malum
 Procurrit casto virginis e gremio,
 Quod miserae oblita molli sub veste locatum,
 Dum adventu matris profilit, excutitur :
 15 Atque illud prono præceps agitur decursu,
 Huic manat tristi conscius ore rubor.*



LXV.

L'ANGOISSE, le chagrin, qui m'accablent sans trêves,
M'éloignent, Ortalus, des poétiques Sœurs.
Mon âme ne peut plus enfanter les doux rêves
Chers aux Muses, plongée en des flots de douleurs!
C'est hier que le pied livide de mon frère
A trempé dans le flot endormi du Léthé,
Que de lui la Troade a fait une poussière
Dérobée à nos yeux, là-bas, au cap Rhœté!
Et pourtant, Ortalus, parmi de telles peines,
Voici des vers, d'après Callimaque traduits.
Ne crois pas que tes mots amis, aux brises vaines
Jouet livré, se soient loin de mon cœur enfuis,
Comme un fruit, don glissé par l'amant en cachette,
Qui s'échappe du sein virginal d'une enfant :
Oubliant qu'en sa robe elle l'a, la pauvrete
Voit sa mère qui vient, & s'élance au devant,
Et fait tomber le fruit; il roule; & sur sa joue
Confuse, la rougeur qui se répand avoue.



LXVI.

- 
MNIA qui magni dispexit lumina mundi,
 Qui stellarum ortus comperit atque obitus,
 Flammeus ut rapidi solis nitor obscuretur,
 Ut cedant certis sidera temporibus,
 5 Ut Triviam furtim sub Latmia saxa relegans
 Dulcis amor gyro devocet aerio,
 Idem me ille Conon cælesti in lumine vidit
 E Beroniceo vertice cæsariem
 Fulgentem clare, quam cunctis illa deorum
 10 Levia protendens brachia pollicita est,
 Qua rex tempestate novo auctus hymenæo
 Vastatum finis iverat Assyrios,
 Dulcia nocturnæ portans vestigia rixæ,
 Quam de virgineis gesserat exuviis.
 15 Estne novis nuptis odio Venus? anne parentum
 Frustrantur falsis gaudia lacrimulis,
 Ubertim thalami quas intra limina fundunt?
 Non, ita me divi, vera gemunt, juerint.
 Id mea me multis docuit regina querelis
 20 Invisente novo prælia torva viro.

LXVI.

DUI qui fait tous les feux du vaste firmament,
Le lever, le déclin des étoiles, comment
Le prompt soleil éteint l'éclat de sa lumière,
Des constellations la marche régulière,
Le doux amour cachant Diane aux rocs déserts
Du Latmos, & brisant son parcours dans les airs,
Conon m'a vue aussi scintiller, clarté pure,
De Bérénice moi la blonde chevelure,
Au ciel étincelant! C'est Bérénice aux Dieux
Qui me voua, levant ses beaux bras blancs vers eux,
Quand le roi, jouissant de l'hyménée à peine,
Partit pour dévaster la terre Assyrienne,
Portant la trace encor des nocturnes combats
Où de la vierge il prit triomphant les appas!
Vénus est-elle donc en haine aux épousées?
Près du lit nuptial tant de larmes versées
Sont-elles pour tromper le bonheur des parents?
Ah! j'en appelle aux Dieux, ces pleurs ne sont pas francs.
Ma reine me l'apprit par ses sanglots sans nombre,
Quand l'époux s'en alla tenter la guerre sombre.

- An tu non orbum luxti deserta cubile,
Sed fratris cari flebile discidium ?
Quam penitus mæstas exedit cura medullas !
Ut tibi tunc toto pectore sollicita*
- 25 *Sensibus ereptis mens excidit ! At te ego certe
Cognoram a parva virgine magnanimam.
Anne bonum oblita es facinus, quo regium adepta es
Conjugium, quo non fortius ausit alis ?
Sed tum mæsta virum mittens quæ verba locuta es !*
- 30 *Juppiter, ut tristi lumina sæpe manu !
Quis te mutavit tantus deus ? an quod amantes
Non longe a caro corpore abesse volunt ?
Atque ibi me cunctis pro dulci conjuge divis
Non sine taurino sanguine pollicita es,*
- 35 *Sei reditum tetulisset. Is hanc in tempore longo
Captam Asiam AEgypti finibus addiderat.
Quis ego pro factis caelesti reddita cœtu
Pristina vota novo munere dissoluo.
Invita, o regina, tuo de vertice cessi,*
- 40 *Invita : adjuro teque tuumque caput,
Digna ferat quod siquis inaniter adjurarit :
Sed qui se ferro postulet esse parem ?
Ille quoque eversus mons est, quem maximum in oris
Progenies Thiaæ clara supervehitur,*
- 45 *Cum Medi peperere novum mare, cumque juvenus
Per medium classi barbara navit Athon.
Quid facient crines, cum ferro talia cedant ?*

N'est-ce pas ton lit veuf, désert, que tu pleurais ?
N'est-ce qu'un frère aimé dont tu te séparais ?
Quel tourment jusqu'au fond des os t'a dévorée !
Comme en ton âme alors, tout entière égarée,
Tu sentis ta raison se perdre ! Et cependant
Je te connus un cœur bien intrépide, enfant !
L'acte vaillant qui t'a conquis hymen & trône,
L'as-tu donc oublié ? Qui ferait mieux ? Personne...
Mais quand le mari part, ô les tristes adieux !
Jupiter, que de fois ces mains pressent ces yeux !
Quoi ? quel dieu si puissant t'a changée ? Ah ! l'absence
D'un cher être aux amants est la pire souffrance.
Tu me promis alors à tous les Immortels,
Non sans verser le sang des bœufs sur les autels,
Pour que le tendre époux revint ! Bientôt conquise,
A l'Égypte l'Asie est par le roi soumise,
Et moi, je suis offerte à ce monde d'en haut,
J'acquiesce un ancien vœu par un présent nouveau.
O reine, j'ai quitté ton front, je le regrette,
Je le regrette bien, j'en jure par ta tête :
Malheur à qui ferait en vain un tel serment !
Mais qui peut résister au fer également ?
Il fut percé, ce mont, — le plus haut sur la terre
Que le fils de Thia franchisse & qu'il éclaire, —
Quand les Mèdes, créant un chemin pour les flots,
Firent passer leurs nefs au travers de l'Athos !
Quand le fer dompte tout, frêles cheveux, que faire ?

- Juppiter, ut Chalybon omne genus pereat,
Et qui principio sub terra quærere venas
50 Institit ac ferri frangere duritiem !
Abjunctæ paulo ante comæ mea fata sorores
Lugebant, cum se Memnonis AEthiopis
Unigena impellens nutantibus aera pennis
Obtulit Arsinoes Locridos ales equos,
55 Isque per ætherias me tollens avolat umbras
Et Veneris casto collocat in gremio.
Ipsa suum Zephyritis eo famulum legarat ,
Graia Canopieis incola litoribus.
Numen ibi vario ne solum in lumine cæli
60 Ex Ariadneis aurea temporibus
Fixa corona foret, sed nos quoque fulgeremus
Devotæ flavi verticis exuviae,
Uvidulam a luctu cedentem ad templa deum me
Sidus in antiquis diva novum posuit :
65 Virginis & sævi contingens namque Leonis
Lumina, Callisto junctæ Lycaoniæ,
Vertor in occasum, tardum dux ante Booten,
Qui vix sero alto mergitur Oceano.
Sed quamquam me nocte premunt vestigia divum
70 Lux autem canæ Tethyi restituit,
(Pace tua fari hic liceat, Rhamnusia virgo,
Namque ego non ullo vera timore tegam ,
Nec si me infestis discerpent sidera dictis,
Condita quin verei pectoris evoluam) :*

Des Chalybes maudis, Jupiter, tout entière
La race, & celui qui rechercha le premier
Les veines de ce fer, & le voulut plier!
Mes sœurs les tresses, quand on me détacha d'elles,
Pleuraient... Soudain fendant l'air où flottent ses ailes,
Le frère de Memnon, Zéphyr, cheval ailé
D'Arfinoé de Locre, à moi s'est dévoilé :
Il m'emporte à travers les ombres de l'espace,
Et sur le chaste sein de Vénus il me place.
Zéphyritis l'avait elle-même lancé,
La Grecque dont le temple à Canope est dressé :
Elle ne voulait pas qu'au ciel où tout rayonne
Le seul astre fait dieu fût l'or de la couronne
D'Ariadne; elle veut que j'y brille, trésor
Qu'offrit ta tête blonde, — & tout humide encor
De pleurs, à peine entrée au seuil des Dieux, me mêle
Aux astres plus anciens, moi, l'étoile nouvelle.
Voisine de la Vierge & du cruel Lion,
Non loin de Callisto, fille de Lycaon,
Je guide à l'occident le Bouvier, lueur lente,
Qui se plonge au profond Océan indolente.
Je fens sur moi les pas des Dieux pendant la nuit,
Et la blanche Téthys me prend quand le jour luit.
Mais, — vierge de Rhamnonte, oh ! que sans te déplaire
Je le dise ! — par peur, non, je ne saurais taire
Le vrai; quand je verrais les astres en fureur
Contre moi, je dirais les secrets de mon cœur; —

- 75 *Non his tam lætor rebus, quam me afore semper,
Afore me a dominæ vertice discrucior,
Quicum ego, dum virgo curis fuit omnibus expers,
Unguenti Suriei milia multa bibi.
Nunc vos, optato quom junxit lumine tæda,*
- 80 *Non prius unanimis corpora conjugibus
Tradite nudantes rejecta veste papillas,
Quam jocunda mihi munera libet onyx,
Vester onyx, casto colitis quæ jura cubili.
Sed quæ se impuro dedit adulterio,*
- 85 *Illius a! mala dona levis bibat irrita pulvis:
Namque ego ab indignis præmia nulla peto.
Sed magis, o nuptæ, semper concordia vobis
Semper amor sedes incolat assiduus.
Tu vero, regina, tuens cum sidera divam*
- 90 *Placabis festis luminibus Venerem,
Unguinis expertem non sis esse tuam me,
Sed potius largis affice muneribus.
Sidera corruerint utinam! coma regia fiam:
Proximus Hydrochoi fulgeret Oarion!*



Tout ce bonheur n'est rien. Je souffre, séparée,
Séparée à jamais de ma reine adorée,
Qui jadis, jeune fille & sans souci de rien,
Me fit boire des flots de parfum Syrien !
O vous qui d'un hymen rêvé voyez les flammes,
Aux amoureux époux ne vous livrez pas, femmes,
Ne leur dévoilez pas vos seins nus, sans m'avoir
Présenté dans l'onix les dons que j'aime à voir,
L'onix pur comme vous dont la couche est austère !
Pour celle qui se donne à l'infâme adultère,
Que son encens impur soit bu du sable en vain !
Je ne veux pas des dons qu'offre une indigne main.
Mais vous, qu'en vos maisons la concorde demeure,
Épouses ! Que l'amour en soit l'hôte à toute heure !
Reine, quand regardant les astres, aux clartés
Des flambeaux, tu prieras Vénus aux jours fêtés,
Ne me laisse pas, moi, sans parfums, moi ta chose ;
Mais de larges présents en mon honneur dispose...
Si les astres tombaient !.. J'irais, reine, à ton front...
Ah ! tout près du Verseau que ne brille Orion !



LXVII.



- dulci jocunda viro, jocunda parenti,
 Salve, teque bona Juppiter auctet ope,
 Janua, quam Balbo dicunt servisse benigne
 Olim, cum sedes ipse senex tenuit,
 5 Quamque ferunt rursus voto servisse maligno,
 Postquam est porrecto facta marito sene.
 Dic agedum nobis, quare mutata feraris
 In dominum veterem deseruisse fidem.
 « Non (ita Cæcilio placeam, cui tradita nunc sum)
 10 Culpa mea est, quamquam dicitur esse mea,
 Nec peccatum a me quisquam pote dicere quicquam:
 Verum est jus populi: Janua cuncta facit!
 Qui, quacumque aliquid reperitur non bene factum,
 Ad me omnes clamant: janua, culpa tua est? »
 15 Non istuc satis est uno te dicere verbo,
 Sed facere ut quisvis sentiat & videat.
 « Qui possum? Nemo quærit nec scire laborat. »
 Nos volumus: nobis dicere ne dubita.
 « Primum igitur, virgo quod fertur tradita nobis,
 20 Falsum est. Non illam vir prior attigerit,
 Languidior tenera cui pendens sicula beta*

LXVII.

PORTE douce au mari complaisant, douce au père,
Salut! Que Jupiter te fasse un sort prospère!
Toi qui servis, dit-on, honnêtement jadis
Balbus, quand le vieillard occupait le logis,
Tu servirais encor une coupable flamme,
Depuis que, le vieux mort, ici vint une femme!
Dis-moi d'où vient ce bruit, qui t'a changée, & si
L'ancien respect du maître a pu te fuir ainsi.
— « Non! que Cæcilius, mon nouveau maître, apprenne
« Que je n'ai pas de torts, encor qu'on le soutienne.
« Personne ne peut dire en quoi j'ai pu pécher:
« Mais c'est là sa justice, au public, reprocher
« Tout à la Porte! A peine un méfait de la sorte
« Trouvé, chacun me crie: « Eh! c'est ta faute, Porte! »
— Affirmer d'un seul mot ne suffit pas: il faut
Faire voir & toucher aux gens que l'on dit faux.
— « Comment? Nul n'interroge, & nul ne veut s'instruire. »
— Je le veux, moi. Tu peux, sans hésiter, tout dire.
— « Que la belle, d'abord, fût vierge en arrivant,
« Conte! Non que l'époux l'eût déflorée avant:
« Tout est plus languissant qu'une plante débile

- Numquam se mediam sustulit ad tunicam :
Sed pater illius gnati violasse cubile
Dicitur & miseram conscelerasse domum,
25 Sive quod impia mens cæco flagrabat amore,
Seu quod iners sterili semine natus erat,
Et quærendus is unde foret nervosius illud,
Quod posset zonam solvere virgineam. »
Egregium narras mira pietate parentem,
30 Qui ipse sui gnati minxerit in gremium.
Atqui non solum hoc se dicit cognitum habere
Brixia cycnea supposita in specula,
Flavus quam molli præcurrit flumine Mella,
Brixia Veronæ mater amata meæ.
35 « Sed de Postumio & Corneli narrat amore,
Cum quibus illa malum fecit adulterium. »
Dixerit hic aliquis : qui tu isthæc, janua, nosti ?
Cui numquam domini limine abesse licet,
Nec populum auscultare, sed heic suffixa tigillo
40 Tantum operire soles aut aperire domum ?
« Sæpe illam audiui furtiva voce loquentem
Solam cum ancillis hæc sua flagitia,
Nomine dicentem quos diximus, ut pote quæ mi
Speraret nec linguam esse nec auriculam.
45 Præterea addebat quendam, quem dicere nolo
Nomine, ne tollat rubra supercilia.
Longus homo est, magnas quoi lites intulit olim
Falsum mendaci ventre puerperium. »

« Chez lui; jamais il n'a donné preuve virile.
« Mais le lit de l'enfant fut violé, dit-on,
« Par le père : il fouilla cette triste maison,
« Soit qu'un aveugle amour brûlât son âme impie,
« Soit que le fils étant impuissant & sans vie,
« Il crût devoir fournir plus de virilité
« Pour briser sa ceinture à la virginité! » —
Père exquis que le tien! Piété sans égale!
Lui-même il a sali la couche filiale!
Ce n'est point là, d'ailleurs, tout ce que dit savoir
Brescia, qu'à ses pieds le mont Cynus peut voir,
Devant qui du Mella court mollement l'eau jaune,
Brescia que pour mère aimée eut ma Vérone!
— « De la belle on y conte avec Postumius
« Un adultère, un autre avec Cornélius. » —
On dira : qu'en fais-tu, Porte, qui ne peux être
En aucun cas que sur le seuil même du maître,
Qui n'entends point causer, & fixe à la cloison,
N'as qu'une tâche, ouvrir ou fermer la maison?
— « A voix basse, souvent, seule avec ses servantes,
« Je l'entendis narrer ses prouesses galantes,
« Nommant ceux que j'ai dit, & n'imaginant point
« Que j'eusse langue ou même oreille de témoin.
« Elle ajoutait un nom encor... que je veux taire :
« Je vois deux sourcils roux se froncer de colère.
« C'est un long fire, qui jadis fut accusé,
« Dans un gros procès, d'être un enfant supposé. »

LXVIII.

- UOD mihi fortuna casuque oppressus acerbo
 Conscriptum hoc lacrimis mittis epistolum,
 Naufragum ut ejectum spumantibus æquoris undis
 Sublevem & a mortis limine restituam,
 5 Quem neque sancta Venus molli requiescere somno
 Desertum in lecto cælibe perpetitur,
 Nec veterum dulci scriptorum carmine Musæ
 Oblectant, cum mens anxia pervigilat,
 Id gratum est mihi, me quoniam tibi dicis amicum,
 10 Muneraque & Musarum hinc petis & Veneris;
 Sed tibi ne mea sint ignota incommoda, Manli,
 Neu me odisse putes hospitis officium,
 Accipe, quis merfer fortunæ fluctibus ipse,
 Ne amplius a misero dona beata petas.
 15 Tempore quo primum vestis mihi tradita pura est,
 Jocundum cum ætas florida ver ageret,
 Multa satis lusi; non est dea nescia nostri,
 Quæ dulcem curis miscet amaritiem:
 Sed totum hoc studium luctu fraterna mihi mors
 20 Abstulit. O misero frater adempte mihi,

LXVIII.

RRAPPÉ par le destin, accablé de douleurs,
Tu m'écris ce billet tout trempé de tes pleurs.
Tu veux qu'au naufragé battu des flots, je tâche
D'être en aide, & qu'au seuil de la mort je t'arrache.
Vénus chaste, dis-tu, te dispute à présent,
Seul sur ta couche veuve, au sommeil bienfaisant.
Les Muses par les chants si doux des vieux poètes
Ne charment plus ton âme, aux veilles inquiètes.
Il me plaît de tenir ce nom d'ami de toi,
Que tu cherches Vénus, les Muses près de moi.
Mais j'ai mes maux : tu dois, Manlius, les connaître ;
Ne me crois pas envers mon hôte ingrat & traître.
Vois-moi plongé moi-même en un abîme affreux,
Et ne demande plus la joie au malheureux.
Jadis, sitôt vêtu de ma robe virile,
Au printemps de ma vie en sa fleur juvénile,
Ah ! je chantai gaîment ! Je l'ai connue aussi,
La Déesse qui fait l'amer & doux souci !
Mais la perte d'un frère a détruit tous ces charmes.
O mon frère, enlevé sans retour à mes larmes,

- Tu mea tu moriens fregisti commoda, frater,
Tecum una tota est nostra sepulta domus,
Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,
Quæ tuos in vita dulcis alebat amor.*
- 25 *Cujus ego interitu tota de mente fugavi
Hæc studia atque omnes delicias animi.
Quare, quod scribis Veronæ turpe Catullo
Esse, quod hic quivis de meliore nota
Frigida deserto tepefactet membra cubili,*
- 30 *Id, Manli, non est turpe, magis miserum est.
Ignoscas igitur, si, quæ mihi luctus ademit,
Hæc tibi non tribuo munera, cum nequeo.
Nam, quod scriptorum non magna est copia apud me,
Hoc fit, quod Romæ vivimus : illa domus,*
- 35 *Illæ mihi sedes, illic mea carpitur ætas :
Huc una ex multis capsula me sequitur.
Quod cum ita sit, nolim statuas nos mente maligna
Id facere aut animo non satis ingenuo,
Quod tibi non utriusque petenti copia parta est :*
- 40 *Ultro ego deferrem, copia siqua foret.*



Frère, ta mort brisa tous les bonheurs pour moi!
Notre race au tombeau descend toute avec toi.
Tant de félicités, que donnait à nos vies
La douceur de t'aimer, nous les voilà ravies!
J'ai chassé loin de moi, que ce deuil affombrir,
Ces goûts & ces travaux, délices de l'esprit.
Tu m'écris : « C'est honteux, de voir rester Catulle
« A Vérone, tandis qu'ici plus d'un émule
« Mieux noté se réchauffe au lit abandonné. »
Non, ne me blâme pas : plains un infortuné.
Et pardonne-moi donc si le chagrin m'accable,
Si je ne t'offre rien, car j'en suis incapable.
Je n'ai pas sous la main mes écrits à foison,
Puisque j'habite Rome : à Rome est ma maison,
C'est là qu'est mon foyer, là que mes jours s'effeuillent ;
Un seul me suit ici, de tous mes portefeuilles.
Ainsi garde-toi bien dans mon refus de voir
Peu de reconnaissance, ou du mauvais vouloir
Si je n'accède point à ta double prière :
Je t'aurais prévenu, si je l'avais pu faire.



LXVIII^b.

- 
ON possum reticere, deæ, qua me Allius in re
 Juverit aut quantis juverit officiis ;
 Nec fugiens sæclis obliuiscantibus ætas
 Illius hoc cæca nocte tegat studium :
 5 Sed dicam vobis, vos porro dicite multis
 Milibus & facite hæc charta loquatur anus,
 [Omnibus & triviis vulgetur fabula passim],
 Notescatque magis mortuus atque magis,
 Nec tenuem texens sublimis aranea telam
 10 In deserto Alli nomine opus faciat.
 Nam, mihi quam dederit duplex Amathusia curam,
 Scitis, & in quo me corruerit genere,
 Cum tantum arderem quantum Trinacria rupes
 Lymphaque in OEtæis Malia Thermopylis,
 15 Mæsta neque assiduo tabescere lumina fletu
 Cessarent tristique imbre madere genæ.
 Qualis in aerii perlucens vertice montis
 Rivus muscoso prosilit e lapide,
 Qui cum de prona præceps est valle volutus,
 20 Per medium sensim transit iter populi,

LXVIII^b.

JE ne peux d'Allius, Muses, taire l'appui,
Les services si grands que j'ai reçus de lui,
Laisser le temps qui fuit, le prompt oubli des âges
Couvrir d'un voile épais ces touchants témoignages.
Je vous les apprendrai. Redites-les à tous.
Que ce papier vieillisse & parle grâce à vous,
Que partout dans la ville on conte la légende,
Qu'Allius mort, sa gloire augmente & se répande,
Que l'araignée au fin réseau dans l'air tissé
Ne masque point le nom d'Allius délaissé!
Vous savez que de mal me fit la perfidie
De Vénus, & comme elle a fondu sur ma vie.
Quelle fièvre! L'Etna n'a pas de feu plus fort;
Moins brûlante la source aux Thermopyles fort.
D'interminables pleurs éteignaient la lumière
Dans mes yeux, & baignaient ma joue en pluie amère.
Sur le mont escarpé voyez briller, là-haut,
Des mousses d'un rocher jaillissant, ce ruisseau:
Il descend, roule au fond de la vallée en pente,
Sur le chemin suivi des passants il serpente,

- Dulce viatori lasso in sudore levamen,
Cum gravis exustos æstus hiulcat agros :
Hic, velut in nigro jactatis turbine nautis
Lenius aspirans aura secunda venit*
- 25 *Jam prece Pollucis, jam Castoris imploratei,
Tale fuit nobis Allius auxilium.
Is claustrum lato patefecit limite campum,
Isque domum nobis isque dedit dominam,
Ad quam communes exerceremus amores.*
- 30 *Quo mea se molli candida diva pede
Intulit & trito fulgentem in limine plantam
Innixa arguta constituit solea,
Conjugis ut quondam flagrans advenit amore
Protesilacæ Laudamia domum*
- 35 *Inceptam frustra, nondum cum sanguine sacro
Hostia cælestis pacificasset heros.
Nil mihi tam valde placeat, Rhamnusia virgo,
Quod temere invitis suscipiatur heris.
Quam jejuna pium desideret ara cruorem,*
- 40 *Docta est amisso Laudamia viro,
Conjugis ante coacta novæ dimittere collum,
Quam veniens una atque altera rursus hiemps
Noctibus in longis avidum saturasset amorem,
Posset ut abrupto vivere conjugio,*
- 45 *Quod scibant Paræ non longo tempore abisse,
Si miles muros isset ad Iliacos :
Nam tum Helenæ raptu primores Argivorum*

Doux secours du marcheur tout suant, essoufflé,
Quand sous un lourd soleil se fend le sol brûlé.
Voyez sur ceux qu'en mer bat la noire tourmente
Soudain, douce, souffler une brise clémente,
Quand déjà l'on priait Pollux, déjà Castor...
Eh bien ! tel Allius vint en aide à mon fort.
Il m'ouvrit largement la carrière fermée.
Je lui dois ma demeure, une maîtresse aimée,
L'asile où notre amour commun s'entretenait.
Là ma blanche déesse, au pas souple, venait :
Je la vois sur ce seuil usé, que son pied dore,
Se dressant sur le bout du brodequin sonore.
Laodamie ainsi vint chez Protésilas
Jadis, brûlant d'amour. Mais leur palais, hélas !
N'avait pas par le sang d'une victime sainte
Fixé des Dieux du ciel la paix sur son enceinte.
O vierge de Rhamnonte, oh ! que rien à mes yeux
Ne doive être tenté contre le gré des Dieux !
L'autel a soif, & veut voir un sang pur s'épandre :
Laodamie alors, veuve, le put apprendre.
Ses bras durent quitter l'époux d'hier, avant
Qu'avec leurs longues nuits deux hivers se suivant
N'eussent rassasié son avide tendresse,
Et pour l'hymen brisé préparé sa jeunesse.
Les Parques savaient bien le sort de l'union,
Si l'époux s'en allait soldat sous Ilion !
Pour le siège de Troie alors partaient à peine

- Cæperat ad sese Troja ciere viros,
Troja (nefas) commune sepulcrum Asiæ Europæque,
50 Troja virum & virtutum omnium acerba cinis,
Quæne etiam nostro letum miserabile fratri
Attulit. Hei misero frater adempte mihi,
Hei misero fratri jucundum lumen ademptum,
Tecum una tota est nostra sepulta domus,
55 Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.
Quem nunc tam longe non inter nota sepulcra
Nec prope cognatos compositum cineres,
Sed Troja obscæna, Troja infelice sepultum
60 Detinet extremo terra aliena solo.
Ad quam tum properans fertur simul undique pubes
Græca penetralis deseruisse focos,
Ne Paris abducta gavisus libera mæcha
Otia pacato degeret in thalamo.
65 Quo tibi tum casu, pulcherrima Laudamia,
Ereptum est vita dulcius atque anima
Conjugium : tanto te absorbens vertice amoris
Æstus in abruptum detulerat barathrum,
Quale ferunt Grai Pheneum prope Cylleneum
70 Siccare emulsa pingue palude solum,
Quod quondam cæsis montis fodisse medullis
Audit falsiparens Amphitryoniades,
Tempore quo certa Stympalia monstra sagitta
Perculit imperio deterioris heri,*

Les chefs grecs, qu'y pouffait l'enlèvement d'Hélène;
Troie, horreur! où l'Asie & l'Europe ont trouvé
Leur tombeau! Troie où nul héros ne fut sauvé,
Qui gardait à mon frère un trépas lamentable!
O frère qu'a perdu mon cœur inconsolable,
Doux rayon à ton frère ôté, malheur sur moi!
Toute notre famille est éteinte avec toi.
Tant de félicités que donnait à nos vies
La douceur de t'aimer, nous les voilà ravies!
Mort si loin! Ce n'est point parmi des morts aimés
Qu'il repose, ni près de parents inhumés :
Troie a gardé son corps, — Troie impie & fatale, —
Au bout du monde, loin de la terre natale...
Là coururent, dit-on, du pays tout entier
Les jeunes Grecs : chacun laiffait toit & foyer,
Pour que Pâris ne pût au lit de cette femme
Goûter libre, à loisir, en paix, sa joie infâme.
C'est alors que te fut arraché ton époux,
Belle Laodamie : il t'était bien plus doux
Que la vie. Ah! dans quel tourbillon, quel abîme
L'ardent amour avait entraîné sa victime!
Les Grecs content qu'au pied du mont Cyllène, auprès
De Phénée, afin d'en dessécher les marais,
Le fils d'Amphitryon — comme à tort on l'appelle, —
Jadis creusa le mont fouillé jusqu'en sa moelle, —
De son trait sûr aux bords du Stymphe perçant
Les monstres, — au tyran cruel obéissant, —

- 75 *Pluribus ut cæli tereretur janua divis,
Hebe nec longa virginitate foret.
Sed tuus altus amor barathro fuit altior illo,
Qui durum domitam ferre jugum docuit :
Nam nec tam carum confecto ætate parenti*
80 *Una caput feri nata nepotis alit,
Qui, cum divitiis vix tandem inventus auitis
Nomen testatas intulit in tabulas,
Impia derisi gentilis gaudia tollens
Suscitat a cano volturium capiti :*
85 *Nec tantum niveo gavisæ est ulla columbo
Compar, quæ multo dicitur improbius
Oscula mordenti semper decerpere rostro,
Quam quæ præcipue multivola est mulier.
Sed tu horum magnos vicisti sola furores,*
90 *Ut semel es flavo conciliata viro.
Aut nihil aut paulo cui tum concedere digna
Lux mea se nostrum contulit in gremium,
Quam circumcursans hinc illinc sæpe Cupido
Fulgebat crocina candidus in tunica.*
95 *Quæ tamen etsi uno non est contenta Catullo,
Rara verecundæ furta feremus heræ,
Ne nimium simus stultorum more molesti.
Sæpe etiam Juno, maxima cælicolum,
Conjugis in culpa flagrantem conquoquit iram,*
100 *Noscens omnivoli plurima furta Jovis.
Atquei nec divis homines componier æquum est,*

Pour qu'à de nouveaux Dieux s'ouvrît du ciel l'entrée,
Et que la vierge Hébé lui fût enfin livrée!
Plus profond que ce gouffre, — oui, bien plus, — fut l'amour
Qui t'enseigna, domptée, à subir son joug lourd.
Moins chère est au grand-père accablé d'ans la tête
De l'enfant, que, tardif, sa fille unique allaite :
Héritier des aïeux, qui, dès qu'enfin on l'a,
Remplit de son seul nom le testament, — par là
D'un allié moqué trompant la joie impie,
Et chassant le vautour de la tête blanchie !
La tourterelle est moins folle du ramier blanc,
Elle qui met, dit-on, un plus fougueux élan
A le mordre du bec, à cueillir des caresses,
Que la femme la plus prodigue de tendresses.
Oui, ces bouillants transports, tu les surpassas tous
A toi seule, aussitôt unie au blond époux...
Ardente, ou peu s'en faut, comme Laodamie,
Accourut dans mes bras ma lumière, ma vie !
Cupidon la suivait, tout autour voletant,
Sous sa tunique d'or de blancheur éclatant.
Si Catulle n'a pas été seul aimé d'elle,
Passons quelques larcins aux regrets d'une belle :
Gardons, comme les fots, de nous rendre odieux.
Elle-même souvent Junon, reine des cieux,
Prit son époux en faute, & dévora sa rage,
Et connut bien des torts à Jupiter volage.
Encor ne faut-il pas comparer l'homme aux Dieux !

-
.
Ingratum tremuli tolle parentis onus.
105 Nec tamen illa mihi dextra deducta paterna
Fragrantem Assyrio venit odore domum,
Sed furtiva dedit muta munuscula nocte,
Ipsius ex ipso dempta viri gremio.
Quare illud satis est, si nobis is datur unis,
110 Quem lapide illa diem candidiore notat.
Hoc tibi, quo potui, confectum carmine munus
Pro multis, Alli, redditur officiis,
Ne vestrum scabra tangat rubigine nomen
Hæc atque illa dies atque alia, atque alia.
115 Huc addent divi quam plurima, quæ Themis olim
Antiquis solita est munera ferre piis:
Sitis felices & tu simul & tua vita
Et domus, ipsi in qua lusimus & domina,
Et qui principio nobis te tradidit Anser,
120 A quo sunt primo mi omnia nata bona.
Et longe ante omnes mihi quæ me carior ipso est,
Lux mea, qua viva vivere dulce mihi est.



.
.
D'un vieil aïeul tremblant laissons l'air ennuyeux.
Un père ne l'a pas, après tout, amenée
Dans ma maison, d'odeurs d'Assyrie imprégnée.
Par une nuit muette, elle a furtivement,
Quittant l'époux, porté ses faveurs à l'amant.
Ah! c'est assez pour moi qu'une seule journée
Heureuse m'ait été par son amour donnée!..
Cher Allius, reçois — faible tribut — ces vers :
Ils te font en retour de cent bienfaits offerts.
Qu'ils préservent ton nom de cette rouille sombre,
Qu'apportent avec eux les jours, les jours sans nombre!
Que les Dieux à ce don joignent ceux que Thémis
Prodiguait aux mortels vertueux de jadis!
Soyez heureux, — toi-même, — & comme toi, ta vie, —
La maison qui me vit m'ébattre avec l'amie, —
A mon affection celui qui t'a donné,
Anser, des mains de qui tout mon bonheur est né, —
Surtout celle qui plus que moi-même m'est chère,
Qui, vivant, me rend doux de vivre, — ma lumière!



LXIX.

NOLI admirari, quare tibi femina nulla,
Ruse, velit tenerum supposuisse femur,
Non si illam raræ labefactes munere vestis
Aut perluciduli deliciis lapidis.

- 5 Lædit te quædam mala fabula, qua tibi fertur
Valle sub alarum trux habitare caper.
Hunc metuunt omnes. Neque mirum : nam mala valde est
Bestia, nec quicum bella puella cubet.
Quare aut crudelem nasorum interfice pestem,
10 Aut admirari desine cur fugiunt.



LXIX.

NE fois point étonné, Rufus, qu'aucune femme
Ne consente à livrer ses beautés à ta flamme,
Offris-tu pour la vaincre un rare vêtement,
Ou l'appât d'une pierre au riche chatolement.
Un sot bruit, qui te fait grand tort, court : on te prête
Au creux de ton aisselle un affreux bouc caché.
On en a peur ; on a raison : vilaine bête !
Belle fille jamais avec ça n'a couché.
Étouffe-moi ce bouc, de tout nez peste immonde,
Ou ne fois plus surpris qu'on te fuie à la ronde !



LXX.

NULLI se dicit mulier mea nubere malle
Quam mihi, non si se Iuppiter ipse petat.
Dicit : sed mulier cupido quod dicit amanti,
In vento & rapida scribere oportet aqua.



LXX.

MA maîtresse le dit, rien ne vaut mon amour
Pour elle, — rien, — l'amour de Jupiter lui-même...
Ce qu'une femme dit au crédule qui l'aime
Est écrit sur le vent ailé, sur l'eau qui court!



LXXI.

 IQUOI jure bono sacer alarum obstitit hircus,
Aut siquem merito tarda podagra secat,
AEmulus iste tuus, qui vestrum exercet amorem,
Mirifico est fato naetus utrumque malum.

5 Nam quotiens futuit, totiens ulciscitur ambos:
Illam affligit odore, ipse perit podagra.



LXXI.

 I quelqu'un dut loger bouc maudit sous l'aisselle,
Être pris & tordu par la goutte cruelle,
C'est ce rival, admis par l'objet de ton choix.
O merveille ! il a l'un & l'autre mal ; à toute
Tentative amoureuse, il te venge deux fois :
La tuant par l'odeur, se tuant par la goutte !



LXXII.

DICEBAS quondam solum te nosse Catullum,
Lesbia, nec præ me velle tenere Jovem.
Dilexi tum te non tantum ut vulgus amicam,
Sed pater ut gnatos diligit & generos.
5 Nunc te cognovi : quare etsi impensius uror,
Multo mi tamen es vilior & levior.
Qui potis est ? inquis. Quod amantem injuria talis
Cogit amare magis, sed bene velle minus.



LXXII.



ATULLE eut seul jadis, disais-tu, ta tendresse,
Lesbie : à Jupiter tu l'aurais préféré.
Moi, je t'aimais, — non point comme on fait sa maîtresse, —
Mais bien comme un père aime un enfant adoré.
Je te connais enfin. Plus que jamais la flamme
Me brûle : mais tu n'as pour mon cœur plus de prix. —
Comment cela, dis-tu ? — Sous la trahison, l'âme
Sent redoubler l'amour, mais l'estime y périt.



LXXIII.

DESINE de quoquam quicquam bene velle mereri
Aut aliquem fieri posse putare pium.
Omnia sunt ingrata, nihil fecisse benigne
Prodest, immo etiam tædet obestque magis,
5 Ut mihi, quem nemo gravius nec acerbius urget,
Quam modo qui me unum atque unicum amicum habuit.



LXXIII.



ESSEZ de croire enfin qu'on oblige personne,
Ni que jamais un cœur reconnaissant se donne.
Il n'est qu'ingrats au monde. Un bienfait ! ce n'est rien ;
Que dis-je ? il pèse, il nuit, tôt ou tard on le pleure :
Nul n'est plus acharné contre moi, je vois bien,
Que mon seul, mon unique ami de tout-à-l'heure.



LXX.

NULLI se dicit mulier mea nubere malle
Quam mihi, non si se Iuppiter ipse petat.
Dicit : sed mulier cupido quod dicit amanti,
In vento & rapida scribere oportet aqua.



LXX.



A maîtresse le dit, rien ne vaut mon amour
Pour elle, — rien, — l'amour de Jupiter lui-même...
Ce qu'une femme dit au crédule qui l'aime
Est écrit sur le vent ailé, sur l'eau qui court!



LXXI.



*IQUOI jure bono sacer alarum obstitit hircus,
Aut siquem merito tarda podagra secat,
AEmulus iste tuus, qui vestrum exercet amorem,
Mirifico est fato nactus utrumque malum.*

§ *Nam quotiens futuit, totiens ulciscitur ambos :
Illam affligit odore, ipse perit podagra.*



LXXI.

 I quelqu'un dut loger bouc maudit sous l'aisselle,
Être pris & tordu par la goutte cruelle,
C'est ce rival, admis par l'objet de ton choix.
O merveille ! il a l'un & l'autre mal ; à toute
Tentative amoureuse, il te venge deux fois :
La tuant par l'odeur, se tuant par la goutte !



LXXII.

DICEBAS quondam solum te nosse Catullum,
Lesbia, nec præ me velle tenere Jovem.
Dilexi tum te non tantum ut vulgus amicam,
Sed pater ut gnatos diligit & generos.

§ Nunc te cognovi: quare etsi impensius uror,
Multo mi tamen es vilior & levior.
Qui potis est? inquis. Quod amantem injuria talis
Cogit amare magis, sed bene velle minus.



LXXII.



ATULLE eut seul jadis, disais-tu, ta tendresse,
Lesbie : à Jupiter tu l'aurais préféré.
Moi, je t'aimais, — non point comme on fait sa maîtresse, —
Mais bien comme un père aime un enfant adoré.
Je te connais enfin. Plus que jamais la flamme
Me brûle : mais tu n'as pour mon cœur plus de prix. —
Comment cela, dis-tu ? — Sous la trahison, l'âme
Sent redoubler l'amour, mais l'estime y périt.



LXXIII.

DESINE *de quoquam quicquam bene velle mereri*
Aut aliquem fieri posse putare pium.
Omnia sunt ingrata, nihil fecisse benigne
Prodest, immo etiam tædet obestque magis,
5 *Ut mihi, quem nemo gravius nec acerbius urget,*
Quam modo qui me unum atque unicum amicum habuit.



LXXIII.



ESSEZ de croire enfin qu'on oblige personne,
Ni que jamais un cœur reconnaissant se donne.
Il n'est qu'ingrats au monde. Un bienfait ! ce n'est rien ;
Que dis-je ? il pèse, il nuit, tôt ou tard on le pleure :
Nul n'est plus acharné contre moi, je vois bien,
Que mon seul, mon unique ami de tout-à-l'heure.



LXXIV.



CELLIUS audierat patruum objurgare solere,
Siquis delicias diceret aut faceret.
Hoc ne ipsi accideret, patruī perdep̄suit ipsam
Uxorem & patruum reddidit Harpocratem.
5 Quod voluit fecit : nam, quamvis irrumet ipsum
Nunc patruum, verbum non faciet patruus.



LXXIV.



ELLIUS connaissait son oncle rude au blâme
Devant toute gaité du geste ou de la voix.
Pour s'en garer, à l'oncle il débaucha sa femme,
Et fit de l'oncle un Harpocrate. A quoi
Il réussit : du coup, il tournerait sa flamme
Sur l'oncle même, allez, l'oncle se tiendrait coi.



LXXVII.

RUFE, mihi frustra ac nequiquam credite amice
(Frustra ? immo magno cum pretio atque malo),
Sicine subrepsti mei atque intestina perurens

Ei misero eripuisti omnia nostra bona ?

5 Eripuisti, heu heu nostræ crudele venenum

Vitæ, heu heu nostræ pestis amicitiae.

Sed nunc id doleo, quod puræ pura puellæ

Savia conminxit spurca saliva tua.

Verum id non impune feres : nam te omnia sæcla

10 Noscent, & qui sis fama loquetur anus.



LXXVII.



Rufus, ton ami crut donc à tort en toi ?
Que dis-je ? j'ai payé bien cher ma bonne foi !
Quoi ! me voler ? Me mettre au sein tout ce qui brûle ?
Arracher son bonheur au pauvre cœur crédule ?
Oui, voleur, tu l'as fait. Ah ! tu m'as sans pitié
Empoisonné la vie & flétri l'amitié.
Quelle douleur, de voir sur la lèvre suave
De ma blanche maîtresse une aussi sale bave !
Je saurai t'en punir. On connaîtra Rufus
Toujours, & l'avenir dira ce que tu fus !



LXXVIII.



ALLUS habet fratres, quorum est lepidissima conjunx
Alterius, lepidus filius alterius.

Gallus homo est bellus : nam dulces jungit amores,
Cum puero ut bello bella puella cubet.

5 *Gallus* homo est stultus nec se videt esse maritum,
Qui patruus patrui monstret adulterium.



LXXVIII.

GALLUS a, vous savez, deux frères : l'un possède
Une charmante femme, & l'autre un fils charmant.
Gallus est tendre : il vient aux doux amours en aide,
Il fait coucher la belle avec le bel amant.
Gallus est un grand fot, — oncle & mari, — de faire
En famille aux neveux pratiquer l'adultère.



LXXIX.

LESBIUS est pulcher : quid ni ? quem Lesbia malit
Quam te cum tota gente, Catulle, tua.
Sed tamen hic pulcher vendat cum gente Catullum,
Si tria notorum scivia reppererit.



LXXIX.

BEAU garçon, Lesbius ! Oui-dà, puisque Lesbie
L'aime bien mieux que toi, Catulle, & tous les tiens...
Qu'il vende, lui si beau, Catulle & tous les siens,
S'il trouve trois baisers de bonne compagnie !



LXXX.



UID dicam, Gelli, quare rosea ista labella
Hiberna fiant candidiora nive,
Mane domo cum exis & cum te octava quiete
E molli longo suscitatur hora die ?
5 Nescio quid certe est : an vere fama susurrat
Grandia te medii tenta vorare viri ?
Sic certe est : clamant Victoris rupta miselli
Illic, & emulso labra notata sero.



LXXX.

DIS-MOI donc, Gellius, pourquoi tes lèvres roses
Prennent plus de blancheur que les neiges d'hiver,
Quand tu fors le matin, ou bien à ton lever
Vers huit heures, alors qu'aux longs jours tu reposes?
Je ne fais. Est-il vrai, comme on l'a chuchoté,
Que tu consens parfois à d'infâmes services?
Oui, tout le dit bien haut, — Victor, pauvre éreinté,
Et ta lèvre où l'on voit les traces d'affreux vices!



LXXXI.

NEM ONE in tanto potuit populo esse, Iuventi,
Bellus homo, quem tu diligere inciperes,
Præterquam iste tuus moribunda a sede Pisauri
Hospes inaurata pallidior statua,
5 Qui tibi nunc cordi est, quem tu præponere nobis
Audes, & nescis quod facinus facias.



LXXXI.

NE pouvais-tu trouver, Juventius, parmi
Tout ce peuple un beau gars pour ton premier ami,
Au lieu de prendre au fond d'un lieu mortel, Pifaure,
Cet étranger jauni comme un bronze qu'on dore?
C'est l'élu de ton cœur! Tu l'oses aimer mieux
Que nous! Sais-tu combien ton crime est odieux?



LXXXII.



UINI, si tibi vis oculos debere Catullum,
Aut aliud siquid carius est oculis,
Eripere ei noli, multo quod carius illi
Est oculis seu quid carius est oculis.



LXXXII.

QUINTIUS, si tu veux qu'il te doive les yeux,
Ou tel bien qui peut être encor plus précieux,
Ne va pas à Catulle arracher ce qu'il aime
Cent fois plus que ses yeux ou que ce bien suprême!



LXXXIII.

LESBIA mi præsente viro mala plurima dicit :
Hæc illi fatuo maxima lætitia est.
Mule, nihil sentis. Si nostri oblita taceret,
Sana esset : nunc quod gannit & obloquitur,
5 Non solum meminit, sed quæ multo acrior est res,
Irata est, hoc est, uritur & coquitur.



LXXXIII.

 ON mari là, Lesbie est pour moi fort mauvaïse
En ses propos : de quoi le sot ne se tient d'aïse.
Mulet, tu n'y vois rien ! Le silence, voilà
L'oubli, la guérison. Parler, railler, c'est là
Signe qu'on se souvient. Et c'est bien pis encore,
Sa colère : l'amour la brûle & la dévore.



LXXXIV.



- HOMMODA dicebat, si quando commoda vellet
 Dicere, & insidias Arrius hinsidias,
 Et tum mirifice sperabat se esse locutum,
 Cum quantum poterat dixerat hinsidias.
 5 Credo, sic mater, sic Liber avunculus ejus,
 Sic maternus avus dixerat atque avia.
 Hoc misso in Syriam requierant omnibus aures:
 Audibant eadem hac leniter & leviter,
 Nec sibi postilla metuebant talia verba,
 10 Cum subito affertur nuntius horribilis,
 Ionios fluctus, postquam illuc Arrius issset,
 Jam non Ionios esse, sed Hionios.



LXXXIV.

 RRIUS prononçait *Chommode* pour *Commode*,
Hembûche pour *Embûche* : il s'était figuré
 Parler d'autant mieux à la mode,
 Qu'il aurait plus longtemps sur *Hembûche* aspiré.
 La mère avait, je crois, des manières pareilles,
 L'oncle Liber, & tous les aïeux maternels.
 On l'envoie en Syrie ; & voilà nos oreilles
 En paix, n'entendant plus que mots doux, naturels,
 Nous ne redoutions plus cette cacophonie...
 Quand tout-à-coup un bruit effroyable est lancé :
 Sur la mer d'Ionie Arrius a passé, —
 Et la mer d'Ionie est mer de *Hionie* !



LXXXV.



*Q*ui & amo. Quare id faciam, fortasse requiris.
Nescio, sed fieri sentio et excrucior.



LXXXV.



Je hais, & j'aime. — Est-il possible? vas-tu dire. —
Je ne fais. Je le sens, & mon cœur se déchire.



LXXXVI.



QUINTIA formosa est multis, mihi candida, longa,
Recta est. Hæc ego sic singula confiteor,
Totum illud formosa nego : nulla venustas,
Nulla in tam magno est corpore mica salis.
§ Lesbia formosa est, quæ cum pulcherrima tota est,
Tum omnibus una omnes surripuit Veneres.



LXXXVI.



QUINTIE est pour plus d'un belle. Elle me paraît
Blanche, grande, bien faite : en détail, je le passe.
L'ensemble une beauté ? Que nenni. Point de grâce ;
Dans un aussi grand corps nul piquant, nul attrait.
La belle, c'est Lesbie : en tout c'est la plus belle,
Tout charme à toute femme est dérobé par elle.



LXXXVII.

ULLA potest mulier tantum se dicere amatam
Vere, quantum a me Lesbia amata mea es.
Nulla fides ullo fuit umquam fœdere tanta,
Quanta in amore tuo ex parte reperta mea est.
5 Nunc est mens diducta tua, mea Lesbia, culpa,
Atque ita se officio perdidit ipsa suo,
Ut jam nec bene velle queat tibi, si optima fias,
Nec desistere amare, omnia si facias.



LXXXVII.

JAMAIS femme n'a pu se dire aussi chérie,
D'un cœur vrai, que par moi tu le fus, ma Lesbie ;
Jamais ne fut gardée en un pacte la foi,
Autant qu'en notre amour elle le fut par moi.
Vois par tes torts mon âme en deux sens torturée,
Lesbie, & d'un excès d'amour même égarée :
Tu reviendrais au bien, je ne peux t'estimer, —
Dans le mal tout entière, il me faudrait t'aimer !



LXXVI.

-  IQUA recordanti benefacta priora voluptas
Est homini, cum se cogitat esse pium,
Nec sanctam violasse fidem, nec fœdere in ullo
Divum ad fallendos numine abusum homines,
5 Multa parata manent in longa ætate, Catulle,
Ex hoc ingrato gaudia amore tibi.
Nam quæcumque homines bene cuiquam aut dicere possunt,
Aut facere, hæc a te dictaque factaque sunt :
Omniaque ingrata perierunt credita menti.
10 Quare jam te cur amplius excrucies ?
Quin tu animo offirmas atque istinc teque reducis
Et dis invitis desinis esse miser ?
Difficile est longum subito deponere amorem.
Difficile est, verum hoc qua lubet efficias.
15 Una salus hæc est, hoc est tibi pervincendum :
Hoc facias, siue id non pote siue pote.
O di, si vestrum est misereri, aut si quibus umquam
Extremam jam ipsa morte tulistis opem,
Me miserum aspiciate, & si vitam puriter egi,
20 Eripite hanc pestem perniciemque mihi,

LXXVI.

 IL est une douceur au souvenir du bien, —
A songer que, pieux, on n'a jamais pour rien
Violé la foi sainte, ou, jurant que l'on aime,
Pour tromper les humains abusé des Dieux même, —
Catulle, il t'est gardé jusqu'au déclin du jour
Plus d'une joie au fond de ce stérile amour.
Tout ce que l'homme peut dire ou faire de tendre,
Tu l'as dit, tu l'as fait; & rien n'a pu te rendre
Cette âme ingrate, & tout s'est perdu vainement.
A quoi bon désormais prolonger ton tourment?
Affermis donc ton cœur, & retourne en arrière.
Les Dieux ne veulent pas! C'est assez de misère.
Briser un long amour d'un coup est malaisé;
C'est malaisé, — pourtant il faut qu'il soit brisé.
Ton seul salut est là, triompher de toi-même.
Qu'il soit possible ou non, tente l'effort suprême.
O Dieux, si vous avez pitié, si vous aidez
Ceux qui sont sur le point de périr, regardez
Mon malheur! Si ma vie a toujours été pure,
Otez-moi ce fléau, cette affreuse souillure,

- Quæ mihi surrepens imos ut torpor in artus
Expulit ex omni pectore lætities.
Non jam illud quæro, contra me ut diligat illa,
Aut, quod non potis est, esse pudica velit :
25 Ipse valere opto & tætrum hunc deponere morbum.
O di, reddite mi hoc pro pietate mea.*



Froid poison jusqu'au fond des os qui s'est glissé,
Et par quoi tout bonheur de mon âme est chassé.
Je ne demande plus, elle aussi, qu'elle m'aime,
Qu'elle ait de la pudeur : eh ! le peut-elle même ?
Je veux guérir, chasser ce mal horrible... O Dieux !
Accordez cette grâce à mon zèle pieux !



LXXXVIII.



UID facit is, Gelli, qui cum matre atque sorore
Prurit & abjectis pervigilat tunicis ?
Quid facit is, patruum qui non finit esse maritum ?
Ecqui scis quantum suscipiat sceleris ?
5 Suscipit, o Gelli, quantum non ultima Tethys
Nec genitor Nympharum abluit Oceanus :
Nam nihil est quicquam sceleris, quo prodeat ultra.
Non si demisso se ipse voret capite.



LXXXVIII.

AIS-TU donc, Gellius, ce que fait l'être infâme
Qui souille dans ses nuits mère & sœur ? Sais-tu bien
Ce que fait celui qui vole à l'oncle sa femme ?
Oui, fais-tu ce qu'il fait, quel forfait est le sien ?
Un forfait, Gellius, que l'Océan, le père
Des Nymphes, ni Téthys, ne pourraient point laver :
Au-delà dans le crime il n'est rien qu'il pût faire,
Sur lui-même osât-il ce qu'on n'ose rêver.



LXXXIX.



GELLIUS est tenuis : quid ni ? cui tam bona mater
Tamque valens vivat tamque venusta soror
Tamque bonus patruus tamque omnia plena puellis
Cognatis, quare is desinat esse macer ?
5 Qui ut nihil attingit, nisi quod fas tangere non est,
Quantumvis quare sit macer invenies.



LXXXIX.



ELLIUS est fluet. Une mère à chérir
Si bonne & si robuste ! Une sœur si jolie !
Un oncle si parfait ! La famille remplie
De fillettes ! Peut-il vraiment ne pas maigrir ?
Par ses amours (il n'a de goût que pour l'inceste)
Sa maigreur se comprend & s'explique de reste.



XC.

NASCATUR magus ex Gelli matrisque nefando
Conjugio & discat Persicum aruspicium :
Nam magus ex matre & gnato gignatur oportet,
Si vera est Persarum impia religio,
¶ Gnavus ut accepto veneretur carmine divos
Omentum in flamma pingue liquefaciens.



XC.

QUE Gellius de son monstrueux mariage
Ait, pour être aruspice ainsi qu'en Perse, un mage !
Si des Perses le culte impie est vérité,
Le mage naît du fils par la mère enfanté,
Pour qu'auprès de ses Dieux son hymne trouve grâce,
Lorsque sa main fait fondre aux flammes la chair grasse !



XCI.

NON ideo, Gelli, sperabam te mihi fidum
In misero hoc nostro, hoc perduto amore fore,
Quod te cognossem bene constantemve putarem
Aut posse a turpi mentem inhibere probro,
5 Sed neque quod matrem nec germanam esse videbam
Hanc tibi, cujus me magnus edebat amor.
Et quamvis tecum multo conjungerer usu,
Non satis id causæ credideram esse tibi.
Tu satis id duxti: tantum tibi gaudium in omni
10 Culpa est, in quacumque est aliquid sceleris.



XCI.

NON, Gellius, si j'ai cru que ton amitié
D'un triste & fol amour peut-être aurait pitié,
Ce n'est pas te sachant l'âme bonne & fidèle,
Capable de chasser une honte loin d'elle.
Mais celle dont l'amour dévorait tout mon cœur
N'était, je le savais, ta mère ni ta sœur;
Et je ne pensais pas l'amitié qui nous lie
Un motif suffisant pour toi de tromperie.
Toi, tu l'as trouvé tel : tant tu goûtes d'attrait
Dans tout mal, où quelque air de crime t'apparaît!



XCII.



LESBIA mi dicit semper male nec tacet umquam
De me : *Lesbia* me dispeream nisi amat.
Quo signo ? Quia sunt totidem mea : deprecor illam
Assidue, verum dispeream nisi amo.



XCII.

LESBIE à tout propos m'attaque sans tarir.
Lesbie, en attendant, m'aime, — ou je veux mourir !
La preuve ? Eh ! j'en suis là : je la maudis moi-même,
Et cependant, je veux mourir, si je ne l'aime !



XCIII.



*N*il nimium studeo Cæsar tibi velle placere,
Nec scire utrum sis albus an ater homo.



XCIII.



César, je n'ai pas trop souci de te plaire !
Es-tu blanc ? es-tu noir ? Il ne m'importe guère !



XCIV.



MENTULA mæchatur. Mæchatur mentula ; certe.
Hoc est, quod dicunt, ipsa olera olla legit.

(cete)

XCIV.



MENTULA fait l'amour : ainsi le veut son nom.
« Les choux à la marmite », est-ce pas le dicton ?



XCV.



ZMYRNA mei Cinnae nonam post denique messem
Quam capta est nonamque edita post hiemem,
Milia cum interea quingenta Hortensius uno

.....

- 5 *Zmyrna* cavae Satrachi penitus mittetur ad undas,
Zmyrnam cana diu secula pervoluent.
At Volusi annales Paduam morientur ad ipsam
Et laxas scombris saepe dabunt tunicas.
Parva mei mihi sint cordi monumenta sodalis,
10 At populus tumido gaudeat Antimacho.



XCV.



A *Smyrne* qui lui prit neuf étés, neuf hivers,
Mon Cinna la publie enfin ! Quant aux ouvrages
D'Hortensius, par an c'est cinq cent mille vers.

.....

Jusqu'au creux Satrachus la *Smyrne* ira ; les âges
Vieilliront sans cesser de feuilleter ses pages.
Mais de Volusius les Annales mourront
Près du Pô, d'ample robe aux scombres serviront...
Ce que fait mon ami n'est pas grand : cela dure.
Au vulgaire, Antimaque avec sa bouffissure !



XCVI.

 *Si quicquam muteis gratum acceptumve sepulcris
Accidere a nostro, Calve, dolore potest,
Quo desiderio veteres renovamus amores
Atque olim missas flemus amicitias,
5 Certe non tanto mors inmaturo dolori est
Quintiliae, quantum gaudet amore tuo.*



XCVI.

 IL est quelque plaisir, Calvus, quelque douceur
Pour les tombeaux muets à voir notre douleur,
Les regrets par lesquels les amours sont rendues,
Les pleurs que nous donnons aux amitiés perdues,
Quintilia souffrit de ne vivre qu'un jour
Bien moins, qu'elle ne sent de joie à ton amour!



XCVII.


NON (ita me di ament) quicquam referre putavi,
 Utrumne os an culum olfacerem AEmilio.
 Nilo mundius hoc, niloque inmundior ille,
 Verum etiam culus mundior & melior :
 5 Nam sine dentibus est : os dentis sesquipedalis,
 Gingivas vero ploxeni habet veteris,
 Præterea rictum qualem diffusus in æstu
 Meientis mulæ cunnus habere solet.
 Hic futuit multas et se facit esse venustum,
 10 Et non pistrino traditur atque asino ?
 Quem si qua attingit, non illam posse putemus
 AEgroti culum lingere carnificis ?



XCVII.

ME pardonnent les Dieux, mais je ne saurais dire
Du corps d'Æmilius ce qu'il vaut mieux flairer.
Bouches du haut, du bas, rien n'est plus sale & pire.
La plus propre est en bas, c'est celle à préférer :
Elle n'a pas de dents. L'autre a des dents énormes,
Pour gencives de vrais tiroirs d'un vieux bahut,
Un rictus qu'on dirait par ses largeurs difformes
La vulve d'une mule alors qu'elle est en rut.
Cet homme a force amours; il se croit agréable.
Que ne le mène-t-on avec l'âne au moulin ?
Celle qui toucherait un tel être est capable
De servir dans ses goûts quelque bourreau malfain !



XCVIII.

IN te, si in quemquam, dici pote, putide Victi,
Id quod verbosis dicitur & fatuis.
Ista cum lingua, si usus veniat tibi, possis
Culos & crepidas lingere carpatinas.

5 Si nos omnino vis omnes perdere, Victi,
Hiscas : omnino quod cupis efficies.



XCVIII.



puant Victius, à toi mieux qu'à personne .
S'applique des bavards & des fots ce qu'on dit :
Cette langue, si l'on en veut user, n'est bonne
Qu'à lécher des fouliers de payfan, ou pis.
Si tu veux, Victius, nous prendre à tous la vie,
Bâille, & tu vas combler d'un seul coup ton envie.



XCIX.

-  **S**URRIPUI tibi, dum ludis, mellite Juventi,
Suaviolum dulci dulcius ambrosia.
Verum id non impune tuli : namque amplius horam
Suffixum in summa me memini esse cruce,
5 Dum tibi me purgo nec possum fletibus ullis
Tantillum vestrae demere saevitiae.
Nam simul id factum est, multis diluta labella
Abstersti guttis omnibus articulis,
Ne quicquam nostro contractum ex ore maneret,
10 Tamquam commictae spurca saliva lupae.
Praeterea infesto miserum me tradere Amori
Non cessasti omnique excruciare modo,
Ut mi ex ambrosia mutatum jam foret illud
Suaviolum tristi tristius elleboro.
15 Quam quoniam poenam misero proponis amori,
Numquam jam posthac basia surripiam.



XCIX.

U jeu je t'ai surpris, charmant Juventius,
Un court baiser plus doux que la douce ambroisie.
Mais il m'a coûté cher : une heure entière & plus,
Il a fallu, cloué sur la croix, que j'expie.
Mes excuses, mes pleurs même n'ont rien ôté,
Pas la moindre parcelle, à votre cruauté.
Sitôt fait, j'ai pu voir ta lèvre en fleur, noyée
De salive, à deux mains de tes doigts essuyée,
Pour que rien n'y restât par ma bouche mouillé :
On eût dit qu'un baiser de louve t'eût souillé !
Puis au méchant Amour tu livras ma folie :
Tout genre de tourment, tu me l'as infligé.
C'est ainsi qu'un baiser aux douceurs d'ambroisie
S'est en triste ellébore, & pis encor, changé.
Toi qui punis si fort une folle tendresse,
Je n'irai plus jamais te ravir de caresse !



C.



AELIUS Aufilenum & Quintius Aufilenam

Flos Veronensum depereunt juvenum,

*Hic fratrem, ille sororem. Hoc est, quod dicitur,
Fraternum vere dulce sodalicium.*

5 *Cui faveam potius ? Cæli, tibi : nam tua nobis*

Per facta exhibita est unica amicitia,

Cum vesana meas torreret flamma medullas.

Sis felix, Cæli, sis in amore potens.



C,



ÆLIUS, Quintius, — de la jeune Vérone
Fleur, — l'un d'Aufilenus, l'autre d'Aufilena,
Frère & sœur, sont épris à mourir : douce & bonne
Fraternité, vraiment, que celle-là !

Pour qui mes vœux ? Pour toi, Cælius ! J'eus la preuve
De ta part d'une unique amitié dans l'épreuve,
Quand des feux insensés m'incendiaient le cœur :
Sois comblé, Cælius, d'amour & de bonheur !



CI.

- M**ULTAS per gentes & multa per aequora vectus
Advenio has miseras, frater, ad inferias,
Ut te postremo donarem munere mortis
Et mutam nequiquam alloquerer cinerem,
5 Quandoquidem fortuna mihi tete abstulit ipsum,
Heu miser indigne frater adempte mihi.
Alloquar audiero numquam tua facta loquentem,
Numquam ego te, vita frater amabilior,
Aspiciam posthac : at certe semper amabo,
10 Semper mæsta tua carmina morte canam,
Qualia sub densis ramorum concinit umbris
Daulias absumpti fata gemens Ilylei.
Nunc tamen interea hæc prisco quæ more parentum
Tradita sunt tristis munera ad inferias,
15 Accipe fraterno multum manantia fletu,
Atque in perpetuum, frater, ave atque vale.



CI.

PAR cent mers, cent pays, ayant porté mes pas,
Pour ces devoirs navrants, frère, ici je m'arrête.
Je veux t'offrir les dons suprêmes du trépas,
Parler, — en vain, hélas! — à ta cendre muette,
O toi que le destin a de mes bras ôté,
Frère que m'a ravi ce coup immérité!
Quoi! ne plus te parler, ne plus t'entendre faire
Tes récits, toi plus doux que la vie, ô mon frère,
Ni te revoir? Du moins toujours je t'aimerai,
Toujours en chants plaintifs vers toi je chanterai,
Comme sous la ramée & sous l'épais ombrage
Procné gémit du fort d'Ity mort avant l'âge.
Fidèle à la coutume antique des aïeux,
Je mets ma triste offrande aujourd'hui sur ta tombe :
De mes pleurs fraternels que baignée elle y tombe!
Adieu, frère! Reçois mes éternels adieux!



CII.

 *I quicquam tacito commissum est fido ab amico,
Cujus sit penitus nota fides animi,
Meque esse invenies illorum jure sacratum,
Corneli, & factum me esse puta Harpocratem.*



CII.

 I jamais un ami déposa son secret
Dans un cœur que son cœur fait fidèle & discret,
C'est en moi. J'ai ce saint respect ! Oui, je m'en flatte,
Cornélius, je suis un second Harpocrate !



CIII.



U T, sodes, mihi redde decem sestertia, Silo,
Deinde esto quamvis sævus & indomitus :
Aut, si te nummi delectant, desine quæso
Leno esse atque idem sævus & indomitus.



CIII.

 'IL te plaît, rends, Silo, mes dix mille sesterces,
Puis fais l'inexorable à l'aise & le méchant;
Ou, si l'argent te va, garde donc tes commerces
D'entremetteur, mais non l'air farouche & tranchant!



CIV.



*REDIS me potuisse meæ maledicere vitæ,
Ambobus mihi quæ carior est oculis ?
Non potui, nec si possem tam perditæ amarem :
Sed tu cum Tappone omnia monstra facis.*



CIV.

TU crois donc que j'ai pu la maudire, ma vie,
 Celle qui m'est plus chère encor que mes deux yeux?
 Non, non. Eh ! l'aimerais-je alors à la folie?
 Mais pour Tappon & toi tout devient monstrueux!



CV.



*MENTULA conatur Pipleum scandere montem :
Musæ furcillis præcipitem eiciunt.*



CV.



MENTULA veut grimper sur le mont de Pimpla...
Les Muses, fourche en main, le font rouler de là.



CVI.



UM puero bello præconem qui videt esse,
Quid credat, nisi se vendere discupere?



CVI.



N voyant ce joli garçon près du Crieur,
 Qui ne croirait qu'il est en quête d'acheteur ?



CVII.

 *l* quid quoi cupido optantique obtigit umquam
Insperanti, hoc est gratum animo proprie.
Quare hoc est gratum nobisque est carius auro,
Quod te restituis, Lesbica, mi cupido,
5 Restituis cupido atque insperanti ipsa refers te
Nobis. O lucem candidiore nota !
Quis me uno vivit felicior, aut magis hac res
Optandas vita dicere quis poterit ?



CVII.

UAND on obtient enfin l'objet que l'on souhaite
Et qu'on n'espérait plus, pour l'âme quelle fête!
Voilà comment il m'est si doux, si précieux,
De te voir revenir, ô Lesbie, à mes vœux!
Tu te rends à mes vœux, contre mon espérance.
Jour propice, à marquer d'un caillou blanc! Qui donc
Est plus heureux que moi, que ma vie? Et peut-on
Rien désirer, qui soit digne de préférence?



CVIII.

 I, Comini, populi arbitrio tua cana senectus
Spurcata impuris moribus intereat,
Non equidem dubito quin primum inimica bonorum
Lingua execta avido sit data vulturio,
5 Effossos oculos voret atro gutture corvus,
Intestina canes, cetera membra lupi.



CVIII.

 I ce peuple pouvait au gré de son envie,
Cominius, finir ta vieille & sale vie,
Ta langue, dont les gens honnêtes ont les coups,
Serait jetée en proie à des vautours avides;
Au bec noir du corbeau dévorant, tes yeux vides,
Tes entrailles aux chiens, & tout le reste aux loups!



CIX.

 OCUNDUM, mea vita, mihi proponis amorem
Hunc nostrum inter nos perpetuumque fore.
Di magni, facite, ut vere promittere possit,
Atque id sincere dicat & ex animo,
5 Ut liceat nobis tota producere vita
Alternum hoc sanctæ fœdus amicitiæ.

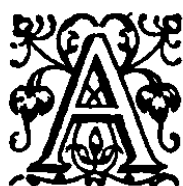


CIX.

LE doux amour qui nous unit, ma vie,
Doit entre nous, dis-tu, vivre éternellement.
Faites que sa promesse, ô Dieux puissants, la lie,
Qu'elle parle du fond du cœur sincèrement !
Et puissions-nous ainsi d'une tendresse sainte
Garder jusqu'à la mort l'indissoluble étreinte !



CX.



UFILENA, bonæ semper laudantur amicæ :
Accipiunt pretium, quæ facere instituunt.
Tu quod promisti, mihi quod mentita inimica es,
Quod nec das & fers sæpe, facis facinus.
5 Aut facere ingenuæ est, aut non promisse pudicæ,
Aufilena, fuit : sed data corripere
Fraudando est facinus plus quam meretricis avaræ,
Quæ sese toto corpore prostituit.



CX.

TOUJOURS, Aufléna, les fidèles maîtresses
Furent en grand honneur : d'autres se font payer ;
Toi, tu promis, & mens, cruelle, à tes promesses.
Prendre & ne rien donner est un honteux métier.
Loyale, tout tenir, — sage, ne rien promettre,
Aufléna, c'est bon ! Mais prendre, & puis nier ?
L'avidé courtisane agit moins mal peut-être,
Prostituant son corps à tous & tout entier !



CXI.

UFILENA, viro contentam vivere solo,
Nuptarum laus e laudibus eximiis :
Sed cuius quamvis potius succumbere par est,
Quam matrem fratres efficere ex patruo.



CXI.

UFILÉNA, rester à son époux fidèle
Pour la femme est toujours la gloire la plus belle.
Mais mieux vaut se livrer encore à tous venants
Qu'avec son oncle avoir ses cousins pour enfants.



CXII.



MULTUS homo es, Naso, neque tecum multus homo est qui
Descendit : Naso, multus es & pathicus.



CXII.



TU fers beaucoup de gens ; peu te fervent, Nafon.
 Tu fers beaucoup de gens, et n'es qu'un vil giton.



CXIII.



ONSULE Pompeio primum duo, Cinna, solebant
Mucillam : factō consule nunc iterum
Manjerunt duo, sed creverunt milia in unum
Singula. Fecundum semen adulterio.



CXIII.

POMPÉE, à son premier consulat, ne vit guère,
Cinna, que deux amants à Mucilla; les deux,
Au second, sont restés; deux mille ont poussé d'eux.
C'est un germe fécond vraiment que l'adultère!



CXIV.

PIRMANUS saltus non falso, Mentula, dives
Fertur, qui tot res in se habet egregias,
Aucupium, omne genus piscis, prata, arva ferasque
Nequiquam : fructus sumptibus exuperat.
5 Quare concedo sit dives, dum omnia desint.
Saltum laudemus, dum modo eo ipse egeat.



CXIV.

TA terre de Firmum est riche, ô Mentula !
On le dit, & c'est vrai. Que de trésors elle a,
Prés, champs, fauves, gibier, poissons de toute sorte !
A quoi bon ? Tout cela, la dépense l'emporte.
Riche ? Il l'est, soit, mais si tout cela n'est pas sien.
Terre à vanter vraiment, pourvu qu'on n'en ait rien !



CXV.

MENTULA habes instar triginta jugera prati,
Quadráginta arvi : cetera sunt maria.
Cur non divitiis Cræsum superare potis sit
Uno qui in saltu totmoda possideat,
§ Prata, arva, ingentis silvas saltusque paludesque
Usque ad Hyperboreos & mare ad Oceanum?
Omnia magna hæc sunt, tamen ipse es maximus ultro,
Non homo, sed vero mentula magna minax.



CXV.

TU possèdes quarante arpents ensemencés,
Mentula, trente en prés, d'eaux une mer immense.
Tu surpasses vraiment Crésus en opulence,
Toi qui dans un seul bien possèdes entassés
Vastes bois, prés, taillis, champs, marais qui s'étendent
Jusqu'à l'Hyperborée & jusqu'à l'Océan !
C'est bien grand : lui, l'est plus que ces choses si grandes.
Homme ? Non : vrai phallus énorme & menaçant.



CXVI.

 AEPE tibi studioso animo venante requirens
Carmina uti possem mittere Battiadae,
Qui te lenirem nobis, neu conarere
Telis infestum mittere in usque caput,
5 Hunc video mihi nunc frustra sumptum esse laborem,
Gelli, nec nostras hic valuisse preces.
Contra nos tela ista tua evitamus amictu:
At fixus nostris tu dabis supplicium.



CXVI.

 'AI souvent, Gellius, mis mon esprit en quête
De vers de Callimaque à t'envoyer, cherchant
A t'adoucir à mon égard, méchant,
A détourner les traits qui menaçaient ma tête.
Mes efforts sont restés, je le vois, sans effet,
Et mes prières n'ont rien fait.
Mais, bah ! de mon manteau je pare tes piqûres :
Toi, va, mes traits t'ont bien cloué sous leurs blessures !





*iduc
Bodlain*

BODL. LIBR.
FOREIGN
PROGRESS

C. VALERI CATULLI LIBER

LES
POÉSIES DE CATULLE

TRADUCTION EN VERS FRANÇAIS

PAR
EUGÈNE ROSTAND

Texte revu d'après les travaux les plus récents de la Philologie
Avec un Commentaire critique & explicatif

PAR
E. BENOIST
Professeur de Poésie Latine à la Faculté des Lettres de Paris

TOME SECOND

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
AU CONCOURS DU PRIX JULES JANIN



PARIS

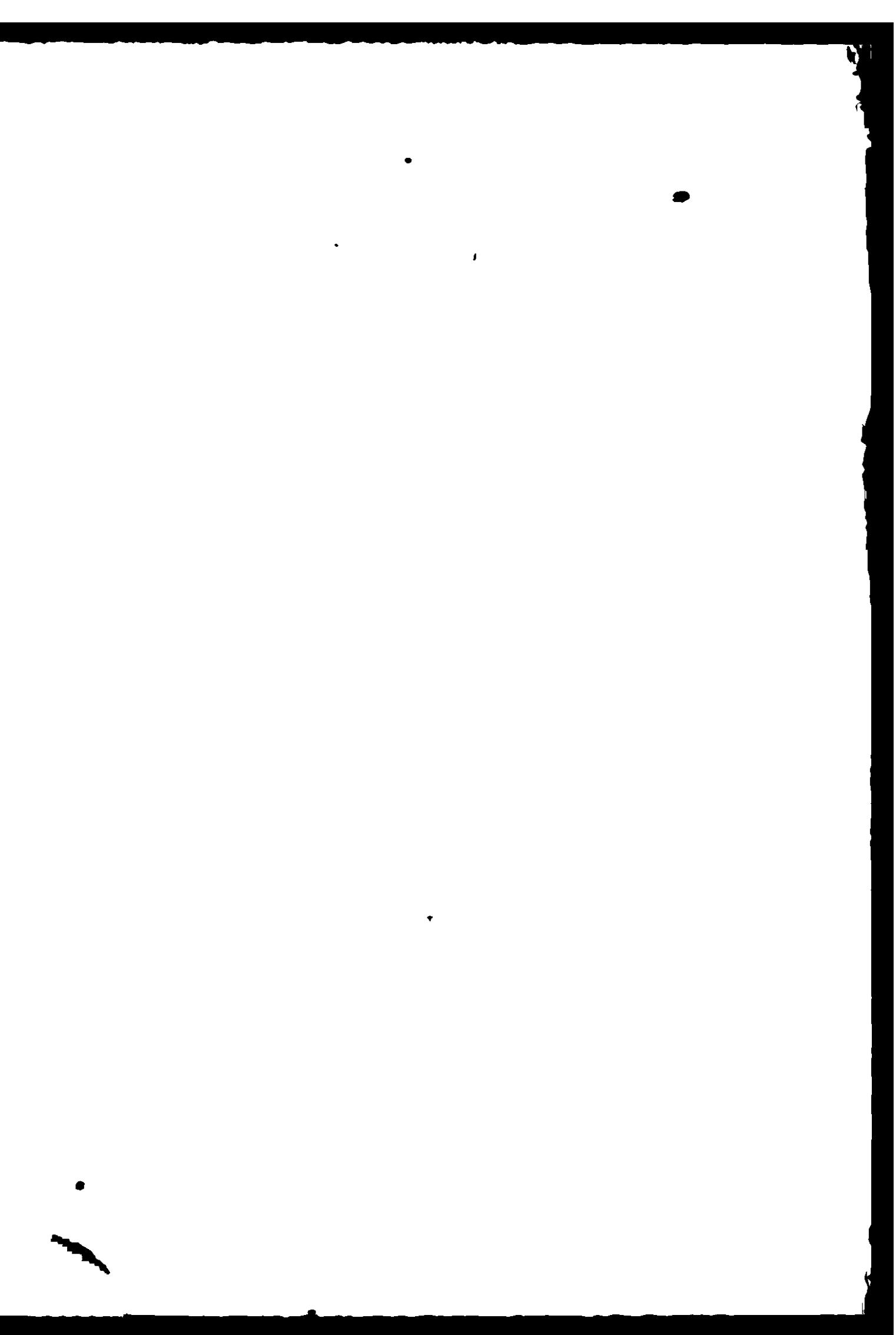
HACHETTE ET C^{ie}, ÉDITEURS

79, Boulevard Saint-Germain, 79

M DCCC LXXXII

7

*207
2765*



TOME II

LES

POÉSIES DE CATULLE

LYON

IMPRIMERIE LOUIS PERRIN

1879-1882

C. VALERI CATULLI LIBER

LES

POESIES DE CATULLE

TRADUCTION EN VERS FRANÇAIS

PAR

EUGÈNE ROSTAND

Texte revu d'après les travaux les plus récents de la Philologie

Avec un Commentaire critique & explicatif

PAR

E. BENOIST

Professeur de Poésie Latine à la Faculté des Lettres de Paris

TOME SECOND

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
AU CONCOURS DU PRIX JULES JANIN



PARIS

HACHETTE ET C^{ie}, ÉDITEURS

79, Boulevard Saint-Germain, 79

M DCCC LXXXII



AVERTISSEMENT

Il y a déjà assez longtemps, trois ou quatre ans environ, que le Commentaire qui suit est commencé ; l'impression même est en train depuis ce temps à peu près. Destiné à paraître avec la traduction en vers de mon ami et ancien élève M. Rostand, il s'est trouvé brusquement interrompu par des deuils de famille répétés, par la maladie qui, à deux reprises, m'a cloué sur mon lit ou emprisonné dans ma chambre pendant des mois entiers, et m'a ensuite laissé languissant et à peine en état de suffire aux nécessités d'un enseignement laborieux et absorbant. Toutefois aujourd'hui que ma santé paraît raffermie et que j'ai repris quelques forces, il m'a semblé nécessaire de donner au public tout ce qui était suffisamment achevé. Il ne convenait pas de continuer à laisser sans le Commentaire promis la remarquable traduction de mon collaborateur. Voici donc déjà le premier fasci-

cule contenant environ la moitié de l'annotation critique & explicative. J'espère que l'année ne se passera pas sans que le reste ne soit complété.

Comme le livre s'est composé et imprimé à des époques différentes, il est nécessaire de dire un mot des discussions qui ont été soulevées depuis lors et des questions sur lesquelles se porte l'attention du public savant. Tout d'abord on peut dire que ces discussions auxquelles ont pris part surtout M. Ellis, M. Munro, M. Palmer, en Angleterre; M. Bährens, M. Schulze, M. Magnus, M. Riese, M. Schwabe, en Allemagne, ne changent pas d'une manière notable le texte et la partie de l'interprétation qui sont ici publiés ensemble. M. Schwabe avait promis un Commentaire qui devait faire suite aux deux fascicules qu'il avait déjà donnés; on croyait qu'il publierait une nouvelle édition du texte et de l'annotation critique. Il s'est fait envoyer et a eu, en effet, entre les mains, quelque temps, le manuscrit Sangermanensis de la Bibliothèque Nationale à Paris. Rien toutefois n'a encore paru depuis lors. J'ai vu dans les journaux philologiques l'annonce d'une édition promise par M. Riese; on l'attend encore. En 1879, chez Hirzel, a été donnée la 4^e édition du Catulle, Tibulle & Propertius de Haupt, revue par M. Vahlen, et qui l'améliore en quelques points

(Cf. le jugement de Schulze, *Philolog. Rundschau*, 1 Jahrg. n° 26). En 1878, M. Ellis a donné une seconde édition de son *Catulle*, où, en maintenant une partie de ses premières vues sur le *Datanus* et les mss. inférieurs, il accorde une place plus importante à l'indication des variantes de O; d'ailleurs un article qu'il a publié dans l'*Academy* (12 nov. 1881) sur une dissertation qui a paru en Allemagne sous ce titre, *De recensendis Catulli carminibus*, nous donne son opinion exacte aujourd'hui. Selon lui Bæhrens exagère la valeur de G et de O, mais Sydow, l'auteur de la dissertation ci-dessus indiquée, semble la trop rabaisser. On peut voir les jugements de Magnus, dans les *Jahresberichte de Bursian*, 1879 et de Schulze dans les *Neue Jahrbücher*, t. 121, 2^e livr. p. 125 et suiv. Je ne dis rien de celui de Bæhrens dans l'*Ienaer Literaturzeitung* de 1878. Il est trop violent pour être équitable. Bæhrens lui-même a été vigoureusement censuré par Schmidt dans le même journal la même année. Il n'y a ce me semble aucune raison pour modifier dans la question générale des sources du texte de Catulle ce que l'on peut lire p. 351-354.

Pour ce qui regarde l'interprétation grammaticale et les rapprochements avec les autres auteurs latins, le *Commentaire d'Ellis*, malgré l'appréciation sévère de

Bährens dans l'Ienaer Literaturzeitung de 1878 et de Magnus dans la Zeitschrift für das Gymnasialwesen 1878, p. 492 et suiv. est toujours le travail le plus complet, le plus abondant et le plus utile, riche et solide résumé de tous les Commentaires antérieurs et des recherches personnelles de l'auteur. Sans doute les uns trouvent à ajouter, d'autres à retrancher ; voyez les articles de Schwabe, Neue Jahrbücher, 1878, p. 257 et suiv. et de Schulze, Zeitschrift für das Gymnasialwesen, 1877, p. 689 et suiv. Mais ce ne sont là que des critiques de détail. Aux dissertations qui sont citées p. 356, on peut ajouter les suivantes, Danysz, De scriptorum imprimis poetarum Romanorum studiis Catullianis, Posen, 1876 ; Ziegler, De G. Valeri Catulli sermone quæstiones selectæ, Fribourg en Brisgau, 1879 ; Ziwsa, Die Eurythmische Technik des Catullus, Vienne, 1873, Duderstadt, De particularum usu apud Catullum, Halle, 1881 ; Baumann, De arte metrica Catulli, 1881. L'occasion se présentera sans doute dans la suite de mon travail d'user de ces brochures et de divers articles qui ont paru dans les revues philologiques sur des questions particulières ainsi que de plusieurs dissertations déjà anciennes qui ne sont pas marquées p. 356 mais qui me sont parvenues depuis.

Dans ces derniers temps un certain nombre de questions assez importantes ont été agitées relativement à l'identification de Lesbia, à la formation du recueil de Catulle, etc. Il convient d'en dire quelques mots.

Lesbia me semble toujours être la Clodia, sœur du tribun ennemi de Cicéron ; certainement la pièce XLIX a une intention ironique. Il faut maintenir la séparation en deux parties de la pièce LXVIII, comme l'avaient déjà fait Schwabe & Böhrens, après d'autres que cite Schwabe dans ses notes critiques ; assurément il n'est pas prouvé que le Mallius soit le même que celui de l'Épithalame LXI, mais je ne puis m'empêcher de trouver avec Schwabe à cette identification une grande vraisemblance. Pour ce qui regarde la composition du recueil de Catulle, j'accorde que les pièces peuvent avoir été rassemblées non par lui, mais après lui par quelqu'un qui a imité assez grossièrement le principe de l'alternance des mètres et des sujets suivis dans les premières pièces, et il se peut que la dédicace à Cornélius Népos ne s'applique qu'au petit roman que forment ces pièces. Seulement, il manque dans la discussion intéressante de M. Schulze l'indication des circonstances à la suite desquelles les deux fragments se sont trouvés ainsi mutilés. Ils peuvent d'ailleurs, en laissant subsister la conclusion de la dédicace à Cornélius

Népos du petit recueil comprenant les pièces 1—XIV, se raccorder soit à la place 1^b, soit à la place 11^b, soit à la place XIV^b.

Il y a eu, il y a encore sur le texte et l'interprétation de Catulle bien des points incertains. J'ai essayé d'introduire dans ces débats le lecteur français et de donner une solution aussi vraisemblable qu'il m'a été possible. Je prie donc ceux qui auront ce livre de le comparer avec le texte et le Commentaire de l'édition de M. Naudet, que je ne dédaigne nullement, d'ailleurs, et que j'ai toujours sous les yeux, quand j'ai à écrire quelque chose sur Catulle. Tout en continuant de rendre justice au savant académicien, ils verront à quelles transformations depuis cinquante-six ans ont été soumises la leçon et l'interprétation du poète latin.

Ci-dessous sont indiquées un certain nombre de corrections de tout genre, en partie typographiques, que m'a suggérées la lecture des feuilles déjà imprimées. Il est vraisemblable que le nombre s'en accroîtra encore jusqu'au moment où le volume sera complet. Elles seront données en Epilegomena.

E. BENOIST.

ADDENDA ET CORRIGENDA

- P. 348, ligne 27. Au lieu de 20, lisez 21.
- P. 358, note 1. Dans G le *q* du mot *qui* est majuscule et en bleu. Au-dessus de *u* se trouve un petit *o* en rouge; *ui* est en encre noire; il se trouve un petit grattage en face de *o*.
- P. 358, note 7. G a *Jupiter* par une majuscule.
- P. 360, note 2. Voyez sur *arida pumice expolitum* la rectification de la page 418.
- P. 363. Dans les NOTES CRITIQUES, note 1, lisez *lesbie*, sans majuscule, et note 3 : *al' patenti*.
- P. 364, note 8. Séparez *A gravis*.
- P. 366, note 2. G porte *celerimum*.
- P. 366, note 7. G a *cicladus*, sans majuscule.
- P. 367, note 15. G a *exorigine*.
- P. 367, note 17. G a *imbuisse*. Le troisième jambage de *m* est mal venu, mais à la loupe on le reconnaît.
- P. 383. NOTES CRITIQUES. — ix. *Ad verannium*, titre, est en rouge dans G. — 2. G : *michi*. — 11. Dans G il y a *lecius*, sans aucune correction.
- P. 386 et 387, NOTES CRITIQUES. — x. 1. Il y avait *mens*, dans G. on a écrit au-dessus *meus*. La ligature supérieure de *n* a été grattée, et une seconde main a fait une ligature en bas, de manière à faire *u*. — 2. G : *eforo*. (Le ms. sur lequel G a été copié unissait la préposition au mot suivant, comme une sorte de proclitique, c'est une habitude des mss. carlovingiens). — 9. Dans G le *c* de *nichil* est gratté. — *In* est sur un grattage. — Avant *ipsis* on peut lire *i*, c.-à-d. *in*. Il devait y avoir *neq; nec in ipsis*. On distingue *ec* sous le grattage, c.-à-d. ce qu'on lit dans O. *In* provient d'une mauvaise place donnée au signe $\sim$ représentant *s* et qui aura été mis sur le premier *i*. Ellis donne pour G *ip̄is*, tandis qu'il y a *ip's*. — 16. Dans la rature de G il y avait *leticiam*. — 19. G a. *q*, et non *qd*. — 26. Il y a dans G : *Istos cōmoda nū*. En tête du vers le signe X. Il est vraisemblable que la leçon de Schulze est la meilleure.

- P. 390 et 391. NOTES CRITIQUES. — XI. Dans G il n'y a pas d'interval. Un signe rouge à gauche. Le titre en rouge dans l'interligne, marge de droite. Suite de la note marginale : *Ex quinque pedibus constans ; primus trocheus, secundus spondeus, tertius dactilus, quartus trocheus et quintus spondeus et hujus generis tres versus anteponuntur Secundum genus est adonicum constans ex dactilo et spondeo.* — 6. G : *Sagittiferos ue.* — 7. G : *Siue que.* — 23. Il y avait certainement à la fin du vers : *Tactus aratro est.* La correction semble avoir été faite par le scribe même. L'écriture de la ligne suivante est un peu étalée par suite du grattage. Pourtant, l'écriture est la même, et l'encre aussi. Il y a une particularité à noter. Quand la correction a été faite, le titre en rouge de la pièce suivante était écrit déjà. On l'a gratté et récrit après *est*. Toutefois, on a oublié *ad*, et il n'y a qu'*asinium*. J'inclinerais à croire que ces titres sont de la même main que le corps du ms. Ils doivent s'être trouvés, en partie du moins, sur le ms. qui servait de copie. Ils doivent remonter à l'archétype du VIII^e ou du IX^e siècle.
- P. 394, NOTES CRITIQUES. — XII. 1. Au-dessus de *matrucine*, il y a dans G une variante qui a été grattée et qui a dû être *al' marrucine*. — 15. G avait avant le grattage : *misserunt*.
- P. 397. — XIII. Le titre est en rouge dans G. — 10. Il y a aussi dans G quelque espace entre *elegantius* et *ue*.
- P. 398. — XIV. Le titre est en rouge dans G.
- P. 400, ligne 31. Au lieu de *juillet*, lisez *août*.
- P. 400, ligne 34. Au lieu de *juillet*, lisez *l'année*.
- P. 412, ligne 26. Lisez *Fortunatianus*.
- P. 413, ligne 7. Lisez *les a fait*.
- P. 438, ligne 29. — Munro est cité parmi ceux qui rejettent le v. 6, c'est-à-dire qu'il ne le met pas dans le texte, tout en reconnaissant que cette addition ajoute à la symétrie du poème, et est fort probable.
- P. 444, ligne 20. Lisez *et au souvenir de Lesbie*, et non *en souvenir*.
- P. 446, ligne 17. Lisez $\delta\pi$ et non $\delta\tau\epsilon$.



COMMENTAIRE



COMMENTAIRE

CRITIQUE ET EXPLICATIF SUR LE TEXTE DE CATULLE,

PAR E. BENOIST,

Professeur de Poésie Latine à la Faculté des Lettres de Paris.

Assurément, depuis la Renaissance, l'attention des érudits et des lettrés n'a jamais cessé de se porter sur Catulle et sur son livre. Il est permis de dire toutefois que dans ces derniers temps, c'est-à-dire depuis que Lachmann, il y a cinquante ans environ, a essayé de constituer le texte d'après de nouvelles règles, Catulle est devenu l'objet d'études toujours plus nombreuses et conduites avec une plus diligente exactitude. L'Allemagne a vu se multiplier surtout les éditions critiques et les dissertations destinées à débattre les diverses difficultés que présentent le texte et l'interprétation, ou la fixation des circonstances de la vie du poète. En Angleterre a paru le travail considérable d'Ellis, texte, traduction, commentaire, et la France, comme l'Italie, a produit un bon nombre d'études littéraires en vers ou en prose (Voyez ci-dessus, *Preface*, p. ix, x, xvi ; *Vie de Catulle*, p. xxiii).

C'est encore une traduction, et une traduction en vers, que le présent volume devait surtout offrir au public. Néanmoins l'œuvre prétend ne pas rester dans l'ornière banale de la plupart des traducteurs, et avec le sentiment délicat du soin dont est digne un poète comme Catulle, et aussi une idée relevée du but qu'il faut atteindre, l'auteur, mon ami et ancien élève, M. Rostand, a jugé bon de s'entourer de tous les secours qui pouvaient ajouter à l'intérêt du livre. C'est ainsi qu'il a voulu posséder un texte qui fût établi d'après les recherches les plus récentes, et sur lequel il pût faire et revoir son travail. Il a désiré aussi un commentaire où fussent exprimées les raisons qui ont déterminé le choix du texte adopté, et où l'on trou-

vât divers renseignements sur les choses que la traduction même ne peut exprimer, quelques détails sur les personnages dont le nom s'offre aux lecteurs, sur la latinité, sur les imitations que le poète s'est permises, ou qui ont été faites de lui, enfin sur certains passages difficiles.

Telle est l'origine du présent travail, telles sont les circonstances dans lesquelles il a été composé. On voit sans peine quelle en devra être la forme.

La partie critique y sera naturellement considérable. Le texte de Catulle, qui est plus haut mis en regard de la traduction, est assez différent de celui que l'on a coutume de lire en France, c'est-à-dire, de celui que laissent voir la traduction de la Collection entreprise sous la direction de M. Nisard, la traduction qui se trouve dans la Collection qui portait autrefois le nom de Panckoucke et que la librairie Garnier a reprise. Il diffère aussi beaucoup du texte que M. Naudet a donné avec un intéressant commentaire dans la Collection des Classiques Latins de Lemaire, et qui reproduit le travail de Dœring. L'édition de Dœring date en effet de la fin du siècle dernier, et depuis ce temps la critique, en s'appliquant à Catulle, a bien modifié les anciennes données sur lesquelles on se fondait.

Il est nécessaire, ce semble, pour faire saisir les diverses transformations par lesquelles a passé ce texte, de présenter ici un court exposé de ces transformations.

A la Renaissance, il est arrivé à Catulle la même chose qu'à la plupart des auteurs anciens. Le hasard a seul présidé au choix du texte que la typographie a d'abord reproduit. La première édition, sans date (Ellis, *Catulli Veronensis liber*, p. xlii), puis celle de 1472, que l'on appelle d'ordinaire l'édition *Princeps*, celles qui viennent immédiatement après et qui copient habituellement les premières, furent faites sur des manuscrits de qualité médiocre. On a cru reconnaître (Heyse, *Catull's Buch der Lieder*, etc., p. 285) que le texte qui a servi à l'édition de 1472 est celui du *Codex Laurentianus*, 33, 10. Il faut ajouter aux défauts des originaux les fautes de typographie sans nombre dont l'inexpérience des imprimeurs émaille leurs livres. L'éditeur du Catulle publié à Vicence en 1481 essaie de corriger ce que ses prédécesseurs ont laissé de trop choquant sous ce rapport. Les éditions se succèdent et se surchargent de commentaires à la fin du xv^e siècle, sans qu'une amélioration réelle se produise, jusqu'au moment où paraît la première Aldine, qui est de 1502.

Le texte, qui a pour fond les éditions antérieures avec les corrections d'Avancius, est enfin convenablement lisible. Il est reproduit

quelquefois intégralement, le plus souvent avec des modifications, par les éditeurs qui viennent ensuite. Il a été indiqué plus haut que le manuscrit de l'Édition *Princeps* était d'une qualité inférieure; ceux qui ont servi aux autres éditions du xv^e siècle ne semblent pas avoir été des meilleurs. Du reste, il faut noter que les textes imprimés dans ce temps-là exerçaient toujours une influence considérable sur l'esprit des éditeurs. On remaniait dans un certain nombre de passages ceux qui avaient paru les premiers, soit à l'aide de la conjecture, soit en usant de manuscrits nouvellement découverts; mais on n'allait jamais jusqu'à la refonte complète. Il en est résulté que lors même que les meilleurs manuscrits ont été employés, ils n'ont pas rendu les services qu'on devait attendre d'un tel usage.

L'Aldine de 1502 est reproduite par la Juntine de 1503, par l'édition de Simon de Colines, 1529, répétée à son tour en 1534, à Lyon, dans la Gryphienne.

Une seconde Aldine de 1515, passablement différente de la première, et corrigée à l'aide de manuscrits italiens, est imitée par divers éditeurs, ou bien sert, avec l'Aldine de 1502, à former le texte composite de l'édition de Bâle, *Henrico-Petrina*, de 1530, et de l'édition de Venise de 1549. En même temps avaient paru, 1541, les commentaires d'Alexandre Guarini (voyez ce qu'en dit Ellis, *A Commentary on Catullus*, p. vi), supérieurs à ceux que Parthénus et Palladius avaient rédigés au xv^e siècle.

Deux éditions considérables sont publiées à peu près concurremment, toutes les deux à Venise, dans l'imprimerie des Aldes, celle de Muret en 1554, et celle d'Achilles Statius (le Portugais Estaço), en 1566. Toutes deux ont pour point de départ la seconde Aldine, celle de 1515. Muret y fait de nombreuses corrections, les unes tirées de son propre fonds, les autres à l'aide de quelques manuscrits, dont l'un remonte, suivant lui, aux premières années du xv^e siècle (*meus codex ante centum et amplius annos scriptus*). Achilles Statius a moins d'esprit que Muret; mais il est servi par une immense lecture, une connaissance approfondie de la langue poétique des Latins, et la possession d'un certain nombre de manuscrits, dont quelques-uns ont une réelle valeur.

Ces deux travaux sont fréquemment répétés ou imités. Souvent les nouveaux éditeurs se recommandent du texte et de l'interprétation, tantôt de Muret, tantôt de Statius. Joseph Scaliger lui-même, comme le remarque Ellis, reproduit quelquefois Statius sans s'en apercevoir, à cause de l'autorité que possède dès lors ce commentaire, qu'Ellis appelle « peut-être le meilleur qui existe. »

Mais pour la constitution du texte, Scaliger, 1577, allait donner une impulsion nouvelle, que son autorité devait rendre prépondérante. Le travail de Scaliger est surtout dirigé contre celui de Muret. Il songe avant tout à le contredire, et, sur quelques points, cette disposition a été fâcheuse. Ainsi il reprend l'Aldine I, inférieure à l'Aldine II, dont s'était servi Muret. D'un autre côté, il se laisse séduire par un manuscrit que lui prête Cujas, celui que l'on nomme le *Cujacianus* et qui est fort médiocre. S'il restitue nombre de passages avec le talent de divination qui le caractérise, il en altère d'autres arbitrairement. Néanmoins dès lors l'édition de Scaliger devient le type des éditions de Catulle, perfectionnées à l'aide des travaux des deux Douza. Le commentaire posthume et d'ailleurs peu connu de Passerat, 1603, est précédé du texte de Scaliger, dont l'érudition d'Isaac Vossius, 1684, peut seule contrebalancer la renommée. De Scaliger à Vossius, les savants qui s'occupent de Catulle prétendent user de manuscrits nouveaux; tels sont le *Codex Marcilii*, les textes allégués par Passerat, par Janus Gebhardus dans l'édition de 1621, enfin par Vossius (Sillig, *Præfat.* p. xvii). L'un d'eux, le *Mediolanensis*, a été reconnu pour celui qui à la Bibliothèque Ambrosienne porte le chiffre 1,67 (Ellis, *Catulli Veronensis lib.* etc. p. xxxviii).

Dès lors les travaux relatifs à Catulle semblent baisser de mérite pendant le xviii^e siècle et le commencement du xix^e. En France on réimprime le texte de Scaliger, 1723, 1743, 1754, 1792. En Angleterre, l'édition de Cambridge, 1707, celle de Maittaire, dans le *Corpus Poetarum*, 1715, n'ont qu'une importance secondaire, quoique la première donne les leçons d'un manuscrit nouveau; celles de Birmingham (Baskerville), 1772, de Londres, 1773, sont plutôt des monuments de typographie que des œuvres philologiques. L'Italie présente les deux livres de Vulpius, 1737, et de Corradini de Allio, 1738, généralement peu estimés des philologues. L'édition de Döring, avec son maigre commentaire et son texte insuffisant, 1778, est la principale contribution de l'Allemagne. Toutefois, à côté des publications qui offrent le texte complet, il faut noter celle des *Adversaria* de Heinsius, dont le 4^e livre concerne Catulle, 1743, celle des *Observationes*, 1761, et des *Emendationes*, 1776, du hollandais Schrader.

Pendant la fin du xviii^e siècle et le commencement du xix^e, c'est Döring qui domine; Laurent Santen se contente de rassembler des matériaux pour une édition dont il ne donne que le spécimen en 1788; Mitscherlich ne s'occupe que de l'*Épithalame de Thétis et de Pélée*, dans ses *Lectiones* de 1786; Ugo Foscolo traduit et commente,

en 1803, la *Chevelure de Bérénice*; Hand discute divers passages dans ses *Observationes criticae*, en 1809. Mais Dœring se réimprime en 1820, à Turin, et c'est lui que M. Naudet reproduit à peu près intégralement dans la *Bibliothèque Lemaire*, en 1826, en y ajoutant d'ailleurs une préface pleine de goût et du plus vif sentiment des beautés du texte, avec quelques notes savantes.

Pourtant déjà l'autorité de Dœring était ébranlée. Sillig, qui, en 1830, dans les *Annales de Jahn*, critique assez vivement M. Naudet, tout en ménageant, on ne sait pourquoi, Dœring que M. Naudet a suivi, avait, dans son édition de 1823, tenté de faire autrement. Il réunit un assez grand nombre de documents relatifs au texte, et essaya d'établir un classement systématique des manuscrits et des leçons. Il faut convenir qu'il ne réussit guère dans cette entreprise, si l'on songe qu'il eut entre les mains une collation médiocre, il est vrai, mais assez considérable du *Sangermanensis*, et ne sut point alors en reconnaître la valeur.

Il était réservé à Lachmann sinon de constituer un texte définitif, au moins de reconnaître la méthode. Reprenant les matériaux amassés par Santen, il choisit deux manuscrits qui lui parurent supérieurs à ceux qu'il connaissait, et avec leur aide contrôla les leçons de toute nature qui étaient alors recueillies. C'est sur ces deux manuscrits, le *Laurentianus* (c'est à-dire le manuscrit de Laurent Santen), L, et le *Datanus*, D, qui après avoir appartenu à Carlo Dati, puis à Heinsius, avait plus tard passé entre les mains de Santen, et en dernier lieu était avec L déposé à la Bibliothèque de Berlin, qu'il fonda le texte de l'édition de 1829, reproduite en 1861. Ces manuscrits ne sont pas de la première qualité, mais dès lors la méthode était trouvée. Cette méthode consistait, par la comparaison des variantes et des textes, à se rapprocher sans cesse de l'original primitif dont L et D n'étaient que des copies assez altérées. La sagacité de Lachmann lui permit de faire entre les diverses leçons un choix, la plupart du temps heureux, malgré l'imperfection de ses instruments. M. Naudet, dans la préface de son édition de 1826, avait nommé le manuscrit de l'ancien fonds de Saint-Germain, qui est à la Bibliothèque Nationale; Sillig, dans son article de 1830, le signale parmi les manuscrits importants, avec le *Regius I*, le *Colbertinus* et le *Thuaneus*; Haupt en invoque l'autorité dans ses *Quæstiones Catullianæ*, 1837, et ses *Observationes criticae*, 1841, qui ont fait accomplir de si grands progrès à la connaissance des poèmes de Catulle, sous le rapport historique, critique et grammatical. Dans son édition de 1854, Roszbach le considère comme le principal

représentant de la première famille des manuscrits qui contiennent Catulle entier. Dès lors l'effort des savants consiste à reconstruire un archétype primitif, dont certaines données historiques font concevoir l'existence au moyen-âge, et à reconnaître ceux des manuscrits actuels qui nous en offrent l'image la plus pure; et comme, des manuscrits complets, celui du fonds Saint-Germain est le plus ancien par la date qu'il porte, 1375, et les caractères qu'il laisse apercevoir, on le voit peu à peu gagner en importance et en autorité. Schwabe le place au premier rang dans son édition de 1866. Ellis fait de même dans sa grande publication de 1867, à Oxford, quoiqu'il considère D, c'est-à-dire le *Datanus* de Lachmann, comme dérivé d'une source plus ancienne. Lucien Müller, en 1869, sans lui accorder le rang que lui donne Schwabe, le regarde néanmoins, avec quatre autres, le *Datanus*, le manuscrit de Laurent Santen, le *Colbertinus*, et le *Hamburgensis*, comme l'un des exemplaires capables de fournir une exacte notion de l'archétype.

Cependant les études sur Catulle, les commentaires critiques sur son texte, sa vie, sa grammaire, sa métrique s'étaient multipliés. Qui se flatterait, vu l'abondance de la production, de tout recueillir et de tout voir? Qui pourrait même se donner la tâche de tout citer, sans risquer d'oublier quelque chose?

Vers ces derniers temps, la discussion a porté surtout sur l'identification de Lesbie avec Clodia, la sœur de l'ennemi de Cicéron, identification à laquelle les uns se refusent, et, au contraire, que les autres jugent au moins très-vraisemblable, et aussi sur les principes de la constitution du texte.

En effet, le débat qui s'était élevé entre les éditeurs sur le mérite du *Sangermanensis*, relativement aux autres manuscrits, a pris une nouvelle vivacité à l'apparition de l'édition de M. Bæhrens, qui s'attachant au manuscrit d'Oxford, pour la première fois collationné et mis en usage par Ellis, veut faire reposer toute la critique de Catulle uniquement sur ce manuscrit et sur le *Sangermanensis*, les seuls, suivant lui, qui dérivent directement du manuscrit conservé dans son intégrité à travers le moyen-âge et qui se trouvait à Véronne à la fin du XIV^e siècle.

A toute cette dispute la France et l'Italie n'ont pris qu'une part restreinte. Celle-ci n'a produit, à ma connaissance, que des études et des traductions estimables, mais qui n'entrent point dans le vif de la querelle sur les divers points où la constitution ou bien l'interprétation du texte de Catulle offrent matière à contestation. Chez nous, M. Patin, qui, à plusieurs reprises, avait choisi Catulle pour sujet de ses

leçons à la Faculté des lettres de Paris, n'a publié que quelques morceaux exquis, insérés dans ses *Études sur la Poésie Latine*, 1868 (voyez surtout t. I, p. 59, 68-75, 96-99, 103), et qui ne doivent pas rester inaperçus pour un nouveau commentateur français, mais où la critique du texte, d'après les mss., n'a pas de place. Toutefois, les papiers qu'il a laissés renferment des études nombreuses et délicates où le goût le plus sûr aide à mieux entendre le texte et à pénétrer plus profondément dans l'art à la fois ingénieux et original de Catulle. Depuis lors, outre les traductions que M. Rostand a mentionnées dans sa *Préface*, nous ne pouvons guère apporter que l'*Étude sur Catulle* de M. Conat, thèse agréablement écrite, dans laquelle l'identification de Lesbie et de Clodia est admise, sans d'ailleurs que les arguments soient bien nouveaux, ni présentés d'une façon supérieure, et où aussi le poète est jugé avec esprit, peut-être sans une connaissance assez approfondie de la langue et de la métrique. Mais dans ces derniers temps (janvier 1877), un article de M. Bonnet, inséré dans la *Revue Critique* à propos de l'édition de M. Bæhrens, a un caractère bien différent de ce qui a été écrit jusqu'ici en France, et certes contribuera d'une manière considérable à la solution de la question. M. Bonnet, sans admettre toutes les vues de M. Bæhrens sur les deux manuscrits dont celui-ci veut faire le fondement de la critique de Catulle, et surtout sans accepter les nombreuses conjectures que M. Bæhrens propose d'introduire dans le texte, et que la plupart des philologues sont d'accord pour juger inadmissibles (Magnus, dans les *Annales* de Jahn; Schulze, dans la *Z. für Gymnasialwesen*), reconnaît « qu'aucun des manuscrits aujourd'hui connus ne peut être comparé, pour la pureté du texte, au manuscrit de Saint-Germain et à celui d'Oxford, et que M. Bæhrens a eu raison d'en faire la base de sa critique, » mais il ajoute qu'il n'est pas encore prouvé que les autres manuscrits soient uniquement dérivés de ceux-ci, et que tant que l'on n'aura pas établi en détail la filiation de chacun d'eux, on peut, tout en usant de prudence à leur égard, leur emprunter ce qu'ils ont de bon quand les deux autres ne s'accordent pas ou sont évidemment fautifs.

Jusqu'ici il a été fait mention seulement des remaniements qu'a subis le texte de Catulle depuis la Renaissance, et les principales éditions ont été énumérées. Mais, comme il a souvent été question des manuscrits, il devient nécessaire de remonter plus haut et d'expliquer au moins rapidement ce que nous savons, ou du moins ce que la critique moderne a cru découvrir de l'histoire des poésies de Catulle, et

de la manière dont la transmission s'en est opérée jusqu'au moment où l'imprimerie a commencé à les reproduire. Ainsi, plusieurs des renseignements ci-dessus indiqués seront plus complètement développés.

Il est vraisemblable que les poésies de Catulle, d'abord répandues isolément dans le public, au fur et à mesure de leur composition (l'allusion qui, XVI, 12, est faite à V et à VII, semble le démontrer) ont été recueillies par le poète avant sa mort. La pièce qui sert de dédicace à Cornélius Népos, et que Catulle écrivait déjà souffrant et près de mourir (cf. XXXVIII, 111), peut à cet égard servir de témoignage. Qu'il n'ait pas fait entrer dans le recueil tous les morceaux qu'il avait écrits, cela est possible. Mais il est vraisemblable que ce recueil nous est parvenu, sauf certaines transpositions, dans l'état où il a été formé, et que les générations voisines du poète n'ont pas connu de lui autre chose. Les fragments que l'on lit d'ordinaire à la suite des éditions sont d'une authenticité fort contestable (Süss, *Catulliana*, I, p. 15 et suiv.). La savante disposition qui répartit les différentes pièces en trois sections bien distinctes (I-LX, LXI-LXVIII, LXIX-CXVI, selon les uns, ou I-LX, LXI-LXIV, LXV-CXVI, selon d'autres), qui lie chacune de ces parties au commencement de la suivante par des analogies de mètre et de sujet, enfin qui entrelace les morceaux de manière à faire alterner dans chaque partie les formes métriques et les sujets, décèle un dessein délibéré, comme la *polymétrie* du commencement du premier livre des *Odes* dans Horace. On peut rapporter environ à l'année 700, av. J. C. 54, l'époque de la formation du recueil; CXIII, 2, fait allusion aux événements de 699/55; XI, 12, XXIX, 20, LIII, 2, à ceux de 700/54, et sauf LII, qui peut d'ailleurs s'expliquer d'une façon satisfaisante, on ne trouve rien qui rappelle les années suivantes, lesquelles auraient pourtant bien autrement dû, s'il eût vécu, inspirer la verve satirique de Catulle.

Le poète était lié avec le groupe d'écrivains qui tentaient, en imitant les Alexandrins, de renouveler la poésie latine, parmi lesquels il nomme Calvus, Cinna, Anser, Asinius Pollion, Hortensius, Cornificius. Il est possible que ses rapports avec Cicéron n'aient pas été bien cordiaux, et la pièce XLIX peut s'expliquer autrement qu'on ne le fait d'ordinaire (Cf. Süss, *Catulliana*, p. 29 et suiv.). Est-il un de ces *Cantores Euphorionis* que raille l'orateur (*Tusc.* III, 45; *Ad Attic.* VII, 2, 1)? Dans Cicéron, *Ad Q. fr.* II, 13, 4, se trouvait-il une allusion à XXV, 2? Il est peu probable que dans certains passages de Lucrèce et de Catulle que l'on a complaisamment rapprochés, on doive chercher une imitation que l'un des deux poètes aurait faite de son émule

(Jessen, *Ueber Lucrez und sein Verhältniss zu Catull und. Späteren*, Kiel, 1872). Mais l'œuvre de Catulle fut de bonne heure hautement prisee, si l'on en juge par ce qu'en dit Cornélius Népos (*Attic.* 12). Virgile l'imita moins qu'il n'a fait pour Lucrèce, mais l'imita toutefois de manière à ce qu'on ne puisse s'y méprendre, d'abord dans les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, puis dans l'*Énéide*. Horace est mécontent du bruit que ses admirateurs font autour de ses poésies (*Sat.* 1., 10, 9), et tout en s'attribuant la gloire d'avoir le premier introduit chez les Romains les mètres des Éoliens et la poésie lyrique, ce qui est faire tort à Catulle, il laisserait peut-être plus d'une fois reconnaître des réminiscences involontaires de son prédécesseur. Les auteurs anonymes des petits poèmes qui nous sont parvenus sous le nom de Virgile imitent au contraire Catulle de façon à bien montrer l'admiration qu'ils professent pour lui. Tibulle, Propertius, Ovide le nomment comme leur modèle. Les témoignages se rencontrent ensuite dans Velléius (II, 36), dans Sénèque le rhéteur (*Controv.* 19). Sénèque le philosophe reproduit un de ses vers dans l'*Apocolocyntose*. Pline l'ancien, Pline le jeune le citent à plusieurs reprises avec éloge. Martial l'imita sans cesse (Paukstadt, *De Martiale Catulli imitatore*). Son nom, des allusions à ses poésies ou à des circonstances de sa vie se lisent dans Tacite, Juvénal, Quintilien, Suétone, Aulu-Gelle; plus tard dans Ausone, Macrobe, Apulée, Sidoine Apollinaire, Boèce, Charisius, Diomède, Térentianus Maurus, Nonius, les grammairiens et les scholiastes. Mais ici trouve sa place l'indication d'une théorie suggérée d'abord par M. L. Müller (*Præfat.* p. XII) et reprise par M. Bæhrens (*Proleg.* p. XLVI, XLVII). C'est que vers le temps de Fronto, un grammairien, d'ailleurs plein d'admiration pour Catulle, y trouvant des archaïsmes assez nombreux, essaya de lui rendre ce qu'il croyait être l'orthographe ancienne régulière. Toutefois M. Schulze, *Hermes*, t. XIII, p. 50 et suiv. a combattu ces vues dans une discussion serrée qui s'appuie sur une exacte comparation des leçons de l'*Oxoniensis* et du *Sangermanensis*, et sur une collation nouvelle de l'*Oxoniensis*, qui a fait relever quelques inexactitudes dans celle de M. Bæhrens. En tout cas, les citations des auteurs anciens nous montrent souvent qu'il possédaient, avant le temps qui vient d'être marqué, une leçon préférable à celle qui domina ensuite et à celle que nous avons nous-mêmes.

La dernière mention que l'on trouve de Catulle, en avançant dans les siècles, est d'Isidore de Séville, *Origin.* VI, 12, et XIX, 2 et 33 (dans le livre XIX il rapporte des vers de Catulle en les attribuant à Cinna). Il n'est pas sûr d'ailleurs qu'Isidore de Séville ait eu le

texte lui-même sous les yeux, et, comme beaucoup de grammairiens de l'antiquité, il a pu noter le passage d'après des compilations semblables à la sienne. La connaissance de Catulle semble donc avoir diminué. Il faut descendre jusqu'à Rathier, évêque de Vérone du milieu du x^e siècle, qui dans un de ses sermons prononcé peut-être en 965, rappelle le nom de notre poète, *Catullum nunquam antea lectum* (voir pour les détails les préfaces d'Ellis, de Schwabe, de L. Müller, de Bæhrens). Puis il n'est plus question du poète, et l'on ne trouve pas d'allusion à ses vers qui décèle la connaissance incontestable du recueil entier jusqu'au commencement du xiv^e siècle. Une épigramme latine qui se lit dans quelques manuscrits, et dont l'auteur, Benvenuto de Camposani, est mort vers 1330, nous annonce que Catulle, c'est-à-dire un manuscrit de Catulle, est de nouveau à Vérone. Des citations faites dans un ouvrage composé en 1329, les *Flores moralium*, et aussi d'autres insérées dans son Histoire de Vérone par Guillaume de Pastrengo, qui écrivait de 1295 à 1360, témoignent de l'existence de ce manuscrit. Pétrarque, qui est allé à Vérone l'an 1345, semble en diverses circonstances montrer qu'il l'a feuilleté. En 1374, un savant Florentin, Coluccius Salutati, réclame une copie de Catulle à un autre savant, qui résidait à Vérone. Mais ici la série des manuscrits datés commence par le *Sangermanensis*, dont la transcription a été terminée le 19 octobre 1375, comme le marque une indication tout-à-fait spéciale mise par le copiste à la fin du volume. Ce manuscrit, qui a appartenu à la collection de Saint-Germain-des-Prés, et c'est de là que vient son nom actuel de *Sangermanensis*, est aujourd'hui déposé à la Bibliothèque Nationale, sous le chiffre 14137.

Ce n'est donc qu'une copie du texte de Vérone, lequel aujourd'hui a disparu, et ce n'est pas non plus le plus ancien témoin manuscrit de l'œuvre de Catulle; car un recueil de morceaux divers, déposé aussi à la Bibliothèque Nationale, sous le chiffre 8071, qui a été possédé par Jacques-Aug. de Thou, et que pour cette raison on nomme le *Thuaneus*, contient la pièce 1xii. Ce *Florilegium*, comme on l'appelle d'ordinaire, a été écrit à la fin du ix^e siècle ou au commencement du x^e, et a été copié d'après un original formé entre le milieu du vii^e et le ix^e.

Voici maintenant les déductions très-vraisemblables que l'examen des divers manuscrits, du *Sangermanensis*, du *Thuaneus*, et aussi des autres, a suggérées aux savants qui se sont occupés du texte de Catulle.

Au milieu du naufrage de l'antiquité classique, au commencement

du moyen-âge, un exemplaire de Catulle a dû exister vers le VIII^e siècle en Gaule. Bæhrens, p. XLIV de ses *Prolegomènes*, d'après certains indices, pense qu'il était écrit en lettres capitales. D'un autre côté, Scalger, au XVI^e siècle, L. Müller, Bæhrens, aujourd'hui, croient reconnaître, à travers les fautes des manuscrits que nous possédons, des traces d'écriture lombarde; Ellis, des traces d'écriture mérovingienne. Il n'y a dans tout cela rien d'inconciliable. Nous ne pouvons savoir au juste le nombre des transcriptions par lesquelles a passé le texte de Catulle avant d'arriver à nous; ainsi il a pu retenir l'empreinte des diverses mains qui nous l'ont transmis.

De l'archétype il a été fait probablement plusieurs copies; de l'une est sorti le morceau inséré dans le *Thuaneus*; de l'autre, l'exemplaire que Rathier eut à Vérone. Rathier apporta-t-il avec lui cet exemplaire? L'emporta-t-il à son départ? C'est sur quoi les philologues disputent sans pouvoir rien prouver. L'exemplaire qui reparait à Vérone, au commencement du XIV^e siècle, est-il celui que Rathier avait connu au X^e? Encore un problème insoluble. Mais, en l'absence de témoignages contraires, on peut supposer que c'était le même, ou une copie issue de celui-là.

Dans tous les cas, le manuscrit, actuellement perdu, qui se trouvait à Vérone au commencement du XIV^e siècle, et qui était issu d'un manuscrit subsistant en Gaule au VIII^e siècle, a été le père de tous ceux que nous connaissons aujourd'hui. La question à résoudre, question fort épineuse, est de savoir si ceux-ci, à leur tour, ont été directement transcrits de celui de Vérone, ou s'il y a eu, dans l'intervalle, des intermédiaires. Pour le *Sangermanensis*, la question est hors de doute; il a été copié sur celui de Vérone; il restera à apprécier avec quelle fidélité. Le manuscrit d'Oxford, l'*Oxonienensis*, connu seulement depuis que M. Ellis en a usé pour son édition, examiné de nouveau par M. Bæhrens, dont la collation beaucoup plus approfondie est complétée par les indications de Schulze, *Hermes*, XIII, p. 50 et suiv., est dans le même cas que le *Sangermanensis*. Il dérive directement du manuscrit de Vérone; le copiste semble même avoir quelquefois essayé d'imiter la forme des lettres qu'il avait sous les yeux. Enfin la ressemblance du parchemin, de l'encre, de l'écriture permettent de croire qu'il a été copié à peu près vers le même temps et par le même copiste que le *Sangermanensis* (Bæhrens, *Proleg.*, p. XIV). Quant aux soixante-dix autres manuscrits environ, qui existent dans les diverses bibliothèques, aucun de ceux qui sont datés ne remonte plus haut que l'année 1412, dans laquelle a été écrit le *Bononiensis*. Le *Datanus*, sur lequel s'appuyait surtout le travail de Lachmann, est

de 1463. Le manuscrit de Laurent Santen, le *Colbertinus* (n° 8134 de la Bibliothèque Nationale), le *Hamburgensis* de Schwabe, les *Riccardianus*, *Ambrosianus*, *Phillippensis*, *Laurentiani*, *Vaticanus*, *Venetus*, *Vicentinus*, etc., d'Ellis, formant d'ailleurs entre eux des groupes distincts les uns des autres, laissent voir de notables différences entre leurs leçons et celles du *Sangermanensis* et de l'*Oxonien-sis*. Ils ont tous été copiés en Italie au temps de la Renaissance. Or on sait quelles libertés prenaient avec les textes les savants de ce temps-là, surtout les savants italiens. Les différences que l'on remarque sont-elles des conjectures, ou des altérations qui se multiplient dans la transcription à mesure que l'on s'éloigne du modèle primitif, ou bien sont-ce les copistes de G et de O (il est commode de désigner, comme on le fait d'ordinaire, le *Sangermanensis* ou *Germanensis* et l'*Oxonien-sis* par la lettre initiale de leur nom) qui ont moins bien lu que ceux de D (le *Datanus*) par exemple, et C (le *Colbertinus*), etc.? Ainsi M. Ellis croit D issu, indirectement peut-être, mais issu ou bien d'un texte autre que le manuscrit déposé à Vérone au xiv^e siècle, ou bien d'une copie de ce manuscrit plus exacte que G, et selon lui peut-être G lui-même n'est-il que la copie d'une copie intermédiaire? Au contraire, M. Bæhrens juge que tous les manuscrits, sauf O, dérivent de G et que par conséquent une fois O et G connus, on doit négliger les autres. Mais, s'il y a une présomption en faveur de G et de O, à cause de leur ancienneté incontestable, s'ils semblent nous représenter plus directement l'état du manuscrit de Vérone, on n'a jamais encore prouvé, comme le dit parfaitement M. Bonnet, que les autres dérivent de G, et il n'est pas impossible que quelques-uns, issus d'une autre copie de l'original, aient conservé, malgré leur altération, des leçons meilleures que celles qui sont dans G et O. Sans doute G. et O, à la fois par leurs ressemblances et leurs différences, se soutiennent et se font valoir réciproquement. Mais tant que la filiation exacte de D et des autres n'a pas été exactement établie, on peut croire qu'ils émanent non d'un texte autre que le manuscrit de Vérone (il n'y a pas trace qu'un autre manuscrit ait existé), mais d'une copie autre que G et O, et quoique G et O, plus rapprochés de l'original, doivent servir de base à la critique, les autres ne peuvent être absolument négligés.

Tout n'est point d'ailleurs terminé lorsque l'on s'arrête surtout au texte de G et de O (en y ajoutant, bien entendu, le *Thuaneus*, T, pour la pièce LXII), comme l'instrument le plus sûr pour rétablir d'abord ce qu'il y avait dans le manuscrit de Vérone, et ensuite ce qu'il pouvait y avoir dans la version dont le manuscrit de Vérone nous trans-

mettait le dépôt plus ou moins altéré. Entre G et O, il y a des différences assez considérables.

Ces différences portent d'abord sur les leçons, et elles sont passablement nombreuses. Mais les ressemblances sont telles que G (du moins la leçon primitive) et O doivent avoir été copiés sur le même manuscrit. O, par le soin qu'a montré le transcritteur à imiter quelquefois l'écriture de son modèle, à reproduire plus exactement l'écriture archaïque, semble un témoin volontairement plus fidèle. Mais, comme le dit M. Bonnet (*Revue Critique*, xi^e ann. n^o 4, p. 63), en une foule d'endroits O serait inintelligible sans G, il est rempli de fautes que G a évitées.

Il y a de plus une particularité fort remarquable à constater, c'est que G a, pour la plupart des pièces, ces titres, *Ad Cornelium*, *Ad Varum*, etc. que portent en général les manuscrits du xv^e siècle et qui ont été reproduits dans un certain nombre d'éditions, tandis que ces titres manquent dans O ; que G laisse voir soit en marge, soit entre les lignes, une grande quantité de variantes, tandis qu'il n'y en a que fort peu dans O. Enfin, O offre dans le texte tantôt ce qui est dans le texte de G, tantôt ce qui est dans les variantes de celui-ci. Est-ce O qui a copié insuffisamment le manuscrit de Vérone ? est-ce G qui y a ajouté ? M. Bæhrens croit que O n'a copié que la première main du manuscrit de Vérone, V, sans s'occuper, sauf un extrêmement petit nombre de cas, des additions de tous genres, variantes, gloses, etc., qui s'y trouvaient. Et de fait, il est fort vraisemblable que V ait été un texte corrigé et chargé d'additions. Quant aux titres, dont on trouve la trace déjà dans un livre postérieur de peu d'années (Bæhrens, *Præfat.* p. xxxii) à l'apparition nouvelle de V à Vérone, il est probable qu'ils ne reposent pas plus que ceux des odes d'Horace sur une tradition vraiment ancienne. Il est possible qu'ils ne se soient pas tous trouvés dans V ; il est possible qu'ils aient été ajoutés au moins en partie depuis que V reparut à Vérone et imaginés par ceux qui alors le possédaient. Les systèmes que l'on a établis sur le nombre des lignes et des pages donnent lieu à mille difficultés et ne peuvent s'imposer à la réflexion. M. Bonnet dit fort justement que le transcritteur de O a pu faire « quelquefois son choix entre la leçon du texte de V et la variante interlinéaire, ou essayer de corriger V. » Quant à G, on ne peut croire, comme le prétend M. Bæhrens, que les variantes et les gloses soient toutes de la même main. M. Ribbeck, qui a examiné le manuscrit à son passage à Paris, en octobre 1876, m'a dit à moi-même qu'il était d'un avis contraire. Dübner, qui l'a collationné pour Schwabe, y reconnaissait quatre mains diffé-

rentes ; M. Bonnet en admet trois au moins, auxquelles sont dues des corrections de lettres ou des surcharges dans le texte même, des variantes interlinéaires ou marginales, quelques gloses, une partie des titres, écrits d'une main différente, et placés entre les lignes ou en marge, et non dans un interstice spécial. Enfin moi-même une étude attentive du manuscrit m'a fermement convaincu que, sans que l'on puisse toujours les discerner sûrement à chaque endroit, il y a certainement trace de plusieurs écritures, de temps assez divers.

La conclusion de M. Bonnet est donc irréfutable : « G, dans son état actuel, est un manuscrit diversement interpolé. » Il a pu reproduire des gloses et des variantes de V, lesquelles elles-mêmes pouvaient être soit anciennes, soit ajoutées depuis la réapparition de V à Vérone. Il a pu être corrigé et remanié d'après une autre copie de V, soit antérieure (M. Bonnet, d'après M. Ellis, fait très-bien observer qu'il n'est pas prouvé qu'il n'y eût pas de copies de V plus anciennes que G, et si l'auteur de G ne les connaissait pas, les possesseurs subséquents de G ont pu s'en servir), soit postérieure (car si l'on a copié O sur V, on a pu en faire aussi d'autres transcriptions). Il a pu être corrigé plus tard par l'un de ses possesseurs, à l'aide de manuscrits indirectement issus de V. En conséquence « on ne peut prendre en toute sécurité, comme dérivé directement de V, que le texte lui-même, sans corrections, ni variantes. »

Ci-dessous, on trouvera donc toutes les variantes de O et de G, au texte que l'on peut voir plus haut, les variantes de O d'après M. Ellis et M. Bæhrens, et bien entendu la préférence sera donnée au second, quoique la différence entre les deux collations soit indiquée autant que cela sera possible, lorsque l'indication nettement formulée par Ellis ne sera pas celle de Bæhrens ; les variantes de G, d'après ma propre collation, sans cesse éclairée par celle qu'a publiée Roszbach en 1859, celle que Dübner a fournie à Schwabe, celle d'Ellis, celle de Bæhrens, et les particularités soigneusement relevées par M. Bonnet. Les variantes de T seront ajoutées pour la pièce LXII, et d'après Lachmann, Schwabe, Ellis, L. Müller, il sera fait un choix, assez sobre d'ailleurs, des variantes des autres manuscrits. Les manuscrits seront signalés par les lettres qui servent d'ordinaire à les désigner ; l'indication V, admise d'ordinaire lorsque les textes sont d'accord et semblent ainsi reproduire le modèle, reste trop conjecturale pour être accueillie ici.

Un moment on avait pu songer à présenter en outre les variantes des principales éditions depuis les commencements de la typographie, de manière à faire voir d'un coup d'œil l'histoire du développement

du texte. Après réflexion, il a semblé préférable d'y renoncer, de crainte d'étendre outre mesure les dimensions de ce volume, et le choix que l'on montrera de telles variantes sera fort restreint.

Pour l'orthographe, le plan suivi a été de conserver les formes légitimes du temps de Catulle que présentent les manuscrits, gardant ailleurs les formes régulières de l'orthographe classique, telle qu'elle est en général définie par Brambach. On pourra ainsi voir le même mot écrit de deux façons différentes à des intervalles assez rapprochés. Mais cet inconvénient, qui n'aurait pas beaucoup choqué les Romains, n'est-il pas moindre que celui de faire disparaître des témoignages vraisemblablement anciens de la forme des mots, ou que celui de refaire de toutes pièces, au risque d'erreurs graves, comme le grammairien du temps de Fronton, que supposent L. Müller et Bæhrens, l'orthographe de tout le volume? Les archaïsmes qui ont été acceptés sont au moins des leçons de l'un des deux manuscrits principaux.

Le commentaire contiendra plus d'une fois des corrections au texte qui est placé en face de la traduction. Ce texte a été pour la première fois établi en 1873, sur celui de L. Müller, à l'aide des collations de Schwabe, et d'un premier examen de G, qui me semblait le manuscrit auquel il fallait surtout s'arrêter. Il a subi déjà quelques remaniements dans le cours de l'impression. Mais depuis que la publication de M. Bæhrens a fourni une image plus complète de O que ne l'avait fait M. Ellis, depuis les discussions diverses auxquelles a donné lieu le système de M. Bæhrens, surtout de la part de M. Schulze et de M. Bonnet, enfin grâce à la lecture des derniers travaux relatifs à Catulle, les vues de l'auteur se sont modifiées sur quelques points, et comme il n'était pas possible de faire réimprimer les pages qui eussent appelé des corrections, il a paru suffisant d'indiquer dans le commentaire, ces corrections qui pourront trouver place dans une autre édition, s'il doit y en avoir une plus tard.

Vu l'espace, nécessairement restreint, qui est réservé au commentaire dans un livre de ce genre, ce commentaire sera, par la force des choses, peu étendu. Il contiendra, comme il a été dit plus haut, les variantes principales, au besoin quelque courte discussion de critique, quelques indications biographiques et historiques indispensables, ce qui est suffisant de métrique pour se rendre compte de la versification de Catulle, l'indication des imitations les plus certaines qu'a faites le poète, ou dont il a été l'objet, chez les anciens, enfin quelques observations grammaticales sur la langue, et ça et là quelques remarques de goût sur le style et la composition.

Les sources de ce travail sont les éditions antérieures, les dissertations nombreuses qui ont eu pour objet l'établissement ou l'interprétation du texte de Catulle. M. Rostand, avec une exactitude qu'on ne saurait trop louer, a donné dans sa *Préface* la liste des traductions les plus importantes, et s'est acquitté rigoureusement du devoir de les examiner. Pour moi, j'ai vu presque toutes les éditions anciennes qui sont indiquées ci-dessus, et que possèdent les différents dépôts publics où j'ai accès, en particulier celles de 1475, 1481, 1486, Muret, Statius, Scaliger, Passerat, Vossius, Vulpius. Ma propre bibliothèque, en fait de textes anciens, ne m'a fourni que l'Aldine de 1502. Mais pour les derniers temps, sans parler des résultats recueillis dans les principales histoires de la littérature latine, j'ai pu réunir Sillig, 1823, Naudet, 1826, Lachmann, 1861, les Dissertations de Haupt, contenues dans ses *Opuscula*, la traduction de Heyse, 1855, la réimpression de 1857 du Catulle de Roszbach, avec le Programme de Breslau, 1859, qui contient les collations faites autrefois pour Sillig, l'édition de Haupt de 1861 (je n'ai pu avoir celle de 1868), la dissertation de Pleitner, *Des Qu. Valerius Catullus Hochzeitgesange*, 1858, la traduction de Hertzberg et Teuffel, avec le commentaire abrégé qui l'accompagne, 1862, les *Catull's Gedichte* de Westphal, 1870, l'édition *Teubneriana* de L. Müller, 1870, l'édition d'Ellis, 1867, les *Quæstiones* de Schwabe, 1862, et son édition de 1866, l'*Esquisse littéraire et historique* de Ribbeck, 1872, don gracieux de l'auteur, que j'ai eu l'avantage de voir à Paris en septembre 1876, la Dissertation de Schulze, *De Catullo Græcorum imitatore*, 1871, celle de Hupe, *De genere dicendi C. Valerii Catulli*, 1871, celle de Reeck, *De Catullianorum carminum re grammatica et metrica*, 1872, celle de Teufel, *De Catulli, Tibulli, Propertii vocibus singularibus*, 1872, les *Quæstiones Catullianæ* de Bœhme, 1872, le Programme de Kiel, donné par Jessen, *Ueber Lucret und sein Verhältniss zu Catull and Späteren*, 1872, les *Analecta Catulliana* de Bæhrens, 1874, et son édition, 1876, la Dissertation de Peiper, intitulée *Q. Valerius Catullus, Beiträge zur Kritik seiner Gedichte*, 1875, celle d'Overholthaus, *Syntaxis Catullianæ capita duo*, 1875, celle de Paukstadt, *De Martiale Catulli imitatore*, 1876, les *Catulliana* de Süss, Erlangen, 1876, les *Studien zu Catullus* de Pleitner, Programme de Dillingen pour 1876, et enfin le *Commentaire* d'Ellis sur Catulle, 1876, volume de quatre cents pages, servant de complément à son édition de 1867, lequel quoique bien volumineux pour un auteur élégant et délicat comme Catulle, et cependant laissant sur certains points regretter des lacunes à l'observateur attentif, est aujourd'hui ce qu'il y a sur le

poète de plus exact et de plus complet. Enfin, l'auteur mettra quelquefois à contribution les papiers manuscrits de M. Patin, dont une bienveillante disposition des derniers temps de la vie de l'illustre savant l'a rendu possesseur.

Parmi les articles les plus importants publiés récemment par les journaux philologiques, suscités par les éditions et les brochures dont le titre a été ci-dessus indiqué, et dont il a été fait usage, il convient de citer dans le *Rheinisches Museum*, ceux de Bergk et de Riese; dans les *Jahrbücher für Philologie*, ceux de Teuffel, de Riese, de Magnus; dans le *Philologus*, de Fröhner; dans l'*Ienaer Literat. Zeitung*, de Schwabe; dans la *Zeitschrift für Gymnasialwesen*, de Schulze; dans l'*Academy*, d'Ellis.

Assurément le travail ci-dessous sera loin d'être parfait. Le lecteur cependant aura pu voir dans le texte un aspect nouveau de Catulle, dans la traduction un effort plus intense pour faire passer en français les beautés originales du modèle. L'espoir de l'auteur du commentaire est que son œuvre accompagnera suffisamment celle de son collaborateur, et contribuera, dans sa mesure, à faire concevoir à ceux qui le liront une image plus vraie d'une âme et d'un esprit antiques, une idée plus approfondie d'un monument remarquable de l'art des anciens.

TITRE

G : *Catulli Veronensis liber incipit*. O : *Catullus Veronensis poeta*, « manu paulo recentiore, » selon Bæhrens. D, le Colbertinus, le Riccardianus, le Cujacianus, selon Scaliger, donnent pour prénom au poète Q. On croit aussi trouver ce prénom dans Plin., H. N. XXXVII, mais les meilleurs mss. omettent la lettre Q en cet endroit. Apulée, *Apol.* X (§ 405 Oudend., p. 15 Krüger) écrit : « Eadem opera accusent C. Catullum quod Lesbiam pro Clodia nominarit. » Suétone, éd. Reifferscheid, p. 39 : « Gaius Valerius Catullus scribtor lyricus Veronæ nascitur. » Excerpt. ex Hieronym. Ol. 173, 2. Cf. les notes critiques d'Ellis, et Schwabe, *Quæst. Catull.* p. 9 et suiv. Ont adopté le prénom de *Quintus*, parmi les modernes : Scaliger, Lachmann, Roszbach, Haupt, L. Müller, Pleitner, Peiper.

1^a.

NOTES CRITIQUES. G. *Ad Cornelium* (encre rouge). Note en marge de G : *Genus metri faleuticum endecasillabum. Constans ex quinque pedibus primo spondeo secundo dactilo et tribus trocheis inter quos recipitur et spondeus maxime in fine ponitur et quoque iambus in primo pede et aliquando trocheus.* — 1. Qui, G O, Guillaume de Pastrengo, dans son livre *De originibus rerum*, p. 88^b. Cui, Ausone, « Præfat. Griphi, » *Idyll.* XI; « Præfat. ad Pacat., » 1; Terentianus Maurus, 2562, 2567; Isidor. *Orig.* VI, 12, 3. Cui est dans un certain nombre de mss. d'ordre secondaire. Quoi est admis par l'éd. princeps, celle de 1475. Cui se trouve dans l'Aldine de 1502, Depuis Muret, on ne voit plus d'autre leçon que *quoi*. — 2. *Arido*. G O, Ausone, Isidore, Cæsius Bassus, p. 260 sq. Keil, Terentianus Maurus, 2560 et suiv., Marius Victorinus, p. 148, Keil; Atilius Fortunatianus, p. 261, K.; Schol. Veron. *Ad Verg. eclog.* vi, p. 73, K. La plupart des manuscrits de second ordre, c'est-à-dire LCHD¹, ont *arido* ou *arrido*. Les Italiens du xv^e siècle, d'après Lachmann, *arida*. Cette leçon est due au témoignage de Servius, *ad Æn.* xii, 587 : « Pumicem autem iste masculino genere posuit et hunc sequimur : nam et Plautus ita dixit : licet Catullus dixerit feminino. » *Arrida* se trouve dans Guillaume de Pastrengo. L'Édition Princeps, celle de 1475, ont *arido*. Parthénus, éd. 1486, écrit *arida*. Depuis lors cette leçon a été admise par les éditeurs, excepté Palladius, 1500; Statius, 1566; Conr. de Allio, 1738; Lachmann, 1829, 1861; Ellis, 1866; Bæhrens, 1876. Ellis range Haupt parmi ceux qui admettent *arido*; l'édition de 1861 a *arida*. Le même savant croit que le passage de Servius s'applique à quelque fragment perdu, ce qui n'a aucune vraisemblance. Les citations qui ont été faites de ce passage n'ont pas le caractère formel du témoignage de Servius, qui montre quelle était à cet égard la doctrine critique de l'antiquité. — 5. G : *tām* (= *tamen*) *cum ausus ē*. Les manuscrits de second ordre : *jām tamen*, O : *tñ*. *Tum* est restitué dès l'Édition Princeps. — 6. G : *eum* corrigé en *euum* [Bonnet]. — GO : *cartis*. Pour cette orthographe, cf. Brambach, *Hülfsbüchlein*, etc., p. 31. — 7. GO : *iupiter*. Cf. Brambach, *Hülfsbüchl.* p. 45. Quant à *j* pour *i* consonne, je n'ai pas hésité à le maintenir. (Cf. OEuvres de Virgile, 2^e édit. t. 1, p. lx). — 8. GO : *quare tibi habe quicquid hoc libelli*. Au-dessus de *libelli*, un correcteur G2, suivant Dübner [Schwabe], a écrit *al' mei*. Les anciennes

éditions, Aldine de 1502, par exemple, ont déjà fait l'interversion des mots que le mètre rend nécessaire. Bæhrens : *quare tu tibi habe mei hoc libelli*. Süss, *Catull.* 1, p. 14, pense que la formule plus usuelle *tibi habe* a trompé le copiste. — 9. GO omettent *o*, rétabli depuis Palladius, 1500. D écrit *quidem* au lieu de *quod*. G : *qd'* Lachmann croit à un vers omis après *libelli*. Il écrit *qualecunque quidem*, croit à une fin de vers omise, admet une lacune au vers suivant avant *patrona virgo*. Haupt de même. Munro, *Criticisms and Elucid. of Catullus*, p. 1, propose, après Bergk, l'ingénieuse correction que voici : *patronei ut ergo*, ce qui signifierait donc : afin que le nom de celui qui veut bien s'en faire le patron lui assure l'immortalité; les derniers vers seraient alors adressés à Cornélius Népos. — 10. O : *perie*, c'est-à-dire, *perimne* (Bæhrens). D : *peremne*. — G : *seclo*. J'ai noté avec soin toutes les circonstances où *æ* est remplacé par *e*. En effet, quelquefois ce remplacement n'a pas lieu; on trouve *æ* ou *ε*. Bæhrens n'ayant pas noté exactement cette faute, on peut croire, d'après ce qu'il dit page xxxi, que partout où G a *e*, il en est de même de O.

COMMENTAIRE. — La pièce est écrite en vers phalécien ou hendécasyllabes. Le premier nom vient du poète alexandrin Phalæcus qui s'en est servi habituellement, κατὰ στίχον, c'est-à-dire sans mélange d'autres espèces de vers. Le second, cf. Catulle, xxxii, 1, vient du nombre des syllabes. Le vers phalécien, qui appartient à la catégorie des vers logaédiques, a été introduit par Lévius et Varron chez les Romains, et y est devenu extrêmement populaire. Il se compose de cinq pieds dont le premier est un trochée, un spondée ou un iambe, formant ce que les métriciens appellent la base, puis d'une série glyconique, c'est-à-dire d'un dactyle et de trois trochées. En voici la figure : $\overline{\text{u}} \text{ u} | - \text{u} \text{ u} | - \text{u} | - \text{u} | - \text{u}$.

La pièce est adressée à Cornélius Népos, originaire, comme le poète, de la Gaule Cisalpine, peut-être de Ticinum, sur les bords du Pô. Cf. Pline, *H. N.*, III, 18, 127; Pline le jeune, *Ep.* IV, 28, 1, et l'article de l'*Hermes*, III, p. 62, Rem. 1, cité par Teuffel. Corn. Népos rapproche les noms de Catulle et de Lucrèce, *Attic.* 12, 4. On a agité la question de savoir si cette dédicace s'applique à l'œuvre entière de Catulle ou seulement à la première partie, qui contient les pièces 1-LX. Cette dernière opinion, partagée par Ellis et Süss, *Catulliana*, I, 24, est très-vraisemblable si l'on remarque que la place donnée à l'épithalame de Manlius en fait une sorte de pièce initiale des poèmes LXI, LXII, LXIII, LXIV, et que la dédicace à

Hortensius de la pièce XLV semble aussi embrasser tous les morceaux en vers élégiaques issus de l'imitation de Callimaque, *Bartiadæ*. Mais il faut aussi considérer que la pièce I est la seule dédicace formelle d'une série de morceaux, que c'est par un artifice de disposition que les pièces LXI et LXV deviennent des dédicaces pour plusieurs morceaux, la pièce LXV étant un envoi plus spécialement pour la pièce LXVI. La pièce I, au contraire, a été composée exprès, une fois le recueil entier terminé; la partie à laquelle elle sert plus particulièrement de préambule est la première, et la disposition de toute l'œuvre, j'entends des trois parties unies les unes aux autres, est sortie d'un dessein formé (Süss, *Catull.* I, p. 23). Cette dédicace s'appliquant donc plus spécialement à la première série de I à LX, domine cependant l'œuvre entière. C'est ainsi qu'Horace, lorsqu'il a publié les trois premiers livres des *Odes*, a placé évidemment par honneur la pièce consacrée à Pollion en tête du second livre, et que pourtant la dédicace adressée à Mécène, en tête du premier livre, domine le recueil tout entier. — 1. Cf. Martial, III, 2, 1 : « Cujus vis fieri, libelle, munus. » — *Lepidum*. Cf. VI, 17. — *Novum*. Le livre est nouveau, car il vient d'être achevé dans sa fabrication (*modo*); mais le malin Catulle croit bien aussi qu'il ne ressemble à aucun de ceux qui l'ont précédé. Cf. Virg. *Buc.* III, 86 : « Nova carmina. » — 2. *Aridus pumice expolitum*. Cf. XXII, 8; Martial, VIII, 72, 1-3; Tibulle, III, 1, 9. Les anciens, après avoir collé ensemble les feuilles de papyrus ou de parchemin (*membrana*), sur lesquelles un texte était écrit, polissaient ces feuilles à la pierre ponce par une opération semblable à notre satinage. *Aridus pumex* est une expression proverbiale, cf. Plaute, *Aulul.* II, 4, 18. — 3. Pline cite ce passage, *H. N.* Préfat. 1 : « Namque tu solebas putare esse aliquid meas nugas, ut obicere moliar Catullum conterraneum meum (agnoscis et hoc castrense verbum). » — 4. *Nugas*. Cette expression, d'après ce qui a été dit plus haut, désigne plus particulièrement les poésies érotiques et malignes en mètres divers de I à LX. Cf. Martial, IX, 1, 5; II, 86, 9 et 10; VII, 26, 7, 8. Cornelius Népos avait lui aussi fait des vers érotiques; cf. Pline le Jeune, *Ep.* V, 3, 6. — 5. *Jam tum*. Bien avant que Catulle eût fait cette dédicace. — *Unus Italorum*. Cependant Varron et Atticus ont aussi composé des abrégés d'histoire universelle. Cornélius Népos l'a-t-il fait avant eux ou bien est-ce le poète qui dédaigne ou ignore toute autre œuvre que celle de son ami, c'est ce que l'on ne peut décider. — 6. *Omne ævum*. Cic. *Brutus*, III, 13 : « Omnem rerum memoriam » — *Explicare*. Cicéron, *Brutus*, IV, 15 : « Explicatis ordinibus temporum. » — *Tribus chartis*. Catulle fait allusion

aux *Chronica*, en trois livres sans doute, d'après son expression, que Cornélius Népos avait composés. Halm en a rassemblé les fragments, p. 119 de son édition. — 8. *Quicquid hoc libelli*. Expression partitive; cf. Virgile, *Æn.* 1, 78 : « Quodcumque hoc regni. » Overholthaus a rassemblé de nombreux exemples de Catulle, p. 29. — 9. *Quicquid... quaecumque*. Asyndeton justifié par l'usage de Catulle; cf. Süss, *Catull.* 1, p. 13. Il y a d'ailleurs une gradation dans l'expression du dédain que le poète affecte pour son livre. — *Patrona virgo*, la Muse. Cf. Suét. *Gramm.* 6 : « Poetæ sunt sub clientela Musarum. » — 10. *Maneat*. Cf. Callimaque, fr. 121, Blomf.: *πὸ τοῦ μὲν ὄντος ἔτος*. Cinna, cité par Suétone, *Gramm.* 11 : « Sæcula permaneat nostri Dictynna Catonis. » *Perenne* s'oppose à *novum* du v. 1. Süss, *Catull.* 1, p. 15, cite ce vers de la *Ciris*, 100, dans l'invocation aux Piérides, où il semble y avoir une réminiscence de Catulle : « Atque novum æterno prætexite honore volumen. »

1^b.

NOTES CRITIQUES. — Ce morceau n'est pas la dédicace, c'est une préface aux lecteurs, et l'idée de l'avoir mise après la dédicace fait voir encore, ce semble, que la dédicace, tout en étant plus spéciale à une partie du recueil, le domine tout entier. D'ailleurs cette préface n'occupe pas dans les manuscrits la place qu'elle a ici. Elle se compose de deux fragments, l'un de trois vers qui est après XIV, 23, l'autre de trois vers aussi qui est après II, 10. Les anciens éditeurs avaient déjà exercé leur critique sur ces deux fragments. Après II, 10, Guarini supposait une lacune d'au moins un vers, et Lachmann, après lui, Haupt, Ellis, L. Müller, ont laissé l'espace d'un vers. Rossbach a compris qu'il s'agissait d'un fragment mutilé d'une pièce à part. Guarini et après lui Avancius, l'éditeur de l'Aldine de 1502, ont déplacé le second morceau et l'ont mis entre les vers 13 et 14 de XVI. Ainsi font Muret, Scaliger. Dans Vossius, Vulpius, Dœring c'est un fragment à part, auquel ils ajoutent XVI, 14. Depuis on a laissé en général ces trois vers isolés sous le chiffre XIV^b. Pleitner, *Des Q. Val. Cat. Hochzeit Gesänge*, p. 90, et Klotz ont remarqué le rapport du second fragment et du premier et en ont fait une seconde pièce de six vers. Schwabe l'a placée après 1, comme préface, et j'ai d'abord fait comme lui. Mais touché des raisons que donne Süss, *Catull.* 1, p. 28 (le principe de *variatio*), je crois maintenant avec celui-ci

et Bæhrens qu'il faut rendre à cette pièce le chiffre 11^b, que lui assigne la place gardée par la seconde partie du morceau, cause de tout le trouble intervenu et ingénieusement expliqué par Pleitner. Certains s'étonnent qu'il y ait deux préfaces, voisines l'une de l'autre; mais Martial, xiv, en a trois. Voyez Süss, *Catull.* 1, p. 3 et suiv. — Les vers 1-3 suivent xiv, 23; les vers 4-6 suivent 11, 10, sans aucun intervalle, dans les manuscrits. — 3 : G a *admove*; du silence de Bæhrens on peut conclure qu'il y a dans O : *ammovere*, comme dans L de Lachmann. — 4 : G : *michi... puella*. — 6. Priscien, p. 546 P. : « Similiter Catullus Veronensis : *Quod zonam soluit diu ligatam inter hendecasyllabos Phalæcios posuit, ergo nisi solui trisyllabum accipias, versus stare non possit.* » Il eût donc fallu écrire *soluit* dans le texte; c'est une faute d'impression à corriger. Priscien confirme la leçon *ligatam*. G : *negatam al' ligatam* (G 1 selon Schwabe). O : *negatam*. DLCH, l'édition *Princeps*, etc. : *ligatam*. Cf. une imitation *Anthol.* ed. Meyer, 1704, 49 : « Te vocant prece virgines pudicæ, Zonulam ut solvas diu ligatam. » Ellis cite Claudien, *Fescenn.* 27, 8 : « Et seminudo pectore cingulum Forti negatum solveret Herculi. » D'une réminiscence de ce dernier passage a pu venir la variante *negatam*. Mais le témoignage de Priscien est prépondérant.

COMMENTAIRE. — Mètre Phalécien. Cf. plus haut, p. 359 — 1. *Si qui forte*. Cf. Furius Bibaculus, dans Suétone, *Gramm.* 11 : « Si quis forte mihi domum Catonis ». Martial, 1, 4, 1. — *Ineptiarum*. Cf. vi, 14; Cicéron, *De Orat.* 1, 24, 111; *nugæ*, dans la dédicace; Horace, *Sat.* 1, 9, 2; Martial, 11, 8, 9 et 10. Mélissus, affranchi de Mécène, au rapport de Suétone, *Gramm.* 21, avait publié un recueil de poésies satiriques sous le titre d'*Ineptia*. Pline le jeune appelle ses poésies légères tantôt *nugæ*, tantôt *ineptia*, tantôt *lusus* (*Ep.* 1v, 14, 8; ix, 25, 1). Voyez Süss, *Catull.* 1, p. 3. — 4. *Tam gratum est*. La concordance des temps n'est pas observée entre la proposition conditionnelle et la proposition principale. La lecture qui pourra être faite des poésies de Catulle est au futur par rapport au moment où il parle; la joie qu'il ressent par avance à cette pensée est actuelle. — 4-5. *Puella pernici*. Catulle, qui depuis quelques années fait des façons pour publier son recueil, se compare à Atalante qui longtemps a repoussé tous les prétendants, et lès a vaincus à la course, jusqu'au jour où les pommes d'or d'Hippomène l'ont séduite. Sur l'histoire d'Atalante, cf. Ovide, *Métam.* x, 560. Sur le mythe, cf. Preller, *Griech. Mythol.* 11, 306, 355; Maury, *Hist. des relig. de la Grèce ant.* 1, 154.

II.

NOTES CRITIQUES. — Cette pièce est séparée de la précédente par un blanc d'une ligne dans GO. Dans ce blanc G, à l'encre rouge, écrit *fletus passeris Lesbie*. — 1. G : *delicie mee puelle*. — 2. GO : *qui cum*. — 3. GO : *qui*. — GO : *at petenti*. G écrit au-dessus : *al patenti*. Le mot a été surchargé de telle sorte qu'il y a eu *parenti*. Selon Dübner (Schwabe) *patenti* est de G^{1b} et *parenti* de G^{1a}. — 4. O : *ea acris*. G : *ea* corrigé en *et* (Bonnet). — 6. O : *Karum*. G : *Karum* corrigé en *Carum* (Bonnet). — O : *libet*. Dans la marge : *al iubet*. — 8. G : *Credo ut cum gravis adquiescet ardor*. La leçon primitive était *acquiescet*. Le *c* a été transformé en *d*. O : *acquiescet*. C'est donc la forme qu'il eût fallu admettre. Les anciennes éditions, Alde, Muret, Statius, etc., suivies par Doering, Sillig, Schwabe, L. Müller, Haupt (*uti* avec Schrader) écrivent : *Credo ut gravis adquiescat ardor*. Lachmann et Rossbach maintiennent le texte des manuscrits, le second en le faisant précéder d'un astérisque. Ellis : *Credo et cum gravis acquiescit ardor*. J'admets la leçon proposée par Bæhrens. *Ut* est entré dans le texte à la suite d'une correction mal interprétée. On a écrit *cum* au lieu de *tum* (le *c* et le *t* se confondant dans l'écriture); un correcteur a mis au-dessus *tū*, et un copiste a retourné les lettres en supprimant le sigle. — 9. O : *tecum*, en marge *al' secum*. — O : *ludere*. Mais un correcteur a gratté une petite barre au-dessus du second *e*. G : *ludere*. Au dessus : *al' luderem*, selon Dübner (Schwabe) G¹.

COMMENTAIRE. — Le mètre est le vers phalécien. Voyez p. 359. — 1. *Passer*. Politien et d'autres savants de la Renaissance ont cherché à entendre sous ce mot une équivoque obscène, qu'il n'est nullement nécessaire d'admettre, et qu'il n'y a pas lieu de développer ici. — *Meæ puellæ*. Lesbie, laquelle est vraisemblablement Clodia, la sœur de l'ennemi de Cicéron. Voyez la VIE DE CATULLE, placée en tête de ce volume. — Cf. pour ce vers, Martial, 1, 7. 1. — 3. *Primum digitum*, le bout du doigt. Cf. Plaute, *Bacch.* iv, 4, 24 : « *Primoribus digitulis*. » — *Adpetenti*. Cf. Pline, *H. N.* xi, 250 : « *Dextera oculis aversa adpetitur*. » — 4. *Et*, etc. Tournure qui équivaut à *et cujus*, etc. — *Morsus*. Cf. Cicéron, *de Sen.* xv, 51 : « *Avium minorum morsus*. » — 5. *Desiderio meo nitenti*. Construisez : *cum libet meo desiderio nitenti*, c'est-à-dire, *meæ puellæ pulchræ. Deside-*

rium, l'objet de mes désirs, comme en grec, *πρόος*; *nitens* exprime l'éclat de la beauté cf. LXI, 186. — 6. *Jocari aliquid*, faire quelque chose en se jouant; *jocari nescio quid carum*, faire en se jouant quelque chose qu'on aime. Donc : lorsqu'il plaît au charmant objet de mes désirs de se livrer à ce jeu qu'elle aime. — 7. *Solaciolum* sert d'apposition à toute la phrase, *libet jocari*. *Solaciolum* ne se trouve que dans cet endroit de Catulle; cf. Teufel, *De voc. singul.*, p. 18. — 8. *Agravis ardor*, comparez « *gravis febris*. » Pline le jeune, *Ep.* IV, 21, 92, a dit : « *dolor acquiescet*. » — 9. *Possem*. a la valeur d'un optatif : si j'eusse pu ! et l'imparfait du subjonctif équivaut à notre plus-que-parfait. Cf. Madvig, § 347, b, Rem. 2. — 10. Cf. Martial, XII, 34, 8 et 9.

III.

NOTES CRITIQUES: — Pièce unie à la précédente sans intervalle dans G O. — 3. O : *mee puelle*. G : *motuus*, changé en *mortuus* par un trait de deuxième main [Bonnet]. *Mee puelle*, corrigé en *meæ puellæ*, d'une main récente. — 4. G : *delicie mee puelle*, corrigé en *delicia meæ puellæ* d'une main récente. Le vers 4 est omis dans un grand nombre de manuscrits d'ordre secondaire, dans les éditions du xv^e siècle, dans Statius; Sillig, 1823, le croit interpolé. Ald. 1, Scaliger, Vossius, Doering et les éditeurs modernes l'ont maintenu. — 7. Lachmann, Haupt, L. Müller : *ipsa*, avec L (le manuscrit de Laurent Santen) et C. — 9. G : *circum siliens*. O : *circum silens*; en marge : *al' siliens*. — 10. GO : *piplabat*. De même L C H (le *Hamburgensis*). Lachmann, Haupt, Ellis, avec D, l'édition Princeps, la Vulgate : *pipilabat*. Mais *l* se confond souvent avec *i*. Aussi ai-je écrit *pipiabat* avec Schwabe, L. Müller, Bæhrens. Voyez la note de Vossius sur ce mot et Teufel, *De Catull. voc. sing.*, p. 36. — 11. GO et la plupart des manuscrits : *tenebrosum*. L'édition Princeps : *tenebriosum*. *Tenebricosum* est déjà dans l'Aldine de 1502. — 12. G : *illud*. O : *illud*, en marge *al' illuc*. Ellis accepterait volontiers *illud*, s'il ne croyait pas que les trochées doivent être exclus du premier pied dans cette pièce. — 13. G : *Male tenebre*. — 14. G : *orciq*; au-dessus : *q̄*. La correction est de G4 selon Dübner [Schwabe]. La main est très-récente; Bonnet le déclare aussi. O : *orciq*. — G : *bella*. Au-dessus : *al' pulcra* (G4 selon Dübner). — 15. G : *michi*. — 16. G O D L, etc. : *Bonum factum male bonus ille passer*. L'édition Princeps a : *O male factum, bonus ille*

passer. L'Aldine 1 : *bellus ille passer*. Les manuscrits dits Italiens de Lachmann et D² : *o miselle passer*, admis par Statius, Scaliger, etc. Depuis Lachmann, les éditions modernes écrivent le cri de douleur *io*. Ellis : *Væ factum male, væ miselle*. — 17. G : *mee puelle*, corrigé en *meæ puellæ* d'une main récente. O : *mee puelle*. Le Scholiaste de Juvénal : *mea*. — 18. Le Scholiaste de Juvénal : *turgidoli*.

COMMENTAIRE. — Phalécien, ou hendécasyllabe. Cette pièce célèbre a donné lieu à plusieurs imitations. Cf. Ovide, *Amours*, II, 6 ; Stace, *Silyes*, II, 4. Voyez aussi ce que dit Martial, I, 8, et l'épigramme I, 110. — 1. *Veneres Cupidinesque*. Vénus, la déesse charmante du printemps et de l'amour, était adorée chez les Romains sous un assez grand nombre de noms divers, ce qui en faisait comme des divinités différentes. Cf. Preller, *Ram. Mythol.* p. 396 et suiv. Les Amours formaient, dans la mythologie grecque, et dans celle des Latins imitée des Grecs, le cortège de Vénus. Ce sont ces types de grâce légère qu'invoque ici l'imagination de Catulle. — 2. *Quantum est hominum*. Génitif partitif; cf. Overholthaus, *Synt. Catull. cap. d.*, p. 29. Cette tournure est fréquente dans Plaute; cf. Dræger, *Hist. Synt.* I, p. 413. On en trouve aussi d'analogues dans Cicéron, Tite-Live, etc. Le sens est : Tout ce qu'il y a d'êtres humains. Après les dieux, il appelle les hommes à pleurer le moineau; il faut ajouter : les hommes qui ont le sentiment de la grâce. « Venustum est quod cum gratia quadam et venere dicatur, » dit Quintilien, VI, 3, 18. Comparez enfin la pièce LXXXVI. — 5. *Plus oculis*. Cf. XIV, 1 ; CIV, 2 ; Térence, *Adelphes*, IV, 5, 67 ; Moschus, *Idyll.* III, 9 ; Callimaque, *Hymne à Diane*, 211. — *Mellitus*. Cf. XLVIII, 1 ; XCIX, 1 ; Plaute, *Pseud.* I, 2, 47 ; Cicéron, *Ad Attic.* I, 18, 1 ; Apulée, *Métam.* V, p. 161, 31. — *Suam*. Cf. Tibulle, I, 4, 75 ; II, 5, 103. Ellis remarque ingénieusement que Catulle emploie pour le moineau le terme dont on se sert pour désigner une maîtresse. — 7. *Ipsam*. Avec Ellis je crois qu'il faut joindre ce mot à *matrem*. — 9. *Circumsiliens*. Il faut aller jusqu'à Juvénal, X, 218, pour trouver un autre exemple de ce mot. — *Modo huc, modo illuc*. Cf. Cicéron, *Ad Attic.* XIII, 25, 3 : « Academiam volaticam modo huc, modo illuc. » — 12. Cf. une allusion à ce passage, Sénèque, *Apocolocynt.* XI, 6. Catulle semble l'avoir imité des Alexandrins ; Théocr. XVII, 120 ; XII, 19 ; Philétas, fr. 4 Schn. : Ἀτραπὸν εἰς αἶδεω Ἦνυσα τὴν εὐπω τις ἐναντίον ἦλθεν ὁδίτης. — 13. *At*, etc. Cf. une tournure analogue, XXVIII, 14. — 14. *Orci*. Divinité de la mort chez les Romains ; cf. Preller, *Ram. Mythol.* p. 453. — *Omnia bella devo-*

ratis. Cf. Bion, 1, 54, 55 : Περσιφόνει... τὸ δὲ πᾶν καλὸν ἐς σὲ καταρρεῖ.
— Ovide, *Am.* 11, 6, 39. — 16. *Factum male*. Cicéron, *Ad Attic.* 1, 1, 1, emploie la même exclamation en parlant de la mort d'Alexion.
— 18. *Turgiduli*. Diminutif probablement imaginé par Catulle; cf. Teufel, *De voc. singul.*, p. 26. Le mot se retrouve dans saint Paulin de Périgueux, v, 450. Voyez la même idée exprimée par Tibulle, 1, 8, 68; par Propertius, 1, 21, 3.

IV.

NOTES CRITIQUES. — Cette pièce est dans G O séparée de la précédente par une ligne; G écrit en rouge, dans cet intervalle : *De phasello* corrigé en *de phaselo*. En marge *trimeter iambicus*. — 1. O : *hasellus*; la lettre initiale manque. G : *phasellus* (la seconde l grattée). Le Scholiaste de Berne, *Ad Virg. G.*, iv, 289 : *phasillus*. D¹ : *phaselus*. L : *phaselus*. La même forme se trouve dans Térentianus Maurus, 2276, Marius Victorinus, p. 2572 P.; Augustin., *De Musica*, V, 5; 11, 16; Censorinus, p. 68, Hultsch; le Scholiaste de Lucain, *ad V.*, 518. Voyez enfin le grec φασηλος. — 2. G O et tous les manuscrits de Schwabe et d'Ellis : *aiunt*. Tous ont aussi *celerrimum*, sauf que O a *celerimum*. Le Scholiaste de Berne a la leçon de G. Mais elle ne peut s'accommoder avec le premier vers. *Ait*, et *celerrimus* sont dans les mss. de la parodie qui est entre les *Catalecta* attribués à Virgile. *Ait* a été rétabli par l'édition de 1481, Calpurnius; *celerrimus* dans celle de 1486, Parthénus. Toutefois l'Aldine de 1502 a encore *celerrimum*. — 3. GO et les manuscrits : *illius*. *Ullius* est dans la parodie, rétabli par Calpurnius, 1481. Tous les manuscrits ont *tardis*; Calpurnius a rétabli *trabis*. Sillig admet *alitis*, qu'offrent d'anciens témoignages et qu'approuvent Hand et Orelli. — 4. GO et la plupart des manuscrits : *neq*; *esse*. Bæhrens conjecture ingénieusement qu'il y a eu *nequeisse*. La correction est dans l'édition de 1473. — GO, etc. : *sine*. La parodie a *sive*. — 5. GO, etc. : *sine*. La correction, comme pour le vers précédent, est dans l'édition de 1473. — 6. O : *et h'* (= *hæc*) [Bæhrens]. — GOD : *mina ei*. L : *ei minas*. La correction est dans l'édit. de 1473. — 7. O : *insula vegetaladas*. G : *Cicladadas*. — 8. O : *Rhodiumque*, selon Ellis, de même que D¹. Bæhrens ne signale pas de variante. — GO ont *horridamque* et non *horridamve*. Remarquons que le premier et le dernier membre de l'énumération sont unis par *ve*, le second et le troisième par *que*. Il y a symétrie. — 9. GO : *tractum*.

— 9. O : *simū*, au lieu de *sinum*, selon Bæhrens. — 10. O : *Ubuste...*, *phasellus*. G : *phasellus* (la seconde l grattée). — 11. O a omis dans le texte et reporté en marge *silva*, — GO : *citeorio*. O, selon Ellis : *citeono* ; le mot est bien difficile à lire, dit Bæhrens. Parthénien, 1486, a rétabli *Cytorio*. — 12. G : *sepe*. — 13. GO : *Citheri*. D¹ : *cytheri*. Calpurnius, 1481 : *cythore*. Ald. 1502 : *cytore*. — 14. G : *hec*. — GO, etc. : *cognotissima*. La parodie a *cognitissima*. — 15. O : *phasellus*. G : *phasellus* (la seconde l grattée). — 17. O a *tuo*. G D L ainsi que la parodie, *tuas*, qui ici ne peut se scander. *Tuos* est dans l'édition de 1473. — G, selon Bæhrens : *in i buisse*. — G : *equore*. — 19. GO : *herum*. — G : *leva*. — 20. GO, etc. : *vocare cura*. D : *vocaret cura*. *Vocaret aura* est dans qq. manuscrits inférieurs. C'est une correction du xv^e siècle qui a passé dans les éditions. Lachmann, 1861, Haupt : *vagaret aura*. — GO : *Iupiter*. — 21. O, selon Ellis : *secundos* : Bæhrens ne signale pas cette variante. — 22. O : *littoralibus*. — 23. GO, etc. : *amaret*. Quelques manuscrits d'ordre inférieur et les anciennes éditions : *a mare* ou *a mari*. Lachmann a montré que *amaret* était une fausse lecture de *a marei*, forme d'orthographe archaïque. — 24. *Novissime* est la leçon des manuscrits principaux, entre lesquels GOD¹LHC, de l'édition *princeps*, d'Avancius, Ald. 1502, Statius, que je maintiens avec Lachmann, Rossbach, Haupt, L. Müller. La Vulgate est *novissimo* admis par Schwabe, Ellis, Bæhrens. — 25. O : *h'* (= *hæc*), mais selon Bæhrens il est difficile de distinguer le sigle de *h* (= *hoc*). G : *hoc*. — O : *recomdita*. — 26. La parodie a *sedet*. Mais cf. Charisius, p. 252, éd. Keil, et Diomède, p. 344, Keil. — 27. Diomède, p. 344, Keil, et les manuscrits inférieurs : *castor*. O : *castrū*. G. : *castrum* ; au-dessus : *al'castor*. (G) selon Dübner).

COMMENTAIRE. — Pièce écrite en iambiques senaires composés d'iambes purs, à l'imitation des anciens iambographes, Archiloque et Simonide. Cf. Hermann, *Elem. doctr. metr.* p. 105 ; Quicherat, *Traité de versification latine*, 3^e édition, p. 216. En voici la figure :
 0 — 0 — 0 — 0 — 0 — 0 —. La césure principale est au milieu du 3^e pied ; c'est celle des vers 1, 2, 7, 10, 11, 15, 23. Subsidiairement on rencontre celle du milieu du 4^e pied, vers 3-6, 9, 10, 24, 25 ; elle est soutenue v. 3, 5, 6, 9, 24, 25, par la diérèse après le second pied, v. 4, 10, par une césure au milieu du second pied. Aux v. 8, 11, la césure après le second pied se produit au moyen d'une élision ; au v. 14, au moyen d'un monosyllabe, précédé d'une élision. — Ce morceau où Catulle parle de son voyage de Bithynie est en conséquence de cette mention postérieur à

l'an 697/57, et on peut le placer, avec Schwabe, en 698/56, Catulle étant âgé de 31 ans. On s'est demandé si ce navire n'était pas celui avec lequel il avait accompli son retour de Bithynie, et qui l'avait porté jusque dans le lac de Garde, cf. Schwabe, *Quæst. Catull.* 1, p. 173; Ribbeck, *C. Val. Catullus*, p. 41. Mais il est difficile de comprendre comment un navire capable de tenir la mer pouvait se rendre par l'embouchure du Pô et le Mincio dans le lac de Garde, même en supposant des canaux aujourd'hui disparus et dont il resterait à établir l'existence. Puis ce voyage qui met Rhodes sur la route du poète à son retour, le fait partir du Pont-Euxin, et accomplir une navigation ininterrompue, tandis que nous savons d'ailleurs qu'il a traversé la Troade, devient bien extraordinaire. Voyez les difficultés que soulève Westphal, *Catull's Gedichte*, etc., p. 172, 173, et que l'on n'a pas encore résolues. Tout cela est pris trop à la lettre. La réalité et l'imagination se font une part toutes deux dans l'œuvre de Catulle. Dans les papiers de M. Patin se trouve sur cette pièce une page déjà utilisée par lui, *Études sur la P. L.*, t. 1, p. 69 et suiv., et qui, complétée par quelques détails, rend bien compte de la conception poétique. Peut-être le poète est-il près du lac de Garde, peut-être est-il seulement près de l'arrière-bassin d'un port. *Lacum* peut signifier un bassin tranquille aussi bien qu'un lac. Cf. le rôle que jouent dans Virgile, *G.* 11, 160 et suiv. le lac Lucrin et le lac Averné. Il voit une vieille carcasse de navire; c'est là le point de départ de son imagination; il se demande ce qu'a été ce bâtiment, et le lui fait dire à lui-même. Il n'est guère douteux que cette pièce comme beaucoup d'autres ne soit une imitation du grec. Les Anthologies contiennent plus d'un morceau où des navires, des barques se vantent de cette sorte, où on les dédie de même à quelque divinité. Cf. les indications données dans les notes de l'édition Dœring-Naudet. La forme spéciale et sévère du mètre décelé aussi un effort pour reproduire sur un thème semblable les traits d'un modèle aujourd'hui perdu. Catulle fait raconter au navire son voyage et le reconduit à sa terre natale, le Pont, le mont Cytore, célèbres par leurs bois de construction. Une gradation ingénieuse d'expressions vives nous peint les qualités nautiques du vaisseau. Puis par une assimilation naturelle, l'idée d'une navigation lointaine reporte Catulle à celle qu'il vient de faire lui-même; il la reprend dans un sens inverse, rappelant la mer Adriatique dont les tempêtes l'ont effrayé, les Cyclades auprès desquelles il a passé; Rhodes, où il n'est pas certain qu'il ait abordé, mais à laquelle il a songé, comme séjour ordinaire d'Apollonius, l'un de ses modèles, et

dont il s'est sans doute fait montrer la direction, la Thrace, la Propontide, qui baigne les rivages de Troade, et aussi le Pont-Euxin, par lequel il a pu naviguer, soit à son premier voyage, soit à son retour de Bithynie. Arrivé sur ces rivages, le vaisseau redevient dans les vers du poète une forêt au feuillage sonore, rapprochement fréquent chez les poètes grecs et latins, mais nulle part aussi poétique. Nouvelle métamorphose : l'arbre du mont Cytore redevient vaisseau, vaisseau maître de la mer et des vents, qui jamais n'invoqua les dieux du rivage, depuis le temps où il a pris la mer jusqu'au jour où il s'est arrêté dans ce lac ou ce bassin, sa retraite. Ici un retour subit, mélancolique, attendrissant, qui emporte la pensée à la considération des vicissitudes de ce monde, sur ce que le vaisseau est aujourd'hui : *Sed hæc prius fuere*. Enfin il est bon de remarquer que le navire se dédie lui-même par une figure poétique, mais qu'il n'est nullement question d'un *ex voto* formel du poète. Nous sommes en présence non d'une relation proprement dite, mais d'un développement poétique, où un sentiment d'un caractère général tient la principale place, & d'ailleurs est renouvelé non-seulement par l'art habile qui en ménage les nuances, mais aussi par des souvenirs personnels qui donnent à l'expression de la propriété. Ce mélange du général et du particulier, de l'imagination et de la réalité fait le mérite de la composition poétique, surtout de celle des anciens. C'est en méconnaître le vrai caractère que de réduire cette pièce à être une sorte de chronique, un journal de navigateur. On conçoit donc pourquoi il n'y a pas lieu d'entrer dans le détail des déductions de Munro, rapportées par Ellis dans son commentaire. Que d'ailleurs Ovide, *Tristes*, I, 10, ait eu de nombreuses réminiscences de Catulle, cela semble hors de doute; mais que de la *relation* versifiée d'Ovide, on conclue à ce que Catulle nous donne une relation versifiée, c'est ne pas se rendre compte de la différence qui sépare l'inspiration des deux poètes. — 1. *Phaselus*. Nonius, p. 623, éd. Quicherat, donne pour interprétation à ce mot : *navigium campanum*. Il cite un passage de Salluste, *Hist.* III : « Cohors una grandi phaselo vecta, » d'où il résulte que ces sortes de navires, dont les premiers modèles étaient les barques de papyrus du Nil (Virg. *G.* IV, 289), pouvaient avoir d'assez grandes dimensions. — *Hospites*. Catulle s'adresse-t-il à des hôtes qu'il a près de lui sur les bords du lac de Garde, ou plutôt n'est-ce pas un appel, semblable à celui que l'on voit sur les inscriptions, et équivalant au grec ξίνοι. Cf. Cicéron, *Tuscul.* I, 42, 101. — 2. *Ait fuisse celerrimus*. Attraction de l'attribut de la proposition infin. avec le sujet de la proposition

principale. Cf. Horace, *Epist.* 1, 7, 22. Voy. Madvig, *Gram. lat.* § 401, *Rem.* 3. — *Navium celerrimus*. Attraction du superlatif qui s'accorde avec *phaselus* et non *navium*. Cf. Madvig, § 309, *Rem.* 1. — 3. *Natantis*. Cf. Virg. *Æn.* 1v, 398. — *Impetum*. Cf. Ennius, *Ann.* 379, Vahlen : « Labitur uncta carina; volat super impetus undas. » — *Trabis*. Cf. Ennius, *Ann.* 598, Vahlen; Virg. *Æn.* 1v, 566; Horace, *Odes*, 1, 1, 13, etc. C'est le grec δόρυ ou ξύλον. — 4 et 5. Cf. Apollonius, 111, 345. — *Sive... sive*. Cf. Ovide, *Tristes*, 1, 10, 3. — *Palmulis*. Cf. Virg. *Æn.* v, 163. Festus, p. 220 : « Palmulæ appellantur remi a similitudine manus humanæ. » — 5. *Volare*. Cf. Ennius, *Ann.* 379, Vahlen. *Natare, ire, volare*, sont des métaphores usitées pour peindre la course d'un navire. Ici, quoi qu'en dise Muret, elles sont bien graduées. Le navire flotte, il marche, il vole, et l'idée de la voile qu'enfle le vent concourt à rendre la dernière juste. — 6. *Minacis*. Cf. Horace, *Odes*, 1, 33, 15; 111, 3, 5; 111, 9, 22. — *Adriatici*. Catulle seul a employé cet adjectif sans *maris*. Cf. Overholthaus, *Synt. Catull. cap.* 11, p. 11. — 7. *Cycladas*. Dans la mer Égée. — 8. *Rhodum*. Sur la côte de Cilicie, dans la mer de Carpathos. — *Nobilem*. Cf. Horace, *Odes*, 1, 7, 1 : « claram. » — *Horridum*. Adjectif qui peint l'aspect de la mer houleuse, dont les flots se hérissent. Cf. Horace, *Odes*, 111, 24, 40. Avec Heyse, Munro et Ellis, il faut en effet prendre *Thraciam* pour une épithète à *Propontida*. Cette interprétation fait disparaître un asyndéton peu ordinaire au milieu d'une énumération, établit une symétrie régulière entre les deux membres de phrase, composés chacun de trois mots dont l'un est une épithète de qualité, l'autre une épithète de lieu, et enfin explique par la pause nécessaire l'allongement de la dernière syllabe de *Propontida* à la diérèse. Ovide a dit, *Fastes*, v, 257 : « Thracen et læva Propontidos. » Il n'y a pas d'exemple de « Thracia » substantif avant Ovide. — 9. *Propontida*. La diérèse, la pause du sens, la présence de *tr* au commencement de *trucem*, autorisent l'allongement métrique de la dernière syllabe. *Propontis* est la mer de Marmara, entre la Thrace au nord et la Phrygie. *Ponticus Sinus* est le golfe du Pont, c'est-à-dire le Pont-Euxin ou Mer Noire, où le vaisseau a navigué pour venir d'Amastris, ou plutôt comme « Sinus Ponti » dans Justin, xxiv, 4, les pays baignés par le Pont-Euxin. C'est en effet à la terre baignée par le Pont que peut s'appliquer l'adverbe *ubi*. *Trucem* caractérise l'aspect sauvage de la contrée et de la mer qui la baigne. — 10. *Post... antea*. Cf. Callimaque, *Ep.* v, 1, παλαιτέρων... νῦν. — 11. *Comata*. Cf. Horace, *Odes*, 1v, 7, 2. — *Silva*. Cf. Horace, *Odes*, 1, 14, 11. — *Cytorio*

in jugo. Le Cytore est une montagne de Paphlagonie. — 12. *Loquente*. Cf. Virgile, *Bucol.* VIII, 22. — 13. *Amastri*. Amastris, ville située sur les confins du Pont et de la Bithynie. — *Buxifer*. Ce mot est un ἀπαξ εἰρημένον de Catulle. Cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.*, p. 27. Sur la production du buis sur le Cytore, cf. Virg. *G.* II, 437. — Selon Ellis, cette forme d'apostrophe est imitée de Callimaque. — 15. *Cognitissima*, superlatif dont il n'y a pas d'autre exemple. Ovide a employé deux fois le comparatif *cognitior*, *Trist.* IV, 6, 18, et *Mét.* XIV, 15. Cf. Neue, *Lat. Formenl.* t. II, p. 121. — *Ultima ex origine*. Ces mots ne veulent pas dire que le bois du navire était dans la forêt depuis les temps les plus anciens, mais qu'il est issu de générations d'arbres qui ont fait partie de la forêt dès les temps les plus reculés. Cf. Corn. Népos, *Attic.* I, « Pomponius ab origine ultima stirpis Romanæ generatus. » — 16. *Stetisse dicit*. Suppression poétique du sujet de la proposition infinitive. Cf. Madvig, *Gr. lat.* § 401. — 17. *Imbuisset in aquore*. *Imbuere* se construit avec l'ablatif sans préposition. *In aquore* n'est donc pas pour *aquore*. Mais *in aquore tuo*, dans tes flots, *palmulas imbuisset unda* ou absolument *imbuisset*, il mouilla ses rames. — 18. *Inde* est un adverbe de lieu, et marque le point de départ des courses du navire. — *Impotentia*. Qui ne savent pas se commander, violents. Cf. xxxv, 12 : « Impotens amor. » Horace a dit, *Odes*, III, 30, 3 : « Impotens Aquilo. » — *Tot fretu*. Les mers dont il a été question plus haut. — 19. *Erum*. Catulle, si l'on croit qu'il s'agit de son navire. Mais il n'y a rien qui détermine nécessairement ce sens. L'imagination du poète oppose les services que le vaisseau a rendus à celui qui l'a possédé au repos dont il jouit maintenant. Le premier *sive* est omis ; cf. Horace, *Odes*, I, 3, 16 ; Ennius, *Ann.* 457, Vahlen. — 20. *Vocaret*. Ce verbe signifie ici déterminer l'allure, solliciter à marcher dans un sens ou dans l'autre suivant la direction du vent ; ce n'est pas tout-à-fait comme *Æn.* III, 356, et III, 69. — *Juppiter*. Cf. Ennius, cité par Varron, *L. L.* V, 65 : « Jupiter... quem Græci vocant Ἰέπας, qui ventus est et nubes, imber postea, » etc. — 21. *Secundus*. Peut-être Ζεὺς ὤριος, qui avait un temple célèbre à Chalcédoine. — *Incidisset*. Cf. Apollonius, I, 566 : ἐν δὲ λιγυρὴν πείσειν ὤριος. Homère, *Od.* V, 318, a employé ἔμπεισι, en parlant du vent qui s'abat sur la mer. Virg. *G.* II, 107 : « navigiis violentior incidit Eurus. » — *Pedem*. En grec, πούς, le cordage attaché à l'un des côtes inférieurs d'une voile carrée, qui lui fait recevoir le vent d'un côté, l'écoute ; *uterque pes*, les écoutes. Aux v. 19 et 20, le vent souffle à droite ou à gauche ; aux v. 20 et 21, il est favorable et tend à la fois les deux écoutes ; il est donc en

poupe. — 22. *Litoralibus diis*. Cf. Virgile, *G.* 1, 436, 437; *Æn.* v, 240 et suiv.; Stace, *Sily.* 111, 2; Servius, *Ad Æn.* III, 12. Preller, *Röm. Mythol.* p. 505. C'est donc Phorcus, Portunus, Protée, etc. Ellis remarque que Pan a dans Théocrite l'épithète de ἀγχιος; Priape, dans l'*Anthologie Palatine*, vi, 33, 1, celle d'αἰγιαλίτης. On peut avec Preller ajouter à sa liste les Lares. — 23 *Sibi*, c'est-à-dire *a se*. — *Marei*. Orthogr. arch. pour *mari*. — 24. *Novissime* marque la dernière course du navire et est développé par *ad hunc limpidum lacum* qui en détermine le terme. — 25. *Recondita*. Cf. xxxiv, 11. — *Sed hæc prius fuere*. Cf. Tibulle, 111, 5, 32. Il semble bien difficile d'appliquer ces termes, ainsi que les mots *recondita* et *senet* à un navire que Catulle aurait fait construire lui-même peu de temps auparavant pour accomplir son voyage, et qu'il montrerait à peine de retour à son hôte. — 26. *Senet*. Mot archaïque qui se trouve dans Pacuvius, 275, 304, Ribb. et dans Attius, 612. Cf. Charisius, et Diomède, aux notes critiques. — *Seque dedicat*. Le navire qui n'a pas fait de vœux aux *dii litorales*, se consacre à deux d'entre eux maintenant, (εἴτ' ἐπ' ἀχταῖς θάσσειεν Διοσκόρω, Eurip. *Iph. Taur.* 272), les plus puissants, dont le poète marque l'indissoluble union en redoublant l'adj. *gemellus*. Il leur rend grâces ainsi de leur constante protection.

V.

NOTES CRITIQUES. — La pièce est séparée de la précédente par un espace d'un vers dans G O. Dans cet espace G place en encre rouge *ad lesbiam* (1^{re} leçon : *de Lesbia*, Bonnet), puis cette indication métrique *faleuticus endecasillabus*. — 1. O : *iuamus*, selon Bæhrens; Ellis ne note pas cette variante, non plus que la suivante. Voyez ce que dit à ce sujet Schulze, *Hermes*, XIII, p. 58. — 3. O : *estinemus*. G D¹ : *extimemus*. — 4. O : *ocidere*. Cf. Schulze, *Hermes*, XIII, p. 52. — 5. G O et la plupart des mss. : *nobiscum*. Ellis ajoute : *correxerunt Itali*. La vulgate ponctue *nobis, cum*. La virgule qui est dans Lachmann, Roszbach, Haupt, a été rejetée, après Klotz, par Schwabe, Ellis, L. Müller. — 8. O : *Deinde mille altera deinde secunda*. G : *Deinde mi altera da — secunda centum*. Sous la rature on peut lire *mille et deinde*. Les anciennes éditions, celles de 1475, de Calpurnius, 1481, ont *deinde mi altera da secunda*, etc.; Sillig : *dein mille altera, da* etc. Heyse : *deinde mi*

altera mille, deinde centum. La leçon vulgaire se trouve déjà dans l'Aldine 1, de 1502, quoique Sillig en attribue l'invention à Statius. — 10. G O : *deinde*. G : *millia*. Mais l'orthographe *milia*, s'il faut en croire le silence de Bæhrens, est dans O, dans l'*Ambrosianus*, cité par Ellis, dans L (le ms. de Laurent Santen), H (le *Hamburgensis* de Schwabe), A l'*Ambrosianus* d'Ellis, et aussi dans Muret. Cf. Brambach, *Hülfsbüchlein*, etc., 1876, p. 48. — 11. G O : *conturbavimus*. G O : *nesciamus*. — 14. G O : *tantus*.

COMMENTAIRE. Pièce écrite en vers Phalécien; voy. p. 359. Elle a été imitée certainement par Ausone, *Epigr.* 19, comme l'indique Süss, *Catull.* p. 12. Martial y fait allusion, VI, 34, 7 et XII, 59, 3. Les imitations des poètes français sont extrêmement nombreuses. C'est sans doute un des premiers morceaux qui aient été adressés à Lesbie. Catulle est à la première page de son roman d'amour. Jungclaussen place la pièce de 62 à 60; Schwabe en 61-60; Westphal en 61. — 1. *Vivamus*. Horace développe l'expression, *Epitres*, I, 6, 66 : « Vivas in amore jocisque. » On la rencontre d'ailleurs dans divers auteurs latins, entre autres Varron dans Nonius, p. 156 : « Properate vivere pueræ, quas sinit ætatula ludere, esse, amare et Veneris tenere bigas. » On cite aussi plusieurs passages de Pétrone. Les Grecs emploient dans ce sens ζῆν. — 2. *Rumores*, les bruits qu'ils répandent en nous blâmant. — 3. *Omnes* est rapproché de *unius*, de sorte que les deux mots se font ainsi valoir. — 4. Cf. Moschus, III, 100-105, éd. Didot; Horace, *Odes*, IV, 7, 13 et suiv. — 5. *Brevis lux*. Ex. assez rare d'un monosyllabe terminant le vers sans être précédé d'un autre monosyllabe. Cf. L. Müller, *Præfat.* p. 71. — 6. *Perpetua*. Simonide, (Stobée, *Serm.* 126), avait dit : Κρυφθεῖς δὲ ὑπὸ γῆς καίται θνητὸς τὸν ἅπαντα χρόνον. *Anthol. Palat.* XII, 50, 7, 8 : Μετὰ τοῖ χρόνον οὐκέτι πούλὸν Σχέτλιε, τὴν μακρὰν νυκτ' ἀναπαύσμεθα. — 7. *Da mi basia*, c'est-à-dire *basia me*. Cf. VIII, 18 : « quem basia-bis. » Ellis fait remarquer que c'est le sens le plus ordinaire, tout en rappelant qu'Ovide, *Héroïdes*, XIII, 120, semble avoir pris cette locution dans un autre sens : « Multa tamen rapies oscula, multa dabis. » — 8. *Mille altera*, un second millier. L'emploi de *altera* rend le nombre distributif. Cf. Virgile, *Bucol.* VII, 71; Horace, *Epitres.* I, 6, 34, où il y a « totidem altera. » — 9. *Usque*, à la suite, sans mettre d'intervalle. — 10. *Multa milia fecerimus* c'est-à-dire *summam multorum milium basiorum*. — 11. *Conturbabimus*. Suppléez *numerus, rationem*. Les interprètes remarquent que ce mot de *conturbare* se dit des dissipateurs, qui brouillent les comptes de leurs dettes. —

12. *Ne quis malus*. Un envieux pourrait jeter un sort; cf. Virgile, *Bucol.* VII, 27, 28. Il est bon de ne pas faire montre de ses biens. — 13. *Cum tantum*, etc. Ce vers est repris dans les *Priupées*, LII, 12, avec un léger changement dans la syntaxe : « Cum tantum sciet esse mentularum. »

VI.

NOTES CRITIQUES. Pièce séparée de la précédente par une ligne dans G, qui offre le titre *ad flavium*, à l'encre rouge. Il y a une rature. Bonnet donne : *ad..... um (?) — ad flavium*. C a *ad flavum*. Dans O la pièce est unie à la précédente selon Bæhrens. Ellis ne donne aucune indication. — 1. O : *Catulo*. — 2. Tous les mss. principaux ont *ne* et aussi l'édition de 1475. L'édition de 1472 : *ni*. Ce texte est devenu la vulgate, jusqu'à Lachmann, qui a écrit *nei*. C'est en effet de cette forme que les copistes ont dû faire *ne*. *Nei* est accepté par les éditeurs modernes — G : *illepide*. — 3. Bæhrens écrit *veleis... posseis*. Nic. Heinsius proposait *velis... possis*. Les mss. ont *velles... posses*. — 7. G : *Nequicquam*. O : *Nequid quam*. Statius et Heinsius veulent *nequaquam*. Martial, XIV, 39, comme le remarque Ellis, confirme la leçon des mss : « Dulcis conscia lectuli lucerna, Quicquid vis facias licet : tacebo. » J'écris *nequicquam*, selon le précepte de Brambach, *Hülfsbüchlein*, p. 49. — 8. G O : *asirio*. Avantius, Muret, Statius, Scaliger, etc., en ont fait *ac syrio*. Ellis écrit : *sertisque ac syrio*, s'appuyant sur D qui a *sertisque*. Bæhrens : *sertis et syrio*. Peut-être, dit-il, avec l'asyndeton : *sertis, assyrio*. — G O : *flagrans*. L (seconde leçon en marge) et D : *fragrans*. Les anciennes éditions, 1475, Ald. 1502, Scaliger, etc. maintiennent *flagrans*, soutenu par Broucksius, et par al. *hic*. al. *ille*. divers philologues modernes. — 9. G : *pereque et hec et illo* O : *h' (hæc) et illo*. Ellis lit dans O : *hoc et illo* : Bæhrens corrige : *et heic et illeic*. — 10. Il écrit *lussa*; D a *cassa*. Le ms. du Musée Britannique que Ellis nomme a (1) a de première main : *casa*. — 11. G : *in ambulatioq;*. — 12. G : *ni ista prevalet nichil*. O :

(1) A partir de ce moment les indications rapportées à Ellis sont faites d'après la seconde édition, celle de 1878, que, par une insigne faveur, dont je remercie l'auteur, j'ai reçue de lui en don.

in ista p̄valet nich'. D^r : *in ista*. L : *ni ista*. 1472, 1475, 1481, 1486 : *Nam ni p̄valet ista nil taceres*. Ald. 1502 : *Nam mi p̄valet ista nil tacere*. Muret : *Nam ni p̄valet ista nil taceres*. Statius : *Nam ni est turpe, volens nil taceres*. Scaliger : *Nam ni stupra, valet nil tacere*. Vossius : *Nam ni istapte, valet nil tacere*. Passerat : *Nam nil p̄valet ista, nil tacere*. Heinsius : *quum nil p̄valet ista mi tacere*. Doering, Naudet, Sillig reprennent le texte de l'Aldine de 1502, Haupt a proposé la leçon que l'on voit ici, et qui a été admise par Lachmann, dans sa seconde édition, par Schwabe, par Ellis, par L. Müller. Bæhrens écrit : *Nam mi stupra valet nihil tacere*. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 27 : *Mani, stupra vales*. — 13. G O : *et futura panda*. Les mss. italiens ont *exfututa*. *Pandas* est la seconde leçon de D. Les anciennes éditions dès 1473 ont ces deux leçons, Lachmann a rétabli *ecfututa*. — 14. G O etc. : *nec. a* de Ellis : *ne*. L'Aldine de 1502 : *ne*. Scaliger : *noctu quid facias*. Guarinus a *ni* accepté par Muret. Marcilius, *Asterism.* 1604, propose *nei*, admis par Lachmann, et après lui par Schwabe, Ellis, L. Müller, Bæhrens. Haupt, 1861, a *ni*. — 15. G : *quicquid*. O : *quid quid habes* (Schulze, *Hermes*, XIII, p. 50) *boniq; maliq;*. — 17. G : *celum*. O : *versum*.

COMMENTAIRE. — La pièce est écrite en vers phaléciens; cf. le commentaire du n° I. — 1. *Flavi*. On ne sait qui est ce personnage. — *Delicias tuas*. On explique ordinairement ce mot, par l'objet de tes amours, comme dans Plaute, *Mostell.* I, 1, 14, et ailleurs, Virgile, *Bucol.* II, 2. Ellis remarque que ce mot en ce sens est ordinairement une apposition tandis que ce pluriel se continue avec les adjectifs qui suivent *illepidæ et inelegantes*, et propose d'entendre plutôt comme s'il y avait *amores*, tes amours, tes plaisirs. — 2. *Illepidæ atque inelegantes*. Catulle insiste sur cette idée que son ami manque de goût. Ce qui le choque c'est moins l'obscénité, le mal en lui-même, que le défaut d'élégance. A chaque instant reparaissent chez lui ces expressions; cf. « illepidus », x, 4; xxxvi, 17, et dans ce dernier cas uni au mot « invenustum. » « lepidus », à la fin de cette même pièce, v. 17 et lxxviii, 2; I, 1; xxxvi, 10. Le mot « lepos » revient aussi bien souvent, xvi, 7; xii, 8; xxxii, 2; I, 7. Il en est de même de l'adjectif « elegans », xiii, 10; xxxix, 8; xliii, 4; et surtout de « venustus », iii, 2; xiii, 6; xxii, 2; xxxi, 12; xxxv, 17; lxxxix, 2; xcvi, 9; et « invenustus » x, 4; xii, 5; xxxvi, 7. — 3. *Velles*. Ellis d'accord avec Munro, *Critic. and Elucid.* p. 27, croit justement que l'imparfait peut être ici défendu contre ceux qui admettent *velis, possis*. Le présent marque que

le fait est certain. L'imparfait indique que le fait de pouvoir et de vouloir n'a pas eu lieu : tes amours SONT laids et vulgaires, sans cela tu aurais voulu les dire, tu n'aurais pu les taire. Cf. Virgile, *G.* iv, 117; Tibulle, i, 8, 22; Lucrèce, v, 276. L'imparfait latin a ici à peu près la valeur d'un plus-que-parfait; cf. Madvig, *Gramm. lat.* § 347, b, *Rem.* 2. Et dans une construction pareille, Tibulle, i, 4, 63, il y a en effet le plus-que-parfait. — 4. *Febriculosi*. Mot qui se trouve pour la première fois dans Catulle. Cf. Teufel, *De Catulli, etc., voc. singul.* p. 26. Il a ici le sens de maladif, mal portant, Aulugelle, xx, 1, 27, appelle « morbus febriculosus. » une maladie accompagnée de fièvre. Dans Fronton, *De or.* i, ce mot signifie : qui donne la fièvre. — *Scorti*, génitif partitif. Cf. Overholthaus, *Synt. Catull. cap. duo*, p. 29. — 6. *Viduas*. C'est ainsi que Properce a dit « viduus torus, » ii, 9, 16; Ovide : « viduum cubile, » *Amours*, ii, 10, 17. On trouve dans Plaute, *Cistell.* i, 1, 46, « vidua, » la courtisane qui n'a pas d'amants. — *Tacitum*. Munro veut faire de ce mot non pas un adjectif, mais un participe formant apposition au vers précédent; cf. Plaute, *Panulus*, Prolog. v. 14. Je préférerais avec Ellis le rapprochement des mots *tacitum* et *clamat*, comme dans Cicéron, *Catil.* i, 8, 21 : « cum tacent, clamant. » Voyez encore Anthol. V, 4, 1, l'épigramme à Philodémus : τὸν σιγῶντα συνίστορα τῶν ἀλαλήτων λύχην. Cf. Martial, xiv, 39. Properce a dit « tacita vestis, » i, 4, 14. — 8. *Syrio*. Cf. Bion, i, 77; Théoc. xv, 114. *Olivum* est une expression poétique pour *oleum*. Horace, *Odes*, i, 8, 8, l'emploie pour désigner l'huile dont on se frotte au gymnase; Properce, iii, 15, 31, pour un parfum comme ici. — *Fragrans*. Il est probable que le lit conserve la trace des parfums dont étaient couverts ceux qui s'y sont couchés et non pas que le lit lui-même a été parfumé par un raffinement de luxe. Pour *sertis* cf. Apulée, *Métamorphoses*, ii : « jacta rosaserta ac rosa soluta in sinu tuberante..... corollis revincto, ac flore persperso. » — 9. *Hic et ille*. Cf. Ovide, *Amours*, iii, 14, 32. — 10. *Quassa*, c'est-à-dire *inambulatio lecti quassi et ideo tremuli*. — 11. *Argutatio*. Mot qui ne se trouve qu'ici. Cf. Teufel, *De Catulli voc. sing.* p. 19. *Inambulatio* se trouve dans Cicéron, mais avec un autre sens, on le conçoit. *Argutatio* est entendu par Statius du bruit du lit souvent ébranlé et qui vacille en criant, et vient de *argutus*, qui désigne un son aigre. *Inambulatio*, s'explique par ces vers d'Ovide, *Amours*, iii, 14, 26 : « Spondaque lasciva mobilitate tremat. » — 12. *Nihil* après *nil* donne plus d'intensité à l'expression. Ellis compare, xvii, 21, et Virgile, *Bucol.* viii, 104. — 13. *Ecfututa*. Participe du verbe *ecfutuo* que l'on retrouve

dans le chant des soldats sur César triomphant; voyez Suétone, *Cæsar*, 51. Cf. Teufel, *De Catulli voc. sing.*, p. 35. Ce mot se retrouve, *Priap.* xxvi, 7. Il signifie ici : épuisé par la débauche. *Pandas*, auquel Ellis compare Sénèque, *De ira*, II, 25, 1 : « dissoluti deliciis » marque la démarche abandonnée et fatiguée. Cf. Ovide, *Amours*, III, 11, 13. *Pandas* est ici le subjonctif de *pandere*, appelé par la phrase conditionnelle, et non, comme le veut Dœring, l'indicatif de *pandare*. — 15. *Quidquid habes*. Cf. Horace, *Odes*, I, 27, 17. — 16. *Dic nobis*. Cf. *lv*, 25. — *Tuos amores*. Cf. *x*, 1; *xiv*, 1; *lxiv*, 27; *xl*, 1; *xl*, 7. — 17. *Ad cælum vocare*. Cf. Cicéron, *Ad Attic.* *xiv*, 18 : « rem gestam alicujus in cælum efferre. » *Philipp.* *iv*, 3, 6 : « ferre aliquem in cælum. » *Ad Attic.* *vi*, 2, 9 : « Tollere aliquem decretis ad cælum. » Lucrèce, I, 79 : « exæquat nos victoria cælo. » Horace, *Epist.* I, 10, 9 : « Quæ vos ad cælum effertis rumore secundo. » Théocrite, *v*, 144 : ἐς οὐρανὸν ὑμῖν ἀλεῦμαι.

VII.

NOTES CRITIQUES. O laisse un espace d'une ligne entre cette pièce et la précédente. G : *ad lesbiam* en rouge; *Endecasillabi faleutici*. 1. — G : *queris q'* (O : *quod*, Ellis; *q'* Bæhrens) *michi*. D¹ a *quod*. — 2. G : *tue*. — O : *libisse harena*. G : *lybisse arene*.

al' fretis

Ed. 1475 : *libycæ harenæ*. — 4. G : *lasarpici feris jacet ty* = *renis al' Cyrenis*. O : *lasarpici fecis jaces tyrenis* (*Cyrenis* se trouve dans l'éd. princeps, *tyrrenis* dans celle de 1475). — 5. O G : *ora dum*. Selon Bæhrens O a *oradum*. D : *Oradum dum*, Schwabe. *Ora clum dum*, Lachmann et Ellis. D semble avoir été copié ici sur un

clum

ms. intermédiaire qui avait corrigé ainsi la faute : *ora dum*. —

al' beari

G : *estuosi*. — 6. O : *et beati*. G : *et beati*. Les mss. italiens et l'édition princeps : *et bati*. *Batti* est dans l'Aldine de 1502. — 7. G O : *sydera*, orthogr. qui se trouve dans l'édition princeps, celle

al. basia

de 1475, l'Aldine de 1502. — 9. G : *basiei*. O : *basiei*. Les anciennes éditions ont corrigé. — 10. O : *Catulo*. — 11. G : *que*. O : *euriosi*,

COMMENTAIRE. — Vers hendécasyllabes ou phaléciens. Voyez p. 359; le second et le quatrième vers commencent par un iambe. Le v. 7 se termine par un monosyllabe, comme V, 5. — 1. *Basia- riones*. Ce mot qui ne se trouve pas dans les comiques, et qui doit appartenir à la langue de la conversation du temps de Catulle, reparaît dans Martial, II, 23, 4 et VII, 95. Ellis renvoie à Servius, *ad Æn.* I, 260 : « Sciendum osculum religionis esse, saviū voluptatis : quamvis quidam osculum filiis dari, uxori basium, scorto saviū dicant. » — 2. *Tuæ*. Ellis fait justement remarquer qu'il s'agit de baisers donnés à Lesbie et non reçus d'elle. Cf. v. 9. — *Satis superque*. Formule fréquente chez les écrivains latins. Süss, *Catull.* p. 33, observe que v. 10 Catulle emploie la tournure moins ordinaire *satis et super*, que l'on peut comparer à « satis ac super, » Ovide, *Metam.* IV, 429. — 3 et suiv. Réminiscence de Callimaque; cf. Süss, *Catull.* p. 39. D'ailleurs la comparaison avec les grains de sable pour exprimer un nombre infini est ordinaire dans l'antiquité. Ellis cite Homère. *Il.* IX, 385; II, 800; Pindare, *Olymp.* II, 179; *Pyth.* IX, 84; Callimaque, *H. Dian.* 253; Horace. *Od.* I, 28, 1. — *Libyssæ*. Forme introduite par Catulle d'après Callimaque, *H. d'Apoll.* 85. On la retrouve dans Columelle et dans Silius. — 4. *Lasarpiciferis*. Mot formé probablement par Catulle; cf. Teufel, *De Catull. voc. sing.* p. 28. *Lasarpicium* est déjà dans Plaute, *Rudens*, III, 2, 16. Pline, *H. N.* XIX, 38 : « Lasarpicium quod græci Silphion vocant, in Cyrenaica provincia repertum, cujus sucum laser vocant magnificum in usu medicamentisque. » C'était une des richesses de Cyrène qu'elle recueillait dans une région d'ailleurs sablonneuse et stérile, voisine de son territoire; cf. Strabon, XVII, 3, 22; II, 5, 37. Le silphium (c'est la *Thapsia*, que l'on retrouve aux environs de Barcah) était figuré sur les monnaies de Cyrène et uni à la légende de Battus. Pline décrit la plante, *H. N.* XIX, 38-48. Sur les formes *lasar* et *laser*, cf. Teufel, *loc. cit.* et les autorités qu'il indique. — *Cyrenis*. La quantité de la première syllabe est longue dans les autres poètes latins. Catulle l'abrége à l'exemple de Callimaque, *H. d'Apoll.* 72, 93; *Epigr.* 21, 5. *L. Cyrenis* doit ici être considéré comme un datif. Le lieu est marqué d'une manière précise hors de Cyrène même par les vers 5 et 6. On ne peut donc admettre l'ablatif. — 5. *Oraclum Jovis*. C'est-à-dire de Jupiter Ammon. — *Æstuosi*. épithète déterminée par l'agitation des sables pareille à celle de la mer, disent Dœring et Hertzberg, j'aime mieux avec Heyse, Klotz, Ellis, entendre ce mot de l'ardente chaleur qui règne en ces contrées. Cf. Horace, *Od.* I, 22, 5 : « Syrtes... æstuosas. » — *Batti veteris*. Héros fondateur de

Cyrène. Cf. Hérodote, IV, 115-159; Pindare, *Pyth.* IV, 59-63; V, 55-94; Callimaque, *Hymne à Apollon*, 74-96. Callimaque lui-même se prétendait issu de Battus; cf. Strabon, XVII, 3, 21. — *Sepulcrum*. Le tombeau de Battus était sur l'un des côtés de la place publique de Cyrène. Cf. Pindare, *Pyth.* V, 125. C'est donc une manière poétique de dire : entre Cyrène et l'oasis d'Ammon. — 7. *Sidera*. Cf. Callimaque, *Hymne à Délos*, 175 : ἡ ἰσάριθμοι Τείρισιν, ἔνιχα πλείστα κατ' ἡέρα βουχελέονται. — 8. *Vident*. Cf. une métaphore analogue IXIII, 39. — 9. *Te*, accusatif régime de *basiare*. *Basia multa* marque la mesure et développe le sens du verbe. Ellis compare une construction analogue de Moschus, III, 69, 70 : φιλεί δὲ πολὺ πλείον ἢ τὸ φίλημα τὸ πρῶτον τὸν Ἀδωνιν ἀποθνήσκοντα φίλησεν. — 10. *Vesano*. Cf. C, 7. — 11. *Pernumerare*. Ce mot est dans Plaute avec un sens un peu différent, *Epid.* V, 1, 25. — *Curiosi*, dans ce sens, est peu ordinaire dans la bonne latinité. Cependant, selon Schulze, Muret remarque que *curiosus* se prend presque toujours en mauvaise part, comme dans Plaute : « curiosus nemo est quin sit malevolus, » *Stich.* I, 3, 55. Voyez un peu plus haut, V, 45 : « Curiosi... alienas qui res curant studio maxumo. » — 12. *Mala lingua*. Cf. Virgile, *Bucol.*, VII, 28. — *Fascinare*. Le mauvais sort se jette en parlant, comme en regardant (Virgile, *Bucol.*, III, 103).

VIII.

NOTES CRITIQUES. — O laisse une ligne entre cette pièce et la précédente. G y inscrit à l'encre rouge *Ad seipsum*. Note marginale : *trimetri iambici*. — 1. O : *iser Catule*. Heinsius conjecturait ici : *desine ah! ineptire, Et quod vides perisse, perditum duce*. — 4. Selon Bæhrens O a *cum* de telle sorte que le c est le résultat d'une correction. D¹. *Tum*. Ed. de 1472 et 1475 : *quom*. G : *q̄* (seq. res. 1 litt.) [Bæhrens]. O : *q* = *quod*. Douza le fils, Heinsius, Broucksius, proposent *dicebat*. L'*Ambrosianus*, le *Colbertinus*, le *Laurentianus* ont *docebat*. — 5. Hand croyait ce vers interpolé, parce qu'il se répète, xxxvii, 12. Ellis, après Sillig, signale d'autres répétitions analogues, xxi, 2, 3; xxiv, 2, 3; xlix, 2, 3. — Bæhrens écrit *vobis*. — 6. D¹ : *ili* — G : *cum* changé en *tum* [Bonnet]. L'édition de Reggio, 1481, de Vicence, 1487, de Brescia, 1485, Guarini, Hand, Lachmann, Rossbach, Haupt, L. Müller, Schwabe, Ellis : *tum*. Avantius, Muret : *cum*, leçon de O. Ed. de 1472, 1475 : *quom*, leçon du

Hamburgensis. Le *Dresdensis* : *tamen*. Scaliger, Vossius, Vulpus, Conrad de Allio, Döring, Naudet, Sillig : *tam*. — 7. G : *que*. — 8. G : *candidi* [Bæhrens]. — 9. O : *inpote*. G : *impote*. Ils omettent tous deux, ainsi que DLCH, le mot *noli* introduit par Avantius. Ed. de 1472. 1475 : *impotens es*. Aldine de 1502 : *haud potis quare*. Muret : *haud potes quare*. Scaliger, Bæhrens : *impotens ne sis*. Vossius : *tu quoque ipse te refcr*. Heinsius : *impotens mentis*. Sillig, après *impotens*, laisse une lacune. Lachmann, Haupt, Schwabe, L. Müller, Ellis, Munro, adoptent *impotens noli*, qui selon Sillig était déjà devenu la leçon vulgaire. — 10. G : *nec que*. O : *necq*. — 15. G : *ne te que*. O : *ne teq*. Tous les mss. ont *ne te*, excepté le *Hamburgensis* et le *Phillippensis* qui ont *nec te*, D^a : *tene*, le Cujacianus : *rere*. Ed. 1472, 1475 : *ne te*. Aldine 1502 : *te ne*. Parisiens. 1528 : *tu ne*. Muret : *nulli, scelestu te ne*. Sillig : *nullam, Scelestu, noctem*, avec Vossius, Heinsius, Hand. Döring, Naudet : *Scelestu, nocte*. Scaliger : *rere*. Lachmann : *ne te*. Ellis : *† ne te*. Il propose *leti quæ tibi manet vita*, en rappelant Lucrèce, III, 1046 : « Mortua cui vita est », et Maximien, *Eleg.* 1, 269 : « vitam ducere mortis. » Haupt, L. Müller, Schwabe, Bæhrens : *væ te*, leçon de Balthazar Venator; cf. Haupt, *Observ. critic.* p. 7. Frolich : *Scelestu, quæ te, væ tibi, manet vita*. — 16. O : *adhibet*. 18. O : *cū labella*.

COMMENTAIRE. — Pièce écrite en iambiques trimètres hipponactéens, ou scazons, dont le sixième pied est un spondée, le cinquième nécessairement un iambe. Le premier pied peut être un spondée, un dactyle ou un anapeste, le deuxième un tribraque, le troisième un dactyle ou un spondée, le quatrième un tribraque. La césure est plus souvent penthémimère qu'hephthémimère. Catulle est très-sévère dans les règles qu'il s'est imposées. Dans la présente pièce, il n'admet de substitutions que le spondée; les vers 1, 6, 12, n'ont que le spondée obligatoire de la fin. Les vers 2, 10 seuls n'ont que la césure hephthémimère; aux vers 9, 15, elle est après deux monosyllabes d'ailleurs étroitement unis.

Cette pièce a été composée au moment où commencent les querelles entre Catulle et Lesbia; voyez la VIE DE CATULLE, placée en tête de ce volume, page LVIII. Schwabe fixe la date aux premiers mois de l'an 695/59, Westphal entre le retour de Métellus et sa mort 693/61 et 695/59, Ribbeck avant 697/57. Selon Döring, dans cette pièce, Catulle reconnaît la folie de l'amour et revient à la sagesse, *repente fit philosophus*. Combien plus justement avec M. Naudet, on y aperçoit les tourments d'une âme déchirée et les agitations d'un

cœur irrésolu ! Comme dit Lucrèce, iv, 1141 : « Difficile est... captum retibus ipsis Exire et validos Veneris perrumpere nodos. » Tout court à montrer le trouble du poète, le vocatif qu'il emploie pour s'adresser à lui-même, les subjonctifs *desinas*, *ducas* (*subjunctivus hortativus*), les vers 3 et 8, qui reviennent comme un refrain, la simplicité et la force des expressions, *quæ tu volebas*, *illa non vult*, les termes violents, *dolebis*, *scelesta*. Enfin ces souvenirs des plaisirs passés, v. 6, 7, 16, 18, cette insistance à prendre une sorte d'engagement 1, 11, 12, 13, sont bien d'un homme faible et peu maître de lui-même (*impotens*) au moment même où il prononce ces mots : *destinatus obdura*.

1. *Catulle*. Voyez des vocatifs semblables, xlv, 4 ; li, 13 ; lli, 1, 4 ; lxxix, 2. — *Ineptire*. Cf. Tibulle, i, 4, 24 : « ineptus amor. » — *Perditum ducas*. Cf. Plaute, *Trin.* iv, 3, 19 : « Quin tu quod periit, perisse ducis? » — 3. *Candidi soles*. Le premier mot répond au grec λευκός employé dans le même sens ; cf. Eschyle, *Perses*, 301 ; le second au grec ἥλιος, ἥλιε, dans le sens de jour. Cf. Süß, *Catulliana*, p. 43. Plaute d'ailleurs avait déjà dit au sens propre « lux clara et candida, » *Amphit.* i, 3, 59. Horace, au figuré dans le sens contraire, dit : « sol niger, » *Sat.* i, 9, 72. — 4. *Ducebat*, c.-à.-d. *vocabat*, *venire jubebat*. Ellis remarque que ce mot indique combien était entière la soumission de Catulle aux ordres de celle qu'il aimait. — 5. *Nobis*. Catulle ne se parle plus à lui-même ; il revient à la première personne ; on sent combien ces alternances ont un caractère passionné, et quel avantage a *nobis* sur la leçon *vobis* que propose Bæhrens. — 6. *Ibi tum*. Cf. Térence, *Andrienne*, iv, 1, 10, où comme ici, suivant Ellis, cette locution a le sens de τότε δὲ. — *Illu*. Pronom emphatique qui renouvelle le souvenir de la scène — *Jocosa*. Cf. « jocari, » ii, 6. Les Jeux, « Joci, » sont entre les suivants de Vénus, et accompagnent l'Amour. Horace accole ce mot à « amor, » *Epit.* i, 6, 64 : « vivas in amore jocisque. » Voyez dans Plaute le développement du mot de Catulle, *Pseudolus*, i, 1, 62 : « Nunc nostri amores, mores, consuetudines, Jocus, ludus, sermo, suavis saviatio, » etc. — 7. Cf. Ovide, *Amours*, iii, 7, 5. « Cupiens pariter cupiente puella. » — 8. Ce vers répète le v. 3, mais en lui donnant plus de force par le changement de *quondam* en *vere*. Cf. Schulze, *Z. für das Gymnas.* xxxi, p. 695, et *De Catullo Græcor. imitatore*, p. 37. Il y a là une imitation des procédés de la poésie alexandrine. — 9. *Impotens*, incapable de maîtriser ta passion. Cf. Térence, *Heautont.* ii, 3, 130 ; *Andr.* v, 3, 8. Comme traduit M. Naudet : Trop faible cœur, sache donc aussi la dédaigner. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 28, fait voir

combien la conjecture *noli* qui répond à *non vult* et à *nolebat* est préférable à toutes les autres. — 10. *Nec quæ fugit sectare*. Cf. Théocrite, xi, 95 : τί τὸν φεύγοντα διώξεις. — La négation *nec* confirme ici la conjecture *noli*. *Nec* se met pour *neve* quand il n'y a pas de négation dans la première proposition impérative; et en effet *noli* a une valeur négative, mais grammaticalement le verbe n'est pas accompagné d'une particule négative. — 11. *Obstinata mente*. Avant Catulle, on trouve dans Accius : « obstinato animo. » — *Perfer, obdura*. Cf. Ovide, *Tristes*, v, 11, 7; *Amours*, iii, 11, 7. Horace, *Sat.* ii, 5, 39 : « Persta et obdura. » Ovide imite Catulle directement, Horace a-t-il changé le premier terme parce que l'emploi intransitif de *perferre* est rare? — 12. *Vale*. C'est le grec ἔρρωσο. Il y a un mouvement pareil mais plus fort, xi, 17 : « Cum suis vivat valeatque mœchis. » Dans ce passage il va jusqu'à l'imprécation; ici on pourrait compléter le sens avec ce vers des *Captifs* de Plaute, iii, 5, 86 : « Vale atque salve, etsi aliter ut dicam meres. » — 13. *Rogabit*. Cf. Ovide, *Amours*, i, 8, 43. « Casta est quam nemo rogavit. » — 14. *Nulla* équivaut à *omnino non*, *prorsum non*. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 29, défend très-bien ce sens contre les hésitations d'Ellis. Cette construction, quoi qu'en dise Holtze, est admissible avec le passif, et comme le fait voir Haupt, *Observ. crit.* p. 4, elle est bien en harmonie avec le style simple de Catulle. — 15. *Scelestæ*. Ellis fait observer que ce mot dans Plaute a quelquefois le sens de malheureuse, infortunée; mais il faut dire qu'il s'y joint toujours quelque idée de faute commise. Catulle ici ne va pas encore aux violences qui l'emporteront plus tard; mais il y touche presque dans son émotion. — *Væ te*. On trouve *væ* avec l'accusatif; Plaute, *Asin.* ii, 4, 75; Sénèque, *Apocolocynt.* 4, 3. Cf. Raph. Kühner, *Ausf. Gramm. der lat. Spr.* t. ii, § 70, 5. — *Tibi manet*, reste pour toi désormais. Cf. Kühner, *Ausfuhr. Gramm. der lat. Spr.* t. ii, § 70, 1, *Anm.* 1. — 16. *Adibit* a le même sens à peu près que *rogabit* du v. 13. — *Bella*, charmante. Plaute, *Asin.* iii, 3, 84 : « Nimis bellæ et amabilis. » Cicéron, *Ad Attic.* vi, 4, 3 : « Puellæ Cæciliæ bellissimæ. » Catulle semble affectionner cette épithète du langage caressant. Elle a donc ici une valeur particulière. — 17. *Cujus esse diceris*. Cf. Ovide, *Amours*, iii, 12, 5; Properce, ii, 8, 6. — *Mordebis*. Cf. Plaute, i, 1, 64 : « Teneris labellis molles morsiunculæ. » Horace, *Odes*, i, 13, 12; Tibulle, i, 6, 14; Ovide, *Amours*, iii, 24, 34; Lucrèce, iv, 1103. — 19. *Destinatus* a pour équivalent *certus*, *cui certa et fixa sedet sententia*. Cet emploi est d'ailleurs rare.

IX.

NOTES CRITIQUES. — O laisse une ligne entre cette pièce et la précédente. G y écrit *ad Verannium*. En marge : *endecasillabi faleutici*. — 1. Les mss. ont *Veranni*. excepté a d'Ellis. Ce nom se retrouve dans les inscriptions avec un seul *n*. En outre, XII, 16, 17 ; XXVIII, 5 ; XLVII, 3, il est orthographié dans les mss. sans que la consonne soit redoublée. Schwabe, L. Müller, Ellis ont adopté la forme *Verani* ; avant eux on voit partout *Veranni*. — O omet *e*. — 2. Tous les mss. ont *antistas*, que soutient Hand et qu'admet Sillig. Ald. 1502 : *antistās*, avec une virgule à la fin du vers. Palladius, 1500 : *antestans*. Scaliger : *antistes*, conservé par Heyse. Avantius, Scaliger, éd. 1600, Vossius, Dœring, Lachmann, Haupt, Schwabe, L. Müller, Ellis : *antistans*. M. Naudet qui adopte cette leçon pense que celle du mss. vient de ce que la barre placée au-dessus de *a* et qui représente *n* a été effacée par l'usage ou omise par un copiste. — G : *millibus*. — 4. O : *uno animo sanamque*. G : *uno animo al' sanam suamque*. Ed. 1472, 1475 : *suamque*. *Unanimos* a été rétabli dès les premières éditions. Quelques mss. de second ordre avaient *unanimos*. L'édit. de Vicence, 1481, a *tuamque* que donnent Ald. 1502, Muret, Scaliger. Avantius et Statius : *senemque*. La leçon définitive *anum* est due à Faernus. — 5. OG : *nuncii*. — G : *michi*. — 6. O : *incolum̄*. — 9. GO : *oculosq; suabior*. D : *suaviabor*. Ed. 1475 : *suavior*. Ald. 1502, etc. : *suaviabor*. Ellis pense que l'erreur vient de ce que l'archétype avait *sabiabor*, que le copiste a voulu corriger. L'orthographe des mss. GO est ailleurs *savium*, ce qui autorise à l'admettre ici avec Ellis et Bæhrens. — 11. G : *letius*. Selon Bonnet la leçon primitive est *lecius*. — Bæhrens : *beatiusque* avec divers mss. de second ordre.

COMMENTAIRE. — La pièce est écrite en vers phaléciens ; cf. p. 359. Ici toutes les bases sont des spondées. — Le Vèranus, dont il est ici question, n'est d'ailleurs connu que par les mentions différentes qu'en fait Catulle, avec Fabullus, XXVIII, XLVII, XII, 15. Munro, *Critic. and. Elucid.* p. 43. conjecture d'une manière très-vraisemblable que ce sont des jeunes gens de rang équestre, appartenant à des familles équestres ou sénatoriales, et qui s'attachaient à des gouverneurs de provinces. A cette époque, l'Espagne pacifiée par Pom-

pée était le plus important des séjours provinciaux. D'Espagne, Véranius et Fabullus ont envoyé à leur ami Catulle des cadeaux, xii, 14; xxv, 5, auxquels il tient beaucoup. Plus tard, xviii et xxlvii, Véranius et Fabullus font partie de la suite de Pison en Macédoine, à peu près en même temps que Catulle accompagne Memmius en Bithynie. Les anciens interprètes, et Ellis cherche à faire revivre leur opinion, croient que Pison est un gouverneur d'Espagne et qu'il s'agit dans toutes les pièces où il est question de Véranius et de Fabullus d'un seul et même voyage. Mais, comme le dit Munro, p. 44, Schwabe a démontré d'une façon triomphante que le Pison dont parle Catulle est celui contre lequel Cicéron a écrit son invective. Westphal, p. 155, suppose, ce qui est possible, que Véranius et Fabullus ont accompagné César en 61 et 60, et que leurs relations avec lui leur ont plus tard procuré le moyen d'entrer dans la suite de Pison, ami de César et enfin devenu son beau-père. Les pièces ix, xii, xiii, xxv, d'une part, xxviii et xlvii de l'autre se rapportent à des époques différentes de la carrière de Véranius et de Fabullus. On ne sait pas bien quand ils revinrent d'Espagne; mais xiii est postérieur à leur retour, et comme Catulle n'est pas encore brouillé avec Lesbie, ce que l'on peut inférer de xiii, 11, la pièce est au plus tard de 794/60. J'ajouterais qu'elle doit avoir été écrite avant la mort du frère de Catulle qui est de cette année. Il y règne une effusion de jeunesse où l'on voit une âme contente, et que le malheur n'a pas encore atteinte. Le charme de l'amitié est profondément ressenti. Comparez Horace, *Odes*, I, 36; II, 7; Juvénal, *Sat.* xii. — 1. *Antistans*. Toi qui passes avant. Le verbe est de la langue ancienne; cf. Caton, *De re R.* 156, 1; Claudius Quadrigarius, cité par A. Gelle, ix, 13. Il est dans ces passages employé avec le datif comme ici; voyez encore Cicéron, *De invent.* II, 1, 2. A. Gelle, xii, 9, le cite de Q. Métellus Numidicus avec l'accusatif. Cicéron, *De repub.* III, 18, 28, et Lucrèce, v, 22, s'en sont servis, sans lui donner de régime. — 2. *Milibus trecentis*. Ce chiffre désigne ici un très-grand nombre, un nombre indéfini. Cf. xlviii, 3; xii, 10; xi, 18; xxix, 15. Les auteurs latins sont pleins d'exemples analogues. Cf. Horace, *Sat.* II, 3, 116. — 3. *Penates*. Le nom des dieux du foyer domestique n'est pas ici une simple figure; ce mot complète *domum* et est heureusement suivi de l'énumération des parents groupés autour du foyer. — 4. *Unanimos fratres*. Cf. Virgile, *Æn.* VII, 335. — *Anum* est ici employé adjectivement; cf. xlviii, 47 : « charta anus; » lxxviii, 10 : « fama anus. » Ovide, *Art d'aimer*, I, 766 : « cerva anus. » Martial, VI, 27 : « amphora anus. » Martial, XI, 23, 14, a dit aussi : « mater

anus; » XIII, 34 : « anus conjux; » Plaute : « anus uxor, » « sacerdos anus. » — *Nuntii beati*. Ellis veut expliquer cette construction par un pluriel; Overholthaus, *Synt. Catull. cap. duo*, p. 31, incline à cette opinion, que combat Süss, *Catull. p. 44*, en citant Properce, v (iv), 7, 21 : « Foederis heu taciti. » Kühner, *Ausführl Gramm. der lat. Spr.* t. II, p. 305, considère cette locution comme un génitif objectif. L'emploi du pluriel serait bizarre. — 6. *Incolumem*. Cf. Juvénal, xii, 15, 16, M. Patin remarque combien le goût de Catulle est plus pur que celui de Juvénal. — *Hiberum*. Gén. pluriel. — 7. *Loca*, l'aspect de la contrée. *Facta*, les faits d'armes, les exploits. *Nationes*, l'aspect divers des hommes, dû à leur séparation en tribus nombreuses. Ellis rappelle ce passage de Cicéron, *ad Q. fr.* II, 16, 4 : « Quos tu situs rerum et locorum, quos mores, quas gentes, quas pugnas... habes. » La curiosité s'attachait alors à la connaissance des nations ou tribus barbares. César lui-même songe à faire des expéditions pour voir de nouveaux pays, *Bell. Gall.* III, 7, 1 : « Eas quoque nationes adire et cognoscere volebat. » — 8. *Applicans collum*. Ellis rassemble divers passages desquels il résulte d'une manière vraisemblable que *applicare collum*, c'est prendre le cou de la personne que l'on embrasse pour la rapprocher du baiser, cf. *Elegia de morte Drusi*, 34 : « Collaque et os oculosque illius ore premam, » et l'expression grecque ἀνακλᾶν τὸν αὐχένα — 9. *Os oculosque*. Cf. Homère, *Odyssée*, xvi, 15; Cicéron, *Ad Famil.* xvi, 27, 2 : « tuosque oculos dissaviabor. » Munro ajoute, Cicéron, *Philipp.* VIII, 20; Virgile, *Æn.* VIII, 152; Ovide, *Ibis*, 155. Enfin voyez XLVIII. — 10 et 11. *O quantum est. C.-à-d. Quid me latius beatiusve inter eos quotquot sunt beati*. Overholthaus, *Synt. Catull. cap. duo*, p. 29, rassemble un assez grand nombre d'exemples de génitifs partitifs de ce genre, tournure que Catulle semble avoir affectionnée. D'ailleurs elle se trouve dans la langue ancienne; cf. Térence, *Phormion*, v, 6, 13; *Heautontimor.* IV, 8, 1; et aussi chez les classiques, Horace, *Sat.* II, 6, 1 : « Lydorum quidquid, » etc. Il y a ici une inversion semblable à celle de Catulle, comme dans Plaute, *Captifs*, IV, 2, 56, les expressions s'accroissent de la même façon qu'ici, « Quantum est hominum optime optumorum »; cf. *beatiorum... beatius*. Süss remarque, *Catull.* p. 34, que Catulle aime à placer des comparatifs à la fin du vers phalécien. Enfin pour la pensée, cf. CVII, 7 : « Quis me uno vivit felicior. »

X.

NOTES CRITIQUES. — Cette pièce est unie à la précédente dans O et G. — 1. O G : *Varius*. D : *Verannius*. H : *Varrus*. Le *Bononiensis* : *Varius*. C : *Varus*. Cette leçon, qui est la vraie, est déjà dans plusieurs anciennes éditions, dans Guarinus, dans Muret; elle est admise par les derniers éditeurs, Lachmann, Haupt, Schwabe, L. Müller, Ellis. *Varrus* se retrouve dans l'Aldine 1502, Statius, Scaliger, Doering, Naudet, Sillig. Schulze, *Hermes*, XIII, p. 55, pense que la leçon *Varius* est issue du redoublement de la consonne dans l'archétype de O G. — O : *mēs* pour *meus*. G : *mens*; au-dessus *meus*. — 2. G : *ociosum*. O : *occiosum*. — 3. G : *mirchi*. — O : *tūc*, d'où Bæhrens écrit *tunc*. G : *tū*. — 4. G : *nlepidum* changé en *illepidum* [Bonnet]. — 7. G : *lam bithinia*. O : *larbithinia*. — O : *quomō*. G : *quom*. G O : *posse haberet*. L'erreur est déjà corrigée dans des mss. secondaires et dans les anciennes éditions. — G :

al' quonam

et quoniam michi. O : *et quoniam*. Ed. 1472, 1475 : *et quonam*. Ald. 1502, Scaliger : *et quantum*. Muret : *et quanto*. Statius, Hand, Lachmann, Haupt, Schwabe, L. Müller, Bæhrens : *ecquonam*. Doering, Naudet, Sillig, Ellis conservent *et quonam*. — G O : *here*. —

al' neque ipsis nec

9. G : *nichil neque in* ≡ *ipsis*. O : *nihil neque nec in ipsis*. L'édition princeps donne déjà *nihil neque ipsis*, devenu la vulgate, admis par Lachmann et la plupart des éditeurs modernes. Statius, Scaliger : *michi neque ipsi*. Aldine 1502, Guarinus : *nihil neque ipsi*. Bæhrens : *nihil lucelli*. — 10. G : *pretoribus*. Bæhrens : *quæstoribus* avec Muret et Turnèbe. Marcile, Heinsius : *præconibus*. Ici Munro propose *Critic. and Elucid.*, p. 31, de mettre un point après *cohorti*, et de faire du vers 11 une proposition interrogative en discours indirect, mais non dépendante de *esse*. Il cite divers passages de César, *B. G.* I, 40, 2; IV, 16, 2; *B. C.* I, 72, qui rendent la correction très-

al' nec

vraisemblable. — 13. G : *pretor non faceret*. Dübner attribue la correction à G3. O et le *Laurentianus* ont *nec*; les autres *non* qui se trouve dans plusieurs éditions anciennes. 1472 et 1475 ont *nec facerent*. Scaliger écrit *non facerent*; Gronovius, *non faciens*. La leçon *nec faceret* admise par Avantius est dans l'Aldine 1502. — 15. Avantius écrit *ære* au lieu de *esse*; Statius : *asse*. — 16. O : *leticam*.

G : *letic* = *am...puelle*. — 17. Avantius, Muret, Vossius, Vulpus ont *beatiorum*. — 18. G : *michi*. — 19. G : *qd*. — 22. G O : *fractumque*. La leçon *fractum qui* est dans D et les anciennes éditions. — 24. G O : *docuit*. G : *cinediorem*. O : *sinediorem*. *Docuit*, qui est dans l'éd. 1472, 1475, est remplacé par *decuit* dans l'Aldine 1502. — 25. G : *queso...michi*. O : *inquit*. — 26. G : *commoda nam*. Bonnet : *cōmoda nā*. O : *comoda nam*. Il est impossible d'admettre l'abréviation de la dernière syllabe de *commoda*. Ellis compare plusieurs passages de Plaute. Mais le système général de la prosodie est tout différent. Ellis suppose que *commoda* est un neutre et encore propose : *istos*. — *Quo modo?*. — *Nam*. Ce passage dès les premiers temps a exercé la sagacité des critiques. Aldine 1502 : *commodita volo*. Statius : *nam volo commode*. Scaliger : *commodo nam*. Hand : *commodum enim*, leçon admise par Haupt, Schwabe, Munro, Bæhrens. La leçon que j'ai adoptée est celle de L. Müller. Schulze, *De Catullo Græc. imit.*, p. 6, admet que *commoda* est un féminin singulier se rapportant au sujet de *volo*, et équivalant à un
al' se

adverbe. — G : *ad Sarapim*. O : *ad serapini*. La forme *Sarapis* pour *Serapis* est justifiée par un nombre suffisant d'inscriptions grecques et latines que cite Ellis. Bæhrens propose *ad Sarapis*. — 27. O :
al' deferri

deserti. G : *deserti*. — Les mss. ont *mane me inquit* (O : *in quid*). G : *puelle*. J'ai adopté *mane me* avec Lachmann; mais il n'est guère possible d'admettre l'abréviation de la dernière syllabe. Les anciens éditeurs écrivent *mane* en abrégant *e* sur la voyelle initiale de *inquit* ou plutôt *inquii* rétabli par Parthénus, ou *inquo* que l'on trouve dans Ald. 1502, Guarinus, Muret, Statius. Haupt, Schwabe, Ellis acceptent ce texte. Munro conjecture *meminei*. J'aimerais mieux la leçon d'Ald. 1502, suivie par Haupt et L. Müller : *minime*. — Après ce vers Lachmann, Haupt et L. Müller supposent une lacune que d'ailleurs aucun ms. ne laisse voir, et que le sens n'appelle pas. — 30. G : *Cuma*. O : *Cinna*. — Selon Bæhrens et Ellis G et O ont *gravis*. Il me semble que l'on peut lire aussi *graius*. 1472 et 1475 : *Cumas est gravis*. 1473 : *Caius*, leçon vulgaire depuis Ald. 1502. Lachmann a rétabli *Gaius*. — 31. G O : *quid ame*. — 32. G : *michi*. — 33. G : *tu insula*. O : *tulsa*. Les mss. postérieurs et les anciennes éditions : *insulsa*. Bæhrens : *tu mulsa*. — Selon Bonnet *man* (?) changé en *male*. — G O : *et* au lieu de *ac*. — Selon Bæhrens, O : *nivis*. — 34. G O : *negligentem*.

COMMENTAIRE. — La pièce est écrite en vers phalécien; cf. p. 359. Le Varus dont il est ici question, semble être le même que celui à qui est adressée la pièce xxii. Les anciens interprètes le confondaient avec Alphénus Varus, le jurisconsulte, et croyaient que c'est à lui qu'est envoyée la pièce xxx. Schwabe, s'appuyant sur une suggestion de Muret, croit que c'est Quintilius Varus, celui dont Horace déplore la mort, *Odes*, I, 23, dont il parle, *A. P.* 438 et suiv., enfin dont saint Jérôme rapporte la mort à l'an 730/24. Cf. Suétone, ed. Reifferscheid, p. 43. Schwabe, *Quæst. Catull.* p. 289, et suiv., admet que Varus serait un peu plus âgé que Virgile et Horace, un peu plus jeune que Catulle; il aurait eu entre vingt et trente ans, à la date présumée de cette pièce. Elle doit avoir été écrite l'année qui suivit celle du voyage de Catulle en Bithynie, à la suite de Memmius, c'est-à-dire en 698/56. Cf. *VIE DE CATULLE*, pp. lxi et suivantes. C'est une petite scène de comédie. Rien n'est plus agréable et plus instructif que ce morceau, où l'on voit peintes l'adresse intéressée des courtisanes, les mœurs relâchées des jeunes Romains, la position subalterne et précaire de Catulle, l'avarice de Memmius. C'est un tableau de mœurs fort curieux. — 1. *Ad suos amores visum*. Cf. Ovide, *Amours*, II, 2, 21 : « Ibit ad affectam quæ non languebit amicam Visere. » Lucrèce, VI, 1238 : « visere ad ægros. » Térence, *Hécyre*, I, 2, 114; Pison dans Aulu-Gelle, VI, 9, 5 : « ad collegam venisse visere ægrotum. » De l'emploi ordinaire de cette tournure, Ellis conjecture ingénieusement que la courtisane était indisposée et qu'elle voulait aller au temple de Sérapis, pour implorer du Dieu sa guérison. — 3. *Scortillum*. Diminutif sans doute inventé par Catulle qui est le seul à l'avoir employé. Cf. Teufel, *De Catulli voc. singul.* p. 17. — *Repente*, aussitôt, à première vue. — 4. *Sane*. Partic. concessive : je veux bien l'avouer, certes. — *Illepidum*. Cf. VI, 2, commentaire. — *Quid esset*. C'est-à-dire *in quo statu esset provincia* : quelle sorte de pays au point de vue des gains à y faire. C'est ce que développe *quomodo se haberet*, comment la province se travaillait en finances [Naudet], *quam lucrosa et quæstiosa esset respectu reddituum*. — 8. *Ecquonam*. Littéralement : Si elle ne m'avait pas été utile en quelque argent, si je n'y avais pas fait quelque profit. Dans le style direct, il y aurait : est-ce qu'elle n'a pas rendu quelque service à votre bourse, et c'est ce mouvement que rend *ecquonam*. — *Id quod erat*. Cf. César. *B. Gall.* IV, 32, etc. — *Ipsis*. L'ancienne interprétation entendait sous ce mot les Bithyniens, c'est-à-dire les habitants du pays, comparant T. L. VI, 30. Schulze loue Ellis d'avoir rapporté ce mot à *prætoribus*, le second *nec* n'étant ajouté que pour opposer plus nette-

ment *pratoribus* à *cohorti*. Ordinairement *nec* ou *neque* se place ainsi quand en tête de la phrase se trouve un mot comme *nemo*, *nihil*, *nusquam*, *nunquam*, mais cette construction se trouve aussi avec *non*. Cf. Kühner, *Ausführl. Gramm. d. l. Spr.* T II, p. 626; on peut la concevoir avec *neque*. D'ailleurs cette interprétation du passage se trouve déjà dans les trad. de Hertzberg, de Heyse, de Westphal. — 10. *Pratoribus*. Pluriel désignant les préteurs qui se succèdent en Bithynie. *Cohorti*, la suite qu'ils emmenaient avec eux, pour administrer la province, composée de leurs amis, ou de ceux qu'on leur avait recommandés; en quelque sorte leur état-major. La Bithynie était trop pauvre pour qu'on y eût l'occasion de s'enrichir (*non esse cur*, etc.) surtout quand le préteur était tel que Memmius. — 11. *Caput unctius*. Cf. Plaute, *Pseudol.* I, 2, 84. Métaphore tirée de ce que les gens riches se parfumaient la tête. — 12. *Irrumator*, débauché. Ce mot se trouve dans Firmicus Maternus dans ce sens. Ici il doit aussi être pris au propre. Memmius était un épicurien non seulement de doctrine, mais encore de conduite. Cf. Schwabe, *Quæst. Catull.* p. 171. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 21. Les débauches de Memmius absorbaient tous les gains qui pouvaient se faire. — 13. *Nec*. Ici doit se suppléer *qui*. Cf. Madvig, *Gr. lat.* § 323, a. — 14 et 15. *Quod illic natum esse dicitur*. On explique ce passage en disant que l'invention de la litière à huit porteurs est Bithynienne, ou que suivant un antique usage les rois de Bithynie se faisaient ainsi porter. Mais Ellis interprète parfaitement bien en traduisant : ce qui est, dit-on, un produit naturel du pays. Les porteurs à Rome étaient surtout des esclaves Bithyniens. Comparez à *natum*, *genitum* dans Pline le jeune. *Panég.* xxix. — 16. *Ad lecticam hominis*. C'est-à-dire *lecticarios*. Sur cette forme de l'accus. pluriel, cf. Bücheler, *Décl. lat.* trad. L. Havet, p. 94. — 17. *Unum* ajoute ici une idée de particularité, il se joint ordinairement dans ce sens au superlatif. Entendez d'ailleurs *unum beatiorem quam ceteram cohortem*. Sur le compar. à la fin du vers, cf. Süss, *Catull.* p. 34. — *Facerem*. Le verbe a le sens de : représenter, se représenter comme. Cf. xcvi, 9 : « *et se facit esse venustum*. » — 18. *Non mihi fuit maligne*. Sur la construction de l'adverbe avec *sum*, cf. Madvig, *Gr. lat.* § 209, b, *Rem.* 3. *Maligne* a ici le sens de : chichement. La fortune n'a pas agi si chichement avec moi que, etc., *non adeo maligna fortuna usus sum*. — 19. *Mula*, où il y avait peu à gagner. — *Incidisset* équivaut à *obtigisset*. — 20. *Octo homines*. Cf. Cicéron, *Verrines*, v, 11 : « *Nam ut mos fuit Bithyniæ regibus, lectica octophoro ferebatur*. » — *Parare*, se procurer, en grec *πρὸςποιεῖν*. — *Rectos*. Cf. Suétone,

César, 47 : « *rectiora servitia.* » — 21. *At mi nullus*, etc. Parenthèse qui ne fait pas partie des paroles du poète à ses amis. — *Hic*, à Rome. *Illic*, en Bithynie. — 22. *Grabati*. L'espèce la plus vile de lit ou de litière. — *Pedem*, l'ais, le bâton qui soutient la litière et s'appuie sur l'épaule des porteurs. — 23. *In collo sibi collocare*. Cf. Plaute, *Asin.* III, 3, 67 : « *Hic istam colloca cruminam in collo plane.* » Il y a ici une allitération évidemment volontaire chez les deux poètes. Voyez encore Plaute, *Epidicus*, IV, 2, 24. — *Posset* marque, comme le veut Ellis, qu'il n'avait pas même d'esclave dont on pût faire un porteur à l'occasion. — 24. *Cinædiorem*. Ce mot, suivant Ellis, marque la mollesse; j'aimerais mieux avec les anciens interprètes l'entendre de l'effronterie. Cf. Martial, VI, 39, 12 : « *Quartus cinæda fronte.* » — 26. Avec *istos* suppléiez un mot qui signifie prêter. — *Commode*, à mon aise, confortablement. — *Ad Serapim*, au temple de Sérapis. Ce temple était hors de la ville, et ainsi la courtisane eût traversé la ville dans cet attirail luxueux. Le culte de Sérapis était une de ces nouvelles superstitions dont se moque Varron dans les Satires Ménippées, *Euménides*. — 27. *Mane me*. Voyez NOTES CRITIQUES. — 28. *Istud... fugit me ratio*. On attendrait *istius*; mais il y a une attraction déterminée par le relatif. Quant à la locution *fugit me ratio*, cf. Plaute, *Amphit.* I, 1, 230; *Rhetor. ad Herenn.* II, 16, 24. J'ai mécompté, comme dit Scaliger, je me suis trompé dans mon compte. — 30. *Cinna Gaius*. Le poète C. Cinna, auteur de la *Smyrna*; cf. xcv; Virgile, *Bucol.*, IX, 35; Martial, X, 21. — 31. *Mei*, pronom possessif au nom. pluriel. — *Quid ad me*. Locution familière : qu'importe? — 32. *Quam mihi pararim* équivaut à *quam si mihi pararim*. — 33. *Insulsa male*. L'adverbe ne nie pas ici la qualité marquée par l'adjectif. Il insiste sur le sens; cf. Süß, *Catull.* p. 32 : Tu es bien fâcheuse et bien désagréable. *Vivis*, terme de langage commun, équivaut à *es*. — 34. *Neglegentem*. Cf. Cicéron. *ad Attic.* I, 17, 6 : « *Quo in genere mihi neglegenti esse non licet.* »

XI.

NOTES CRITIQUES. — Pièce séparée de la précédente par un intervalle d'un vers dans O. Toutefois le signe = précède le premier vers. G. : *ad furium et aurelium*. Note marginale : *hic duo genera metrorum juncta sunt et est dycolos tetrastrophos. Primum genus est saphycum.* 1 : GO. Ed. 1472 : *penetravit*. Alde 1502, Muret : *pene-*

trahit. Ed. 1473, Guarinius, Scaliger, etc. : *penetrabit*, leçon devenue vulgaire, — 3. GO : *ut*. La plupart des autres mss. : *ubi* ainsi que les éditions antérieures à Statius. — 3. Statius, Sillig : *resonans*. O : *coa*. — 5. O selon Bæhrens : *hircanos*. G : *arabaesque*. O : *arabasve*. Schwabe, L. Müller conservent : *arabesve*. Ellis : *arabesque*. Bæhrens : *arabasve*. La leçon vulgaire est *arabasque*. — GO : *sive sagax*. Edit. princeps : *sacas*. Ed. 1475 : *sagax*. La correction *seu sacas* est devenue vite définitive. — O : *sagittiferosve*. G : *sagittiferosve*. La leçon vulgaire est *sagittiferosque*. Passerat, dans son commentaire, propose : *corytiferosque*. — 7. G : *siveque*. O : *siveq;*. Statius, Sillig, Rossbach, Bæhrens, Ellis, ont admis *sive quæ*. La leçon vulgaire est *sive qua* que l'on retrouve dans Lachmann, Schwabe, Haupt, L. Müller. — 8. G : *equora*. O : *epra*. — 9. O : *sui* selon Ellis et Schulze ; *sin*, selon Bæhrens. — 10. G : *Cesaris*. En marge : *Hinc videtur quod Catullus fuit post Cesarem, cum tamen ante Virgilium Romanum constet eum fuisse*. — 11. O : *unum* selon Bæhrens. — G : *horribilisque*. O : *horribilesque*. Les autres mss. ont *horribiles*. L'éd. princeps d'après Ellis : *horribilesque et*, admis par Statius. Edit. 1472, 1475 : *horribiles et*, suivi par Scaliger, Vossius, Sillig. *Horribilesque ultimosque*, leçon vulgaire admise par Lachmann. Ellis : *horribilem insulam*. Haupt, *Observ.* p. 27, a proposé *horribile æquor*, accepté par Schwabe, L. Müller, Bæhrens. G place *ulti* à la fin du v. 11, mais répète le mot au v. 12, ne laisse subsister que *mosque* suivi d'une rature. O commence le vers par *ultimosque* sous la forme *vitimosque*. — 13. G : *hec quecumque*. GO : *fere*. Ed. 1475 : *fere*. L'éd. princeps selon Ellis a *feret*, correction qui d'ailleurs s'est bientôt introduite. — 14. G : *celitum*. — G : *tentare*. O : *temptare*. — 15. G : *nunciate mee puelle*. O : *nunciare*. — 17. GO : *mechis*. — 22. GO : *cui illius*. — 23. G : *pretereunte*. Après *postquam* il y a dans G quelque chose d'effacé. On peut lire encore : *tus*.... *est*. Le v. 24 est tout entier du correcteur. O met *tactus aratro est* au v. 23.

COMMENTAIRE. — Strophe sapphique. Voici la forme métrique :

— u — $\overline{u}$ — u u — u — $\overline{u}$
 — u — $\overline{u}$ — u u — u — $\overline{u}$
 — u — $\overline{u}$ — u u — u — $\overline{u}$
 — u u — $\overline{u}$

Catulle n'a pas la rigueur d'Horace. Il admet le trochée au second pied, v. 6 et 15, il place la césure après la sixième syllabe, v. 13,

14, 15, 18; il la place après la quatrième syllabe, v. 23; il la néglige, v. 6, 7; au v. 11, la syllabe après laquelle elle doit se trouver est élidée. Au v. 11, le mot *ultimos* est partagé entre le 3^{me} saphique et l'adonique; au v. 19, la dernière syllabe de *omnium* s'élide sur l'adonique; au v. 22 la dernière syllabe de *prati* s'élide sur le vers suivant. — La date de la pièce est facile à déterminer au moyen des vers 10-12, où il est question de l'expédition de César en Bretagne, et certainement des entreprises que Crassus et Gabinius préparaient en Orient. Schwabe la place en 697/55, époque de la première expédition de Bretagne; Ellis, ce qui est plus vraisemblable, en 700/54, pensant que les mots : *Cæsaris monimenta magni*, ne peuvent désigner que la seconde expédition où César remporta des succès notables. En outre, d'après cette façon de parler du vainqueur des Gaules, on peut inférer qu'une réconciliation était intervenue entre lui et le poète. C'est en effet au printemps de 700/54, que César fut l'hôte du père de Catulle. Il est possible qu'à ce moment Lesbie ait fait quelque tentative de rapprochement, ou bien que Furius et Aurélius y aient songé. L'expression du mépris est portée à son comble et rejaillit sur ceux qui sont chargés du message. « Ce qui me plaît le plus dans la pièce, dit M. Patin, c'est le contraste qui la termine, ce double tableau de l'incontinence brutale de Lesbie et de la passion délicate de Catulle, tendre fleur tranchée au bord du champ par la charrue qui passe :

*Velut prati
Ultimj flos, prætereunte postquam
Tactus aratro est.*

Image admirable de l'indifférent égoïsme de la courtisane, détruisant l'amour qu'elle fait naître et passant ! » Qui sont Furius et Aulius? Furius Bibaculus, le célèbre poète épigrammatique, l'auteur d'iambes mordants, dont Horace n'a pas ménagé la vieillesse; L. Aurélius Cotta, préteur, par qui fut promulguée la loi qui restituait à l'ordre des chevaliers le droit de rendre la justice? Telles sont les identifications proposées par les anciens interprètes. Mais rien n'est plus douteux. Il y a eu en ce temps là bien des Furius et des Aurélius, et rien n'indique exactement desquels parle Catulle; mais ce qui semble certain, c'est qu'il s'agit de ceux qui sont nommés ou désignés dans les pièces xv, xvi, xxiii, xxiv, xxvi. Dans tous ces morceaux (dans xxvi, il y a débat sur la leçon, et même en admettant *nostra* Dœring croit que Catulle raille Furius), il traite assez mal ces deux personnages. On peut donc croire qu'ici en les char-

geant de sa commission, qu'ils aient été ou non les intermédiaires de Lesbie, le poète leur inflige un nouvel outrage. L'éloge qu'il fait de leur amitié est ironique. Peut-être l'amplification géographique à laquelle il se livre est-elle une critique à l'adresse de quelques-uns de ses contemporains, en ce temps où la géographie était, comme chez les Alexandrins, matière à développement poétique. Dans tous les cas la longueur du préambule fait encore plus ressortir la brièveté et l'insolence du message. — 1. *Comites*. Suppléiez *futuri*. — 2. *Extremos Indos* s'oppose à *ultimos Britannos*. Cf. Virgile, *G.* III, 25, 27 et 33 : « Bisque triumphatas utroque ab litore gentes. » — 3. *Ut* a servi, comme adverbe relatif, à marquer la comparaison, puis la simultanéité de temps, et quelquefois, comme ici, un lieu où se passe une action simultanée avec celle que marque le verbe de la proposition principale. *Ut* équivaut alors ainsi à notre adverbe : où. — *Longe resonante* (cf. Virg. *G.* I, 358) rappelle l'expression homérique *πολύφλοισβος*. — 4. *Tunditur*. Cf. Horace, *Epodes*, XVII, 54; Virgile, *Æn.* V, 125; Tibulle, II, 4, 10. — 5. Je ne m'explique pas pourquoi Ellis rejette la forme *arabas*. Cf. T. L. XLV, 9, 6. Kühner, *Ausf. Gr.* t. I, p. 230. — *Molles*. Cf. Tibulle, II, 2, 4 : « tener Arabs. » — 6. *Sacas*. les Saces, peuple Scythe, limitrophes des Perses et par conséquent des Parthes en Asie. — *Sagittiferos*. Virgile, *Æn.* VIII, 725, applique cette épithète aux Gélons. — 7. *Septemgeminus*. Cf. Virgile, *Æn.* VI, 800. Ovide, *Amours*, III, 6, 29 : « Ille fluens dives septena per ostia Nilus. » Moschus, II, 51 : *ἑπταπόρῳ παρὰ Νείλῳ*. Ovide, *Mét.* I, 422, appelle le Nil « Septemfluus; » V, 187 : « Septemplex, » etc., etc. — 8. *Æquora*. Ellis entend ce mot par : la plaine, et citant un passage d'Hérodote, II, 12, et le « *nigra harena* » de Virgile, *G.* IV, 212, croit que *colorat* fait allusion à la teinte noire du limon du Nil; mais alors à quoi bon l'épithète *septemgeminus*? Il s'agit bien plutôt de la mer, comme l'ont pensé les anciens commentateurs, et comme le pense encore Schulze. Cf. Ovide, *Amours*, II, 13, 9 : « Quaque celer Nilus lato delapsus in alveo Per septem portus in maris exit aquas. » *Héroïdes*, XIV, 107 : « Per septem Nilus portus emissus in æquor. » Les eaux limoneuses du Nil changent à une assez grande distance de l'embouchure la couleur des eaux de la mer. — 10. *Momenta*. Littéralement : les souvenirs, c'est-à-dire les lieux qui rappellent les victoires. — 11. *Rhenum*. Le premier des Romains, César franchit le Rhin. Le fleuve est appelé ici *Celticus*, parce que les peuples de la rive gauche par laquelle les Romains l'abordaient, étaient d'origine celtique, ou réputés tels. Pour les Romains la Germanie commençait au delà du Rhin. — *Horribile æquor*. Cf. les tem-

pêtes qui ont assailli les Romains. César, *Guerre des Gaules*, iv, 18, 29, 36; v, 10, 23. — *Ultimos*, Cf. xxix, 4; Virg. *Bucol.* 1, 66; Horace, *Odes*, 1, 35, 29. — 13. *Omnia hæc*. Littéralement : tous ces pays; mais *quæcumque fert* représente les dangers contenus dans ces lointains voyages. Le relatif a donc pour antécédent grammatical *omnia hæc*, et pour antécédent logique l'idée qui accompagne naturellement celle des courses lointaines. Donc on peut la substituer à l'idée de voyage, et ainsi traduire : vous qui serez les compagnons de Catulle, soit que, etc., et qui êtes prêts à affronter avec lui tous les périls que lui opposera la volonté des dieux. — *Temptare*. Cf. Horace, *Odes*, iii, 4, 30. *A fert voluntas*, cf. avec Ellis, Horace, *Odes*, 1, 7, 25; Manilius, v, 495. — 16. *Non bona verba*, c.-à-d. *male dicta*, en grec ἔπεα οὐκ εὐφημα. — 17. *Vivat valeatque*. Formule d'adieu et de renonciation. Cf. viii, 12. Térence, *Andr.* v, 3, 18. *Vivere* et *valere* sont souvent rapprochés. Cf. Térence, *Heaut.* iii, 1, 21. — 18. *Tre-centos*. Nombre indéterminé. Cf. ix, 2. Horace, *Sat.* 1, 5, 12. — 20. *Ilia rumpens*. Cf. dans les *Priapées* le morceau lxxxii, attribué à Tibulle, v, 45; Properce, ii, 16, 14; Martial, xii, 98, 4. — 22. *Cecidit*. Ellis cite Sappho, fr. 74. Bergk. Οἶαν τὰν ὑάκινθον ἐν εὐρασι ποίμενες ἄνδρες Πόσει καταστρίβεισι, χάμαι δὲ τε πόρφυρον ἄνθος. Cf. Virgile, *Æn.* ix, 435.

XII.

NOTES CRITIQUES. — G : *ad asinium*. Un grattage a fait disparaître *ad matrucinum*. D'ailleurs ce titre se trouve à la suite du dernier vers de la pièce précédente. O laisse un espace d'une ligne. — 1. Les mss. ont *matrucine*. Parthénius a rétabli la vraie leçon. — G : *ioco*. O : *loco*. — 3. G : *negligentiorum*. O : *neglegenciorum*. — 4. G : *al' falsum salsum èè*. O : *salsum al. falsum*. — 6. G : *michi. Crede Pollioni*. Haupt : *Polioni* qui se trouve d'ailleurs dans quelques mss. cités par Ellis. — 7. O : *frater*. — Ici Bæhrens propose la correction : *furta fuste lento multari*. — 8. O : *voluit*. Bæhrens : *volit*. — 9. O : *disertus*. Cf. Schulze, *Hermes*, xiii, p. 54. Au lieu de *disertus*, quelques-uns proposent *differtus*; Munro, *Critic. and Elucid.* p. 41 : *ducentum*; il compare Horace, *Odes*, iv, 1, 15. — O : *faceciarum*. — 10. GO : *endeca sillabos*. Dans G le correcteur a fait la liaison, —

11. G : *mihi*. O : *lintheum*. — 12. O, selon Bæhrens : *monet*. — GO : *extimatione*. — 13. G : *verum est nemo sinum*. O : *verum nemo est sinum*. Calpurnius, éd. 1481, a *mnemosinon*. Ald. 1502 a le mot en grec, ainsi que Muret. Il est en latin dans Scaliger. — 14. G : *sethaba*. O : *sitaba*, — GO : *exhibere*, Les mss. italiens, l'éd. princeps, la vulgate : *ex hiberis*. Lachmann et Haupt ont rétabli *ex Hiberis*. — Ellis propose : *ex Hibere*. — 15. G : *mi=serunt michi al' muneri*

numeri. O : *numeri*. — 16. G : *hec* (O : *h'*). — GO : *ameni*. — 17. GO : *et* au lieu de *ut*, qui est déjà dans l'éd. de 1473.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. — Munro, *Critic. and Elucid.*, p. 39 et suiv., en critiquant Ellis expose bien exactement ce qui a rapport à Asinius Marrucinus. C'était un frère de C. Asinius Pollion, fils de Gnæus. Il n'en est question nulle part ailleurs; il est vraisemblable qu'il était l'aîné des deux frères. La famille était issue de Téate, chef-lieu des Marrucins. Elle était plébéienne, et comme d'autres familles plébéiennes n'avait point de surnom. Cn. Asinius, le père, vint à Rome et appela l'un de ses fils *Polio*, nom dont l'étymologie est incertaine. Il est vraisemblable qu'il donna son prénom à son fils aîné et ainsi celui qui est appelé Gaius est le second. L'aîné porta le surnom de *Marrucinus*, probablement parce qu'il naquit à Téate, comme Pollion appela plus tard le sien *Gallus*, parce qu'il naquit dans la Gaule Cisalpine, et *Saloninus* par rapport à sa victoire sur les Dalmates. Celui-ci même eut cinq fils, C. Asinius Saloninus, Asinius Gallus, C. Asinius Pollion, M. Asinius Agrippa et Asinius Celer. Pour en revenir au sujet, Pollion né en 76, neuf ans après Catulle, ce qui explique l'emploi du mot *puer*, était sans doute un jeune homme de seize ou dix-sept ans, ce qui place la date de la pièce vers 60, un peu après le retour de Vérannius et de Fabullus; cf. pièce IX. Nous avons là un épisode de la vie licencieuse et turbulente de la jeunesse à cette époque. On voit plus tard les jeunes Romains volant les courtisanes, cf. Ovide, *Art d'aimer*, III, 447; ici ils se volent les uns les autres. — 1. *Sinistra*. Cf. Plaute, *Persa*, II, 2, 44 : « Illa furtifica læva. » Ovide, *Métam.* XIII, 111 : « Natæque ad furta sinistra. » — 2. *In joco atque vino*, au milieu de la gaîté que fait naître le vin. — 3. *Neglegentiorum*. Sur cet emploi du comparatif, cf. Süss, *Catull.* p. 34. — 4. *Hoc salsum* etc. Prends-tu cela pour un trait d'esprit? Cf. Martial, II, 4, 6 : « Lusum creditis hoc jocumque? non est. » — 5. *Quamvis* est adverbe et équivaut à *valde*, *admodum*. Cf. Plaute, *Pseud.* IV, 7, 79 : « Quamvis pernix est hic

homo. » *Rudens*, II, 3, 42 : « *Quamvis fastidiosus ædilis est.* » On peut entendre : autant que tu voudras, autant qu'il peut l'être, le procédé est bas et de mauvais ton. — 6. *Non credis*. Cf. Martial, *Lib. Spect.* 24, 5 : « non credis? Specta. » — *Polioni*. D'après la règle de Lachmann, *ad Lucret.* I, 313, j'ai mis un seul *l*. Il eût mieux valu peut-être suivre le texte de GO. *Pollio* est plus fréquent dans les inscriptions que *Polio*. Cf. Kühner, *Ausf. Gr. der L. Spr.* t. I, p. 123. — 7. *Vel talento*, même au prix d'un talent, malgré la grandeur de la somme. — 8. *Mutari velit*. L'expression, comme dit Munro, *Critic. and Elucid.* p. 40, est peu usitée, mais le sens est clair. *Res mutatur ære*, un objet est changé, c.-à-d. change de propriétaire pour de l'argent ; cela peut signifier est vendu, ce qui est l'usage ordinaire, ou bien est acheté ; cf. Horace, *Sat.* II, 7, 109 : « *Puer uvam furtiva mutat strigili.* » Donc ici : *furta mutantur talento*, le vol est acheté, c.-à-d. racheté, par un talent ; on donnerait un talent pour que le vol n'ait pas eu lieu. — 9. La construction est difficile. Il n'y a pas d'exemple de *disertus* construit avec un génitif ; Munro dit que le génitif de qualité ne se construit pas sans épithète. C'est pourtant cette dernière manière d'interpréter qui me semble la meilleure. *Est puer disertus* forme comme une locution composée de laquelle dépendent les génitifs *leporum et facetiarum*. — 10. Pline le jeune fait une allusion vraisemblable à ce passage, *Epitres*, V, 10. 2. — *Hendecasyllabos*. Catulle appelle ainsi ses vers à son secours, *XII*, 1 ; et aussi *CXVI*, 8. — 12. *Æstimatione*. Ce qui touche Catulle, ce n'est pas la valeur réelle de l'objet, c'est le souvenir qui s'y rattache. — 13. *Mnemosynum*, mot grec latinisé. Cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 10. Ce mot a le même sens que le latin *monumentum* dans ce passage de l'*Enéide*, V, 538, 572, que cite Vulpis : « *Monumentum et pignus amoris.* » Nous disons de même en français : un souvenir. — 14. *Sudaria Sætaba*. Cf. *xxv*, 7. *Sætaba*, de Sætabis, ville d'Espagne, sur un fleuve du même nom, dans la Tarragonaise. L'orthographe, avec la diphthongue *æ*, est déterminée par les inscriptions et les médailles. Le pays était renommé pour ses étoffes de lin ; cf. Pline, *H. N.* *xix*, 9 ; Silius, *III*, 373 et suiv. ; Gratus, *Cyneg.* 41. — *Ex Hiberis*, du pays des Ibériens, c.-à-d. d'Espagne. Cf. *ix*, 6. La terminaison *eis* est archaïque ; elle est usitée dans les inscriptions jusqu'au temps de Catulle ; cf. Kühner, *Ausf. Gr. der L. Spr.* t. I, p. 294. — 15. *Miserunt muneri*. Tournure fréquente en latin avec *mittere*, *dare*, *accipere*. Cf. Corn. Nep. *Thrasybule*, 4 ; Tacite, *Ann.* *xiv*, 31 ; Val. Maxime, *iv*, 8. — 15. *Fabullus et Veranius*. Cf. *ix*. — 17. *Veranionum*. Diminutif d'amitié ; comme *Septumillus*, *xl*, 13.

XIII.

NOTES CRITIQUES. — Entre cette pièce et la précédente O laisse l'espace d'une ligne. G écrit : *ad fabullum*. Un peu plus loin : *faleuricum endecasillabum*. — 1. O : *enabis*. — 2. OG : *dii*, ce qui est contre la mesure. Avec Haupt, L. Müller, je rétablis la forme *di*. Bæhrens écrit *dei*. Tout cela d'ailleurs revient au même, les uns faisant la contraction, les autres la synizèse. Les diverses formes sont autorisées; cf. Brambach, *Hilfsbüchlein*, etc., 2^m éd. p. 11 — 6. G : *hec*. — GO : *si unquam*. — 8. GO : *saculus*. — 9. O : *meos*, mauvaise leçon qui est dans le *Laurentianus* de première main, dans plusieurs anciennes éditions selon Sillig (toutefois ni Schwabe, ni Ellis n'en signalent aucune; 1472, 1475, Ald. 1502, ont *meros*), qui l'adopte en s'appuyant sur l'autorité de Martyni-Laguna, de Hand,
al' quod
et de Doederlein. — 10. O : *sêu qui*. G. : *seu qui*. G², selon Dübner. — O : *elegancius ve*, d'où Bæhrens suppose qu'il y avait *elegantiusque*. — 11. G. *mee puelle*.

COMMENTAIRE. — Le mètre est le vers phalécien; cf. p. 359. La pièce doit être du même temps à peu près que la précédente. On a cru que Catulle voulait se venger d'un dîner où Fabullus ne lui avait donné que des parfums, et on s'appuie sur le ton enjoué de certaines expressions, et aussi sur l'épigramme de Martial à Fabullus, III, 12, que l'on croit être une imitation de celle-ci. Avec Ellis, je suis d'avis qu'il s'agit d'un repas à frais communs, où Catulle fournira le logis et les parfums. Seulement il s'excuse spirituellement sur sa pauvreté actuelle de ce qu'il ne fait pas davantage, et il fait plaisamment valoir ce qu'il offre. — 1. Cf. Martial, XI, 52 : « Cenabis belle Juli Cerealis apud me. » — 2. *Paucis diebus*, dans peu de jours, dans quelques jours. Cet ablatif s'emploie pour marquer le terme d'un temps après lequel s'est passée ou se passera l'action; cf. Dræger, *Histor. Syntax*, II Theil. p. 492; Kühner, *Ausf. Gr. der L. Spr.* t. II, p. 263. — *Si tibi di favent*. Cf. Plaute, *Captifs*, II, 3, 94; Cic. *In Pison*, 16, 38 : *Si dis placet*. Dans les phrases de ce genre, l'indicatif est stéréotypé, comme dit Dræger, *Histor. Syntax*, IV Th., p. 672. — 3. *Bonam magnamque attuleris*. Cf. Térence, *Eunuque*, I, 2, 43; « Bonam magnamque partem ad te attulit. — 4. *Candida*. Cf. xxxv, 8; LXVIII^b, 30; Horace, *Epodes*, XI, 27; Tibulle, IV, 4, 19. —

5. *Sale*. Cf. xvi, 7; Térence, *Eun.* iii, 1, 10; Horace, *Sat.* i, 10, 3. — *Omnibus cachinnis*. Cf. xxxi. 14 : « Quidquid est domi cachinnorum, » toutes les espèces de rires, c.-à-d. tous les traits d'esprit, tous les mots plaisants qui peuvent exciter le rire. Voyez Lucrèce, v, 1397 : « Tum joca, tum sermo, tum dulces esse cachinni; » 1403 : « risus dulcesque cachinni. » J'emprunte ces exemples à Ellis, dont les références sont des plus variées et des plus heureuses, comme le remarquent les critiques de son commentaire, Schulze, Munro. — 6. *Venuste noster*. Cf. vi, 2, COMMENTAIRE, p. 375. — *Araneorum*. Cf. Plaute, *Aulul.* i, 2, 6. Afranius, 412, Ribb. « Tanne arcula tua plena est araneorum? » — 9. *Contra*, en retour. Cf. Plaute, *Curcul.* i, 3, 45; *Epid.* iii, 3, 29, etc. *Meros amores*, la quintessence de l'amour, l'amour tout pur. Cf. la note de M. Naudet : « Apud venustum poetam cenabitur : ergo ibi habitant meri amores, atque spirant in domini sermonibus. » Enfin comparez Martial, xiv, 206, 1. — 10. *Suavius elegantiusve*. Suppléiez *meris amoribus*. — 12. *Veneres Cupidinesque*. Cf. iii, 1. Le don que Vénus a fait à la maîtresse de Catulle ne rappelle-t-il pas celui qu'Athéné fait à Pénélope, *Odyssée*, xviii, 190-194, et qui est justement le parfum dont se sert Vénus quand elle conduit le chœur des Grâces? — 14. *Totum nasum*. Ellis cite là un passage de Pline, *H. N.* ii, 14, qui lui est fourni par M. Bywater : « Quisquis est deus, totus est sensus, totus visus, totus auditus, totus animæ, totus animi, totus sui. » Munro, *Crit. and Elucid.* pp. 47 et suiv., rapporte un assez grand nombre d'exemples de cet emploi de *totus* pris adverbialement, entre autres celui-ci de Martial, xii, 84, 3, où il y a un souvenir évident de Catulle : « Talis eras, modo tonse Pelops, positisque nitebas Crinibus, ut totum sponsa videret ebur. »

XIV.

NOTES CRITIQUES. — Entre cette pièce et la précédente O laisse l'espace d'une ligne. G le remplit par ce titre : *ad calvum poetam*. En marge *faleuticum endecasillabum*. — 1. O : *e* au lieu de *nei*. G et la plupart des mss. : *ne*. D : *me*. Les mss. secondaires entre lesquels le *Colbertinus*, l'éd. 1472, etc. : *Ni*, leçon qui est devenue la vulgate. Lachmann a reconnu que la leçon *ne* était issue de l'orthographe archaïque *nei*. — 3. G : *vaciniano* [Bonnet], qui se retrouve dans le *Colbertinus*. — 5. G : *malis*. O : *mal'*, selon Bæhrens, ce qui

peut à la fois représenter *male* et *malis*. *Male* est dans les mss. italiens interpolés, dans l'édition princeps, la vulgate. — 6. GO : *dii... dant*. — 8. G : *u...* surchargé en *ut* [Bonnet]. — 9. GO : *Siilla litterator*. Martianus Capella, III, 229, p. 56, 22 Eyss. cite ce vers, que lui emprunte Jean de Salisbury, *Metalog.* I, 24. Les anciennes éditions ont dès 1472 : *Sylla*. J'écris *litterator* d'après Brambach, *Hülfsbüchlein*, etc., p. 46; L. Müller, *Orthogr.*, etc. *Summarium*, p. 55. — GO : *mihi male*. — 12. GO : *Dit*. Scaliger transposait les vers 12-15 après 3. — 14. GO : *misisti*. La correction est dans l'édition princeps. —

al' optimo

15. G : *opimo*. O : *oppinio*, selon Bæhrens. Macrobe cite ce vers, *Saturn.* II, 1. 8. La correction est dans les premières éditions. — 16. O : *h'* (= *hæc* selon Bæhrens) *tibi false fit adhibet*. G : *hec tibi al' false*

salse sit aabibit, Mais *s* de *sit* surcharge un *f*. Le premier *a* de *aabibit* est effacé et *ab* est une surcharge. Les anciennes éditions anté-

al x

rieures à Avantius ont *false*, que conserve Bæhrens. — 17. G : *luserit*. — 18. O : *Curā*. G : *curtam*. G : *Scrinia* changé en *scrinea*. G : *Cesios*. D : *Sosios*. — *Aquinos* est la leçon des mss. que la mesure rend nécessaire. Turnèbe, *Advers.* XII, 1, conjecture *Aquinios* qui a été admis par Vossius, Vulpus, Conr. de Allio, Dœring, Naudet, Sillig, d'après un passage de Cicéron, *Tuscul.* V, 22, 63 : « Adhuc neminem cognovi poetam, et mihi fuit cum Aquinio amicitia, qui sibi non optimus videretur. » Si l'on admet *Aquinios*, il faut faire la synizèse et compter *i* comme *j*. Ellis remarque que certains noms latins ont eu la double forme en *us* et en *ius*, comme *Fundanus*, *Fundanius*; *Veranius*, *Veranus*. etc. D'ailleurs Catulle obligé par la mesure a pu estropier à dessein le nom d'Aquinius. — 20. GO : *hac*. — O : *tibi hiiis supplitus*. — 22. Scaliger : *tulistis*. — 24. GO : *seculi*. O : *incomodu*. — G : *poete*.

COMMENTAIRE. — Mètre phalécien. Cf. p. 359. La pièce est adressée à C. Licinius Calvus, orateur distingué de ce temps (Cf. Cicéron, *ad Diversos*. XV, 21, 4; *Brutus*, 82, 283; Val. Max. IX, 12, 27; Quintilien, X, 1, 115; Sénèque le Rhéteur, *Controv.* VII, 19, p. 211, Bursian) et poète (Sen. rh. *loc. cit.*; Properce, III, 25, 4; Ovide, *Tristes*, II, 432; Pline le jeune, *Epltr.* V, 3., etc.), était intimement lié avec Catulle qui lui adresse les pièces XIV, I, XCVI, et fait mention de lui dans la pièce LIII. Leur amitié était assez notoire pour que souvent on unisse leurs noms. Cf. Horace, *Sat.* I, 10, 19;

Propertius, III, 25, 4; 33, 87; Ovide, *Amours*, III, 9, 62; *Tristes*, II, 432; Plinius le jeune, *Épîtres*, I, 16. Il était un peu plus jeune que Catulle (né en 672/82), et mourut un peu après lui vers 706/48). La pièce fait allusion à un envoi plaisant que Calvus fit à son ami le jour des Saturnales. Il avait reçu du grammairien Sylla, pour lequel il avait plaidé, un cadeau de livres. Ces livres contenaient les œuvres ou du moins des extraits des œuvres de poètes peu goûtés de Catulle. Calvus les adressa donc à celui-ci, qui en retour dans l'épigramme présente le menace de lui donner les productions de mauvais poètes de ce temps. — 1. *Plus oculis amarem*. Cf. III, 5. Mécène a imité ce début, cf. Suétone, *Vie d'Horace*, éd. Reifferscheid, p. 45 : « Ni te visceribus meis Horati Plus jam diligo. » — 2. *Munere isto*, en échange de ce présent, à cause de ce présent. Ellis compare Térence, *Eunuque*, II, 2, 38 : « Hisce hoc munere arbitrantur suam Thaidem esse. » C'est un ablatif de cause que l'on peut rattacher à celui qui marque la valeur contre laquelle on échange une chose. — 3. *Odio Vatiniiano*, comme dit Döring : *quanto te odit Vatinius*. Cf. T. L. II, 58, qui en parlant d'Appius Claudius emploie cette tournure : « odisse plebem plus quam paterno odio. » D'autres entendent : je te haïrais d'une haine semblable à celle dont tous les êtres poursuivent Vatinius. Cf. Macrobie, *Sat.* II, 6, 1. Cicéron, in *Vatinius*, 16, 39, appelle ce personnage : « Odium publicum populi, senatus; universorum rusticanorum. » Mais Vatinius devait haïr Calvus, le plus ardent de ses accusateurs, et Catulle menace Calvus de le haïr également. Il ne s'agit pas ici d'une haine partagée par beaucoup de gens ; ce que le poète veut marquer, c'est l'intensité du sentiment. Il a lieu de se plaindre de Calvus, comme Vatinius en a lieu, et si l'on admet le sens de Döring, qui est d'ailleurs celui de Vulpis, d'Hertzberg, de Teuffel, de Frohlich, de Jungclaussen, de Schwabe, cela achève la comparaison. Vatinius, agent de César à Rome, souvent poursuivi par Cicéron, souvent attaqué par Catulle (LII, LIII), fut accusé par Calvus, en juillet 700/54, et absous seulement par le crédit de César. Il en conçut contre Calvus une haine mortelle. Schwabe ne croit pas que la pièce XIV se rapporte à ces faits, parce qu'il n'admet pas que Catulle ait vécu plus tard que juillet 700/54, et si cette pièce a été composée après le procès de Vatinius, elle est de décembre 700/54. Toutefois, voyez au commencement du volume, *VIE DE CATULLE*, p. XXVIII. Ce qui à la rigueur me ferait adopter l'opinion de Schwabe, c'est que le ton du morceau est bien enjoué pour un homme malade, et qui se sent près de sa fin. — 5. *Male perderes*, c.-à-d. *cruciales*, *male multares*. — 6. *Di mala multa dent*.

Catulle exagère l'imprécation en employant le pluriel. Voyez la formule, Térence, *Phormion*, v, 8, 85 : « Malum quod isti di deaque omnes dent. » — *Clienti*. C'est ce mot qui montre qu'il s'agit d'un cadeau fait à la suite d'un service rendu dans un procès. — 7. *Tantum impiorum*. Il a dit plus haut *tot poetis*. Mais ici il revient au génitif partitif qu'il semble affectionner. Cf. Overholthaus, *Synt. Catull. cap. duo*, p. 29. *Impii*, ce sont les mauvais poètes, qui écrivent malgré les Muses, *iratis Musis*. Lui-même s'appelle *pium*, xvi, 5 ; cf. aussi Virg. *Æn.* vi, 662, 668. — 8. *Repertum*. Il a fallu faire des recherches pour le trouver. — *Sulla*. Il est vraisemblablement question ici du grammairien Cornélius Epicadus, affranchi de Sylla, qui prit le nom de son patron et qui, dit-on, acheva ses mémoires laissés imparfaits. Cf. Suétone, *De Gramm.* 12. *Litterator* est ici sans doute un terme de mépris. Cf. Suétone, *de Grammat.* 4 : « Sunt qui litteratum a litteratore distinguant, et illum quidem absolute, hunc mediocriter doctum existiment. » — 10. *Non est mi male*. Cet emploi de l'adverbe comme prédicat est fréquent chez les comiques ; cf. Dræger, *Histor. Syntax.* II Th. § 115. Ellis cite Plaute, *Trucul.* iv, 2, 31 ; *Mostell.* i, 1, 49, où se trouve précisément *bene est* et *male est*. — *Bene ac beate*. Cf. Cicéron, *Parad.* i, 3, 16. — 12. *Di magni*. Cf. l. III, 5. — *Sacrum*, maudit. Cf. Turpilus dans Nonius, p. 397, 30 : « Sacerrimum domicilium hoc contulit leno. » En parlant des personnes ce sens n'est pas rare. Cf. Afranius dans Nonius, p. 397, 22 : « O sacrum scurram et malum. » Plaute, *Pæn. prol.* 90 : « homo sacerrimus. » Voyez enfin Catulle, lxxi, 1, et Virgile, *Æn.* iii, 57 : « Auri sacra fames. » — 14. *Misti*. Syncope pour *misisti*. On trouve encore dans Catulle, *promisti*, cx, 3 ; *duxti*, xci, 9 ; *abstersti*, xcix, 8 ; *luxti*, lxxvi, 21 ; *surrepsti*, lxxvii, 3 ; *tristi*, lxxvi, 30. Ces syncopes, dont il y a encore quelques exemples à l'époque classique, sont surtout fréquentes chez les comiques. Cf. Kühner, *Ausführl. Gr. der Lat. Spr.* t. 1, p. 508. — *Continuo*, dit Munro, *Critic. and Elucid.* p. 48, ne peut avoir d'autre sens que celui qu'il a dans les anciens écrivains : aussitôt, sans intervalle. C'est celui que défend aussi M. Naudet contre Dœring. Calvus envoie son présent le matin des Saturnales pour empoisonner aussitôt le bonheur du poète. — 15. Joignez *die Saturnalibus*. Ellis cite comme exemple analogue Plaute, *Pæn.* ii, 49 : « die bono Aphrodisiis. » Munro cite Tite-Live, xxx, 39, 8 : « Cerealia ludos dictator et magister equitum ex senatusconsulto fecerunt. » Les Saturnales, fêtes en l'honneur de Saturne, dieu des semailles, avaient lieu le 14 des calendes de janvier, c.-à-d. le 19 novembre. C'était une époque de réjouissances. Du

temps de Catulle, il n'y avait encore qu'un jour. A partir de la réforme du calendrier opérée par César, il y en eut plusieurs. Cf. Macrobe, *Saturn.* 1, 10. — 16. *Non non... sic*. Cf. Térence. *Phormion*, 11, 1, 73 : « Non non sic futurum est, non potest. » — *Salse*. Cf. Horace, *Sat.* 1, 9, 65 : « Male salsus Ridens dissimulare. » — *Abibit*. Cf. Térence, *Andr.* 1, 2, 4 : « Mirabar hoc si sit abiret. » Cicéron, *ad Attic.* xiv, 1, 1 : « Non posse ista sic abire. » Et encore *De fin.* v, 3, 7. — 17. *Librariorum*. Sans doute *librarius* a signifié « copiste » comme le remarque Ellis ; mais ici il ne peut guère vouloir dire autre chose que libraire, c'est-à-dire ceux qui copiaient ou faisaient copier les livres et aussi les vendaient. Cf. Sénèque, *De Benef.* vii, 6. — 18. *Scriniæ*. Boîtes ou cassettes de forme circulaire, où l'on serrait des objets précieux et en particulier des livres ; cf. Horace. *Sat.* 1, 1, 120 ; *Epit.* 1, 1, 113. Martial a imité ce passage, iv, 86, 9. Schwabe, *N. Jahrb.* 1878, p. 260, prend ce mot pour un génitif pluriel. Cela est impossible ; il y a apposition, et si *Suffenum* est au singulier tandis que *Cæsios* et *Aquinos* sont au pluriel, c'est que le poète insiste sur ce nom. — *Cæsios*, *Aquinos*. Le pluriel marque ici le mépris. On ne sait rien de Cæsius. Sur Aquinius on a le témoignage de Cicéron (voyez NOTES CRITIQUES). — 19. *Suffenum*. Cf. xxii. — *Venena*. Terme déterminé par l'idée que leurs vers sont un poison pour le goût, et selon Catulle aussi pour la santé ; cf. xiv, 12. — 20. *His suppliciis*. Ces mauvais poètes seront pour toi autant de supplices, quand tu les liras. — *Remunerabor*. C'est le grec ἀντιδωρήσομαι. Térence, *Eun.* 11, 3, 93, et iv, 4, 52, emploie de même « gratiam referre » dans le sens de rendre le mal pour le mal. — 21. *Malum pedem*. Ellis, avec Guarinus, croit que Catulle joue sur le sens du mot *pes* qui signifie pied d'un vers. — *Attulisti*. Emploi rare du verbe composé. Ellis cite Plaute, *Amphit.* 111, 4, 6 : « ejus jussu nunc huc me affero. » Un autre exemple du même auteur montre qu'il y a là quelque impropriété, *Pseud.* 11, 4, 21 : « Attuli hunc. — Quid ? attulisti ? — Adduxi volui dicere. » Mais on dit *afferre manus*, dans le sens de faire violence, et il est possible que Catulle ait joué sur cette expression, car les poètes sont entrés chez lui malgré lui. — 23. *Sæcli incommoda*. Cf. le grec ἄλθος ἀπύρνος.

Ici se place dans le manuscrit un fragment de quatre vers, dont je crois qu'il faut faire la seconde préface ; cf. 1^b. M. von Leutsch, dans le *Philologus* de 1876, a émis l'opinion que la pièce 1 était le prologue des n^{os} 1-xiv, publiés comme un volume à part. Le fragment dont il est ici question serait le prologue du second volume. Schulze rapporte simplement cette opinion sans la juger, *Zeitschr. für Gymn.*

xxxı, ıı, p. 697. Mais elle paraît peu acceptable. On ne voit pas ce qui assortit particulièrement les pièces ı-xıv, qui ont pour matière des sujets si divers, et dont quelques-unes appartiennent aux derniers temps de la vie de Catulle. C'est une conjecture ingénieuse, rien de plus.

XV.

NOTES CRITIQUES. — O laisse un espace d'un vers entre cette pièce et la précédente. G : *ad aurelium*, en rouge. En marge *faleucium endecasillabum*. — ı. O : *O mendo*. — G : *tib (?)* — *tibi* en légère surcharge [Bonnet]. — 2. G : *pudentem peto*, avec des signes marquant qu'il faut intervertir l'ordre des deux mots. — 5. G : *mihi*. — Bæhrens conjecture *pudicum*. — GO : *apopulo*. — G : *nichil*. — G : *veremur* corrigé en *veremiur* [Bonnet]. — 8. G : *inte* corrigé en *in re* [Bonnet, Ellis]. — G : *pretereunt*. O : *occupui* = *occupari* [Ellis]. — 9. G : *ate*. — ı0. GO : *bonisque*. Mais la faute est corrigée dans l'éd. princeps. — ıı. O : *Quem tu qualibet ut al' jubet moneto*. — G : *qualubet* (les quatre dernières lettres corrigées) *ut jubet*. Je maintiens la leçon de G, *ut jubet*, avec L. Müller et Bæhrens. Les autres ont *ut lubet* qui est la leçon vulgaire. Selon Sillig, l'édition de ı48ı donnait déjà *jubet*. Statius voulait écrire *ut velis*. D et le *Laurentianus* de Lachmann ont *ut jubet*. Les très-anciennes éditions avaient admis *moneto*, qui dès Avantius est corrigé en *moveto*. — ı3. G : *huc*. — G : *prudenter al' pudenter*. O : *pudenter*. — ı5. G : *intantam*. — ı6. O : *nostrorum*. — ı7. O : *ah in al' tum*
te. — G : *ah tamen te*. La première lettre de *ah* est en surcharge sur un grattage. — ı8. O : *attractis*. — ı9. G : *percurent* corrigé en *percurrent* [Bonnet].

COMMENTAIRE. — Le mètre est le vers phalécien, cf. p. 359. — Cette pièce doit être placée dans les dernières années de la vie de Catulle, avec celles où il est question de Juventius; l'objet des amours que le poète recommande ici à Aurélius, est certainement Juventius, cf. xlviii, lxxxı, xcıx. Voyez en outre les pièces xxi, xxiii, xxiv. Furius et Aurélius sont les personnages nommés pièce xi. Aurélius réparait, pièce xxi; Furius, pièce xiii; et Catulle, pièce xxiv, emploie les mêmes termes pour insulter Furius et pour désigner celui contre le-

quel il veut mettre en garde Juventius. Il est vraisemblable que le couple odieux à Catulle traversait ses amours avec Juventius. Il emploie ici un tour original, en feignant de mettre ce qu'il aime sous la garde d'Aurélius, et suivant un procédé qui lui est familier, d'énormes obscénités viennent se placer au milieu de phrases du tour le plus élégant et le plus délicat. — 1. *Me ac meos amores*. Cf. Térence, *Phormion*, 1, 4, 40 : « Vobis commendo Phanium et vitam meam. » Martial, v, 34, 2 : « Oscula commendo deliciasque meas. » Cf. x, 1 : « ad suos amores. » — *Pudentem*, modeste. Le mot s'applique en réalité aux sentiments de celui qui demande la faveur ; par hypallage il est attribué à la faveur réclamée. — 3. *Ut* détermine l'objet de la demande. — 4. *Integellum*. Cf. xxxiv, 2 : « pueri integri. » Le diminutif *integellus* se trouve dans Cicéron, *ad Famil.* ix, 10. — 5. *Conserves pudice*. Cf. Horace, *Sat.* 1, 6, 82. — 6. *A populo* dépend de *pudice*, comme le veut Ellis. Cf. Plaute, *Curcul.* 1, 51 : « tam a me pudica est, quasi soror mea sit. » — 7. *Istos* représente *populum*. — 9. *A te metuo*. Cf. Plaute, *Captifs*, iii, 4, 75 : « Si quid metuis a me. » — 10. *Bonis malisque*. Comme l'indique M. Naudet, corrigeant Vulpius et Sillig, *verecundis et protervis*. — 11. Il faut ici rapporter *quantumvis* à *moveto* en supprimant la virgule après ce mot, et aussi après *foris*. *Ubi erit foris paratum*. c.-à-d. *ubi quod scortum erit foris* (hors de la maison où demeurent les amours de Catulle) *paratum*. « Parata puella dicitur quæ facile copiam sui facit. » Cf. Properce, 1, 9, 25 (Doering). — 13. *Pudenter*. Mon exigence est bien modeste. — 14. *Mala mens furorque vecors*. Cf. xl, 1 et 4. — 16. *Nostrum caput*. Périphrase pour *me*. — *Insidiis*. Cf. xxi, 7. — 17. *Malique fati*. Génitif de qualité. Overholthaus, *Synt. Catull.* cap. duo, p. 30. — 18. *Attractis pedibus*. Muret entend : *diductis et divaricatis*. Ceux qui sont chargés d'infliger le supplice tirent les pieds de divers côtés. — *Porta*, c.-à-d. τῷ πρῶτῳ. Cf. *Priapées*, lII, 5. Il s'agit de la peine réservée aux adultères, et nommée chez les Grecs ῥαφανίδωσις. On employait pour cela les raiforts, *raphani*, ou les mulets, espèce de poisson à grosse tête. Cf. Juvénal, x, 317 : « Quosdam mœchos et mugil intrat. »

XVI.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. — 1. GO : *dedicabo*. Les éditeurs s'accordent sur l'orthographe de ce

mot, que justifient les manuscrits et les inscriptions. Bücheler, *Rh. Mus.* 1863, p. 386, le fait venir non du grec παιδικά, mais du latin *podex*. *Pedicare* = *podicem scindere* ou *secare*. — 2. G : *patice et cinede*. — 3. G. *mi* (corrigé en *me*) *exuersiculis*. O : *qui mi ex*. — 4. G : *qd'*. La dernière lettre est corrigée et surmontée d'une autre que Ellis et Bæhrens croient un *t*. Bonnet y verrait plutôt un *i*. Il y aurait ainsi *qui*, mais d'une manière incertaine. A mon avis, la lecture d'Ellis et Bæhrens est meilleure. — G. : 1^{re} leçon : *moliculli*. 2^e : *molliculi*. Au-dessus du premier *i*, un *l* ; le second *l* barré. — 5. Pline le jeune, *Epist.* IV, 14, 5, cite les vers 5 et 8. Apulée, *Apol.* p. 17, 12, éd. Krüger, les vers 5-6. — 6. G : *nichil*. — O : *recesse*. —
al' tū

7. O : *qui tñ*. G : *qui tamen*. Les mss. de Pline : *qui tunc*. — 8. GO : *sint*. Les mss. de Pline : *sunt* ; d'ailleurs plus loin il y a dans le texte de Catulle : *possunt*. Les anciennes éditions ont *sunt*, entre autres l'Aldine 1502 et Scaliger. Muret, Lachmann, Haupt, Heyse, Ellis ont admis *sint*. Lachmann, plus bas, écrit *possint*. Ellis conserve *possunt*, en admettant le passage du subjonctif à l'indicatif, par une nuance de la pensée. — *Et*, mss. de Pline. — 10. O : *hiis pillosis* [Bæhrens]. — 12. GO : *Vosq* ; — G : *millia*. — *Quei* est une correction de Rossbach. L'Aldine 1502 a *qui*, suivi par Guarinus, Muret. Les anciennes éditions : *quod*, repris par Scaliger, devenu la vulgate, et conservé par Bæhrens. L. Müller : *quom*. — 14. GO : *dedicabo*.

COMMENTAIRE. — Pièce écrite en vers phalécien comme la précédente. Elle est adressée aux mêmes personnes, et sans doute est un épisode des querelles de Catulle avec elles. Est-ce dans leur compétition auprès de Juventius, que, pour le décrier, ils l'accusaient de dévergondage ? En tout cas Catulle saisit cette occasion, comme l'ont fait tant d'autres, de distinguer entre les mœurs de l'homme et le langage du poète. Le genre, suivant lui, exige une grande liberté de termes, et il se donne dans cette pièce même plus largement carrière que jamais, en prodiguant les expressions et les images obscènes, tandis qu'il exprime avec beaucoup de netteté et d'agrément l'idée qu'il veut mettre en lumière, v. 5-8. Ces vers ont frappé Pline le jeune qui développe la même idée en citant Catulle, *Epir.* IV, 14, 4. Ellis a recueilli de nombreux passages où la même distinction est établie. Cf. les suivants indiqués déjà par les anciens commentateurs. Ovide, *Tristes*, II, 354 : « Crede mihi, mores distant a carmine notis ; vita verecunda est, musa jocosa mihi. » Martial, I, 5, 8 : « Lasciva est nobis pagina, vita proba est. » — 1. *Pedi-*

cabo, c.-à-d. *podicem scindam mentula*. — *Irrumabo*, c.-à-d. *libidinem explebo*. — 2. *Pathici et cinadi* « dicuntur qui muliebria patiuntur. » Par cette injure il répond à celle qui lui est adressée, v. 13. — 4. *Quod sunt molliculi*. Ce diminutif est déjà dans Plaute au sens propre, *Casina*, II, 8, 58. Tite-Live, XI, 35, cite *Molliculus* comme surnom de Minucius. Ici il signifie : efféminé, sentant la débauche. M. Patin, après M. Naudet, insiste sur le sens de l'épithète *molles*, dont *molliculi* est un diminutif, appliquée aux vers de Catulle, et il oppose les *versiculi molles*, à ceux qui portent l'épithète de *teneri* (cf. xxxv, 1 : « tenero poetæ »), « Hi, dit M. Naudet, lasciviam, illi animi affectus exprimunt. » M. Patin établit ici ingénieusement deux catégories, celle des vers « molles, » dans laquelle il fait rentrer les pièces VI, XXIV, XXXII, XLVIII, LV, LXXXI, XCVIII, XCIX, CIX, CX, celle des vers « teneri » entre lesquels se trouvent les pièces II, III, V; VII, VIII, XI, XXXV, XXXVI, XLII, XLV, LI, LVIII, LXI, LXII, LXVIII, LXX, LXXI, LXXV, LXXVI, LXXIX, LXXXII, LXXXIII, LXXXV, LXXXVI, XCI, CIII, CVI, CVIII. Sur quelques points cette classification pourrait être contestée. Néanmoins en général, elle fait bien voir ce double élément de la passion dans Catulle, qui tantôt n'est qu'une ardeur des sens et un caprice, tantôt un sentiment profond. A tout prendre, il a raison ; il mérite moins qu'il ne le semble le reproche d'être *mollis* et *parum pudicus*. Il n'est pas chaste, *castus*, dans le sens absolu du mot ; mais la sincérité qui souvent éclate dans les expressions dont il se sert pour peindre sa passion, l'épure en quelque sorte, et il est un vrai poète, un poète inspiré par les Muses, *pius poeta*. — 5. *Pium poetam*. Cf. XIV, 7. — *Tum denique*. Union fréquente de ces deux particules, suivies de *si*, *postquam*, *cum*, avec le sens de : seulement. Cf. Plaute, *Captifs*, I, 2, 39 ; Cicéron, *ad Attic.* I, 6, 2 ; etc. — 8. Ellis, qui admet *sint*, reconnaît pourtant qu'après *tum denique* l'indicatif est la construction la plus usitée, — 9. *Quod pruriat*, c.-à-d. *pruritum libidinis*. Cf. Plaute, *Stichus*, V, 5, 15 ; Martial, I, 36, 10 et 11. — 10. *His pilosis*, c.-à-d. *jam ætate proVectis*. Cf. Martial, II, 36, 5 ; IX, 28, 1 et suiv. — *Movere lumbos*. Cf. Virgile, *Catal.* V, 21. Sur le fait *qui non possunt duros*, etc., cf. Pétrone, *Satyric.* 140, éd. Bücheler. — *Duros*, engourdis, qui ne sont plus souples, qui ne peuvent plus se prêter au plaisir. — 12. *Qui*. Ancienne forme d'orthographe où i long est représenté par *ei*. — *Milia multa basiorum*. Allusion sans doute aux pièces V et VII. — 13. *Male marem*, c.-à-d. *cinadum*, *mollem*. Cf. Ovide, *Art d'aimer*, I, 524 : « Et si quis male vir quærit habere virum. »

XVII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. Toutefois dans G un signe, de seconde main, en encre noire, marque le passage à une autre pièce. Dans O, selon Ellis, le premier vers est marqué d'un double trait = qui indique qu'une nouvelle pièce commence. — 1. G : *O culo in aque*. O : *Oculo inaq*; — GO : *ledere*, orthographe que Bæhrens croit issue de l'orthographe archaïque *ladere*, qu'il rétablit dans son texte. L'édition princeps, selon Ellis : *O Colonia quæ*. Ed. de 1475 : *oculo uno... ledere*. La leçon définitive est dans l'Aldine de 1502. — 3. GO : *ac sulcis tantis*, que l'on retrouve dans l'éd. de 1475. L'édition de Vicence, 1481, Calpurnius; de Brescia, 1483, Parthénius; l'Aldine 1502, Guarinus, Muret : *sub his totus. irredivivus*. Scaliger, Dœring, Naudet : *ad-sulitantis, inredivivus*. Vossius, Sillig : *asculis stantis*. Schwabe : *axulis*. Ellis, Bæhrens : *acsuleis*. Statius, Lachmann, Haupt, L. Müller : *assulis stantis*. — G : *inrediuivis*. O : *redivius*. La vulgate avant Lachmann était *irredivivus*. — 4. O : *suppinus eat canaq*; — 6. GO : *sali subsili sacra suscipiant*. Ed. 1475 : *vel Salii vel Subsalii sacra suscipiant*. Aldine 1501, Scaliger : *vel Salisubsuli sacra suscipiunto*. Guarinus : *vel Salisubsuli sacra suscipiantur*. Muret : *vel Salisubsuli sacra suscipiuntor*. Statius : *Salisubsulis*, leçon admise par Dœring, Naudet, Sillig, Hand. Lachmann, Haupt, L. Müller : *Salisubsili*. Bergk, Roszbach, Ellis : *Salisubsali*. Schwabe, Bæhrens : *Salisubsilis*. — 7. G : *michi*. En marge : *maximi*, d'abord omis. — 8. O : *quedam*. G : *quëdam*. Selon Bonnet le trait est une correction. Il ne me semble pas. — 9. G : *precipitum*. — 10. O : *tocius*. G : *tocius* corrigé en *totius* [Bonnet]. — GO : *pudiceque paludes*. Selon Ellis *putidæ* est dans l'éd. de 1473. Celle de 1475 a *pudicæque*. Depuis l'Aldine de 1502, il n'y a plus de variante. Toutefois Heyse admet *punicæque*. — 13. O : *himuli*. — 14. GO : *Cui iocum sit*. Ed. de 1475 : *Quoi cum sit*, leçon consacrée par Scaliger. Aldine 1502, Muret : *Cui cum sit*. — 15. GO : *ut puella*. — O : *tenellulo' delicacior*. — GO : *edo*. — Et se trouve dans le *Laurentianus* et le *Colbertinus*, ainsi que dans l'*Ambrosianus* d'Ellis. Ut est dans les anciennes éditions, l'Aldine de 1502. Nic. Heinsius conjecturait *sed*; Dœring : *ah*; Lachmann : *est*. Il y a lieu de conserver avec les derniers éditeurs, Schwabe, L. Müller, Bæhrens, Ellis : *et* qui a le sens de *et quidem*. — 16. GO : *asser-*

vandu. — O : *nigerimis diligentius*. — 18. Tous les mss. ont *nec me*. Depuis l'édit. de 1473, *nec se* est rétabli. — G : *infossa*. — O : *alvus*. — 19. Festus p. 303, éd. Müller, citant ce passage pour expliquer *supernata*, donne *ligari*. Mais *liguri* est la leçon de tous les mss. de quelque valeur. Ald. 1502 : *liguris*. Muret : *ligeri*. — GO : *superata*. Les anciennes éditions, Aldine 1502, Muret : *separata*. Politien avait proposé *experata*. Statius, Scaliger, Vossius ont fait triompher *subperata* ou *supernata*. — 21. Passerat propose *merus stupor*. — GO : *nichil videt nichil audit*. — 22. O : *qui sit*. G : *quid sit*. Selon Bæhrens, *d* provient d'une correction. Du moins il y a *qd* et *d* est sur une surcharge. — 23. G. *Nunc cum volo de tuo*. Selon Bonnet, la première leçon est *mitere* corrigé en *mittere*. Mais cela n'est pas très-certain. O : *nunc volo volo de tuo*. Plusieurs mss. de second ordre ont *Hunc eum*, d'où Fröhlich a conjecturé *Hunc meum* ; Hand, *eccum* ; Sillig, *Hunc eum*, — 24. GO : *Sipotest olidum*. Le texte actuel est une correction de Victorius, *Var. Lect.* xiii, 11, admise depuis le milieu du xvi^e siècle. — GO : *exitare*. — 25. G : *delinquere*. O a la vraie leçon, qui s'est introduite dans le texte depuis l'Aldine 1502. — GO : *ceno*. — 26. G : *mulla*.

COMMENTAIRE. — Le mètre est le vers priapéen, composé d'un glyconique catalectique et du second phérécratien. En voici la figure :

— ō — u u — u — | — ō — u u — u.

La césure est obligatoire entre les deux vers accouplés. Catulle, aux vers 4, 11, 24, 26, a admis une élision entre les deux parties du priapéen. D'ailleurs la dernière syllabe du glyconique, c.-à-d. la huitième du priapéen doit toujours être une longue. Enfin aux vers 19 et 20, le poète a remplacé par un spondée le premier trochée du phérécratien. La date de la pièce est difficile à établir ; la facture et le mouvement du style dénotent une main très-exercée. Et pourtant, si l'on doit identifier *Colonia* avec le village de Cologna, voisin de Vérone, comme le veut Muret, plutôt qu'avec Mantoue, que propose Cluvier, ou *Novum Comum* que demande Scaliger, le sujet est emprunté à quelque aventure qui s'est passée au temps du séjour de Catulle à Vérone. Westphal pense que la jeune femme dédaignée par son lourdaud de mari est Aufilena, dont il est question, c, cx, cxi. Il place la liaison de Catulle avec Aufilena après le voyage de Bithynie, et par suite cette pièce vers 699/55, dans les derniers temps de la vie du poète. D'autres croient qu'il s'agit de faits antérieurs

à son premier voyage à Rome. Voyez VIE DE CATULLE, p. xxxiii; Schwabe est moins affirmatif. Il croit bien d'après le mot *municipem*, v. 8, que l'origine de la pièce est une histoire véronaise, mais rien ne prouve que la personne dont il est parlé soit Auflena, comme on peut dire avec Ellis, que si le nom et le site de la colonie se rapportent à Cologna (*quia Verona illuc iter habentibus paludes latissimæ occurrunt quæ in loco quodam coarctantur ubi ponte ligneo satis longo transitus patet*, Muret), rien ne prouve que la ville ait alors existé. M. Patin estime, à tort selon moi, qu'on pourrait bien trouver ici une allusion au mari de Lesbie. En fait, pendant l'un de ses séjours à Vérone, Catulle s'est moqué d'un époux ridicule négligeant sa jeune femme : il lui souhaite de tomber la tête la première dans un borbier où il laissera sa sottise, et par la même occasion il parle du pont mal assis de la colonie où habite cet époux. Mais il s'occupe d'abord de ce pont, et rien n'offre plus d'agrément que le tour inattendu par lequel il amène la peinture de celui qu'il veut railler. — 1. *Ludere*. Les ponts servaient de théâtre à certains rites; c'est ainsi que du pont Sublicius à Rome, on jetait les mannequins nommés *Argei*, offrande expiatoire au fleuve, ou souvenir peut-être d'anciens sacrifices humains dans lesquels l'on immolait les vieillards impropres à être utiles à la communauté (*sexagenarii de ponte, depontani*; cf. Preller, *Röm. Mythol.* p. 516). Il semble que Catulle mêlant tous ces souvenirs souhaite à la colonie de célébrer par des rites connus et des jeux qui les accompagnent l'inauguration d'un nouveau pont, et il lui propose, comme victime naturellement trouvée, son sot compatriote, vrai mannequin, comme les *argei*, et vieillard inutile comme les *sexagenarii*. — *Longo*, épithète du pont futur, s'oppose au *ponticulus* actuel. — 2. *Paratum habes*. Emploi assez fréquent en latin du participe avec le verbe *habere*. Cf. Kühner, *Ausführl. Gramm. der L. Spr.* t. II, p. 571. Caton, Plaute, Térence, Cicéron, César, Salluste, Tite-Live en offrent des exemples. — *Inepta*. Selon Dœring, ce mot peut se rapporter aussi bien à *colonia* qu'à *crura*; dans le premier cas, il équivaut à *frustra*; dans le second, à *non satis apta*. M. Naudet remarque que le dernier sens est seul admissible. La colonie a raison de craindre la chute du pont. — 3. *Assulis*, les ais qui soutiennent le pont. — *Redivivis*. Cet adjectif se dit de vieux matériaux qu'on utilise de nouveau dans une construction. — 4. *Ne supinus eat*. L'adjectif *supinus* se dit d'une chose qui est en pente, inclinée. Si le poids qui charge le pont est trop lourd, les ais qui le soutiennent manquent et s'écartent; le tablier du pont s'affaisse; il

forme alors des pentes inégales, qui sont comme le ventre d'un homme couché sur le dos, *it supinus*, et finalement il repose sur l'eau marécageuse, *recumbit in palude*, dans les creux de laquelle il s'enfonce. — *Cava palude*. Cf. Ovide, *Mét.* vi, 371. — 5. *Sic*. Cf. Horace, *Odes*, i, 3, 1; Virgile, *Bucol.* ix, 30; cette locution est optative : Puisses-tu avoir un pont, etc. Elle s'explique par l'ellipse d'une proposition corrélatrice, *ut munus mihi dabis*, remplacé par l'impératif *da* etc. au v. 7. Martial, vii, 93, 8, a imité ce passage : « Perpetuo liceat sic tibi ponte frui. » — *Ex tua libidine*, c.-à-d. *plane ex tuo voto*. — 6. *Salisubsilis*. Ceux qui admettent *salisubsuli*, ou *salisubsali*, font de ce mot un génitif de *Salisubsalus*, selon eux ancien nom de Mars. Ceux qui écrivent *Salisubsulis*, ce qui n'est en réalité qu'une autre forme de *salisubsilis*, expliquent avec Hand ce mot par la troupe des danseurs saliens conduits par un *præsultor*. Ellis signale d'après les inscriptions l'existence de collèges de Saliens en particulier à Vérone. Le sacrifice des *Argei* était uni au culte d'Hercule, dont certaines légendes les faisaient compagnons. Or, au culte d'Hercule appartiennent aussi les Saliens; cf. Virgile, *Æn.* viii, 285. Ainsi s'explique l'allusion que fait ici Catulle. Enfin ces danses étaient un exercice violent; d'où l'emploi de *vel*. — *Munus* se disait des jeux et des spectacles. C'est donc un spectacle que Catulle demande en échange de son vœu, et il va expliquer de quoi il s'agit. — *Maximirisus*. Génitif de qualité. — 8. *Quendam municipem meum*. Donc : un habitant de Vérone. — 9. *Per caput pedesque*, la tête la première. — 10. *Verum*, C'est notre : mais précisément. La particule, avec ce qu'elle a d'adversatif, sert à définir plus exactement la pensée. — *Ut* équivaut à *ubi*. Cf. xi, 3. — 11. *Lividissima*. Cf. Virgile, *Æn.* vi, 320 : « Vada livida verrunt. » — 12. *Insulsissimus homo*. L'adjectif *insulsus* dans ce sens se trouve dans Plaute, *Rudens*, ii, 6, 33; Térence, *Eunuch.* v, 9, 49. Ce dernier passage est le plus topique, et contient la définition : « Stertit noctes diesque; neque istum metuas ne amet mulier. » Martial, xii, 55, 2, a repris le superlatif *insulsissimus*. — 13. *Bimuli*. Diminutif qui se trouve (outre ce passage) dans Suétone, *Caligula*, 8. Cf. Teufel, *De Catulli... voc. singul.*, p. 25. — *Tremula ulna*, un bras qui berce. Cf. Calpurnius, *Eclog.* x, 27 et suiv. — 14. *Puella viridissimo flore*. Ablatif de qualité : dans la fleur et la vigueur de l'âge. Le substantif marque la jeunesse, l'adjectif la force. — 22. *Et* équivaut à *et quidem*. — *Tenellulo delicatior hædo*. Cf. Théocrite, xi, 20 : ἀπαλωτέρα ἀρνός, Μίσχῳ γαυροτέρῃ. Ovide, *Métam.* xiii, 791 : « Tenero lascivior hædo. » Lævius, poète à peu près contemporain de Catulle, a dit : « manu tenellula, » Prisc. p. 903 P;

L. Müller, *Lavii fragm.* p. 77. — 16. *Nigerrimis uvis*. Les raisins mûrs sont appelés « *uvæ nigræ*, » Colum. xi, 2, 69, p. 768, édit Gesner. Donc la jeune femme est mûre à point pour l'amour ; on ne peut dire d'elle ce que dit Horace, *Odes*, ii, 5, 10 : « *Tolle cupidinem immitis uvæ*. » Et les mots *asservanda diligentius* signifient qu'il faut prendre garde qu'elle ne laisse plus échapper son amour, comme les raisins mûrs laissent échapper le jus qu'ils contiennent. — 17. *Ludere*, c.-à-d. *lascivire*, en grec *παίζειν*, se livrer aux plaisirs de la jeunesse. — *Pili facit*. Cf. ix, 13. — *Uni*. Déclinaison archaïque pour *unius*. Priscien, p. 694 P., en cite encore un exemple de Titinius. — 18. *Nec se sublevat*. Les commentateurs voient ici un sens obscène. Ellis compare Aristophane, *Lysistr.* 937 : *ἑπαίρειν ἑαυτόν*. — *Ex sua parte*, de son côté, pour sa part. — 19. Les anciens interprètes faisaient de *Liguri* un génitif dépendant de *fossa*. Il est plus vraisemblable avec les modernes d'en faire un adjectif accolé à *securi*. Pourquoi la hache ligurienne ? c'est une épithète d'ornement tirée sans doute de la nature montagneuse et boisée de la Ligurie, où la hache trouvait à s'exercer. — *Supernata*. Festus, p. 305, éd. Müller, interprète ainsi ce mot : « *Supernati dicuntur quibus femina sunt succisa in modum suillarum pernarum*. » *Arbor supernata*, c'est donc par une métaphore familière, un arbre coupé au pied. — 20. *Usquam* complète le sens de *nulla* : comme si elle n'existait en aucune façon. — 21. *Talis* correspond à un corrélatif *qualis alnus est*, que d'ailleurs le mouvement de la phrase rend inutile. — *Meus stupor*. C'est ainsi que Phèdre, vii, 32, dit par mépris « *homo meus*. » — *Stupor*. Le substantif abstrait remplace ici l'adjectif pris substantivement. C'est de cette façon que les Comiques emploient souvent « *scelus* » pour « *scelestus homo*, » et que Martial, montrant ainsi la valeur de l'expression, a dit, xi, 93 : « *Non vitiosus homo es, Zoile, sed vitium*. » — *Nil videt, nihil audit*. Ellis cite ce passage d'Aristophane, Meineke, *Comic. frag.* iii, p. 112 : *Κάθεται... ὁ δῆμος ἐνδὲν οὔτ' ἀκούων οὔθ' ὁρῶν*. — 22. Cf. Plaute, *Captifs*, iii, 4, 28 : « *Quin suum interdum ignorat nomen neque scit, qui siet*. » — *Id quoque nescit*. Ellis compare Lucrèce, iv, 469 : « *Denique nil sciri si quis putat, id quoque nescit An sciri possit quoniam nil scire fatetur*. » C'est encore une de ces rencontres qui se produisent parce que les poètes sont contemporains, parce qu'ils usent du même langage. Il n'y a là aucune imitation. Voyez ce que dit Jessen, *Ueber Lucrez und sein Verhältniss zu Catull und Späteren*, p. 13. — 24. *Si pote*. Suppléez : *si is pote sit*, pour voir s'il pourra. Sur cette construction de *si*, cf. Madvig, *Gr. latine*, § 451, d. *Pote* sert indifféremment aux divers

genres et aux divers nombres. Kühner, *Ausführl. Gr. der L. Spr.* t. 1, p. 359, dit que *pote*, au lieu de *potis*, se voit pour la première fois dans Catulle, entre les poètes; c'est d'ailleurs en prose une forme de la langue familière; cf. Cicéron, *Brutus*, xlv, 172; Varron, *L. L.* 5, 21. *R. R.* 1, 15; *B. Afr.* 54, 4 et 5, et d'autres exemples des écrivains postérieurs. La dernière syllabe de *pote* s'allonge par l'effet du sigmatisme. — *Excitare* ne s'emploie ordinairement qu'avec des régimes directs marquant des objets qui ont en eux un principe d'activité; ce serait ici *excitare se e veterno*. Mais on comprend comment le poète a formé son expression. *Excitare* emporte avec soi une idée de mouvement; *excitare veternum*, c'est donc agiter sa torpeur et par suite y mettre du mouvement, ce qui équivaut à la faire disparaître. — 25. *Supinam*. Cet adjectif marque l'idée d'être couché sur le dos, indolent, insouciant, stupide. — *Gravi cæno*. Cf. Tacite, *Ann.* 1, 65 : « Cetera limosa, tenacia gravi cæno. » — 26. *Soleam ferream*. Non pas un fer comme celui que nous attachons d'une manière permanente aux pieds des chevaux, mais une sorte de soulier de cuir, ou de quelque autre matière analogue dont on enveloppait le pied des animaux de trait, dans les passages difficiles. Le dessous en était quelquefois de métal, et c'est cette plaque que Catulle suppose ici détachée dans le borbier.

XVIII — XIX — XX. — Ici les éditions depuis la fin du xvi^e siècle jusqu'à Lachmann placent trois pièces qui ne se trouvent dans aucun manuscrit de Catulle. La première est un fragment cité par Térentianus Maurus, v. 2755, comme un exemple de vers pria-péen et attribué par lui à Catulle. Atilius Fortunatianus p. 2675, 2676, 2697, P., p. 317 et 349, Gaisf. en cite le premier vers. Marius Victorinus le cite p. 2567, 2598, 2600 P.; 163 et 207, Gaisf. Enfin on le trouve dans Censorinus, p. 2727 P.

Voici cette pièce avec la correction de Scaliger, qu'accepte L. Müller au second vers :

*Hunc lucum tibi dedico consecroque Priape,
Qua domus tua Lampsaci est quaque silva Priape.
Nam te præcipue in suis urbibus colit ora
Hellas pontia ceteris ostriosior oris.*

Le mètre est celui qui a été indiqué à la pièce xvii. C'est vraisemblablement cette raison qui lui a fait attribuer par les éditeurs une telle place dans ce recueil. Elle ne se trouve pas dans les mss.

des *Priapea*. Du moins L. Müller ni Bücheler ne l'admettent pas dans leurs éditions. A côté de cette pièce, Muret, Scaliger, Vossius ont encore voulu attribuer à Catulle les deux derniers morceaux des *Priapea*, ceux qui portent les n° lxxxiv, et lxxxv dans L. Müller. L'une de ces pièces est en vers semblables à ceux de la pièce xvii, l'autre en vers iambiques purs. Telle est la principale raison qui les fait attribuer à Catulle.

XXI.

NOTES CRITIQUES. — O laisse un espace d'un vers entre cette pièce et xvii qui la précède. G : *ad Aurelium*, en rouge. En marge : *faleucium endecasillabum*. — 1. GO : *exuricionum*. Bergk, Roszbach, Schwabe écrivent *essuritionum*. — 4. GO : *dedicare*. — 5. *Nam* est au-dessus de la ligne dans G. — GO : *simul exiocaris*. — 6. GO : *herens*. Muret, Vossius, Vulpius, Contr. de Allio, Lachmann, Haupt, *al' bis*

Schwabe, L. Müller : *hares*. — O : *experibis*. G : *experibus*. Scaliger admet *experibis*. Dans cette confusion de B et de R, Ellis croit voir la trace d'une faute commise quand le texte était en capitales. — 7. G : *michi*. Ribbeck et Bæhrens : *mihi struentem*. — 8. GO : *irruminatione*. — 9. GO : *atque ipsi*. Ed. de 1475 : *atque si faceres*. Ald. 1502, Scaliger, Vossius, Vulpius, Sillig : *atqui si*. Schwabe : *at quei si*. — 10. O : *esuriere*. G : *exurire*. — 11. G : *meme*. O : *me me*. Ed. 1475 : *nemæus*. Ald. 1502 : *næ meus*. Faernus : *Væ meus*. Statius : *me meus*. Vossius : *meus me*. Huschke : *Jejunus*. Schwabe et Heyse : *meus mi*. Hand, Ellis : *mellitus*. Bæhrens : *tenellus*. Scaliger, Haupt, L. Müller : *ah ! me, me*. — 12. GO : *desinat*. — 13. GO : *nec* La vulgate est *ne*. Bæhrens : *nei*. — O : *facias finem*, avec un signe qui marque l'interversion des mots. — GO : *irruminatus sum*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens, cf. p. 359. Sur Aurélius, cf. xi, xv, xvi. Martial imite cette pièce, i, 93. — 1. *Pater essuritionum*. Expression comique pour dire que d'Aurélius il ne pourra venir que des appétits mal satisfaits. Il est pauvre, et chez lui on ne verra que la faim. Par une allusion analogue au fond, différente dans la forme un personnage de Plaute, *Stich.* i, 3, 1, s'appelait fils de la faim. Munro cite un passage de Martial, xii, 53, 6, où il y a de pareilles filiations pour la rapacité : « Sed causa, ut

memoras et ipse jactas, Diræ filius es rapacitatis. Ecquid tu fatuos rudesque quæris, Illudas quibus auferasque mentem? Huic semper vitio pater fuisti. » — 2, 3. Cf. xxiv, 2, 3; xux, 2, 3. *Harum*. Les appétits mal satisfaits que nous voyons aujourd'hui. — *Quot aut fuerunt aut sunt aut erunt*. Formule dont on retrouve des exemples dans Plaute, *Bacch.* v, 1, 1; *Persa*, v, 2, 1; dans Cicéron, etc. — 5. *Simul es*, tu es avec lui, tu ne le quittes pas, — 7. *Insidias mihi instruentem*. Il a dit, xv, 1, *me ac meos amores*. Munro compare à *insidias instruentem*, Tite-Live, vi, 23, 6 : « Quem insidiis instruendis locum; » xxiii, 35, 14 : « Inter id instruendæ fraudi intentionior. » — 8. *Tangam*. Le verbe se prend dans un sens obscène; cf. Properce, ii, 34, 9. — *Irrumatione*. Mot qui ne se trouve qu'ici. Cf. Teufel, *De Catulli voc. singul.* p. 20. *Tangam te irrumatione*, c.-à-d. *irrumabo*. Cf. xvi, 1. — 9. *Satur*. Cf. Martial, i, 93, 14. — 10. *Ipsum id*. Intversion des mots que l'on trouve déjà dans Térence. *Adelphes*, iv, 4, 19. — *A me me!* exclamation de pitié. — 12. *Quare desine*. Cf. Horace, *Sat.* i, 2, 77. Martial, i. 42, 14. — 13. *Sed inrumatus*. En effet alors il ne sera plus *pudicus*.

XXII.

NOTES CRITIQUES. — O unit cette pièce à la précédente, en marquant toutefois le premier vers du signe =. G donne pour titre en rouge *ad Varum*. Toutefois il n'y a pas d'interligne. Un sigle à l'encre rouge est en tête du 1^{er} vers. Le titre est à gauche, à l'extrémité de la ligne, un peu au-dessus. En marge *trimeter iambicus*. —
al' itemq;

3. O : *idemq.* G : *idemq.* Selon Bonnet, *versui* (?) corrigé en *versus*. — 4. G : *illi*. La dernière lettre de *illi* est écrite sur un grattage. — G : *millia*. — Bæhrens propose *ad* au lieu du premier *aut*. — 5. GO : *nec sit ut*. L'édition de 1472 a cette faute bientôt corrigée d'une manière définitive dès l'Aldine 1502. O : *inpalmisepto*. G : *in palmi septo*. Un trait de seconde main unit i et s. Ed. 1475 : *fit palmisepto*. Ed. pr. selon Ellis : *palipsesto*. Heinsius : *palimpsestum*. Lachmann, Haupt, Schwabe, L. Müller : *palimpseston*. Le verbe *referre* appelle en effet l'accusatif; et la barre qui surmonte l'o a pu s'effacer ou échapper au copiste. Ellis : *palimpsesto* avec la vulgate. Bæhrens : *palimpsestos*. — 6. GO : *carte regie nove libri*, d'où Lachmann a conjecturé *novei* admis par Schwabe, L. Muller,

Ellis. Plusieurs mss. secondaires, entre autres D, ont *novem* que l'on retrouve dans l'édition de 1472 et de 1475. La vulgate est *novi*. Bonnet lit *curte* (?) corrigé en *carte*. L'a est corrigé sur un grattage léger, et il y a un espace entre *cur* et *te*. — 7. GO : *membrane*. Avantius a corrigé en *membrana*. Munro, *Critic. and Elucid.* pp. 50 et suiv. propose de rétablir *membranæ* qui est dans tous les mss. et de mettre après ce mot un point. — 8. GO : *detecta*. La correction *derecta* est de Statius. — G : *equata*. — 9. G : *hec*. — 10. GO : *capri. mulgus* ; un point entre les deux mots dans G. — 11. O : *abhoret*. — 13. G : *hac re tristius*. O : *ac retristius*. Hand, Sillig défendent la leçon *tristius*, qui se trouve dans les anciennes éditions, l'Aldine 1502, Guarinus. La vulgate depuis la Juntine de 1503 est *tristius* admis par Lachmann, Haupt, Schwabe. Scaliger : *retritius*. L. Müller : *scitius*. Munro, Peiper, Bæhrens : *tersius*. Ellis écrit *tritius* en conjecturant *strictius*. — 14. G : *in faceto est in faceto rure*. O : *infaceto è infaceto rure*. — 15. O : *attigit ul neque nec idem*. — G : *unquam* : O : *ūq.* — 16. G : *eque*. — GO : *ha* au lieu de *ac*. — 17. GO : *tanquam* (*quam* en abrégé). — 18. O : *nec est*. — 20. O : *siuis*, — 21. G : *mantice*.

COMMENTAIRE. — Trimètres hipponactéens ou scazons ; cf. VIII. Au vers 8, à la césure, la syllabe après laquelle elle devait se placer est élidée et suivie de *et*. Est-ce un artifice semblable à celui de Virgile, dans les vers que cite M. Quicherat, *Traité de Versification*, p. 161, ch. XXI, 4^{re} ? Au vers suivant, la césure est après un monosyllabe précédé d'un mot de deux syllabes. Au v. 12, *modo* suivi de *scurra* compte pour un iambe. V. 14, la césure est après *est* précédée d'une élision. V. 15, elle est après le 4^e pied ; à la rigueur on peut la placer après *poemata* dont la dernière syllabe est élidée. V. 19, l'arsis est dissoute en deux brèves et un tribraque remplace l'iambe. V. 23, elle est après *cuique* dont la dernière syllabe est élidée. — On ne sait rien de particulier sur Suffénus, déjà nommé, XIV, 19. D'après la peinture charmante qu'en fait Catulle, il semble avoir été homme du monde, et détestable poète, amoureux de ses vers. Catulle par un trait inattendu tourne sa satire contre tout le monde, et contre lui-même le premier. Nous sommes tous Suffénus en quelque chose. — 1. *Vare*. Sans doute le personnage qui est en scène, X. — *Probe*. Terme de la langue familière, qu'on retrouve dans les comiques uni à *narrare*, *intelligere*, *meminisse*. Ellis cite de Plaute, « adprobe nosse, » *Trinumm.* IV, 2, 115. — 2. *Venustus*. Cf. VI, 2, COMMENTAIRE. C'est ce que l'on appelle : un galant homme. — *Dicax*,

celui qui a des mots vifs et plaisants; cf. v. 12 : *scurra*. — *Urbanus*, l'honnête homme, celui qui a l'usage du monde et le goût délicat que donne le séjour à la ville. Cf. Plaute, *Mostell.* 1, 1, 15 : « Tu urbanus vero scurra, deliciæ populi, Rus mihi tu objectas. » — 3. *Longe plurimos*, bien plus nombreux que qui que ce soit. — 5. *Per-scripta*, écrits jusqu'au bout, tout au long couchés sur le papier. — *Ut fit*, comme on fait d'ordinaire. — *Palimpseston*. Parchemin que l'on avait gratté pour en faire disparaître l'écriture. Cf. Cicéron, *ad Famil.* vii, 18, 2, et qui ainsi servait pour des brouillons. — 6. *Chartæ regiæ*. Suffénus a employé des feuilles de papier de la meilleure qualité et du plus grand format; cf. Suétone, éd. Reifferscheid, p. 131 : « Chartarum prima et præcipua augustea regia majoris formæ in honorem Octaviani Augusti appellata. » C'est la même espèce que Pline appelle *hieratica*, *H. N.* xiii, 74. — *Novi*. Forme archaïque de nomin. pluriel. Cf. Kühner, *Ausföhr. Gr. der L. Spr.* t. 1, p. 287, 288. — *Libri* a ici le même sens que *volumina*. Ellis rapporte l'opinion de Statius et de Vossius, qui veulent en faire l'enveloppe de chacun des rouleaux. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 52, se range au contraire à l'opinion qui identifie *libri* et *volumina*. Ellis cite un passage de Suétone, éd. Reiffersch. p. 134 : « Codex multorum librorum est, liber unius voluminis, volumen liber est a volvendo dictus. » *Novi libri* s'oppose ici à *palimpseston* et complète l'idée du v. 5. Ce n'est pas sur du papier gratté que Suffénus a fait écrire ses vers, c'est sur du papier neuf; de plus son recueil forme plusieurs volumes. — 7. *Umbilici*, ce sont les extrémités ornées des cylindres en bois collés à la fin de chaque livre et sur lesquels s'enroulait le papyrus. Les amateurs de reliure chez les anciens soignaient particulièrement la décoration de ces extrémités. Cf. Stace, *Silves*, iv, 9, 8; Martial, i, 66, 11; iii, 2, 9. Ordinairement on peignait les bouts du bâton; quelquefois on y ajoutait des clous, des morceaux de métal faisant saillie, et qui prenaient le nom spécial de *cornua*. Cf. Tibulle, iii, 1, 13; Ovide, *Tristes*, i, 1, 8; Martial, xi, 107, 1. — *Lora rubra*. Ellis et Munro s'accordent avec les anciens interprètes pour voir ici des cordons avec lesquels on liait le volume roulé. — *Membrana*, l'enveloppe de parchemin qui faisait l'office de notre couverture, et protégeait le papyrus contre les taches ou les dégradations venues du dehors, cf. Tibulle, iii, 1, 9; Martial, i, 66, 20; iii, 2, 10. Cette enveloppe était peinte de pourpre ou de safran, et enjolivée de diverses manières. Tel est le sens que donne Ellis. Il ne peut pas y en avoir d'autres, dit Munro; mais Ellis n'indique pas comment sur cette couverture des lignes peuvent avoir été tracées à la

règle, ce que signifie *derecta plumbo*. Doering donnait pour équivalent à *membrana derecta plumbo*, « versus in membrana diligenter ad lineas parallelas plumbo ducti et exarati. » Mais *membrana* est du parchemin; le livre est écrit sur papyrus. Il y a donc une confusion. Il est difficile pourtant que *derecta plumbo* ne marque pas le réglage fait sur les pages, suivant la coutume des anciens, avec une plaque ronde et mince servant de crayon. C'est le sens de *plumbum*. Comme le dit Munro, avec Ellis, *derecta plumbo* est une expression condensée pour *plumbo notata lineis ductis ad regulam*. Munro propose donc de reprendre *membranæ* des mss. contre tous les éditeurs depuis Avanti-
 tius (il y a plusieurs couvertures puisqu'il y a plusieurs volumes), de mettre un point après ce mot, et de rapporter *derecta plumbo et pumice omnia æquata* à *hæc* du v. 9. La tournure, reconnaît-il, serait alors un peu insolite; il s'appuie sur divers passages de Lucrèce, à peu près semblables, où des circonstances diverses marquées par des participes précèdent la proposition principale. J'avoue que je suis touché d'une partie de ses arguments et que je rétablirais volontiers *membranæ*; mais je mettrais seulement une virgule après ce mot, et je laisserais un point après *æquata*. Dans la phrase ainsi établie, *membranæ* manque il est vrai d'épithète; mais on peut suppléer avec ce mot *rubræ*, tiré de *rubra* appliqué à *lora*. Secondement il n'est pas nécessaire, comme le pense Munro, que *omnia* représente tout ce qui précède. *Omnia* représente tout ce qu'on voit dans l'intérieur du livre, quand une fois on l'a ouvert. Il y a un progrès dans la description que fait Catulle. Ce qui frappe d'abord, c'est le format, *chartæ regię*. Après cela, on peut voir que le papier est neuf, *novi libri*; l'œil s'arrête au centre de la tranche sur l'extrémité du cylindre qui soutient le rouleau, *umbilici*; puis se promène sur la couverture et en admire d'abord le lien, *lora*, puis l'enveloppe même *membranæ*. Il faut bien maintenant qu'on ouvre le livre, et on y trouve tout, « omnia, » bien réglé, et bien poli à la pierre ponce. Ici la phrase doit s'arrêter; tout ce qui touche à l'exécution matérielle est décrit. Mais la phrase suivante où il est question des vers et de leur valeur se relève avec le *hæc cum legas*, que rien ne doit embarrasser auparavant. Le rétablissement de la leçon des mss. peut donc être admis, sans d'ailleurs que l'on accepte la ponctuation de Munro. — *Pumice*. Ellis donne comme commentaire : « The inequalities of surface produced by the fibres of the papyrus were removed by pumice stone. » Munro objecte que les exemples cités par Ellis se rapportent à l'opération qui consiste à égaliser les tranches. Il transcrit un passage fort curieux d'Hildebert de Tours où il est question

tion de la préparation du parchemin, d'abord à l'aide du rasoir, puis de la pierre ponce avant le réglage; mais, dit-il, c'est un artifice des âges suivants, et d'après lui la pierre ponce servait à enlever les inégalités de l'écriture, les taches, les ratures, les lettres mal venues. En général, on admet que la pierre ponce servait pour le papyrus à rendre les tranches égales, comme chez nous on les ébarbe ou bien on les rogne. Presque tous les passages des poètes se rapportent à cette opération qui se faisait la dernière, et quand on l'indique, c'est une manière de dire que le livre est achevé. C'est ainsi qu'il aurait fallu entendre le vers 2 de la pièce 1. Le papyrus se polissait *dente conchave* (cf. Pline, *H. N.* XIII, 11 (25) 81), avant l'écriture. Il ne s'agit pas ici de cette opération, mais rapproché de *directa plumbo*, dont le sens est bien établi, *aquata pumice* ne peut guère se rapporter à la tranche. Comme Munro, je crois que ce passage échappe à une telle interprétation, et je serais d'avis d'accepter la sienne. — 9. *Hac*, les vers qui sont écrits. — *Cum legas*. La conjonction *cum* avec le subjonctif potentiel de la seconde personne du singulier, avec le sens de « si, » se trouve dans Plaute, souvent dans Cicéron, dans Salluste, dans Quintilien. Cf. Dræger, *Hist. Synt.* IV Th. p. 545. — *Bellus*. Cf. *Venustus* v. 2, et VIII, 16. — 10. *Caprimulgus*, celui qui trait les chèvres, un chevrier; *fossor*, celui qui fait les fossés, un grossier paysan, un rustre. Outre ce passage de Catulle, *caprimulgus* se trouve dans Pline, *H. N.* X, 56, 115, pour désigner un oiseau qui dans les étables suce le pis des chèvres. Cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 23. L'emploi de *unus*, fréquent dans les comiques (cf. entre autres Plaute, *Trucul.* II, 1, 39), semble, comme le remarque Munro, appartenir au langage de la conversation. Pour *fossor*, comparez Perse, V, 122. — 11. *Rursus*, au contraire; il paraît le contraire du *bellus* et de l'*urbanus*. — *Abhorret*. Ellis entend *abhorret a se*. Mais Munro fait remarquer qu'il n'y a pas d'exemple de cet emploi de *abhorret*, et il cite deux exemples, l'un de Cicéron, *de Orat.* II, 85, l'autre de Tite-Live, XXX, 44, 6, où *abhorre* sans régime est rapproché de *absurdum esse* et il se demande s'il n'y a pas là quelque synonymie. Quant à *mutat*, pris dans le sens neutre pour *mutatur*, les exemples sont assez nombreux. Cf. Plaute, *Rudens*, III, 6, 27, Varron, *L. L.* V, 101; *De R. R.* II, 2, etc. et autres cités par Ellis. Selon Munro, cette liste peut encore s'accroître. — 12. *Scurra* est pris ici en bonne part: un homme facétieux et plaisant. Ellis cite Phèdre, V, 5, 8: « *Scurra notus urbano sale.* » — 13. *Si quid*, etc. Cf. XXIII, 13. — *Tersius* est la correction qui s'accommode le mieux avec *scurra* équivalant

à *urbanus*. Cf. Quintilien, XII, 10, 20 : « *judicium acre tersumque* ; » X, 1, 93 : « *tersus atque elegans auctor*. » La leçon *tristius* des mss. a pu venir, comme le veut Munro, de la forme *tertius*, comparatif de *tertus*, participe arch. de *tergeo*, que Nonius cite de Varron et de Caton, p. 179 M. — 14. *Infaceto infacetiore rure*. Cf. xxxvi, 19, 20. Munro remarque le rapport qu'il y a entre ces mots *rure*, 14 ; *modo scurra*, 12 ; *urbanus*, 2 et ce passage de Plaute, *Mostell.* 1, 1, 14 : « Tu *urbanus* vero *scurra*, *deliciæ populi*, *Rus mihi tu objectas*. » Il est difficile qu'il n'y ait pas de la part de Catulle une réminiscence. — 16. *Beatus*, etc. Cf. Horace, *Ep.* II, 2, 107 : « *Gaudent scribentes, et se venerantur et ultro, Si taceas, laudant quidquid scripsere beati*. » — 17. *Gaudet in se*. Non pas *secum*, mais en se considérant. *In* avec l'ablatif marque l'objet qui excite la joie ou tout autre sentiment. Cf. Dræger, *Hist. Synt.* Th. II, p. 606. Cette construction rare dans l'ancienne latinité laisse voir beaucoup d'exemples à l'époque classique. — 18. *Idem fallimur*. c.-à-d. *eodem errore*. Seulement, comme le remarque Ellis, *idem* représente ici un substantif du même radical que le verbe, lequel d'ailleurs n'existe pas. C'est comme s'il y avait *eundem errorem erramus*. — 20. *Suus cuique attributus est error*. Cf. Properce, II, 22, 17 : « *Unicuique dedit vitium natura creato*. » Horace, *Sat.* I, 3, 68 : « *Vitiis sine nemo nascitur*. » — 21. *Mantica quod*, c.-à-d. *quod mantica*. Génitif partitif. La besace est à la fois devant et derrière ; une partie est donc derrière le dos. — *Quod in tergo est*. Cf. Phèdre, IV, 10 ; Horace, *Sat.* II, 3, 299 ; Perse, IV, 23 ; Sénèque, *de Ira*, II, 28.

XXIII.

NOTES CRITIQUES. — Il n'y a aucun intervalle entre cette pièce et la précédente dans GO. Toutefois G écrit en marge à l'encre rouge *ad Furium*. O à la gauche du premier vers laisse voir ce signe =. Dans G en marge : *faleuticum endecasillabum*. — 1. GO : *cui. al' servus*

G : *servo*. O : *servo*. GO : *archa*. — 2. G : *Cimex aiul' neq;*. O : *cimex al' neq;*. Il y avait ici sûrement dans le texte sur lequel copiait le scribe de l'exemplaire qui a servi de modèle à G *al' neque* au-dessus de *nec*. Il n'a pas compris et a fait entrer la variante dans le corps du texte ; le copiste de G a fait une nouvelle faute ; il a pris *al'* pour la glose *animal* écrit en abrégé. Cf. Bæhrens, *Proleg. ad*

Catull. p. xxxviii. Un correcteur postérieur a barré *aiðl.* — Selon Bonnet il y a un grattage léger ayant remplacé par *neque ignis* probablement *nec ignis*. On ne distingue plus que *ne* de l'écriture primitive. Les mss. récents ne laissent pas voir ces erreurs et ces retou-

ches. — 7. G : *neç mirum*. O : *ne mirum*. Les mss. récents se partagent entre *ne mirum* et *nimirum*. Nic. Heinsius : *nil mirum*. G ponctuée après *bene* ; on trouve la même faute dans l'éd. de 1475. La ponctuation exacte est rétablie dans l'Aldine 1502. — 8. Ellis admet à tort *conquoquitis* de D. L'éd. de 1472, celle de 1475 ont *quom coquitis*, leçon issue du Hamburgensis ou de ses analogues : *cum quo quitis*. — G : *nichil*. — 9. O : *minas* au lieu de *ruinas*. — 10. O : *facta*. G : *facta* avec un point sous le c. D a *fata*. *Furta* est une correction de Haupt, *Quæst. Catull.* p. 9, admise par Lachmann, Schwabe, L. Müller, Bæhrens ; Munro la juge certaine. Ellis la rejette et maintient *facta*. Schulze approuve Ellis. — 12. GO : *Aut qui*. Presque tous les mss. ont cette leçon. Ellis signale *atqui* dans le ms. qu'il nomme *d* et qui est de valeur inférieure. C'est donc une conjecture ancienne. *Atqui* a été rétabli dans les anciennes éditions. Statius conjecturerait *ut qui*. — 13. GO : *Si quid aridum magis est*. L'édition princeps a corrigé la transposition. — 14. G : *esuritione*. O : *esuricione*. D : *exuritione*. La forme *essuritione* est due à Bergk. J'ai toutefois quelque regret de l'avoir admise dans le texte. — 15. G : *sit bene*. D l'a suivi. — 16. O omet le second *abest*. Dans G la lettre finale du premier *abest* est une correction. Dübner [Schwabe] supposait qu'il aurait pu y avoir *abesse*. — 17. G : *muccusue*. O : *mucrusue*. — G : *pictuita*. — 18. GO : *mundiciem*. — 19. O : *cuius*, et en marge *culus*. G : *culus* et au-dessus *al' cuius*. Telle est la lecture de Bæhrens et aussi de P. Meyer (Ellis, p. 359). Néanmoins l'écriture est peu distincte. Dübner [Schwabe] avait lu *auus*, selon lui, faute pour *anus*. Ellis avait lu *anus* ; Cobham *anus*. Bonnet croit qu'il y a eu d'abord « *cuius* surchargé en *culus*, et au-dessus *al' cuius* que l'on peut lire aussi *auus*, comme l'a fait Dübner. » Ma collation personnelle porte *cuius* au-dessus de *culus*. — O : *sal illo*. — 21. Janus Gulielmus conjecturait *lupillis* ; cf. Gruter, *Lampas*, III, 9, 446. — 23. La leçon vulgaire est *possis*. Le texte des mss. est *posses* que l'on retrouve dans les anciennes éditions, dans l'Aldine 1502, dans Scaliger ; Passerat a *possis*. Bæhrens conjecture que *posses* est venu de la forme archaïque *posseis* qu'il admet dans son texte. Avec Ellis je conserve *posses* ; il y a des exemples en latin de la proposition conditionnelle au présent du subjonctif, tandis que celle qui est con-

ditionnée est à l'imparfait ou au plus que parfait du même mode. Dræger, *Histor. Syntax.* iv Th. § 549, c. p. 691. Aux exemples qu'il cite on peut ajouter, Tibulle, i, 8, 22; Catulle, vi, 1-3. — 24. GO : *hec tua*. — G : *cōmoda*. O : *comoda*. — 26. O : *sestertiaq*; G. *sestertia que*. Bonnet lit : *sestercia*. — 27. Les mss. ont tous : *satis beatus*, qui est dans les premières éditions. Calpurnius, 1481, a rétabli *sat es*, ce qui est devenu la vulgate. Sillig écrit *satis* et sous-entend le verbe substantif. Bergk, Roszbach, Ribbeck : *Satis beatus*. Heyse : *centum desine jam satis beatus*. Passerat : *sat is beatus*. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 61, croit *sat es*, une correction nécessaire. L'élision archaïque *beatus* n'est plus admise par Cicéron ni Lucrèce.

COMMENTAIRE. — Pièce écrite en vers phaléciens. C'est, comme le dit Munro, une de celles où la versification est le plus achevée, mais aussi une de celles où la saleté s'étale le plus effrontément. Ellis la compte parmi les cinq plus grossières de Catulle; les autres sont, d'après lui, xxxiii, xxxvii, lrv, xcvi. Catulle continue à insulter ce Furius, personnage énigmatique, suivant l'expression de Munro, sorte de gentleman (*bellus homo*, xxiv, 7), mais d'une pauvreté basse, honteuse, mal supportée, qui a des prétentions, sans doute espèce d'homme à tout faire, au milieu de la société avec laquelle vivait Catulle. Plus on lit ces pièces, plus on doit se convaincre que, dans la pièce xi, Catulle repousse avec mépris quelque entremise dont il s'était chargé avec Aurélius. Martial, xi, 32, a imité Catulle en peignant un personnage d'une pauvreté honteuse et méprisable; il a repris quelques traits du motif dans le portrait du faux sage Chérémon, xi, 56. — 1. *Furei*. Orthographe archaïque pour *Furi*. Cf. Bücheler, *De la décl.* lat. trad. L. Havet, p. 72. On peut ajouter l'exemple présent à la forme *Taracei*, citée par le traducteur. — *Servos*. N'avoir pas d'esclave est un signe d'extrême pauvreté. Ellis cite à ce sujet divers exemples, dont le plus considérable est celui de Sénèque, *de Constant.* 3 : « Cum pauperem negatis esse sapientem, non negatis solere illi et servum et tectum et cibum esse. » Il y avait là sans doute quelque proverbe dans l'antiquité. Lucilius peint un avare qui porte sa bourse avec lui, en ayant les dehors de la misère : « Cui neque jumentum est nec servos nec comes ullus; » cf. Lucilius, vi, frag. xvi, v. 22, éd. de L. Müller qui fait le rapprochement avec Catulle. — *Arca*, caisse à mettre l'argent, coffre-fort. Cf. Horace, *Sat.* i, 1, 67 : « Nummos contemlor in arca. » — 2. *Cimex*. C'est une manière de dire qu'il n'a pas même un lit malpro-

pre, habitation des punaises. Cf. Martial, xi, 32. 1 : « Nec tritus cimice lectus. » — *Nec araneus*, c.-à-d. *non domus ubi aranea habitant*. La présence des araignées est déjà un signe de pauvreté; cf. xiii, 8. La forme *araneus* est dans Lucrèce, iii, 383. — *Ignis*, c.-à-d. *focus*, comme dit Martial; peut-être l'expression est-elle plus forte, en faisant entendre le mot propre sans le donner lui-même. Ellis cite un passage d'Alexis qui s'applique bien ici; Meineke, *Frag. comic. Gr.* iii, 465 : *ὄχ' ἔχων δὲ τυγχάνω οὐ βόλβον, οὐ πῦρ, οὐ κῦμινον, οὐχ' ἄλας*. — 3. *Et pater et noverca*. Cf. Virg. *Bucol.* iii, 33. Pour l'énumération des parents pauvres, cf. Martial, xii, 32, 4 et suiv. — 4. *Silicem*. Exagération plaisante, comme celle du *Panulus*, 2, 77 : « Nam illa mulier, lapidem silicem ut se amet, potest. » Voyez aussi *Captifs*, ii, 1, 84, Ergasile promettant de venir au festin « cum calceatis dentibus. » Enfin cf. Cæcilius, *Fragm. incert.* xxxiii, éd. de Ribbeck, « vallata gula. » — *Comesse*. Forme assez fréquente dans Plaute, et que l'on retrouve dans Cicéron, Pline, Macrobe. Cf. Neue, *Formenl.* t. ii, p. 604. — 5. *Est pulcre tibi*, c.-à-d. *fortunatus es*. Cf. Cicéron, *De N. D.* i, 41, 114, et Horace, *Sat.* ii, 8, 19. — 6. *Ligneæ*. Cf. Lucrèce, iv, 1153, Bernays. — 7. *Nec mirum*. L'ellipse de *est* avec cette locution, assez piquante dans Plaute, et quelquefois se présentant dans Catulle, lvii, 3; lxii, 14; lxix, 7, n'est pas une forme du langage de la conversation, mais a une sorte de valeur rhétorique; cf. Schulze, *Z. für Gymnasialw.* xxxii, 11, p. 697. — *Bene valetis*. Cf. Horace, *Sat.* ii, 2, 70. — 8. *Concoquitis*, vous digérez. Emploi comme en français, soit sans régime, soit avec un régime à l'accusatif. — 9. *Incendia... ruinas*. Cf. Propertius, iii, 23 (ii, 27), 9, 10. Sorte de locution proverbiale pour indiquer les accidents qui menacent les maisons. Ellis cite encore Sénèque, *de Vita beata*, 26, 2, et *de Benefic.* iv, 6, 2. — 10. *Furta impia*. On peut tout en conservant la correction de Haupt (voir aux NOTES CRITIQUES) admettre ce que dit Ellis, que *impius* marque dans Catulle une violation de la loi naturelle. Cf. xxx, 3; lxiv, 405; lxvii, 25; lxviii b, 83; xc, 4. — 11. *Casus alios periculorum*. Cf. Horace, *Eptres*, ii, 1, 121; *Sat.* i, 1, 77; Martial, vi, 33, 3; « Furta, fugæ, mortes servorum, incendia, luctus. » Sur la locution *casus periculorum* Ellis rappelle la citation de Doering, Cicéron, *ad Famil.* vi, 4, 3 : « ad omnes casus subitorum periculorum magis objecti sumus. » Munro ajoute Cicéron, *ad Famil.* v, 16, 5 : « casum incommodorum tuorum. » *Bell. Alex.* 7 : « ad extremum casum periculi; » *Bell. Gall.* viii, 34, 1 : « Similem casum obsessionis. » Suétone, *Claude*, 25 : « ad arcendos incendiorum casus. » — 11. *Atqui* marque ici

un progrès dans l'énumération : et d'ailleurs. — *Sicciora cornu*. Cf. avec Ellis, Pline, xxxi, 102 : « cornea videmus corpora piscatorum. » Cicéron, *de N. D.* II, 57, 114 : « duros et quasi corneolos introitus. » Pour *siccus*, cf. Nonius, p. 394, M. 458, Quicherat : « Varro, Cato vel de liberis educandis : Persæ, propter exercitationes pueriles modicas, eam sunt consecuti corporis siccitatem ut neque spuerent neque emungerentur, sufflatove corpore essent. » — 13. *Aut si quid magis*. Cf. xxii, 13. — 14. *Sole et frigore et essuritione*. Martial imite ce passage évidemment, xii, 32, 7 : « frigore et fame siccus. » — 15. *Quare* est une conséquence ironique. Le moyen, après cela, de n'être pas parfaitement heureux, et le développement suit dans les vers 16 et suivants. — 16. *Sudor... saliva*. Ellis cite deux passages ingénieusement choisis. Pétrone, vantant un personnage bien portant, dit de lui : 44 : « nec sudavit unquam nec expuit. » On lit, *Priapeia*, xxxii, 1-7 : « Uvis aridior puella passis... quæ suco caret est putusque pumex Nemo viderit hanc ut expuentem. » — 17. *Mucusque*, etc. Catulle connaissait-il le passage de Varron cité plus haut, ou bien était-ce un proverbe? *Mucus* se dit des épaisses sécrétions, *pituita* de celles qui sont liquides. — 19. *Purior salillo est*. Cf. xcvi, 3 : « mundior. » — *Salillo*. La salière chez les anciens devait être particulièrement propre. Cf. Perse, iii, 25 : « Purum et sine labe salinum. » Horace, *Odes*, II, 16, 14 : *Splendet in mensa tenui salinum*. « *Salillum* est le diminutif de *salinum*. Ce mot est déjà dans un passage du *Trinummus* de Plaute, II, 4, 91, où d'autres lisent *satillum* et *sitellum*; cf. Teufel. *De Catulli voc. singul.*, p. 17. — 20. *Decies cacas*, Aristophane a dit de la même manière δέκακις χέειν. Martial, xii, 56, 1, imite le *decies*. « *Ægrotas uno decies aut sæpius anno*. » — *In anno*. La préposition sert à indiquer l'espace de temps pendant lequel la chose arrive. Cf. Madvig, *Gr. lat.*, § 276, Rem. 3. — 21. *Id. c.-à-d. quod cacas*. — *Durius*. Cf. Martial, III, 89, 2 : « faciem durum, Phœbe, cacantis habes. » — *Faba*. Il s'agit de fèves séchées, lesquelles deviennent en effet fort dures et servaient ainsi à donner les suffrages dans les tribunaux athéniens, aussi bien que les petits cailloux, *lapillis*. — 24. *Commoda beata*, des avantages qui sont des faveurs de fortune. — 25. *Noli spernere nec*. Emploi remarquable de *nec* correspondant à la négation contenue dans le premier verbe. Cf. avec Ellis, Holtze, t. II, p. 325, *Panul.* IV, 5, 32 : « Mirari noli neque me contemplarier. » — 26. *Sestertia centum*. Cent mille sesterces, environ 20,000 francs de notre monnaie; la possession de cette somme, sans être la richesse, donnait divers avantages, et comme le dit Ellis, une

sorte de respectabilité. — *Precari*, c.-à-d. *voto tibi exposcere*. — 27. *Satis beatus*, ta prospérité est suffisante. On conçoit, quand on connaît les mœurs des anciens, quel parti Furius peut tirer de cet avantage. Cf. Martial. vi, 50.

XXIV.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. Dans G un léger signe, mais postérieur, à l'encre noire, en tête du vers 1. — 1. G a *est*. O : *e* qui égale *est*. — O : *iuvenciorum*, selon Bæhrens. Les anciennes éditions, même l'Aldine 1502, ont *juvenculorum*. Stautius et Muret ont corrigé. — 2. GO : *q* = *quod* au lieu de *quot*. — 3. GO : *post hac*. — G : *inannis*. — 4. O : *divicias*. — O : *mi dedidisses*. G : *mi dedisses*. Quelques mss. d'ordre inférieur : *mihi dedisses* que reproduisent les éd. de 1472, 1475, l'Aldine 1502, Muret, Scaliger, Dœring, Naudet, Sillig. Is. Vossius a conjecturé *Midæ* admis par les derniers éditeurs, Lachmann, Haupt, Schwabe, *al' cui al' nec*

L. Müller, Bæhrens, Ellis. — 5. G : *isti qui neque*. O : *isti qui nec*. D : *cui*. L¹ : *qui*. L² : *cui* — G : *archa*. — 7. O : *quid*. Bæhrens conserve cette leçon. — 8. GO : *archa*. — 9. O : *H'* (= *hoc*). G : *Hoc*. — G : *qua lubet*. — 10. GO : *archam*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens : cf. p. 359. Il faut noter la fin du v. 7, qui est un monosyllabe, que d'ailleurs la grammaire ne lie pas étroitement au mot qui précède lequel n'est pas un monosyllabe. Le sujet de cette pièce est un de ces amours comme les mœurs antiques en admettaient, tel que celui que témoigne Horace à Ligurinus, Tibulle à Marathus, tel que celui dont Virgile fait la peinture dans son *Alexis*. Il est vraisemblable que Juventius, aimé de Catulle, cf. xlviii, et le dédaignant, cf. lxxxix, a cédé aux assiduités de ces personnages dont Catulle menace l'un, pièce xv, insulte l'autre sur sa pauvreté ignoble, pièce xxiii. En attendant que dans la pièce xxv, il poursuive à son tour le jeune homme de ses vers mordants, il lui reproche ici la bassesse de son choix. Que le préféré de Juventius soit le même que Furius, c'est ce qui résulte au v. 5, de la répétition presque intégrale du début de xxii. S'agit-il du même personnage que dans la pièce lxxxix, comme le veut Victorius, cela n'est pas certain, dit Ellis. Pourtant tous deux sont dépeints comme pauvres,

comme *belli homines*. Peut-on établir exactement la chronologie relative des pièces xxiii, xxiv, lxxxii? Ellis fait voir qu'il y a évidemment dans chaque pièce allusion aux autres; mais Catulle a-t-il commencé par l'invective du n° xxiii, en voyant quel indigne rival lui était préféré, ou bien a-t-il écrit ce violent morceau dans la rage de voir repousser ses tentatives, c'est ce qu'il est difficile de décider. Schwabe, et on peut accepter cette indication, place après la rupture avec Lesbie, et après le voyage de Bithynie, c.-à-d. en 698/56 et 699/55, la série des pièces xv, xxiii, xxiv, xxvi, xlviii, lxxxii, xcix. La pièce xxv est, si l'on adopte la théorie de Schwabe, un dernier trait lancé contre Juventius; dans la pièce xi, qui est de 700/54, il repousse à jamais de lui Aurélius et Furius, en même temps qu'il renonce pour toujours à Lesbie, unissant dans le même adieu flétrissant les objets des passions qui semblent l'avoir le plus préoccupé, l'un par une injure directe, l'autre en faisant intervenir les noms de ses intermédiaires et de ses rivaux. Les interprètes et les commentateurs rattachent le Juventius dont il est ici question à la famille des Juventius, issue de Tusculum, dont parle Cicéron dans le *Pro Plancio*, viii, 19 et xxiv, 58. Peut-on croire qu'un jeune homme de haute naissance ait pu être l'objet d'un amour semblable à celui qui est ici décrit? Il suffit de rappeler les imputations auxquelles ont été en butte la jeunesse de César et celle d'Antoine. Voyez d'ailleurs le passage de Cicéron, *ad Attic.* 1, 16, 25, cité par Schwabe : « etiam noctes mulierum atque adolescentulorum nobilium introductiones nonnullis iudiciis pro mercedis cumulo fuerunt. » — 1. *Flosculus*. Cette expression marque, par le diminutif, la jeunesse gracieuse de Juventius. Mais *flos Juventiorum* oppose la noblesse du jeune homme à la triste condition de celui à qui il se livre. — 2. Cf. xxi, 2, 3; xlix, 2, 3. — 4. *Divitias Midæ*. La richesse de Midas était proverbiale. Cf. Ovide, *Mét.* xi, 85 et suiv. Martial, vi, 86, 4. — 5. *Isti*, terme de mépris, développé par la fin du vers. — *Quoi*. Forme archaïque pour *cui*. Cf. 1, 1. Voyez Bücheler, *De la Décl. lat.* trad. L. Havet, p. 183. Kuhner, *Ausf. Gramm. der L. Spr.* t. 1, p. 399. — 6. *Sineres amari*. Cf. Ovide, *Héroïdes*, xv, 96 : « Non ut ames oro, verum ut amare sinas. » Sur l'emploi du subjonctif après *velle* et *malle*, cf. Dræger, § 396, iv Th. p. 349. Ellis renvoie à Holtze, II, p. 167, où l'on trouve une citation de Plaute, *Bacch.* iv, 9, 124, où la tournure est presque identique à celle de Catulle : « Ne ille edepol Ephesi multo mavellem foret, Dum salvos esset, quam revenisset domum. » — *Qui*. Comment donc! Cf. Térence, *Andrienne*, I, 1, 123 : « Qui, cedo. » Plaute, *Bacch.* I, 1, 19 (53) : « Qui, amabo? »

Voyez les nombreux exemples de cet emploi de *qui*, dans l'ancienne latinité, Holtze, t. 1, p. 174 et suiv. Celui que cite Ellis est remarquable en ce qu'il est aussi suivi d'une interrogation. — *Bellus*. Cf. VIII, 16; XXII, 9. Juventius prend cela dans un sens favorable : n'est-il pas galant homme? Mais comme le dit Schulze, ce mot peut se prendre aussi dans un sens défavorable. Cf. Plaute, *Mercator*, IV, 1, 22 : *illam esse amicam tui viri bellissimi*. » Catulle, LXXVIII, 3. Aussi Catulle répond : toujours est-il que ce galant n'a ni esclave ni caisse. — 9. *Hoc*, ce que je viens de dire, qu'il n'a rien. — *Abice*, rabaisse cela, fais-en peu de cas. Cicéron, *Orator*, xxxvi, 127, oppose *abicere* à *augere*, en parlant des choses que l'orateur peut faire valoir ou rabaisser. Cf. encore *de Orat.* III, 26, 104. — *Eleva* a le même sens à peu près.

XXV.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. Mais O met à la marge du premier vers le signe =. G écrit à la marge de droite à l'encre rouge : *ad Tallum*. La forme *Thallus* est admise depuis Parthénus, éd. de 1486. — 1. GO : *Cinede talle*. — 2. O : *medullula*. G : *medulla*. — O : *imulla*. — G : *moricilla*. O : *moricula*, selon Ellis. Bæhrens lit *moricilla*. Schulze, *Hermes*, XIII, p. 50 : *moicula* = *moricula*, dans O. Les anciennes éditions ont un texte inintelligible; Ald. 1502 : *inula mollicella*. Statius : *vel inula amaricilla*. Muret : *vel hinnula tenella*. La correction est due à Scalliger. *Oricilla* est une autre orthographe d'*auricilla*. Pline, *H. N.*, XI, 276, éd. von Jan, cite un passage de Trogue Pompée, où se trouve la forme *oricularum*. Voyez P. Diacre, *Excerpt. in libr. Pomp. Festi*, XIII, p. 111, éd. Lindemann : « *Orata genus piscis a colore auridicta, quod rustici orum dicebant, ut auriculas oriculas*. » Sur la transformation fréquente de *au* en *o* long, cf. Priscien, p. 562 P. Kühner, *Ausf. Gr. der L. Spr.* t. 1, p. 54. C'est de cette forme devenue populaire qu'est issu notre français *oreille*. — 3. G : *arūcoroso al' araneoso*. O : *ūracoroso*. — 4. G : *talle*. O : *tale*. — 5. *al'aues ul' aries* i

G : *Cum diva mulier alios ostendet os citantes*. Dans l'intervalle il semble y avoir eu un *s* gratté. O : *cum diua ml'raries os-sistantes*. Passage à peu près désespéré. Les anciennes éditions ont : *quom diva mulier aves ostendit oscitantes*. Ald. 1502 : *cum diva mu-*

lier alites ostendit occinenteis, que garde Sillig en reprenant *mulier*, Muret : *cum dia mater alites ostendit oscitanteis*. Guarinus : *cum dira maris hyems aves ostendit oscitantes*. Scaliger, Doering, Naudet : *cum de via mulier aves ostendit oscitantes*. Haupt : *cum diva mulierarios ostendit oscitantes*. Frohner : *Lasciva mulier ut nates ostendit oscitantes*. Munro : *conclave cum vicarios ostendit oscitantes*. Bæhrens : *cum dira vinulenties ostendit oscitantes*. On pourrait citer encore. Ellis laisse le passage sans correction. Ceux qui maintiennent *mulier* me semblent blesser le sens général; aussi m'arrête-je avec Schwabe et L. Müller à la correction de Lachmann qui est reproduite dans le texte. — 6. *Mihi*. Bæhrens : *meum, mihi*. — 7. G : *sudarium q̄*. — G : *Sæthabum*. O : *Sathabum*. — GO : *catagraphos que Thinos*. — 8. G : *inepteq*; changé en *inepteq̄*. O : *inepteq*. — 9. O : *remite*. — 10. Scaliger, au lieu de *manusque*, conjecturait *natisque*. — O : *mollicelas*. — 11. GO : *insula turpiter*. *Insula* est dans l'éd. de 1475. *Inusta* est de Calpurnius. éd. de 1481. Scaliger conjecturait *inlusa*. GO : *conscribilent*. — 12. G : *estues velut inimica*. O : *velut iminica*. L'éd. de 1473 a *minuta*. — 12. G : *deprehensa*.

COMMENTAIRE. — Mètre iambique tétramètre catalectique ou septénaire. Les Comiques en font un assez fréquent usage. Catulle ne l'a employé que cette fois. Aux vers 3, 4, 5, 7, 9, 10, 11, 13, il admet un spondée au 1^{er} pied au lieu de l'iambe. Aux vers 5, 13, il admet aussi un spondée au 5^e pied. La figure métrique est donc celle-ci :

ū — ū — | ū — ū — || ū — ū — | ū — ū.

Le vers 11 offre une curieuse particularité, c'est l'emploi du mot *conscribillent* que l'on rencontre d'ailleurs chez un contemporain de Catulle, Varron, cité par Nonius, p. 82, 2 et 83, 1. Mais les deux passages semblent en prose et on n'en peut rien tirer pour la quantité. A s'en tenir à l'étymologie, la syllabe *scri* doit être longue. Aussi a-t-on proposé des corrections. Muret : *consigillent*; Statius : *conserillent*; Conrad de Allio : *contribillent*. D'autres *constrigillent*, *concribillent*, et c'est cette leçon que M. Quicherat adopte dans la 2^e édition du *Thesaurus* avec le sens de percer. De plus il écrit *natisque*. « Ohe jam satis est, » s'écrie M. Naudet après *contribillent*, et il admet avec Vossius que l'antépénultième peut être abrégée. Lachmann admet cette doctrine, *ad Lucret.* 360. Il attribue cette infraction à la règle à ce que certains mots anciens et vulgaires ont une quantité incertaine. Mais quoi dans le vers iambique septénaire

souvent un spondée occupe la septième place. Cf. par exemple Plaute, *Miles*, v. 360, 369, 385, 407, éd. Brix; Térence, *Heautont.* v. 681, 687, 694, 700, 707, éd. Wagner. Sans doute le vers de Catulle est très-régulier et n'admet pas les licences des Comiques. En revanche il aime l'emploi des spondées, témoin son goût pour les vers spondaïques (il en a 25, dont un entièrement composé de spondées, cxvi, 3); témoin le spondée qu'il introduit à la place du dactyle dans les vers phalécien de la pièce lv. Le présent vers est une sorte de spondaïque et il se peut qu'il ait admis le spondée à la septième place et non abrégé l'antépénultième. En somme il faut conserver *conscribillent*, toute correction est mal venue, mais on ne peut conclure certainement à la quantité du mot. — Schwabe, *Quæst. Catull.* p. 149, identifie Thallus avec Juventius; ce mot est suivant lui une légère altération voulue de Thalna, surnom d'une branche des Juventius. Ellis croit qu'il s'agit d'un danseur dont c'est le vrai nom (*Thallus* se retrouve dans les Inscriptions, cf. Orelli, 4266), qui joignait à l'exercice de sa profession celui d'un métier moins honnête, comme beaucoup de ses pareils. Schulze, *De Catullo Græcor. imitat.* p. 34, identifie Thallus avec Pollion (θάλλειον = *pollere*); il établit des rapprochements entre la pièce xii et celle-ci. Il repousse l'idée de Bucheler, qu'il faut voir dans Cicéron, *ad Q. fr.* II, 15, 14, une allusion à Catulle. L'identification avec Pollion est bien douteuse; on a vu que la pièce xii est à peu près de l'an 60; celle-ci, écrite évidemment après le voyage de Bithynie, ne peut être antérieure à 56. Ce serait supposer une bien longue habitude du vol chez Pollion, et un bien grand défaut de précautions chez Catulle. Assurément, on ne peut pas directement prouver contre Ellis qu'il s'agit de Juventius. Mais cela me semble ressortir de la lecture des pièces qui entourent celle-ci; elle est à dessein réunie aux autres; c'est le dernier outrage à celui qu'il dédaigne après l'avoir aimé, comme, dans la pièce xiii, il redemande furieusement ses tablettes à une femme qui ne peut être que Lesbie. Il est possible qu'à cause de la violence de l'insulte et du rang de l'insulté, il ait déguisé son nom de manière à prévenir toute réclamation directe, quoique le cercle de ses amis dût bien voir de qui il était question. Quant aux mœurs qui sont peintes ici, il n'y a qu'à renvoyer au commentaire de la pièce xii.

— 1. *Cinæde... mollior*. Cf. Plaute, *Aulul.* III, 2, 8 : « ita fustibus sum mollior magis quam ullus cinædus » — *Capillo*. Ce mot se dit du poil des animaux; Aulu-Gelle le dit de celui des chevreux, xii, 1, 15; Columelle, ix, 10, 1, du duvet qui couvre le corps des abeilles. — *Cuniculi*. Mot assez fréquemment employé

par les écrivains du temps et qui semble d'origine espagnole. Cf. Varron, *De R. R.* III, 12, 6 : « Terti generis est, quod in Hispania nascitur, similis nostro lepori ex quadam parte, sed humile, quem cuniculum appellant. » Voyez Süss, *Catull.* p. 47, et Vaniček, *Fremdwörter im Griech. und Latein.* p. 69. — 2. *Anseris medullula*. Expression imitée dans les *Priapées*, LXIV, 1. Toutefois il y a là *medulla*. Le diminutif ne se lit que dans Catulle; cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 16. Depuis Vossius les interprètes s'accordent pour entendre ce mot du duvet qui est sous les plumes de l'oie, comme dans Pline, *H. N.* x, 53, ed. von Jan : « pluma mollior quæ corpori proxima. » Martial, XIV, 161, 1, 2 : « pluma Interior cygni. » — *Imula oricilla*. Il doit y avoir ici un proverbe; cf. Cicéron, *ad Q. fr.* II, 15, 4. Ellis cite, après Bücheler, Ammien Marcellin, XIX, 12, 5. — 3. *Situ araneoso*. Cf. *Priapées*, LXXXII, 30. *Situs*, littéralement : la moisissure des araignées, c.-à-d. les toiles d'araignées à l'aspect sale et mou. — 4. *Rapacior*. Mœurs de courtisane et de débauché, cf. Horace. *Epist.* I, 14, 33 : « Cinaræ rapaci. » — 5. L'idée générale est que Thallus profite pour voler de l'occasion que lui offre le sommeil de ceux avec qui il se trouve. Cf. Martial, VIII, 59. Et ainsi il n'y a pas lieu avec Hand de supprimer le vers qui est nécessaire au sens. Mais qui est cette *diva*? Est-ce Vénus, qui a fatigué les convives? la mystérieuse Angerona, déesse du silence? Larunda ou Laverna, divinité de l'obscurité protectrice des voleurs? Murcia, la déesse de l'inertie, que propose Munro, *Critic. and Elucid.* p. 63? Murcia est d'ailleurs aussi un surnom de Vénus. Les anciens interprètes voulaient que ce fût Thétis. *Munerarios* est un mot, d'après Quintilien, VIII, 3, 34, employé pour la première fois par Auguste et qui sert à désigner ceux qui donnent les jeux de gladiateurs, ou ce qui a rapport à ces jeux. Si on l'admet ici, il ne signifie que ceux qui font des présents et qui à moitié endormis se laissent soustraire ce qu'ils n'ont guère envie de donner. — 6. *Pallium*. Est-ce un manteau qui a glissé de ses épaules pendant un festin (cf. Martial, VIII, 59, 10), ou bien la chose s'est-elle passée au bain comme le veulent quelques interprètes? — *Involasti*. On a dit *involare in* et l'acc. *involare in possessionem*, puis avec l'accusatif, *involare aliquid alicui*. Cf. Pétrone, 58. Nonius, p. 32 M, hésite entre deux étymologies : « aut a volatu, aut a vola, id est, media manu, dictum. » — 7. *Sudarium satubum*. Cf. XII, 14. — *Catagraphosque Thynos*. Munro déclare franchement, *Critic. and Elucid.* p. 65, qu'il n'a pas la moindre notion de ce que peuvent être ces objets. Les anciens commentateurs ont essayé à cette occasion de

modifier le texte. Muret a proposé *catagraphonque linum*. Vossius : *catagraphonque Thynon*, et il croit que ce sont des tablettes de quatre couleurs fabriquées en Bithynie. Scaliger : *Chirographosque Thynos*, et Saumaise adopte ce texte en supposant que ce sont des anneaux avec un cachet d'origine bithynienne. Ellis qui, dans son Commentaire, rapporte les différentes opinions, semble dans les notes de sa nouvelle édition du texte, s'arrêter à quelque chose de semblable. Il s'appuie sur un vers de Mécène cité dans l'*Anthologie* : « Nec quos Thynica lima perpolivit anellos; » sur un passage des *Scholia Bernensia*, ad G. 559 : « Timet ne quis sibi invollet opus suum et signet, » et croit que ce sont des cachets, *anulos signatorios*, dont Thallus songe à marquer le manteau qu'il a volé, et qu'en revanche Catulle le marquera de son fouet. Rien n'est plus ingénieux, mais rien n'est moins sûr. Les anneaux de Bithynie n'ont aucun rapport avec ce dont il est question; le passage des *Scholia Bernensia* non plus, et si Catulle menace Thallus de lui laisser ses marques avec son fouet, c'est une promesse que l'on fait à des esclaves ou à des gens méprisables, sans qu'ils aient volé un cachet pour s'en servir. En somme Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 12, a raison; le mot *Thynos* ne peut être qu'un substantif, et ne signifie que « les Thyniens » et non des objets fabriqués en Bithynie, et *catagraphos* est un adjectif. Le mot se trouve au neutre dans Pline, *H. N.* xxxv, 34, pour désigner des objets dessinés de profil et en raccourci. *Thynos catagraphos*, comme l'a cru Statius, ce sont donc des figures de Bithyniens, peints ou représentés sur une étoffe en raccourci; c'est un tissu orné de figures, comme dans Virgile, *G.* iii, 25. Probablement c'est une curiosité que Catulle a rapportée de son voyage de Bithynie, comme ses amis lui ont envoyé d'Espagne des tissus de Sætabis — 8. *Inepte*, vu la mesure, ne peut être qu'un vocatif. — *Palam habere*. Ellis cite justement Horace, *Sat.* i, 2, 84. — *Soles*. Ellis cite Cicéron, *Verr.* i, 22, 60 : « Solet hæc quæ rapuit et furatus est nonnunquam dicere se emisse. » *Avita*, c.-à-d. *ex jure hæreditatis accepta*. Cf. Horace, *Sat.* i, 6, 78 : « avita ex re. » — 9. *Reglutina*. Mot qui se trouve pour la première fois dans Catulle; cf. Teufel, *De Cat. voc. singul.* p. 37. *Ab unguibus reglutina*, c.-à-d. *emitte ab unguibus quasi glutine oblitis*. Cf. xxxiii, 3 : « Dextra inquinatio. » Ellis cite deux passages topiques, l'un de Lucilius, xxviii, 58, éd. de L. Müller : « omnia viscatis manibus leget, omnia sumet. » L'autre de Namatianus, i, 609 : « Harpyias quarum discerpitur unguibus orbis, Quæ pede glutineo quæ tetigere trahunt. » Le verbe *reglutinare* se retrouve dans Mart. Capella, cap. vi, § 586. Prudence, *Peristeph.* 10, 874, le prend

dans le sens de *iterum glutinare*, — 10. *Laneum*, c.-à-d. *molle*. — *Latusculum*. Cf. Lucrèce, IV, 311, Munro. — *Mollicellas*. Diminutif du diminutif *molliculus* qui se trouve dans Catulle, XVI, 4; dans Plaute, *Casin.* II, 8, 55 (383); *Panul.* I, 2, 154 (236); Charisius, 183 P. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 26. Ces diminutifs multipliés dans la pièce servent à peindre l'efféminé Thallus, — 11. *Inusta turpiter*. Cicéron, *Catil.* I, 6, 13, a dit : « Nota turpitudinis inusta vitæ tuæ. » La métaphore est analogue sauf que dans Catulle elle s'accompagne d'une autre. On dit en effet « uri flagellis »; cf. Horace, *Epist.* I, 16, 47. — *Conscribillent*. Cf. Plaute, *Pseudol.* I, 5, 131 : « Quasi quom in libro scribuntur calamo litteræ Stilis me totum usque ulmeis conscribito. » — 12. *Insolenter exæstues*. Dœring : *præter modum subagiteris et jacteris*. Il y a là toutes sortes d'allusions. L'efféminé Thallus n'a pas coutume de se donner beaucoup d'exercice. Ou bien encore : il en aura un plus échauffant encore que ceux auxquels il se livre, et on comprend ce que cela veut dire. — *Minuta*. Munro remarque ingénieusement que ce mot appartient sans doute au langage populaire dont Catulle fait si souvent usage. Il y a des écrivains qui ne l'emploient jamais dans le sens de *parvus*; au contraire on le trouve dans Plaute, dans Térence, dans les lettres de Cicéron (*ad Attic.* XVI, 1, 3 : « minuta navigia »), dans la *Guerre d'Afrique* et la *Guerre d'Espagne*, deux livres écrits en style plébéien; dans Vitruve. Ellis cite un passage de Properce, analogue à celui-ci, où la petitesse de la barque est opposée à la force de la mer, et où se trouve *minutus*. Properce, I, 11, 9, 10 : « Atque utinam mage te remis confisa minutis, Parvula Lucrina cymba moretur aqua. » — *Magno*. Epithète, opposée ici à *minuta*, et qui sert à l'antithèse, qui d'ailleurs est souvent appliquée à la mer. Cf. entre autres passages très-nombreux, Lucrèce, II, 1. — 13. *Deprensa*. Cf. Virgile, *Æn.* V, 52. Lucrèce, VI, 429. — *Vesaniante*. Les lexiques, Klotz entre autres, citent ce mot comme adjectif. Teufel, *De Catulli voc. sing.* p. 38, fait remarquer que le verbe *vesanire* se retrouve dans Cassiodore, *H. Eccles.* IX, 30, et qu'ainsi ce mot peut être compté comme participe.

XXVI.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. Un sigle en encre rouge à gauche dans G, le sigle = dans O.

Dans G, *ad Furium* en encre rouge dans la marge de droite. — 1. O : *ura*. G : *nostra*. Les anciennes éditions ont *nostra*, sauf celle de 1473. Muret, Douza, Heinsius, Dœring approuvent *vestra* ou *vostra*. Munro incline pour cette leçon. Schwabe et Bæhrens l'introduisent dans le texte, avec raison à mon avis. — 2. O omet ce vers. G : *Favonij*, d'où Bæhrens conjecture *Favonei*. — 3. G : *sevi Boree* aut *Apheliote*. La vulgate et Lachman : *apeliota*. — 4. G : *Millia*. — 5. Bonnet remarque que, dans G, la lettre O qui commence le vers est écrite sur un grattage.

COMMENTAIRE. — Vers phalécien; cf. p. 359. — Le Furius à qui la pièce est adressée est sans doute celui dont il a été question déjà précédemment. Comme le remarque Munro, il est bien peu probable que Catulle plaisante avec lui sur ses propres embarras comme il l'a fait avec Fabullus (xiii); cette épigramme semble une suite ou un accompagnement des sanglantes railleries de la pièce xxi. Peut-être Furius, ce *bellus homo*, mêlé à la bonne société, vantait-il l'exposition de sa maison de campagne, ou s'en plaignait-il? Il faisait, comme on dit, grand bruit de sa propriété. Catulle lui répond. Il y a d'ailleurs une imitation de Callimaque, *Epist.* 47, Meineke : *χειμῶνα; μεγάλους... δανείων*. Cf. Magnus, *Z. für Gymnas.* xxxii, 1878, p. 501. — 1. *Vostra*. Elle appartient à Furius et à sa famille; cf. xiii, 7, 8 : « valetis... concoquitis..., nihil timetis. — 2. *Opposita*. Catulle joue ici sur le mot. L'adjectif marque l'exposition à une région dont le vent souffle; mais le verbe *opponere* signifie aussi mettre en gage. Cf. Térence, *Phormion*, viii, 3, 56 : « Ager oppositus pignori, ob decem minas. » Les interprètes citent beaucoup d'autres exemples analogues. — *Apheliota*. Catulle cite plaisamment les quatre points cardinaux. L'Auster est le vent du sud; le Favonius, le vent d'ouest; Borée, le vent du nord; l'Aphéliote est le vent d'est, qui souffle à l'équinoxe, celui que les Grecs appelaient encore *Eurus*, et les Romains *subsolanus*. Cf. Plin., *H. N.* 47 (46-47), 119 à 125, éd. von Jan; Aulu-Gelle, ii, 22, 5-18. — Quinze mille deux cents sesterces, 3040 francs environ. La somme n'est pas très-considérable, et justement Catulle en profite pour exagérer l'expression du vers 5 et faire ainsi ressortir l'indigence de Furius.

XXVII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. Dans O, le sigle = est à côté du premier vers. Dans G un sigle rouge à gauche, *ad pincernam suum* en rouge dans la marge de droite. — Aulu-Gelle a cité les quatre premiers vers, vi, 20, 6. — 1. O : *Falerni*. — 2. G : *ingere mi*. O : *ingeremi*. Les mss. d'Aulu-Gelle ont *inger mi* ou *ingermi*. Gloss. Labb. p. 93^b : *inger*, εἰσπασον. Les éditions de 1472, 1473, 1475 ont *ingere*, de même que l'Aldine 1502, Stadius, Muret. Guarinus : *infer*. Heinsius : *junge*. *Inger* est dans les éditions de 1481 (Reg.), de 1481 (Vicence), 1486 (Brescia), dans Vossius, Markland, et tous les éditeurs modernes. — 3. G : *Posthumie... magistre*. — Quelques-uns des mss. d'Aulu-Gelle ont *iuvet*. — 4. GO : *ebriose acino*. A. Gelle : « Catullus quoque elegantissimus poetarum in hisce versibus : Minister — ebriosioris, cum dicere ebrio (les mss. ont *ebrioso*, *ebriosi*, *hebriosi*) posset et quod erat usitatus acinum in neutro genere appellare, amans tamen hiatus homerici suavitatem ebria (les mss. ont *ebriosam*) dixit propter insequentis a litteræ concentum. Qui ebriosa (les mss. ont *hebriosam* ou *ebriosam*) autem Catullum dixisse putant aut ebrioso (les mss. ont *ebriosos*), nam id quoque temere scriptum invenitur, in libros scilicet de corruptis exemplaribus factos inciderunt. » De ce texte assez altéré et médiocrement clair, il résulte qu'A. Gelle entre diverses leçons préférerait *ebria acina*, avec l'hiatus, cf. Haupt, *Opuscula*, t. II, p. 123, et c'est la leçon adoptée par Bæhrens, mais qu'il y en avait deux autres de son temps, *ebrioso acino* et *ebriosa acina*. L'indication d'A. Gelle est trop formelle pour que le féminin n'entre pas dans le texte. La leçon *ebriose* des mss. est aussi favorable à ce texte, et c'est un copiste qui plus tard a écrit *acino*, forme qu'il connaissait mieux. Mais l'hiatus *ebria acina* est tout-à-fait contraire à l'usage de la versification de Catulle, et avec Lachmann, Roszbach, Haupt, Schwabe, L. Müller, Ellis, j'écris *ebriosa acina*. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 67, écrit *ebrioso acino*. Les plus anciennes éditions transcrivent les mss. d'une manière inintelligible. *Ebriosa acina* est dans la Bresciane de 1486, dans l'Aldine de 1502 et est devenue la vulgate. — 5. O : *aduos*. — GO : *quod iuvet*. La correction est dans l'édition de Calpurnius, 1481, et depuis est devenue la vulgate. — GO : *limphe*. — 7. GO : *thionianus*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. La base du premier est un iambe; celle du quatrième un trochée. Le sujet de la pièce est analogue à beaucoup de morceaux du même genre que l'on trouve dans les lyriques éoliens, dans les comiques grecs, depuis dans Horace; cf. la fin de l'*Epode* ix, 13, et Martial, ix, 94; xi, 36. Tibulle, iii, 6, 62. — 1. *Vetuli*. L'emploi du diminutif semble ici consacré par une sorte de proverbe de buveurs; cf. Macrobe, *Saturn.* vii, 12, 9; Martial, i, 18 1; xi, 26, 3. — *Minister Falerni*, échanton qui verses le vieux Falerne. M. Naudet voudrait construire *Falerni* comme le régime de *calices*, ce qui est inutile. — 2. *Inger*. L'emploi du verbe *ingero* est ordinaire dans une telle circonstance. Cf. Plaute, *Pseudolus*, i, 2, 24: « Tu qui urnam habes, aquam ingere. » Ici d'ailleurs ce mot signifie: apporte-moi. Quant à la forme, elle est justifiée par des analogues; cf. Kühner, *Ausführliche Gramm. der Lat. Spr.* t. 1, p. 43. — *Amariores*, c.-à-d. où la saveur pénétrante du vin se fasse plus sentir, où il y ait moins d'eau, des coupes où le vin soit plus pur. Horace, *Odes*, i, 27, 71, appelle le vin de Falerne « severum; » mais Sénèque, *Ep.* lxiii, 5, emploie les mêmes termes que Catulle; « in vino nimis veteri ipsa nos amaritudo delectat. » Catulle probablement cherche à reproduire le mot d'Homère: *Iliade*, ix, 202; *Ζωρότερον δὲ νέπαις*. Il le fait en employant un terme de la langue courante et en mettant suivant l'habitude son comparatif à la fin du vers phalécien, cf. Süß, *Catull.* p. 34. L'antiquité est pleine d'allusions à cette coutume de boire à la fin dans de plus grandes coupes et du vin plus pur. C'est ainsi que les vins les plus capiteux se servent chez nous. — 3. *Posthumia magistra*. Posthumia était la reine du festin, chargée de fixer le nombre des coupes et la qualité du vin que l'on devait boire. Cela s'appelait *regnum*, cf. Horace, *Odes*, i, 4, 18; *magisterium*: Cicéron, *de Senect.* xiv, 46; *dictatura*, Plaute, *Persa*, v, 1, 8; ceux qui présidaient ainsi aux festins étaient nommés *magistri*, *domini patres*, *dictatores*, *reges convivii*, *arbitri bibendi*. Leurs ordres étaient des lois; cf. Horace, *Sat.* ii, 6, 69: « legibus insanis. » — 4. *Ebriosa acina*, c'est un grain de raisin gonflé de jus qui par l'effet de la fermentation le laisse échapper et y est comme noyé. De plus le jus du raisin produit l'ivresse, et le poète l'applique au raisin, comme Tibulle a dit: « sobria pocula, » i, 6, 28, en parlant des coupes où l'eau abondamment mêlée empêche l'ivresse. *Ebriosus* marque d'ailleurs l'ivresse habituelle. M. Patin traduit: comme le veut la loi de notre reine, Postumia, plus amie de l'ivresse que n'est dans la cuve enivrante le raisin lui-même. — Qui est Posthumia? Ce ne peut

être qu'une courtisane ou la maîtresse d'un des convives. — 5. *Quo lubet abite*. Cf. Plaute, *Miles*, IV, 1, 27. — *Abite lymphæ*. Cf. Pétrone, *Satyr.*, 52 : « aquam foras, vinum intro inclamavit. » On peut ici noter l'emploi du pluriel, qui augmente le sens d'une façon poétique. Cf. Overholthaus, *Synt. Catull. cap. duo.* p. 4. — 6. *Vini perniciës*, fléau du vin. Voyez la plainte de Martial sur un mélange de vieux Falerne avec un vin inférieur, I, 18. Properce, au contraire, IV, 31, 27 (II, 24, 27), dit que c'est le vin qui a gâté (*corruptit*) l'eau. — *Severos*, c.-à-d. *sobrios*. Cf. Horace, *Epist.* I, 19, 10 : « siccis » et *severis* » dans le même sens. — 7. *Thyonianus*. Thyone est dans certaines légendes la mère de Bacchus, et quelquefois on l'identifie avec Sémélé; cf. Cicéron, *De Nat. Deor.* III, 23, 58. De là le dieu a reçu le nom de *Thyoneus*; cf. Horace, *Odes*, I, 17, 23. De ce nom est formé l'adjectif *Thyonianus* avec lequel on peut suppléer un mot tel que *liquor*. Sur la lignée de Bacchus, fils de Thyone, cf. Preller, *Griech. Mythol.* t. II, p. 537.

XXVIII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. Le sigle = dans O. Un sigle rouge à gauche dans G. A droite le titre en rouge : *Ad Verannium et Fabullum*. Selon Bonnet, il y avait d'abord *verranium*. — 2. Schwabe conjecture *artis*. — 3. O : *Verū*. — 4. O : *satisue*. — 6. GO : *Et quidnam*. — O : *p*; au lieu de *patet*. — 7. G : *Michi*. — 8. G : *pretorem*. — O : *reffero*. — 9. O : *Ome mi*. — G : *Omne mi*. — O : *suppinum*. Ellis met un point après *lucello*; Schwabe, un point d'interrogation; il enferme les vers 9 et 10 dans une parenthèse, les faisant ainsi dépendre de *datum lucello*; Lachmann, Haupt, L. Müller ne placent après *lucello* aucune ponctuation. En somme je suis, en adoptant la ponctuation de Bæhrens, ce sens qui est déjà imaginé par Guarinus et Scaliger. Dans l'Aldine de 1502, Statius, Muret, au vers 9 commence une nouvelle épigramme qui a pour titre : *In Memmium*. — 10. G : *Trahe*. — Vossius conjecture *tentus* au lieu de *al' pari* *lentus*. — O : *yrrumasti*. — 11. G : *parum*. — GO : *fuisti*. — *al' nobis* — 12. G : *nichilo minore verba*. O : *urpa*. — 14. G : *uobis*. Le u est en surcharge. O : *nobis*. GO : *dii deeque*. — 15. O : *oprobria romule*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Sur Veranius et Fabullus, voyez le commentaire de la pièce ix. Si l'on identifie le Pison de Catulle avec L. Pison Cæsoninus, on peut avec Schwabe placer cette pièce en 699/55, ainsi que le n° xlvii. Cf. Schwabe, *Quæst. Catull.* p. 251. Westphal adopte à peu près la même date. — 1. *Cohors*. Cf. x, 10. — *Inanis*, ne rapportant rien. On trouve dans Prudence, *Peristeph.* II, 104, l'expression développée : « inanis a marsupio. » — 2. *Aptis*, etc. Le diminutif *sarcinulis* montre déjà le peu de profit que Veranius et Fabullus ont pu faire en Macédoine. *Aptæ sarcinulae et expeditæ*, ce sont des bagages qui s'ajustent bien aux mains et sur les épaules, que l'on peut porter facilement, et avec lesquels on marche sans peine. Ellis cite les exemples suivants qui montrent l'emploi de ces mots (on les retrouve d'ailleurs dans le Lexique de Klotz), Ovide, *Héroïdes*, IV, 24 : « Sarcinaque hæc animo non sedet apta meo. » Pétrone, *Sat.* 99 : « expeditæ sarcinulas. » Enfin *miles expeditus* signifie un soldat qui ne porte pas de bagage. — *Quid rerum geritis*. Cf. Plaute, *Aulul.* I, 2, 39. — 5. *Vappa*. Littéralement ce mot signifie du vin éventé; il a pris figurément le sens de vaurien. Cf. Horace, *Sat.* I, 1, 103; I, 2, 12. Plusieurs commentateurs croient voir ici une allusion ironique au surnom de *Frugi* que portait une des branches de la famille Calpurnia, à laquelle appartenait Pison. — *Frigoraque et famem*. Schwabe rapproche de ces mots un passage de l'invective de Cicéron, *In Pis.* XVII, 40 : « an exercitus nostri interitus ferro, fame, pestilentia? » et renvoie au discours *de Provinciis consularibus*, III, 3. — 6. *Pater*. Terme propre pour marquer ce qui se lit sur un registre, *in tabulis*. Cf. Cicéron, *Pro Roscio com.* II, 5. — *Lucelli*. Cicéron, *Verr.* III, 30, 71, emploie aussi ce terme pour exprimer le bénéfice que peut faire le subordonné d'un magistrat. — 7-8. *Expensum* signifie dépensé, porté en compte de dépense. Le sens est donc : voit-on sur vos registres quelque gain porté en compte... on s'attendrait à voir : de recette, mais au vers 7, on voit arriver : de dépense, c.-à-d. avez-vous enregistré des pertes au lieu de gains, et vos livres n'ont-ils que des colonnes de dépenses? — *Ut mihi*. Supplétez : *accidit* ou *pater in tabulis*. Catulle fait un soudain retour sur lui-même. Il prétend plaisamment avoir inscrit sur son registre, *refero datum lucello*, les mots qui suivent, c.-à-d. les vers 9 et 10. *Lucello* est un datif qui dépend de *refero*. *Datum* ordinairement équivaut à *expensum* et s'oppose à *acceptum*. Mais aussi cela peut s'entendre donné à Catulle par le prêteur. Je transcris l'annotation de Scaliger qui est ce qu'il y a de plus clair sur ce passage : « Cum deberem in tabulis scribere acceptum

refero lucello, vicem ejus scribo : o Memmi bene mihi illusisti, qui in contubernio tuo pollicebar mihi montes auri... Titius dat, Mævius accipit. Mævius acceptum refert Titio : Titius datum et expensum refert Mævio. Hoc et ipsi pueri sciunt. Sed quia sunt ταῦτα πρὸς τί, convertuntur, si personam commutes. Nam Mævius potest scribere : refero datum mihi, idem enim ac si dicat, acceptum refero quaestori. Itaque Catullus refert sibi datum lucello, hoc est refert acceptum Memmio. Quid? illud, quod sequitur : O Memmi. Hæc sunt verba, quæ Catullus in rationibus accepti vult referre. » — 9. Sur Memmius, cf. x, COMMENTAIRE. — *Bene ac diu*, à ton aise et longtemps. — *Supinum*. L'image employée ici par Catulle est obscène. « *Supinus* adumbrat στήνα hominis muliebria patientis. » Dœring. — 10. *Trabe*. « Trabs est τὸ ἀνδρῶν αἰδοῖον. » Dœring. Le Dict. de Georges donne pour équivalent *mentula*. — *Lentus*, avec insouciance, sans te gêner. « Lentitudinem vero Catullus tardam incuriam et socordem negligentiam prætoris « non facientis pili cohortem adpellavit. » Schwabe, *Quæst. Catull.* p. 171. Stâtius compare, Afranius, *Emancipatus* (Ribb. p. 176) : « Quam lente tractat me atque inludit, » Laberius, *Compitalia* (Ribb. p. 183) : « Nunc tu lentius, nunc tu susque deque fers. » — *Irrumasti*. Allusion aux mœurs débauchées de Memmius (cf. x, 12) et d'ailleurs ne signifiant ici que *vexasti*. — 17. *Verpa*. Mot obscène équivalent à *mentula*; cf. Martial, xi, 46, 2; *Priapées*, 35. Il appartient à la langue du peuple. Ellis dit qu'il se retrouve trois fois dans les inscriptions de Pompéi. — 13. *Farti*. Jeu de mots. *Fartus* de *farcio*, rempli, comblé, et aussi on voit ce que signifie *fartum esse verpa*. — *Pete nobiles amicos*. Retour ironique sur les illusions de ceux qui croient s'enrichir en suivant les gens d'illustre naissance. Pison, dont Cicéron dit, à plusieurs reprises, qu'il dut ses magistratures à l'éclat de sa naissance, Memmius, qui, bien que neveu du Memmius dont parle Salluste, *Jug. 27, infestus potentia nobilitatis*, était sorti d'une famille qui se prétendait issue de Mnesthée, compagnon d'Enée (Virg. *Æn.* iv, 117), sont des nobles au plus haut titre. — *Vobis*. Pison et Memmius. — *At* sert à marquer que l'on passe à un mouvement passionné, qui fait ainsi une sorte d'opposition avec ce qui précède; cf. viii, 19. Ici cela sert à passer à l'imprécation. *Mala multa*. Cf. xiv, 6. — *Di deaque*. Les anciens invoquaient toutes les divinités à la fois dans leurs vœux. Cf. Virgile, *G.* i, 21. Sénèque, *Epit.* 95, 21 : di illas deaque male perdant. » On pourrait multiplier les exemples. — 15. *Obprobria*. Orthographe du ms. G. Il y a des exemples de cette dissimilation. Cf. Brambach, *Hilfsbüchlein*, 2^e édit. p. 19. *Obprobria*, honte de Romulus et Rémus. c.-à-d.

honte de la nation romaine. Cicéron, *In Pis.* xxiii, § 3, emploie pour Pison le terme de *dedecus* et pour l'insulter davantage, il rappelle du côté maternel son origine provinciale : « *familiae non dicam Calpurniae sed Calventiae, neque hujus urbis sed Placentini municipii neque paterni generis sed braccatae cognationis dedecus.* » — *Romulei*. Forme archaïque du génitif. Kühner, *Ausf. Gr. der L. Spr.* t. 1, p. 283, 284. — Comparez pour la locution, LVIII, § ; XLIX, 1 ; XXXIV, 22.

XXIX.

NOTES CRITIQUES. — Pas d'intervalle entre cette pièce et la précédente. Dans O, le sigle = à gauche. Dans G, un sigle rouge à gauche ; dans la marge droite en rouge : *in romulum cathamitum*. — 2. Les anciennes éditions ont *aleo*. L'Aldine 1502, Scaliger, Vossius : *helluo*. Mais cf. Quintilien, xi, 4, 141. — 3. GO : *Nam murrā*. Pline, *H. N.* xxxvi, 48, éd. von Ian, fait allusion à cette épigramme et tous les mss. ont *mamurra*. — O : *comota*, selon Ellis. Bæhrens ne signale rien. — 4. GO : *cum te*. Les anciennes éditions ont cette leçon qui n'a pas de sens. L'Aldine 1502 : *et cuncta*. Faernus : *uncti*, admis par Vossius, Heinsius, Doering, Schwabe (*unctei*), Ellis. Scaliger : *unctum*. Muret : *omnis*. Statius, Lachmann, Mommsen, L. Müller, Bæhrens : *ante*, que préfère aussi Munro ; cf. *Critic. and Elucid.* p. 96. — O : *Britannia*, selon Bæhrens. Douza le père écrivait : *ultima Britannia*. Selon Ellis (cf. aussi Schulze, *Hermes*, xiv, p. 50), O a *Britannia*. — 5. G : *Cinede*. Bonnet signale que la dernière lettre de *Romule* est écrite en surcharge sur un grattage. — O : *hæc*. G : *hec*. Bæhrens écrit *hoc*. — Le vers 6 n'est pas dans les mss. ni dans les anciennes éditions. L'Aldine 1502 le donne pour la première fois ; on le retrouve dans Scaliger, Doering. Vossius le rejette, ainsi que Sillig, Lachmann, Haupt, Schwabe, Ellis, Munro. Bæhrens et L. Müller l'écrivent, comme je l'ai fait, en caractères différents. L. Müller. *Præfat.* p. xvii, le défend : « *Nam qui in primo carmine negarat Cæsaris facinora quemquam posse adspicere æquis oculis, nisi impudicum et voracem et aleonem, eum putabis quasi per soporem tribus versiculis jam oblitum quod modo dixerat et rursus quasi expectrectum e somno versui decimo adicere id quod aut utroque loco addi oportuit aut neutro.* » — 8. GO : *perambulavit*. — 9. GO : *Tdoneus*. La correction *Adoneus* est de Statius, elle a été adoptée par Scaliger et la plupart des éditeurs. Aldine 1502, Muret : *columbulus*.

Dionæus. Sillig : *Dionius*. Il dit dans les notes que quelque épithète géographique peut être cachée sous *idoneus*. — 10. G : *Cinede*. — O : *hæc*. G : *hec*. Bæhrens : *hoc*. — Après le v. 11, Bæhrens, avec Mommsen, intercale les quatre derniers vers; Schwabe, les deux derniers. Ribbeck place aussi ici les deux derniers; il met 22, 23, avant 17-21. — 14, GO : *nostra diffutura*. *Vestra* ou *vostra* se trouve dès l'Aldine 1502. D fournissait cette leçon, correction vraisemblablement faite par un copiste intelligent. Schwabe, L. Müller : *defututa*. — 15. O : *ducencies* et *trecencies*. — O : *comerset*. G : *comeset*. — 16. GO : *alit*. Les anciennes éditions ont *alit* avec une ponctuation qui n'a pas de sens. Ald. 1502, Muret : *quid est an hæc*. Guarinus : *aliud*. Statius a rétabli *alid*. La ponctuation a beaucoup varié; celle qui est adoptée est due à Lachmann. — 17. O : *partum*. — 18. Les mss. ont *primum*. La correction est due à Turnèbe et à Scaliger. — 19. G : *preda... tercia*. — 20. G : *hybera q̄, sit anini aurifer Thagus*. O : *amni*, le reste comme le texte. Bonnet a noté que y de *Hybera* est sur un grattage. — 21. GO : *Hunc Gallie timet et Britannia* (O : *brittanie*). La pièce est en iambes purs, ce qui rend nécessaire une correction. J'ai adopté celle de L. Müller. Aldine 1502, Muret : *Hunc Galliæ timent, timent Britannia*. Avancius : *Timentque Galliæ hunc timent Britannia*. Scaliger : *Inundat extimæ ecce Lusitania*. Turnèbe : *Timentque Galliæ hunc, timet Britannia*. Douza, le père : *Timetque Gallia hunc, timent Britannia*. Doering, Sillig : *Hunc Galliæ timetis et Britannia*. Lachmann a renoncé à corriger. Il propose en note : *Time Britannia hunc, timete Galliæ*. Haupt : *Timete Galliæ, hunc time Britannia*. Ellis : *Neque una Gallia aut timent Britannia*. Schwabe : *Nunc Galliæ timetur et Britannia*. Bæhrens : *Eeine Galliæ optima et Britannia?* — 22. GO : *quid hic*. — 25. G : *urbis opulentissime*. O : *urbis oppulentissime*. Scaliger : *imperator unice*. Lachmann : *urbis o piissime*. Ellis : *urbis o pudet mea*. — 25. Dans les *Catalecta* attribués à Virgile, ce vers est imité, III, 6, mais il y a *gener socerque*, inversion que Ellis a adoptée.

COMMENTAIRE. — Vers iambiques purs, cf. pièce IV, p. 367. La coupe des vers offre certaines particularités. La césure est au milieu du 4^e pied dans les vers 1, 7, 9, 15, 16, 22; mais alors les deux premiers pieds forment toujours un mètre isolé et sont séparés du 3^e par une diérèse. Cette règle n'est négligée que pour le v. 23; encore peut-on admettre la diérèse après la préposition *de* du verbe composé *devorare*. Les vers 2, 3, 8, 11, 14, 17, 18, 19, 20, 25 ont la césure au milieu du 3^e pied. Dans le v. 20, cette césure est

précédée de deux monosyllabes, d'ailleurs unis par le sens. Au v. 4, la césure se produit après un monosyllabe précédé d'une élision; aux v. 5, 10, 12, 13, 21, à la césure se trouve une élision; aux v. 5, 10, 21, cette élision est suivie d'un monosyllabe, aux v. 12 et 13, d'un mot composé dont le premier membre est une préposition monosyllabique. Au v. 24, il y a élision au 3^e pied, et césure au 4^e. Sur l'abus des élisions dans Catulle et sur celles qu'il s'est permises, cf. Haupt, *Opuscula*, t. 1. p. 90; Reeck. *De Catulli carmin. re gramm. et metrica*, p. 68. Au v. 4, la dernière syllabe de *ultima* est allongée devant la muette suivie d'une liquide; elle est suivie d'une diérèse, comme iv, 9. C'est au cinquième pied que se produit cette particularité, iv, 18. Catulle s'est, du reste, pour ce qui regarde l'allongement de la dernière syllabe d'un mot, allongement produit par la présence de deux consonnes au commencement du mot suivant, donné plus de liberté qu'aucun autre poète; cf. Reeck, *De Catulli carm. re gramm. et metrica*, p. 66. Enfin il faut ici tenir pour une brève la première syllabe de *Mamurram*, v. 3, quoique Horace, *Sat.* 1, 5, 37, la fasse longue; voyez aussi plus loin, lvii, 2. Autrement il y aurait une infraction fâcheuse à la règle que le poète semble s'être imposée d'employer l'iambique pur. Cette pièce, l'une des plus célèbres et des plus achevées de Catulle, doit avoir été écrite entre les deux expéditions de Bretagne, c'est-à-dire dans l'hiver de 55-54, comme le veut Munro. Elle est dirigée d'abord contre Mamurra et subsidiairement contre ceux qui l'ont protégé, Pompée et surtout César. La violence y est poussée à l'extrême, « l'expression y est à la fois cynique et élégante, caractère ordinaire de ces épi-grammes, mais la brutalité des images et des mots a une grande portée satirique. En rabaissant, en dégradant, en salissant César, celui qu'il appelle *imperator unicus, Romulus*, il fait remonter jusqu'à lui la solidarité du luxe insolent, de l'incontinence effrénée de Mamurra, des vices qu'il autorise, qu'il partage, qu'il nourrit des dépouilles de l'univers. » (M. Patin). Il faut rechercher ce que d'ailleurs l'histoire nous apprend de Mamurra. Il était de Formies (cf. xlii, 4; xliiii, 5; lvii, 4; Horace, *Satir.*, 1, 5, 37), chevalier romain, et il occupa auprès de César en Gaule la charge de *præfectus fabrum* (Pline, *H. N.* xxxvi, 6, 48); c'était une situation équivalente à celle de commandant en chef du génie dans une armée moderne. Le *præfectus fabrum* n'était attaché à aucune légion et n'avait pas de place dans la hiérarchie des grades militaires; il était choisi par le général et maintenu par lui en vertu de la confiance personnelle qu'il lui témoignait. (Marquardt, *Handbuch der Rom. Alterth.* v, p. 499.)

Les travaux de l'ingénieur ont été trop considérables dans les campagnes de César, pour qu'il se fût adjoint un homme qui n'aurait pas été d'un mérite reconnu. De plus les vers 19 et 20 ne peuvent s'expliquer avec Haupt (*Quæst. Catull.* dans les *Opuscula*, t. 1, p. 13 et suiv.), Schwabe (*Quæst. Catull.* t. 1, p. 193), Munro (*Critic. and Elucid.* pp. 85, 86), que du butin recueilli par Pompée dans sa guerre contre Mithridate, et de celui que César conquiert dans son gouvernement d'Espagne après sa préture; la guerre de Pompée dura de 66 à 63, le gouvernement de César de 62 à 60; il est possible que Pompée ait trouvé Mamurra en Asie ayant déjà servi sous Lucullus contre Mithridate. Comme le dit Munro, *Critic. and Elucid.* p. 86, c'était à l'époque qui nous occupe un personnage d'un âge mûr et d'une haute notoriété professionnelle (« he was a man of mature age and of high professional distinction »). Toutefois ce devait être un homme de goûts luxueux et un homme de plaisir. Pline nous apprend, *H. N.* xxxvi, 6, 48, que le premier il fit entièrement revêtir de marbre les parois de sa maison sur le mont Célius, que toutes les colonnes en étaient de marbre de Caryste ou de Luna. Pour fournir aux dépenses que nécessitait ce luxe, il dut piller les pays où il faisait la guerre et cela sous la protection de ses patrons, comme d'ailleurs eux-mêmes et leurs autres lieutenants. Cf. Cicéron, *ad Attic.* vii, 7 : « Et Labieni divitiæ, et Mamurræ placent, et Balbi horti et Tusculanum ? » Cicéron, dans une autre lettre à Atticus, xiii, 52, parle encore de Mamurra. C'est un passage dont le sens et le texte sont fort controversés : « tum audivit de Mamurra, vultum non mutavit. » mais le meilleur ms. ne contient pas le mot *vultum*. Manuce a pensé qu'il s'agissait d'une condamnation encourue par Mamurra pour infraction aux lois somptuaires, et à laquelle César ne changea rien; d'autres, qu'il entendit parler, sans changer de visage, des épigrammes dirigées par Catulle contre Mamurra et contre lui-même; c'est une opinion peu probable, puisque sans doute ces épigrammes étaient déjà bien connues, et que d'après Suétone, *César*, 73, une sorte de réconciliation entre Catulle et lui avait eu lieu. Enfin Nipperdey et Schwabe croient qu'il s'agit de la nouvelle de la mort de Mamurra, que César apprit alors sans changer de visage. De ce passage, entendu de l'une ou de l'autre façon, il résulte ou bien une preuve nouvelle des profusions de Mamurra, ou une autre raison de croire qu'il n'était plus un jeune homme, et qu'en conséquence il n'y aura pas lieu de prendre à la lettre certaines expressions très-vives de Catulle. D'ailleurs les autres écrivains romains ne nous ont rien transmis à son sujet qui justifie dans tous leurs termes les imputa-

tions du poète. Mais que Mamurra ait été homme de plaisir, c'est ce qui est très-vraisemblable. De plus il est fort probable qu'il a été le rival et le rival heureux de Catulle. Il est certain que la même personne est désignée xli et xliii, et de xli, 4, et xliii, 5, qui servent à établir cette identité, on peut conclure qu'elle a été la maîtresse de Mamurra (comparez avec ces vers le v. 4 de la pièce lvii); ajoutons qu'elle a repoussé Catulle, ou du moins qu'elle lui a demandé de ses faveurs un trop haut prix (xli, 2), un prix que sans doute a pu payer Mamurra. Dans ces sortes de mésaventures, Catulle était l'homme le moins patient; il insultait à la fois dans sa colère l'objet naguère aimé, et ses rivaux plus favorisés. On peut s'en rendre compte dans l'histoire de sa passion pour Lesbie, voyez xi, et de sa fantaisie pour Juventius, voyez xxiv, xxv. De là sans doute ses fureurs contre Ameana, et aussi contre Mamurra qu'il poursuit sans relâche dans sa maîtresse, xli, xliii, qu'il a lui-même sollicitée et qu'il outrage aujourd'hui, dans ses prétentions poétiques, cv (Mamurra faisait sans doute des vers comme tous les Romains distingués de ce temps-là), dans sa richesse scandaleuse et sa dépense insolente, cxiv, cxv, dans ses mœurs, xciv; enfin il atteint jusqu'à ses protecteurs dans le terrible morceau qui porte le n° xxix. Pompée (*vostra*, v. 14; *Pontica præda*, v. 19; *generque*, v. 25) et César (v. 2, 5, 6, 10, 11, 12, 20, 21, 25), sont rendus responsables des pillages, des profusions, des galanteries de Mamurra. Il me semble que l'amant éconduit se laisse voir assez clairement dans les vers 7 et 8. En même temps sont prodigués à César les outrages violents, v. 2, 5, 6, 10, les dérisions cruelles. Ces appellations de *Romulus*, d'*imperator unicus*, que l'on donnait souvent à ceux qui rendaient de grands services, aux généraux victorieux (voyez les exemples de Salluste et de Tite-Live, que cite Munro, (*Critic. and Elucid.* p. 92), que les flatteurs de César lui donnaient sans doute publiquement, Catulle en fait ici un objet de moquerie en montrant le but ridicule de tous ces exploits. Il reprend toute la vie du proconsul triomphant, en fait voir tous les mauvais côtés, relève l'administration avide et violente avec laquelle il a épuisé les provinces qui lui ont été confiées, suggère que ses expéditions de Gaule et de Bretagne n'ont d'autre but que de le gorger de richesses mal acquises lui et ses indignes lieutenants. Enfin il y a un refrain sanglant où il rappelle les imputations qui couraient sur les mœurs de César, sur ses galanteries, sur les honteuses complaisances dont on disait que sa jeunesse avait été flétrie, tout cela sans doute exagéré, poussé à l'extrême, inventé peut-être dans le monde des ennemis de

César, les Memmius, les Dolabella, les Curion, les Calvus (Suétone, *César*, 49-52; 73), mais rassemblé, concentré de manière à pénétrer profondément, à blesser de la façon la plus douloureuse celui même que l'ambition avait cuirassé de la plus résolue impassibilité. Quelle est la portée de ces accusations, et quelle créance mérite Catulle? Assurément les mœurs de César n'ont pas été plus pures que celles de la plupart des Romains de son temps (cf. Suétone, *César*, 50). Il faut prendre garde toutefois que certaines imputations reposent sur des fondements légers. Suétone dit (*César*, 49) que son séjour à la cour de Nicomède est la seule circonstance qui porta atteinte à sa renommée, et que ses ennemis lui reprochèrent toute sa vie. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 87 et suiv., explique d'une manière suffisante quelques-uns des détails du séjour de César à la cour de Nicomède; il fait voir que le principal témoin est ce Memmius, si mal traité par Catulle lui-même, et qu'à tout prendre ce ne sont que des bruits et des accusations amplifiées, en passant de bouche en bouche, comme ces imputations contre la vie privée des personnages politiques qui courent de nos jours les rues de Londres et de Paris. Il rappelle les insultes qu'a essuyées de ses ennemis Pompée dont Cicéron, *Ad Attic.* XI, 6, 5, célèbre la gravité et les mœurs sévères. Il cite le mot de Velléius (II, 41), comparant César à Alexandre, mais à un Alexandre sobre et de sang froid; il énumère les qualités de bon goût, de délicatesse, les nobles manières qui, au rapport de Suétone, caractérisaient César, et il essaie, non sans succès, de convaincre Catulle d'emportement et de violence injuste. Mais comment le poète était-il arrivé à concevoir de tels sentiments? Il me semble bien difficile d'en faire, comme le veut Ribbeck (C. VALÉRIUS CATULLUS, *Eine litterarisch-historische Skizze*, p. 45) un déterminé républicain, effrayé des dangers que César faisait courir à la liberté. Ses amitiés, ses liaisons avec la jeunesse attachée à la forme républicaine ancienne, l'inclinaient déjà à combattre ceux qui semblaient destinés à devenir les maîtres de l'Etat. On s'explique qu'un différend personnel avec un des amis de César l'ait engagé dans la lutte, et que les applaudissements qui accueillirent ses épigrammes et l'ardeur de la polémique l'aient maintenu. La preuve que l'animosité n'était pas bien forte, ni la conviction très-profonde, c'est l'espèce de réconciliation qui intervint entre César et Catulle, dont nous parle Suétone (*César*, 73) et où le poète fit en quelque sorte ses excuses (*satisfacientem*). Munro croit qu'il reprit sa guerre de mots piquants et admet que la pièce LVII est postérieure au repas où César et Catulle se trouvèrent ensemble

chez le père de celui-ci. C'est ce que rien ne prouve. J'admettrais volontiers qu'après les premières épigrammes contre Mamurra, on ait dit à Catulle, peut-être Mamurra le lui a-t-il fait dire, que ces attaques déplaisaient au proconsul, lié d'hospitalité avec son père. Catulle aura répondu par la pièce xciii, puis piqué au jeu et excité par ses amis, il aura écrit la pièce xxix et la pièce lvii. César se sera offensé, et il y avait bien de quoi, de se voir atteint ainsi par un homme dont le père était son hôte ; Catulle redoublant aura écrit la pièce lrv, où il brave son adversaire, et la pièce cxiii, où il attaque à la fois César et Pompée. En effet Mucilla, dont il est question dans cette épigramme (*Mucilla* est une correction des plus heureuses due à Pleitner, admise par Schwabe, *Quæst. Catull.* 1, p. 213, L. Müller, Bæhrens), est un diminutif méprisant du nom de Mucia, femme de Pompée, convaincue d'adultère avec César, pendant que Pompée faisait la guerre en Orient, remariée depuis à Æmilius Scaurus, et rendue fameuse par ses désordres (cf. Val. Max. viii, 1, 8; Schwabe, *Quæst. Catull.* 1, p. 217). Plus tard la réconciliation se sera faite, et c'est alors que Catulle parle de César sans injure dans la pièce xi, quoique peut-être encore avec une légère nuance d'ironie, en mêlant son nom à celui des Furius et des Aurélius, et en souvenir de Lesbie. Si, comme le suppose Munro (*Critic. and Elucid.* p. 80), la querelle avec Mamurra a commencé à la fin de l'année 55, sans doute lorsque le chef des ingénieurs de César s'occupait de rassembler les matériaux nécessaires à la construction d'une nouvelle flotte et aux réparations qu'exigeait l'ancienne, et lorsque dans ce but il séjournait en Cisalpine (César fit chercher de tous côtés, jusqu'en Espagne ce qui lui était nécessaire, *Bell. Gall.* v, 1), elle doit avoir fini, du moins le repas signalé par Suétone doit avoir eu lieu au printemps de 54, lorsque le proconsul revint d'Illyrie et passa par la Gaule cisalpine (*Bell. Gall.* v, 2, 1). Tout le débat n'a donc duré que quelques mois, puisque aucune des épigrammes dirigées contre César ne peut être datée avant ou après cette courte période. Il y a là une raison de croire que la politique proprement dite jouait un rôle peu important dans les sentiments de Catulle. Le poète nous apparaît comme toujours ardent, emporté, mais mobile & léger, admirable d'ailleurs comme polémiste, prompt à l'attaque et à la riposte, et sachant lancer des traits dont la blessure est inguérissable. — 1. *Quis potest pati*. Formule assez fréquente. Cf. César, *Bell. Gall.* 1, 43; Plaute, *Panul.* iii, 3, 82 : « Siquidem potes pati esse tu in lepido loco. » Schulze, *Z. f. Gymn.* t. xxxi, H. 11, p. 698, en cite un grand nombre d'exemples de Térence et de Plaute. — 2. *Impu-*

dicus. C'est César qui est ainsi désigné, et ce vers reparait comme un refrain, 6 (où il a été restitué par une heureuse conjecture) et 11. Il y a ici une allusion évidente aux faits dont parle Suétone, *César*, 49. *Vorax* paraît une injure banale plutôt qu'un reproche réellement mérité par César. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 92, 93, discute les attaques dont César pourrait être l'objet de ce côté, et montre qu'il n'y a pas grand chose à tirer du passage de Cicéron, *ad Attic.* XIII, 52 : ἐπιτιμὸν *agebat*. Suétone, qui parle du goût pour le jeu de quelques-uns des empereurs, en particulier d'Auguste, *Aug.* 70, ne dit rien de César à ce sujet. En réalité Catulle accumule ici les reproches sur les vices qui étaient le plus contraires aux anciennes mœurs romaines, ce qui fait un plus grand contraste avec les exploits de César, et sa gloire. Peut-on tirer quelque indice du célèbre mot : πᾶς ἀναπρίφθω χύβος? Ce serait beaucoup s'avancer; une formule de ce genre peut être employée par un homme qui n'est pas joueur. *Aleo* est un mot archaïque et du langage de la conversation pour *aleator*. Il se trouve dans Névius cité par Paul Diacre, p. 29, 5, Müller : « Pessimorum pessime, audax, ganeo, lustrum, aleo. » Il semble comme ici que ce soit le dernier terme de l'imputation injurieuse. Il y a une pièce de Pomponius, citée par Nonius, p. 147, qui a pour titre *Aleones*. — 3. *Mamurram*. L. Müller, *Orth. et pros. lat. Summarium*, p. 55, admet avec raison à mon avis que la quantité de la première syllabe de ce mot a dû varier chez les Latins. — *Comata Gallia*. La Gaule transalpine; son nom s'oppose à celui de la *Gallia togata*, ou Gaule cisalpine. Cf. Cicéron, *Philipp.* VIII, 9, 27 : « Galliam, inquit, togatam remitto, comatam postulo. » Ce mot ne se trouve pas dans César. Ellis pense que la *Gallia Comata* s'oppose ici à la Narbonnaise, *Gallia braccata*. Cela est possible à la rigueur; mais le passage de Cicéron serait contre cette interprétation. Antoine voulait le gouvernement de la Gaule transalpine en général qu'avait eu César. La Gaule récemment conquise n'était pas encore séparée de la *Province*, c'est-à-dire de la Narbonnaise. Il est vrai que le costume barbare, les longs cheveux étaient plus répandus dans la partie située au nord des Cévennes. Mais les cavaliers auxiliaires tirés des Volces Arécomiques ou Tectosages avaient-ils déjà abandonné cette parure de leurs ancêtres? — 4. Ceux qui écrivent *uncti* l'entendent sous forme de génitif partitif comme *uncta patrimonia* du v. 23. — *Ultima*. Cf. *ultimos Britannos*, XI, 12. — 5. *Cinæde Romule*. Cette appellation de Romulus semble avoir été usitée dans les chants triomphaux; cf. T. L. V, 49, 7 : « Romulus ut parens patriæ conditor-

que alter urbis haud vanis laudibus appellatur. » Et la pièce de Catulle avec ses injures et ses refrains semble avoir été conçue de la même manière, sauf toutefois qu'il appuie surtout sur l'injure, tandis que dans les chants triomphaux l'injure, le plus souvent, accompagnait l'éloge, pour faire ombre au tableau, Munro dit, *Critic. and Elucid.* p. 76-78, pour détourner le mauvais présage, comme dans les vers fescennins. La malignité de Catulle semble d'avance saisir tout ce qui pourrait être dit. Une statue fut élevée à César, après sa mort avec cette inscription : *Parenti patriæ*; cf. Suétone, *César*, 85. *Cinade*, qui équivaut à *impudice*, résume les accusations dont parle Suétone, *César*, 49, et les vers satiriques chantés par les soldats à son triomphe. En même temps cette appellation de *Romulus* semble avoir été ironique à cette époque. Salluste, *Hist.* 1, 4, 45 fait appeler par Lépidus, Sylla : *Scævus iste Romulus*. Le Pseudo-Salluste, dans la Déclamation contre Cicéron, iv, 7, l'appelle *Romule Arpinas*. Schwabe, *Neue Jahrbüch. f. Phil.* 1878, 4, p. 261, rappelle ce passage de Plutarque sur Pompée, *Pompée*, 25 : « ὅτι Ῥωμύλον ζῆλῶν οὐ φιύζεται ταῦτόν ἐκείνῳ τέλος. — 7. *Ille*. Mamurra. — *Superbus ac superfluens*. Le second mot explique le premier. *Superfluens* marque la richesse; cf. Sénèque, *De Benef.* 1, 11 : « pecunia non superfluens. » Et comparez à tout le passage de Catulle, Horace, *Epodes*, iv, 5 : « Licet superbus ambules pecunia. » — 8. *Perambulabit*. Il y a dans le mot une idée de triomphe facile, de fatuité qui se sent sûre du succès. M. Naudet rappelle à ce sujet Salluste, *Jug.* 31 : « Incedunt per ora vestra magnifice. » — *Albulus columbus*. Les lexiques ne citent pas, avant Catulle, d'exemple du premier de ces mots, qui d'ailleurs est assez fréquent pour désigner la couleur des eaux. Le diminutif ajoute ici à l'ironie. Voyez la liste des diminutifs dans Catulle, Haupt, *Opuscula*, 1, 87. — *Columbus*. Le pigeon est l'oiseau amoureux, consacré à Vénus; cf. Alexis, Meineke, *Frag. Comic.* iv, p. 481 : Λευκὸς Ἀφροδίτης αἰὶνὸς γὰρ περιστάρως. — *Adoneus*, forme ancienne pour *Adonis* (cf. Plaute, *Menachm.* 1, 2, 35; 144 R.), c'est le favori de Vénus. — 12. *Eone nomine*. Est-ce pour cette raison, sous ce prétexte que. Cf. Cicéron, *Pro Cæcin.* 25 : « Honesto ac probabili nomine. » Vell. Paterc. 11, 104, 2 : « Eo nomine. » Tacite, *Annales*, xiv, 59. Il y a beaucoup d'autres exemples analogues. — *Unice*. Cf. T. L. vi, 6, 17 : « Perinde quam opinionem de imperatore unico, cum spem de bello haberent. » vii, 12, 13 : « Electum esse eximium imperatorem, unicum ducem. » Catulle ici reprend malignement avec ironie cette appellation sans doute publiquement attribuée à César par un de ses partisans. — 13. *Ultima*.

Cf. v. 4. — 14. *Vostra*. A toi et à Pompée, *socer generique*. Ellis remarque que dans Catulle *vester* n'est jamais équivalent de *tuus*. Cf. xxvi, 1. — *Diffututa*. Épuisé de débauches. Cf. vi, 13 : « effututa. » Teufel, *De Catulli... voc. sing.* p. 34, veut écrire, ce que préfère Lachmann dans ses notes, *defututa*, et il cite xli, 1. Mais le sens est différent. Mamurra, plaisamment figuré sous le nom de Mentula (= *membrum virile*), s'épuise en débauches actives, qui se multiplient ; cf. v. 8. Ameana, xli, 1, est une femme flétrie par les nombreuses entreprises qu'elle a subies. Le premier verbe est une sorte de moyen ; l'autre un passif pur, et l'action exprimée n'est pas la même. La particule *di* ou *dis* convient au premier cas ; *de* au second. — 15. *Ducenties aut trecenties*. Suppléiez *centena millia sestertium* : vingt ou trente millions de sesterces, quatre ou six millions de francs. Exagération probable, qui ajoute à l'effet. Pourtant on connaît les immenses profusions des Romains. — *Comesset*. Méaphore fréquente. Cf. Cicéron, *Ad famil.* xi, 21 : « Servilium neglegamus, qui res novas quærit, non quo veterem comederit. » *Pro Sextio*, 51 : « ut bona solus comesset. » *Pro Flacco*, 36 : « quasi bona Romæ comesse non liceret. » *Ad famil.* ix, 20 : « ne tua bona comedim. » — 16. *Alid*. Forme archaïque de *aliud*, fréquente dans Lucrèce ; Catulle, lxxvi, 28, a écrit *alis* pour *alius*. Charisius, p. 133 P, cite un exemple de Salluste. Cf. Kühner. *Ausf. Gramm. der Lat. Spr.* t. II, p. 409. On en trouve quelques exemples dans les inscriptions. La forme secondaire *alis* pour *alius* fut en usage jusqu'à la fin du vii^e siècle de Rome ; cf. Bücheler, *De la décl. latine*, trad. Havet, p. 46. *Quid est alid*, etc. N'est-ce pas là une funeste libéralité ? Une funeste libéralité est-elle autre chose ? Halm, *Comm. de la 1^{re} Philipp.* 9, 22, cite de Cicéron, plusieurs exemples de cette construction : *Philipp.* II, 7 ; v, 2, 5 ; x, 2, 5. — *Sinistra*. Ellis compare Pline le jeune, *Epist.* vii, 28, 3 : « Sinistra diligentia. » — *Liberalitas*. Ellis rappelle le mot de Salluste, *Catil.* 57 : « Bona aliena largiri, liberalitas vocatur. » Cicéron, *Ad famil.* vii, 17, 2, vante à Trébatius la libéralité de César : « hominis liberalitatem incredibilem. » Il l'appelle plus bas : « clarissimi ac liberalissimi viri. » Ellis fait remarquer que dans divers passages des *Philippiques*, Cicéron appelle cette libéralité profusion et montre comment Antoine en a abusé ; *Philipp.* II, 45, 116, et 20, 50. Suétone, *J. César*, 26 : « nullum largitionis in quemquam genus publice privatimque omisit. » — 17. *Expatravit*. Muret donne pour sens : *libidinibus absumpsit*. Scaliger : « expatrare est scortando *μασᾶσθαι*, imo *ἀφείδισθαι*, germanice : *verhüren*. Glossæ : *expatravit*, *ἐπιτίλεισιν*. Ce mot ne se trouve que dans Ca-

tulle; Teufel, *De Catull. voc. sing.* p. 35. Ellis compare *effutuisti*, Suét. *César*, 51. — *Elluatus est*. Expression figurée, comme *comesset*, v. 15. Cicéron rapproche les deux verbes, *Pro Sextio*, 52, 111. — 18. *Lancinata*. Le verbe *lancinare* a le même sens que *lacerare*, et selon quelques étymologistes, cf. Vaniček, *Etymol. Wörterb.* p. 908, le radical est le même. On peut donc comparer à ce passage Plaute, *Mercator*, Prol. 51 : « Lacerari suam rem. » Salluste, *Catilina*, 14, 2 : « Quicumque impudicus, adulter, ganeo, manu, ventre, pene, bona patria laceraverat. » — 19. *Præda Pontica*. La part de butin qu'il avait reçue de Pompée après la guerre contre Mithridate. — 20. *Hibera*. C'est le butin que César recueillit dans son commandement d'Espagne, après sa préture. Suétone, *César*, 54 : « Lusitanorum quædam oppida, quamquam nec imperata detrectarent et advenienti portas patefacere, diripuit hostiliter. » Plutarque, *César*, 12 : ἀπηλλάγη τῆς ἐπαρχίας αὐτός τε πλούσιος γεγονώς καὶ τοὺς στρατιώτας ὠφεληκῶς ἀπὸ τῶν στρατειῶν. — *Scit*. Emploi semblable de cette manière de prendre à témoin un objet insensible en le personnifiant, Virgile, *Æn.* xi, 259; Virgile a d'ailleurs souvent ainsi personnifié des fleuves; cf. Lünzner, *Ueber Personificationen in Vergils Gedichten*, p. 17. Catulle appelle à témoin le Scamandre, lxiv, 359. — *Aurifer*. Ovide a repris cette épithète en l'appliquant aussi au Tage, *Amours*, i, 15, 34. On voit ce qu'elle a ici d'approprié, et ce qu'elle ajoute au sens. — 21. En admettant ce texte, il faut donner à *ne* le sens de *nonne*. Cf. Madvig. *Gr. lat.* § 451, a. — Ellis remarque que l'on trouve le pluriel *Galliæ* et *Britanniæ* dans Pline, *H. N.* xvii, 42, 45, éd. von Jan, et dans Tacite, *Ann.* xiii, 32; la leçon de ce dernier passage est contestée. Mais dans Catulle le pluriel a un sens intensif; il sert à amplifier l'idée du pays où la crainte s'étend. — Depuis Lachmann on ponctue de manière à faire de *malum* un adjectif pris substantivement se rapportant à *hunc*. Cf. Horace, *S.* i, 4, 3 : « quod malus ac fur. » Munro, reprenant l'ancienne interprétation, en voudrait faire l'interjection *malum*; quelle folie! Sur ce sens cf. Martha, *Revue de philologie*, 1879, janvier. Ce sens pourrait aller ici et le mouvement d'indignation de Catulle s'y prête. — *Fovetis*. Le pluriel s'applique à César et à Pompée. — 23. *Uncta*, riches, opulents. Cf. Martial, v, 44, 7 : « Captus es unctiore cena. » — *Patrimonia*. Ellis cite Cicéron, parlant d'Antoine, *Phil.* ii, 27, 67 : « Non modo unius patrimonii, quamvis amplum, ut illud fuit, sed urbes et regna celeriter tanta nequitia devorare potuisset. » — 24. *Eone nomine*. Catulle reprend le vers 12. C'est en quelque sorte le refrain de la seconde partie de la pièce, dont les parties sont ainsi vigoureusement liées;

seulement la période est plus courte. — *Potissimei*. Forme archaïque pour *potissimi*. Ce superlatif, qui est une conjecture, est autorisé par des exemples; Plaute, *Mén.* II, 3, 9 : « potissimus nostræ domi ut sit. » Salluste, *Jugurtha*, 94, 2 : « potissima videbantur. » Tacite, *Ann.* XIV, 65 : « potissimos liberatorum veneno interficere ». — 25. *Socer generque*. César avait donné sa fille Julie en mariage à Pompée, en 695/59. Ce passage a été imité par l'auteur des *Catalecta*, III, 6, renversant l'ordre des termes : *gener socerque*. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 112, montre que Catulle attaquant plus directement César que Pompée, a dû le désigner le premier. Dans la parodie l'interversion est naturelle; c'est contre le gendre Noctuinus que l'épigramme est surtout écrite. Ce passage a d'ailleurs été l'objet de nombreuses imitations; cf. avec Ellis, *Æn.* VI, 830; Lucain, I, 114; Martial, IX, 70, 3, et sur l'interversion des mots *gener atque socer* dans ce poète, Paukstadt, *De Martiale Catulli imitatore*, p. 9; avec Schwabe, *Jahrbücher f. Philol.* 1874, 4. Heft, p. 261; Sidon. Apollin. *Carm.* IX, 236, p. 1233 Sirm.; Minucius Felix, *Octav.* 18, 6; Florus, II, 13, 13. — Avec la leçon adoptée joignez *urbis omnia*. Ellis et Munro multiplient les exemples des passages où *perire omnia*, ou bien *perdere omnia* se trouvent sans que *omnia* soit déterminé. Cela est une objection importante; mais il est bien difficile d'adopter leurs corrections à eux-mêmes.

XXX

NOTES CRITIQUES. — G : *Ad Alphenum* en rouge à droite, un sigle rouge à gauche. O : le sigle = précède le premier vers. La pièce est unie à la précédente sans intervalle dans GO. — 1. GO : *Alphene*. L'orthographe *Alfene* a été introduite depuis Rossbach et Schwabe d'après les inscriptions. Cf. Mommsen *C. I. L.*, t. I, p. 210, n° 831. Lachmann, Haupt, Schulze conservent *Alphene* que présentent les anciennes éditions. — GO : *salse*. La correction se trouve déjà dans les mss. d'ordre inférieur et dans les éditions anciennes. — 2. G : *nichil*. O : *nl*. — 3 et suiv. Lachmann place les vers 4 et 5 après 12. Bæhrens admet l'ordre suivant 5, 3, 4, 6. Ellis suppose une lacune après 4. — 3. GO : *jam non me dubitas*. Ed. de 1475 : *jam prodere. jam me non*. — 4. G : *celicolis*. *Nec* paraît languissant à Ellis; Schwabe écrit *num*, Bæhrens, *nunc*. — 5. G : *que*. Ed. 1475, Aldine 1502, etc. Dœring, Sillig, Lachmann, Haupt, Rossbach,

Schwabe, Ellis : *quæ*. Guarinus, et Avantius ; *quos*. Bæhrens : *quem*. Munro : *quom*. J'écris *quod* avec L. Müller. Cette forme du relatif représente mieux la phrase précédente, qui tout entière lui sert d'antécédent. — GO : *negligis*. — O : *inmalis*. — 6. GO et les mss : *oheu*. La correction est devenue vulgaire depuis l'Aldine 1502. — GO : *dico*. L'éd. de 1475 : *dicunt*. Pontanus, Muret, Scaliger, ont repris la leçon des édit. de 1481, 1485, 1502 : *dic*, suivie par les éditeurs, excepté par Ellis qui écrit *dice* et par Bæhrens, qui adopte *sic*. — O : *cuine*. — 7. G : *tu te*. Les mss. omettent *me* de la fin du vers. Mais *inique* se termine dans G par un sigle qui semble celui de *am*. — 8. G et un grand nombre de mss. : *quasi omnia tuta mi*. O omet *tuta*. La correction est déjà faite dans Ald. 1502. — 9. G : *inde*. *Idem* est dans O et dans une série de mss. secondaires. — 10. GO : *Vento*. La correction est faite dès l'Aldine 1502 et se trouve dans un certain nombre de mss. secondaires. — O : *finis* d'après Bæhrens. Ellis ne note rien. — 11. G : *situ*. GO : *ut dij*. L'édit. de 1475 a *ut*. L'Aldine de 1502 : *ut*, admis depuis par les éditeurs. Martyni-Laguna, Sillig : *at di meminere, at meminit fides*. — 12. G : *que... peniteat*.

COMMENTAIRE. — La pièce est écrite en grands asclépiades. C'est la seule fois que Catulle ait employé ce mètre, que l'on retrouve dans Horace, *Odes*, I, 11, 18 et IV, 10. Les commentateurs, depuis Lachmann, s'accordent à reconnaître que Catulle a divisé le morceau en strophes de deux vers, à l'imitation de Sappho. Le grand asclépiade se compose d'une base spondaïque suivie de trois choriambes et se termine par un iambe ; on peut le considérer comme le petit asclépiade entre les deux moitiés duquel s'intercale un choriambre. En réalité on a un second phérécratien catalectique, suivi d'un choriambre qui répète la dernière cadence du phérécratien, et enfin un premier phérécratien catalectique :

— — | — u u | — || — u u | — || — u u | — u | ♪

Horace observe avec soin les césures après le premier et le second choriambre, c'est-à-dire qu'il détache le second choriambre du milieu du vers. Catulle ne s'est pas astreint à cette règle. Au 1^{er} vers, la césure après le premier choriambre a lieu entre *atque* et le mot suivant. Au v. 4, il n'y a pas de césure après le premier choriambre, non plus qu'aux vers 7 et 8. La césure après le second choriambre ne se retrouve qu'au moyen d'une élision ; il en est de même au vers 9. Enfin aux vers 11 et 12, cette césure est absente, et les deux vers finissent par un

anapeste suivi d'un iambe. Il y a là de quoi mériter l'épithète de *duriusculi* que L. Müller accole à ces vers. Mais si la souplesse de la versification fait encore défaut à Catulle, artisan de rythmes nouveaux, il n'en est pas de même du style. Dans toute cette pièce respire un sentiment profond, encore accru par l'habileté avec laquelle les mots sont choisis et placés. M. Patin remarque ici le mot *dure* auquel a peut-être pensé Virgile, *Bucol.* x, 47 : « Alpinas, a, dura, nives et frigora Rheni. » Il rapproche le *perfide* du passage de Racine : « Tu ne remportais pas une grande victoire, Perfide ! » Les attrait d'une amitié trompeuse sont admirablement peints dans cette pièce. Il faut y voir en effet les reproches adressés à un ami, qui a déçu la confiance qu'on avait mise en lui, et non comme Doering et Ellis, les plaintes d'un amant induit en un amour funeste. C'est ce qu'avec son goût si sûr explique nettement M. Naudet. On ne sait qui est l'*Alfénus* dont il est ici question ni de quels faits Catulle veut parler. Juste Lipse s'est imaginé qu'il y avait une allusion à l'exil de Cicéron, trahi par Pompée, représenté sous le nom d'Alfénus. On a pensé qu'il s'agissait d'Alfénus Varus dont parle Horace, *Sat.* i, 3, 130. Mais Schwabe, *Quæst. Catull.* i, p. 83. 84, a montré que les dates ne s'accordaient pas. Ellis croit qu'il peut s'agir d'un P. Alfénus, mentionné comme *consul suffectus*, en 715/39. — 1. *Inmemor.* Cf. *lxiv*, 58. — *Unanimis.* Cf. *ix*, 4. — *False.* Cf. Claudien, *iv Consul. Hon.*, 278 : « falsus amicis. » — 2. *Jam*, maintenant, à partir de ce moment. — *Dulcis.* Cf. *xlv*, 11. — *Amiculi.* Diminutif d'affection. — 3. *Prodere.* Mot usité pour signifier l'abandon, la rupture de l'affection. Cf. *lxiv*, 191 ; Ariane se proclame *proditæ*. Le verbe *προδιδόναι* a le même sens en grec ; Théognis, 529 : *οὐδένα πω προῦδωκα φίλον καὶ πιστὸν ἱταῖρον.* — 4. Vers qui semble traduit d'Homère, *Odyssée*, *xiv*, 83-4 : *οὐ μὲν σχέτλια ἔργα θεοὶ μάκαρες φιλέουσι, Ἀλλὰ δίκην τίουσιν καὶ αἴσιμα ἔργ' ἀνθρώπων.* — *Nec* a ici le sens de *non*, en y ajoutant plus de force. Munro, *Critic. and Elucid.* p. 114, renvoie à son Commentaire sur Lucrèce, *ii*, 23. Doering renvoie à Drakenborch, *T. L.* i, 3, 27. Statius admettait déjà ce sens. Cf. Dræger, *Hist. Syntax.* t. ii, p. 64. Madvig. § 458, b, dit que *nec* se met à la place du simple *non*, quand une proposition négative est rattachée à ce qui précède par *enim*, *tamen*, *vero*. Ici *tamen* n'est pas écrit ; mais le mouvement de la phrase le supplée facilement : Et pourtant l'impiété ne plaît pas aux Dieux. — 5. *Quod*, ce fait que les Dieux haïssent l'impiété. — *Neglegis.* Cf. Théocr. *xi*, 29 : *τὴν δ' οὐ μέλει, οὐ μὰ Δι' οὐδέν.* — *In malis.* Cf. Térence, *Eun.* *ii*, 3, 17 : « Me in his deservisti malis. » — 6. *Quid faciant.* Locution qui exprime l'embarras ; cf.

Virgile, *Bucol.* III, 16; I, 40; VII, 15. — *Dic.* Formule qui rend la question plus pressante. Cf. Horace, *Odes*, I, 8, 1; Virgile, *Æn.* VI, 343; Martial, X, 41, 3. — *Cuive habent fidem.* Cf. Térence, *Andr.* II, 5, 14. — 7. *Certe*, Cf. LXIV, 150. — *Tute*, toi-même, comme *tu ipse*. Cf. Kühner, *Ausf. Gr. der Lat. Spr.* t. I, p. 383. — *Animam tradere.* Cf. Cicéron, *pro Rosc. Amer.* 146 : « Is tibi omnia præter animam tradidit. » — *Inique*, comme la mesure l'indique, est ici un vocatif. — 8. *Inducens*. Ce mot sert à marquer un piège où l'on engage quelqu'un. Voyez les exemples rassemblés par Brouckhusius, Tibulle, I, 7, 11. — *Tuta omnia*. Virgile renverse l'idée, *Æn.* IV, 298 : « omnia tuta timens. » — 9. *Retrahis te*. Cf. Horace, *Epit.* I, 18, 58; Sénèque, *Epit.* XVI, 9 : « Retrahe te a vanis. » — *Dicta factaque*. Ellis cite Plaute, *Mostell.* I, 1, 20 : « dicto aut facto fallere, » et d'autres exemples où *dicta factaque* sont réunis : Sénèque, *de Clement.* 3; Pétrone, *Sat.* I; Tacite, *Ann.* II, 28; Suétone, *Vesp.* 19. — 10. *Ventos irrita ferre*. Cf. LXIV, 60, 143; LXV, 10. Schulze cite les antécédents de cette locution de Catulle : Anacréon (Rose), 58, 9 : ἑμῶν φρενῶν μὲν αὔραις φέρειν ἔδωκα λύπας. Euripide, *Troïd.* 419 : ἀνέμους φέρεισθαι παραδίδωμι, et 454 : δῶ θεαῖς αὔραις φέρεισθαι. Imitations : *Culex*, 380; Ovide, *Métam.* VIII, 135; *Rem. Am.* 286; *Art d'aimer*, I, 634; *Amours* : I, 4, 11; II, 11, 33; 16, 45 et suiv. *Tristes*, I, 8, 35; Lygdamus : 4, 96; 6, 27; Properce, V, 7, 21. Horace, certainement aussi, se souvient de cette image, *Odes*, I, 26, 2. Stace, *Achill.* II, 286 : « Inrita ventosæ rapiebant verba procellæ. » — 11. *At*, du moins Cf. Madvig, *Gr. lat.* § 437, c. — *Fides*, la Bonne Foi personnifiée, divinité qui avait un temple à Rome; cf. T. L. I, 21, 4; Horace, *Odes*, I, 35, 21; Cicéron, *de Officiis*, III, 29, 104. — *Postmodo*. Cf. Horace, *Odes*, I, 28, 31.

XXXI.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente, sans intervalle, dans GO. G : *ad Sirmium insulam* en rouge à gauche en marge. A droite un sigle. Dans O un sigle bleu avant la première lettre P. — 1. GO : *Pene insularum*. — G : selon Bonnet *Sirinio* transformé en *Sirmio*. O : *Sirinio*, d'après Bæhrens; Ellis ne signale rien. — 3. Dans G Bonnet lit *Neptunus*. Dœring conjecture *effert* au lieu de *fert*. — 4. GO : *libente*. D a *libenter*. Passerat conjecturait *libens te*. — G : *letus*. — 5. G : *michi*. O : *mihi*. — G : *crederis*, au-dessus *al' credens*. *Crederis* se trouve aussi dans D. — GO : *thi-*

miam atque. — O: *Bithinios*. Dans G, i est gratté entre n et o. Bæhrens et Ellis, reprenant une conjecture de Schwabe écrivent *Thuniam atque Bithunos*. — 6. G: *intuto*. — 7. Ed. de 1475: *o qui solutus est*. Le texte est rétabli dans l'Aldine 1502. — 8. O: *meus*, selon Bæhrens. Ellis ne signale rien. — 9. Conjecture de Bæhrens: *ab orbe* au lieu de *labore*. — 12. GO: *hero*. — 13. G: *gaudete vos quoque lydie lacus unde*. O: *gaude vos quoque lidie lacus unde*. Aldine 1502: *vosque limpidi lacus undæ*. Scaliger: *vosque ludia lacus undæ*. Muret: *Lydia*. Vossius, Martyni-Laguna, Sillig: *vosque laria lacus undæ*. Guarinus, Bergk, Koch: *lucida*, avec le ms B de Ellis. Heyse: *vos quoque incita*. Munro propose: *vosque o vivida*. La leçon admise est due à Lachmann, qui a rétabli o avant *lydia*, mais qui dans la note conjecture *libua*, admis par L. Müller.

COMMENTAIRE. — Trimètres hipponactéens ou scazons; cf. p. 380. Catulle n'admet ici d'autres substitutions de l'iambe que le spondée. La césure est penthémimère sauf au vers 8, où elle est hephthémimère. Elle a lieu au moyen d'une élision, vers 2 et 10; elle est placée après un monosyllabe précédé d'une élision, vers 11 et 13. — Catulle écrivit cette pièce en 56 à son retour de Bithynie; voyez v. 5 et 6. Cf. VIE DE CATULLE, p. LXIII. Ellis veut placer le voyage de Bithynie en 65, 64; mais cette opinion ne peut être admise. Le morceau est charmant. « Pour Catulle comme pour Horace, il y a un coin du monde qui l'emporte sur tous les autres, c'est la presque-île de Sirmione où il avait une maison. On en montre aujourd'hui de magnifiques débris qui ont dû appartenir à quelque habitation plus riche. Avec quel délicieux accent de bonheur Catulle en reprend possession après son stérile voyage en Bithynie; comme il sent le charme du *chez soi*, du repos d'esprit, comme sa campagne lui plaît, comme ces lieux dont il se croit, dont il se dit le maître, lui paraissent beaux! » M. Patin. — 1. *Pæninsularum*. On compare à cette formation les locutions, « pæne miles, » Cic. *De Repub.* II, 11, 11; « pæne puer, » Ovide, *Epist.* xv, 357, 359; « pæne puella, » Ausone, *Epigr.* cvii, 2; « pæne obsessio, » César, *Bell. Gall.* vi, 36. — 2. *Ocelle*. Expression qui marque la supériorité, surtout aux yeux de celui qui parle. Cf. Cicéron, *Ad Attic.* xvi, 6: « cur ocellos Italiae villulas meas non video. » Les Grecs emploient de même ὄμυζ, ὀρθαλμός. — L'épithète *liquentibus*, selon Ellis, comprend l'idée de clarté et de fluidité. C'est ainsi que Virgile dit « liquentia flumina, » « campi liquentes. » — 3. *Uterque Neptunus*. Selon Vulpinus et Dœring, ἐπιθαλάσσιος καὶ ἐπιλίμνιος, le dieu qui règne sur les

lacs et les eaux de la mer. D'ordinaire on entend le dieu de la mer Adriatique et de la mer Tyrhénienne, cf. Virgile, *G.* II, 158 : « An mare quod supra memorem, quodque alluit infra. » Vossius admet que l'on trouve ici la mer Méditerranée et l'Océan. Avec Ellis je crois que l'opposition *stagnis liquentibus* et *mari vasto* rend le premier sens préférable. — 4. Catulle, reprenant ici la formule *latus lubens*, emploie avec le premier verbe l'adverbe, avec le second l'adjectif. Cf. Süss. *Catull.* pp. 33, 34. — 5. *Thyniam atque Bithynos*. Cf. Etienne de Byzance : Ψίλιον ποταμός μεταξύ Θυνίας καὶ Βιθυνίας. La Thynie semble avoir été la partie septentrionale de la Bithynie, occupée par les Thynes, peuplade d'origine Thrace. Cf. Teufel, *De Catulli voc. singul.* p. 9. — 6. Du mot *campos*, Ellis infère que Catulle a habité la partie de la Bithynie située à l'ouest du Sangarius, la seule de ce pays où il y ait des plaines. Mais *campos Bithynos* n'est qu'une périphrase pour *Bithyniam*. — *In tuto*, c'est le grec ἐν ἀσφαλείᾳ. Expression dictée par le sentiment de bien-être que fait éprouver le retour au sol natal. — 7. *Solutis curis*. Expression poétique pour *animo soluto curis*. Cf. T. Live, III, 8 : « Eo solutione cura in Lucretium incidunt consulem. » — 8. *Peregrino labore*, la peine supportée en pays étranger. *Peregrinus* s'oppose à *nostrum larem*. Munro combat la correction *ab orbe* de Bæhrens, en citant Martial, XIII, 29 : « peregrinæ senectæ, » et T. Live, III, 16, 4 : « peregrino terrore. » — 9. *Larem*. Le dieu de la maison qui est auprès du foyer ; c'est une manière de dire : à notre foyer. Saluer les dieux lares était ce que faisaient d'abord les Romains en rentrant dans leurs maisons. — 10. *Acquiescimus*. Cf. Cicéron, *De Orat.* II, 71, 90 : « deversorio libenter acquieturum. » Tibulle, I, 1, 43 : « requiescere lecto, si licet, et solito membra levare toro. » — 11. *Hoc est quod unum est*. La seule compensation que j'aie obtenue de mes fatigues (Cf. n° x et xxviii), c'est le plaisir plus grand que l'on éprouve à rentrer chez soi après une longue absence. — *Ero gaude*, réjouis-toi de ton maître, c'est-à-dire de posséder de nouveau ton maître. Cf. LXIV, 46 : « Tota domus gaudet. » — 13. *Vosque*, vous aussi. Ellis compare Properce, III, 21, 16 : « Qualiscumque mihi tuque puella vale. » — *Lydia*. Les eaux du lac de Garde sont appelées lydiennes parce qu'autrefois dans le voisinage dominaient les Étrusques, auxquels l'antiquité attribuait une origine lydienne. Cf. Tite Live, V, 33 ; Tacite, *Ann.* IV, 55. Virgile a dit d'une façon analogue : « Lydius Thybris, » *Æn.* II, 782 ; Horace, *S.* I, 6, 1 : « Lydorum Etruscos fines. » — Il y a ici une attraction de l'épithète au substantif *undæ*, qui a arrêté les commentateurs et suscité bien

des conjectures. La construction naturelle serait *Lydit lacus undæ*; Ellis justifie heureusement ce passage en comparant Eschyle, *Eumen.* 292: *Χώρας ἐν τόποις λιθυστικαῖς*, et Properce, I, 20, 9: « *Gigantea litoris ora.* » — 14. *Ridete*. Cf. LXIV, 284: « *domus jucundo risit odore.* »

XXXII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. Dans O le sigle = au premier vers. Un sigle rouge à droite dans G; à gauche en rouge: *ad ipsicillam*. — 1. O: *meas*. G: *mea* suivi d'un grattage. — O: *ipsi illa*. G: *ipsithila*. Les mss. de second ordre et les anciennes éditions: *ipsithilla*, qui est devenu la vulgate, adoptée par Lachmann, L. Müller, Ellis. Bücheler et Schwabe: *Ipsitilla*. Fröhner: *ipsicilla*. Bæhrens: *Ipsimilla*. Turnèbe conjecturait *Hospitilla*; Scaliger, *Hypsithilla*; Vossius, *Hispitilla*. — 2. O: *mee delicie*, G: *mee delitie*. — 3. O: *adte*. — 4. Les anciennes éditions, Ellis, mettent la virgule avant *illud*. — Turnèbe, Heinsius, Bentley, Bæhrens: *adjubeto*. — 5. O: *luminis*. — 6. O: *lube foras habire*. — 8. GO: *futuciones*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Les vers 1, 2, 3, 8 commencent par des iambes; les vers 6, 7 par des trochées; les autres par des spondées. La personne dont il est question est absolument inconnue; on ne peut déterminer à quelle époque de sa vie Catulle a pu écrire ce billet d'un ton si vif, mais si lesté de fond et de forme. Bücheler considère le mot *Ipsithilla* qu'il écrit sans *h* comme un diminutif de *ipsa*. Ribbeck adopte cette opinion. Dans Plaute, *Casina*, IV, 2, 11, *ipsa* désigne la maîtresse d'une esclave comme le grec *αὐτή*; Catulle lui-même, II, 9, et III, 7, désigne sa maîtresse par *ipsam*. *Ipsitilla* serait donc une manière de dire: ma chère petite maîtresse. Il s'agirait alors de Lesbie. Mais il est douteux qu'une telle lettre ait pu lui être adressée. D'autres s'appuyant sur ce que les diminutifs en *illa* sont fréquents dans les inscriptions latines y cherchent le diminutif d'un nom réel; de là les conjectures relatées aux notes critiques. Dans l'incertitude, je m'en suis tenu à la leçon des meilleurs mss. — 1. *Amabo*, je t'en prie. Formule fréquente chez les comiques, et dans le style familier. — 2. *Mei lepores*, mon charme. Cf. Plaute, *Casina*, II, 3, 18: « *respice, o mi lepos.* » — 3. *Jube veniam*. Construction avec le subjonctif plus rare que la construction avec l'infinitif. Cf. Madvig, *Gr.*

lat. § 390, Rem. 2. — *Meridiatum*. Supin du verbe *meridio* ou *meridior*; les deux formes existent dans le sens d'être couché à l'heure de midi. Voyez Ovide, *Amours*, I, 5. — 4. *Adjuvato*, rends-moi ce service, fais-moi cette grâce. — 5. *Liminis tabellam*, périphrase pour *januam*. Littéralement : la planche de la porte, qui étant fermée ferait obstacle à mon entrée, la porte. — 7. Cf. Ovide, *Amours*, III, 7, 25, 26. — 8. *Fututiones*. Mot qui se trouve pour la première fois dans Catulle, mais que Martial a repris, I, 106, 6 : « Certæ nequitias fututionis. » — 9. *Si quid ages*, si tu consens; littéralement : si tu fais quelque chose avec attention, si tu n'es pas distraite, si tu fais attention à ma prière. — *Jubeto*. Supplétez *veniam*. — 10 *Pransus*. Ayant fait le repas qui correspond à notre déjeuner de midi environ, et après lequel les Romains faisaient souvent la sieste. Ellis cite Plaute, *Mostell.* III, 2, 4-9; *Pseudolus*, II, 2, 69. — 11. Martial semble avoir imité ce vers, XI, 16, 5. Cf. Paukstadt, *De Mart. Cat. imit.* p. 22.

XXXIII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. — 2. G : *cinede*. O : *cinacle*, selon Ellis. — 4. O : *voratiore*. G : *voratiore*, *at volantiore*. Conjecture de L. Carrio (Gruter, *Lampas*, 2, 23) : *Dextra pater est voratiore, culo filius inquinatiore*. — 5. GO : *horas*. — 5. O : *quando quidem*. — GO : *rapine*. — 7. GO : *note*. — 8. GO : *potest ase vendicare*. La correction est déjà faite dans les anciennes éditions, notamment l'Aldine 1502.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens. Cf. p. 359. Tous les vers commencent par un spondée. On ne sait qui sont les Vibennius dont il est ici question, et dans quel temps la pièce peut avoir été écrite. — 1. *Optime*, le meilleur, c.-à-d. le plus habile. *Optimus* est pris ici ironiquement comme ailleurs *bonus*. Schulze, *Z. f. d. Gymnas.* t. XXXI, p. 698, cite un grand nombre d'exemples analogues. — *Furum balneariorum*. Le second mot est un adjectif : qui exercent leur industrie dans les bains publics. Sur le fait même, cf. Plaute, *Rudens*, II, 3, 51; Pétrone, *Sat.* 30; Digeste, XLVII, 17. — 3. *Inquinatiore*, plus souillée par les vols. — 4. *Voratiore*. Cf. Martial, II, 51, 6. — 5. *Exilium* dépend de *in* exprimé avant *oras*. Construisez *in exilium et in oras*, cf. une tournure analogue, Perse, I, 131. — *Malas oras*, régions incultes et insalubres, lieux de dépor-

tation; cf. Térence, *Phormion*, v, 7, 86. — *Pilosas*. Cf. Perse, iv, 40; Juvénal, ix, 15.

XXXIV.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. Dans G: *carmen diane* en rouge dans la marge de gauche; un sigle rouge à droite. — 1. O: *diane*. G: *dyane*. — O: *infide*. — 2. GO: *puelle*. — 3. Ce vers manque dans tous les mss. Il se trouve pour la première fois dans l'Aldine 1502; toutefois il y a *Diana* et non *Dianam*. *Dianam* est dans Muret, Scaliger, etc. — 4. GO: *puelleque*. — 5. O: *latōnia*. — 7. G: *delyam*. — 8. Les mss. ont *deposuit*. La correction nécessaire *deposivit* est de Palladius. — 10. O: *virencium*. G: *virencium* corrigé en *virentium*. — 11. O: *Saltumque recunditorum*. — 12. O: *omniumque sonantium*. G: *omnium sonantium*. — 15. G: *et notho es at et noto es*. — 17. GO: *menstrua*. La correction est dans l'Aldine 1502. — 18. O: *mentiens iter animum*. — 21. O: *Sis q̄cūque*, selon Bæhrens. Ellis lit *scis*. G: *Scis quecūque tibi placet, at sis quocūque tibi placet*. Bæhrens écrit *seis*. Dans la variante Bonnet lit une barre au-dessus de *e* de *placet*, ce qui fait *placent*. — 23. Klotz écrit *antiquei*. Merula, Scaliger, Vulpus, Heyse: *ancique*. Dans G le mot se termine par un sigle qui peut être celui de *quam*. Quelques mss., les premières éditions ont *antiquam*.

COMMENTAIRE. — Six strophes composées chacune de trois glyconiques catalectiques et d'un phérecratien. Le premier pied de chaque vers peut être un spondée (1, 3, 5, 7, 10, 13, 14, 17, 21, 23), ou un trochée (6, 8, 9, 11, 12, 15, 16, 18, 19, 20, 22, 24). Aux vers 2, 4, c'est un iambe. Voici la forme du glyconique :

$$\begin{array}{c} - \bar{u} - u u - u \underline{u} \\ u - \end{array}$$

et celle du phérecratien :

$$\begin{array}{c} - \bar{u} - u u - \bar{u} \\ u - \end{array}$$

La dernière syllabe du vers 11 et du vers 22 s'élide sur la première du vers suivant. Il semble que l'hymne ait été chantée par un double chœur de jeunes garçons et de jeunes filles. Les jeunes garçons auraient chanté les strophes 3 et 5, les jeunes filles les strophes 2 et 4, le chœur entier les strophes 1 et 6. Quelques commentateurs anciens, entre autres

Scaliger, ont cherché sans succès à établir que la pièce avait été composée pour les Jeux Séculaires. Il est plus vraisemblable que c'est pour un sacrifice particulier à Diane, peut-être celui des Ides d'août, ou du dernier jour de mars. Enfin la pièce peut être comparée avec l'ode 22 du 1^{er} livre d'Horace, laquelle est adressée à Apollon et à Diane. — 1. *In fide*, sous le patronage, dans la clientèle. Cf. Cicéron, *Pro Rosc. Amer.* xxxiii, 93 : « quære in cujus fide sint et clientela. » Suét. *Cæs.* 71 : « fides erga clientes. » — 2. *Integri*. Cf. xv, 4 : « integellum, » donné à peu près comme synonyme de *castum*. Horace, *C. S.*, 6 : « Virgines lectas puerosque castos ». Ellis remarque avec raison que *integri* ne se rapporte qu'à *pueri*. La déesse, vierge elle-même, ne doit être célébrée que dans les chants d'une jeunesse pure. Cf. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, p. 130. — 3. *Latonia*, fille de Latone. Sur ce mythe, cf. Decharme, *Mythol.*, etc., pp. 96, 97. — 4. *Magna*. En rapprochant ce positif du superlatif, Catulle à la fois célèbre la grandeur de Diane et la met, comme il est juste, au-dessous de son père le dieu suprême. — 5. *Deliam*. Sur le lieu de la naissance de Diane, il y avait dans l'antiquité plusieurs légendes. Cf. *Hymn. Homer. in Apoll. Del.* 16. Mais l'Ortygie dont il est question se confond souvent avec Délos. Un fragment de Pindare cité par Strabon, x, 5, p. 416, éd. Didot, fait naître Diane avec Apollon à Délos. — 6. *Deposivit*. Forme archaïque de parfait, reconnue par Charisius et Priscien, qui donnent *posivi* à côté de *posui* : « et posivi veteres dixerunt. » Neue, *Lat. Formenl.* t. II, p. 491, cite un certain nombre d'exemples de formes analogues dans *pono* et ses composés. Remarquez surtout Cicéron, *Tuscul.* v, 29, 83 : « posiverunt. » *Deponere* est le grec ἀποτίθειναι. Cf. Callimaque, *H. in Dian.* 25 : φίλαν ἀπεθήκατο κόλπων. — 7. *Olivam*. L'olivier est placé par une légende entre les arbres au pied desquels eut lieu la naissance d'Apollon et de Diane; cf. Preller, *Griech. Mythol.* t. I, p. 186. Decharme, *Mythol.* p. 97. — 8. *Montium domina*. Cf. Horace, *Odes*, III, 22, 1 : « Montium custos nemorumque, Virgo. » *Odes*, I, 21, 5 ; Homère, *Odyssée*, vi, 102 et suiv.; *Hymn. homériques*, xxvii, 12 et suiv.; Callimaque, *Hymn. in Dian.* 18 et suiv. Sur Artémis, divinité des montagnes, des bois et des sources, cf. Preller, *Griech. Mythol.* t. I, pp. 231-235 ; Decharme, *Mythol.* pp. 131-133. — 9. *Silvarum*. Horace, *C. S.* 1, appelle Diane « silvarum potens. » — 10. *Saltuum*. Cf., avec Ellis, Némésien, *Cynég.* 86 : « quæ saltus placidos silvasque pererras, Latonæ, Phœbe magnum decus ». — 11. *Sonantum*. Sur la syncope au milieu de *sonantium*, cf. Kühner, *Ausführl. Gr. der L. Spr.* t. I, p. 218. *Amnes sonantes*,

c'est le grec ποταμοὶ κελαδονὰ ῥέοντες. Les fleuves encaissés des contrées méridionales roulent avec bruit sur un lit de cailloux. — 13. Cette identification de Diane avec *Juno Lucina* est plus particulièrement propre à la mythologie latine; cf. Varron, *De L. L.* v, 69; Cicéron, *De Nat. Deor.* II, 67; Horace, *C. S.* 13. Voyez Preller, *Röm. Mythol.* p. 284. Mais déjà chez les Grecs, Artémis se confond avec Ilithyia, divinité de la naissance; cf. Preller, *Griech. Myth.* t. I, p. 401. — 15. *Trivia*. Cf. Varron, *L. L.* VII, 16. Diane se confond ici avec Hécate, qui porte en grec le surnom de τριδιτῖς. C'est alors la déesse des enchantements, et des impressions sinistres de la nuit. Cf. Decharme, *Mythol.* p. 135. De là l'épithète de *potens*; cf. Ovide, *Héroïd.* XII, 167; Virgile, *Æn.* VI, 247. — 15. *Notho*, parce que la lune emprunte sa lumière du soleil; cf. Lucrèce, v, 575: « Lunaque sive notho fertur loca lumine lustrans. » — 17. *Menstruo*. Cf. Varron, *De R. R.* I, 5, 4: « quæ ad solis circuitum annuum sint referenda et quæ ad lunæ menstruum cursum. » — 18. *Metiens iter annuum*. Les mois, déterminés par le cours de la lune, marquent des divisions, c.-à-d. une mesure dans la course annuelle du temps. — 20. La lune dans la mythologie romaine est une divinité qui préside à la maturation des fruits de la terre; cf. Preller, *Röm. Mythol.* p. 284 et suiv. Elle se rapproche par là de la divinité asiatique dont l'Artémis d'Ephèse était la représentation la plus considérable; cf. Decharme, *Mythol. de la Gr. ant.* p. 138. Sur la protection que Diane exerce à l'égard des moissons; cf. Callimaque, *In Dian.* 130. — 21. *Quocumque*. Diane ou la divinité qui lui correspond dans le panthéon grec, porte, comme son père Jupiter, des noms divers; elle est πολυώνυμος; cf. Callim. *In Dian.* 7 et Aristophane, *Thesmoph.* 320. — 22. *Sancta*, respectée. C'est d'ailleurs, comme le remarquent les divers commentateurs, une des épithètes que les inscriptions donnent à Diane. Cf. Orelli, 1444. — 23. *Antique*, dans les temps anciens, de tout temps. — *Bona ope*. Cf. LXVII, 2. — 24. *Sospites*. Mot usité dans les formules de prières; cf. Ennius, fr. 249, Ribb.; Pacuvius, fr. 234, Ribb.; Plaute, *Aulul.* III, 6, 10; Horace, *C. S.* 40: « sospite cursu. »

XXXV.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. En marge, dans G, un sigle rouge à gauche; à droite: *ad cecilium*

jubet libello loqui. O a le sigle = en tête du 1^{er} vers. — 1. G : *poete*. — 2. G : *cecilio*. O : *occilio*. O G : *papire*. — 4. G : *meniam*. La dernière lettre est effacée. O : *veniam*. — 5. G : *quosdam* changé en *quasdum* [Bonnet]; *volo* (un sigle sur le second o) *cogitaciones*; — 8. G : *millies*. O, selon Ellis : *millies*. Le second i est ajouté entre l et e. Bæhrens n'indique rien. — 10. O : *inities* selon Bæhrens; *initiens* selon Ellis. — 11. G : *que... michi*. — G O : *nunciantur*. — 12. G O, et un grand nombre de mss. : *impotentem*. Charisius, p. 108 P., p. 133 K : *inpotente*. La correction est déjà faite dans l'éd. de 1472. — Selon Bæhrens, G a *amorem* avec la dernière lettre effacée; *amorem* est dans O. Bæhrens conjecture avec vraisemblance, *inpotentei amorei*. — 13. Tous les mss. ont *indotatam*, Palladius proposait *inchoatam*, Guarinus : *incohata*, ce qui est la meilleure orthographe; cf. A. Gelle, II, 3. — 14. G O : *Dindimi*. G : *exeo*. — 16. G : *saphyca*. O : *saphica*. — 17. O : *dotior*, selon Bæhrens; *docior*, selon Ellis; cf. aussi Schulze, *Hermes*, XIII, 51. — 18. G a : *Cecilia*. — G : *inchoata*. Guarinus conjecturait *invocata*, comme Calpurnius et Parthénus. Avantius : *a cecilio*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Les vers 1, 2, 6, 9, commencent par un iambe; les vers 14, 18, par un trochée, — On ne sait quel est le Cécilius dont il est ici question; ce devait être un ami intime de Catulle, dont les sentiments d'affection s'expriment d'une façon à la fois gracieuse et vive. Ce poème est intéressant, en ce qu'il nous montre l'attrait qu'avait alors pour les imaginations le culte de Cybèle qui a inspiré Catulle dans l'*Attis*, Lucrèce, II, 600 et suiv., Varron, *Sat. Menipp. Eumenides*, et aussi le goût pour la littérature que prenaient même les femmes en ce temps-là (cf. v. 13 et suiv.). Schwabe, *Quæst. Catull.* I, 295, remarque que Comum, colonisé par César en 695/59 a pris cette année-là le nom de Novum Comum, d'où il résulte que cette pièce de Catulle ne peut avoir été écrite avant cette date. La forme ingénieuse de l'envoi, où le poète s'adresse à son papier, a été reprise par Horace, *Épîtres*, I, 8, 1. — 1. *Tenero*. Cette épithète s'applique à ceux qui traitent des choses de l'amour; cf. Ovide, *Remed. Am.* 757; *Art d'aimer*, II, 273. *Tenerum carmen*, ce sont les vers qui parlent de l'amour; cf. Ovide, *Amours*, III, 8, 2. — 2. *Papyre*. Cf. Plin., *H. N.* XIII, 11, 21-26. — *Velim dicas*. Sur la construction de *volo*, cf. Dræger, *Hist. Syntax*, t. II, p. 248, 249. — 4. *Novi Comi maxia*. Aujourd'hui Come, à l'extrémité méridionale du lac Larius, aujourd'hui lac de Come. — *Larium*, du lac Larius. L'adjectif a la

même forme que le substantif. — 5 et 6. *Cogitationes amici sui meique*. L'interprétation ordinaire est : je veux lui communiquer les réflexions d'un ami commun. Schwabe croit qu'il s'agit de l'*Attis*, et que Catulle se désigne lui-même par le mot *amici*. Alors à *mei* on comparerait Horace, *Sat.* II, 6, 48, où *noster* équivaut à *ego*. — 7. *Viam vorabit*, il viendra le plus rapidement possible. Nous disons en français : dévorer l'espace. — 8. *Candida*. Cf. XIII, 4. — *Milies*. Cf. Cicéron, *Ad Att.* II, 19, 3. — 9 et suiv. Charmant tableau d'amour et de passion ; comparez la pièce XLV. — *Euntem*. C.-à-d. *proficisci parantem*. Cf. Virgile, *Æn.* II, 111 : « terruit auster euntes. » — 11. *Si ora nuntiantur*. Cf. avec Statius et Ellis, Cicéron, *Ad Famil.* X, 33, 1 : « Nam et robur et suboles militum interiit, si quidem quæ nuntiantur ulla ex parte vera sunt. » — 12. *Deperit illum*. Emploi de l'accusatif avec ce verbe intransitif, fréquent dans Plaute. Cf. Overholtaus, *Synt. Cat. cap. duo*, p. 24. — *Inpotente*. Un amour qui ne se possède plus. Cicéron, *Philipp.* V, 8, 42, a dit « impotens animus » ; *Tuscul.* V, 7, 17 : « impotens lætitia. » Tacite, *Hist.* IV, 44 : « impotens amoris. » Pline, *Epit.* II, 1 : « amor impotens. » — 13. *Quo tempore*. Cf. Martial, XI, 18, 26. Il y a d'ailleurs une inversion compliquée d'une attraction : *ex eo tempore quo*. — Le sujet de *legit* est Cécilius. — *Incohatam*. Cécilius avait commencé un poème sur Cybèle, et en avait donné communication à ses amis et à sa maîtresse. Cf. Cicéron, *Brutus*, V, 20, où il est question d'une exposition commencée par Cicéron et que ses amis l'invitent à faire complète. — 14. *Dindymi*. Le Dindyme, montagne de Phrygie consacrée à Cybèle. — *Misellæ*, la maîtresse de Cécilius que la passion consume. — 15. *Ignes*. Pluriel qui sert ici à marquer l'intensité de la passion. — *Edunt medullam*. Cf. Virgile, *Æn.* IV, 66. — 16. *Sapphica Musa*. Sappho, dans plusieurs épigrammes de l'Anthologie Grecque est appelée la dixième Muse. — *Puella*. Vocatif. — 17. *Doctior*. Cf. Martial, X, 35, 16. L'adjectif *doctus* marque ici le goût et le talent de la poésie.

XXXVI.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans G O. Dans G, un sigle rouge à gauche ; à droite en marge : *ad lusi cacatū*. — 1. GO : *annuale suo lusi cacata carta* (O : *anuale*). La correction est faite dans l'Aldine de 1502. — 3. GO : *Sancte*. — 4. O : *vovit*.

Si. — 5. GO : *dedissemque*. La correction est d'Avantius; elle se trouve dans l'Aldine 1502. — G : *vibrare*; le second r est en surcharge. — G : *yambos*. — 6. G : *poete*. — 7. Scaliger, Spengel soutiennent *datura* qui est dans D. — 8. GO : *ustilanda*. La correction est dans l'Aldine 1502 et s'est maintenue quoique Statius écrive encore *ustilanda*. Le mot se trouve dans les *Priapea*, xiv, 2; lxi, 7. *Semustulatus* est dans Varron et Cicéron. — 10. GO : *vovere se divis*. Se a disparu dans l'Aldine 1502. Scaliger : *joco se*. — 11. O omet o, G l'unit à *ceruleo*. — G : *punto*. O : *poncto*. — 12. G : *que... adalium*; au-dessus : *al. ydalium utriusque*; O : *adalium uriosque*. — L'Aldine 1502 a *eriosque*. Scaliger : *uriosque*. Vossius : *Syrosque*. Statius : *ariosque*. Les éditions de 1481, 1486, Muret, Heinsius, Haupt, Schwabe, Ellis, Bæhrens, L. Müller : *urios*. — GO : *apertos*. — 13. G : *queque*. — GO : *gnidumque*. — 14. GO : *colis que amathunta* (O : *amathuntū*) *queque alcos*. La correction est dans l'Aldine 1502. On l'attribue à Avantius; Muret prétend qu'elle est d'Hermolaus Barbarus. — 15. GO : *Durachium hadrie*. — 18. O : *intereo... inignem*. — 19. GO : *ruris et infceciarum*. La correction *ruris* est de Palladius et se trouve déjà dans les éditions de 1481. — 20. G : *annuale suo lusi cacata carta*. O : *anuale suo lusi*; le reste comme G.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Les vers 7, 15, commencent par un trochée; les vers 9, 10, 14, par un iambe. — Il s'agit de quelque plaisanterie d'amoureux, d'ailleurs fins connaisseurs en littérature. Il y a eu brouille entre Catulle et Lesbie, car il ne peut guère être question d'une autre que de Lesbie. Est-ce une brouille sérieuse? Les *truces iambi* du vers 5 font-ils allusion, comme le propose, sans l'affirmer, Ellis, à la pièce viii, à la pièce xxxvii, ou même à la pièce lvi? Tout cela est fort douteux; peut-être ne s'agit-il que d'une brouille légère. En tout cas Lesbie a fait vœu, si Catulle revient à elle, de sacrifier au dieu du feu, et elle a choisi pour victime ce qu'a produit de meilleur Volusius, c'est-à-dire Tanusius; car les commentateurs s'accordent à penser qu'il s'agit du même poète que Sénèque a désigné sous le nom de Tanusius, *Epir.* xciii, 9. L'ouvrage, Annales en vers, imitées peut-être d'Ennius, ou suite de ce poète, semble avoir été sans valeur. Au moins était-ce le produit d'une école poétique bien différente de celle où Catulle tenait un des premiers rangs. Schwabe place la pièce en 695/59. Il est certain qu'elle ne peut guère avoir été écrite plus tard. Mais il est difficile d'en fixer au juste la date. Elle est pleine d'esprit et de finesse, mal-

gré sa tournure rabelaisienne. — 1. *Cacata*. C.-à-d. *stercore inquinata*, *digna quæ stercore inquinetur*. Pomponius, 138, *Fragm. Comic.* Ribbeck, emploie de la sorte *commictilis*. Martial, xii, 61, 9, 10, a une idée analogue, mais légèrement différente. — 3. *Sancta Veneri*. Cf. lxxviii, 5. Cupidon est appelé *Sanctus*, lxxiv, 96. — 4. *Restitutus*. Cf. cvii, 4. — 5. *Truces*, terribles et menaçants. Horace, *Odes*, 1, 16, 2, emploie pour les iambes l'épithète de *criminosi*. Quintilien, x, 1, 60, parlant d'Archiloque, l'auteur de la poésie iambique, dit qu'on y trouve « cum validæ tum breves vibrantesque sententiæ. » *Vibrare* sert à marquer une idée semblable à celle de notre français « darder ». C'est un trait que l'on lance et qui pénètre. — 6. *Pessimis poetæ*. Volusius est-il déjà désigné, comme le croit Ellis, ou bien l'expression a-t-elle un caractère général, comme le croit M. Raper, cité par Ellis? Je serais plutôt de cet avis. — 7. *Tardipedi deo*. Vulcain qui est boiteux. Le mot *tardipes* se trouve pour la première fois dans Catulle. On le voit ensuite dans Columelle, x, 419. Pour l'idée, cf. Tibulle, 1, 9, 49; Properce, iv (v, 7, 78); Horace, *Odes*, 1, 16, 3. Ellis croit voir dans l'intervention de Vulcain, une allusion aux rythmes boiteux de Volusius; Vulcain est aussi l'époux malheureux de Vénus. — *Daturam*. Le pronom réfléchi est omis; cf. Kühner, *Ausf. Gr. der Lat. Spr.* t. II, p. 516. — 8. *Infelicibus*. L'emploi d'un bois maudit ajoute encore à ce que le vœu a de terrible. Sur les arbres maudits, cf. Macrobe, *Saturn.* III, 20, 2. Les objets monstrueux se brûlaient avec le bois des *arbores infelices*. Ces arbres étaient le poirier sauvage, les ronces, les broussailles, en général ceux qui produisaient des fruits noirs et d'un goût âpre. — 10. *Jocose lepide*. Asyndeton justifié par le sens des deux mots. Cf. xlvii, 11 : « diversæ variæ ». — 11. La longue énumération des titres de Vénus ajoute à la valeur de l'invocation. — *Creata ponto*. Cf. Decharme, *Mythol. de la Gr. antique*, p. 177; Preller, *Griech. Mythol.* t. 1, p. 263. — 12. *Idalium*. Promontoire et ville de l'île de Chypre, où se trouvait un sanctuaire de Vénus. Sur l'importance des sanctuaires cypriotes dans le culte de Vénus, cf. Preller, *Griech. Mythol.* t. 1, p. 262; Virgile, *Æn.* 1, 692; *Æn.* x, 51 et suiv. — *Urios portus*. Probablement il s'agit ici d'une baie située sur la côte d'Italie. Strabon, vi, 3, 6 (Didot), place une ville de *Uria* (Οὐρία) en Iapygie, entre Tarente et Brindes, et plus loin, vi, 3, 9, une ville de *Urium* (Οὐρίον), au pied du Gargan, en face des îles de Diomède. Il y avait là sans doute un temple de Vénus. Ellis remarque en effet que Denys d'Halicarnasse place un *Portus Veneris* sur la côte d'Iapygie, où d'ailleurs la légende fait aborder Enée. — 15. *Ancona*. Ancône,

port du Picenum, dont Vénus était la divinité protectrice. Cf. Juvenal, iv, 40: « Ante domum Veneris quam Dorica sustinet Ancon. » — *Cnidum*. Ville de Carie, où se trouvait un temple de Vénus, dans lequel était placée une statue de Praxitèle; cf. Pline, *H. N.* xxxvi, 20, éd. von Jan. — *Harundinosam*. Ce mot ne se trouve que dans Catulle. Sur les roseaux célèbres de Gnide, cf. Pline, *H. N.* xvi, 36 (64), 157; Ausone, *Epist.* vii, 50. — 14. *Amathunta*. Ville de Chypre, où se trouvait un temple de Vénus et d'Adonis; cf. Pausanias, ix, 41, 2. — *Golgos*. Ville de Chypre, où se trouvait un temple de Vénus; cf. Théocrite, xv, 100. — 15. *Durrachium Hadriae tabernam*. Cf. Strabon, vii, 5, 8 : Ἐπιδάμνος Κερκυραίων κτίσμα ἡ νῦν Δυρράχιον ὀμωνύμως τῇ χειρρονήσῳ λεγομένη ἐφ' ἣ ἱδρύται. C'était le rendez-vous des marchands et des marins de l'Adriatique; les courtisanes y abondaient. De là cette ville est considérée comme chère à Vénus. Cf. Plaute, *Mén.* ii, 1, 34 : « Voluptarii atque potatores maxumi; Tum sycophantæ et palpatores plurimi In urbe hac habitant; tum meretrices mulieres Nusquam perhibentur blandiores gentium. » — 16. *Acceptum face redditumque votum*. Il y a ici une allusion à la manière dont on s'acquittait des dettes chez les Romains. Le débiteur disait : « acceptum facis hoc? » reconnais-tu que tu as reçu telle chose; le créancier répondait : « facio. » Cf. *Digest.* xvi, 4, 7. C'était une manière de donner décharge. Lesbie et Catulle se sont réconciliés; Lesbie est donc débitrice à l'égard de Vénus; elle va payer sa dette, Catulle demande à Vénus de lui en donner décharge en disant : *facio votum acceptum et redditum*; j'ai reçu le vœu et vous vous en êtes acquitté. Catulle semble aimer la forme archaïque *face* qu'il emploie encore lxxiii, 78 et 82. — 17. *Si*, s'il est vrai que. *Non invenustum*, non contraire à ce qui convient à la déesse de la grâce, Vénus. — 18. *Interea*. Le mouvement de la pensée est celui-ci : que Vénus nous donne décharge, vous cependant, vous, de votre côté, etc. — 19. *Ruris*. La rusticité, comme dans le vers d'Horace, *Ep.* ii, 1, 160 : « hodieque manent vestigia ruris. » Voyez Catulle, xxii, 14. — *Inficetiarum*. Ce substantif pluriel ne se trouve que dans Catulle; cf. Teufel, *De Catull. voc. singul.* p. 23.

XXXVII.

NOTES CRITIQUES. — Pas d'intervalle dans GO entre cette pièce et la précédente. Dans G un sigle rouge à gauche, à droite

en rouge *ad contubernales* dans la marge. Dans O le sigle = en tête du premier vers. — 1. O : *voxque*. — 2. GO : *pilleatis* (le second l gratté dans G) *non afratribus*. Le texte a été rétabli dans Calpurnius, éd. de 1481. — 3. O : *mentualas* (lecture de Ellis confirmée par Schulze (*Hermes*, XIII, 51); Bæhrens lit *mentuales*. — 5. GO : *confutere... hyrcos*. Hand supprimait ce vers, *Obs.* 84. — 6. O : *continentur*, selon Ellis; Bæhrens ne signale rien. — 9. O : *at qui*. Bæhrens avec Hand écrit *jamque*. — O : *tocius*. G : *tocius* corrigé en *totius*, comme a bien lu Bonnet. — 10. GO : *taberne sopionibus*. Ce passage a donné lieu à beaucoup de conjectures. Vossius retient la leçon des mss. *sopionibus*; Marcius et depuis Koch proposent *scriptionibus*; Heinsius : *scopionibus*; Heyse : *sponsionibus*; Pleitner : *scorpionibus scindam*; Schwabe : *scipionibus* qui se trouve dans plusieurs mss. de second ordre, et dans les premières éditions. Avec L. Müller, Ellis et Bæhrens, j'admets la leçon de Lachmann et de Haupt : *scorpionibus scribam*. — 11. GO : *Nam me que*. Avantius, Ald. 1502 : *namque quæ*. La leçon *nam mi* est due à Heinsius. — 13. O : *quam*. — G : *michi*. Scaliger et Heinsius écrivaient : *patrata* au lieu de *pugnata*. — 14. O : *comsedit*. — 16. O : *pussilli... semitani*. — G : *mechi*. — Après ce vers G écrit en rouge dans la marge de droite *ad egnatium*, et place un sigle rouge à gauche. Un certain nombre de mss. d'ordre secondaire laissent un espace vide, ce qui a donné à plusieurs éditeurs lieu de croire qu'il y avait ici une lacune ou une transposition, et en effet les derniers vers de la pièce, dans les anciennes éditions, sont rejetés après xxxix, 9; depuis Muret les éditeurs les rattachent à la pièce xxxvii, sauf Hand et Sillig. — 17. G : *preter... une*. Au-dessus de ce mot le ms. contient cette variante : *at. uno*. La leçon *une* est confirmée par Priscien, p. 673 P. — 18. GO : *cuniculose*. — G : *celtiberi*. O : *celtiberie*. Priscien cite le passage avec la forme *celtiberose*. Vossius propose *Celtis perose*. Bæhrens : *Celtis, verose*. — 19. O : *opacha*. — 20. O : *Edens*.

COMMENTAIRE. — Pièce écrite en trimètres hipponactéens ou scazons; cf. p. 380. Le premier vers n'a qu'un seul spondée, celui de la fin. Le cinquième admet au 1^{er} pied un dactyle. Le vers 5 n'a qu'une césure hepthémimère précédée d'une sorte de diérèse après le second pied. Le 13^e a une césure penthémimère formée à l'aide du monosyllabe *sunt*; le 10^e a une césure penthémimère obtenue au moyen d'une élision suivie du monosyllabe *et*. — Vraisemblablement cette pièce fut composée par le poète au moment de sa brouille avec Lesbie; voyez *VIE DE CATULLE*, p. XLIX. Il n'est pas d'ailleurs abso-

lument nécessaire de supposer qu'elle était tombée au degré marqué avec exagération dans la pièce LVIII. Il suffit de penser qu'elle se sera rendue une fois dans la maison désignée par le mot *salax taberna*, où se réunissaient pour banqueter, et se livrer au plaisir, dans une sorte de cercle ou de club, de jeunes débauchés, parmi lesquels se trouvait son nouvel amant. Catulle attaque toute la bande et en particulier un certain Egnatius, inconnu d'ailleurs, Espagnol d'origine, bellâtre à la barbe épaisse et aux dents blanches; cf. xxxix. On peut avec Schwabe mettre la composition de la pièce dans l'année 695/59.

— 1. *Taberna*. Cf. *Copa*, 3. L'épithète s'applique à la maison, parce que ceux qui la fréquentent sont débauchés, *salaces*. — *Contubernales*. Expression qui se dit de ceux qui à la guerre occupent la même tente, des compagnons d'armes; ici, compagnons de débauches. — 2. *Nona pila*. Apposition à *taberna*, neuvième pilier, c.-à-d. maison qui est au neuvième pilier à partir du temple des Dioscures. Tel est le sens de *pilleati fratres*. Les Dioscures tiraient ce nom du bonnet en forme de demi-coquille d'œuf renversée qui leur couvrait la tête, et qui semble un ornement de la noblesse laconienne. Paul Diacre : « Pillea Castori et Polluci dederunt antiqui quia Lacones fuerunt, quibus pilleatis pugnare mos est. » Le temple de Castor et Pollux était situé sur le Forum, près de la fontaine de Juturne. Cf. Ovide, *Tristes*, I, 705-708. Non loin de là était la maison de Clodius. — 4. *Quicquid est puellarum*. Voyez de nombreux exemples de ce génitif partitif, Overholthaus, *Synt. Catull. cap.* II, p. 29. Martial a imité ce passage, IX, 27, 7 : « Quidquid unquam legimus pilosorum. » — 5. *Confutuere*. Mot qui ne se trouve que dans Catulle, mais qui d'ailleurs appartient certainement à la langue de la conversation grossière. — *Hircos*. Ellis entend ce mot par *salaces*. Schulze critique cette interprétation et rappelle celle de Döring : *hirci castrati* et deux citations de Plaute, *Mercator*, II, 2, 1, et II, 2, 4. Enfin dans Aulu-Gelle, IX, 9, 10, on trouve que Varron donne pour équivalent à *capere*, *qui excastratus est*. Schulze aurait pu citer encore Martial, IX, 48, 5 : « Quod et hircosis serum est. » D'autres pensent qu'il est fait allusion à l'odeur du bouc qui est rebutante pour les femmes. Mais je m'en tiens à l'opinion d'Ellis. Les compagnons que raille Catulle croient qu'il leur est à eux seuls permis d'aimer; chez les autres la passion n'est qu'une honteuse lubricité que condamne d'ailleurs leur aspect rebutant. — 6. *An quod*. Ellis retrouve dans Plaute cette construction; cf. *Miles*, II, 6, 19, 20. — *Continenter*, à la suite les uns des autres, en file. — *Sederis*. Expression employée pour ceux qui perdent leur temps (*desides*) dans une maison de plai-

sir; elle se dit aussi des prostituées qui se tiennent assises à l'entrée de leurs demeures. Cf. avec Ellis, Plaute, *Pan.* 1, 2, 54 : « *prosedas pistorum amicas... sessibulum.* » C'est ce qui explique ici le verbe *sedetis*, le substantif *sessores*, v. 8, et enfin le mot *consedit*, v. 14. Lesbie est allée comme une courtisane au milieu de ces habitués de mauvais lieu. — 8. *Irrumare*. Cf. xxviii, 10. — 10. Les interprètes varient beaucoup sur le sens de ce vers. En somme il signifie que Catulle se vengera au moyen d'une inscription ou d'un dessin qui stigmatisera la façade de la maison où est allée Lesbie, *frontem tabernæ*. Pour cette coutume d'écrire sur les façades, cf. Plaute, *Mercator*, II, 3, 74 : « *Ne impleantur meæ fores elogiorum carbonibus.* » Il s'agit d'un vieillard qui ne veut pas d'une jeune servante dont la beauté attirerait les galants et leurs inscriptions. Catulle construit ici *scribere frontem tabernæ* avec un ablatif d'instrument. La conjecture *scriptionibus* indique justement l'inscription qui sera mise; mais *scribere scruptionibus* est bien faible. Généralement ces inscriptions se mettaient avec du charbon; voyez le passage de Plaute cité ci-dessus. De là la conjecture *sopironibus* de Vossius, qui croit que l'on peut considérer *sopirones* ou *sopiones* comme un équivalent de *sopiti carbones*. C'est encore pour cette raison que quelques-uns ont admis *titionibus*. Scaliger qui admet *scipionibus*, croit à une faute, qu'il ne peut corriger; car il ne se rend pas compte de la manière dont on arrive de *scipionibus* à l'idée de *carbonibus*. Et on ne peut admettre avec Muret qu'il stigmatisera de coups de bâton le front de ceux qui habitent la maison. *Frontem tabernæ* ne peut avoir ce sens. Je ne m'explique guère la conjecture d'Heinsius, *scopionibus*. Je ne dis rien de celle de Munro, *pusionibus*, dont il fait un datif se rapportant à *vobis*. *Sponsionibus* de Heyse signifie des promesses de vengeance. Reste *scorpionibus* introduit par Lachmann, accueilli par Haupt, L. Müller, Ellis. Pleitner rapporte cela aux machines de guerre de ce nom et rapproche ce mot de *pugnata bella* du v. 13. Cela est ingénieux mais inadmissible. Enfin Ellis croit, en s'appuyant sur divers passages des auteurs anciens, que l'idée de scorpion était associée à la punition de l'adultère, et que cela convient aux *machi Lesbiæ*, ou encore, que le scorpion était l'emblème d'un péril imminent et caché. Catulle avait donc dessiné des figures de scorpion sur la façade de la *taberna*. Von Leutsch applique ce mot aux vers irrités de Catulle. L'opinion de Scaliger reste la plus probable : le sens général est certain, mais il y a ici une altération irrémédiable. — 11. Ici se placent des vers charmants. Au milieu d'un torrent de grossièretés, Catulle revient à l'expression délicate de sa passion. — 12. Cf.

viii, 5. — 13. *Bella pugnata*. Cf. Horace, *Odes*, iii, 20, 7 : « Grande certamen. » Ovide, *Amours*, ii, 12, donne le développement de cette idée. — 14. *Boni beatique*. Selon Ellis : hommes de haut rang et de grande fortune. Heyse traduit simplement : nobles seigneurs. L'expression est ironique ; elle marque la complaisance avec laquelle ils s'entendent pour se partager l'amour de Lesbie, et la confiance qu'ils ont dans la durée de leur bonheur, le contentement d'eux-mêmes qu'ils éprouvent. Les mots *omnes amatis* font rapporter *boni beatique* aux sentiments des rivaux de Catulle plutôt qu'à leur situation sociale. — 15. *Et quidem*. Cf. Cicéron, *ad Attic.* xii, 47. — 16. *Pusilli*, gens de peu de valeur. Cf. Juvénal, x, 121. — *Semitarii*. Mot qui ne se trouve que dans Catulle. Cf. Teufel, *De Catulli voc. singul.* p. 34. Vulpius interprète : *Qui meretrices consecramini obelo in angiportis prostantes*. *Semitæ*, ce sont les ruelles étroites. — 17. *Une*. Priscien justifie ce vocatif, p. 673 P. *Unus* ainsi construit avec une expression partitive a la valeur d'un superlatif : le plus chevelu, le plus beau des fils chevelus de l'Ibérie. — *Capillatis*. Cf. Cicéron, *De lege agrar.* ii, 22, 59. — 18. *Cuniculosæ*. Sur les médailles, l'Espagne est représentée comme une femme ayant un lapin à ses pieds, emblème sans doute de ses mines et des galeries qu'elles obligent les habitants à creuser. Or *cuniculus* signifie à la fois, par un rapprochement que l'on s'explique, lapin et galerie de mine. — *Celtiberiæ*. Les Celtibères occupaient une région centrale de l'Espagne au sud de l'Ebre. — 19. *Egnati*. Il n'y a pas lieu d'identifier ce personnage, comme le veut Bæhrens, avec l'auteur du poème *de Rerum Natura* dont parle Macrobe, *Sat.* vi, 5, 2 et 12. Cf. Magnus, *Z. f. das Gymn.* t. xxxii, p. 501. Egnatius est un *beau* de Rome, de ceux que Cicéron appelle *barbati* ou *barbatuli*. Cf. *Catil.* ii, 10. Clodia semble avoir goûté cette parure, cf. *pro Calio*, xiv, 33. — *Opaca barba*, c.-à-d. « barba, quæ inumbrat genas » [Dœring] ; or *opacus* a le sens de *qui inumbrat*. — 20. *Dens*, etc. Cf. xxxix.

XXXVIII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente, sans sigle ni titre dans G. Dans O se trouve le sigle = à gauche du premier vers. — 1. GO : *Male est si carnifici*. L'édition de 1481 omet *si* ; Palladius et Avantius ont restitué le mot *cornifici*, qui se trouve dans l'Aldine 1502. — 2. GO : *male si me* (O : *sime*) *hercule et laboriose*. Les

anciennes éditions font l'hiatus après *hercule*; et Rossbach, Ellis adoptent cette leçon. Muret propose *hercule me*. Lachmann : *ei et*, admis par Haupt. Sillig, Frœhlich, Schwabe, L. Müller : *et est*, que j'ai admis. L. Müller, *de Re metrica*, p. 254, proposait *mehercules*. Bæhrens : *et a*. — 3. O : *indies*. — 4. O : *facilimumque*. — 5. O : *alocatione*. — 6. Heinsius : *dic*. — 7. O : *alocationis*. — Vossius, *quid juvet*. Heinsius : *quod juvet*. L'édition de Reggio de 1481 : *quid jubet*. — 8. G : *mestius... Symonideis*. — Parthénus, Muret, Statius supposent qu'il y a une lacune après le dernier vers.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Les vers 1 et 2 commencent par un iambe; le v. 3 par un trochée. — Je crois avec Heyse, Teuffel & Schwabe que cette pièce est des derniers temps de la vie de Catulle. Cf. VIE DE CATULLE, p. LXXIX. Le Cornificius dont il est ici question semble être le poète dont parle Ovide, *Tristes*, II, 436, et qui mourut en 713/41. Cf. Teuffel, *Gesch. der Rom. Litt.* p. 407. Catulle se plaint à lui de ce que dans son affliction il ne lui a envoyé qu'une consolation banale et non une élégie où il prenne part à sa tristesse. Lucilius gourmande de même un ami qui a négligé de lui rendre visite. Cf. Aulu-Gelle, XVIII, 8; Lucilius, éd. L. Müller, p. 26. — 1. *Mule est*. Emploi fréquent en latin de l'adverbe comme prédicat avec le verbe *esse*. Cf. Kühner, *Ausf. Gr. der Lat. Spr.* t. I, p. 7. — 2. *Laboriose*. Ellis remarque ici avec raison que ce mot s'applique surtout aux souffrances physiques; cf. VIE DE CATULLE, p. LXXVIII et LXXIX. — 3. *Magis magis*. Voyez encore, LXIV, 275 un autre emploi de cette locution sans la conjonction *et* ni *que*. — 5. *Allocatione* équivaut à *consolatione*, *carmine consolatorio*. Varron, *de L. L.* VI, 57, p. 94, Müller : « Hinc allocutum mulieres ire aiunt, cum eunt ad aliquam locutum consolandi causa. » Voyez encore Sénèque, *Ad Helv. mat.* 1. — 6. *Meos amores*. On sous-entend *curas*. Mais il y a doute sur le sens de *meos amores*. Cela ne peut signifier ici les objets de ma passion. Les uns disent : ma passion, les autres : mon amitié pour toi, celle que je t'ai témoignée. J'aimerais mieux le premier de ces deux sens. Cornificius est un poète érotique; Catulle aurait voulu qu'il chantât ses amours malheureux, comme plus tard Virgile a chanté la passion malheureuse de Gallus pour Lycoris. — 7. Avec Ellis je suppléerais quelque mot comme *da* devant *paulum quid lubet*. — 8. *Mæstius*, où le sentiment d'une sympathie douloureuse se montre encore plus que dans les vers de Simonide. — *Simonideis*. C'est le grec Σιμωνιδαιος. Le mot se retrouve dans Servius, *De Centim.* 1820 et 1822, P. Cf. Teuffel,

De Cat. voc. singul. p. 33. Simonide de Céos avait fait des poèmes d'un genre plaintif. Cf. Quintilien, x, 1, 64 : « Præcipua tamen ejus in commovenda miseratione virtus. » Et Horace, *Odes*, II, 2, 36 : « Ne Cææ retractes munera næniæ. »

XXXIX

NOTES CRITIQUES. — Nul intervalle ni sigle entre cette pièce et la précédente. — 1. O : *Egnatius... candides*. — G : *seu* avec la plupart des mss. O : *sei*, ancienne forme d'orthographe pour *si*. — 3. O : *subscellum*. G : *subsellum*. — GO : *cum excitat orator fletum*. La correction est d'Avantius. — 4. G : *pīi* (en marge *at̄ impiī*) *regum filii*. O : *impiī regum filii*. Ellis conjecture avec vraisemblance que l'erreur vient de la variante *in pīi* au-dessus de *ad pīi*. Bæhrens pense que la forme *filii* qui ne peut entrer dans le vers vient de l'ancienne orthographe *filei*, laquelle il introduit dans son texte. — 5. O : *Ingetur orbicum flet*. — 6. G : *ubicunque*. — 7. G : *quodcūque*. — 8. O : *nec*. — 9. GO omettent *te*, qui est une addition de Spengel, admise par Lachmann et les éditeurs modernes. Les anciennes éditions changeaient *monendum est* en *monendus es*. — 11. GO : *parcus*. Scaliger proposait *porcus*. D'autres conjectures ont été proposées sur ce mot que d'anciens glossaires remplaçaient par *pīguis*. Læwe : *crassus*. Vossius, Dœring, Schwabe : *pastus*. J'admets la leçon de L. Müller et de Bæhrens. — Bonnet remarque que la première lettre de *Etruscus* est en surcharge. Dans tous les cas la lettre a été refaite par la première main. O a *et truscus*. — 12. GO : *lamivinus*. L. Müller, *de Re metrica*, p. 252, propose d'écrire et admet dans son édition *Lanuinus* qui d'ailleurs est dans le *Datanus*. — 13. GO : *aut* au lieu de *ut*, correction qui est déjà dans le *Datanus*. — 16. G sépare *in epto*. O : *risti* au lieu de *risu*. — 17. GO omettent *es*. L'Aldine 1502 : *Celtiberus*. Faernus : *Celtiberque*. Scaliger : *Celtiber ex Celtiberia*. La correction adoptée par les récents éditeurs est due à Conrad de Allio. La dernière syllabe de *Celtiber* reste longue comme celle de *Iber*. Lucain, VI, 258 ; Val. Flaccus, VI, 750. — O : *interra*. — 18. O : *quique mixit h. s. s. iane*. G : *mīxit*, comme le remarque Bonnet. — 19. GO : *rusam*. Le passage est cité par Apulée, *Apolog.* p. 10, 8, éd. Krueger avec la forme *russam*. Apulée au lieu de *defricare* écrit *pumicare*. — 20. O : *nr̄* au lieu de *vester*. — 20. O : *expolitor*. G (1^{re} leçon) : *expolitor*. Un sigle, apostrophe ou i a

été ajouté plus tard entre *r* et *o*. — *O* : *deus*. — 21. *G* : *predicet*. — *GO* : *lotus*. La correction *loti* est déjà dans l'Aldine 1502.

COMMENTAIRE. — Trimètres hipponactéens ou scazons; cf. p. 380. Aux vers 1, 2, 14, 17, la césure penthémimère est placée après un monosyllabe qui suit la première dipodie; au v. 8, il y a de plus une élision avant le monosyllabe; les vers 7 et 21 n'ont qu'une césure hephthémimère. Enfin au v. 15 se trouve une césure penthémimère si l'on tient compte de l'élision de la dernière des syllabes dans *renidere*; il y a d'ailleurs une césure hephthémimère après *usque*. — Cet Egnatius est le même personnage dont il est question, xxxvii, 19. Le défaut qui lui est reproché est une coquetterie ordinaire surtout chez les femmes; Ovide en parle, *Art d'aimer*, iii, 279; voyez Alexis, dans *Athénée*, xiii, : εὐφυῆς ὀδόντας ἔσχειν; ἐξ ἀνάγκης δεῖ γελᾶν, ἵνα θεωρῶσιν αἱ παρόντες τὸ στόμα, ὡς κομψὸν φορεῖ. Ellis ajoute Plaute, *Trucul.* ii, 1, 14 : « Bonis esse oportet dentibus lenam probam, adridere quisquis veniat. » Martial au contraire conseille à une femme qui n'a pas de dents de ne pas rire, ii, 41. Cette coquetterie est bien ridicule chez un homme, comme disaient les Comiques. Meineke, *Fragm. Comic. Græc.* iv, 342 : Γέλως ἄκαιρος ἐν βροτοῖς δεινὸν κακόν. Et p. 343 : Γελᾷ δ' ὁ μῶρος κᾶν τι μὴ γελοῖον ᾖ. Mais qu'en dire lorsqu'elle rappelle le dentifrice celtibérien? — 2. *Renidet*, il prend un air riant, rayonne de joie, et par conséquent a la bouche à demi ouverte de façon à ce qu'on voie ses dents. — *Usque quaque*, en tout temps, en tout lieu, en toute occasion. Cf. Martial, xi, 98, 3 : « Et hinc et illinc usque quaque quacumque. » Le même Martial énumère une série de circonstances où pourrait se trouver un personnage et il met à la fin le mot *ridet*. Cf. iii, 20. — 3. *Subsellium* désigne ordinairement le siège des juges, des avocats, quelquefois du plaignant, ici de l'accusé. Cf. d'ailleurs Cicéron, *ad Fam.* viii, 8, 1 : « at ego invocatus ad subsellia rei occurro. » D'une manière générale, ce sont les bancs de la salle où se juge un procès. Catulle ajoute ici *rei* pour faire contraste avec le rire continu et déplacé d'Egnatius. — 7. *Morbum*. Cf. Sénèque, *De Clement.* ii, 6 : Scias morbum esse, non hilaritatem, semper adridere ridentibus et ad omnium oscitationem ipsum os diducere. » Les Latins appellent *morbus* et les Grecs νόσος, νόστιμα, un mouvement machinal passé en habitude, ce que nous nommons un tic. — 9. *Monendum te est*. Cette construction appartient presque exclusivement à la langue archaïque; pourtant on en trouve des exemples au temps de Catulle dans Lucrèce, Varron, Cicéron. Cf. Kühner, *Ausf. Gramm. der Lat.*

Spr. t. II, p. 543. Voyez aussi Virgile, *Æn.* XI, 230 : « Pacem Trojanis ab rege petendum. » — 10. *Si*. La conjonction équivaut à : quand même. L'idée est celle-ci : quand même tu serais un citoyen de ces pays où l'on a des habitudes de propreté, ou bien où la pureté de l'air et la force de la santé font la blancheur des dents, je trouverais ton défaut ridicule ; mais l'idée qu'éveille la blancheur de tes dents est si sale, que cela chez toi est pire. — *Urbanus*, de Rome ; *urbis* se prend souvent pour *Roma*. — *Sabinus aut Tiburs*. Cf. XLIV, 1 ; ce qui amène ces noms dans les vers de Catulle est-ce le ressouvenir de sa maison située en Sabine, près de Tibur ? D'ailleurs l'air de Tibur avait selon les anciens la propriété de blanchir. Cf. les passages cités par Ellis : Properce, IV, 7, 81 ; Martial, IV, 62 ; VII, 13 ; VIII, 28, 11 ; Silius, XII, 229. — 11. *Fartus Umber aut obesus Etruscus*. C'est la bonne chère qui rend blanches les dents de l'Ombrien et de l'Étrusque. — 12. Le teint basané du paysan de Lanuvium fait ressortir la blancheur de ses dents, due à sa robuste constitution. — 13. *Transpadanus*. Dans la Gaule cisalpine on distinguait la région située en deçà du Pô et la région située au delà. C'est à cette dernière qu'appartenait Vérone, patrie de Catulle. — 14. *Puriter*. Adverbe de formation archaïque comme les affectionne Catulle ; celui-ci se trouve dans Caton, Ennius, Pomponius, Novius. — *Lavit*. Présent indicatif du verbe *lavere*. — 16. Cf. les vers de Ménandre cités plus haut. — 17. *Celtiberia in terra*. Cf. XXXVII, 18. Diodore de Sicile, V, 33, 5 : τὸ σῶμα λεύουσιν οὐρῶ καὶ τοὺς ὀδόντας. Strabon, III, 4, 16. Pour la forme *in terra Celtiberia*, cf. T. L. XXV, 7, 4 et les exemples analogues cités par Weissenborn. — 18. Sur la double forme *mixi* et *minxi*, cf. Neue, *Formenlehre*, 2^e édit. t. II, p. 494. — 19. *Russam*. Ce qui donne cette couleur rougeâtre à la gencive, c'est l'urine qui sert de dentifrice. — 20. *Vester*. De vous, Celtibériens ; il s'adresse à Egnatius. — *Expolitor*. Columelle, II, 20, 6, fournit un autre exemple de ce comparatif. — 21. *Bibisse*. Ce n'est pas précisément : avoir avalé, mais : avoir mis dans ta bouche. — *Loti*. Génitif de *lotium*, urine.

XL.

NOTES CRITIQUES. — Pas d'intervalle entre cette pièce et la précédente dans GO. Le sigle = en tête du premier vers dans O. Un sigle rouge à gauche dans G ; à droite en marge *ad Ravidum* à

l'encre rouge. — 1. G : *quenam*. — 2. G : *precipitem*. — 3. O : *dens*. O : *advocatus*. G : *avocatus*. — 5. G : *perveniamus in ora*. O : *perveniamus in hora*. — 8. O : *pena*. G : *poema*. at *pena*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens ; cf. p. 359. Les vers 2, 5, 7, commencent par un trochée ; le v. 3, par un iambe. On ne sait qui est ce Ravidus. Les uns croient qu'il a fait la cour à Lesbie ; les autres qu'il a essayé d'être le rival de Catulle auprès de Juventius. Pour cette dernière opinion on s'autorise de certaines expressions semblables dans cette pièce et dans celle qui porte le n° xv. Le mot *iambos* semble désigner ici des vers satiriques en général dans lesquels sont compris les hendécasyllabes. Pourtant quelques-uns pensent que Catulle menace Ravidus d'une pièce en vers iambiques. Mais cela est douteux. Le ton de mépris que le poète emploie montre qu'il se contentera de cette atteinte contre Ravidus. — 1. Le premier vers est imité d'Archiloque : Πάτερ Λυκάμβα ποῖον ἐφράσω τόδε ; τίς σὰς παρτίειρε φρενάς ; Ἄς τὸ πρὶν ἠρήρεισθα, νῦν δὲ δὴ πολὺς ἄστοϊσι φαίνεαι γέλως. *Mala mens*, esprit égaré, égarement d'esprit. — *Miselle*. Diminutif de dédain. — *Ravide*. Ce mot par synizèse est disyllabe ; cf. L. Müller, *de Re Metrica*, p. 271. — 2. *Agit præcipitem*. La même expression se retrouve dans Cicéron, *Verrines*, I, 2, 6. — 3. *Quis deus*. Cf. Archiloque, *Fragm.* 93, Bergk : τίς ἄρα δαίμων καὶ τέου χολούμενος ; et auparavant Homère, *Iliade*, xvii, 469 : Αὐτόμεδον, τίς τοί νυ θεῶν νηκερδέα βουλὴν Ἐν στήθεσσιν ἔθηκε, καὶ ἐξέλετο φρενάς ; — *Non bene advocatus*, invoqué mal à propos. — 4. *Vecordem*. Cf. xv, 14. — 5. *Ut pervenias in ora vulgi*. Est-ce pour que ton nom soit connu du peuple ? — 6. *Quid vis ?* Cf. Térence, *Heautont*, I, 1, 9 : « Quid vis tibi ? quid quæris ? » Properce, I, 5, 3 : « Quid tibi vis, insane ? meos sentire furores. » Horace, *Epodes*, xii, 1. — *Esse notus*. Cf. Martial, x, 3, 11 : « Cur ego laborem notus esse tam prave. » — 7. *Meos amores*. Cf. x, 1. — 8. *Cum longa pana*. C.-à-d. de telle sorte que le châtement t'accompagne longtemps, au prix d'un châtement qui s'attachera à toi.

XLI.

NOTES CRITIQUES. Pièce unie à la précédente, sans intervalle, ni sigle, ni titre. — 1. O : *A me an*. a. G : *A me an apuella*. Les éditeurs hésitent beaucoup sur ce nom. Les éditions primitives,

entre autres 1473 et 1475 : *a me an illa*. L'Aldine 1502 : *acme illa, illa puella*. Et en tête de la pièce se trouve le titre : *De Acme*, que l'on lit encore dans Sillig. La pièce est d'ailleurs unie à la suivante. L'édition de Reggio, 1481 : *agme an illa*. Scaliger : *ah me an illa*. Vossius : *ain sana illa*. Conrad de Allio, Dœring : *anne sana illa*, accepté par M. Naudet, et appuyé par Schulze, *Z. f. Gymn.* t. xxxi, p. 699. Fröhner croit que *Ameana* est mis là pour *ammiana*, et remarque que le nom *Amianus* se trouve dans Cicéron, *ad Attic.* vi, 1, 13. Heyse : *amana illa*. Haupt : *Ametina* repris par L. Müller. Schwabe écrit *ameana*, mais conjecture *Anniana*. Peiper : *Arretina*. Pleitner : *amens illa*. Avec Statius, Lachmann, Ellis, Bæhrens, je retiens la leçon des mss. — 2. G : *millia*. — O : *popossit*. — 3. O : *forniani*. G : *formiani*. Le premier i au-dessus de la ligne ; m est refait. Bonnet a vu avec raison qu'il y avait d'abord : *forniani*. — 5. GO : *puelle cure*. — 6. GO : *convocare*. — 7. GO : *rogare*. Les mss. de second ordre et les anciennes éditions ont *rogate* que j'admets avec L. Müller. — 8. GO : *solet. et ymaginosum*. Les manuscrits italiens ont *solet hæc imagosum* qui est reproduit par les anciennes éditions jusqu'à Muret et Scaliger. Vossius : *solet ἐξαγγελίαν ὄζειν*. Lachmann, Rossbach : *et imagosum*. Dœring : *en imagosum* repris par Heyse. Haupt : *solide est imaginosa*. Fröhlich, Ellis, Bæhrens : *solet æs imagosum*. J'admets avec Schwabe et L. Müller : *solet esse imaginosa*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Les vers 1, 2, 3 ont au premier pied un trochée, les vers 5, 6, un iambe. La personne dont il est ici question est la même que celle contre qui est dirigée la pièce XLIII. Elle était la maîtresse de Mamurra, qui est appelé *dococtor Formianus*. Voyez p. 442. D'un autre côté Catulle, si l'on s'en rapporte à la pièce XLIII, n'est pas encore définitivement brouillé avec Lesbie. Comme Schwabe place cette rupture en 695/59, la pièce serait de cette date, suivant lui. Mais la pièce XXIX est de l'hiver de 55 à 54; cf. p. 440. La querelle de Catulle et de Mamurra aurait-elle donc duré cinq ans? Cela est bien douteux, et c'est une rancune bien longue. J'aimerais mieux croire que des retours de passion ont traversé, même après la rupture, l'âme de Catulle, et que l'image de l'infidèle a toujours eu à ses yeux le plus grand charme. Voyez VIE DE CATULLE, p. LXXI. Je mettrais donc cette épigramme en 55 avec celle qui porte le n° XLII. — 1. *Defututa*. Cf. p. 447, note 14. Ellis constate que *Ameana* peut être une forme rustique pour *Amiana*. — 2. *Milia decem*, dix mille

sesterces, environ 2100 francs. *Tota*, tout entiers, c.-à-d. bien comptés, sans qu'il y manque rien. Catulle a payé un prix semblable à l'entremetteur Silon; cf. ciii, 1. — *Poposcit*. Cf. Horace, *Sat.* II, 7, 89 : « Quinque talenta Poscit te mulier. » — 3. *Turpiculo*. Diminutif qui sert ici de péjoratif. Cf. xliii, 1. Le mot se trouve dans Varron et dans Cicéron. — 4. *Decoctoris*. Cf. Cicéron, *Philipp.* II, 18, 44. *Decoctor*, c'est *is qui decoquit*, l'homme qui dissipe son bien, ou celui qu'on lui a confié. Ainsi on trouve dans Spartien, *Hadr.* xviii, 9 : « decoctor bonorum suorum ; » dans le Code Théodosien, xii, 1, 117 : « decoctor pecuniæ publicæ ». — 4. *Formiani*. Cf. p. 440. — 5. *Propinqui*. Les parents de ceux qui étaient atteints de folie devaient prendre soin d'eux. Cf. Horace, *Epit.* II, 2, 136 : « Hic ubi cognatorum opibus curisque reffectus, Expulit helleboro morbum. » — 6. *Amicos*. Les amis étaient appelés au conseil de famille. — *Medicos*. Cf. Horace, *Epit.* I, 1, 101 : « Insanire putas sollemnia me neque rides Nec medici credis nec curatoris egere. » — 8. *Imaginosa*. Comme dit Teufel, *De Cat. voc. singul.* p. 32 : « Ea quæ solet imaginationes sibi fingere animo. » Ceux qui écrivent *æs imaginorum* entendent ce mot par : miroir. Ellis accumule les exemples de courtisanes à qui l'on conseille de consulter leur miroir pour vérifier leur laideur. Avec cette interprétation, il faut construire : *non solet rogare æs imaginorum qualis sit*. Cette explication est très-ingénieuse ; mais le mot *imaginorum* peut-il avoir ce sens ? Or il ne se trouve que dans ce passage de Catulle, et l'expression latine « imaginationes in somno, » Plin., *H. N.* xx, 7 (26) 68, « imaginari, » appelle plutôt le sens d'halluciné, avec l'adjectif *imaginus*.

XLII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente sans intervalle, ni sigle, ni titre. — 1. GO : *endechasillabi*. — 2. O : *quot q̄r* — O : *omnes* représenté par l'abréviation *ōs*. — 3. G : *locum* et au-dessus *al iocum*. — G : *mecha*. O : *meca*. — 4. G : *mirchi*. — La leçon vulgaire est *nostra*. Tous les mss. ont *vestra*. — 5. Vossius, Conrad de Allio, Sillig finissent la phrase après *pugillaria* et rattachent *si pati potestis* à la suivante. Meleager écrivait : *sic pati potestis ?* — 7. GO : *que sit queritis*. — G : *illam*. O : *illa*. — 8. G : *mir-mice*. O : *merinice*. Les anciennes éditions : *myrmice*. La correction est due à Turnèbe, *Advers.* xviii, 15. Scaliger proposait *rhythmice*.

— 9. GO : *catulli*. — 11. G : *mecha*. O : *meca*. — 12. G : *mecha*. O : *moeca*. — 13. G : *olutum*. L'édition princeps, celle de 1475, en ont fait *olidum*. Statius proposait : *o lutum luparum* ou bien *o lutum o lupanar*. — 14. O : *perdicius*. — *Potest* est la leçon vulgaire empruntée aux mss. italiens de second ordre. Je maintiens celle de GO, *potes*, avec Spengel, Bæhrens et Munro. — 17. G : *ferre. o canis*. Les lettres *oca* sont écrites d'une autre encre que la première sur un grattage. — 18. O : *alcioire*. — 19. G : *mecha*. O : *meca*. — 20. G : *mecha*. Ellis a lu *metha* ; mais il ne me semble pas qu'il en soit ainsi. — 21. G : *nichil proficimus nil* (ensuite un grattage ; il semble qu'il y ait eu *nichil*). O : *nic' proficimus n'*. — 22. G : *racio*. — GO : *nobis*. Les mss. italiens ont *vobis*, qui concorde mieux avec le *vestra* du v. 4. Les anciennes éditions ont *nobis*, repris par Spengel et Bæhrens. Les autres depuis Avantius et l'Aldine 1502 ont *vobis*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens ; cf. p. 359. Les vers 1, 3, 5, 24, commencent par un iambe ; les vers 4, 6, 11, 12, 17, 19, 20 par un trochée. Ellis, approuvé en cela par Munro, ne peut pas croire que la personne attaquée ici soit Lesbie. Ils disent qu'il ne lui a jamais parlé ainsi en s'adressant à elle ; ils croient que cette pièce s'adresse à Ameana, comme la précédente et la suivante. Mais il y a ici un accent trop âpre pour qu'on puisse croire qu'il ait ainsi parlé à celle qu'il traite d'ailleurs avec tant de dédain. Voyez la progression vraisemblable des sentiments du poète, VIE DE CATULLE, p. LIX et LXX. — 1. *Hendecasyllabis*. Catulle menace un adversaire de ses hendecasyllabes, XII, 10. — 2. Catulle s'est appliqué autant que cela lui a été possible à ne pas former un pied avec un seul mot. Ici pourtant, chaque pied est rempli par un seul mot. Voyez encore II, 9. Ce sont les seuls exemples qu'offre Catulle ; cf. Paukstadt, *De Mart. Catulli imitatore*, p. 29. — 3. *Jocum me putat esse*. Cf. Pétrone, 57 : « ut nemini jocus sis. » — 4. *Vestra*. Les tablettes du poète sont comme la propriété, la demeure ordinaire de ses hendecasyllabes. — *Reddituram*. Sur l'omission du pronom réfléchi sujet de la proposition infinitive avec le futur actif infinitif, cf. Kühner, *Ausführl. Gr. der L. Spr.*, t. II, p. 517. — *Pugillaria*. Cf. Charisius, p. 75 P. : « Hos pugillares et masculino genere et semper pluraliter dicas, sicut Asinius in Valerium, quia pugillus est qui plures tabellas continet in seriem sutas. At tamen hæc pugillaria sæpius neutraliter dicit idem Catullus in hendecasyllabis. Item Laberius in Piscatore singulariter hoc pugillar dicit. » L'objet nommé *pugillares* servait à écrire des lettres d'amour et c'est ici ce que réclame Catulle. Ellis

se demande si la forme neutre n'est pas un provincialisme. — 6. *Reflagitemus*. Cf. v. 10. Il n'y a pas d'autre exemple du verbe *reflagitare*. Cf. Teufel, *De Cat. voc. singul.* p. 37. *Flagitare* se construit avec l'accusatif de la personne et celui de la chose ; de sorte que *eam* peut être le régime de *reflagitemus*, et en outre on peut suppléer *pugillaria*. Ce verbe signifie d'ailleurs réclamer avec instance et d'une façon bruyante. Cf. Plaute, *Pseudol.* 1, 5, 143 : « Clamore et multo flagitabere. » — 8. *Turpe*. Munro dit contre Ellis que ce mot n'est pas un adverbe, mais le neutre accusatif de l'adjectif joint au verbe *incedere*, comme dans la phrase « perfidum ridens Venus. » — *Incedere*. La décence de la démarche était remarquée chez les anciens. Cf. Ovide, *Art d'aimer*, III, 299 : « Est in incessu pars non temnenda decoris? Adlicit ignotos illa fugatque viros. Hæc movet arte latus tunicisque fluentibus auras. » Pétrone, cxxvi : « Incessus arte compositus. » Schwabe, *N. Jahrb. f. Phil.* 1878, p. 262, cite une inscription latine, c. I. L., t. 1, n° 1007 : « Sermone lepido, tum autem incessu commodo. » Cicéron, *pro Cæl.* xx, 49, censure la démarche de Clodia, ce qui rend bien vraisemblable que cette pièce est dirigée contre elle. — *Mimice ac moleste* semble à Ellis une parodie du passage contraire de Plaute, *Persa*, III, 8 : « modice et modeste. » *Mimice* se retrouve dans Sénèque le Rhéteur, *Controv.* 12, § 5, Burman : « incidit in meretricem inter omnia mala etiam secundam vere mimice. » Tertullien, *Apol.* 46 : « Mimice philosophi affectant veritatem. » Cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 39. — 9. Catulle raille le rire de celle qu'il attaque et lui reproche vraisemblablement de trop ouvrir la bouche. Il la compare aux chiens de chasse de la Gaule qui ouvrent une large gueule en aboyant. — 10. Ce vers forme avec le v. 6 une sorte de refrain. Un autre commence au vers suivant et se reprend avec des variations, vers 11 et 12, 19 et 20, 24. Cf. Paukstadt, *De Martiale Catulli imitatore*, p. 24, 25, 26, 27, les nombreux passages où Catulle répète ainsi les mêmes mots avec une légère variation, et les imitations de Martial. Munro compare Plaute, *Mostell.* 600 : « Mihi fœnus reddat, fœnus actutum mihi... Cedo fœnus, redde fœnus, fœnus reddite. » Voyez aussi Ovide, *Art d'aimer*, III, 449 et suiv. — 11. *Putida*, méprisable, infecte. — *Codicillos*. La même chose que *pugillaria*, collection de petites planchettes qui servaient à écrire des notes, des lettres d'amour, etc., comme « tabellas, » Horace, *Épodes*, XII, 2. — 13. *Non assis facis*. Cf. *Priap.* VIII, 3 : « Non assis faciunt euntque recta. » — *O lutum*. Cf. Cicéron, *In Pison.* 62 : « O tenebræ, lutum, sordes. » — 16. *Potest* a le sens de *potest fieri*. Ellis croit que l'on peut entendre

potest exprimi. Munro écrit *pote, ut*. — 17. *Ferreo canis ore*. Cf. Cicéron, *In Pis.* xxvi, 63 : « Os tuum ferreum senatus convicio verberari maluisti. » Aristoph. *Acharn.* 590 : ἀναισχυντες ὦν σιδηρεῖς τ'άνηρ. Térence, *Eunuch.* iv, 7, 3 : « Ain vero canis. » — 23. *Si*, pour essayer si. Sur cet emploi de la conjonction *si* avec les verbes qui marquent une tentative, cf. Kühner, *Ausf. Gr. der L. Spr.* t. II, p. 946. — 24. *Pudica et proba*. Ellis rapproche de cette palinodie ce passage, d'Afranius, Ribbeck, *Fragm. Comic.* 2^e édit. p. 179 et Nonius, éd. Quicherat, p. 283 : « Nam proba et pudica quod sum, consulo et parco mihi, » et Horace, *Épodes*, xvii, 40, 41 : « tu pudica, tu proba, Perambulabis astra sidus aureum. »

XLIII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO, sans titre, intervalle, ni sigle. — 7. O : *comparantur*. — 8. G : O *seclum*. Le c est sur un grattage. O : O *sedum*. — G : in *sapiens atque atque in facetum*. C'est sur un grattage que s de *sapiens* et *atque* ont été écrits. — Scaliger écrivait avec un des mss. secondaires, le *Cujacianus* : *nimio*. — Muret avec quelques-uns des mss. secondaires écrivait *insipiens et inficetum*. Depuis Lachmann l'autre orthographe a été reprise.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens ; cf. p. 359. Tous ici commencent par un spondée. Il s'agit de la même personne que dans la pièce xli. Magnus, *Z. für das Gymn.* t. xxxii, p. 501, rapproche de cette épigramme le morceau xliii des *Priapées*. Il y a quelque analogie ; mais le ton et l'expression sont bien différents. — 1. *Nec minimo naso*. De ce portrait on peut rapprocher celui que fait Horace, *Sat.* I, 2, 93 : « Depugis, nasuta, brevi latere, et pede longo est. » — 2. *Nec bello pede*. Sans doute elle avait de grands pieds. Cf. au contraire Ovide, *Art d'aimer*, I, 623 : « Et teretes digitos exiguumque pedem. » *Amours*, III, 3, 7 : « Pes erat exiguus ; pedis est artissima forma. » — *Nec nigris oculis*. Cf. Properce, III, 3 (II, 12), 23 ; Horace, *Odes*, I, 32, 11. C'est sans doute l'éclat de la jeunesse dans des pupilles brillantes que l'on caractérisait ainsi. Ovide dit, *Amours*, III, 3, 9 : « Argutos habuit, radiant ut sidus ocelli. » — 3. *Nec longis digitis*. Cf. Properce, II, 2, 5 : « Fulva coma est longæque manus, et maxima toto Corpore. » — *Nec ore sicco*. Cf. Aulu-Gelle, I, 15.

« Verbis humidis et lapsantibus diffuunt. » — 4. *Nec sane nimis elegante lingua*. Le sens le plus vraisemblable est celui que propose M. Naudet : *inelegantia loquendi*. Ameana n'avait ni la culture d'esprit, ni la grâce de parole de Lesbie par exemple et de la maîtresse de Cécilius ; cf. xxxv. — 5. Cf. xii, 4. — 6. *Provincia*. Sans doute la Gaule cisalpine. — 8. *Sæclum*, génération. — *Insapiens et infacetum*. Cf. xxii, 14.

XLIV.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO, sans titre ni sigle. — 2. G met avant *quibus*, *cum* qui a été gratté. — 3. G : *ledere*. — 4. O : *quo vis*. — GO : *pignoris*. La correction est déjà dans les mss. d'ordre inférieur. Bæhrens écrit *pignori*, et en effet cette ancienne forme d'ablatif a pu être la cause de l'erreur. — 6. O : *intua*. — 7. GO : *villa aliamque*. — GO : *expulsus sim*. La correction est d'Avantius. Scaliger propose *expui tussim*. — G : *imerenti quam michi mens vertur*. — O a la même leçon à peu près, sauf que dans *vertur*, *er* sont représentés par un sigle. — 10. O : *festianus* au lieu de *Sestianus*. — 11. G : *oratione minantium petitorum* (l'u est corrigé). O : *oratione minantium petitozem*. La correction se trouve dans l'Aldine 1502, sauf que l'éditeur a écrit *Accium*. Cette variante se trouve dans Guarinus et dans Muret. Scaliger : *Attium*. — 12. O : *pestilente*. G : *pestilentie*. — 12. Avant Lachmann, la leçon vulgaire est *legit*. Les mss. ont *legi*. — 13. O : un sigle équivalent à *hoc* au lieu de *hic*. Bæhrens : *hoc*. — GO ont *gravido*. — 14. O : *intuum*. — 15. GO : *ocioque*. Bernardus Pisanus a proposé *ocymoque*, admis par Muret. — 17. Au lieu de *ulta* Bæhrens écrit *ultu*. — 19. GO : *sestire cepso qui*. — 20. G : *non michi*. O : *non mihi*. — GO : *sectio*. — 21. G : *qui tunc* (la première leçon grattée est *hunc* ou *nunc*). O : *tunc*. La leçon *tum* est due à Haupt. — GO : *legit*. Lachmann : *legi*. J'ai admis la correction de Bæhrens : *fecit*.

COMMENTAIRE. — Vers scazons ou hipponactéens ; cf. p. 380. Au vers 2, qui d'ailleurs se termine par deux monosyllabes, et au v. 15, la césure est accompagnée d'une élision. Aux vers 11 et 12, la césure se produit après un monosyllabe précédé d'une élision ; aux vers 17, 18, 21, la césure se produit après un monosyllabe. —

Catulle a voulu devenir l'hôte de Sextius et assister à un grand repas que donnait celui-ci ; il a donc lu, sans doute pour lui en faire compliment, le discours de Sextius contre Antius. Mais la froideur de cette œuvre lui a causé un refroidissement dont il ne s'est guéri que par un séjour à la campagne dans le repos. S'il lui arrive encore de recevoir les discours de Sextius, il consent à ce que les douleurs et les ennuis de cette indisposition viennent atteindre non lui-même, mais Sextius. Il y a là un exemple de ces tours inattendus, *παρά προσδοκίαν*, qui sont un des éléments de l'épigramme. Le Sextius dont il est ici question semble être celui pour lequel Cicéron écrit le *Pro Sextio*, qui était un peu plus âgé que Catulle (voyez les raisons que donne Schwabe, *Quæst. Catull.* 1, p. 303), et dont le talent est apprécié fort sévèrement par Cicéron, *ad Famil.* vii, 32, 1, et *ad Attic.* vii, 17, 2. Il était aussi d'un caractère violent et disputeur ; cf. Cicéron, *Ad Quint. frat.* ii, 4, 1 ; *ad Attic.* iv, 3, 3. Qui est Antius, contre lequel Sextius avait écrit un discours ? On ne sait guère s'il s'agit de celui dont parle Cicéron, *ad Attic.* iv, 16, 6, 7, ou de celui qui peu de temps après la loi *Æmilia*, l'année 676/78, fit porter une nouvelle loi somptuaire ; cf. Macrobe, *Saturn.* ii, 13 ; Aulu-Gelle, ii, 24, 13, et dont le nom se retrouve sur des médailles frappées en 705/49 et 709/45. Schwabe ne croit pas que l'on puisse fixer une date certaine pour la composition de cette pièce. Toutefois je la placerais sinon dans la dernière année, au moins dans les dernières années de la vie de Catulle, quand sa santé était déjà ébranlée ; cf. *VIE DE CATULLE*, p. lxxviii. — 1. La maison de campagne de Catulle était vraisemblablement située sur les limites de la Sabine et du pays de Tibur. Mais comme celui-ci était plus riche et plus fertile, ceux qui tenaient à ne pas mécontenter l'amour-propre de Catulle disaient que la propriété était en pays Tiburtin ; ceux qui cherchaient à le vexer prétendaient, ce qui est probablement plus près de la vérité, que le bien était en Sabine. C'est sur ce petit sujet de contestation que plaisante le poète. — 2. *Autumant*. Ce verbe marque non-seulement l'opinion, mais l'assertion, l'affirmation d'un fait. — 3. *Cordi est*. Locution du langage familier et qui équivaut à : il est agréable. *Quibus cordi est*, ceux qui aiment, qui se plaisent à faire une chose. Nous disons en français : avoir à cœur de faire une chose. — 4. *Quovis pignore contendunt*. Cf. Phèdre, iv, 20, 5 : « A me contendet fictum quovis pignore. » *Pignus* est ici en quelque sorte l'enjeu d'un pari. C'est le gage que l'on consent à perdre si le fait qui est l'objet de l'affirmation ne se trouve pas exact. — 5. *Varius*. Le poète cherche plaisamment ici à

faire prévaloir l'opinion qui flatte sa vanité. — 6. *Fui libenter*. Ellis compare Cicéron, *ad Attic.* ix, 3, 1 : « Tusculanum ubi ceteroquin sum libenter. » Ce sont des termes de la conversation familière versifiés. — *Suburbana*. Tibur était assez près de Rome (cinq milles) pour être considéré, à la rigueur, comme faisant partie de la banlieue. — 7. *Expuli tussim*. Cf. Cicéron, *ad Famil.* vii, 26 : « Si morbum depulero. » Horace, *Epîtres*, ii, 2, 137 : « Expulit helleboro morbum bilemque meraco. — 8. Cf. Martial, xi, 86. — 9. *Dum appeto*. Sur cet emploi du présent dans les propositions incidentes en tête desquelles se trouve *dum*, cf. Kühner. *Ausf. Gr. der Lat. Spr.* t. ii, p. 88. — 10. *Conviva*. Cf. Pétrone, 10 : « ut foris cenares, poetam laudasti. » — 11. *Petitozem*. Ce mot s'applique ou à celui qui demande une charge, ou à celui qui dépose une plainte. On ne peut savoir ici s'il s'agit d'un procès où Sextius était l'accusateur, ce qui conviendrait mieux au premier cas, ou bien s'il repoussait une attaque, ce qui conviendrait au second. — 12. *Veneri*. Cf. Horace, *Sat.* i, 7, 1 : « Proscripti Regis Rupili pus atque venenum. » Il s'agirait alors de l'âpreté et de la violence des termes employés par Sextius, ce qui se rapporterait aux témoignages de Cicéron, signalés plus haut. Ellis remarque cependant que, xiv, 19, *venena* ne sert à marquer que la mauvaise qualité des œuvres poétiques de ceux dont se moque Catulle, et que dans d'autres endroits de Cicéron, aussi indiqués plus haut, il est question du peu de valeur littéraire des productions de Sextius. — 13. *Gravido*. Orthographe des mss. et que d'ailleurs on trouve pour ce mot dans divers autres textes. Celse, iv, 5, décrit cette indisposition : « Nares claudit, vocem obtundit, tussim siccam movet : sub eadem salsa est saliva, sonant aures, venæ moventur in capite, turbida urina est. Hæc omnia $\chi\omicron\rho\upsilon\zeta\alpha\varsigma$ Hippocrates nominat. » — 14. *Quassavit*. Cf. Virgile, *G.* iii, 496 : « quatit ægros Tussis anhela sues. » Macrobe, *Sat.* vii, 15, 19 : « Tussim nimis asperam et alias quassationes. » — 14. *Fugi*. C'est ainsi que Cicéron incommodé à la suite d'un grand repas, *ad Famil.* vii, 26, dit : « Fugi in Tusculanum. » — 15. *Otioue*. Dans le traitement de cette indisposition, Celse recommande le repos, iv, 5 : « In gravedine primo die quiescere, neque esse, neque bibere. » Il prescrit ensuite une nourriture légère, et iv, 4, il place l'ortie entre les aliments légers. — 16. *Refectus*. Horace, *Epître*, i, 18, 164 : « Me quotiens reficit gelidus Digentia rivus. — 17. *Ultra*. Catulle change ici de sujet et substitue par une confusion naturelle *villa* à *fundus*. — 19. *Recepso*. Forme archaïque pour *recepéro*. Cf. Neue, *Formenlehre*, t. ii, p. 545. — 20. *Frigus* est ici la froideur du style et de la composition; cf.

Cicéron, *Brut.* LXVII, 236; *de Orat.* II, 64, 260. — 21. *Vocat.* Voyez les plaisanteries du parasite des *Captifs* de Plaute sur le sens du mot *invocatus*, I, 1, 2 et suiv. Catulle, XLVII, 7 : « Quærun in triviis vocationes. » — *Tum, cum.* Martial, II, 79, a reproduit les termes et le mouvement de ce passage : « *Invitas tum me cum scis, Nasica, vocasse.* »

XLV.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. sans intervalle ni sigle. — 1. GO : *ac men.* — G : *septimos.* O : *septinnos.* Selon Ellis : *septimios.* — 2. O : *inquit.* — GO : *ac me.* — 3. GO : *nite perdiri.* — Frœhlich, Schwabe : *amore*, au lieu de *amare.* — 4. O : *omens.* — 5. GO : *potest*, contre la mesure. Calpurnius, éd. de 1481, a *pote.* — 6. GO : *libia.* L. Müller écrit *Indiave.* — 7. GO : *cesio.* — 8. Bæhrens conjecture *sinistra ab Acme.* Scaliger : *Hoc ut dixit amans, amor sinistra.* Vossius : *amor sinister ante.* — 9. GO : *dextra... approbatione.* O : *approbatōe.* Scaliger : *dextram approbationem* repris par Bæhrens, Ellis, Munro. Les anciennes éditions jusqu'à Muret : *dextra approbatione.* — 10. O : *ad hac me.* G : *ad hūc me.* — 12. GO : *saniata.* — 13. O : *inquit.* GO : *septinulle.* — 14. G : *uni*; il semble qu'il y avait d'abord *uno.* — 15. G : *michi.* — 17. GO : *sinistrait ante.* — 18. GO : *dextram.* Les mss. secondaires ont *dextra.* — O : *approbacione.* — 19. G : *auspicio.* — 21. O : *septimuus.* — GO : *ugmen.* — 22. GO : *mault.* — O : *siriasque.* G : *syriasque.* — O : *Britaniasque.* — 23. GO : *septimio.* — GO : *ac me.* — 24. G : *delitias.* — O : *auspicaciorem.*

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Les vers 2, 10, 24, 25, commencent par un iambe; les vers 6, 7, 19, 20, par un trochée. « Cette petite pièce ressemble à une chanson; elle en a les couplets, les refrains. Était-ce une de celles que chantaient Hermogène ou Démétrius au grand déplaisir d'Horace un peu jaloux? Elle égale le charmant dialogue amoureux d'Horace et de Lydie. De l'*ante sinistra* on peut conclure qu'elle a été composée après une brouille, et pour célébrer une réconciliation. » M. Patin. On ne sait qui est ce Septimius; Acmé semble avoir été une affranchie d'origine grecque. Du vers 22, on peut conclure qu'elle a été composée

en 699/55 ou l'année suivante. Cette année, en effet, César fit sa première expédition de Bretagne, et Crassus partit pour la Syrie. Cf. Schwabe, *Quæst. Catull.* 1, p. 316. — 1. *Septumius*. Orthographe justifiée par G au v. 21, et par la faute de O. A cette époque la forme de l'adjectif numéral était *septumus*. — *Suos amores*. Cf. x, 5. — *Perdite*. Cf. Térence, *Heaut.* 1, 1, 45. — *Porro*, à l'avenir. Cf. Térence, *Phorm.* v, 7, 44. — 5. *Quantum qui pote plurimum perire*, autant que celui qui peut aimer le plus. *Pote* se construit ainsi sans le verbe *sum*, Cicéron, *ad Attic.* XIII, 38 : « Hoc quicquam pote impurius. » Cf. Kühner, *Ausf. Gr. der Lat. Spr.* t. 1, p. 521. *Pote* sert pour tous les genres, cf. Properce, II, 1, 46 : « qua pote quisque. » Cf. Kühner, t. 1, p. 359. *Perire* est pour *deperire*, équivalant à *amare*. Cf. xxxv, 12. — 6. Passage imité de Simonide d'Amorgos, fr. 14, Bergk. : οὐκ ἄν τις αὐτῷ δασύαις ἐν κύρσειν ἄνθρωποι λείοντ' ἰδεῖσιν οὐδὲ πάρδαλιν Μοῦνος στενυγρῇ συμπεσὼν ἐν ἀτραπῷ. Statius a fait le premier ce rapprochement, comme le remarque Schulze. — *Indique tosta*. Cf., avec Statius, Virgile, *G.* IV, 424 : « Jam rapidus torrens sitientes Sirius Indos. » Tibulle, II, 3, 55 : « Illi sint comites fuscī, quos India torret. » — 7. *Cæsio*, aux yeux glauques. Les commentateurs rappellent le passage de Pline. *H. N.* VIII, 54 : « Leonum omnis vis constat in oculis. » Mais d'autres, et parmi eux M. Patin, y ajoutent celui d'Homère, *Iliade*, XX, 172, où γλαυκίων donne l'idée d'un regard farouche. Après cela, comme le remarque Ellis, les nombreux combats de lions offerts par Pompée avaient pu faire du regard glauque et farouche du lion le sujet des conversations des Romains. — *Veniam obuius*. S'il ment, Septimius consent à être exposé à de terribles dangers. — 7. *Sinistra* et *dextra* sont à l'ablatif et signifient à gauche, à droite, en sous-entendant *parte*. Cf. César, *Guerre civile*, II, 15, 3 : « Miles dextra ac sinistra muro tectus. » Cicéron, *Acad. pr.* XI, 125 : « Supra infra, dextra sinistra. » — *Ut ante*. — La conjonction sert à opposer les deux circonstances ; dans le second membre de phrase on pourrait suppléer *ita* avant *dextra*. C'est comme notre français *si* : Si l'amour avait jusque-là donné des augures défavorables, alors il en donna d'heureux. Cf. Kühner, *Ausf. Gr. der L. Spr.* t. II, p. 964. — 9. *Sternuit*. On attachait à l'éternuement un présage favorable. Pénélope dans l'*Odyssée*, XVII, 545, augure heureusement de l'éternuement de Télémaque. Quelque dieu a éternué sur ton passage, disent à Ménélas, heureux époux d'Hélène, les jeunes Lacédémoniennes, Théocrite, *Idyll.* XVIII, 16 ; on lit chez le même : Σιμυχίδα μὲν ἔρωτες ἐπέπταρον. Cela avait passé chez les Latins, comme un heureux présage d'amour ; cf. Properce, II, 3, 24 :

• Num tibi nascenti primis, mea vita, diebus Candidus argutum sternuit omen amor. » L'accusatif est construit avec *sternuere*, comme complément de l'idée contenue dans le verbe, pour la développer et la rendre plus forte. Cf. Kühner, *Ausf. Gr. der Lat. Spr.* t. II, p. 208, 209. — 10. *Reflectens*. Acmé est dans les bras de Septimius; elle se retourne vers lui. — 11. *Pueri*. Le jeune homme; cf. Horace, *Odes*, I, 5, 1; I, 13, 11. — *Ebrios ocellos*. C'est ce que Quintilien, XI, 3, 76, appelle « lascivi et mobiles, aut natantes, et quadam voluptate suffusi, aut limi et, ut sic dicam, venerei. » Les Grecs emploient la forme ὑγρός; et encore dans Anacréon, 19, Bergk, cf. μεθύων ἔρωτι. — 12. *Illo* relève l'expression, et semble indiquer un objet déjà célèbre : cette belle bouche. — *Purpureo*. Cf. Simonide, fr. 72, Bergk : πορφυρέω ἀπὸ στόματος ἰεῖσα φωνὴν παρθένου, citation, comme le dit Schulze, déjà faite par Statius. Cf. Apulée, *Apol.* 403 : « oris savia purpurei. » — 13. *Sic* correspond à *ut* du v. 15. L'affirmation redevient plus forte; c'est presque une formule de serment. — *Mea vita*. Terme de tendresse; cf. *civ*, 11, *cix*, 1. Plaute, *Stichus*, IV, 2, 6, etc. — 14. *Huic uni domino*. En disant ces mots elle montre Septimius, ou le regarde; ces mots équivalent à *tibi*. M. Naudet préfère la seconde interprétation de Doering, celle qui rapporte *huic domino* à l'amour; mais la correspondance entre les paroles d'Acmé et celles de Septimius n'est plus aussi exacte. L'indication de G dans les NOTES CRITIQUES n'est pas suffisante pour que l'on introduise ici la forme archaïque *uno* : il faudrait au moins en outre le témoignage de O. — 15. *Multo mihi major*. Suppléez *quam tibi*. — 16. *Ignis mollibus ardet in medullis*. Cf. Virgile, *Æn.* IV, 66 : « Est molles flamma medullas. » — 19. *Nunc*. Cette formule marque ici une opposition et équivaut à *at nunc*. — *Amant amantur*. Cf. Martial, VI, 11 : « ut ameris, ama. » Catulle a-t-il pensé, comme le suggère Ellis, à Théocrite, XII, 15 : ἢ ἔα τότ' ἔσσαν Χρύσεια πάλαι ἄνδρες, δὲ ἄντε φίλῃ σ' ὁ φίλῃ θείῃ. — 21. *Misellus*. Ce mot marque la passion qui domine Septimius, et le diminutif (il y en a d'autres dans la pièce) donne une couleur tendre au morceau. Voyez la liste des diminutifs dans Catulle, Haupt, *Opuscula*, t. I, p. 87. Le refrain, l'allittération, l'agencement des mots ajoutent encore au charme de la peinture; cf. Paukstadt, *De Martiale Catulli imitatore*, p. 26. — *Syrias Britanniasque*. Le pluriel sert ici à amplifier l'idée. La Syrie, où allait Crassus, et où Gabinus fit d'énormes bénéfices, et la Bretagne (cf. p. 442) semblaient pour les Romains, comme le Pérou plus tard pour les Espagnols, une source inépuisable de richesses. — 23. *Uno in Septumio*. Ces mots dépendent de

facit, mais aussi de *fidelis*. Cette tournure ressemble à celle de Virgile, *Æn.* II, 541 : « Talis in hoste fuit Priamo. » Néanmoins ici elle marque quelque chose de plus; Acmé s'enferme dans sa passion pour Septimius; c'est comme un lieu où elle reste. Dræger, *Hist. Synt.*, t. I, p. 649, qui explique que cette construction est fréquente lorsqu'il s'agit d'un sentiment, remarque qu'elle est surtout propre à l'époque classique, rare dans l'ancienne latinité, rare encore à partir de l'âge d'argent. — 24. *Facit delicias*. Cf. LXXIV, 2. — 26. *Auspiciationem*. Ce participe au comparatif a été repris par Pline, *H. N.* XIII, 22, 38. Cf. Neue, *Latein. Formenl.* t. I, 2^e édit., p. 121.

XLVI.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO sans intervalle ni sigle. — 1. GO : *vere gelidos*. Selon Bonnet dans G, ces mots sont écrits sur un grattage. — 2. G. *celi equinoctialis*. — O : *equi noctialis*. — 3. O : *Cephiri silesit*. — 4. O : *liquantur*. — GO : *frigii*. — O : *Catule*. — 5. GO : *niceeque uger ruber* (dans Gr est corrigé en r : *rubet*) *estuore*. — 6. G : *asye*. O : *asie*. — 8. GO : *leti*. Schwabe propose *lato*. — 9. O : *cetus*. G : *cetus*. — 10. GO : *quo simul*. — 11. GO : *diverse varie vie*. Guarinus écrivait *diversæ variæ*; Scaliger, *diverse variæ*. Aldine 1502 : *diversos variæ*. De même Muret. C'est la leçon des mss. italiens. Celle que j'adopte se trouve dans Lachmann et ceux qui l'ont suivi.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. — Tous commencent par un spondée. Cette pièce doit avoir été écrite au printemps de 698/56, quand Catulle songeait à quitter la Bithynie. Cf. VIE DE CATULLE, p. LXII. — 1. *Egelidos*. Cet adjectif signifie très-froid, la préposition ayant un sens intensif, ou n'étant plus froid avec *ex* privatif. Il est clair qu'ici c'est le dernier de ces deux sens. — 2. L'équinoxe dont il est ici question est celui de mars, où les tempêtes se déchaînent. C'est donc après mars, c. à-d. en avril, qu'il faut mettre la composition de ces vers. — 3. *Aureis*. Orthographe archaïque pour *auris*. Cf. Brambach, *Die Neugestaltung der Orth.* p. 13, 109. — 4. *Phrygii*. La Bithynie faisait autrefois partie de la Phrygie, dite *ad Hellespontum*. Voyez le n° 6 du petit *Orbis antiquus* de Menke, de façon que par extension *Phrygii campi* peut comprendre la Bithynie. Mais en quittant la Bithynie pour se rendre dans les villes d'Asie qu'il veut visi-

ter, Catulle traverse le nord de la Phrygie. La ville de Nicée dont il est question au vers suivant (cf. Strabon, xii, 4, 7), située au bord du lac Ascanius, est en Bithynie. De l'autre côté du mont Olympe, et sur le haut Sangarius, on est en Phrygie. — 5. *Nicaeaque ager uber æstuosæ*. Strabon dit περιεῖται δὲ κύκλῳ πῆδιον μέγα καὶ σφόδρα εὐδαιμον οὐ πᾶν δὲ ὑγιεινὸν τοῦ θερούς. Homère, *Iliade*, xiii, 793 : Ἀσκανίης ἱριβόλακος. — 6. *Claras Asiæ urbes*. Cf. Horace, *Epit.* i, 11, 1-3 : « Quid tibi visa Chios, Bullati, notaque Lesbos, Quid concinna Samos? Quid Cræsi regia, Sardis? Smyrna quid et Colophon? » *Odes*, i, 7, 1 et 2 : « Claram Rhodon, aut Mitylenen, aut Epheson. » Ovide, *Tristes*, i, 2, 78; *Pont.* ii, 10, 21. — *Prætrepidans*. Mot qui se trouve dans Catulle pour la première fois et ensuite dans saint Paulin de Périgueux, vi, 492. *Prætrepidare* marque l'impatience et la joie d'un désir accompli. C'est ainsi qu'un cheval vif piaffe, frémit, mord son frein. — 8. Joignez *læti studio*. — *Studio*, c.-à-d. *studio vagandi*. — 9. *Catus*. Ses compagnons de la cohorte de Memmius. Cf. xxviii. — 11. *Diversæ varia*. Asyndéton dont il ne manque pas d'exemples dans Catulle; cf. Süß, *Catull.* p. 13; il faut remarquer aussi la recherche de l'assonance. *Diversæ* marque la direction différente des routes tendant à des buts éloignés les uns des autres; *varia*, la différence d'aspect des contrées à parcourir.

XLVII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO, sans intervalle ni sigle. — 1. GO : *due sinistre*. — 2. G : *scabies*. Le *b* est sur un grattage. — Vulpius, Dœring, Sillig écrivent *Memmi* qui a disparu des textes depuis Lachmann. — 4. GO : *proposuit*. En marge G d'une main récente a cette note : *Verpus pa. di. impudicum digitum quo judei dicuntur sabbato anum purgare. Unde judei verpi dicuntur.* — 7. G : *querunt*. — O : *intrivio*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Le vers 6 commence par un trochée. Sur la date, les personnages de Pison, Véranius, Fabullus, cf. commentaire de la pièce xxvii, p. 436 et suiv. Porcius et Socraton étaient deux agents des rapines de Pison, le second peut-être grec d'origine et affranchi. Cf. Schwabe. *Quæst. Catull.* i, p. 248 et suiv. — 1. *Sinistræ*. C.-à-d. *sinistræ manus*. Cf.

Cicéron, *Verrines*, Act. II, 10, 27 : « Comites illi tui delecti manus erant tuæ ; præfecti, scribæ, accensi, medici, haruspices, præcones, manus erant tuæ. Ut quisque maxime cognatione, affinitate, necessitudine aliqua attingebat ita maxime manus tua putabatur : cohors tota tua illa quæ plus mali dedit Siciliæ quam si centum cohortes fugitivorum fuissent, tua manus sine controversia fuit. » En second lieu, cf. XII, 1, COMMENTAIRE. — 2. *Scabies famæque mundi*, lèpre et famine de l'univers, c'est-à-dire, vous qui vous attachez à l'univers comme une lèpre et le dévorez, vous qui le réduisez à la famine. C'est une figure qui peint ce qu'il y a à la fois de bas, d'obstiné, de repoussant, et de nuisible dans les rapines de Porcius et de Socration. Pourquoi *mundi*? Parce que, s'ils sont actuellement dans une province, ils vont avec d'autres gouverneurs dont ils se font les complaisants, et le monde entier est successivement le théâtre de leurs méfaits. Statius pense en effet que ce Porcius peut être le même que celui dont parle Cicéron dans le *Pro Fonteio*, IX (v), 19. D'autres commentateurs, au rapport d'Ellis, entendent que Porcius et Socration sont les types de la rapacité. — 4. *Verpus Priapus*. Priape, divinité du cortège de Bacchus, dont le culte se localisa sur les bords de l'Hellespont et de la Propontide, et se répandit en Grèce et surtout en Italie, représente l'énergie productive de la nature, la puissance de fécondation de la nature végétale, de la nature animale surtout. Il est le protecteur des jardins et préside à la propagation des animaux. Il est aussi le type de l'amour brutal et obscène. Cf. Decharme, *Mythol. de la Grèce antique*, p. 450, 451. On voit de là l'application à Pison. Cf. d'ailleurs XXVIII. *Verpus*, c'est le circoncis, celui dont le gland est découvert, et comme c'est l'épithète des Juifs alors méprisés, l'injure devient encore plus cruelle. — 5. *Lauta*. Muret cite Festus : « lautitia, ait Festus, epularum magnificentia. » L'expression est fréquente; cf. Afranius, *Virgo*, Frag. 14, Ribb. : « Lautum convivam. » Ennius : « Lætus lautus, » en parlant du parasite. *Lautus* est le participe du verbe *lavo*, *laver*. *Lautus conviva*, c'est le convive qui a pris un bain et s'est paré pour un repas magnifique; *lautum convivium*, le repas pour lequel on s'est paré, le repas magnifique. — 6. *De die*. Cf. Horace, *Sat.* I, 8, 2 : « de medio potare die. » Au lieu de faire le repas le soir, on le commence dès le jour, ce qui permet de le prolonger. Cf. T. L. XXIII, 8. — 7. *In trivio*. Comme les parasites. Cf. Plaute, *Captifs*, III, 1. Dans la même pièce il y a un jeu de mots, I, 1, 2, où *invocatus* signifie non invité; v. 8, *vocare* signifie inviter; d'où *vocationes*, invitations.

XLVIII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente, sans intervalle ni sigle dans GO. — 1. O : *inventi*. G : *in venti*. — 3. G : *millia*. — 4. GO : *nec numquam inde corsater*. Guarinus a rétabli *videar satur*. Statius écrivait *videor*. L'éd. de 1475 : *unquam inde satur cor est futurum*. L'Aldine 1502, Muret, Scaliger : *nec unquam saturum inde cor futurum est*. Calpurnius, 1481, donnait le même texte sans *est*. Vossius : *nec unquam ero satur futurus*. Doering, Sillig, comme Scaliger ; c'est depuis Lachmann que les éditeurs sont revenus à la leçon de Guarinus. — 6. O : *sint*. Le r de G est sur un grattage qui s'étend un peu après. — GO : *nostre*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens ; cf. p. 359. Le vers 4 commence par un iambe, les autres par des spondées. Cf. COMMENTAIRE de la pièce xv, p. 493, et de la pièce xxiv, p. 424. On peut admettre avec Ellis que cette pièce est la première de celles que sa passion pour Juventius a inspirées à Catulle. — 1. *Mellitos*. Cf. III, 6. — *Oculos basiare*. Cf. xlv, 11 et 12 ; ix, 9 ; Plaute, *Casina*, I, 1, 48 : « Sine tuos oculos deosculer, voluptas mea. » — 5. *Densior aridis aristis*. Comparaison fréquente chez les poètes ; cf. Ovide, *Pont.* II, 7, 25 : « Cinyphiæ segetis citius numerabis aristas. » Est-ce d'ailleurs cet exemple qui a fait imaginer à Markland la variante : *africis aristis* ? Vulpius cite un exemple de saint Augustin, *Cité de Dieu*, IV, 8, qui maintiendrait le texte des mss. : « Quamdiu seges ab initiis herbidis usque ad aridas aristas perveniret. »

XLIX.

NOTES CRITIQUES. — Intervalle d'une ligne dans O ; le sigle = à gauche du premier vers. Dans G, le titre *ad Ciceronem* dans l'intervalle. *Ad* est en rouge, le reste en noir ; mais on reconnaît la trace d'un mot à l'encre rouge où Bonnet croit lire *Tullium*. — 2. O : *M. Tulli*. G : *marce* ; l'a est surmonté d'un o. — 4. O : *gracias*, — 5. O : *pessumus*. — 7. G : *patronum*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Les vers 1, 5, commencent par un iambe; le vers 4 par un trochée. — Cette pièce a donné lieu dans ces derniers temps à des interprétations diverses. On y voyait autrefois une louange sincère et enthousiaste de Cicéron, on se demandait à quelle époque et à quelle circonstance de la vie de l'orateur elle pouvait être rapportée. Schwabe croit que c'est un remerciement pour le *Pro Cælio*, où Cælius ami de Catulle a été défendu contre les accusations qui lui étaient intentées à l'instigation de Clodia, c.-à-d. de Lesbia (voyez *VIE DE CATULLE*, p. lxx, note). Il faudrait alors admettre la date de 698/56. Westphal pense que c'est un remerciement pour avoir été introduit chez Clodia, avec laquelle Cicéron entretenait des relations d'amitié assez étroites pour rendre jalouse sa femme Térentia; ce serait alors vers 692/62. Mais on a remarqué un choix de termes, *disertus*, au lieu de *eloquens* (cf. *Orator*, v, 18), *Romuli nepotes* (cf. lvm, 5 et xxviii, 15), qui ne pouvait guère plaire à Cicéron, des formules fréquentes chez les Comiques, *quot sunt*, *quotque fuere*, etc., une accumulation de superlatifs, une solennité affectée, *Marce Tulli*, d'où l'intention ironique semble ressortir. On s'est demandé comment Catulle pouvait avoir des sentiments bienveillants pour Cicéron, dont Calvus, son ami de cœur, a toujours été l'ardent adversaire. O Jahn (Préface de son édition de l'*Orator*), Ribbeck (*Val. Catullus, eine Litt. Hist. Skizze*, p. 22), Süss. (*Catull.* p. 30, 31), Schulze (*Z. für das Gymn.* t. xxxi, p. 700; *Ram. Eleg.* p. 30), ont pensé qu'il y avait là une ironie. Peut-être le poète répond-il aux boutades de Cicéron contre les *ναῶνται*, les *cantores Euphorionis*. Peut-être s'indigne-t-il de ce que Cicéron a défendu ou se prépare à défendre Vatinius (cf. *Cic. ad Famil.* 1, 9, 19) sur les instances de César. Cette pièce serait alors du même temps que le n° lxi et le n° lxi, c.-à-d. de la dernière année de la vie de Catulle, et Süss a remarqué justement que le n° xlix est rapproché des morceaux où il est question de l'éloquence de Calvus et de ses attaques contre Vatinius. Assurément Catulle ne se croit pas un mauvais poète, et l'on voit facilement tout ce qu'il y a de mordant dans le dernier vers. D'ailleurs ce vers est à double entente. Cicéron est le meilleur des avocats, parce qu'il a la parole la plus facile, *disertissimus*, et parce qu'il défend toutes les causes et les gagne, *optimus patronus*. Le latin peut signifier *patronus optimus omnium patronorum*, ou *optimus patronus omnium reorum*. Plus on étudie les arguments présentés par Süss et par Schulze, plus ils deviennent convaincants. — 1. *Disertissime*. Martial, viii, 53, imite cette construction avec le superlatif : « *Formosissima quæ fuere vel sunt*, Sed

vilissima quæ fuere vel sunt. » — 2, 3. Cf. *xxi*, 2, 3; *xxiv*, 2, 3. — 5. 7. Paukstadt, *De Mart. Catulli imit.* p. 30, remarque que ces trois vers ont exactement les mêmes césures. Ellis reconnaît qu'il y a dans le *pessimus poeta* une humilité bien grande pour n'être pas feinte, quand on songe que cette épithète *pessimus* est appliquée ailleurs à Volusius et à Suffénus. — *Quanto... tanto*. Martial a imité Catulle, *I*, 71 : « *Stellæ delictum mei columba, vicit, Maxime, passerem Catulli, Tanto Stella meus tuo Catullo, Quanto passere major est columba.* » Cf. Paukstadt, *ouvr. cité*, p. 26. — Ellis remarque que Cicéron ne considère pas l'appellation de *patronus* comme bien distinguée. Cf. *Brutus*, *xvii*, 332 : « *Nec enim decet te ornatum uberrimis artibus numerari in vulgo patronorum.* »

L.

NOTES CRITIQUES. — Intervalle d'une ligne dans GO. Dans G : *ad lucinium* en rouge. Dans O le sigle = à gauche du premier vers. — 1. GO : *ociosi*. — 2. Au lieu de *in meis* Sabellicus conjecture *invicem*, Schwabe : *in tuis*. — 5. O : *illos*. — 7. GO : *abiit*. — 8. GO : *lacini faceti tuique* — 10. GO : *somnos*. — 11. G : *In domitus*. — 12. GO : *versaretur*. — 13. O : *simulique ut essem*. G : *ut omnem at essem*. Cette variante semble de la première main. — 14. GO : *ad*. — 17. OG : *ex quo* : — 18. GO : *caveris*. La correction *cave sis* est dans l'Aldine 1502. — O : *precepsque*. — 19. GO : *ocello*. — 20. GO : *ne penas ne messis reposcat* (O : *resposcat*) *ate*. — 21. GO : *vehemens*. La correction *vemens* est de Statius; elle a été reprise par Haupt et depuis adoptée par les éditeurs; cf. L. Muller, *de Re Metrica*, p. 253. — G : *ledere*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens, cf. p. 359. Le vers 15 commence par un trochée, les autres par des spondées. — Allusion à une joute d'esprit entre les deux amis, Catulle & Calvus (cf. p. 400), à l'intérêt qu'elle a excité chez Catulle, qui semble désirer la renouveler. Ellis croit que Cicéron a connu cette pièce, et qu'on en peut voir une réminiscence, *ad Attic.* ix, 20, 1. Schulze, *Z. für das Gymn.* t. xxxi, p. 701, fait observer avec raison que ce qu'il y a de commun entre les deux passages est ce qu'un ami peut écrire à son ami, et qu'il y a une grande différence entre la cause du défaut de sommeil pour Cicéron et pour Catulle. — 2. *Lusimus*. Il s'agit du jeu

de l'improvisation et de la fantaisie poétique. — 3. Muret, Doering construisent *delicatos* avec *versiculos*; mais cette ponctuation, comme le remarque Ellis, est contre le rythme des vers phalécien. *Delicati*, ce sont les gens d'esprit et de bon goût qui d'ailleurs passent leur temps à s'amuser. — 5. *Numero*. Ils changeaient de mètre, usant tour à tour de l'hendécasyllabe, de l'iambique, du distique. — 6. *Reddens mutua*, échangeant les répliques, nous répliquant l'un à l'autre. — *Per jocum atque vinum*. Cf. XII, 2 : « in joco atque vino. » Süß, *Catull.* p. 12, 13, remarque que la locution *ludus jocusque* est fréquente en latin, mais que *per jocum atque vinum* semble une formule originale inventée par Catulle. — 7. *Illinc*, de cette joute. — 8. *Incensus*. Enflammé d'admiration, par le charme de ton esprit. — 9, 10. Ellis compare Homère, *Iliade*, xxiv, 128 : Μεμνημένος οὐδέ τι σίτου Οὐτ' εὐνῆς. Il est possible que Catulle ait fait une sorte de parodie. — 19. *Tegeret*. Comparez, avec Ellis, Sophocle, *Electre*, 780 : ὥστε οὔτε νυχτὸς ὕπνον, οὔτ' ἐξ ἡμέρας Ἑμὲ στεγάζειν ἡδύν. Virgile, *G.* IV, 414 : « Incepto tegeret cum lumina somno. » — 11, 12. Comparez avec Ellis, *Iliade*, xxiv, 3 — 6 : « οὐδέ μιν ὕπνος ἦρει πανδαμάτωρ ἀλλ' ἐστρέφετ' ἐνθα καὶ ἐνθα. » Et plus loin, 10 : Ἄλλετ' ἐπὶ πλευρὰς κατακείμενος, ἄλλοτε δ' αὖτε ὕπτιος, ἄλλοτε δὲ πρηνής — 12. Cf. Properce, I, 14, 21 : « Et miserum toto juvenem versare cubili. » — *Cupiens videre lucem*. Cf. Homère, *Iliade*, ix, 239 : Ἀρᾶται δὲ τάχιστα φανήμεναι ἦ ὦ δῖαν. — 13. *Ut tecum loquerer*, etc. C'est la figure que l'on appelle *hysteron proteron*. — *Simul esse*, locution du langage familier; cf. Cicéron, *ad Famil.* ix, 1, 2; Horace, *Epist.* I, 10, 50. — 15. *Semimortua*. Mot qui se lit pour la première fois dans Catulle; cf. Teufel, *De Catulli voc. singul.* p. 30. Doering explique : *elanguida, inertia adeoque exhausta viribus, ut vix amplius versari possent*. Ce mot se retrouve dans Apulée, *Métam.* vi, 26. Ellis le cite d'Hygin. Il a dû appartenir à la langue de la conversation. — 16. *Jucunde*. Cf. xiv, 1. Horace, *Satires.* I, 3, 93, et I, 3, 44. — 17. *Meum dolorem*, le regret de ne pas converser avec toi. — 18. *Cave*. Cette quantité brève de la dernière syllabe, fréquente chez les Comiques, se retrouve dans Cicéron, *Orat.* 62, Horace, Properce, Ovide; cf. Neue, *Formenlehre*, 2^e éd. II, p. 435. — 19. *Oramus*. Cf. IV, 1. Tout ce passage a d'ailleurs l'allure d'une formule solennelle d'obsécration. — *Despuas*. L'emploi de ce verbe ne marque pas le mépris, mais l'action de rejeter, comme un mauvais présage. — *Ocelle*. Terme d'amitié; cf. xiv, 1; Plaute, *Asinaire*, III, 3, 74. — 20. *Nemesis*. Divinité qui punit l'orgueil et le dédain. — *Reposcat*. Cf. Virgile, *Æn.* II, 139. Vossius faisait de *a te* le nom de *Até*, la déesse dont parle Homère, *Iliade*,

IX, 305-311. Mais cette leçon, qui trouble le rythme phalécien, puisqu'il faut mettre un point après *reposcat*, donne trop de solennité aux paroles familières de Catulle. Avec l'intervention de Némésis, le badinage est agréable; si l'on ajoute son cortège, cela devient pèdant. — 21. *Vemens dea*, c'est une divinité terrible; comparez le grec βασις θέος.

LI^a.

NOTES CRITIQUES. — Dans GO un espace entre cette pièce et la précédente. G le remplit par le titre *ad lesbiam* en rouge. — 1. G : *mi* sur un grattage où il y avait auparavant *mihi*. O : *m* surmonté d'un *i*. — GO : *impar*. — 3. O omet *te*. Dans G, comme le remarque Bonnet, ce mot est ajouté d'une seconde main. — 4. O : *te spectat*. G : *spe~~ct~~at*. *Spe* est une surcharge. Y avait-il : *te spectat* ou *suspectat*? — 5. O : *miseroque*. G : *miseroq*; mais *que* est en surcharge. Avant la rature il y avait *quod*. — 7. G : *nichil*. — G : *supermi* changé en *super mi* [Bonnet]. — 8. Il n'y a ni vers ni trace de lacune dans les mss. On a essayé de différentes manières de suppléer ce qui manque. Parthénus, Aldine 1502, Guarinus, Robortelli, Turnèbe : *quod loquar amens*. Ed. de 1473 : *suprema voce locuta*. Pleitner : *in pectore vocis*. Westphal : *guttore vocis*. Ritter, Dœring, Fröhlich, Heller, Heyse : *vocis in ore*. Maixner : *vocis amanti*. — 9. G : *subartus*. — 10. GO : *flamina*. — G : *de-manat*. Le second *a* est corrigé. — 11. GO : *geminæ*. Leçon maintenue par Ellis. Schwabe, L. Müller, Bæhrens admettent la correction de Schrader : *geminæ*. Spengel propose *gemma et*. Dans ce cas *gemma* se rapporte à *lumina*. Autrement on ne voit pas ce que signifierait *gemma nocte*. — 12. G : *limina*. Il n'y a pas d'intervalle entre le vers 12 et le premier vers de la strophe suivante, de la pièce LI^b. J'ai d'abord opéré cette division en deux morceaux, à l'exemple de Statius, Teufel, Bergk, Bruner, Schwabe, L. Müller, Spengel. D'autres ont cru à une lacune; d'autres ont considéré la strophe *Otium*, etc., comme interpolée. On remarque qu'il y a un brusque changement dans la pensée, et que ces vers semblent se rapporter à un autre sujet. En premier lieu, la ressemblance du style et de la forme métrique, la présence de la dernière strophe dans tous les mss. doivent faire disparaître tous les doutes relativement à l'authenticité du morceau. En second lieu, on a fait ob-

server que le brusque changement de direction dans la pensée n'a rien de si extraordinaire. Après l'expression d'un violent amour, les poètes font retour sur eux-mêmes, sur leur vie, leurs devoirs. Cf. Virgile, *Bucol.* II, 68 et suiv.; Tibulle, I, 4, 81-84; Catulle lui-même, VIII, 12-19; XXII, 18; LXIII, 50-61. Cette invective contre l'oisiveté à laquelle condamne l'amour, est un sentiment romain. Cf. Horace, *Odes*, II, 16, 1 et suiv., Ovide, *Remed. amor.* 135 et suiv. Térence, *Heautontim.* I, 1, 57; Plaute, *Trinummus*, II, sc. 1 et 2; III, sc. 2. Et comme le dit fort bien Schulze, la pièce n'est pas seulement une imitation de Sappho, elle est aussi l'expression des sentiments de Catulle. Je me rangerais donc, pour unir les deux morceaux, aux arguments de Dœring, de Schulze, *Z. für das Gymn.* t. XXXI, p. 701, de Süss, *Catull.* p. 28, 29. Je croirais volontiers d'ailleurs que la pièce est la première que Catulle écrivit, après sa présentation à Clodia, d'accord avec Schwabe, en 693/61. C'est alors justement que l'idée lui vint d'exprimer ses sentiments en imitant Sappho, et c'est cette imitation, le souvenir de la grâce spirituelle, les goûts poétiques de Clodia, qui lui firent imaginer ce nom de Lesbia. Mais en songeant à cette passion, au tort qu'elle pouvait lui faire, le poète termine par la strophe dont on fait la pièce LI^b. Süss ajoute que Catulle aime à varier les rythmes et qu'il serait étrange qu'il eût écrit deux pièces de suite dans le mètre sapphique dont il y a d'ailleurs chez lui peu d'exemples.

COMMENTAIRE. — Strophe sapphique; cf. p. 391. La césure est après la 6^e syllabe, vers 1 et 3. Le vers 3 finit par un monosyllabe. Il est remarquable que tous les vers suivant un vers qui finit par une voyelle commencent eux-mêmes par une consonne. Catulle a imité un passage bien connu de Sappho. En voici le texte d'après Bergk:

φαίνεται μοι κῆνος ἴσος θεοῖσιν
 ἔμμεν ὦντηρ, ὅστις ἐναντίος τει
 ἰζάνει, καὶ πλασίον ἀδὺ φωνεί-
 σας ὑπακούει
 καὶ γαλαίσας ἡμερόεν· τό μοι μάν
 καρδίαν ἐν στῆθεσιν ἐπτόασεν.
 ὥς γάρ εἰς σ' ἴδω βροχέως με φώνας
 οὐδὲν ἐτ' εἴκει.
 ἀλλὰ καὶ μὲν γλῶσσα ἔαγε, λείπτον δ'
 αὐτίκα χρῶ πῦρ ὑποδεδρόμακεν
 ὀππάττεσσι δ' οὐδὲν ὄρημ' ἐπιρρόμ-
 θεῖσι δ' ἄκουαι.

La traduction n'est pas littérale. Le début est plus fort ; Catulle compare celle qu'il aime aux Dieux, tandis que le terme ἴσος θεῶν du grec ne s'emploie qu'en parlant des héros (cf. Süss, *Catull.* p. 40), puis, en Romain, il atténue cette parole de peur d'attirer un mauvais présage. Il remplace ἀδὺ φωνεῖσας par *dulce ridentem*. Est-ce ce rire qui l'a charmé quand il aimait, et que plus tard il caractérise d'une façon si sanglante ? Cf. xlii, 9. Il transpose quelques détails à la fin. L'emploi de l'indicatif, v. 8, au lieu du subjonctif, nous met mieux en présence du fait, et suggère l'idée d'une rencontre déterminée, sans doute de la première rencontre. — 3. *Identidem*, souvent. Cf. xi, 19. — 5. *Dulce ridentem*. Cf. Horace, *Odes*, i, 1, 22. 23. — *Quod* a pour antécédent les deux verbes *spectare et audire*. — *Misero*. Cf. xlv, 21 : « misellus Septumius. » — 6. *Eripit sensus*. Cf. lxxvi, 25 : « sensibus ereptis. » — 7. *Lingua torpet*. Cf. Valérius Aëditiuus dans Aulu-Gelle, xix, 9 : « Membra labris abeunt. » Lucrèce, iii, 155 : « Infringi linguam vocemque aboriri, Caligare oculos, sonere auris, succidere artus. » Horace, *Epodes*, xi, 9 ; *Odes*, i, 13, 5 ; iv, 1, 35. — *Tenuis*. C'est le grec λεπτόν πῦρ. — 10. *Demanat*. Mot archaïque (cf. Aulu-Gelle, xvii, 11, 1) qui se retrouve dans saint Ambroise. — *Suopte*. Ce mot marque que le son se produit de lui-même sans agitation extérieure de l'air. — 12 *Lumina*. Cf. Archiloque, 103, éd. Bergk : τοῖς γὰρ φιλότῃτος ἔρωις ὑπὸ καρδίῃν ἐλυσθείς πολλὰν κατ' ἀχλὺν ὁμμάτων ἔχενεν Κλέψας ἐκ στῆθίων ἀπαλὰς φρένας.

LI^b.

NOTES CRITIQUES. — 1. GO : *ocium*. Bonnet pense qu'il y a eu dans G *otium* corrigé en *ocium*. D'ailleurs le r très-semblable au c est souvent retouché ou légèrement gratté. — G : *catulli*. O : *catuli*. — 2. GO : *ocio*. — 3. GO : *ocium*.

COMMENTAIRE. — Le second pied du premier vers est un trochée. — 2. *Exultas nimiumque gestis*. Cf. P. Diac. p. 95 : « gestit, qui subdita felicitate exhilaratus nimio corporis motu præter consuetudinem exultat. » Cicéron, *Tuscul.* v, 6, 16 : « inani lætitia exultans et temere gestiens. » Voyez encore *Tuscul.* iv, 6, 13. Tite-Live, vi, 36 : « gestientes otio. » — 4. *Perdidit*. Horace emploie ce mot pour désigner les effets d'un amour funeste, *Odes*, i, 8, 3.

LII.

NOTES CRITIQUES. — Dans GO, intervalle d'une ligne entre cette pièce et la précédente. G y place le titre *In nouium* en rouge. — 1. GO : *mori*. La correction *emori* est dans l'Aldine 1502. Mais cette édition et Muret ont *quod*, justement condamné par Dœring. — 2. Marius Victorinus, p. 2575 P. donne *scrofa*. Mais *struma* se lit dans Atilius Fortunatianus, p. 2673 P., dans Pline, *H. N.* xxxvii, 81, dans Boice, *De Consol.* iii, 4. Tous ces témoignages servent à établir le nom de *Nonius* que GO écrivent *novius*. — O : *curulu*. A cause de cette faute Ellis écrit *curulei*. — G : *perierat Vacinius*. — 4. GO : *mori*.

COMMENTAIRE. — Vers iambiques. Le premier et le quatrième sont composés d'iambes purs; il n'est admis ailleurs d'autre substitution que le spondée. La césure est partout penthémimère. — Cette pièce doit être des derniers temps de la vie de Catulle; il y règne un ton de souffrance désespérée comme dans le n° xxxviii. Mais Schwabe a très-bien montré qu'on ne peut la rapporter à l'année 707/47 où Vatinius fut consul. Il suffit que les espérances de Vatinius aient été enflées par la promesse que lui avaient faite les triumvirs à l'entrevue de Lucques, 698/56. Ces espérances ont dû s'accroître encore quand Vatinius fut nommé préteur contre Caton en 699/55. Je rapporterais cette pièce au même temps que les n° xxxviii, XLIX, LIII, c.-à-d. à l'année 700/54, celle même où mourut Catulle. On ne sait qui est le Nonius dont il est ici question. Le nom de *Struma* semble être un surnom dû à quelque difformité physique. Pline, *H. N.* xxxvii, 87, dit que son fils déjà sénateur fut proscrit par Antoine. Schwabe croit que c'est Nonius Asprenas, dont il est fait mention, *Guerre d'Afrique*, 80, et *Guerre d'Espagne*, 10. D'autres songent à Nonius Sufenas qui fut tribun du peuple en 696/58. En tout cas on y voit l'indignation qu'excitent chez Catulle mourant les scandaleuses élévations dues à l'intrigue et à la faveur. C'est ainsi qu'Horace s'irrite du succès de Ménas, *Epodes*, iv. — 1. *Quid moraris emori*. Cf. Horace, *Odes*, iii, 27, 58 : « *Quid mori cessas?* » — *Emori*. La préposition ajoute au sens du verbe; c'est une mort définitive et sans espoir. Cf. Salluste, *Catil.* 20. — 2. *Sella in curuli*. Cela suppose que ce Nonius avait obtenu au moins l'édilité. — *Struma*. Ce mot désigne une tumeur qui naît ordinairement au cou. — 3. *Pejerat*. C.-à-d. comme dit

Schwabe, *consulatu quasi teste invocato perjuria facit*. Il n'était pas nécessaire qu'il fût consul; il espérait l'être, et croyait l'obtenir par le moyen de César. Cf. Cicéron, *In Vat.* II, 6; XVI, 38. Enfin Ellis cite le jugement de Cicéron sur Vatinius, *In Vat.* I, 3 : « Inconstantiam cum levitate, tum etiam perjurio implicatam. »

LIII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans les mss. Sans intervalle ni sigle. — 1. O : *nisi*. — O : *q̃*. G : *que*, selon Bonnet; *quem*, selon Bæhrens; il y a *quē*. — GO : *et corona*. Dans G et c sont sur un grattage. Bæhrens écrit *ec*; la Vulgate est *e*. — 2. G : *vaciniana*. La première leçon était *vatiniiana*. — 3. GO : *meos crimina calvos*. Au-dessus de *crimina*, la seconde ou la troisième main de G a écrit *at carmina*. — O : *explicasset*. — 4. O : *amirans*. — G : *hec*. — 5. GO : *Dii magni salapantium desertum*. On trouve le passage cité dans Sénèque, *Controv.* VII, 4 (19) p. 352 Kiessling, avec la forme *salaputtium*. Les mss. de Catulle d'ordre secondaire ont *salapantium*, *salapatium* et *salaputium*. Ils sont évidemment corrigés par les scribes, peut-être d'après le texte de Sénèque. Les premiers éditeurs ont *solopycium*, *solopechium*, *solopachium*. Aldine 1502 : *sophopichion*. Muret, Vossius : *salicippium*. Turnèbe : *salapittium*. Saumaise : *salopugium*. Depuis Lachmann on a admis *salaputium* déjà proposé par Guarinus. — Au-dessus du v. 5, dans G, se trouve, à droite, dans la marge à l'encre rouge, le titre *De octonis capite*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Le 3^e commence par un iambe. — Avec Schwabe, je placerais cette pièce en 700/54, au mois d'août, quand Calvus attaquait Vatinius défendu par Cicéron (*ad Q. fr.* II, 15, 3). Sur Calvus, cf. XIV, 1, p. 399 et l. — 1. *In corona*. *Corona*, c'est le cercle de ceux qui autour du tribunal assistent aux plaidoieries et au jugement. Cf. Cicéron, *Pro Milone*, 1 : « Non enim corona consessus vester cinctus est, ut solebat. » — 2. *Mirifice*. Cet adverbe ne se rapporte pas seulement à la clarté de l'exposition, mais aussi à l'action avec laquelle Calvus développait ses arguments, et qui devait frapper ce personnage, peut-être d'une éducation inférieure, comme dit Sénèque, *Epit.* CXIV, 12 : « a corona sordidiore. » La vivacité de l'action de Calvus est

attestée par diverses anecdotes. Cf. Sénèque le Rhéteur, *Controv.* vii, 19. — 4. *Manusque tollens*. C'est le grec χείρας ἀνασχόμενος. Cf. Horace, *Sat.* ii, 5, 96 : « Donec « Ohe » jam Ad cælum manibus sublatis dixerit. » — 5. *Salaputium*. Ce mot est sans doute formé comme *præputium*, de πρῶθιον, et de *salax*; il équivaut à *salax mentula*. C'est une plaisanterie du genre de celle qu'Auguste employait à l'égard d'Horace, quand il l'appelait *purissimum penem* et *lepidissimum homuncionem*. Le spectateur fait allusion à la petite taille de Calvus (cf. Sénèque, *Controv.* passage cité, et Ovide, *Tristes*, ii, 431) : « Quoi qu'il en soit, le sens n'est pas douteux : voilà un petit homme bien éloquent. Mais la grossièreté familière du mot donnait du sel à ce compliment venu de très-bas et qui devait d'autant plus flatter la vanité de Calvus. Les Romains plaisantaient volontiers et entendaient la plaisanterie sur ces défauts corporels dont ils tiraient quelquefois leurs surnoms. Ici le *disertum* faisait passer le *salaputium*. Calvus ne se serait pas fâché non plus de l'exigui d'Ovide. » M. Patin.

LIV.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente dans GO. — 1. GO : *otonis*. — O : *cupud*. — O : *apido*. G : *opido* sur un grattage ; il y avait d'abord *oppido*. — GO après *oppido* ont *est*. — O : *pusillum*. Bæhrens écrit *pusillum os* ! — Ici GO répètent les deux vers 15 et 16 de la pièce I, qui dans G se trouvaient en tête de la page précédente : *Hoc jocunde tibi poema feci Ex quo perspiceres meum dolorem*. Il semble que cette erreur du copiste provienne du ms. que transcrivaient O et G. — 2. O : *Et eri*. G : *et Heri*. L'addition de *h* semble de la seconde ou de la troisième main. Muret, Statius, Lachmann, Schwabe conservent *Heri*. Vossius, Dœring : *Verri*. L. Müller : *Neri*. Bæhrens : *Afri*. Peiper : *Thori*. Ellis propose *Hirri* en comparant Plin., *H. N.* ix, 171. Munro : *et trirustice*. — GO ont *rustice* que conserve Statius. Aldine 1502, Turnèbe, les éditeurs : *rustica*. — O : *cruta*. — 4. Bæhrens remplace *si non omnia* par *illo nomine*. — 5. GO : *Sufficio*. Scaliger : *Fuffitio*. Ellis : *Fufficio*. Les autres éditeurs depuis Haupt : *Fuficio*. — O : *seniore cocto*. G : *seniore cocto*, et au-dessus de la première syllabe de *cocto* al *p*, de la seconde ou troisième main. Bæhrens écrit *senei* au lieu de *seni*. Entre les vers 5 et 6, G dans la marge *in camerium* en

rouge. — Les traces de confusion et d'altération que l'on trouve dans la copie ont fait supposer aux éditeurs qu'il y avait ici des lacunes. Ce sont, dit Muret, des fragments réunis de diverses épigrammes. Les anciens éditeurs, Parthénus, Guarinus, font de 1-3 une première pièce, de 4-7 une seconde, au milieu de laquelle il y a une lacune. L. Müller suppose deux pièces, l'une 1-5 avec des lacunes après 1 et après 3 ; l'autre 6-7. L'Aldine 1502 réunit 1-5 à la pièce LIII et 6-7 à la pièce LV. Rossbach suppose deux pièces, l'une 1-3, avec une lacune après 1 ; l'autre 4-7, avec une lacune après 5. Sillig ne fait qu'une seule pièce, avec une lacune après 5. Lachmann, une seule pièce avec des lacunes après 3 et après 5, Ellis adopte ce système, en intercalant après 3 : *At non effugies meos iambos*, vers que donne Porphyron, dans le commentaire d'Horace, *Odes*, 1, 16, 24, et qui ne se retrouve pas dans Catulle. Selon lui la pièce a dû avoir 13 ou 14 vers. Mais j'ai suivi Scaliger, Vulpus, Dœring, Frœhlich, Heyse, Schwabe, Munro, Bæhrens qui ne voient là qu'une pièce sans lacunes. Comme dit Scaliger, c'est une épigramme contre quelques-uns de ceux que César admettait dans sa familiarité, et par conséquent en partie contre César lui-même. Cf. plus haut, p. 444. J'admets donc la leçon de Schwabe qui supprime *ut* après *oppido* ; avec lui je crois que *Héri* est le génitif d'Hérius, nom propre fréquent dans les livres et les inscriptions. Cf. Velléius Paterculus, II, 16, d'après lequel ce nom est porté dans la famille des Pollion ; Willmanns, *Exempla Inscript.* 193, 883. Qui étaient Othon, Hérius, Libon ? Des secrétaires de César, comme le dit Scaliger, ou des infâmes à qui la malignité publique attribuait des débauches avec César et ce Fufficius que l'on ne connaît pas non plus ? C'est ce qu'il importe peu de savoir. Catulle signale leurs imperfections physiques comme il a signalé celles d'Améana, XII et XLIII ; cela suffit à son épigramme, avec les derniers vers où il brave César.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens ; cf. p. 359. Les vers 1, 2, 5, commencent par un iambe, les autres par un trochée. — 2. Ceux qui conservent *rustice* en font un vocatif et d'après eux il y a changement de personne. Mais *rustica* peut avoir une sorte de valeur adverbiale, comme dans Virgile, *Æn.* III, 70 : « *lenis crepitans.* » — *Semilauta*, selon Teufel, *De Catulli voc. singul.*, p. 30, ne se trouve que dans cet endroit. Il équivaut, comme le veut Vulpus, à *male lota*. — 3. *Peditum*. Ne se trouve qu'ici, équivaut au grec *πορδή*, un pet. Scaliger dit qu'avec les épithètes cela signifie comme le grec *βδέσμα*,

un vent sans bruit mais d'une odeur désagréable. — 4. *Si non omnia*. Le sens est : si tu supportes le reste des désagréments de tes mignons ou de tes amis, au moins j'aurais voulu que Fuficius et toi vous fussiez choqués de ceux qui précèdent ; c'eût été de votre part une preuve de bon goût. On peut remarquer que dans ce vers, comme dans le second et le septième, la césure ordinaire est absente. Les mots remplissent exactement un pied ou deux pieds. Paukstadt, *De Mart. Catulli. imit.*, p. 29, remarque que deux fois Catulle a rempli chaque pied avec un mot : cf. II, 9 et XIII, 2. — 5. *Fuficio*. Schwabe signale un C. Fuficius Fangon dont parle Dion Cassius, XLVIII, 22, qui administra la province d'Afrique, fit une guerre malheureuse à Sextius, et se tua en 713/41. Il était devenu de simple soldat sénateur. On sait le goût de César pour les hommes de basse condition ; cf. Cicéron, *ad Famil.* VIII, 4, 2 : « Solet infimorum hominum amicitiam sibi qualibet impensa adjungere. » Mais, dit Schwabe, il est difficile qu'il ait mérité l'appellation de *senex*, quatorze ans avant, en 699/55. Ellis signale un Fuficius dont Vitruve parle dans sa Préface, comme l'un de ceux qui les premiers écrivirent sur l'architecture chez les Romains. Comme dit Schwabe : « obscura hæc relinquere intacta omnino præstat. » — 5. *Recocto*. C'est un vieillard que l'amour rajeunit, comme le vin ranime la vieille dont parle Pétrone, dans Diomède, p. 517 P. : « anus recocta vino. » — 7. *Unice imperator*. Cf. XXIX, 12.

LV.

NOTES CRITIQUES. — Les mss. dans cette pièce ont omis les vers qui portent ici les n^{os} 14-24 et les ont rejetés après LVIII. Pour cette raison Sillig et von Leutsch ont cru que ce fragment appartenait à une autre pièce adressée à Camérius. Mais il rentre trop dans le sujet pour qu'on ne le rattache pas à la pièce LV ; il y a eu dans la transcription quelque confusion dont on ne s'est aperçu qu'après coup, pour rétablir au moment où on l'a vue les vers omis sans se soucier de leur vraie place. Riese croit que le second fragment est une interpolation. Quelques-uns ont rétabli à la fin du morceau les vers omis, Scaliger, Vossius, Vulpius, Doering, Heyse ; mais le trait de la fin se trouve ainsi moins aiguisé. L'Aldine 1502 fait de même en ajoutant de plus au commencement les deux derniers vers de l'épigramme LIV. Hand, Lachmann, Haupt, Rosbach, L. Müller,

replacent le morceau omis après le vers 13. Westphal et Bæhrens font de même, mais en supposant une lacune d'un vers après celui qui porte le chiffre 13. Schwabe, Frœhlich, Ellis, placent le morceau omis après le vers 14. Ces différences reposent non-seulement sur des combinaisons de sens, mais encore sur une autre observation, c'est que dans cette pièce, la seule de Catulle qui présente cette particularité, un certain nombre de vers remplacent le dactyle du second pied par un spondée, et, dans ce cas, la base, c.-à-d., le premier pied est toujours un spondée. De plus ces vers sont disposés symétriquement de façon à ce que ceux qui ont un dactyle et ceux qui ont un spondée au second pied se succèdent alternativement. Il en résulte une sorte de strophe de deux vers. Selon Hand, la pièce se divise d'abord en strophes de deux vers dans lesquelles un vers où le second pied est un dactyle succède à un vers où le second pied est un spondée, et en conséquence, au v. 8 il écrit *video* au lieu de *vidi*; au v. 14, il intercale *ego* après *si*. Puis viennent six vers, où le dactyle régulier est au second pied. Enfin dans les douze derniers, se présente un nouveau système où le vers dont le second pied est un spondée vient après celui dont le second pied est un dactyle; c'est le distique du commencement disposé dans un ordre inverse. Von Leutsch, qui ne croit pas que les vers 14-23 fassent partie de la pièce LV, admet la série des strophes ou distiques, et pour les compléter suppose une lacune d'un vers après 13 et après 22. Riese, Pleitner, Westphal, établissent aussi des dispositions particulières de la pièce. Schwabe admet le distique jusqu'au vers 6; les deux suivants ont un spondée au second pied; les vers 9-12 forment deux distiques, puis comme il met le vers 24 à son ancienne place, il a deux vers de suite dont le second pied est un spondée; il écrit 15 après 16, ce qui de 14-16 fait un nouveau distique; puis viennent six vers dont le second pied est un dactyle, 15, 17, 18-21, un distique comme les précédents: 22-23; enfin quatre distiques dont le premier vers a un dactyle, et le second un spondée au second pied, 25-32. Ellis reconnaît trois parties, l'une de 14 vers, l'autre de 10, la troisième de 8: d'abord les vers 1-6 divisés en distiques dont le premier vers a un spondée au second pied; les vers 7-8, distique dont chaque vers a un spondée au second pied; 9-12, double distique avec le premier vers spondaïque; 13 et 24 distique spondaïque. La seconde partie se compose des vers 14-23, c.-à-d. d'un couplet de six vers entre deux distiques dont le premier vers est spondaïque; la troisième est formée des vers 25-32, c.-à-dire de quatre distiques dont le second vers est spondaïque. La

restitution de la pièce est difficile et donne lieu à des contestations, comme le reconnaît Schwabe. J'ai fait imprimer le texte de L. Müller ; aujourd'hui en tenant compte du sens et des particularités métriques, j'établirais trois parties, la première comprenant les vers 1-12 ; la seconde les vers 13-24 ; la troisième les vers 25-32. C'est justement à cause de cette division, peut-être marquée dans quelque ms., que le couplet du milieu s'est égaré de sa place. Dans le premier, Catulle a admis le distique commençant par le vers spondaïque ; aussi avec Hand écrirais-je, vers 8, *video* au lieu de *vidi* ; ce changement de temps dans les phrases relatives n'est pas sans exemple chez les poètes (cf. Kühner. *Ausf. Gr. der L. Spr.* t. II, p. 88 ; Ley, *de Temporum usu Vergiliano*, p. 4, 5). L'emploi des spondées, comme le dit L. Müller, marque la fatigue et la peine du poète à la recherche de son ami. Le second couplet commence par un vers spondaïque résumant et aggravant l'idée de cette peine, puis se continue par des vers légers où le dactyle exprime la rapidité de la course du poète, s'il avait les secours dont il parle ; aussi avec Hand intercalerais-je *ego* au v. 14. L'énumération cesse au v. 20, et aux v. 21 et 22, le poète reprenant la peinture de sa fatigue, use de nouveau des spondées. Dans le troisième couplet, il emploie par un artifice symétrique des distiques où les vers sont disposés dans un ordre inverse de celui qu'ils suivent dans le premier. Il a donc observé le même ordre à la fin du second couplet, imitant ainsi l'art des *Cantica* dans les Comiques, qui en passant d'un rythme à un autre conservent dans les premières mesures du nouveau rythme quelques formes de l'ancien, et avant d'en adopter un nouveau le font pressentir dans les dernières mesures du précédent. Ainsi le 1^{er} et le 3^e couplet pour la symétrie s'opposent l'un à l'autre dans la forme du distique ; le v. 13 marque dans le second la transition, les vers 21-24 la préparent. Il y a dans tout cela un art délicat et subtil qui concourt à l'effet de la description curieuse et du sentiment raffiné. Pour terminer ce qui concerne la versification je dirai que je ne puis accepter la leçon *avens* de Schwabe, v. 9, qui mettrait un iambe en tête du vers spondaïque. Au v. 10 il faut compter les trois premières syllabes de *Camerium* non pour un tribraque mais pour un iambe, comme s'il y avait *Camerjum*. Autrement ce serait le premier exemple d'un tribraque au premier pied du phalécien. Au v. 4, *te* s'abrège au lieu de s'élider. Le v. 13 se termine par un monosyllabe. Enfin tous les vers, sauf 10, commencent par un spondée. — 1. GO : *non molestus es*. — 2. Les mss. ont *demonstres* qu'il vaudrait mieux écrire avec Bæhrens. J'ai suivi à tort dans le

texte l'orthographe du *Datanus*, admise par Lachmann, L. Müller, Schwabe, Ellis. Ce n'est pas que cette orthographe ne puisse être acceptée (cf. Corssen, *Ueber Aussprache*, etc., 2^e édit., t. II, p. 254); mais il n'est pas sûr que dans D elle ait une origine ancienne, et en présence du témoignage contraire de GO, il n'y a pas de nécessité à l'accueillir. — GO : *tue tenebre*. Palladius proposait *tua latebra*. Mais *tenebra* est plus fort et présente une image plus intéressante. — 3. GO : *quesivimus in minore*. Bæhrens écrit *quasivimus in minore campo* et place le vers 5 avant celui-ci : Sillig : *te in campo q. m.* Ed. 1473, 1475, Muret : *te quasivimus in minore campo*. — 4. GO : *id circo*. G, au-dessus de la ligne, de seconde ou troisième main, écrit *at in*. — 6. Bæhrens propose *te in Magni*. — 7. G : *prehendi*. — 8. Bæhrens écrit *vigili*. Les mss. ont *vidi*. — GO : *serena*. D : *serenas* avec d'autres mss. de second ordre ; quelques autres : *sereno*. C'est une correction des scribes. — 9. GO : *avelte*. D : *avellite*. De même l'éd. de 1475. Aldine 1502 : *avelli sinite*. Muret : *has te sic tantum*. Scaliger : *has vell te*. La correction est de Lachmann. Schwabe propose *avens te*; Ellis : *avellent*. Bæhrens : *visens te sic inde*. — 10. GO : *mirchi pessime puelle*. — 11. O : *quedam*. G : *quendam*. — O : *inquit*. — GO et la plupart des autres mss. ont ici *nudum reduc*. Avantius : *nudum sinum reducens*, ce qui est devenu la leçon vulgaire. Riese : *nudum sinum recludens*. Schwabe : *nudum reduc puel-lum*. Ellis : *nudum reducta pectus*. Le passage est très-altéré ; j'ai admis la leçon de Bæhrens qui est la plus claire et la plus latine. — 12. G : *em* remplacé par *hem* en surcharge. O : *em*, que l'on pourrait conserver. Cf. sur cette particule, son sens et ses propriétés, Brix, éd. du *Trinummus* de 1873, p. 31, note 3. Il y a dans Catulle assez d'emprunts aux formules des Comiques, pour que l'on admette celui-ci. — G : *hec*. O : *h'*. Les mss. secondaires : *hic*. Schwabe a écrit *heic*. — O : *inroseis*. — 16. Scaliger, Vossius et d'autres ont intercalé *si* devant *ego*. — G : *primipesve* et en marge *at pinnipes*. O : *primipes ue*. — 17. G : *non Rhesi nivee citeque bige*. O : *non thesi uinee citeque bige*. Muret : *niveis citisque bigis*. Bæhrens : *Da Rhesi niveas citasque bigas*. — 18. G : *plumipedas*. Mais voyez Teufel. *De Cat. voc. sing.* p. 29. — 20. *Cunctos* est une correction de Schrader admise par Schwabe et L. Muller. D et d'autres mss. ont *junctos*. O a *victos*. Plusieurs mss. ont *vinctos* qui est la vraie leçon de G sous cette forme *uictos*. C'est une main postérieure très-facile à reconnaître qui a d'une autre encre que le premier copiste uni le second jambage de *u* à *i*; le signe remplaçant le point qui surmonte *i* est comme tous les signes de ce genre d'une autre main que celle

du transcrit. Si l'on considère que *vinctos* est la leçon non contestée de O, on reconnaîtra que *uinctos* est le texte du *Veronensis* perdu; c'est ce texte qu'avaient lu, peut-être avant la correction de G, les mss. qu'Ellis appelle *ABHLa¹Pa^h*, tandis qu'après la correction *CDLLa²* ont lu *iunctos*. Mais *iunctos* est d'une interprétation difficile, *cunctos* est plat. Catulle a sans doute pensé à Homère, *Od.* x, 17-26. Eole, pour hâter le retour d'Ulysse dans sa patrie, lui remet tous les vents enfermés dans une outre (rapprochez de *vinctos*, *κατέδναι*, *Od.* x, 20, et *κατέδναι*, v. 23), en ne laissant souffler que celui qui doit favoriser sa course. Catulle énumère toutes les légendes où il est question d'une course rapide, celle de Talus, de Pégase, de Ladas, de Persée, des chevaux de Rhésus, des talonnières de Mercure, de Dédale, de Zétès et Calais, des Harpyes; il faut que les vers 28, 29, fassent aussi allusion à une légende déterminée, ce qui n'est pas avec *iunctos*, ou avec *cunctos*. Avec *vinctos* se présente celle d'Ulysse, qui était près de toucher à son but et dont la direction était sûre, quand l'imprudence de ses compagnons les porta à dénouer l'outre fatale. J'écrirais donc : *vinctos*. — G : *Michi*. — 21. O : *deffessus*. — 22. O : *presens* au lieu de *peresus*. — 23. O : *esse... amiceque ritando*. G : *Michi... queritando*. — 24. G : *tanto te in*. O : *te infastu*. La correction est de Muret. — 26. O : *audaciter*. — GO : *hoc committe crede lucet*. Au-dessus de *crede*, la seconde ou la troisième main de G a écrit *crude*. Aldine 1502, Muret : *comiti licenter ede*. Scaliger a introduit dans son texte *luci*, et dans son commentaire l'excellente leçon *lucet*. — 27. Bæhrens, Ellis : *nunc te*. — G : *lacteole puella*. L'a du premier mot est sur un grattage. — 28. G : *silinguam*. — GO : *tenens*. — 29. G : *proijcies*. O : *prohicies*. — 30. *Loquella* est dans GO. — 31. G : *sinis*. — 32. O : *vestri sis*. G : *vestri sis*; au-dessus, de seconde ou troisième main, *at no*. Les mss. de second ordre ont *nostri sis*. Aldine 1502, Muret : *vestri sim ego*. Scaliger, Lachmann, Schwabe, L. Müller : *vostri sim*. Bæhrens : *vestri sis*. Statius, Wesphal, Ellis : *nostri sis*.

COMMENTAIRE. — Vers phalécien; cf. p. 359 et plus haut NOTES CRITIQUES. — La pièce ne peut pas être antérieure au milieu de 699/55, date de la construction du portique du théâtre de Pompée; cf. Schwabe, *Quæst. Catull.* p. 314. On ne sait qui est ce Camérius dont Palladius a voulu à tort faire une représentation allégorique de Jules César. La pièce donne une image curieuse de la vie élégante et oisive à Rome, ainsi que de remarquables indications topographiques. Selon Vulpius, Dœring, Ellis, Plaute, *Amphit.*

iv, 1, 1 et suiv. peut avoir suggéré l'idée première d'une pareille énumération; voyez encore *Epidicus*, II, 2, 13 et suiv.; Térence, *Adelphes*, IV, 6, 1-5. — 1. *Si non molestum est*. Formule que l'on retrouve dans Cicéron, *Pro Cluentio*, LX, 168; Térence, *Adelph.* V, 3, 20. Voyez encore Plaute; *Epidicus*, III, 4, 25; Martial, I, 96, 1; V, 6, 1. Cf. Süss, *Catull.* p. 33. — 2. *Tenebræ*. Cf. avec Ellis, Cicéron, *Pro Sextio*, IX, 20 : « diurnæ tenebræ lustrorum ac stuprorum, » en observant toutefois que le ton n'est pas du tout le même dans Catulle. — 3. *Campo minore*. Voyez la discussion d'Ellis. Il s'agit d'une partie restreinte du Champ de Mars, peut-être celle qui était comprise dans l'angle formé par le Tibre, où la jeunesse de Rome se baignait (cf. Cicéron, *Pro Cælio*, XV, 36), et où se tenaient les courses appelées *Equiria* (cf. Ovide, *Fastes*, III, 520). Pourtant Scaliger propose le mont Cælius où les *Equiria* avaient lieu quand le Champ de Mars était inondé; cf. Ovide, *Fastes*, IV, 521. On peut suivre alors Catulle allant du mont Cælius, au *Circus maximus*, où se tenaient surtout les courtisanes attirées par la présence de la jeunesse romaine (cf. Juvénal, VII, 65), au Forum où se tenaient les boutiques des libraires (cf. Cicéron, *Philipp.* II, 9, 21), au Capitole et enfin au portique du théâtre de Pompée. — 4. *Libelli* a le sens de *Tabernæ librariorum*, comme dans Martial, V, 20, 8 : « libelli, Campus, porticus... Hæc essent semper loca. » Cf. Paukstadt, *De Martiale Catulli imitatore*, p. 23. — 5. *In templo Jovis sacro*. Les femmes galantes fréquentaient les temples; cf. Ovide, *Tristes*, II, 287-294. — *Magni ambulatione*. Sur le public de cette promenade, cf. Ovide, *Art d'aimer*, I, 67; Properce, IV, 8, 75. — 7. *Femellas*. Ce mot ne se trouve pas ailleurs; cf. Teufel, *De Cat. voc. singul.* p. 16. Ce n'est pas à dire que Catulle l'ait inventé. Il appartenait évidemment au langage de la conversation. — *Prendere* signifie aborder, accoster; cf. Térence, *Phormion*, IV, 3, 15. Ovide, *Art d'aimer*, II, 527 : « Excuties omnes ubicumque puellas. » — 8. Malgré mes soupçons, je ne trouvais sur leur visage aucune trace de trouble qui fût supposer que l'une d'elles t'eût ravi. — 9. *A*, exclamation de chagrin. *Vel sic*, par exemple de la manière suivante, c.-à-d. : Hélas, voici à peu près de quelle façon je te réclamaux à elles. — 10. *Pessimæ puellæ*, sorte d'injure plaisante : mauvaises pièces; cf. xxxvi, 9. — 11. Cf. Properce, V, 8, 47 (édit. L. Müller). — 13. *Herculei*. Orthographe archaïque pour *Herculi*, génitif de *Hercules* (cf. Neue, *Formenlehre*, 2^e édit. I, 332) comme *Herculis*. — *Labos*. Autre forme archaïque; cf. Neue, *Formenl.* 2^e édit. p. 168. — *Te ferre*, te supporter, supporter les peines que

tu m'imposes. — 14 et suiv. Cf. Properce, III, 28 (II, 30) 3-6 : « Non si Pegaseo vectaris in aere dorso, Nec tibi si Persei moverit ala pedes, Vel si te sectæ rapiant talaribus auræ, Nil tibi Mercurii proderit alta via. » Alexis, *Fragm. des Comiques de Meineke*, III, 476 : Ἐμοὶ παρασιτεῖν χρεῖττον ἢν τῷ Πηγάσῳ ἢ τοῖς Βορεάδαϊς ἢ εἰ τι θάρρον ἐστὶ τρέχει ἢ Δημῖα Λάχνης Ἐρεβουτάδῃ. — *Custos ille Cretum*. Talos, géant d'airain, donné par Vulcain à Minos, pour garder la Crète, dont il fait trois fois le tour en un jour. Sa légende semble à la fois une légende solaire, et une de celles qui se rattachent à l'orage; il s'y mêle aussi des idées empruntées au culte du Moloch phénicien. Cf. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, p. 624, 625. Ce qui a induit Catulle à faire l'allusion est probablement Apollonius, IV, 16, 36 et suiv. — *Fingar*. Cf. Tibulle, IV, 1, 206 : « muta figura Seu me finget equum rigidos percurrere campos. » — 15. *Pegaseo*. Cf. Ovide, *Pont.* IV, 7, 52 : « ante citos quantum Pegasus ibat equos. » Sur la légende de Pégase, cf. Decharme, *ouvr. cité*, p. 580 et suiv. — 16. *Ladas*. Vainqueur célèbre à la course dans les Jeux Olympiques; cf. Pausanias, III, 21, 1. — *Pinnipes*. Mot qui semble formé par Catulle; cf. Teufel, *De Cat. voc. singul.* p. 29. Sur Persée et ses sandales ailées, dérobées aux Grées, cf. Decharme, *ouvr. cité*, p. 593. — 17. *Rhesi*. Rhésus, roi de Thrace qui vint au secours de Priam; cf. *Iliade*, X, 437. — *Niveæ*. Dans Homère, les chevaux de Rhésus sont appelés Λευκότροποι χιόνος, δάειν δ'ἀνέμοισιν ὁμοῖοι; dans Euripide, *Rhes.* 303, χιόνος ἐξαυγίστροποι. — Au v. 16, suppléiez *si sim* ou *si ferar*; au v. 17, *si mihi sint*. Entraîné par son énumération, le poète néglige les verbes. — 18. *Plumipedes*. Mot qui se trouve ici seulement, formé comme *pinnipes*. Le poète désigne ceux qui dans la légende reçurent des dieux des sandales ailées, ou bien eux-mêmes se munirent d'ailes, Zétès, Calaïs, Dédale; cf. Ovide, *Mét.* VI, 716, et VIII, 189 et suiv. — 19-20. Cf. plus haut NOTES CRITIQUES. — *Dicare* a ici le sens de donner, remettre pour mon usage. — 21. Cf. Plaute, *Stichus*, 340 : « at ego perii quod medullam lassitudo perbibit. » — 26. *Audacter*. Cf. avec Schulze. Plaute, *Pan.* IV, 2, 4; *Trin.* 519; *Epid.* I, 1, 14; *Mercator*, IV, 3, 27; *Miles*, 887. — *Lucei*. Datif, comme *in lucem*. Ce mot fait opposition à *tuæ tenebræ* du v. 2. Statius croyait qu'il y avait là un vocatif du prénom de Camérius, c.-à-d. de Lucius; comme d'autres v. 9. cherchaient à introduire un autre prénom : *Aulum*. — 27. *Lacteolæ*. Ce diminutif, employé pour la première fois par Catulle, marque la blancheur de la peau, la beauté charmante; cf. Horace, *Odes*, I, 13, 2 : « lactea brachia » d'après la leçon de Bentley.

Virgile, *Æn.* x, 137 : « lactea cervix. » Le diminutif *lacteolus* se retrouve dans Ausone, et dans Prudence. Cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 25. — 29. Cf. Lucain, v, 794 : « Extremusque perit tam longi fructus amoris. » — 30. Cf. Properce, i, 9, 33, 34. — 31. *Palatum*. Cf. dans un sens à peu près analogue, Ovide, *Amours*, ii, 6, 37; Perse, i, 35.

LVI.

NOTES CRITIQUES. — Intervalle d'une ligne dans GO. *Ad Catonem* dans G. Le sigle = à gauche du premier vers de O. — 2. G : *chachinno*. — 3. O : *nide*. — 5. GO : *populum puelle*. — 6. O : *dione*. G : *dyone*. Westphal : *Dianæ*. — 7. Statius, Scaliger, Lachmann, Schwabe, L. Müller, Ellis : *protelo*. Bæhrens conserve avec les mss. *pro telo*, — G. *Ridida* changé en *rigida* [Bonnet].

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens, cf. p. 359. Tous commencent par un spondée. Qui est le Caton dont le nom se trouve ici ? Selon la plupart, c'est Valérius Caton, le grammairien dont parle Suétone, *De Gramm.* 11, qui enseigna l'art de la versification à la jeunesse lettrée de Rome du temps de Catulle, auteur lui-même d'une *Lydia*, d'une *Dictynna*, de vers érotiques (cf. Ovide, *Tristes*, ii, 436). Cette dernière mention rend moins improbable que la pièce lui soit adressée. Cf. Schwabe, *Quæst. Catull.* p. 305-312. Ellis toutefois croit que Caton peut être Caton d'Utique dont le caractère était mêlé de sérieux et d'enjouement, selon Plutarque, *Caton d'Utique*, passim. On ajoute que Caton fit des vers à la façon d'Archiloque, et que le début de cette pièce est imité d'Archiloque. Mais s'il n'est pas possible d'obtenir de preuve directe, à tout prendre, la familiarité de Catulle avec Valérius Caton est plus vraisemblable qu'avec M. Porcius Caton. Qui est la personne désignée par le terme de *puella* ? Il est bien peu probable qu'il s'agisse de Lesbie. Catulle lorsqu'il parle d'elle ne prend pas plaisamment les choses de ce genre. Ellis ferait volontiers de *puella* un génitif, & alors selon lui ce serait Clodius, qui est appelé *pusio*, *Pro Cælio*, xv, 36. Mais ce ne sont là que des imaginations d'érudit. Catulle a rencontré un enfant ou un très-jeune homme serrant de près une jeune femme sur laquelle lui-même se croyait des droits et il lui a infligé le supplice des adultères : cf. Horace, *Sat.* ii, 44. — 1. Cf. avec Westphal & Ellis, Archiloque, fr. 79, Bergk : Ἐρασμονίδη Χαρίλαε, χρῆμα τοι γελοῖον Ἑρέω, πολὺ φίλταθ' ἑταίρων, τέρψαι δ' ἀκούων.

— 2. Scaliger proposait *dignam naribus*; mais cf. la locution *dignum auribus*, Cicéron, *Ad famil.* vi, 7, 3; *Brutus*, ii, 6. — 3. *Quicquid* équivaut ici à *quatenus*, *quantum*. — 5. *Deprendi*. Ce verbe se dit de l'action de surprendre en flagrant délit d'adultère ou de tentative amoureuse. Cf. Horace, *Sat.* i, 2, 134; et, 4, 114 : « *Deprensi non bella est fama Treboni.* » — *Pupulum*. Diminutif de *pupus*, dont le sens est *pusio*, *puerulus*, *puellulus*, cf. Sénèque, *Ep.* xii, 3. — *Puellæ* est un datif. — 6. *Trusantem*. Mot forgé par Catulle; fréquentatif de *trudere*; « obscene dicitur de iis qui irrito conatu stuprum puellæ inferre allaborant » [Dœring]. Vossius veut écrire à la place *crisantem* qu'il interprète par le grec *κλανίζοντα*. — *Si placet Dionæ*. Formule semblable à la formule connue *si placet Diis*, i, 2. Seulement ici il fait intervenir Dioné, mère de Vénus (*Il.* v, 370), à laquelle il attribue sa bonne fortune. — 7. *Pro telo*. En deux mots le sens se voit clairement. Ceux qui écrivent *protelo* l'entendent comme *continuo*, immédiatement. — *Rigida*. Cf. lxxx, « *tenta.* » Martial, ix, 48, 6 : « *rigidum.* » — *Cecidi*. Le verbe *cadere* est un terme spécial dans ce sens. — Apulée, *Métam.* liv. ix, raconte une histoire pareille à celle-ci.

LVII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente sans intervalle ni sigle. — 1. O : *pulchre*. G : *pulcre*; h est ajouté au-dessus de la ligne entre c et r. — G : *cinedis*. — 2. G : *Mamurre... cesurique*. — 3. G. *macule*. Paris est dans GO et presque tous les mss. Sur cette forme de nominatif, cf. Bücheler, *De la décl. latine*, trad. Havet, p. 55. — 5. G : *Impresse*. O : *Imprese*. — GO : *nece luentur*. — 6. Haupt, au lieu de *gemelli*, propose *tenelli*; Bæhrens : *macelli*. Avec Rosbach et L. Müller je ne mets point de virgule après *utrique*. — 7. O : *lecticulo*, admis par Bæhrens, par Schulze et par Munro; cf. Bæhrens, p. xxiii, note; Schulze, *Z. für das Gymn.* t. xxx, p. 470; Munro, *Critic. and Elucid.* p. 131. *Lectulo* qui se trouve dans les autres mss. et dans G, s'explique par l'abréviation de la voyelle finale, et se soutient par une réminiscence évidente d'Apulée, *Mét.* ix, 27 : « *tribus nobis in uno conveniat lectulo.* » Il me semble plus probable qu'un scribe a voulu faire le vers régulier plutôt que de croire qu'il a cherché à remplacer un mot nouveau par un autre plus connu. Je crois donc que la vraie leçon est

lectulo. Parthénus, Conrad de Allio, Lachmann, Haupt, Schwabe, Bæhrens, effacent la virgule avant *erudituli*; mais cf. Teufel, *De Catulli voc. singul.* p. 24. — 9. O : *nivales*. — GO : *socii et*. La correction est due à Scaliger. Toutefois elle ne s'est introduite dans les textes que depuis Haupt. — 10. G : *cinedi*.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens; cf. p. 359. Tous les vers commencent par un spondée; cependant on peut tenir le premier pied du vers 2 pour un iambe; cf. pp. 440 & 445. — Sur Mamurra cf. le Commentaire de la pièce xxix, pp. 439 et suiv. Voyez aussi Schwabe, *Jahrbücher f. Philol.* t. cxvii, 1878, p. 261. — 1. *Convenit*. Martial, viii, 35, imite ce passage en le retournant : « Cum sitis similes paresque vita, Uxor pessima, pessimus maritus, Miror non bene convenire vobis. » Et ainsi se marque le sens de *convenire* qui marque l'accord produit par la ressemblance des mœurs et des caractères. Cf. Paukstadt, *De Mart. Catulli imitat.* p. 15. Quant à la répétition du premier vers à la fin de la pièce, cf. xvi, xxxvi; Martial, vii, 26. — *Improbis*, éhontés. Cf. Juvénal, iv, 106 : « Improbior satiram scribente cinædo. » — 2. Le *que* répété unit étroitement les deux personnages. D'ailleurs la place qui est donnée à cette conjonction tient, comme le dit Munro, *Critic. and Elucid.* p. 133, à un usage du style de Lucrèce et de Catulle; cf. lxxvi, 11. — 3. *Macula*, marques de flétrissure. — *Utrisque*. Selon Ellis ce pluriel ne marque pas seulement que les marques d'infamie souillent Mamurra et César chacun en particulier, mais encore les séparent du reste des hommes. — 3. Ces souillures, César les a contractées à Rome, Mamurra à Formies. — 5. *Eluentur*. Cf. Plaute, *Pan.* 1, 1, 70 : « Inest amoris macula huic homini in pectore Sine damno magno quæ elui neutiquam potest. » — 6. *Morbosi*. Cf. *Priapées*, xlv, 1, 2 : « O non candidior puella Mauro, Sed morbosior omnibus cinædis. » Horace, *Odes*, 1, 37, 9 : « Contaminato cum grege turpium morbo virorum. » Bentley dans son Commentaire cite le scoliaste : « Morbo turpes dixit, quia fere ii effeminati sunt. » Et plus loin le glossaire de Philoxène : *morbosus*, παθικός. — *Gemelli*, pareils, égaux, vrais jumeaux dans l'ardeur de débauche. Ellis cite justement un passage de Cicéron, *Verr.* iii, 66, 155 : « Volo mi frater fraterculo tuo credas; consorti quidem in lucris atque furtis gemino et simillimo nequitia, improbitate, audacia. *Gemelli*, dans le sens de pareil, se trouve dans Martial, xii, 49, 12; cf. Paukstadt, *De Mart. Cat. imit.* p. 16, qui d'ailleurs adopte pour ce passage la ponctuation de Schwabe. — 7. *Uno in lectulo*. Cf. Martial, iv, 40, 6 : « Communis nobis lectus et unus erat. » —

7. *Erudituli*. Mot qui ne semble pas avoir d'autre exemple ; cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 24. Si l'on place une virgule après *utrique* et qu'on la supprime après *lectulo*, ce mot signifie : instruits dans un même lit aux mêmes débauches. Autrement c'est une raillerie des prétentions de César et de Mamurra à l'érudition grammaticale, fort recherchée dans ce temps, et à la culture littéraire ; cf. pour Mamurra, cv. — 8. *Non hic magis quam ille*. Cette locution équivaut à *tam... quam*, autant l'un que l'autre. Cf. Kühner, *Ausf. Gr. der Lat. Spr.* t. II, pp. 985, 986. — *Vorax adulter*. L'adjectif marque l'ardeur à la faute ; cf. xxxiii, 4. Allusion d'ailleurs aux débauches de César (cf. Suétone, *César*, 50, 51, 52) et à celles qui sont reprochées à Mamurra, xxix, 7-9. — 9. Scaliger explique *rivales sociei, ut distinguantur a rivalibus amulis*. Le sens proposé par Haupt, *Opuscul.* I, p. 41, est plus complet : « *Rivales socii dicuntur qui et socii sint amatoresque puellarum et rivales earumdem tanquam pathici. Iteratur igitur muliebris patientiæ criminatione in qua totum carmen versatur.* » Schwabe préfère l'interprétation de Scaliger. Sur la forme *sociei* cf. Bücheler, *De la déclinaison latine*, trad. Havet. p. 62.

LVIII.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente, sans sigle ni intervalle. — 1. GO : *Celi*. — GO et presque tous les mss. : *vestra*. Néanmoins quelques textes d'ordre secondaire et d'époque récente ont opéré la correction *nostra* qui s'impose et qui est devenue la vulgate. — 2. O : *Catulus*. — 4. G : *quadruviis*. — 5. O : *magna amiremini nepotes*. G : *magna ad miremini*. La correction *magnanimos Remi nepotes* qui est devenue la vulgate se trouve dans l'édition de Calpurnius de 1486. Vossius, Schwabe, Bæhrens : *magnanimi Remi nepotes*. — Ici se place sans intervalle le fragment depuis reporté, IV, 14-23.

COMMENTAIRE. — Vers phaléciens ; cf. p. 359. Le second vers commence par un trochée ; tous les autres par des spondées. Le premier vers offre cette particularité que chaque pied est formé d'un mot isolé. Toutefois ce qui distingue ce vers de II, 9, XLII, 2, cités par Paukstadt, *De Mart. Catulli imitat.* p. 29, c'est l'élision de la dernière syllabe de *Lesbia* devant *illa*. Le v. 3 de la pièce XLII manque aussi de tout enjambement d'un mot sur un pied ; seulement le second pied est

composé de deux mots : *me putat*. — Avec Ellis je rapporterais volontiers cette pièce où règne un mépris désespéré, aux derniers temps de la passion et de la vie de Catulle, et je la mettrais après XI, c'est-à-dire dans les derniers mois de 700/54. Jungclaussen et Schwabe la croient de 698/56, date du *Pro Cælio*. Elle est encore plus forte que celles qui portent les n^{os} xxxvii et xlii ; l'outrage plus court y est plus sanglant ; le seul passage analogue est la strophe 16-20 de la pièce XI, et la brièveté de celle-ci marque une progression nouvelle dans le sentiment. Qui est le Cælius, à qui elle est adressée ? Peut-être le même que le personnage du même nom de la pièce C ? Mais alors ce n'est pas le même que le Rufus des pièces lxi et lxxvii, et que l'on admet généralement (cf. Schülze, *Z. für das Gymn.* xxviii, p. 700, 701), être Célius Rufus, le correspondant de Cicéron, pour lequel il écrivit le *Pro Cælio*, qui fut d'abord l'ami, puis le rival de Catulle auprès de Clodia, c.-à-d. Lesbia, et contre lequel le poète a écrit deux pièces, l'une si violente, l'autre si douloureuse. Tout ce que l'on pourrait admettre c'est que dans la pièce lvi, si Cælius est l'orateur, il y a là une ironie amère et sanglante, accentuée par le mot *nostra*, comme celle qui prend, dans la pièce XI, Furius et Aurélius, comme messagers auprès de Lesbia. Mais il s'élève une nouvelle difficulté ; Catulle pour désigner le même personnage aurait donc employé deux noms différents. Il l'a fait, il est vrai, pour Calvus, qu'il appelle ainsi pièce lvi, et qui est Licinius, pièce I. En tous cas le Cælius de la pièce C ne peut être identifié avec Rufus des pièces lxi et lxxvii, et il est plus vraisemblable que c'est lui dont Catulle fait le témoin de son mépris pour les débauches de Lesbie. On a douté que Lesbie pût être Clodia, à cause de l'imputation du dernier vers, mais ce qu'il exprime n'est pas plus fort que que le surnom de *quadrantaria* donné à Clodia par Cicéron (cf. Quintilien, viii, 6, 53, *Pro Cælio*, xxvi, 62, que le tableau des désordres de Clodia exposé dans le *Pro Cælio*, par exemple xvi, 38 et xx, 49), passages que cite tout au long Ellis. — 1. *Lesbia, Lesbia illa, Illa Lesbia*. Cf. avec Ellis, Cicéron, *ad Attic.* ii, 24, 2 : « Vettius, ille, ille noster index. — 3. Cf. viii, 5 ; xxxvii, 12 ; lxxxvii, 1. — 4. *Angiportis*. Cf. Horace, *Odes*, i, 25, 10 : « Flebis in solo levis angiportu. » Les courtisanes se tenaient à l'entrée des impasses, au fond desquelles se trouvaient leurs demeures. — 5. *Glubit*. Littéralement ce verbe signifie enlever l'écorce, peler. Ici il a un sens obscène. Cf. *deglubere*, Ausone, *Epigr.* lxx, 7. — *Magnanimos*. Emploi ironique de cette épithète. — *Remi nepotes*. Cf. xlix, 1, et xxviii, 15 : « Opprobria Romuli Remique. » Juvénal, x, 73 : « Sed quid turba Remi ? »

LIX.

NOTES CRITIQUES. — G : nul intervalle entre cette pièce et la précédente; *In rufum* en rouge dans la marge de droite; un sigle à gauche. O : le sigle = à gauche du premier vers. — 1. GO : *rufum*. Palladius, dans son Commentaire, dont Sillig a vu une édition de 1496, rétablit *Rufulum* qui est nécessaire à la mesure. L'Aldine 1502 a cette leçon, devenue depuis la vulgate. Pleitner écrit *rufa rufulum* et Munro se montre favorable à cette manière d'écrire. — O : *fellat*. G : *fallat*. Les éditions de 1481, 1486, Muret, Vossius, Dœring et les plus récentes ont *fellat*. L'Aldine 1502 : *fallet*. Scaliger : *fallat*. — 2. GO : *sepe*. — O : *insepulcretis*. — 3. O : *derogo*. — 4. O : *ex igne*. — 5. O : *abse miraso*.

COMMENTAIRE. — Vers scazons ou hipponactéens; cf. p. 380. Le vers 3 admet au troisième pied un dactyle; au v. 4, la césure se place après la préposition *ex* qui est précédée d'une élision. — Cette pièce semble écrite pour railler de ses amours basses et honteuses le personnage qui est désigné par le mot de Rufulus. Ce personnage est-il, comme le croit Schwabe, le même que le Rufus des pièces LXIX et LXXVII, stigmatisé ici par un diminutif de mépris, et qui ne serait autre que l'orateur M. Cælius Rufus? Cela est possible, mais on ne peut de cette opinion fournir la preuve directe. Néanmoins il est plus probable de croire que Rufulus est le diminutif méprisant de Rufus, que de penser qu'il s'agit ici d'un de ces tribuns militaires, *rufuli*, nommés par le consul (cf. Marquardt, *Ram. Alterthum*. t. v, p. 354), comme paraît l'admettre Munro. Mais je crois volontiers que *Rufa* n'est pas un nom propre, mais une épithète de dédain servant à rabaisser encore les amours de Rufus. Rapprochons, avec Munro, Térence, *Heautontim*. 1061; Martial, II, 32; XII, 32, 4, et l'inscription de Pompéi, 2421 : « *Rufa, ita vale, quare bene felas.* » L'action se passe-t-elle à Bologne, à cause du mot *Bononiensis*? Mais ne peut-on admettre que cette épouse de Ménénus qui est dans une si triste situation et qui se prostitue indignement est simplement d'origine bolonaise? — 1. *Fellat*. Cf. sur ce genre d'obscénité la pièce LXXX. — 2. *Sepulcretis*. Ce mot dont Catulle seul ici fournit un exemple désigne les endroits où s'accomplissaient les cérémonies de la sépulture, puisque plus bas il est question de bûcher. — 3. *Rapere de rogo cenam*. Il s'agit des mets que l'on plaçait à côté du

mort pour être brûlés avec lui et que les pauvres gens s'efforçaient d'enlever. On les appelait pour cette raison *bustirapi*; cf. Plaute, *Pseudol.* I, 3, 127; Térence, *Eunuque*, III, 2, 36. Voyez Marquardt, *Handbuch der Röm. Alterth.* t. VII, th. 1, p. 369. — 5. *Ustore*. L'un des employés de l'entrepreneur des pompes funèbres, chargé de mettre le cadavre sur le bûcher et d'entretenir le feu, sans doute aussi d'empêcher les pauvres gens d'enlever les objets placés sur le bûcher, et qui armé d'un fouet ou d'un bâton écartait ceux qui ramassaient les objets tombés. — *Semiraso*. Mot qui se trouve ici pour la première fois et qui reparaît dans Apulée, *Métam.* IX, 12. Les *ustores* étaient des esclaves de bas étage; d'ailleurs on leur imposait les signes de deuil tel que l'entendaient les Romains, la tête rasée, les vêtements sales. Cf. Lucain, VIII, 738 : « Sordidus ustor. »

LX.

NOTES CRITIQUES. — Pièce unie à la précédente sans intervalle, titre, ni sigle. L'Aldine 1502, Scaliger n'en font qu'une seule pièce. — 1. G : *leena*. — G : *libisinis*. O : *libissinis*. La correction *Libystinis* est de Scaliger. — 2. GO : *silla*. — 3. GO : *tetra*. — 4. G : *supplicus* changé en *supplicijs*. Mais Bonnet a raison de remarquer qu'il y avait d'abord *supplicus*. La queue du second i est de seconde main. O : *suplicus*. La dernière syllabe est d'ailleurs représentée par un sigle. — 5. G : *conteptam*. O : *contentam*. p d'une main récente est écrit au-dessus entre n et t. — GO : *animis fero*.

COMMENTAIRE. — A qui s'adresse cette pièce, c'est ce que l'on ne peut déterminer. Schwabe croit que le poète se plaint de l'ingratitude de quelqu'un de ses amis, comme xxx et xxxviii. Schulze rapporte la pièce à Lesbie, ce qui n'offre aucune vraisemblance. Ellis voit là une imitation d'Euripide, *Médée*, 1342, 1343, et pense que c'est quelque imitation d'Euripide, une étude personnelle, que le poète a introduite ici à la fin de la première partie de son recueil; mais Schulze réplique que c'est une sorte de lieu commun souvent traité par les poètes grecs et latins, et que les rapprochements pourraient se multiplier plus qu'Ellis ne l'a fait. Süss, *Catull.* p. 29, remarque que cette dernière pièce de la première partie a de l'analogie pour le

sujet avec la dernière pièce de la troisième, celle qui porte le n° cxvi, et il rapproche le v. 5 : « supplicis vocem contemptam habere » avec le v. 6 de la pièce cxvi : « nec nostras valuisse preces. » — 1-3. Cf. Euripide, *Médée*, 1342, 1343; Eschyle, *Euménides*, 193; Théocrite, *Idylles*, xxiii, 19, etc., et enfin Catulle lui-même, lxi, 154. — *Libystinis*. Macrobe, *Sat.* 1, 17, 24, parle d'« Apollo Libystinus » qui était l'objet d'un culte chez les Siciliens. Teufel, *De Cat. voc. singul.* p. 38, remarque d'ailleurs que nombre d'adjectifs ont été formés par les Latins de la même racine, par exemple : *Libs*, qui est dans Sidoine Apollinaire et dans Pline; *Libycus* dans Virgile, Horace, Ovide, Calpurnius, Silius, Pline, Lactance; *Libys* dans Silius, Saluste, Ovide; *Libyscus*, dans Columelle; *Libyssus*, dans Catulle, vii, 3, Silius, Pline, Eutrope, Ammien Marcellin; *Libystis* dans Virgile, *Libyus* dans Varron et Tacite. — 2. *Scylla*. Cf. Homère, *Odyssée*, xii, 85 et suiv.; Lucrèce, v, 892; Virgile, *Bucol.* vi, 77; Tibulle, iii, 4, 89; Properce, iv, 4, 40; Ovide, *Métam.* xiii, 732. — 3. *Tetra*. Inhumaine. — *In novissimo casu*, dans le dernier malheur, dans un malheur suprême. — 5. *Contemptam haberes*. Cf. Sur cet emploi du participe *habere*, Cf. Kühner, *Ausf. Gr. der Lat. Spr.* t. II, p. 571.

LXI.

Le texte de cette pièce est défiguré par des lacunes, ce que permettent de constater des observations métriques incontestables. Les refrains et la mesure des vers nous font voir que le morceau se divise en strophes de cinq vers dont les quatre premiers sont des glyconiques catalectiques, — u — u u — u —, le cinquième un phérécratien, — u — u u — u. Or, après le vers 75, se rencontrent dans les mss. cinq glyconiques. Il faut donc supposer qu'il y en a un de trop, ce qui est peu vraisemblable, ou plutôt qu'il y a une lacune; chaque strophe étant de cinq vers, et ne contenant que quatre glyconiques, nous avons ici la preuve qu'il y avait deux strophes; or, deux strophes comprenant huit glyconiques et deux phérécratiens, il manque trois glyconiques et un phérécratien, c'est-à-dire la fin d'une strophe et le commencement de la suivante. De même après le vers 110, nous avons un seul glyconique entre deux phérécratiens, il manque donc trois glyconiques, c'est-à-dire le milieu d'une strophe. Les vers 95, 145, omis dans les mss., sont réclamés par la loi du refrain. Ellis admet encore une autre lacune d'une strophe entière après le vers 180; cela tient à un système assez compliqué sur

la constitution de la pièce dans son ensemble. Pleitner la croit divisée en quatre parties, la première (1-45) et la quatrième (191-235) de neuf strophes, la seconde (46-120) et la troisième (121-190) de quatorze strophes, chaque partie devant être chantée alternativement par les jeunes garçons et par les jeunes filles. Hartung croit que les jeunes filles seules ont formé le chœur. Ellis divise le poème en deux parties, l'une chantée devant la maison de l'épousée, la seconde plus tard. Chacune de ces parties, selon lui, se partage à son tour en trois; d'abord la première de neuf strophes, 1-45, contient l'invocation au dieu de l'hymen et célèbre la beauté de l'épouse; la seconde de six strophes 46-75, est l'éloge de l'Hyménée; dans la troisième de neuf strophes, 76-120, le chœur encourage l'épouse. Ensuite viennent neuf strophes, 121-165, où l'on s'adresse à l'époux et à l'épouse jusqu'au moment où celle-ci franchit le seuil de la maison nuptiale. La dernière, qui est de neuf strophes, commence au vers 191, au moment où l'épouse est dans la couche; mais celle qui s'étend du v. 166 au v. 191 et qui est le coucher de l'épousée ne contient que cinq strophes au lieu de six, comme celle qui lui correspond dans la première moitié de l'épithalame. C'est là qu'Ellis, non sans vraisemblance, croit à une lacune d'une strophe, et la place après le v. 180. Il obtient en effet ainsi quarante-huit strophes. Pleitner, que Schwabe a suivi, réduit à quarante-six strophes la totalité de la pièce qui en contient en réalité quarante-sept, et pour cela il est obligé de reporter après le v. 110 le v. 82, ce qui offre peu de probabilité.

La strophe, imitée de Sappho et d'Anacréon, d'après Lachmann, est divisée en deux parties, l'une de trois vers, l'autre de deux vers. En effet, Haupt, *Quæst. Catull.* pp. 24-27 (*Opuscula*, t. 1, pp. 18-20) a remarqué qu'il ne doit pas y avoir d'hiatus entre les vers glyconiques, et que ces vers ne doivent pas se terminer par une brève. Cette règle se trouve cependant violée en douze endroits. Le v. 192, *Uxor in thalamo est tibi* peut se corriger facilement par l'interversion des deux derniers mots, *tibi est*; le v. 213 pourrait aussi être corrigé en remplaçant *insciis* du v. précédent par *omnibus* et *vice versa*. Mais il n'en est pas de même des autres passages. Or, on a remarqué que l'infraction à la règle se trouve toujours au 3^e vers; on en a conclu qu'il y a là interruption de la série métrique, et que dans les strophes mêmes on devait introduire une nouvelle division. Munro, *Critic. and Elucid.* pp. 134 et suiv., se refuse à cette observation qu'il appelle un ukase de Lachmann et fait observer que dans tous les passages, autres que les deux cités plus haut, et où l'on rencontre un hiatus,

le vers suivant commence par *io* dans les mss. quoique les éditeurs aient remplacé ce mot par *O*. La première lettre, deviendrait alors consonne et se lirait *jo*. La difficulté est que, dans le même vers, à la fin, *io* est compté pour deux syllabes, et qu'ainsi le même mot aurait à la fois deux quantités différentes. Munro cite, pp. 136, 137, et discute divers passages des Comiques, de Martial, d'où il résulte suivant lui que *io* a eu la mesure tantôt monosyllabique, tantôt disyllabique. Dans un passage tout-à-fait incontesté, Ovide, *Mét.* v, 625, ce mot forme deux syllabes; il est aussi nécessaire qu'il forme deux syllabes à la fin du vers refrain de Catulle. Mais le copiste n'a-t-il pu se tromper, en se laissant entraîner par une formule consacrée, et placer contre la mesure au commencement des deux derniers vers de chaque strophe le cri *io* qui est nécessaire à la fin de l'avant-dernier? Cela est d'autant plus vraisemblable qu'il a commis une erreur évidente en écrivant ce mot *io* à la fin de chaque vers, où alors il ferait voir un glyconique au lieu d'un phérécratien. Il savait que *io* était le cri ordinaire des noces, il le trouvait une fois à sa place; il l'a introduit au lieu de *O* au commencement de chacun des vers et à la fin du premier vers du refrain, dans un endroit où tous les critiques sont obligés de l'effacer entièrement, et d'où il a déjà disparu dans l'Aldine de 1502. Mais il y a encore d'autres fautes sur ce refrain. Au v. 4, *O* se trompe en omettant *hymen*; au v. 5, *O* se trompe en ajoutant *hymen* devant le vers : *hymen o hymenæ hymen*; au v. 40, *GO* se trompent en écrivant le vers ainsi : *o hymenæ hymenæ hymen*. Entre 49 et 60, *GO* intercalent *comparier* (*O : comparies*) *ausit*. Au v. 50, *GO* écrivent : *O hymen hymenæ hymen*; au vers 59, *GO* omettent *matris* et écrivent de même les deux vers 59, 60 : *O hymenæ hymen hymenæ* et *G* en correction intercale *o* devant le dernier mot. Munro dit à cela que peut-être cet *io* du refrain quand il reparait la seconde fois, et cet *hymen* ont été placés hors du mètre en vue de marquer qu'à la fin de chaque strophe le chœur faisait une pause et criait dans un cas *io*, dans l'autre, *hymen* sur un ton plus haut, ou tous les choristes ensemble. Mais ce n'est là qu'une conjecture que rien ne justifie. S'il devait y avoir des représentations fréquentes ou au moins répétées de l'épithalame, on comprendrait ces indications; mais peuvent-elles se trouver sur un morceau chanté une seule fois et devenu aussitôt une œuvre purement littéraire et destinée uniquement à la lecture? Enfin cela n'explique pas l'irrégularité du v. 60. Le plus vraisemblable, c'est que le copiste de l'archétype, à un moment quelconque dans la série des transmissions, a perdu de vue la mesure, et a traité les passages

où se trouve en refrain l'invocation à l'hyménée comme une indication du cri ordinaire dans les noces, et qu'il s'y est permis toute liberté. On a donc le droit de les corriger, en les ramenant à la règle métrique. Lachmann, éd. de 1861, Ellis et Bæhrens écrivent *io*. Le premier ne marque pas la division en demi-strophes, les deux derniers la signalent, ce dont les blâme Munro. Mais jusqu'à ce qu'on ait prouvé d'une façon bien formelle que dans le même vers *io* peut être monosyllabe et disyllabe, j'écrirai *o* des anciennes éditions et je conserverai la division en demi-strophes avec Haupt, Schwabe, L. Müller, Ellis et Bæhrens.

Il est assez difficile de trouver dans l'histoire une identification exacte des personnages dont les noms se lisent ici. Celui même de l'épousée donne lieu à des contestations et on l'écrit de différentes manières, *Junia*, *Vinia*, *Julia*. Toutefois cette dernière appellation qui se trouve dans quelques anciennes éditions, entre autres Doering et Sillig, est aujourd'hui abandonnée. Le débat se trouve circonscrit entre les deux premières. Lachmann, Haupt, Roszbach, L. Müller, Bæhrens, admettent *Vinia*; Schwabe, Heyse, Ellis, *Junia*; D, le *Datanus*, a paraît-il, *Vinia*, et c'est ce qui a dû déterminer la correction de Lachmann. Selon Ellis, GO portent au v. 16 : *iunia*, et Schulze, *Hermes*, XIII, p. 51, ne signale pas d'erreur. Selon Bæhrens, G a *iunia*; O : *uinia*. La différence entre les deux mots est presque insensible. G en réalité est en cet endroit corrigé, comme le remarque Bonnet. La leçon actuelle est *Junia* avec une majuscule initiale. Y avait-il *uinia* d'abord comme semble le croire Bonnet, ou bien la correction n'a-t-elle consisté qu'à substituer une majuscule à une minuscule? j'inclinerais pour cette dernière supposition, surtout en considérant que le titre, lequel, en admettant qu'il soit d'origine relativement récente, a été néanmoins fabriqué d'après le texte, porte sans aucune hésitation en rouge *Junie et Mallij*. Mais qu'il y ait *Junia* ou *Vinia*, on ne sait à quelle branche de la famille *Junia* attribuer l'alliance, et on ne peut dire quel rôle a joué la famille *Vinia*, ni ce qu'elle était alors. Une autre difficulté c'est que, contrairement à l'usage romain pour les femmes, la fiancée a deux noms : outre celui sur lequel il y a contestation le nom d'*Aurunculeia*. G a *Arunculeia*, O : *Aurunculeia*; mais ce sont deux formes de la même appellation, et s'il n'y a pas de faute de copiste dans G, c'est une altération de prononciation semblable à celle qui a fait écrire *Agustus* pour *Augustus*, *Cladius* pour *Claudius* (cf. Corssen, *Ausspr.*, etc., t. I, pp. 663, 664, 2^e édit.). Comme cette altération est ancienne, je croirais volontiers que c'est la plus véritable forme du texte, et que *Aurunculeia* est

une correction d'un copiste qui a cru à une faute et ne se rendait pas compte de la raison de cette orthographe. En effet, Willmans, *Exempla Inscr. Lat.* n° 665 et 666, nous donne le nom de L. *Arun-culeius Gabo*, à Brixia. *Arun-culeia* est divisé entre les vers 86, 87, en vertu de la licence qu'autorise la *synaphie*, par laquelle les différents vers de la strophe ne forment en réalité qu'un seul système. Autre difficulté : comment cette jeune femme porte-t-elle deux noms ? Ordinairement, chez les Romains, une femme ne porte que le nom de la famille sans surnoms ni prénoms. Schwabe, pp. 334-335, rappelle l'opinion de Scaliger admise par Krebs et Sillig, qu'elle a passé par adoption d'une famille dans une autre ; le dernier de ces savants conjecture que s'appelant d'abord *Arun-culeia*, elle a passé dans la famille *Junia*, et que le poète lui donne d'abord le nom qu'elle portait définitivement et qui était devenu légalement le sien, ensuite son ancien nom qu'elle gardait dans l'usage de la famille. Quant à l'époux, il est nommé aux vers 16 et 222, Manlius ; au v. 226, son fils sera un jeune Torquatus ; il n'y a donc pas de difficulté : il appartient à la famille des Manlius et à la branche des Torquatus. Or de tous les Manlius Torquatus connus dans l'histoire, un seul (cf. Schwabe, p. 339) peut convenir ici ; c'est L. Manlius Torquatus, dont le père fut consul en 689/65, qui lui-même fut préteur en 705/49, et qui par conséquent naquit en 665/89, deux ans avant Catulle. Il accusa P. Sylla en 688/66. Cicéron, en 691/63, parle de lui dans le *Pro Sulla*, XII, 34. En 692/62, il demande la questure à l'âge d'environ vingt-sept ans ; enfin, s'attachant au parti de Pompée, il périt dans la guerre d'Afrique, 707/47 (*Bell. Afric.* 96). Cicéron parle de lui, *Brutus*, LXXVI, 265, et aussi dans le *De Finibus bonorum et malorum*, I, 7, 25, où il le représente lisant assidûment les poètes et confiant beaucoup de vers à sa mémoire. Catulle a écrit pour lui la pièce LXVIII*, dont les vers 5 et 6, comme l'ont déjà vu Parthénus et Palladius, témoignent qu'il vient d'éprouver un grand deuil, vraisemblablement celui de la perte de sa femme. Schwabe place la pièce LXVIII* en 696/58. Celle qui porte le n° LXI doit être un peu antérieure. Schwabe dans son tableau chronologique de la vie et des poèmes de Catulle la place en 694/60.

Avec LXI commence une nouvelle division dans le recueil ; cf. p. 348. Riese croit, ce qui est peu probable, qu'ici s'arrête la série des pièces que Catulle a publiées lui-même. Ce qui est le plus vraisemblable au contraire, c'est qu'il a placé ici les quatre grandes pièces LXI-LXIV, de manière à séparer les courts morceaux lyriques des morceaux élégiaques.

L'épithalame de Junie et de Manlius décrit exactement les cérémonies du mariage romain. Comme le remarque Ellis, le refrain est grec, ainsi que l'exorde; le mètre choisi est grec. Mais la scène en elle-même, les allusions, les traits de mœurs sont romains. Cf. v. 3, le souvenir de l'enlèvement des Sabines (*rapere virginem*); v. 55, l'indication de la formule (*in manus*) par laquelle la jeune femme passe au pouvoir de son époux; v. 70 et suiv., le rappel de la loi qui veut que les défenseurs du pays soient issus d'un mariage légitime; v. 126, la mention des vers fescennins; v. 134, celle du vieux cri, *Talasio*; v. 166, le passage du seuil de la maison; v. 182, la présence du jeune homme vêtu de la robe prétexte; v. 186, celle des femmes âgées d'honnête famille qui placent la mariée dans sa couche.

(1) NOTES CRITIQUES. — O laisse, après LX, 5, un intervalle de cinq lignes à la fin de la page; dans G un intervalle d'une ligne où se trouve le titre suivant en rouge : *Epithalamius Junie et Mallij*. — 1. O : *obellicon iei*. G : *o Eliconei*. — 2. G. *Uranie*. — 4. GO : O

COMMENTAIRE. — 1. C'est comme fils d'une Muse que l'Hyménée est appelé habitant de l'Hélicon. Cf. Hésiode, *Théog.* 1. *Cultor* est déjà pris dans ce sens par Plaute, *Amphit.* v, 1, 13. Voyez aussi plus loin LXIV, 302. — 2. *Urania genus*. Ces mots équivalent à *Urania genitus*. Claudien, xxxi, 31, appelle l'Hyménée *Musa genitum*. La Fable fait de ce dieu un fils de Bacchus et de Vénus, ou encore d'Apollon et de Calliope, d'Apollon et de Terpsichore. Il n'en est guère parmi les Muses, malgré leur renom de chasteté, et bien que l'Amour chez Lucien, *Dial. Deor.* xix, 2, dise qu'il ne peut les blesser, à laquelle on ne puisse reprocher quelque faiblesse de ce genre. Le Rhésus d'Euripide, par exemple, est fils d'une Muse. Nonnus, *Dion.* xxxiii, 67 et suiv. fait aussi, sans doute d'après quelque source alexandrine, l'Hyménée fils d'Uranie : *εὐχαίτη; Ὑμέναιος; ἀερσινίου δὲ τεκνύση; Οὐρανίης σιφόν ἔργον ἐπισταμένης δρόμων ἄστρον Σραῖραν ἄγων τροχέεσσαν αἰθλία θήκατο νίκης*, et xxiv, 88 : *Οὐρανίη δ'Ὑμέναιον ἀνεζώγησεν ὀλίθρου παιδὸς ἐὼ γονόντος ἐπώνυμον*. Cf. Schwabe, *Neue Jahrbücher*, 1878, p. 263.

(1) Pour cette pièce et quelques autres de longue étendue, il a paru nécessaire de mettre autant que cela était possible le commentaire et les notes critiques dans le voisinage les unes de l'autre par une disposition typographique particulière.

hymenee. O omet *hymen*. — 5. O : *hymen o hymenee hymen*. G : O *hymenee hymen*. — 7. G : *amarici*. O : *amarici* (a au-dessus du premier i). — 8. GO : *flameum... letus*. — 11. GO : *hylari*. — 12. GO : *continens*. — 13. O : *tinnula*. Dans G la dernière syllabe de *tinnula* est sur un grattage. — 15. GO : *tedum*. Palladius conjecturait *spineam*, d'après un passage de Festus. Turnèbe maintient *pineam*, en rappelant la *Ciris* v. 439. — 16. Ellis lit *iunia* dans GO ;

— 3. *Rapis*. Les vierges romaines se faisaient en quelque sorte arracher des bras de leurs mères ou de leurs proches, souvenir probablement des anciens raptus qui se faisaient de tribu à tribu, et que rappelle la légende de l'enlèvement des Sabines. Festus, p. 289^a : « Rapi simulatur virgo ex gremio matris, aut si ea non esset ex proxima necessitudine, cum ad virum traditur, quod videlicet ea res feliciter Romulo cessit. » Selon Dœring, c'est une manière de marquer symboliquement la pudeur de la fiancée. Il cite Claudien, *Epith.* xxxi, 124. — 4. Héphestion, p. 132, Gaisford, cite un fragment de Sappho où le refrain ὑμῆνον revient après chaque vers. Cf. Aristophane, *Oiseaux*, 1736, 1742, 1754. — 6. *Cinge tempora floribus*. Le poète prête à l'Hyménée comme attribut l'une des parures rituelles de l'épousée. Cf. Paul Diacre, p. 63 : « Corollam nove nupta de floribus verbenisque herbisque a se lectis sub amiculo (c.-à-d. *sub flammeo*) ferebat. » — 7. *Amaraci*. La marjolaine, plante odoriférante, cf. Pline, *H. N.* xxi, 11, 39 ; Virgile, *Æn.* 1, 693. — *Flammeum*. Voile de couleur jaune éclatante. Cf. Pline, *H. N.* xxi, 46 ; Lucain, 11, 361. Paul Diacre, p. 89 : « Flammeo amicitur nubens. » — 10. *Socum*. Chaussure à Rome réservée aux femmes (cf. Suét. *Calig.* 52 : « Soccus muliebris »), que le dieu porte ici parce que c'était sans doute un des objets de la parure de la mariée, ce que prouve la couleur qui est celle du voile nuptial. — 11. *Hilari die*. Les noces devaient avoir lieu un jour où ne tombaient point de fêtes d'un caractère triste ou funèbre, de ceux que l'on appelait *atri dies*. — 13. *Voce tinnula*, d'une voix argentine, comme est celle des femmes ; cf. un fragment de Pomponius, conservé par Macrobe, *Sat.* vi, 4, 13 ; Ribbeck, *Frag. comic.* 2^e édit. p. 234. — 14. *Pelle humum pedibus*. Cf. Ennius, 1, Vahlen : « Musæ quæ pedibus magnum pulsatis Olympum ». — 15. *Pinea rada*. Cf. Ovide, *Tristes*, 11, 558 ; Virgile, *Æn.* vii, 397 ; *Ciris*, 439 : « Pronuba nec castos accendit pinus odores. » Sénèque, *Médée*, 37. — 16. *Junia Manlio*. « Ces deux mots doivent être conservés en tête de la strophe,

Bæhrens : *uinia* dans O, *iunia* dans G. La première lettre dans G est sur un grattage. — GO : *mallio*. — 17. GO : *id alium*. Dans G il y a un grattage devant *id*. Il y avait primitivement *ad alium*. — 18. GO : *frigium*. — 21. O : *vult* au lieu de *velut*. — 22. GO : *mirtus*, G : *asya*. — 23. GO : *amadriades dee*. — 24. GO : *ludricum*. — 25. G : *humore*. Les anciennes éditions ont *nutriunt in humore*. Dans certains mss. de Statius et d'Avantius : *nutriunt in honore*. Maehly

ce qui n'a pas lieu dans les traductions. La comparaison qui vient ensuite et suspend la phrase est pleine de grâce, ainsi que l'arrangement symétrique des derniers mots. Catulle est un grand artiste en paroles, mais sans rien de maniéré et de froid. » M. Patin. — 17. Cf. Homère, *Iliade*, xxiv, 29 : ὃς νείκεσσι θεῶς ὅτε αἱ μέσσαυλον ἔκοντο. — 19. *Judicem*. Cf. Euripide, *Troad.* 924 : ἔκρινε τρισσὼν ζῆυγος ὅδε τρισσῶν θεῶν. — *Bona cum bona*. Répétition élégante. — *Bona alite*. Servius, *ad Æn.* iv, 45 : « Nuptiæ enim captatis fiebant auguriis. Varro, de pudicitia, ait, auspices in nuptiis appellatos ab auspiciis, quæ ab marito et nova nupta per nos auspices captabantur in nuptiis. » — 22. *Myrtus*. Ellis rappelle que Nausicaa dans Homère est comparée à un jeune palmier, *Odyssée*, vi, 163, Hélène à un cyprès, Théocrite, xviii, 30. Cette comparaison d'une jeune femme au myrte est dans Horace, *Odes*, i, 25, 18. — *Asia*. La première syllabe est longue, ce qui fait qu'on explique par *ad asiam paludem*, un myrte qui croît dans la région humide voisine du Caystre, située en Lydie. Cf. Homère, *Iliade* ii, 461 ; Virgile, G. i, 383. Ellis reprend l'opinion de Muret qui veut voir dans ce mot simplement le sens d'asiatique. Il s'appuie sur ce fait que les poètes alexandrins ont fait régulièrement longue la première syllabe du mot Ἀσίς ; Ovide a imité cette quantité, *Mét.* v, 648 ; ix, 447. — 23. *Hamadryades deæ*. Cf. Decharme, *Mythol. de la Grèce antique*, p. 333. Nymphes dont le nom exprime la vie sympathique avec les arbres qu'elles avaient choisis comme domicile. Cf. *Hymnes homériques*, iv, 257 et suiv. — 24. *Ludicum*. C'est le grec ἄδυρμα. Cf. *Hymn. homériq.* v, 16. Les Hamadryades se font un jeu, un plaisir de faire croître les rameaux du myrte. — *Rosido*. En grec δειροσμένος, δειροσπός. Ce mot ne semble pas se rencontrer ailleurs. On trouve dans Properce, iv (v), 4, 48 : « roridus. » Cf. Teufel, *De Catulli voc. singul.* p. 34. — 25. Le dactyle du phérécratien est ici remplacé par un spondée. — 26. *Aditum ferens*. Cf. v. 43. L'expression est imaginée comme celle de *pedem ferre, ferre gradum*,

conjecturait : *nutriuntur honore*. — 27. GO : *tespie*. — 28. O : *aouios*. — 29. O : *nimpha*. G : *nimpha* corrigé en *nympha*. — 33. GO : *revincens*. — 34. GO : *edera*. — 36. G : *integre*. — 38.

qui est fréquente en latin. — 27. *Perge ferre*, hâte-toi de laisser. Sur ce sens de *pergere* avec l'infinitif, cf. Térence, *Phormion*, v, 6, 27; Virgile, *Æn.* vi, 198. Cicéron, *Ad Famil.*, xv, 4. Horace, *Odes*, II, 18, 16. — *Thespiæ*. Les premières pentes de l'Hélicon, du côté de la plaine, commencent à Thespies, ville de Béotie. Les Muses étaient appelées *Thespiades deæ*. Cf. Varron, *L.L.* vii, 2, 95. Voyez encore Ovide, *Mét.* v, 310; Cicéron, *Verrines*, II, 4, 2, 4; Pline, *H. N.* xxxvi, 5, 4, 39 : « Catulle distribue heureusement dans la strophe les trois noms géographiques de Thespies, d'Aonie et d'Aganippe. Nous avons ici sous les yeux un charmant paysage : des roches, une grotte, l'eau tombant en cascades d'une source qui la rafraîchit; *super* fait image. Tout cela en quelques mots, à la manière antique, qui par le choix de quelques détails et leur arrangement reproduit rapidement tout un ensemble. » M. Patin. — 28. *Aonios specus*. Cf. Virgile, *Bucol.* x, 12 : « Aonie Aganippe. » — 29. *Nympha*. Tel est le texte des meilleurs mss. La source est personnifiée; c'est la nymphe qui y réside qui fait jaillir l'eau qui en sort. — 30. *Frigerans*. Catulle donne le premier un exemple de ce mot. On le retrouve dans Cælius Aurélianus, médecin du v^e siècle après J.-C. *Acut. pass.* III, 21, 208. Scribonianus emploie *perfrigero*; *refrigero* est dans Cicéron, Celse, Columelle, etc. Cf. Teufel. p. 35. *Frigerare* devait être un mot du langage de la conversation. — 30. *Dominam... domum*. « Agréable jeu de paroles. Quand la mariée romaine entrait dans la maison de son mari, on lui remettait les clefs, symbole de son autorité domestique. Catulle touche poétiquement à ces rites nuptiaux. » M. Patin. Cf. Pétrone, 76 : « Dominus in domo factus sum. » — 34. L'image du lierre, enveloppant l'arbre de son étreinte, semble grecque. Cf. Süß, *Catull.* p. 45. Horace l'a reprise, *Epod.* xv, 5. Ovide, *Métam.* iv, 365. — 35. *Errans*. Cf. Cicéron, *de Senect.* 15 : « Serpens multiplici lapsu et erratico. » Virgile, *Bucol.* iv, 19 : « errantes hederas. » Perse, *Proam.* : « hederæ sequax. » Horace, *Odes*, I, 36, 20 : « lascivæ hederæ. » Le mot *errans* placé ici à la fin de la strophe fait image. M. Patin remarque que les strophes 5, 6, 7, se terminent chacune par un gracieux tableau; elles sont comme encadrées dans d'autres dont la chute attire moins l'attention; quelques-unes se terminent simplement par des mots sa-

GO : *nodum*. — 39. GO : *hymenee*. — 40. GO : *o hymenee hymenee hymen*. O écrit *himenee* et *himen*. — 41. O : *lubencius*. — 42. O : *citaries*. — 44. G : *bone*. — 46. Les mss. ont *amatis* qui ne peut s'entendre. Guarinus, Sillig : *magis ac magis*. Scaliger : *magis ah magis*. Aldine 1502 : *optimis*. Bergk, Schwabe : *magis est ama-Tis petendus*. Bæhrens : *magis a! malis*. J'admets la leçon de Haupt, Lachmann, L. Müller : (*anxiis, anxiiis, amcsiis*). — 49. G : *celitum o hymenee*. — Entre 49 et 50 G insère *comparier* (O : *conparies*) *ausit*. — 50. GO : *o hymen* (O : *himen*) *hymenee hymen*. — 51. GO : *sui si remulus*. G, de seconde ou troisième main, au-dessus de *remulus* : *at remus*. L'éd. de 1473 a *suis tremulus* qui se trouve déjà dans quelques mss. italiens, et qui depuis l'Aldine 1502 est consacré. — 53.

cramentels. — 36. *Integra*. Cf. xxxiv, 2. — *In modum*. Cf. v. 123 : « Concinite in modum. » Ces mots équivalent à *in numerum*, en mesure. Pleitner, blâmé par Ellis, voudrait entendre *in modum sollemnem*. — 41. *Audiens*. Ellis compare Callimaque, *Hymne à Apollon*, 21 : ὁπρὸς τὴν παρθὸν ἀκούσῃ. — 42. *Citarier*. Infinitif passif archaïque; cf. Kühner, *Ausführl. Gr. der Lat. Spr.* t. 1, pp. 447 et suiv. — 43. *Munus suum*. Sa fonction c'est de consacrer les noces honnêtes et légitimes. — 44. *Bona Veneris*. Déjà dans la mythologie grecque Vénus, déesse de la génération, féconde l'union des époux et est ainsi en relation avec le mariage et avec la famille. Cf. Decharme, *ouvr. cité*, p. 195. Voyez aussi Ovide, *Fastes*, iv, 133, 134. — 45. *Conjugator*. Mot qui ne se trouve qu'ici. Teufel cite *jugator* d'Arnobé, 5, 25; *subjugator* d'Apulée. Ellis rapproche le passage de Cicéron, *De offic.* 1, 17, 58. « Estque ea jucundissima quam similitudo morum conjugavit. » — 46. Ici commence l'éloge de l'Hyménée, chanté comme en présence du dieu que l'on suppose s'être rendu à l'appel du chœur — *Anxiis*. Cf. Tibulle, 1, 3, 16 : « Quærebam tardas anxius usque moras. » Stace, *Silves*, 1, 2, 81 : « Quantos juvenis premat anxius ignes. » — 51. *Tremulus*. Cf. xiv, 309 : « Corpus tremulum, » en parlant des Parques et de leur aspect sénile. Térence, *Eunuch.* 11, 3, 44 : « Incurvus, tremulus, labi s demissis gemens. » — 53. *Zonula*. Cf. 1^{er}, 6. D'ailleurs, l'action de dénouer la ceinture dans le lit nuptial était un des rites du mariage. Cf. Paul Diacre, p. 63, M. Le lexicographe se sert du mot *cingulum*. Le *cingulum* se portait sous le sein; la *zona* au-dessus des hanches; cf. Rich, au mot *zona*. Mais l'expression doit être prise en général dans le sens de perdre la virginité. *Zonulu*

O : *zonulla*. — 54. Douza : *tumens* ; Muret : *timent* ; Statius : *tenens* ; Passerat : *ciens*. — 55. GO et les autres mss. de quelque importance : *maritos*, erreur amenée évidemment par l'orthographe *novos*. — 56. G : *fer o iuveni*. O : *fer oiuvēni*. — 58. GO : *agremio sue matris*. Ce dernier mot qui appartient au vers suivant est par les mss. placé à celui-ci. — 59 et 60 : GO : *O hymeneē hymen hymeneē*, en un seul vers. G après *hymen* écrit *o* au-dessus de la ligne. — 61. G : *nil* sur un grattage ; il y avait auparavant *nichil*. O : *nich'*. — 62. O : *fūma*. — 66. G : *quit* sur un grattage ; il y avait auparavant

est ici un ablatif d'instrument ; c'est avec la ceinture, c.-à-d. en la dénouant, que les jeunes filles rendent libres les plis de leurs vêtements. Le diminutif se trouve pour la première fois dans Catulle. Voyez ensuite Lampride, *Alex. Sev.* 52, 513, et Serenus cité par Nonius, p. 629, Quicherat. Cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 18. — 54. *Te timens*. Le nouvel époux craint ce qui pourrait s'opposer à son bonheur. — *Novos*. Cette forme archaïque *novos* a fait imaginer des sens bien bizarres à quelques éditeurs. Ils veulent admettre ici un accusatif régime de *timens* dont le sujet serait par anacoluthie *virgo*. Il y en a même qui écrivent *timent*. Comparez, avec Ellis, Varron dans Nonius, p. 48, Quicherat : « *Novos maritus tacitulus taxim uxoris solvebat cingulum*. » — 55. *Captat*. Cf. T. L. xxxviii, 7 : « *Aure admota sonitum captare*. » L'époux cherche à saisir le bruit des pas du cortège que conduit l'Hyménée. — 56. *Fero*. C'est l'ardeur de l'amour qui l'entraîne. Ce mot s'oppose agréablement à *floridam puellulam*. Il rappelle en outre le rite romain où le mariage était figuré comme une sorte d'enlèvement. — *In manus*. L'expression technique est *in manum*. Cf. Cicéron, *Topic.* iii, 14 et iv, 23. — 58. *Dedis*. L'expression est plus forte que *das*. Cf. lxiv, 376. Par le fait du mariage, tout ce qui appartenait à la femme avec elle-même devenait la propriété du mari. — *A gremio*. Cf. Festus, p. 289 M. : « *Rapi simulatur virgo ex gremio matris* ; aut, si ea non est, ex proxima necessitudine cum ad virum traditur, quod videlicet ea res feliciter Romulo cessit. » — 61. *Sine te*. Cf. Claudien, *Epithal.* 33 : « *Hoc sine nec primas fas est attollere tædas*. » Il y a lieu de remarquer ici l'emploi du pronom personnel, 51, 54, 56, 61, 64, 66, 69, 71, 74, qui laissant toujours le premier rôle à l'Hyménée, fait de tout ce morceau un ensemble. Il y a aussi dans chaque partie un art savant de gradation et de disposition des détails. — 62. Cf. Térence, *Phormion*, iv, 5, 12. — 63. *Commodi*. Ellis compare Té-

quid. — 68. G : *vicier*. En tenant compte de la forme confuse de *c* et de *t* ; de *u* et de *n* je lirais volontiers *nitier*. O : *uities*. Aldine 1552 : *nitier*, ce qui me semble, avec Ellis, la leçon à reprendre. Scaliger, Vossius, Doering : *jungier*. Muret : *dicier*. Schrader, Haupt : *cingier*. Lachmann : *vincier*. — 70. O : *comparies*. — 71. G : *que*. — 72. G : *presides*. — 75. O : *comparier*. — 76. G : *ianue*. — 77. Les mss. ont *adest* conservé par Ellis. *Ades* est généralement admis depuis Schrader. — 78. O : *quaciunt*. — Aucune lacune n'est indiquée dans les mss. Des éditeurs, les uns la mettent après 78, les autres après 79. J'ai suivi la disposition de L. Müller. Lachmann, et après lui, Haupt, Pleitner, Schwabe, reportent le vers 84 après le vers 110, en faisant le premier de la strophe qui finit par *candido*

rence, *Eunuch.* III, 5, 25, et V, 5, 1. Il fait remarquer que c'est une expression du langage courant. Mais avec M. Naudet, on peut aussi noter la chasteté de l'expression. — 67. En effet, la mise au monde des enfants et la continuation de la race était chez les Romains le principal but du mariage. Voyez la formule citée par A. Gelle, IV, 3, 2 : « jurare a censoribus coactus erat, uxorem se liberum quærundum gratia habiturum. » Et les enfants qui n'étaient point nés d'un mariage régulier ne comptaient point ; cf. Gaius, I, 64, cité par Pleitner et Ellis. — 68. Ellis qui adopte la leçon *nitier* la soutient à l'aide d'un passage de Properce, IV, 11, 69 : « Et serie fulcite genus, » et d'un autre de Pline le jeune, *Epist.* IV, 21, 3. Je crois d'ailleurs qu'une exacte considération de la tradition diplomatique doit faire préférer ce texte. — 72. *Præsides*, des défenseurs. Cf. Plaute, *Rud.* IV, 4, 8 : « Ite domum ex præsidio præsides » ? — 76. L'épousée va sortir de sa maison, le cortège se mettre en marche ; les strophes se succèdent en marquant la situation, en notant les sentiments par lesquels passe la nouvelle épouse ; elles sont remplies d'éloges, d'encouragements et deviennent de plus en plus vives. — 77. Le poète s'adresse ici à la jeune femme, comme le marque ce qui reste de la strophe. Cf. Sénèque, *OEdip.* 311 : « Ignis... summam in auras fusus explicuit comam. » Eschyle en parlant de la foudre, *Prométh.* 1044, dit : πῦρ ἀνθρώπων βόστροχος. — 79. Dans la lacune qui suit ce vers, il doit être question de la pudeur à laquelle d'abord on conçoit que l'épousée se laisse aller (j'aime mieux faire de *tardet* un subjonctif que, comme Ellis, un indic. de *tardere*. — *Quem* du vers 84, se rapporte à *pudor*, sinon exprimé du moins devenu l'idée principale du passage omis. Il y a ici, comme le dit M. Patin,

pede lecti. — 86, 87. O : *Aurunculeia*. G : *Arunculeia*. Les deux mss. mettent le mot tout entier au v. 87. C'est Turnèbe qui le premier, *Adv.* xv, 22, a reconnu que la première syllabe devait être comptée au vers 86. L'Aldine 1502 : *Herculeia*. — 88. G : *pulcrrior*. — 89. GO : *occeano*. — 92. O : *ortullo*. G avait d'abord cette leçon ; il y a eu un grattage qui n'a laissé que *ortulo*. — 93. G : *iacintinus*. O : *iactitinus*. — 94. GO : *abiit*. Bæhrens croit que cela tient à l'ancienne forme *abeit* qu'il rétablit dans son texte. — Le v. 95 est omis dans les mss. On le trouve dans l'Aldine 1502. — 98. G : *viden ut*.

un tableau charmant du combat de l'amour et de la pudeur. Ellis cite Plutarque, *Quæst. Rom.* 105 : ὁ Βάρρων εἶπεν ὅτι λυπούμεναι μὲν αἱ παρθέναι γαμοῦνται, χαίρουσι δὲ αἱ γυναῖκες. — 86, 87. *Arun-culeia*. Sur la forme de ce nom et sur la séparation du mot en deux, voyez le préambule du commentaire de cette pièce. — Ellis cite ici Titinius, ap. Nonium. 227 : « Accede ad sponsum audacter, virgo nulla est tali' Setiæ. » Mais Ribbeck dans ce vers écrit *sponsam*, ce qui change complètement le sens. Les mss. ont d'ailleurs *sponsam*. Mais la considération des autres fragments de la pièce rend la conjecture vraisemblable. — 87. Cf. Sappho, fragm. 106, Bergk : οὐ γὰρ ἦν ἐτέρα πῆξις, ὧ γαμβρέ, τιαῦτα. — 89, 90. Agréable tableau du réveil de l'épouse décrit dans cette périphrase, de laquelle Ellis rapproche celle de Callimaque, *H. in Dian.* 249 : τοῦ δ' οὐτι θεώτερον ἔψεται ἦώς. — 94. Rapprochez de cette comparaison, *LXII*, 46 et suiv. — *Vario*, c.-à-d. *floribus versicoloribus distincto*. — 92. *Divitis*. Cf. Homère. *Iliade*, xi, 68 : ἀνδρὸς μάχαρις κατ' ἄρουραν. — 93. *Flos hyacinthinus*. Transcription du grec ὑακίνθινον ἄνθος ; cf. Homère, *Odyssée*, vi, 231 ; xxiii, 158 ; Euripide, *Iphig. à Aul.* 1288. Mais cette expression qui se trouve pour la première fois dans Catulle (Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 34), prend un autre sens dans Perse, 1, 31 et ailleurs ; ce mot marque la couleur. Ellis remarque que Virgile a dit plus correctement : « florem hyacinthi, » *Æn.* xi, 69. — 94. *Abit dies*. Ce n'est pas le jour, fini déjà lorsque la cérémonie commençait, mais le temps. Cf. Festus, p. 245^a, 3 : « noctu nubebant. » Et Servius, *ad Buc.* viii, 29 : « per noctem nubentes ducebantur a sponsis. » Enfin Catulle, *LXII*, 1. — 95. Il y a ici une lacune que l'on a comblée avec le refrain qui reparait au vers suivant, et qui était une formule. Cf. Plaute, *Casina*, 1, 1, 30 : « lucebis novæ nuptæ facem. » Voyez Marquardt, *Handb. der Röm. Alterth.* vii. Band, 1 Th., p. 52. — 97. *Si tibi videtur*. Formule

O : *videri ut*. Aldine 1502, Scaliger, Hand, Sillig, Lachmann (2^e édition), Haupt, Schwabe, Pleitner : *viden? faces*. La Bresciane de 1486, Statius, Lachmann (1^{re} édit.), Rossbach, L. Müller, Bæhrens, Ellis : *vide ut faces*. — 101. GO : *tuus*. — 102. G : *ad ultra*. — 103. GO : *precatur. pia persequens*. Calpurnius, édition de Vicence, 1487, Bresciane de 1486, Guarinus, Muret, Doering, etc. : *probra turpia*. Aldine 1502 : *pro qua turpia*. Scaliger : *proca, turpia*. Heyse : *prona*. — 105. O : *se cubare*. — 106. G : *lentaq.* O : *lenta si*. Aldine 1502 : *lenta qui* admis par Doering, Lachmann, Ellis. Bæhrens et Schulze : *lenta sed* ou *set*. Muret : *lenta quin* admis par Haupt. Schwabe, L. Müller. — G : *Velut ad sitas*. O : *uult ad sitas*. — 109. GO : *abijt*. — Entre 111 et 115 les mss. ne marquent pas de lacune.

qui sert à adoucir l'ordre ou l'invitation. — 98. *Nostra verba*. Ellis se demande s'il n'y a pas là une allusion aux *nupta verba*, paroles de femmes mariées, interdites aux jeunes filles ; mais cette interprétation ne paraît pas nécessaire. — 101. *Levis*. Opposition à *bona virgo*, 19 et 20, *boni conjuges*, 232. — *Deditus in*. Locution qui se trouve dans Lucrèce ; cf. III, 647 ; IV, 815. — 103. *Probra*. Ce mot est souvent en latin rapproché de *flagitium* et de *vitium*. Cf. Plaute, *Curcul.* I, 3, 42 ; A. Gelle, VII, 11, citant un passage de Scipion l'Africain. Plaute, *Miles*, II, 5, 13. Il a le sens d'adultère ; Plaute, *Amphit.* I, 2, 13 ; Cicéron, *Philipp.* II, 38, 69. — 104, 105. Cf. Lucrèce, I, 38 : « tuo recubantem pectore sancto. » Virgile, *Æn.* VIII, 406 : « Conjugis infusus gremio. » — 106. Ellis admet que ce vers est peut-être suggéré par Sappho, fragm. 104, Bergk : τίς σ' ὦ φίλε γαμβρί, καλῶς εἰκάζω ; Ὅρπακι βραδύνῃ σε κάλιστα εἰκάζω. — *Adsitas* équivaut à *juxta satas*. Dans cette comparaison de l'époux et de l'épouse à la vigne et à l'arbre qui la soutient, ordinairement la vigne représente l'épouse qui est plus faible et qui s'appuie sur son mari. Ainsi dans le passage de Columelle *de Re R.* XI, 2, 79 : « ulmi vitibus recte maritantur, » dans Catulle, LXII, 62, la vigne est l'épousée. Mais ici la comparaison est autre, elle ne porte pas sur l'idée de l'appui prêté, mais sur celle de l'enlacement ; on conçoit donc que la comparaison soit autrement présentée. — 111. Passage altéré et mutilé, où l'on voit qu'il est question du lit nuptial. L'Aldine 1502 essaie de le restituer ainsi : « O cubile quot omine Candido lacteo pede Quæ tibi veniunt bona, Gaudeas sed abit dies, Prodeas nova nupta. » Muret : « O cubile quot omina Candido pede lectulis, Quæ tibi veniunt bona? Gaudeas, sed abit dies. Prodeas nova

— 116. G : *que*. — GO : *hero*. — 117. GO : *gaudique*. — 118. GO : *noctique*. — 119. GO : *abiit*. — 121. GO omettent *o*. Bæhrens écrit *en*. — 122. G : *flamineum*. O : *flamineum*. — O : *vido*. — Aldine 1502 : *venite*. — G place le v. 123 après 125, O après 124 et omet 125. — 123. O : *concinete*. — 124, 125. G : *io hymen hymenee io* répété deux fois. O ne l'écrit qu'une fois sous la forme *io himen himenee io*. Le texte que j'ai adopté avec L. Müller est dans l'Aldine 1502. — 126. GO : *taceatis procax*. La correction est déjà dans les premières éditions. — 127. O : *foscenninna locacio*. G : *lotatio*. al. *locutio*. Ellis : *Fescennina locutio*. Heinsius : *jocatio* admis par

nupta. * Les restituteurs ne tiennent pas compte du fait que le vers * Candido, etc., * est un phérécratien et par conséquent doit terminer la strophe. On trouve dans Priscien, p. 673 P. une invocation pareille au lit nuptial et qui est attribuée à Tigidas, poète un peu postérieur à Catulle, un peu antérieur à Cinna (cf. Ovide, *Tristes*, II, 433) : * Felix lectule talibus Sole amoribus. * On peut y reconnaître un glyconique suivi d'un commencement de glyconique ou de phérécratien. C'est donc le même mètre que celui qu'a employé Catulle. — 117. *Vaga nocte*. Avec cette expression on peut comparer *vagus sol* et *vaga luna*. Statius remarque que l'on donnait un char à la nuit. Cf. Tibulle, II, 1, 87, et les nombreux passages cités par Broucksius à propos de ce vers. *Vaga nox* marque donc la rapidité avec laquelle la nuit s'écoule. — *Medio die*. Cf. xxxII, 3. Ellis cite aussi Ovide, *Amours*, I, 5, 1. — 119. *Gaudeat*. Avec cette construction *gaudia gaudere*, cf. Térence, *Andr.* V, 5, 8. — 122. *Video venire*. Littéralement : je vois que le flambeau arrive. Sur la différence de l'emploi du participe et de l'infinitif après *video*, cf. Kühner, *Ausführl. Gramm. der L. Spr.* t. II, p. 519. La dernière syllabe de *venire* s'élide sur le vers suivant. — 123. *In modum*. Cf. V, 38. — 126, 127. *Procax Fescennina jocatio*. Le chant des vers fescennins, remplis d'allusions obscènes. Cf. S. Cyprien, *De habitu virginis* : * Quosdam non pudet nubentibus interesse et in illa lascivientium libertate sermonum colloquia incesta miscere. * On donne du mot *Fescenninus* une double étymologie, d'abord la ville de *Fescennium*, puis *fascinum*. Cf. Festus, *Epir.* p. 85 : * quia putabantur fascinum arcere. * — * *Fascinum* pro virili parte posuit. * Cf. Porphyron, *ad Horat. Epod.* 8, 18. Le vers fescennin c'est donc le chant du Phallus, ce qui en explique le caractère. Cf. Marquardt, *Handb. der Röm. Alterth.* VII Band, I Th. p. 52. — 128. *Nuces*. Ordinairement le

Heyse, Schwabe, Munro, L. Müller, Bæhrens. — 129. Au lieu de *domini audiens* qui est la leçon des mss. Schwabe propose *Domini videns*; Pleitner : *dominei dolens*, Bæhrens : *domini a! dolens*. — 131. G : *nuce'* — 132. O : *satis domini*. — 134. O : *Nam*. — 136. G :

mari jetait des noix aux enfants. C'était une sorte de symbole qui annonçait le commencement d'une vie plus sérieuse, le renoncement aux frivolités du jeune âge; c'est dans ce sens que Perse entend « *nuces relinquere*, » *Sat.* 1, 10. Scholies de Virgile, recueillies par A. Mai. *ad Bucol.* VIII, 30 : « *Puerorum colligentium nuces strepitu vox puellæ non auditur. Vel ne infausta verba ad aures ferantur. Est et illa opinio, quod qui nuptias contrahunt, lusus relinquunt.* » Voyez divers autres passages indiqués dans Marquardt, *ouvr. cité*, *ibid.* p. 52, 53. — 129. *Desertum amorem domini*. Le maître abandonne l'amour qu'il avait pour son favori. D'autres entendent : le maître abandonne, dédaigne l'amour que son favori avait pour lui. Le premier sens paraît préférable. — 130. *Concubinus*. Allusion à un trait de mœurs antiques qui, malgré son infamie, semble n'avoir pas été déshonorant. — 131. *Iners*. Epithète tirée de la vie molle et de l'apparence efféminée du personnage en question. — 134. *Servire Talasio*. Le *concubinus* jusqu'ici inoccupé et faisant dans la maison à peu près ses volontés, est requis de prendre sa part dans la cérémonie. *Talasio* était un cri du rite des noces. Ici c'est évidemment un datif. Dans d'autres passages des auteurs anciens on peut croire que c'est un nominatif, dont le génitif serait *talassionis*; cf. Martial, I, 35, 6, 7; III, 93, 25. On trouve aussi les formes *Thalassius* (T. L. I, 9, 12), *Talassus* (Martial, V, 42, 4), *Thalasio* (Servius, *ad Æn.* 1, 651). Voyez l'histoire que raconte Tite-Live, qui rattache ce cri à la légende de l'enlèvement des Sabines. Varron fait venir ce mot de *τάλαρον*, *quasillum*, et ainsi ce serait une allusion au travail de la laine auquel doit se livrer la femme mariée. Enfin on admet qu'il s'agit d'un des dieux primitifs du Latium, identifié ou confondu avec l'Hyménée des Grecs. Mercklin croit que c'est le même mot que *θαλάσσιος*, épithète du dieu Consus. Cf. Marquardt, *ouvr. cité*, B. VII, 1 Th. p. 52. — 136. *Sordebant tibi villicæ*. On a proposé pour ce passage beaucoup de conjectures et de corrections; mais elles ne semblent pas nécessaires. Le *concubinus* dédaignait les soins et les caresses des femmes esclaves des maisons de campagne du maître, qui le recherchaient à cause de sa gentillesse; il va perdre l'un des attributs de sa beauté, ses longs cheveux (cf. Martial, I,

villice. O : *villice*. — 139. G : *ah*. O : *misera miser*. — 141. GO : *diceres*. — G : *male*. Au-dessus, de seconde ou troisième main, l ajouté. O : *malle*. — G : *atuis*. Après *a* une séparation de temps postérieur. — 142. GO : *unguenta te*. — 144. GO : *Io hymen hymeneo io*. — 145. Omis par GO. — 146. G : *tibiq*; changé en *tibiq̃*. O : *tibiq*; Scaliger : *qua*. Il faisait de *eadem*, au v. 148, un adverbe. — 149. GO : *Io hymen hymeneo io*. — 150. O omet ce vers. G répète le précédent. — 151. G : *que tuis*. — 154. GO : comme 125. — 155. Omis par O; placé en marge par G, de seconde ou

31, 6), et deviendra un esclave comme un autre. Pline a employé *sordere alicui* dans ce sens. *H. N.* xxxv, 88 : « Protogenes sordibat suis, ut plerumque domestica. » — 137. *Hodie atque heri*, naguère; c'est le proverbe grec *ἄρτις καὶ πρότερον*. — 138. *Cinerarius*, le coiffeur; littéralement : celui qui faisait chauffer dans les cendres les fers à friser. — 139. *Tondet os*. Cf. Martial, xi, 78, 4 : « tondebit pueros jam nova nupta tuos. » — 141. *Diceris*. Ellis prend ce mot pour un futur, ce qui ne semble pas nécessaire. — 142. *Unguentate*. On se parfumait pour les rendez-vous d'amour; cf. Plaute, *Casina*, ii, 3, 23 : « Senecta ætate unguentatus incedis. » Et aussi pour le mariage. — *Glabris*. Pour se donner un aspect plus féminin, les mignons usaient de cosmétiques épilatoires. La dernière syllabe de *marite* s'élide sur le vers suivant. — 143. Après *abstine* il y a hiatus. La *synaphia* n'exerce pas son influence. Voyez le préambule. — 146. Catulle ici veut dire que l'époux n'a point connu de plaisirs condamnés par la loi, comme l'adultère, la séduction de vierges ou d'enfants libres. — *Licent*. Dans la langue archaïque *licere* est un verbe personnel; cf. Neue, *Formenlehre*, 2^e édit. ii, p. 625, 626; d'ailleurs Ovide, Sénèque, Stace en offrent encore des exemples. — 147. *Cognita*. Cf. Ovide, *Héroid.* vi, 133 : « Turpiter illa virum cognovit adultera virgo. » César dit de même, *B. G.* vi, 21 : « habere notitiam feminæ. » La dernière syllabe de *marito* s'élide sur le vers suivant. — 148. *Non eadem*. Littéralement : non les mêmes, non de la même manière, non comme auparavant. — 152. Que la femme ne se refuse pas aux désirs de son mari, de peur qu'il n'aille chercher ailleurs les plaisirs qu'il ne trouve pas dans l'union conjugale. — 152. Sur *eat* la synaphie n'exerce pas son influence, et la syllabe est brève comme à la fin des vers ordinaires. — *Ni* a ici la valeur de *ne*. Cf. Lucrèce, éd. Munro, comm. du v. 734, livre ii^e. Plusieurs mss. de second ordre ont *ne*. Avec GO, D conserve *ni*.

troisième main, répète le précédent. — 156. Beaucoup d'anciennes éditions avaient ici *et potens*. Pleitner ponctue : *En tibi domus — ut potens et beata!* — *vir tui*. — 158. GO : *que tibi sine servit*. D : *sine fine servit*. La leçon *sine fine erit* est restituée déjà dans l'Aldine 1502. Bæhrens : *quæ tibi sine serviat*, leçon de l'édition de 1486, reprise par Passerat, Hand, Sillig, Heyse, Pleitner, Schwabe. — 159, 160. G répète deux fois *io hymen hymenee io*. O n'écrit cela qu'une seule fois. — 162. G : *annilis etas*. O : *anilis etas*. — 164 et 165. Comme 159 et 160. — 168. O : *nassilemque sibi*. G :

— 156. J'accepterais volontiers la ponctuation de Pleitner; voyez aux NOTES CRITIQUES. — *Potens et beata* marquent la richesse. — 158. *Erit*. La dernière syllabe compte pour une longue comme à la fin du vers. Avec la leçon *quæ tibi sine serviat*, le mot *sine* est l'impératif de *sino*. — 159, 160. Ici le refrain s'intercale au milieu de la phrase. — 161. *Tremulum tempus*. Allusion au tremblement de la tête des vieillards qui semblent toujours dire oui : *annuere*. Cf. Ovide, *Héroïd.* xviii, 46 : « Adnuit illa fere, non nostra quod oscula curet Sed movet obrepens somnus anile caput. » — 162. *Tempus*. Mot rare au singulier; cf. cependant *Rhet. ad Herenn.* iv, 55; Virgile, *Æn.* ix, 417, etc. — *Anilitas*. C'est le seul exemple de ce mot dans la bonne latinité. Mais il est formé comme *juvenilitas*, *puerilitas* que l'on trouve dans Varron; *virilitas* dans l'auteur de la *Guerre d'Alexandrie*. Cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 23. — 163. La dernière syllabe de *annuit* compte pour une longue à la fin du vers. — 166. *Transfer omine cum bono*. La nouvelle épouse ne devait pas heurter du pied le seuil de la maison nuptiale; elle était soulevée entre les bras de ceux qui l'accompagnaient ou franchissait ce seuil en sautant. Était-ce un symbole du rapt primitif, comme le veut Plutarque, ou plutôt était-ce pour éviter un mauvais présage? Cf. Lucain, ii, 158 : « Turritaque premens frontem matrona corona Tralata vetuit contingere limina planta. » Plaute, *Casina*, iv, 4, 1 : « Sensim super attolle limen pedes, nova nupta. » Le seuil était consacré à Vesta. D'où Varron, *in Ætiis* (Serv. *ad Bucol.* viii, 29) : « dicit limen non tangere ne a sacrilegio incoharent si deposituræ virginitatem calcent rem Vestæ. » — 167. *Aureolos*. Epithète déterminée par la couleur des chaussures de l'épousée. — 168. *Rasilem forem*. La porte bien polie avec les instruments propres à travailler le bois, ou garnie de métal. Ordinairement on emploie le pluriel, les portes chez les anciens ayant deux battants. Il y a aussi des exemples du

Raëilemque sibi. — 169, 170. Comme 159, 160. — 171. GO: *unus*. La correction *intus* est de Statius. Scaliger proposait *imus*. Heinsius: *unctus*. — 172. GO: *thoro*. — 174, 175. Comme 159, 160. Ellis ni Bæhrens ne signalent l'omission du second vers par O. — 176. GO: *hac tibi*. — 177. G en marge: *al'urimur*. — 178. O: *flūma*. G: *flama*. — 179 et 180. Comme 174 et 175. Après ce vers Ellis suppose la lacune d'une strophe. — 181. O: *mite*. — 182. O: *prætextare*. — GO: *puelle*. — 183. G: *adeūt*. Les mss. de valeur moyenne avaient *adeant* admis par Scaliger,

singulier. Cf. Ovide, *Fastes*, II, 738; *Art d'aimer*, III, 228; *Pont.* II, 2, 42; Térence, *Adelph.* II, 3, 11. — 171. J'avoue que je ne puis admettre le sens forcé que veut donner Ellis à la leçon *unus* qu'il maintient, et de toutes les conjectures, celle de Statius, *intus*, semble la meilleure. En franchissant la porte la nouvelle épouse voit devant elle dans l'atrium le lit sur lequel se tient l'époux, à table avec ses amis. Cf. Juvénal, II, 119: « *Ingens cena sedet, gremio jacuit nova nupta mariti.* » Ce festin avait quelquefois lieu avant la *deductio*. — 172. *Tyrio in toro*. De ce détail résulte l'idée de richesse et de magnificence. — 173. *Totus immineat*. Selon quelques-uns, ces expressions marquent la violence des désirs de l'époux. — *Tibi*. Après ce mot il y a hiatus. Ici la *synaphie* n'a pas lieu. — 177. *Uritur flamma*. Scaliger compare l'expression grecque *πῦρ δαίεται*. — 178. *Penite*. Ce mot n'a pas d'autre exemple. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 39, cite *penitissime* de Sidoine Apollinaire, *Ep.* IV, 9; Ellis, *penitissimum* de Plaute, *Cistell.* I, 1, 65. — La dernière syllabe de *magis* compte pour une longue à la fin de la série métrique où la *synaphie* n'exerce plus son influence. — 181. *Brachiolum*. Exemple unique de ce mot dans ce sens. Dans Végèce, *Veter.* I, 25, 4, il sert à désigner un muscle du corps du cheval. Ici c'est un de ces diminutifs, comme les aime Catulle, et qui d'ailleurs appartenaient sans doute au langage de la conversation familière. — 182. *Prætextate*. C'est l'enfant revêtu de la robe prétexte, qui servait de paranymphe. Cf. Festus. p. 245^a: « *Patrimi et matrimi pueri prætextati tres nubentem deducunt; unus qui facem præfert ex spina alba, quia noctu nubebant, duo qui tenent nubentem.* » — 183. *Adeat* a pour sujet *puellula*. Ceux qui entendent *adeant* admettent *pronuba et puellula*. Cf. Claudien, *Enlèv. de Proserp.* II, 361: « *Ducitur in thalamum virgo: stat pronuba juxta Stellantes nox picta sinus, tangensque cubile Omina perpetuo genitalia foedere*

Hand, Doering, Sillig. — 184, 185. Comme 174, 175. — 186. *Vos* est dans les mss. italiens et admis par l'Aldine 1502, et la plupart des éditeurs; GO l'omettent. Pleitner : *jam*. Bæhrens : *o*. — GO : *bone senibus unis*. Avantius, Muret, Sillig, Roszbach : *unis senibus bonæ*. Passerat : *bonis senibus bonæ*. Bæhrens : *bonæ senibus bonis*. La leçon que j'ai acceptée a été proposée par Statius et est devenue la vulgate. — 187. GO : *cognite berue femine*. D et d'autres mss. d'ordre inférieur : *breve*, admis par Scaliger et Lachmann. *Bene* se trouve dans des textes italiens, dans l'édit. de 1481, l'Aldine 1502, Turnèbe, etc. — 188. GO : *puellam*. — 189, 190. Comme 174, 175. — 192. GO : *est tibi*. La correction *tibi est* due à Bentley a été acceptée par Lachmann et Haupt. — 194. Au lieu de *velut O* a *ult*; G : *vult* changé en *uultu*, en marge *at uult*. Après 195 se place dans les mss. la strophe 201-205 que Scaliger a heureusement transposée. — 196. GO : *ad maritum tamen juvenem*. D : *at*. La correction est de Scaliger. L'Aldine 1502, Guarinus, Muret : *at maritam tuam tamen* — 197. G : *celites*. — O : *nich'ominus*. G : *nich'olominus*. — 198. GO : *pulcre res nec*. Les anciennes

sancit. » — *Viri*. Hiatus après ce mot. — 186. Le poète s'adresse aux femmes âgées qui servaient de *pronubæ*. Elles devaient n'avoir eu qu'un seul époux. — 187. *Cognita bene*. Cf. xci, 3. — 188. *Puellulam*. Hiatus comme plus haut. — *Collocare*. Cf. Térence, *Eunuch*. III, 4, 45 : « deinde eam in lecto collocarunt. » — 191. *Marite*. La dernière syllabe s'élide sur le vers suivant. — 192. La correction *tibi est* au lieu de *est tibi* empêche l'hiatus qui à cette place serait contraire à la loi de cette strophe. — 193. *Floridulo*. Cf. plus haut v. 57, « floridam puellulam. » Ce passage est le seul qui présente un exemple de l'adjectif *floridulus*. Cf. Teufel, *De Cat. voc. sing.* p. 24. — 194. *Parthenice*. Sorte de plante, la matricaire. Ce mot se trouve ici pour la première fois. Cf. Pline. *H. N.* xxi, 176, édit. von Jan : « Parthenium alii leucanthes, alii amaracum vocant, Celsus apud nos perdicium et muralem. Nascitur in hortorum sæpibus, flore albo, odore mali, sapore amaro. » — 195. *Luteum*. Cet adjectif désigne une couleur approchant du rose. Pline, *H. N.* xix, 169, signale trois espèces de pavots. La troisième qu'il appelle « erraticum, flore rufo et protinus deciduo » semble celle dont il est ici question. — 196. *Ita me juvent*. Supplétez dans les locutions de ce genre : comme je dis la vérité. — 197. *Nihilo minus*. Tu n'es pas moins beau qu'elle. — 198.

éditions : *pulchræ res*. L'Aldine 1502, Muret : *pulchra res*. La correction est de Scaliger. Ellis trouve cependant *pulcer es* dans l'explication de Robortelli, Pise, 1548. — 199. G : *negligit*. GO : *sed abiit*. La mesure rend *abit* nécessaire. Bæhrens écrit *abeit*. — 200. G : *rememorare*. O a la leçon exacte, ainsi que D et plusieurs autres mss. — 201. G : *remorata es*. O : *remota es*. — 203. GO : *invenerit*. L'édition princeps avait *invenit*. La correction *juverit* est d'Avantius. — 204. O : *quod cupis cupis*. Leçon acceptée par Heinsius, et Bæhrens. G, selon Bonnet, a de première main, *cupis cupis* changé en *cupis cupis*. — 205. GO : *abscondus*. La correction est dans l'Aldine 1502. — 206. GO : *ericei*. La correction *Africi* est d'Heinsius. Les anciennes éditions jusqu'à Muret : *erythrei*. Scaliger : *enthei*. Dœring, Schrader : *aridi*. Sillig admet la conjecture d'Heinsius. Lachmann a proposé l'orthographe : *africei*. — 209. GO : *nostri numerare volunt*. La correction *vostri* est de Scaliger. Calpurnius en 1481 : *vult*. Lachmann, après Statius : *volt*. — 210. G : *millia* — GO : *ludere*. L'Aldine 1502 : *lusuum*. Muret : *lusus*. Selon Ellis, l'édition Parisienne du xv^e siècle : *ludi*. La correction *ludei* est de Scaliger. Depuis Dœring elle est devenue la vulgate. — 211. GO : *Et ludite et lubet et brevi*. Selon Bæhrens, O : *b'vi*, ce qui équivaut à *berui*. La correction est dans l'édition Bresciane de Parthénius,

Cf. Homère, *Iliade*, IV, 127 : οὐδέ σίδεν Μενέλας, θεοὶ μάχαρες λαλάθοντες Ἀθάναται. — 200. *Ne remorare*. Cf. Plaute, *Casina*, IV, 3, 7 : « Nam quid illæc nunc Tamdiu intus remoratur? » — 202. *Bona*. Epithète qui s'applique aux dieux, lorsqu'ils sont favorables. Cf. Virg. *Bucol.* v. 65 : « Sis bonus o felix que tuis. » — 203. *Palam*, ouvertement, sans te cacher, comme il convient dans une union légitime. — 205. Le trochée du premier pied est remplacé par un spondée. — 206. *Pulveris africei*. Cf. Pindare, *Ol.* 2, 98 Dissen. : ἐπεὶ ψάμμος ἀριθμὸν περιπίπτειν, ἰκεῖνος ὅσα χάσματ' ἄλλαις ἔθηκεν, τίς ἂν φράσαι δύναίτο; Callimaque, *Hymne à Diane*, 253 : ψαμάθῳ ἴσον. Voyez plus haut, VII, 3 : « numerus Libyssæ arenæ, » et VII, 7 : « sidera multa. » — 207. *Qui volt*. Construction inusitée, quoiqu'elle puisse s'expliquer. On attendrait ici plutôt le subjonctif : *qui velit*. — 210. *Ludei*. Substantif collectif, comme on dit *mille æris*. Sur le sens de ce mot, cf. Properce, I, 10, 9 : « Non tamen a vestro potui secedere lusu. » Tite-Live, XXVI, 50, 4 : « frui ludo ætatis. » — 211. *Ludite, ut lubet*. Cf. plus haut, XVII, 17. *Ludere* a ici le sens du grec παίζειν, ce sont les ébats amoureux. — 214. *Indidem*, du même endroit,

1486. — 215. O (ainsi que D) : *ingenerati*. — 216. O : *Torcutus volo pervulus*. — 217. O : *egremio*. Bæhrens écrit *ec gremio*. —

G : *sue*. — 220. GO : *sed mihi* (G : *michi*, O : *mⁱ*) *ante*. La Bresciane de 1485 : *sed hiante*. Aldine 1502, Muret : *sed micante*. Scaliger : *semihiante*. J'admets, avec L. Müller et Bæhrens, la forme *semhiante*. — 222. O : *Manlio*. Burmann proposait *facie* au lieu de *facile*. — GO : *insciens*. *Insciis* se trouve déjà dans quelques mss. de second ordre et se lit dans l'Aldine 1502. L'orthographe *insciis* est de Lachmann. — 123. O : *noscite ab*. Pleitner, pour éviter que la dernière syllabe de *omnibus* soit comptée comme longue, proposait *obvieis*. — 224. GO : *pudiciciam*. Dans G le premier *c* est sur un grattage. — GO : *suam*. *Sue* est dans l'édition de 1481. — 226. G : *abona*. GO placent le mot *matre* à la fin de ce vers au lieu de le mettre au commencement du suivant. — 226. O : *egenus*. — 228.

c.-à-d. en produisant de nouveaux rejetons de la même souche. — 215. *Ingenerari* a pour sujet *nomen* et est ici un passif dans un sens moyen. Le nom doit se replanter. — 216. *Parvulus*. Cf. Virgile, *Æn.* iv, 528 : « Si quis mihi parvulus aula Luderet Æneas, qui te tamen ore referret. » — 219. *Dulce*. Emploi de l'adjectif neutre dans le sens adverbial. Cf. Horace, *Odes*, i, 22, 23. — 220. *Semhiante*. Mot qui se trouve ici pour la première fois. Comparez d'ailleurs Aulu-Gelle, xix, 11, 4 : « Semhiulco savio. » Apulée, *Métam.* x, 28 : *Semhiantes labias*. » Et *Florid.* ii, 15 : « Canticum ore tereti, semhiantibus in conatu labellis eliquare. » — 221. Cf. Hésiode, *Œuvres et jours*, 232 : *Τίτρουσι δὲ γυναῖκες ἐκὺντα τέκνα γενεῦσιν*. Théocrite, *Id.* xvii, 63 : *ὁ δὲ πατρὶ ἐκὺς Παις ἀγαππὸς ἔγεντο*. Horace, *Odes*, iv, 5, 23 : « Laudantur simili prole puerperæ. » Voyez sur cette ressemblance des pères et des enfants, Lucrèce, iv, 1218-1222. — *Similes* est ordinairement construit avec le génitif, lorsqu'il s'agit d'une ressemblance physique. Les éditeurs de Cicéron, *De fin.* v, 5, écrivent *similis patris*, quoique les mss. aient *patri*. Cf. Dræger, *Hist. Synt.* t. i, p. 445, 2^e édit. — 223. *Noscitur*. Cf. T. L. xxii, 6 : « facie noscitans consulem. » — La dernière syllabe de *omnibus* est comptée comme une longue à la fin de la série métrique. — 224. *Pudiciciam*. Cf. Martial, vi, 17, 3, 4 : « Est tibi quæ patria signatur imagine vultus Testis maternæ nata pudicitiae. » — 226. La strophe est peut-être un peu chargée et embarrassée. Elle se lie pourtant à la précédente. Le fils par ses traits prouve l'honnêteté de la mère. La

O omet *ab.* — 229. G, ainsi que D : *Theleamaco.* — 330. G D : *penelopeo.* O : *pene lopeo.* — 231. GO : *hostia.* Dans G une main récente a mis un trait au-dessus de *a.* — 232. O : *adbonlei.* G : *ad bolnei, ul'bonei.* La variante est de seconde ou troisième main. — 233. GO : *bone vite et.* — 234. GO : *assidue,* admis par Ellis. — 235. O : *exercere,* selon Bæhrens. Ellis ne note rien. — O : *explicit epithalamium.*

mère par sa vertu atteste la légitimité du fils. — 228. *Unica,* unique en son genre, supérieur à tout ce que l'on peut concevoir. Cf. xxix, 12. — 229. *Manet.* Cf. Ovide, *Tristes*, v, 14, 15 : « Adspicis ut longo maneat laudabilis ævo Nomen inextinctum Penelopea fides. » — 232. *Lusimus satis.* Expression qui marque qu'il s'agit d'un chant de fête. — 234. *Munere.* Le devoir des époux ; cf. « officium », Properce, II, 22, 24. — *Exercere.* Le trochée du premier pied est remplacé par un spondée — Schulze cite ici l'explication de Robortelli : *dum juvenes estis florenti ætate, date operam liberis et in conjugio exercete juventam.* Cf. Stace, *Silves*, I, 166 : « Exerce formam et fugientibus utere donis. » Et 180 : « Ergo age junge toros atque otia deme juventæ. »

LXII.

NOTES CRITIQUES. — Ici aux mss. GO s'ajoute le *Thuaneus* (T) du IX^e ou X^e siècle ; cf. p. 350. La pièce est d'ailleurs mutilée, ce qui se prouve d'abord par la différence des mss. ; T a seul le vers 14 qui manque dans GO ; G a seul les vers 51, 52 qui manquent dans TO. M. Bæhrens, *Præfat.* p. xxxix, pense que ces vers ne se trouvaient pas dans l'archétype commun au *Thuaneus* et au ms. V sur lequel GO ont été copiés. Ils n'étaient donc pas originairement dans V ; mais ils y ont été introduits d'après un autre ms. avec les variantes ajoutées en marge, et comme G seul a transcrit ces variantes, il a seul aussi repris les deux vers qui manquent dans O. En second lieu, la pièce évidemment a la forme amébée, c'est-à-dire se compose de couplets qui doivent se répondre, et un trouble réel se fait voir dans les strophes symétriques. Ainsi au couplet chanté par les jeunes gens, 1-5, correspond celui qui est chanté par les jeunes filles, 6-10. Vient ensuite un morceau chanté par les

jeunes gens, 11-19, se terminant d'ailleurs par le refrain. Les jeunes filles font entendre les vers 20-25, auxquels répondent les vers 26-30 prononcés par les jeunes gens. Ici, quoique les mss. ne laissent pas voir de lacune, les anciens éditeurs ont reconnu qu'il en fallait admettre. En effet, le v. 34 est certainement prononcé par les jeunes filles, les vers 44-45 par les jeunes gens. Mais dans ce dernier morceau le v. 40 laisse supposer qu'il manque quelque chose auparavant, au moins deux vers. La strophe en aurait alors huit avec le refrain; et il faut mettre dans la bouche des jeunes filles, une strophe d'égale dimension; il manque donc six vers avec le refrain de la ligne 37 qui n'est pas dans les mss. et qui aurait dû être imprimé en caractères romains. Plusieurs éditeurs imaginent ici une lacune très-considérable, 60 vers selon la première édition de Lachmann, 30 selon Haupt, dans ses *Quæstiones Catullianæ*. Les jeunes filles chantent ensuite le couplet qui s'étend du v. 46 au vers 56; les jeunes gens celui qui va du v. 57 au v. 67. Mais ici manque le refrain qui semble placé à chacune des divisions de la pièce. Si on l'ajoute (c'est le v. 67), il manque un vers dans la strophe attribuée aux jeunes filles; avec Hermann, Schwabe, L. Müller, Bæhrens, je suppose une lacune d'un vers après 48. Le dernier morceau est chanté par les jeunes gens. Quelques éditeurs veulent qu'il corresponde à celui qui s'étend du v. 11 au v. 19 et admettent une lacune d'un vers après 70. Il serait trop long de rapporter ici les systèmes divers imaginés pour la disposition des strophes, la longueur des lacunes. Voyez le volume du texte d'Ellis. — Entre cette pièce et la précédente O écrit *Explicit epithalamium*; G : *Exametru carmen nuptiale*. T, en tête de la pièce : *Epithalamium Catulli*. — 1. G. en marge : *Turba virorum*. — O : *olimpo*. — 3. OT : *pinguis*, forme qu'il eût fallu préférer. G : *pingues*. — O : *liquere*. — Après *tempus* au-dessus de la ligne, G a la glose *est*. — 4. TG : *hymeneus*. O : *imeneus*. — 5. T : *Hymeno hymeneæ hymenades o hymenææ*. GO : *Hymen o hymeneæ hymen ades o hymeneæ*. O écrit deux fois *himen* et la dernière fois *himeneæ*. — 6. G, en marge : *puelle*. — GO : *innupte*. Dans T la dernière lettre est représentée par le sigle qui équivaut à α ; le *t* est au-dessus de la ligne. — T : *consurgi eretèra*. Le texte sur lequel le scribe de T a copié contenait des abréviations qui ont été mal lues. Bæhrens cependant en tire la leçon inacceptable *consurgere terra*, qu'il fait suivre d'un point d'interrogation. — 7. T : *O e ta eos*. O : *h' (hæc) eos*. G : *hoc eos*. — T : *imbres*. GO : *imber*. — Parthénus admettait *eoos* avec les mss. italiens. L'Aldine de 1502 a *igneis*. Statius : *OEtæras ostendit Noctifer umbras*.

Marcilius : *OEtæo se ostendit noctifer igne*. Scaliger : *Oceano se ostendit noctifer imbre*. Muret approuvait *optatos* ou *OEtæos*. Enfin la leçon actuelle est due à Vossius, approuvée par Heinsius et Doering. Bergk proposait : *OEtæos (nomin.) se ostendit Noctifer umbreis*. — 8. T : *sic certe*. i. O : *sic certe si*. G : *sic certe*, puis un grattage où il y avait *st*. — 9. T : *quod visere par est*, admis par Vossius, Doering, Sillig, Ellis. Lachmann : *quo visere par est*. GO : *quo visere parët*. Scaliger : *cavent quo jure parent se*. Aldine 1502 : *quo vincere par est*. Guarinus, Muret : *quos vincere*. Passerat approuve *quod vincere par est*, accepté par Haupt, Heyse, Rossbach, Schwabe, L. Müller. Bæhrens : *quo vincere cura est*. — 10. T : *hymene hymeneæ ades o hymeneæ*. O : comme v. 5. Dans G Bonnet lit : *hymen hymene*. Le reste comme v. 5. — 11. G, en marge : *puelle*. — T : *facilis nobilis equalis*. GO : *equalis*. — 12. O : *aspice*. — T : *innupte*. Le reste comme au texte. O : *innupte q̄rūt secū ū meditare q̄rēt*. G : *innuptoque secum ut meditare querūt*. — 13. O : *hunc* au lieu de *habent*. G : *hñt*. — T : *memora psile*. Bonnet, dans G, trouve que dans *quod* une abréviation a été prise pour une autre. — 14. Vers omis dans GO. Scaliger le croit interpolé. La plupart des éditeurs l'admettent. Bæhrens écrit *neimirum*. — 15. T : *non* au lieu de *nos*. G, d'une main récente, au-dessus de *divisimus*, porte *al' dividamus*. — 16. Dans G, à la marge de droite une main à l'index étendu. — 17. GO : *non* au lieu de *nunc*; *committite* au lieu de *convertite*. Cette dernière leçon est admise par Vossius, Haupt, Heyse, L. Müller, Bæhrens. Je la crois bien préférable. — 18. T : *incipiant*. Selon Bonnet, c'est *incipiant* corrigé en *incipient*. — 19. Comme le v. 5. — 20. G : *puelle*, en marge. — T : *quis*. — 21. T : *complexui velere*. Un l est ajouté après le premier au-dessus de e. GO : *complexu*. — O : *amatrix*. — 22. GO : *complexu*. — T : *avelle*. — 24. T : *credelius*. Bonnet lit (j'ai vérifié sa lecture) *hoster* dans T. — 25. GO : comme le v. 5. — T : *Kymeno hymeneæ Kimenades o Kymeneæ*. Lecture d'Ellis et de Bonnet, que j'ai vérifiée moi-même. — 26. T : *quis celo*. — G : *juvenes*, en marge. — GO : *celo... jocundior*. — 27. T : *finis*. — O : *connubia*. G : *cōnubia flama*. — 28. T : *quæ... vir*. GO : *quo*. — 29. O : *vinxere*, selon Ellis. Bæhrens ne signale rien. — 30. T : *datur diuis*. — O : *optacius*. — 31. Comme 25. — 34. G : *puelle*, en marge. — T : *æqualis*. O : *equales*. G : *æquales*. Un correcteur a mis *m* au-dessus de *s*. — T : Après *Hesperus* se trouve le sigle qui correspond à *æ*. Les mss. ne signalent aucune espèce de lacune dans tout ce passage. — 37. Ce vers ne se trouve dans aucun des mss. Il aurait dû dans le texte être écrit

en caractères romains. — 40. T écrit *vigilut* et au vers suivant *lulent*. Du moins au lieu des *a* il y a des jambages ressemblant à *u*. — 41. TGO : *sepe*. — 42. T : *comperendis nomine eospem*. G : *compre~~ndis~~*. O : *comp~~ndis~~*. — G : *eosdem*. O : *eosd'*. Statius a proposé *Eous*, conjecture confirmée par Schrader, admise par Sillig, Pleitner, Ribbeck, Schwabe, L. Müller, Bæhrens. Au contraire, Lachmann, Haupt, Ellis conservent *eosdem*. — 43. T : *adlucet*. GO : *at liber*. — G : *in nuptis*. — G : *questu*. — 44. T : *quictum*. G : *quod tamen*; au-dessus *al quid*. O : *quod tamen*. — T : *carpiunt*. — T : *tacita quema*. GO : *quam*. Aldine 1502 : *quod*. La leçon vulgaire est *quem*. Cf. *Ciris*. 351. — 45. T : *Kymeno Kymeneæ Kymenales Kymeno Kymenæ*. GO : comme 25. — 46. G : en marge *puelle*. — GO : *septis... ortis*. — Bæhrens ajoute *si* devant *in septis*. — 47. G : *cōtus*; les trois lettres *cōt* sont sur un grattage. O : *conclusus*. T a *conuolsus*, leçon admise par Vossius, Haupt, Lachmann (2^e éd.), Heyse, L. Müller, Bæhrens. — 48. T : *quæ mulcens aure firma soleducat*. — G : *aure... ymber*. — 49. Les mss. ne laissent pas voir ici de lacune. Mais cf. plus haut le préambule des NOTES CRITIQUES. — 50. T. *obtavere*. G : *multe etpuelle*. — 51 et 52 omis dans TO. G : *nulle etpuelle*. — 53. TGO : *tum cara*. — T : *suis* —. G : *sui sed*. O : *sui si*. Le vers est corrigé à l'aide d'une citation faite par Quintilien, IX, 3, 16 : « Dum innupta manet, dum cara suis est. » — 55. T : *jucunda*. — 56. T : *Kymeneo Kymeneæ Kymenades Kymeneæ*. — 57. T : *Et vidua... quenascitur*. G : *que*. *Juvenes* en marge à droite. — 58. T : *quam muniteam ducat uvam*. G : deux fois *nunquam*. — O : *vitem*, au lieu de *mitem*. — 59. T : *per-flectens*. — 60. T : *flacellum*. — 61. T : *Hanc nulli agricol^l multi acoluer^e*. G : *agricole... co luere*. Entre *o* et *l* un grattage où il y avait d'abord *l*. — 62. T : *apsi*. — G : *est ul* est sur un grattage. — T : *marita*. — 63. T : *agricul^e... a coluere*. — GO : *agricole... accoluere juvenci*. Dans G le *c* de ce dernier mot est sur un grattage. Quelques mss. secondaires (HLa de Ellis) ont *juventi*. Les mss. italiens ont *coluere*, qui est devenu la Vulgate. Bæhrens écrit *coloni*. — 64. T : *tum inculta*. — 65. T : *conubiūmaturo*. GO : *connubium*. — 66. TGO : *cura* qui se trouve aussi dans D et qu'admet Pleitner. *Cara* est la leçon des mss. inférieurs admise déjà par les éditions anciennes. — 67 est omis dans les mss. — 68. T : *Et tua nec*. GO : *Et tu nec*. Vossius, Ellis admettent *Et tu ne*. Aldine 1502 : *At tu ne*. Bæhrens écrit *nei*. — 69. T : *nonequom.ē*. GO : *equo*. — 71. Omis par T. — 72. T : *Tertia patris pars ē data tertia matri*. G : *Tercia pars patri data pars data tertia matri*. L'orthographe *tercia* signalée

par Bonnet est certaine. O : *Tercia pars patri est data tertia matri.* — 73. T : *Tertia solit tu est noli tuignare duobus.* L'i et le t rapprochés de *solit* sont en réalité un *a* mal fait. Dans *tuignare*, je lirais un π grec ou une lettre approchante, suivie d'un *u*. — 75. T : *Kymen o Kymeneæ Kymenades o Kymeneæ.* G : *Hymen o hymeneæ hymenades o hymene.* O : comme 25.

COMMENTAIRE. — « Dans la pièce précédente c'est le poète qui décrit toutes les circonstances d'une noce romaine et se rend l'interprète des sentiments que ces circonstances font naître. Dans celle-ci il cède la parole aux jeunes gens et aux jeunes filles qui vont recevoir la nouvelle épousée. Ce n'est plus ici tout à fait de la poésie lyrique ; il s'y mêle l'intérêt d'une scène, quelque chose de dramatique. Dans ce *carmen amabæum*, c'est-à-dire où les couplets alternent et se répondent, les deux chœurs expriment des sentiments fort divers, ici une certaine liberté pétulante, là une modestie et des craintes pudiques, un peu hypocrites ; ils se disputent ingénieusement la victoire jusqu'à ce qu'ils se réunissent pour exhorter la jeune épouse à céder de bonne grâce à son époux. C'est donc à la fois de l'ode et du drame, une de ces pièces que l'on confondait sous le nom d'*Eclogæ*. L'art de la composition, le choix, la précision des détails, l'élégance achevée de l'expression, l'harmonie des vers, tout rapproche cette pièce des Églogues de Virgile, qui n'étaient pas loin. » M. Patin. Catulle en composant cette pièce a certainement eu sous les yeux l'idylle xviii de Théocrite et aussi Sappho, dont quelques fragments semblent avoir été imités ici ; cf. Süss, *Catull.* p. 40. Quelques commentateurs se sont demandé si la pièce n'avait pas été composée dans les mêmes circonstances que la précédente et à la même occasion ; il est plus vraisemblable d'admettre, avec Ellis, que ce morceau a un caractère idéal. La scène semble être ainsi déterminée. Un banquet a lieu dans la maison de l'époux ; les jeunes gens sont à une table, les jeunes filles à une autre. Un peu avant l'arrivée de l'épouse, les deux groupes se lèvent successivement, et chantent jusqu'au moment où l'épouse entre dans la chambre nuptiale.

1. *Vesper*, l'étoile du soir. Cf. Virgile, *Buc.* vi, 86 ; G. i, 251. — *Olympo*, de l'Olympe, c.-à-d. du ciel. Il ne faut point ici dans les désignations de l'Olympe, de l'OËta chercher la description exacte d'un paysage thessalien. Catulle parle en poète qui se sert de la phraséologie poétique sans y mettre de rigueur. — 2. *Expectata diu tandem.* Cf. Juvénal, viii, 87. — *Lumina.* Cf. v. 7 : *ignes.* Le

pluriel est ici déterminé par l'idée des nombreux rayons que possède l'étoile et de son éclat. Cf. Overholthaus, *Synt. Catull. duo cap.* p. 4. — 3. *Pingues mensas*. Cf. Martial, I, 55, 11. — 4. Sur l'allongement de la finale de *dicetur* devant un mot grec de quatre syllabes, à l'arsis, cf. L. Müller, *De re metrica*, p. 328. Voyez encore Catulle, LXVI, 11, LXIV, 20, et les exemples que fournit Virgile. — 5. Faut-il ici compter *hymen* comme un spondée par une infraction à la prosodie ordinaire, ou admettre que le vers commence par un iambe, et que la dernière syllabe de *hymenæ* ne s'élide pas? Cf. Théocrite. XVIII, 58. — 6. Les jeunes filles s'apprentent à soutenir la lutte; *con-surgere contra* est une sorte de terme militaire. Chacun des vers du premier couplet a sa réponse; ainsi au v. 7, le lever de Vesper est de nouveau décrit. — *OEtæos*. Cf. Virgile, *Buc.* VIII, 30; *Culex*, 202. — *Ostendit*. Cf. Horace, *Odes*, III, 29, 19. — 8. *Viden ut exilueret*. Sur cet indicatif cf. Virgile, *Æn.* VI, 779, Kühner, *Ausf. Gramm.* t. II, p. 995. — 9. *Par est* est impersonnel; il convient, il est juste. *Quod vincere par est*, il est juste, il convient que ce chant remporte la victoire. — 11. *Æqualis*. Vocatif pluriel; cf. Bücheler, *de la Déclin. latine*, trad. Havet, p. 54. — 12. *Meditata*. Participe pris dans le sens passif. Cf. Pline le Jeune, *Panég.* 3 : « carmen meditatum. » Dans le même auteur, *Lettres*, I, 16, « subita, » les résultats de l'improvisation s'oppose à « meditata. » — 13. *Memorabile quod sit*. Ellis compare le grec ἀξιωμακρόνυστον. — 15. Les commentateurs comparent Virgile, *Æn.* IV, 285. Le sens du passage est que les jeunes gens sont à la fois occupés à écouter et à songer à leur réponse. — 16. Ellis cite ce vers d'un fragment de Sophocle : οὔτοι πρὸ ἄψι τῶν ἄκρων ἀνεὺ πόνου. — Comparez *Ciris*, 55 : « Amat Polyhymnia verum. » — 17. *Convertite*. Tournez tout l'effort de votre attention vers cette lutte. — 20. *Carlo fertur*. Littéralement : est emporté dans le ciel. Cf. Germanicus, *Progn.* 2, édit. Bæhrens : « Per idem Cythereius ignis fertur iter. » — 21. Cf. LXI, 58. — 23. *Ardenti*. Cf. LXI, 56. — 24. Cf. Virgile, *Æn.* II, 746; Properce, IV, 8, 55. — 26. Cf. Homère, *Iliade*, XXII, 318 : Ἑσπερος, ὃς καλλίστος ἐν οὐρανῷ ἵσταται ἀστὴρ. Et surtout Apollonius, I, 775-780. Bion, *Idyll.* VIII, 6, 8. Voyez encore le fragment de Sappho cité dans Suiss, *Catull.* p. 41 : Ἑσπερι καλλίστι ἀστρῶν πολὺ πάντων. — 28. *Viri parentes*. Les parents des deux époux, mais les deux pères. Les hommes avaient seuls droit de conclure toute espèce de convention; et ce souvenir trouve bien sa place dans la bouche des jeunes gens, affirmant la supériorité de leur sexe. — 29. *Extulit*. Cf. Virgile, *Æn.* VIII, 591. — *Ardor*. Cf. Virgile, *Æn.* X, 273. — 34. *Æqualis*.

Cf. v. 11. Ce mot ici signifie : compagnes, vous qui êtes de mon âge. — 40. Sur la lacune qui précède, voyez le préambule des NOTES CRITIQUES. — *Tuo adventu* s'adresse à l'étoile du soir. — *Custodia*. Ceux qui veillent pour écarter les voleurs. — 41. *Nocte latent fures*. Cf. Ovide, *Art d'aimer*, I, 249 : « Nocte latent mendæ. » *Idem*. Hesperus et Eous sont la même étoile, qui porte deux noms différents, quand elle paraît le matin et le soir. — *Sæpe*. Cf. Virgile, *Æn.* I, 148. — 42. Cf. *Ciris*, 352 : « Hesperium vitant, optant ardescere Eoum. » Callimaque, fragm. 52, O. Schneider, *Callimachea*, I, II, p. 202 : Ἠνίκα μὲν γὰρ ταῦτ' ἀφαινέται ἀνθρώποισιν, αὐτοὶ μὲν φιλέουσ', αὐτοὶ δὲ τε περρίλασιν. Ἑσπέρειον φιλέουσιν, ἀτὰρ στρυγέουσιν ἰών. Ellis multiplie les citations relatives au double nom de l'astre. La plus importante est celle-ci de Cinna, ami de Catulle, rapportée par Servius, *ad G.* I, 288 : « Te matutinus flentem conspexit Eous Et flentem paulo vidit post Hesperus idem. » — 43. Les jeunes gens accusent d'hypocrisie ces plaintes des jeunes filles contre Vesper. Catulle a dit ailleurs la même chose des douleurs virginales de Bérénice, lxxvi, 15 et suiv. — 44. *Quid tum*. Locution qui peut s'expliquer ainsi : Pourquoi alors le font-elles puisque, etc. ; et cela équivaut : mais ne maudissent-elles pas celui dont en secret elles regrettent l'absence ? — 46. Ici commencent les tableaux en contraste, sous forme de comparaison, de la pureté virginale et de la honte du célibat. — 46. *Sæptis*. Cf. Ovide, *Art d'aimer*, III, 562 : « Cingenda est altis sæpibus ista seges. » — *Secretus*. A l'abri de toute atteinte. — 47. *Pecori*. Cf. Columelle x, 27. — *Convulsus aratro*. Cf. plus haut, xi, 21 et suiv. Virgile, *Æn.* ix, 435. — 48. *Educat*. Cf. *Priapea*, lxxxv, éd. L. Müller, v. 14 : « Uva pampinea rubens educata sub umbra. » — *Mulcent auræ*. Cf. Ovide, *Mét.* I, 108 : « Mulcebant zephyri natos sine semine flores. » Properce, iv, 7, 60 : « Mulcet ubi Elysias, aura beata rosas. » — 50. Cf. Ovide, *Mét.* III, 353. Virgile, *Æn.* xi, 581. — 51. Cf. Virgile, *Æn.* xi, 68. Properce, I, 20, 39 : « Decerpens tenero pueriliter ungui. » — 33. *Dum* répété équivaut à *quoad... usque eo* ou *quamdiu... tamdiu*. Cf. Quintilien, ix, 3, 16 ; Kühner, *Ausf. Gr. der Lat. Spr.* t. II, p. 908. Schwabe, *Jahrb. für Phil.* 1878, p. 264. — *Castum florem*. L'adjectif détermine ici le sens du substantif : la fleur de la chasteté. — 57. *Vidua*. Cf. Horace, *Odes*, iv, 5, 30 : « Et vitem viduas ducit ad arbores. » — *Nudo arvo*. Un terrain où rien n'est planté. Cf. Virgile, *Buc.* I, 47 : « lapis nudus. » Salluste, *Jug.* 79 : « loca nuda gignentium. » — *Numquam se extollit*. « Heureuse éliision qui marque bien la faiblesse et l'effort. » M. Patin. — *Educat uvam*. Cf. v. 48. Ovide, *Pontiques*, I, 3, 51 : « Non ager hic po-

mum, non dulces educat uvas. » — 59. Cf. avec Ellis, Cicéron, *de Senect.* xv, 52 : « Vitis quæ natura caduca est et nisi fulta sit ad terram fertur. » — 60. *Contingit summum radice flagellum*. Il y a ici une hypallage pour « radicem contingit summo flagello. » *Flagellum*, ce sont les pousses de l'extrémité des sarments; cf. Virgile, *G.* II, 299; Varron, *de Re R.* I, 31, 3. — 61. Vers qui, en toutes choses, symétrie, élision, etc., répond à celui de l'autre couplet, v. 50 : « multi illum, » etc. — Süß, *Catull.* p. 41, rapproche le frag. 94 de Sappho, dans Bergk : εἶπν τὰν ὑάκινθον ἐν εὐρεσι ποίμενες ἄνδρες Πόσσι καταστρίβουσι, χάμαι δὲ τε πόρφυρον ἄνθος. — 62. Cf. lxi, 106 et suiv. — Quintilien, VIII, 3, 8, dit « ulmum maritam, » et le *Thuaneus* a *marita*. Pourtant je croirais volontiers que Catulle a fait ici de *ulmo* une opposition à *marito*. Il est certain que l'idée appelle le masculin *maritus*; le féminin *marita* surprendrait. La terminaison de *ulmo* se prête à cette confusion des idées, quoique *ulmus* soit du féminin. — 64. Cf. vers 53. Ellis rapproche heureusement de *senescit* ce vers d'Aristophane, *Lysistrata*, 593 : περὶ τῶν δὲ κερῶν ἐν τοῖς θαλάμοις γηρασκουσῶν ἀνῶμαι. — 65. *Par conubium*. Ovide, *Héroid.* ix, 32 : « Si qua voles apte nubere, nube pari. » — *Maturo tempore*. Cf. Virgile, *Æn.* vii, 53. — 71. *Virginitas*. Ellis rapproche ce passage de deux fragments de Sappho, 102, éd. Bergk : Ἡ ῥ' ἔτι παρθενίας ἐπιβάλλομαι, et 109 : Παρθενία, Παρθενία, ποῖ με λίποις αἵχῃ; εὐκατε ῥῆξω πρὸς σε, εὐκατε ῥῆξω. — 73. *Noli pugnare duobus*. Emploi du datif analogue au grec : μάχεσθαι τι. Cf. Virgile, *Æn.* iv, 38 : « Pugnabis amori. » Properce, I, 10, 21 : « pugnare puellæ. » Et autres passages cités par Süß, *Catull.* p. 44. Pour la pensée, cf. Platon, *Lois*, xi, 919 : πρὸς δύο μάχεσθαι καὶ ἐναντία χαλεπὸν. *Phèdre*, 89 : πρὸς δύο οὐδ' Ἡρακλῆς.

LXIII.

NOTES CRITIQUES. — Pas d'intervalle entre cette pièce et la précédente dans O. Un intervalle dans G, où il est écrit à l'encre rouge : *De Berecinthia et Athi.* — 1. O : *vetus*. — GO : *actis celere*. Bæhrens écrit *celerei*, leçon probable. Le vers 1 est cité par Terentianus Maurus, p. 2447 P., v. 2899; Marius Victorinus, p. 2602, P.; 212 G; 154, 23, K. — GO : *Frigium*. Ce vers est cité par Atilius Fortunatianus, p. 2677 P.; 320, 321 G. Cf. Cæsius Bassus (Keil,

p. 262, 23, et p. 263, 7). Dans les deux endroits *ut* est omis ; dans le premier les mss. omettent *pede*, et écrivent *cito*. — 3. O : *adutq;*. — G : *dee*. L. Müller propose *Rheæ*. — 4. GO : *Stimulatus ubi*. — GO : *vagus amnis*. — 5. GO : *devolvit iletas acuto sibi pondere silices*. Ed. 1475 : *Devolvut lectas acuto sibi pondere silices*. Aldine 1502 : *Devolvut iste acuto sibi pondera silice*. Scaliger : *Devolvut illa acuta sibi pondera silice*. Les anciennes éditions : *lactes* qu'on interprétait par *testes*. Statius : *devovit ille icta*. Vossius : *lenta acuto*. Haupt, *Quæst.* p. 70, a fait admettre la conjecture *devolsit* accueillie par Lachmann (éd. 11), Schwabe, L. Müller, Bæhrens. Bergk a fait accepter la conjecture *ilei* par Schwabe, L. Müller, Bæhrens. *Ilei* est une forme archaïque du génitif *ili* de *ilium*. Vossius, Vulpius, Doering, Sillig, L. Müller, Schwabe : *pondera silice*. Bæhrens : *pondera silicei*. Passerat, Lachmann (éd. 1), Roszbach, Heyse, Ellis : *pondere silicis*. — 7. GO : *Et iā*. — G : *terre*. — GO : *maculas*. Ed. 1475 : *macula*. La correction est dans l'Aldine 1502. — 8. O : *tīpanum*. G : *tympanum*. La correction est de Scaliger. — 9. O : *timpanum*. G : *tympanum*. — GO : *tubam cibeles tu*. — O : *mar'*. — G : *inicia*. — *Tuom* pour *tubam* est une correction due à Lachmann ainsi que *Cybebe*. Bentley proposait déjà *Cybebes*. Bæhrens écrit *Cybelles*. Ellis : *tympanum, tubam Cybelles*. — 10. G : *quaciens*. — GO : *q* sigle équivalant à *quod*. — GO : *tauri et*, dont Lachmann a fait, par une juste correction, *taurei*. — 11. G : *hec*. — O : *h'*. — 12. G : *galle cibeles*. O : *cibelles*. — 13. O : *dindimene*. G : *dindimenee* (le dernier *e* ajouté par une main postérieure G2) *domine*. — GO : *vaga pectora*. Cette faute se trouve encore dans l'édition de 1475 ; elle est corrigée dans l'Aldine 1502. — 14. GO : *alienaq;*. — Après *loca* les mss. ajoutent *celeri* qui se retrouve même dans l'Aldine 1502, mais que Guarinus a fait sortir du texte. — 15. GO : *Execute*. Schwabe et Bæhrens admettent la conjecture de Bergk : *secutæ*. —

i
G : *m*. — 16. GO : *pelagi*. *Pelage*, leçon de Victorius, proposée par Spengel et admise par Haupt, Roszbach, Schwabe, L. Müller, Bæhrens. — Bæhrens accepte *rabidum*, conjecture de Bergk. — 17. O : *evitastis*. — 18. G : *hylarate crocitatis*. O : *erocitatis*. — GO : *erroribus an animum*. Avantiùs a corrigé : *eræ citatis*, leçon généralement adoptée. Bæhrens : *io citatis*. Ellis : *ære citatis*. L'Aldine 1502 : *ære concitatis*. — 19. G : *mora* est sur un grattage qui à la ligne précédente atteint la queue de l'y de *hylarate*. — G : *cedat* ; au-dessus, d'une main postérieure, G3 : *at cedit*. — O : *siml're*. — 20. GO : *Frigiam*. — O : *cibelles*. — G : *cibeles*. — GO : *phrigia*. —

GO : *dee*. — *Cybebes* est une correction admise par Santen, Sillig, Lachmann, Haupt, Roszbach, Heyse, Schwabe, L. Müller. Bæhrens et Ellis : *Cybelles*. L. Müller au lieu de *deæ* propose *Rheæ*. — 21. O : *cimbalum* et *timpana*. — 22. G : *Tybicen* sur un grattage. Je crois qu'il y avait *tubicen*. — GO : *phrix*. — 23. GO : *Menadeæ* sui... *ei derigere*. La correction est dans l'Aldine 1502. — 25. G : *dive*. — 27. G : *hec*. O : *h'* — GO : *atris*. G : *nota mulier*. O : *mulies notha*. — 28. G : *Thy^usiis*. O : *Thiasis*. — Vossius : *strepitantibus* ou *crepitantibus*. Roszbach : *strepitantibus*. — 29. O : *timpanum* et *cimbala*. — 30. G : *ydam*. — G : *anelans*. — O : *animagens*. G : *anima gens* sur un grattage, et comme le dit Bonnet : les lettres *imagēs* sont du correcteur. Avantius propose *animo egens*, admis par l'Aldine 1502, Scaliger, etc.; Statius : *unimi egens*. Lachmann : *animam agens*, avec presque tous les éditeurs modernes. Bæhrens : *animæ egens*. — 32. O : *timpano*. — GO : *actis*. — O : *oppaca*. — 33. GO : *luci* au lieu de *jugi*, faute déjà corrigée dans l'édition princeps. — 34. GO : *rapide* Bæhrens, avec Bentley : *rabidæ*. — O : *secuntur*. G : *sequuntur*. — GO : *galle propere pedem*. Ald. 1502 : *gallæ pede propere*. La correction due à Meleager (Balthazar Venator) s'est introduite dans le texte depuis Vossius. — 35. G : *ut p^u domum cibeles*. O : *cibelles*. — G : *lassule*. O : *lasulle*. — 37. O : *hiis*. — G : *labante* ; *a* sur un grattage. — 38. O : *abit*. G : *abiit inquiete*. — GO : *mollis*. Festus qui cite ce vers, p. 273 M. donne *abit* et *molli*. — 39. GO : *horis aureis*. — 40. GO : *ethera*. — GO : *sol adura*. — 42. O : *sonus*. G : *sōnus*. — GO : *excitum*. La correction est due à Lachmann. — 43. GO : *eum* au lieu de *cum*. — GO : *pasitheo*. — Bentley proposait à ce vers : *trepidante quem*. Les anciennes éditions, jusqu'à Döring, Sillig, ont *trepidantem*. Depuis Lachmann on écrit *trepidante eum*. — 45. GO : *ipse*. La correction *ipsa* due à Guarini est déjà dans l'Aldine 1502. Sillig la rejette sans raisons suffisantes. — 46. O : *sineq; is*. G : *sineq; his*. — 47. GO : *estuanter usum... vada retulit*. La correction due à Victorius est admise depuis Spengel et Lachmann ; les anciennes éditions portaient *ursum*. — 49. G : 1^{re} leçon *alocuta* ; 2^e leçon d'une autre encre : *allocuta*. — GO omettent *mæsta* et continuent *est ita voce miseritus*. (G au-dessus de ce mot : *al miseriter*). — G termine par *maiestas*, O par *magestatem*. L'édition de 1475 à la fin du vers, au lieu de *maiestas* : *mæstuta*. L'édition de Vicence 1481 : *voce est ita mæsta miseriter*. La leçon définitive est admise depuis Muret. Schwabe conserve *miseritus*. — 50. Guarini proposait *o mea creatrix*. — O : *omei*. — GO : *omea*. — O : *genitrix*. — 51. Frœhlich a conjecturé *miseræ*, admis par Schwabe et Bæhrens. —

GO : *herifuge*. — 52. O : *adide*. G : *ad yde*. — G : *retuli*. — O : *memora*. — 53. GO : *Ut caput*. — O : *stabilia*. G : *stabilla*; mais la première leçon était *stabilia*, comme l'a bien vu Bonnet. — 54. GO : *omnia* conservé par Schwabe et Ellis. Scaliger écrivait : *et earum ut omnia*. Muret : *amica*. Heyse : *omissa*. Bæhrens : *alumna*. J'ai accepté la leçon de L. Müller. — 55. O : *patriā*; mais la barre a été grattée. — 56. GO : *popula atte*. — 58. G : *Ego ne amea remota hec*. *Ferat* changé en *ferar*. — 60. G : *palestra*. — O : *gūmasiis*. G : *ginnasiis* changé en *gynnasiis*, puis en *gymnasiis*. Les trois dernières lettres de plus sont sur un grattage. La forme *guminasiis* a été admise par Ellis, L. Müller, Bæhrens. — 61. O : *ha*. G : *ah*. O : *qrendum est*. — G : *eciam atque eciam*. C'est ce qu'a lu Bonnet avec raison. — 62. GO : *figura est*. Lachmann en a fait *figuræst*, et cette orthographe a été admise par Schwabe, L. Müller, Ellis, Bæhrens. Elle ne diffère d'ailleurs que par la forme de la leçon vulgaire *figuræ est*, et puisqu'elle résulte de la leçon des mss. j'aurais dû l'adopter. — GO : *quid abierim*, dont Statius a fait *quod obierim*, accepté par Schwabe, Ellis, Bæhrens. Scaliger écrivait *quod habuerim* que je retiens avec Lachmann, Haupt, L. Müller. — 63. O : *mulies*. Scaliger écrivait *ego puber*, repris par Bæhrens. Rossberg : *ego juvenis*. — 64. GO : *gimnasti*. — O : *fui*. G : *sui*. — GO : *oley*. Bæhrens : *oleei*. — 65. GO : *michi ianue..... michi*. — 66. GO : *michi*. — GO : *circulis*. Dans l'édition de Vicence de Calpurnius, 1481, la Bresciane de 1486, l'Aldine de 1502, il y a *corolis* ou *corollis*, leçon reprise par Muret, Scaliger, etc. — 67. GO : *Liquendum... michi solo*. *Solo* est dans l'édition de 1475, mais *sole* se lit dans l'Aldine de 1502. La correction a eu lieu sans doute dans l'intervalle. — 68. GO : *Ego nec deum* (G : *de~~um~~um*). — O : *ministrat et*. Telle est la leçon d'Ellis; Bæhrens ne signale rien. G : *ministra*. La dernière lettre surmontée d'un sigle. — O : *cibellos*. G : *cibelles*. — O : *famula ferar*. Le dernier mot suivi d'un sigle. G : *famula ferarum*. Santen a corrigé *ego nec* en *ego nunc*. Auparavant on admettait *ego ne*. On trouve les conjectures *egone et*, Nobbe; *ego ne* (partic. affirm.); *egone heu*, Ahlwardt. L. Müller, au lieu de *deum*, a proposé *Rheæ* admis par Bæhrens. *Ferarum* est encore dans l'édition de 1475, *ferar* dans l'Aldine 1502. — 69. G : *menas*. — Dans *pars* les deux dernières lettres sont sur un grattage. — 70. O : *ide nene*. G : *yde nene*. La lettre *n* est incertaine; le copiste aura mal lu. — 71. G : *Phrygie*. O : *frigie*. — GO : *colūnibus*. La correction a été faite dans l'édition de Calpurnius, 1481. — 72. GO : *Silvi cultrix*. — O : *apex*. — GO : *nemori vagus*. — 73. G : *q, egi...*

penitet. — 74. Au lieu de *huic*, G : *hinc*, O : *hic*. — *Celer* est omis dans GO qui ont tous deux *adiit*. Munro : *citus adiit*. Les mss. italiens, pour faire le vers, ajoutaient *palam* devant *sonitus*, et ce mot se retrouve dans les anciennes éditions. Scaliger : *palans*. Muret : *Abiit sonitus palam*. Vossius ramène *palam* avant *labellis*. Sillig : *propalam sonitus abiit*. Bentley : *sonitus citus adiit*. Lachmann : *sonitus abiit celer*. Frœhlich et Schwabe : *sonus editus adiit*. Ellis : *sonitus citus abiit*. Munro : *citus adiit*. Bæhrens : *sonitus gemens abeit*. J'ai admis la leçon de Heyse et L. Müller. — 75. Ahlwardt : *Matris deorum*, admis par Bæhrens. Lachmann : *geminas matris*. W. Wagner : *gemitus deorum*. Munro : *geminas dea tam*. — O : *adauris*. — GO : *nuncia*. — 76. GO : *ubi*. — Bæhrens, dans O, hésite entre les leçons *iuncta* et *uincta*. — G : *cibele*. O : *cibelle*. — 77. G : *levumque pectoris*. O : *lenumque pectoris*. Bæhrens : *pectori*. La leçon *pecoris* est dans l'Aldine 1502. Dans G, m de *hostem* et s initial de *stimulans* sont sur un grattage. — 78. O : *inquit*. GO omettent i qui a été restitué par Scaliger, et *agit* une conjecture de l'édition de Cambridge de 1702. L'Aldine 1502 : *agedum, inquit, age ferox, hunc agedum aggredere furor*. Muret substitue *ferox* à *furor*; Scaliger ajoute i devant *fac* qu'il écrit *face* et termine le vers par *furoribus*. Le vers a pris la forme qu'il a maintenant depuis Lachmann. Schwabe et Ellis conservent *face*. Ellis propose *animet* au lieu de *agit*, d'après Claudien, *Laud. Hercul.* 91. — 79. GO : *ut* au lieu de *uti* rétabli par Lachmann. Les anciennes éditions avaient *ut hunc*. — GO : *ictum*. La correction est dans l'Aldine 1502. — 81. O : *age cede*. G : *a cede*. Au-dessus dans l'interligne : *at age cede*. — O : *terga*. G : *tergo*. — Au lieu de *verbera*, GO ont *ver* suivi d'un sigle et *vera*, c.-à-d. *verum vera*. La correction est dans l'Aldine 1502, qui d'ailleurs écrit à la fin du vers *pateant*. *Patere* est dans Muret. — 82. G : *cuntu*. — 84. G : *hec... cibele*. O : *cibelle*. *Cybebe* est dans Santen, Sillig, Lachmann, Haupt, Roszbach, Heyse, Schwabe, L. Müller. Ellis et Bæhrens écrivent *Cybelle*. — O : *regligatque*. — 85. G : *adhortalis*. Bonnet remarque que la fin de ce mot est sur un grattage et qu'il y avait d'abord *adhortalu*. O : *adhortat*. Schwabe avait proposé *rabidum*; il a renoncé à cette conjecture. Bæhrens propose *rabidum in animum*. — 87. O : *bumida*. G : *humida*. — O : *litioris*. — 88. GO : *tenerumque*. La correction est de Lachmann. — GO : *prope marmorea pelago*. L'édition de 1475 a *marmora pelago*; celle de Calpurnius, 1481 : *marmora pelagi*. Ellis conjecture *murmura pelagi*. Bæhrens : *pelagei*. — 89. O : *ficit*. G : *fecit*. — GO : *ille*. La correction est de Lachmann. — 90. O : *êê* pour *omne*.

— G : vite. — O : spacium. — G : un grattage entre l et a de *famula*. — 91. O : cibelle. G : cibeles. *Cybele* est la leçon de Santen, Sillig, Rossbach, Heyse, Schwabe, L. Müller. O : *dea domina dindimeis*. G : *dea domina dindimeneis*. Bæhrens écrit *domna*. J'ai repris avec L. Müller la leçon de Scaliger : *Didymeis dea domina*. — 92. GO : *amea*. — GO : *tuo*. La leçon vulgaire est *tuus*. La correction *tuos* est due à Usener. — G : *hera*. O a *era*. — 93. GO : *rapidos*.

COMMENTAIRE. — Entre les poésies de Catulle, l'Atys est une de celles qui ont le caractère le plus original. C'est la glorification de la puissance de la Mère des Dieux, Cybèle, et la peinture du culte orgiastique qui était célébré en son honneur, avec le récit d'une partie de la légende dans laquelle était racontée l'origine de ce culte.

Catulle, en écrivant cette pièce, semble avoir obéi à une double inspiration. Il a reçu, vraisemblablement, une impression très vive du développement que prenait en ce temps-là le culte de la Mère des Dieux chez les Romains. D'un autre côté, il trouvait chez les Alexandrins, objet de ses constantes études, le sujet déjà traité, et traité dans un mètre difficile et bizarre.

C'était donc pour lui une œuvre ayant, dans une certaine mesure, un rapport avec les préoccupations, les idées, les sentiments du temps où il vivait, et en outre, un rapport direct avec les tentatives qu'il faisait pour ce qui concerne la poésie et la versification.

Le résultat a été ce morceau curieux, si net de forme malgré ce que l'instrument a d'incommode et d'étrange, où les effets tirés du rythme sont si puissants malgré une versification rendue par la force des choses sautillante et laborieuse, où se trouvent un mélange extraordinaire d'images poétiques pleines de grandeur avec des détails baroques, des fragments de la tradition orientale et pastorale, avec des tableaux empruntés à la vie élégante des Grecs, enfin un sentiment trouble et confus où le poète semble railler, et où cependant il laisse voir une sorte de terreur secrète, qui se décèle surtout dans l'invocation des derniers vers.

Le culte de Cybèle est une de ces religions asiatiques où la nature est personnifiée dans une déesse, mère féconde de tous les êtres. La déesse du mont Sipyle, du Dindyme, du Bérécynthe, Cybèle, c'est-à-dire la déesse des cavernes (Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, p. 343), dont le culte s'est surtout développé en Phrygie, est la terre dans sa libre et sauvage énergie, la reine de la nature

sauvage; elle domine les animaux qui habitent son domaine, qui sont contraints à lui obéir et à lui faire cortège. Une exaltation passionnée qui éclate tour à tour en transports de joie et en longs gémissements de douleur est le propre de son culte. On y célèbre symboliquement la croissance et le dépérissement annuel de la végétation. Celui qui personnifie surtout le printemps, c'est Atyś ou Attis, un beau jeune homme paré de toutes les grâces de son âge, et enlevé par une mort prématurée, mais destiné à revivre. La déesse éprise et jalouse de lui l'a obligé à se dépouiller de sa virilité, et le veut tout entier consacré à son service. Il est le premier et le chef des prêtres, eunuques comme lui et livrés à toutes les fureurs des cérémonies orgiastiques que comportent les religions de la nature.

Le culte de Cybèle, qui prit naissance en Asie-Mineure, pénétra de bonne heure dans les colonies grecques établies sur la côte d'Asie, et de là se répandit en Grèce, se confondant avec celui de la Rhéa homérique, et, sans s'y mêler absolument, se développant d'une manière parallèle avec celui de Déméter, et aussi celui de Bacchus et des autres divinités qui représentent les phases diverses de la végétation.

A Rome, il est reconnu officiellement pendant la seconde guerre punique. Ce fut sans doute une manière d'en limiter le développement et de le renfermer dans les règles où la puissance publique pouvait le contenir. La Mère des Dieux eut un prêtre et une prêtresse d'origine phrygienne, le cortège des Galles put, à la fête solennelle, parcourir les rues en chantant ses hymnes (τὰ μνηρῶα μέλη), en faisant retentir ses flûtes et ses tambours. Mais il fut interdit à tout Romain de naissance de s'y joindre. On s'efforça d'établir une assimilation avec la vieille divinité nationale, *Magna Mater*, *Maia*. On traita le nouveau culte autrement que les autres religions étrangères; il eut son temple sur le Palatin et non hors de l'enceinte du Pomœrium (Marquardt, *Handbuch der Römischer Alterthümer*, t. vi, p. 353 et suiv.). Cependant quand les guerres orientales eurent mis Rome directement en communication avec les centres religieux du culte de la grande Mère des Dieux, la Phrygie, la Cappadoce, le Pont, ce culte prit naturellement des développements. La religion de Cybèle entra dans la légende de l'origine des Romains (Cf. *Énéide*, liv. ix, v. 80-121). Si les cérémonies de la nouvelle fête du printemps (22-27 mars) ne furent officiellement consacrées que sous les premiers empereurs, peut-être sous Claude, cette consécration dut être le résultat définitif d'un accroissement graduel de la splendeur extérieure du culte.

L'imagination des poètes contemporains de César en a été vive-

ment frappée ; Varron dans ses *Satires Ménippées* (voy. surtout *Euménides*, p. 132 et suiv. Riese.), Lucrèce (II, 610 et suiv.) peignent le tumulte désordonné qui envahit alors les rues de la ville. Varron, dans l'invasion des religions nouvelles, voit la décadence et la ruine des vieux sentiments romains. Lucrèce pense reconnaître dans cette croyance étrangère et dans les cérémonies qui l'accompagnent un symbole inconscient d'une doctrine philosophique qui a dégénéré en superstition. Catulle y trouve un thème poétique intéressant et fécond.

Déjà dans l'hymne homérique Εἰς Μητέρα θεῶν, dans les fragments de Pindare et de quelques autres poètes lyriques, dans le *Philoctète* de Sophocle, l'*Oreste* d'Euripide, on trouve des allusions au culte de Cybèle et à ses prêtres. Les Comiques en font le sujet de leurs railleries. Mais plus tard Hermésianax, l'ami et le disciple de Philétas, écrit un poème sur Attis, où il expose une des formes de la légende qui se rattache à ce nom. Callimaque, on semble aujourd'hui l'admettre généralement, invente le mètre galliambique, heureuse trouvaille d'un fin connaisseur de style, qui donne un rythme étrange et tourmenté bien digne de revêtir le récit d'une tradition bizarre où le raffinement se mêle à la barbarie. Vilamowitz-Möllendorf croit que Catulle, qui complimente son ami Cécilius (xxxv, 18) de ce qu'il avait commencé un poème sur la *Magna Mater*, en a voulu faire un lui-même à l'imitation de Callimaque. Il pense que les deux vers cités par Héphestion (p. 73, Gaisford) sont la preuve de l'imitation de Catulle. Les deux poètes changent grammaticalement le genre qu'ils attribuent à leurs personnages après la mutilation d'Attis et de ses compagnons. Toutefois l'imitation n'est pas servile ; on peut reconnaître des traces d'autres imitations essayées par Catulle, qui a uni ses souvenirs divers avec son modèle principal, et dont l'œuvre a ainsi une originalité suffisante dans la composition et l'agencement des réminiscences. Néanmoins, c'est sans doute, une de ces œuvres d'imitation générale alexandrine à laquelle le poète se livra, comme étude de versification et de style, quand après la mort de son frère et la ruine définitive de son amour il revint à la poésie. Cette pièce est vraisemblablement du même temps que celle qui porte le n° LXVI, traduction du Πλόκαμος de Callimaque, et que l'élégie d'Allius. Mais je ne puis suivre Vilamowitz-Möllendorf dans son affirmation qu'il n'y a là rien qui tienne au temps et à l'état de l'âme de Catulle, et que nous sommes en présence d'un morceau où la forme est la seule préoccupation de l'auteur. Catulle s'est appliqué à reproduire une forme choisie et il y a mis toute la perfection qu'il a pu ; mais il n'était pas seulement

versificateur, il était poète, et son choix a été certainement déterminé par le courant d'idées qui entraînait ses contemporains, et les spectacles qu'il avait sous les yeux ont contribué à colorer sa poésie. Son œuvre est un fragment détaché qui n'a ni commencement ni fin, dont il a emprunté le fond à Callimaque, mais si j'accorde que l'inspiration n'est pas seulement religieuse, elle n'est pas non plus seulement littéraire.

Le poète suppose Attis, déjà saisi de la fureur orgiastique, traversant les mers, abordant en Phrygie, s'enfonçant dans les bois et se mutilant ; puis il se livre avec ses compagnons aux danses frénétiques que les prêtres de la déesse reproduisaient en les accompagnant de la sauvage musique de la flûte, des cymbales et des tambourins. La fatigue accable les Galles qui cèdent au sommeil. Le soleil levant est ensuite décrit dans des vers d'un éclat digne de ceux d'Homère. Attis réveillé pleure ce qu'il a fait dans son délire ; il regrette les joies de la vie hellénique, et compare tristement l'existence barbare à laquelle il est maintenant condamné. Mais Cybèle détachant un de ses lions l'envoie effrayer le jeune homme qui rentre dans les forêts, esclave désormais de la déesse. Le tumulte, le fracas de l'orgie, le charme de la vie grecque, la tristesse profonde qui suit l'emportement du délire forment une série de contrastes saisissants. On y reconnaît la contagion des sentiments qui enveloppent avec la foule les individus, on y voit le regret poignant des âmes délicates qui ont cédé à des entraînements irréfléchis et se sont engagées dans des liens qu'il leur est impossible de briser. S'il a pris à Callimaque le fond de son poème, c'est le poète des pièces où l'observation morale est si profonde, le poète qui a fait sur son âme à lui des études si douloureuses, c'est Catulle qui a su reconnaître avec tant de vérité la succession des sentiments divers et les rendre avec tant d'énergie. Si l'on compare cette pièce avec celle qui porte le n° LXVI où la traduction directe est évidente, il est impossible qu'on ne soit pas frappé de la différence. En tout cas si Catulle n'a fait ici que traduire Callimaque, il faut admettre que celui-ci était un grand poète, et son traducteur en le reproduisant si habilement, a lui-même plus que du talent ; il a du génie.

La versification est aussi d'un haut mérite. Le mètre galliambique n'est pas un mètre dont il nous reste beaucoup d'exemples en latin. A part la pièce de Catulle, il n'y a que les vers types de Térentianus Maurus (2888-2900), les vers que cite Atilius Fortunatianus, dont trois sont attribués à Mécène, et ceux que nous présentent les fragments des *Satires Ménippées* de Varron (pp. 114, 132, 164, 228

ed. R.). Ce vers que les grammairiens latins scandent singulièrement, en le composant d'un iambique dimètre catalectique suivi d'un anapeste, d'un tribraque et d'un iambe, et en admettant comme substitutions, au premier pied le spondée et le procéleusmatique, au deuxième le tribraque, au premier pied du second hémistiche le spondée et au deuxième l'iambe, est en réalité un ionique mineur catalectique avec anacrase unissant le premier et le second pied, césure sévèrement observée après la quatrième *arsis* et dissolution obligatoire de la sixième.

L'ionique mineur tétramètre pur, a la forme suivante :

oo — — | oo — — || oo — — | oo — —.

C'est la forme que les éditeurs donnent d'ordinaire aux deux premiers vers de chaque strophe, dans l'ode 13 du III^e livre des Odes d'Horace. Chaque mètre se compose de deux pieds iambiques dont les deux *theses* et les deux *arses* sont réunies. Si l'on supprime la dernière *arsis*, le vers devient catalectique et l'on a la forme.

oo — — oo — — oo — — oo — —.

La dernière syllabe jouit de la propriété des syllabes qui terminent la série métrique, c'est-à-dire qu'elle peut être brève ou longue. Mais elle ne peut pas, si on la tient pour longue, admettre la dissolution en deux brèves. D'où il suit que v. 13 il faut admettre *pecora* des mss. italiens d'Avantius et des éditeurs modernes, et non *pectora* de GO. Une des particularités des vers galliambiques est l'anacrase, c'est-à-dire que le premier et le second pied ioniques sont unis de telle sorte que la troisième *thesis* se place avant la seconde *arsis*, le nombre des temps dans l'hémistiche restant le même de la façon suivante :

oo — o — o — —

De plus il y a ordinairement dissolution de la seconde *arsis* du second hémistiche et la forme régulière du vers est la suivante :

oo [˘] o [˘] o — [˘] || oo [˘] oo [˘] oo [˘]

Jamais la troisième et la quatrième *arses* ne peuvent se dissoudre. Cela est au contraire permis pour la première, (v. 23, 48, 64, 70), et la seconde, (v. 4, 22, 27, 30, 31, 69, 76, 77, 78, 91), ou même pour toutes deux (v. 63). Dans ces deux derniers cas, le vers où se trouve l'anacrase ne peut se distinguer de l'ionique mineur pur.

La troisième *arsis* du second hémistiche doit toujours être dissoute. Mais il arrive aussi que la dernière syllabe de cette *arsis* dissoute se contracte avec la première de la *thesis* qui la suit, comme aux v. 14, 35, 73, 76; l'emploi de la forme *guminasiis* au v. 60, au lieu de *gymnasiis*, empêche cette particularité d'avoir lieu. Les deux premiè-

res *theses* peuvent se contracter en une longue (v. 5, 15, 22, 26, 40, 67, 73, 77, 82, 86); il en est de même des deux premières *theses* du second hémistiche, (v. 18, 22, 34, 73, 83, 86). Ce qui frappe dans ce mètre, c'est la multiplicité des brèves, surtout à la fin du vers; on y trouvait un rapport avec les mouvements incertains, la démarche chancelante des eunuques, prêtres de Cybèle,

Tremulos quod esse Gallis habiles putant modos. Ter. Maurus, 2891.

Telle est donc la forme définitive du galliambique :

u u — u — u — — || u u — u u u u —

et voici toutes les substitutions de syllabes qu'il admet :

uu — u — — || uu — uuu —

Le v. 73 est curieux; c'est celui de toute la pièce qui renferme le moins de brèves, et c'est aussi celui qui termine les plaintes d'Attis et exprime le plus nettement son retour à la raison et son regret de son acte de folie. Le vers 63 qui exprime le désespoir d'Attis au souvenir de son premier état, est celui qui contient le plus de brèves. N'y a-t-il pas là un artifice du poète, et n'use-t-il pas habilement des ressources que lui offre la versification? Elle est extrêmement soignée dans la pièce. La césure est exactement observée; le v. 37 seul offre une légère élision d'une brève. Les vers 32, 57, ont seuls un monosyllabe à la fin du vers; les vers 21, 22, 23, 39, 49, 55, 57, 58, 62, 64, 68, 69, 78, 80, 92, ont un monosyllabe avant la césure, lequel n'est pas précédé d'un mot avec lequel la grammaire l'unit étroitement comme v. 11, 56, 61. Enfin au v. 53, la dernière syllabe de *gelida* est allongée à cause des deux consonnes qui commencent le mot suivant. (Cf. L. Müller, *De Re metrica*, p. 320). La nécessité du mètre a obligé de restituer les formes *typanum* (v. 8 et 9) *guminasiis* (v. 60) et *guminasi* (v. 64). Toutes deux se trouvent dans Varron, la première dans un vers galliambique, *Sat. Men.*, p. 132, Riese.

1. *Attis*. Ce nom a, dans la mythologie, les formes diverses : *Atys*, *Attys*, *yos*, *Attes*, *Attis*, *idis*, Ἄττις, ἰως, *Attin*, *inis*. Des mss. on peut induire que Catulle a préféré la forme *Attis*. Les légendes sont assez diverses au sujet du héros. Voyez celle que rapporte Arnobe; *Adv. Nat.*, v, 4 et suiv.; celle d'Ovide, *Fastes*, iv, vers 221 et suiv., celle de Servius, *Ad Æn.* ix, 116; celle de Diodore, iii, 58, 59; celle de Pausanias, vii, 17, 5. Ordinairement, il est considéré comme

un berger phrygien, fils de Nana, fille du fleuve Sangarius. Ici, Catulle semble en faire un jeune Grec qui passe de Grèce en Phrygie, entraîné par les fureurs orgiastiques du culte de Cybèle. Il n'a pas songé à raconter la légende, il n'est préoccupé que de ce qu'il y a, dans le moment spécial, de pittoresque et de pathétique. Ellis rappelle l'analogie de ce début avec celui du chœur d'*Hélène* dans Euripide, 1321 et suiv., où est décrite la course de la Mère des Dieux, à la recherche de sa fille, et il rapproche *celeri rate* de *θυγρὴν*, *Odyssée*, III, 61. — 2. *Phrygium nemus*. Doering se demande si ce sont les bois du Dindyme. Il n'est pas vraisemblable que Catulle ait voulu mettre dans la désignation du lieu une précision si particulière. Le culte de Cybèle est surtout pratiqué en Phrygie; il s'est contenté de cette indication. D'ailleurs, la scène se passe non loin de la mer, et la Phrygie n'est pas riveraine de la mer. — *Citato pede* est une expression analogue à *citato gradu*, et *citato cursu*, en hâte. *Cupide*, comme le veut Ellis, s'unit plus naturellement avec *citato* qu'avec *tetigit*. — 3. *Silvis redimita loca*. Les lieux couronnés de forêts, c.-à-d. entourés. Cf. Ovide, *Métam.* v, 388 : « Silva coronat aquas, cingens latus omne. » Cette expression suggère l'idée d'une clairière au milieu des bois. — 4. *Stimulatus*. Ellis cite l'expression *αεεβημένο; εἰστρέω* employée dans l'*Anthologie*, vi, 219, 1, pour caractériser un homme livré à l'enthousiasme du culte de Cybèle. — *Vagus animis*, hors de lui, égaré. C'est le grec *ἑκπερὼν*, le latin *amens*. Cf. Virgile, *Æn.* iv, 203 : « amens animi. » Il y a d'ailleurs ici l'ablatif qui modifie le sens. Ce n'est pas seulement dans l'âme que se trouve le trouble; mais il y a une lutte violente des sentiments. Cf. *Æn.* viii, 228 : « furens animis. » — 5. *Devolisit*. Parfait irrégulier de *devello*. — *Ilei* est un génitif de *ilium*, autre forme de *ile*, dont le pluriel, plus usité, est *ilia*. Le génitif, du temps de Catulle, était *ili*, et la terminaison de la forme *ilei* est l'orthographe de *i* long. *Ilei pondera*, c'est la même chose que *testiculos*. Schwabe, *Jahrb. für class. Philol.* 1878, p. 264, compare Pétrone, 92 : « Habebat enim pondus inguinum tam grande, ut ipsum hominem laciniam fascini crederes. » Martial, vii, 35, 4 : « Sed meus, ut de me taceam, Læcania, servus Judæum nuda sub cute pondus habet. » Arnobe, vii, p. 220 : « Ingentium herniarum magnitudine ponderosi. » — *Acuto silice*. Cf. Ovide, *Fastes*, iv, 237 : « Ille etiam saxo corpus laniavit acuto. » — 6. *Sine viro*, c.-à-d., *sine ea parte qua viri sumus*. Cf. Martial, i, 41 : « Spadone cum sis eviratio fluxo et concubino mollior Cellenæo Quem sectus ululat Matris entheæ Gallus. » Lucain dit de même, x, 133 : « Juventus... exsecta vi-

rum ». Et Arnobe, v, 13 : « Se viro privare. » — 7. *Terræ sola*. Périphrase pour *terram*. Cf. Lucrèce, v, 1295 : « Solum terræ. » — 8. *Citata*. Attis, par sa mutilation, a perdu son sexe ; le poète n'emploie plus, pour le désigner, que le féminin. Doering remarque en outre que le mot *citatus* revient à plusieurs reprises dans la pièce, et ici il donne pour équivalent *impetu quodam abrepta*. — *Niveis*. Attis, devenu femme, a tous les attributs de la beauté féminine. — *Leve*. Cette épithète sert à distinguer le tambourin, formé d'une peau tendue sur un cercle de bois, et que l'on frappait avec la main, de la timbale formée d'une peau tendue sur un bassin de métal. *Typanum* est l'orthographe rendue nécessaire par la quantité. Cette forme se rencontre déjà dans les *Hymnes homériques*, xiv, 3 : ἡ κρατῶν τυπάνων τ' ἰαχή. Elle se retrouve dans Varron, éd. Riese, *Euménides*, 4, et dans les vers de Mécène que cite Atilius Fortunatianus. Lucrèce emploie la forme *tympanum* ; II, 618 : « Tympana tenta tonant palmis. » Dans les instruments du culte de Cybèle, on compte aussi une sorte de trompette, *cornua* ; Lucrèce, II, 619 ; Varron, éd. Riese, *Euménides*, 6. Mais ce n'était pas la *tuba*. Polyæn. *Stratag.* 1 : Διόνυσος κυμβάλοις καὶ τυμπάνοις ἐσήμενεν ἀντὶ σάλπιγγος. D'ailleurs, on aurait lieu de s'étonner que *typanum* fût rejeté sans épithète au v. 9. — *Cybebe*, en grec Κυβέβη, un des noms de Cybèle, que l'on fait dériver de κύβη, caverne (Cybèle est en effet la déesse des cavernes), ou que l'on rapproche de κυβιστᾶν, litt. cabrioler, à cause des mouvements violents et désordonnés de ses prêtres. — *Tua initia*, dont les initiés se servent dans les cérémonies de ton culte. — 10. *Terga tauri cava*. Cf. *Anthol. P.* vi, 219, 21 : βύρσης ταυρείου κανεὶν δῶπρον. Ovide, *Fastes*, IV, 342 : « Taurea terga ». — *Teneris digitis*. Cf. *Ibis*, 458 : « Et quatiās molli tympana rauca manu. » — 11. *Tremebunda*. Le corps agité par la fureur orgiastique. — 12. De ce vers on peut rapprocher ceux de Callimaque cités par Héphestion, Gaisford, p. 73 : Γάλλαι μητρός ὀρείης φιλόθυρσοι δρεμάδες, Αἷς ἔντα παταγῆται καὶ χάλκισα κρόταλα. Catulle emploie ici le féminin *Gallæ*, au lieu du masculin *Galli*, par le même artifice qu'il a écrit *citata* pour désigner Attis, vers 8. Le nom des *Galli*, selon Pline, *H. N.* v, 147, est tiré de celui du fleuve Gallus qui se jette dans le Sangarius, en Phrygie, et qui paraît être l'un des endroits où le culte de la Mère des Dieux prit naissance, où il était célébré avec le plus de ferveur. — *Cybeles*. Hésychius donne cette étymologie : κύβηλα ὄρη Φρυγίας καὶ ἀντρα καὶ θάλαμαι. Ce nom est donc analogue à celui de Κυβέβη. La déesse s'appelait Κυβέλη en Phrygie, Κυβήβη en Lydie. Voyez Decharme, p. 343, note. — 13. *Dindymenæ dominæ*. Cf. Apol-

Ionius de Rhodes, 1, 1125, appelant Rhéa : μητέρα Δινδυμίνην πολυποτνίαν. Le mont Dindyme était en Phrygie un des centres du culte de Cybèle. — *Vaga pecora*. Allusion à l'égarement des Galles à leurs mouvements désordonnés qui n'avaient plus rien d'humain. — 14. *Exules*. Cf. v. 59, 60, et Euripide, *Bacch.* surtout v. 55 et suiv. — 15. *Sectam meam executæ*. Ayant consenti à me suivre dans mon nouveau genre de vie, la voie où je suis entrée. Cf. Cicéron, *Pro Cælio*, xvii, 40. Ellis rappelle encore Nævius, *de Bell. Pun.* fragm. 10, Vahlen : « Eorum sectam secuntur multi mortales. » — 16. *Rapidum salum*. Cf. lxiv, 358 : « rapido Hellesponto. » — *Truculenta*, redoutables. Cf. lxiv, 189 : « Ponti truculentum æquor. » *Pelage* se trouve dans Lucrèce, vi, 619. — 17. *Evirastis*. Ce mot se trouve dans Varron, *Marcipor*, fr. xvi, Riese : « Spatule eviravit omnes Venerivaga pueros. » — 18. *Eræ*. Il s'agit de Cybèle. — *Citatis erroribus*. Ce sont les courses précipitées à travers la campagne. Ellis cite Cicéron, *De Harusp. responsis*, xi, 24 : « Matrem magnam accepimus agros et nemora cum quodam strepitu fremituque peragraræ. » — 20. *Phrygiam ad domum*. Cf. Val. Flaccus, iv, 26 : « Hoc nemus, hæc fatis mihi jam domus. » — 21. *Cymbalum* doit ici être tenu pour un génitif pluriel. Ellis qui trouve dure cette construction, propose de faire de *cymbalum* un accusatif dépendant de *sonat* comme dans *vox hominem sonat*, *Æn.* 1, 328, et explique comme s'il y avait *vox sonat sonum cymbali*. Mais il est alors bien difficile d'expliquer *vox* et de lui donner un sens convenable. *Vox* est le son de la voix articulée ou non d'un homme ou d'un animal, ou le bruit d'un instrument qui sert d'appel. Les cymbales sont deux demi-globes creux en métal que l'on frappait l'un contre l'autre, dans le culte de Cybèle et de Bacchus. — 22. Construisez : *ubi tibicen canit grave*, où le joueur de flûte phrygien fait entendre des sons graves sur la flûte recourbée. La flûte phrygienne était en buis, et à l'extrémité opposée à l'embouchure se trouvait un bout recourbé. Cf. *Æn.* xi, 737 : « Curva tibia Bacchi. » Tibulle, ii, 1, 86. Le mode phrygien était celui qui agissait le plus sur les âmes pour produire l'enthousiasme. Cf. Tibulle, i, 4, 70 : « Et secet ad Phrygios vilia membra modos. » Chez les anciens, la tradition attribuait aux Phrygiens l'invention de la flûte. — 23. *Mænudes*. C'est proprement le nom des femmes qui accompagnent de leurs cris les cérémonies du culte de Bacchus. Mais, outre la ressemblance de certaines formes extérieures du culte, il y avait déjà quelque rapprochement entre la légende de Dionysius et celle de Rhéa, identifiée avec la mère des Dieux. Dans les *Bacchantes*

d'Euripide, v. 58, on voit la mention de Rhéa rappelée par le chœur : τὰ πυχώρι' ἐν πόλει Φρυγῶν τύμπανα, Ρέας τε μητρὸς ἱμὰ τ' εὐρήματα. On comprend donc facilement que pour caractériser les suivants de Cybèle, changés en femmes par leur mutilation, le poète les désigne par le nom d'un groupe analogue, et auquel ils se sont mêlés d'après la tradition. — *Ederigera*. Cette épithète convient aux Bacchantes qui portent des thyrses ornés de lierre. Ce mot ne se trouve qu'ici. Cf. Teufel, *De voc. sing.*, etc., p. 27. — *Vi jaciunt capita*. Dans leur fureur, elles agitent violemment la tête. — 24. *Sacra agitant*. C'est-à-dire *celebrant*. — *Acutis*. Le ton aigu est celui de la voix des femmes et des eunuques. — 25. *Volitare*. C'est-à-dire *discurrere*, *vagari*. Cf. lxiiv, 253. — *Ille cohors*. Le pronom sert ici à relever l'expression et à montrer qu'il s'agit d'un objet bien connu, célèbre. — 26. *Tri-pudiis*, les danses sacrées, et en même temps les danses d'un caractère sauvage du culte de Bacchus et de Cybèle. — 27. *Simul*, c.-à-d. *simul ac*. — *Notha mulier*. Cf. *Ibis*, 457. « Nec femina nec vir. » Anacr. xiii, 12 : ἡμιθῆλυς. — 28. *Thiasus*, le cortège de ceux qui suivent Attis. Catulle le désigne par le nom qui appartient plus spécialement au cortège des suivants de Bacchus. — *Trepidantibus*. Ce mot indique un mouvement précipité, violent et tumultueux. — 29. *Recrepant*, retentissent. Mot qui ne se trouve que dans ce passage de Catulle et dans la *Ciris*, 108 : « Sæpe lapis recrepat Cyllenia murmura pulsus. » Cf. Teufel, *De voc. sing.*, p. 39. — 30. *Viridem*. Cf. Virgile, *Æn.* v, 253 : « Frondosa Ida. » L'Ida était un des lieux préférés du culte de Cybèle. Cf. Decharme, *Mythologie*, p. 342. Cf. Hésiode, *Théog.* 1010 : Ἰδης ὑλκίσσης. Théocr. xvii, 9 : Ἰδαν εἰς πλούδεινδρον. — 31. *Ellis* rapproche de *animam agens* Apollonius de Rhodes, ii, 430 : εἰς ἄσπετον ἐκ χαμάτιος ἄσθυ' ἀναρυσίων. — 34. *Properipedem*. Mot qui n'a pas d'autre exemple en latin. Cicéron, *ad Attic.* ix, 7, 1, et Ausone, *Epigr.* 137, 32. *Parent.*, 27, 4, ont écrit *celeripes*. Cf. Teufel, *De voc. sing.*, p. 29. — 35. *Domum Cybebes*, la demeure, le sanctuaire de la déesse, peut-être un temple proprement dit. Les temples ou les autels étaient souvent construits par les anciens au milieu des bois. Ellis rappelle qu'Ovide, *Mét.* x, 686, décrit précisément un temple de Cybèle bâti par Echion dans une profonde forêt, près d'une caverne. — *Lassula*. Cf. Teufel, *De voc. sing.*, p. 25 ; Haupt, *Opuscula*, t. 1, p. 87. Ellis admet que le diminutif suggère ici, pour les compagnes d'Attis, une idée de pitié et de sympathie. — 36. *E labore*, c.-à-d. *statim post laborem*. La fatigue est la cause du sommeil auquel elles s'abandonnent. Cf. Apollonius de Rhodes, iii, 616 : κόρυνη δ' ἐξ ἀχέων

ἀδινὸς κατελώφεεν ὕπνος. — *Sine cerere*, c.-à-d. *incenata*. Arnobe, v, 16, p. 189, éd. Reifferscheid, suppose que cette abstinence, qui faisait partie du rituel, est une imitation du jeûne auquel se condamna la déesse dans sa douleur. — 37. *Labante langore*. Ablatif de cause qui dépend à la fois du verbe *operit* et de l'adjectif *piger* : un sommeil profond ferme leurs yeux, par suite, à cause de l'abattement (où elles se trouvent) qui fléchit, se laisse aller. — 38. *Quiete molli*. Cf. v. 44. — 39. *Oris aurei*. Génitif de qualité. — *Sed ubi*, etc. Cf. Théocrite, xviii, 26 : Πότνι 'ἄτ' ἀντέλλεισα καλὸν διέφανε πρόσωπον Ἄω; — *Radiantibus*. Cf. Ovide, *Trist.* II, 325 : « Radiantia lumina solis. » — *Oculis*. Cf. Ovide, *Mét.* IV, 227 : « Omnia qui video, per quem videt omnia tellus, Mundi oculus. » — 40. *Album*, clair, se-rein. Cf. Euripide, *Andromaque*, 1228 : λευκὴν αἰθέρα. — *Sola*, la terre. Cf. Ennius, *Ann.*, 443 : « Sola terrarum. » Lucrèce II, 598 : « Sola terræ. » L'adjectif *dura* distingue ici le sol ferme des eaux liquides. Cf. Virgile, *Buc.* VI, 35 : « Tum durare solum. » — *Ferum*. Epithète qui caractérise la mer, qui n'a pas d'habitants. C'est comme le ἀτρυγέτων homérique. Dœring entend *tempestuosum*. — 41. *Pepulit umbras*. Cf. Virgile, *Æn.* XII, 115 : « Solis equi, lucemque elatis naribus efflant. » — 43. *Pasithea*. Réminiscence d'Homère, *Il.* XIV, 268, 269 et 275, 276. — *Trepidante sinu*. Cette incise exprime la joie de Pasithéa en recevant son époux dans ses bras. — 44. *Ita*, comme *sic*, souvent dans Virgile, résume la description qui précède : quand Attis est réveillée, idée que renouvelle en la précisant *de quiete molli*; *de quiete*, après son sommeil, qui a dissipé sa fureur. — *Rapida*, qui l'avait entraînée. — 45. *Simul*, aussitôt que. — *Ipsa pectore*, en elle-même, dans sa pensée. C'est comme la locution : *Ipsa secum*. Cf. Cicéron, *Philipp.* XIII, 20, 45 : « Quæ si tecum ipse recolueris. » — 46. *Liquida*, calme, tranquille, reposée. Cf. Plaute, *Epidicus*, V, 1, 36 : « Animo liquido et tranquillo es. » — *Sine quis ubique*, sans quelles choses et où. *Quis* peut se développer comme le fait Dœring : *Virilitate, patria, parentibus*. *Ubi* équivaut à *et ubi*. — 47. *Animo æstuante*, l'âme pleine d'angoisse. Cf. Cicéron, *Verr.* II, 30, 74 : « Æstuabat dubitatione. » Quintilien, X, 7, 33 : « Æstuat inter utrumque animus. » — Joignez *rusum* à *reditum*. — 48. Homère fait aussi exhaler près du rivage ses plaintes à Chrysès, à Achille, à Ulysse. Dans Virgile, *Æn.* V, 614, les Troyennes considèrent les flots en pleurant. — 49. *Patriciam*. Ellis rappelle ici un passage de Varron, *Lex Mania*, p. 153, Riese, où celui qui se rend eunuque est considéré comme commettant un attentat à l'égard de la patrie. — *Miseriter*, d'une

voix lamentable. D'autres exemples de cet adverbe sont fournis par Labérius, Apulée, Julius Valérius, Priscien. — 50. *Mei creatrix*. Cf. Lucrèce, 1, 629 : « Rerum natura creatrix. » L'emploi de *mei* avec *creatrix*, tandis que *genetrix* est accompagné de *mea*, montre que le premier de ces mots n'est pas un simple substantif comme le second, mais conserve encore la force du verbe dont le radical a servi à le former. — 51. *Herifugæ*. Mot qui ne se rencontre que dans ce passage de Catulle. — 53. *Aput nivem*. Cf. Euripide, *Troyennes*, 1066 : Ἰδαία κισσοφόρα νάπη χιόνι κατάρρυτα πεταμιά. — 54. Ellis fait remarquer avec raison que, comme au v. 51, Catulle fait parler Attis au masculin, *furibunda* ne peut se rapporter qu'à *lutibula*. Le sens doit être alors : où leur fureur se déploie. — 56. *Ipsa*, d'elle-même. Mes regards se tournent d'eux-mêmes. *Pupula*, la pupille de l'œil, la prunellé, l'œil. — *Aciem*. Littéralement : la pénétration de la vue. Cela équivaut à *se dirigere*. — 57. *Carens est* équivaut à *caret*. Cf. Cicéron, *De Nat. Deor.*, II, 8, 21 : « Omnia hæc meliora sunt quam ea quæ sunt his carentia. » *Carens est*, littéralement : se trouve exempt, ce qui marque la durée pendant laquelle l'esprit est calme, plus que simplement : est exempt, *caret*. — 58. Comparez, avec Ellis, Apollonius de Rhodes, IV, 361 : Πάτρηντε κλέατε μεγάρων αὐτούς τε τοκῆας Νεσφισάμην, τὰ μὲν ἦεν ὑπέρτατα. Τηλόθι δ'οἷη λυγρῆσιν κατὰ πόντον ἀμ' ἀλκυόνασσι φορεῦμαι. — 60. C'est ici que le poète met dans la bouche d'Attis les regrets de ce qui faisait l'occupation principale de la jeunesse grecque, et caractérise surtout le personnage. *Palæstra*, l'exercice de la lutte; *stadio*, celui de la course. *Guminasiis* pour *gymnasiis*, résume l'idée de ces divers exercices. Les mss. ont *gymnasiis*; mais l'épenthèse de l'i permet d'observer la dissolution de la seconde *arsis* du troisième ionique mineur. *Guminasium* se trouve dans Varron, *De Re Rustica*, I, 55, 4. Voyez encore un certain nombre d'exemples analogues, Kühner, *Ausführ. Gr. der Lat. Spr.*, t. I, p. 87. — 61. Cf. LXI, 139. — 62. *Quod* est ici déplacé et mis après *non*, à cause du vers. — *Quod genus figuræ est*. Ces mots désignent les différentes conditions heureuses par lesquelles a passé Attis, et qui se sont caractérisées par l'aspect charmant qu'il a eu aux différentes époques de son existence. — 63. *Fui* est à suppléer du v. 64, avec tous les nominatifs du v. 63, sauf avec *mulier*, avec lequel mot il faut *sum*. *Adolescens*, désigne un jeune homme en général, *ephebus* le jeune homme élevé dans le gymnase grec de 16 à 20 ans; *puer*, l'enfant au-dessous de 17 ans. Attis reprend les divers moments de sa carrière, en commençant par le moment présent. Puis il s'arrête sur le temps le plus brillant, ce-

lui où il était, d'après les mœurs grecques, l'objet de l'amour de ses compagnons. — 64. *Guminasi*. Cf. v. 60. Ici l'épenthèse n'est pas nécessaire, mais il serait étonnant, qu'à si peu de distance, Catulle eût employé deux formes différentes. Le vers, d'ailleurs, est parfaitement régulier par la dissolution de la première *arsis*. — *Decus olei*. Dans les exercices du gymnase, on se faisait frotter d'huile. — 65. *Frequentes*. Sa porte était assiégée d'admirateurs de sa beauté. — *Tepida limina*. Le seuil était échauffé par la foule de ceux qui venaient s'y presser. Cf. Platon, *Banquet*, p. 183 : *κειμήσεις ἐπὶ θύραις*. La beauté des formes se montrait surtout au gymnase. Cf. Platon, *Lysis*, p. 154, D : *εἰ ἐθέλει ἀπεδῦναι δοῖται σοι ἀπρόσωπος εἶναι ὥτῳ τὸ εἶδος πάγκαλός ἐστι*. — 66. Cf. Ovide, *Mét.* xiv, 708-710 : « Interdum madidas lacrimarum rore coronas Postibus intendit, posuitque in duro limine molle latas. » Lucrèce, iv, 1169 : « At lacrimans exclusus amator limina sæpe Floribus et sertis operit postisque superbos Unguit amaracino et foribus miser oscula figit. » — 67. *Orto sole*. Les gymnases s'ouvraient au lever du soleil. — Cf. ce fragment de Callimaque : *μέμβλιτο δ' εἰσπνήλαις ἐπποτε κῦρος ἱεὺ Φωλεὸν ἢ λαστρὸν*. C'est pour Wilamowitz Möllendorf une preuve de l'imitation que Catulle a faite du poète alexandrin. W. M. met un point après *flos*. Cf. Hermes, t. xiv, p. 198. — 68. *Ferar* au lieu de *sim* est un terme qui peint l'agitation des servants de Cybèle. L'emploi du féminin *famula* peint l'opprobre auquel sa mutilation condamne Attis. — 69. *Mænas*. Cf. v. 23. — 70. Magnus compare Théocrite, xi, 47 : *ἀ πολυδένδρεος Αἴτνα λευκᾶς ἐκ χιόνος*, et Callimaque, *Hymne à Diane*, 41 : *λευκὸν ἐπὶ Κρηταίων ὄρος κακμημένον ὕλη*. — 71. *Columinibus*. Sommets, hauteurs; expression poétique équivalente à *culminibus* et prise pour *montibus*. Turnèbe et Vossius prennent ce mot pour un équivalent de *arboribus*. Ellis croit qu'il s'agit de rochers en pointe et creusés de cavernes intérieures, dont il se trouve, paraît-il, un assez grand nombre en Phrygie. Mais il ne semble pas qu'il y ait réellement, dans tout le paysage où Catulle place cette scène, des souvenirs personnels. — 72. *Silvicultrix, nemorivagus*. Mots qui ne se trouvent qu'ici. Cf. Teufel, *De voc. singul.*, p. 29 et 30. Phèdre, ii, 4, 3, a employé *nemoricultrix*. Lucrèce, ii, 597, a dit *montivagus*. Avec *vagus* ont été encore formés les adjectifs *multivagus*, *noctivagus*, *omnivagus*, *pontivagus*, *remivagus*, *solivagus*, *volgivagus*. Ellis cite *pietaticultrix* de Publilius Syrus, dans Pétrone, p. 55, 6. — 73. *Dolet, pœnitet*. Cf. Attius, *Neoptol.* 471, Ribb.: « Dolet pudetque Graium me et vero piget. » — 74. *Roseis*. Cette épithète a le même caractère que *niveis*, v. 8.

— 75. *Geminas*. Cf. Virgile, vi, 788 : « Huc geminas flecte acies. » Stace, *Silves*, iv, 4, 26 : « Certum est ; inde sonus geminas mihi circumcui aures. » — *Nuntia*. Littéralement : Ce message d'un nouveau genre, ces paroles, indices des nouveaux sentiments d'Attis. Le neutre se trouve dans les *Tabulae Censoriae*, citées par Varron, L. L. vi, 86. *Nuntium*, selon Servius, ad *Æn.* xi, 897, a le sens de *res nuntiata, quod nuntiatur*. — 76. *Juncta juga*. Cf. Pacuvius, 347, Ribb. : « Angues ingentes alites juncti jugo. » Virgile, *Æn.* x, 253 : « Bijugileones. » *Juncta juga*, c'est-à-dire *juga quibus juncti erant*. — Il y a dans Martial, viii, 35, 14, une allusion à ce vers : « A Cybeles numquid venerat ille jugo. » Cf. Paukstadt, *De Mart. Cat. imit.* p. 9. — 77. Schulze fait remarquer avec raison qu'il n'est pas question ici de la division des servants de Cybèle en *δεξιοί* et *ἀριστεροί*. Je ne crois pas non plus que *lævum* soit l'équivalent de *funestum*, ni que l'on doive admettre la correction *sævum*. *Lævum*, c'est ad *lævam junctum*. — *Pecoris hostem*. Le lion est un destructeur du bétail. — *Stimulans*. La déesse tient à la main une baguette ou quelque chose de semblable dont elle se sert comme d'un aiguillon. — 78. Ellis, d'après Statius (Esaço), compare Plaute, *Menachm.* v, 2, 109-116. — 79. *Furoris ictus*, comme le remarque Döring, plus fort que *furor* ou *furoribus*, et équivalant à *furoris impetu vehementissimo*. Je ne puis entrer dans l'assimilation que Ellis, après Statius, veut établir avec le fouet que l'on employait pour punir les Galles réfractaires. — 80. Construisez *nimis libere*. Cf. Süss, *Catulliana*, p. 32. — *Imperia*, c.-à-d. *ministerium, sacra mea*. — 81. Cf. Homère, *Iliade*, xx, 170 : Οὐρῇ δὲ πλευρὰς καὶ ἰσχία ἀμφοτέρωθεν Μαστίεται, εἰ δ' αὐτὸν ἐπ' ἐστρύνει μυχέσασθαι. Cf. aussi Lucain, 1, 208 : « Se sævæ stimulavit verbera caudæ. » — 82. *Retonent*. Ce mot ne se trouve que dans ce passage de Catulle. — 83. Cf. Sénèque. *Herc. fur.* 948 : « Et rutila jubam cervice jactat. » — *Torosa*. Cf. *Æn.* xii, 6 : « Movet arma leo gaudetque comantes excutiens cervice toros. » — 84. *Religat*, c.-à-d. *solvit*. Cf. Palladius, iii, 13, 2 : « Providendum est omnibus annis vitem resolveri et religari. » La particule *re*, dans les verbes composés, marque quelquefois une action contraire à celle qui est exprimée par le verbe simple, par exemple *refigere* : « Leges fixit pretio atque refixit. » Cf. Virgile, *Æn.* vi, 622. Toutefois, ces exemples sont rares. Aussi quelques commentateurs ont-ils compris que Cybèle rattache au joug, pour les empêcher de pendre, les courroies qui servent à atteler ses lions. — 85. *Ferus*, l'animal sauvage. Cf. Virgile, *Æn.* vii, 489 ; Phèdre, 1, 21, 8. — *Sese adhortans*. Cf. César, *De Bello gall.* vi, 37 : « Perrumpere nituntur seque ipsi ad-

hortantur. » — 86. *Refringit*. Cf. Stace, *Théb.* iv, 139 : « Non aliter silvas umeris et utroque refringent Pectore, montano duplex Hylæus ab antro Præcipitat. » — 88. Cf. Lucrèce, II, 666 : « Mare... Vertitur in canos candenti marmore fluctus. » — 89. *Nemora fera*, c.-à-d. les bois, retraites des bêtes sauvages. — 91. Cf. Propertius, III, 17, 35 : « Vertice turrigero juxta dea magna Cybelle. » — 92. Cf. Ovide, *Fastes*, IV, 116 : « A nobis sit procul iste furor. » — 93. *Incitatos* est développé par *rabidos*, en proie à tes fureurs. Voyez sur cette prière le préambule du commentaire de cette pièce.





